



BIBLIOTECA NAZ.  
Vittorio Emanuele III

LVII

E

38

NAPOLI

LEGATORIA

*Niolo Salvatore*  
Via Giovanni Pasolini, 19  
NAPOLI



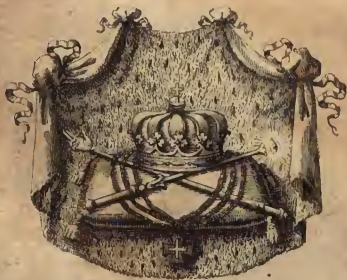




LVI  
LVI-E-37  
58  
HISTOIRE  
GÉNÉRALE  
DE  
PORTUGAL.

Par M' LEQUIEN DE LA NEUFVILLE.

TOME SECOND.



A PARIS,  
Chez ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







# HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE CINQUIÈME.  
EMANUEL I.  
ROY XIV.



MANUEL nâquit dans le Château d'Alcochetti, en 1469. le jour qu'on célébroit la feste du Corps de Jesus-Christ, & dans le mesme moment que les Fidelles, qui l'accompagnoient avec les cérémonies ordinaires, passoient devant le Palais; ce qui contribua à le faire nommer Emanuel. Il étoit le

Tome II.

A

1495.

Naissance d'Emanuel.

Faria i Souza  
Epitom. de las  
Hist. Portin.  
part. 3. cap. 14.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1495.

*Oforius, in hist.  
Regis Eman.*

xième, & le dernier fils de Ferdinand de Portugal, Duc de Viseo, neveu d'Alfonse V. & petit-fils d'Edouard I. En cette qualité, Emanuel succéda au Roy Jean II. au défaut de la ligne directe, comme étant son plus proche parent dans la ligne collaterale, & il fut proclamé Roy à l'âge de 26. ans.

Premier maria-  
ge de ce Prince.

*Faria i Souza,  
part. 3. cap. 15.*

*Sainte-Marthe  
Hist. Geneal.  
vol. 2. liv. 43.*

Second maria-  
ge du Roy, &  
les enfans.

Deux ans après qu'Emanuel fut monté sur le trône, il épousa au mois d'Octobre 1497. Isabelle, fille aînée de Ferdinand, Roy de Castille, & veuve d'Alfonse, Prince de Portugal. Elle mourut en accouchant d'un fils, qui fut nommé Michel, & reconnu pour héritier présomptif des Royaumes de Castille, & d'Aragon. Ce jeune Prince étant mort à Grenade en 1500. l'Infante Jeanne, qui étoit sa tante maternelle, & femme de Philippe, Archiduc d'Autriche, recueillit sa succession, & posséda les Couronnes de Castille, d'Aragon, & de Sicile, qu'elle fit passer à l'Empereur Charles V. son fils.

Le Roy qui se vit sans héritiers, & sans femme, songea à pratiquer une seconde alliance avec la Castille; il demanda en mariage l'Infante Marie, sœur d'Isabelle, sa première femme. Le Pape Alexandre VI. luy accorda une dispense pour conclure cette affaire, qui se consumma l'année suivante. Emanuel eut plusieurs enfans de la Reine Marie; sçavoir, Jean, Louis, Ferdinand, Alfonse, Henry, Edouard, Antoine, Isabelle, Béatrix, & Marie.

*Oforius.*

Jean fut l'aîné, & nâquit en 1502. Louis, Duc de Béja, second fils du Roy, vint au monde en 1506. Il fut Connétable du Royaume, & il accompagna l'Empereur Charles V. dans son voyage en Afrique, où Louis acquit une si grande réputation, qu'on luy proposa l'alliance de la Princesse Marie, fille de Henry VIII. Roy d'Angleterre, & qui depuis fut Reine de ce pais là. Cette affaire ne s'étant point faite, on parla de le marier avec la Princesse Barbe, fille de Sigismond I. Roy de Pologne. Cette seconde proposition n'ayant pas eu plus de succès que la première, on en attribua la cause à la passion qu'il avoit conceüe pour

une Demoiselle Portugaise, nommée Joland, dont le mérite, & la beauté étoient si touchans, qu'il sembloit que le ciel eust voulu la dédommager de la naissance, & des richesses qui luy manquoient, pour aspirer à devenir la femme d'un Infant de Portugal. Cependant Louïs l'épousa; mais leur mariage fut tenu si secret, qu'il passa pour clandestin: ce qui a fait avancer à quelques Auteurs, que Louïs voyant des enfans masles à Jean son frere, avoit negligé de déclarer qu'il étoit marié, & qu'étant mort en 1555. sans en avoir parlé, il s'étoit contenté d'instituer par son testament, Antoine son fils, pour son héritier dans tous ses biens. Cette qualité de fils, que Louïs donna à Antoine, sans dire s'il étoit naturel, le fit regarder comme un enfant légitime. C'est ce même Antoine, que le peuple proclama Roy à Santaren en 1580. J'en parleray plus au long, en faisant son histoire.

Ferdinand, troisième fils d'Emanuel, nâquit en 1507. & épousa Guyomarc Coutigno, fille de François, Comte de Marialva. Les deux enfans qu'il eut d'elle, ne vécurent pas long-tems, & Ferdinand leur pere mourut dans la vingt-septième année de son âge. C'est luy dont le corps fut transféré, par ordre de Philippe II. Roy d'Espagne, de la ville d'Abrantes, dans l'Eglise de Bélem, auprès de Lisbonne.

Alfonse, quatrième fils d'Emanuel, prit naissance en 1509. Le Pape Léon X. l'associa au sacré Collège, sous le titre de S. Blaise, quoique cet Infant n'eust que huit ans. Il fut pourveu de l'Abbaye d'Alcobaça, de l'Archevesché d'Evora, & ensuite de celui de Lisbonne. Son mérite & sa doctrine ne furent pas moins connus à la Cour de Rome, que son auguste naissance. Le célèbre Cardinal de Bembo en rend un témoignage autentique dans l'une de ses lettres, par laquelle il l'invite à faire le voyage de Rome, où le Pape Paul III. souhaitoit ardemment de le voir, & de le posséder; mais la vie d'Alfonse fut trop courte pour exécuter tout ce qu'il avoit résolu de faire. Il mourut jeune, & subitement à Lis-

*Eust. purpur.  
& inful.*

bonne, en 1540. & fut enterré dans l'Eglise de Bélem. Cet Alphonse fut le premier Evêque, qui établit des Instructions familières, & des Catéchismes, pour l'éducation des enfans dans la Religion Chrétienne. Ce Cardinal, qui n'avoit pas moins de doctrine, que de piété, aima beaucoup les belles lettres; il protegea les Sçavans; il en fit venir un grand nombre des païs étrangers, & leur fit du bien. Sa charité envers les pauvres & envers les malades, ne céda en rien à ses autres libéralitez; il administroit luy-mesme les Sacremens aux infirmes & aux mourans, & remplissoit avec beaucoup d'humilité & de zèle, les pénibles devoirs de l'Episcopat.

Henry, son frere, nâquit le 31. de Janvier 1512. Il embrassa pareillement l'Etat Ecclesiastique; il posséda l'Archevesché de Brague; il passa ensuite à celui de Lisbonne, & fut le premier Archevesque d'Evora, où il fonda un Collège, occupé aujourd'huy par les Jesuites; il fut fait Cardinal en 1546. sous le Pontificat de Paul III. & enfin, il fut grand Inquisiteur de la foy en Portugal, sous les régnés de Jean III. son frere, & de Sebastien, son neveu; après lesquels il monta luy-mesme sur le trône.

Edouïard, Duc de Guimaranez, sixième fils d'Emanuel, né en 1515. se maria avec Isabelle de Portugal, fille de Jacques, Duc de Bragance. Il mourut à l'âge de 25. ans, dans le tems qu'il se seroit distingué, à l'exemple de ses prédecesseurs, & il laissa pour ses héritiers, un fils, & deux filles. Edoüard, qui étoit l'aîné, fut Connétable du Royaume. Marie, sa sœur, épousa Alexandre Farnese I. du nom, Duc de Parme, & l'un des plus grands Capitaines de son siècle. Catherine, leur sœur puînée, fut femme de Jean de Portugal, sixième Duc de Bragance. Enfin, Antoine qui étoit le dernier fils du Roy, mourut au berceau.

Isabelle, fille aînée du Roy, nâquit en 1503. Elle fut mariée avec Charles V. Empereur, & Roy d'Espagne. Le Pape Clement V. y envoya le Cardinal Salviati, en qualité de Légat, pour faire la cérémonie de leurs épousailles.



*Liv. V. Emanuel I. Roy XIV.* 5

Je feray mention des enfans qui naquirent de ce mariage, quand je parleray de l'usurpation que Philippe II. Roy d'Espagne, fit de la Couronne de Portugal. Béatrix, fille puînée d'Emanuel, nâquit à Lisbonne en 1504. Elle fut mariée en 1521. à Charles III. Duc de Savoye, & elle mourut à Nice en 1537.

ANS DE  
J. CHRIST.

La Reine, Marie de Castille, seconde femme du Roy Emanuel, étant morte à Lisbonne, en 1517. ce Prince épousa en 1519. Léonore d'Autriche, fille de Philippe I. Roy d'Espagne, & sœur de l'Empereur Charles V. & de Ferdinand I. Il en eut un fils, & une fille; l'un fut nommé Charles, & mourut jeune, & l'autre s'appella Marie. Cette Infante fut promise, & accordée à François, Daufin de France, fils aîné de François I. suivant le traité de paix fait à Madrid, en 1526. entre François, & Charles; mais la mort du Daufin, survenuë en 1536. donna lieu à d'autres propositions.

Troisième mariage du Roy, & ses enfans.

*Mezeriz, en son Abregé de l'Hist. de Fr. vol. 2.*

Aussitôt qu'Emanuel fut monté sur le trône, il envoya un Ambassadeur à Rome, pour faire part au Pape Alexandre VI. de son advenement à la Couronne de Portugal, & pour reconnoître le saint Siège. Le Cardinal Costa Portugais, qui étoit alors à Rome, reçut une lettre du Roy, avec ordre d'accompagner son Ambassadeur dans les audiences que le S. Pere luy donneroit; ce que ce Cardinal remplit avec beaucoup d'éclat, & d'appareil. Le Pape y répondit avec de grandes marques d'affection & d'estime.

1495.

Ambassade à Rome.

*Turquet, en ses Fragmens sur l'Hist. de Portugal, tom. 2.*

Le Roy garda les mêmes mesures, à l'égard de Ferdinand, Roy de Castille, & d'Isabelle, sa femme, en leur envoyant un Ambassadeur, pour leur faire part de sa proclamation. Il avoit encore ordonné à ce Ministre, non-seulement de disposer D. Alvarez, frere du Duc de Bragance, à revenir, & à ramener ses enfans en Portugal; mais encore de l'asseurer, qu'il souhaitoit de le revoir dans ses Etats; car Alvarez en étoit sorti pour se retirer en Castille, parce que le Duc, son frere, convaincu de trahison, sous le règne précédent, avoit expié son crime par une mort ignominieuse.

Ambassade en Castille.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1495.

*Ossorius, liv. 1.*  
Convocation  
des Etats.

Commissaires  
dépêchés dans le  
Royaume.

Tandis que ces deux Ministres exécutoient les ordres du Roy, l'un en Italie, & l'autre en Espagne, ce Prince prit une pleine connoissance des affaires de son Etat. Quoiqu'il eust trouvé le Royaume bien policé, il ne laissa pas d'assembler les Etats à Montémajor, petite ville par-delà le Tage, & de faire quelques Ordonnances plus avantageuses pour le public, qu'utiles à son épargne. Il nomma des Commissaires qui allerent dans toutes les provinces de son Royaume, pour examiner dans l'étenduë de leur département, si les gratifications que son Prédecesseur avoit faites, étoient véritablement deües au mérite, & aux services de ceux qui en jouissoient; il les chargea d'observer, si les Juges s'acquittoient avec probité de leurs fonctions, & il leur donna le pouvoir d'en établir de nouveaux dans les lieux, où à cause de l'étenduë du ressort, on ne pouvoit rendre justice assez promptement, à ceux qui la demandoient.

Il fit aussi venir à compte les fermiers des Péages, & des autres droits Royaux, pour estre particulièrement informé de l'administration qu'ils faisoient des deniers des Finances, si délicats à toucher, quand on n'observe pas de près ceux qui en font le maniemment.

Comme l'on ne pouvoit rien ajouter à ce que le Roy venoit de faire pour l'utilité de son peuple, il voulut reléver la gloire de sa Noblesse, en se conformant sur ce qui se pratiquoit dans la plupart des Etats de l'Europe, lorsque la Noblesse y tenoit ses assemblées. Pour cela il envoya ses Hérauts d'armes en France, & en Angleterre, & il voulut régler sur les mémoires qu'ils en rapporteroient, toutes les cérémonies que l'on observeroit en de pareilles occasions dans son Royaume.

Armorial du  
Royaume.

Il ordonna en mesme-tems, qu'on travaillast exactement au blason de la Noblesse. La recherche que l'on en fit sur les plus vieux Monumens, & dans les Registres les plus anciens, fut avantageuse pour les plus illustres Maisons de Portugal. On en composa un traité qu'on mit dans les Archives de Lisbonne. Comme ces sortes

d'ouvrages ne viennent presque jamais à la connoissance du public, le Roy voulut que l'on peignist dans leurs émaux, les Armoiries des premières Maisons du Royaume, ainsi qu'on le voit encore aujourd'huy dans le grand Sallon de son Palais, à Sintra.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1495.

L'Ecuison Royal, qui occupe le milieu du platfonds, est environné de ceux des Infans, & des Infantes. Il y a aussi dans la frise qui regne autour de ce Sallon, soixante & quatorze Ecuisions, qui sont attachez chacun au col d'un taureau, qui porte un tymbre au milieu de ses cornes.

Après la tenuë des Etats à Montémajor, où la Cour étoit encore, Jacques Almeida, grand Commandeur de Portugal, s'y rendit. Il y amena D. George, fils naturel de Jean II. sur l'ordre que ce Roy avoit donné en mourant au Commandeur, de le présenter au Roy, & de luy demander sa protection en faveur de ce jeune enfant.

D. George sa-  
luë le Roy.

Emanuel avoit trop d'obligation à son Prédecesseur, pour ne pas recevoir son fils, avec toutes les marques de la plus tendre amitié. La grande ressemblance qu'il trouva dans l'air, & dans la physionomie de cet enfant, à celle du Roy son pere, réveilla si vivement le souvenir qu'Emanuel conservoit de son bienfaicteur, que tout politique qu'il étoit, il ne put se surmonter en cette rencontre, ni dérober aux yeux de toute sa Cour, les larmes qui coulerent des siens. Il embrassa le petit D. George; il le prit sous sa protection, & il luy fit partager avec ses propres enfans, les soins que l'on prenoit de leur éducation. Quand le Roy se fut un peu retiré, la plupart des Courtisans s'approcherent de cet Enfant, & luy baisèrent la main. C'étoit là un reste du respect qu'ils avoient eu pour le Roy son pere, dont la memoire sera toujours en grande vénération parmi les Portugais.

Ossorius, liv. 1.  
Sainte-Martin  
liv. 20.

Cependant, le tems que le Roy Jean avoit accordé aux Juifs, pour demeurer en Portugal, étant expiré, ceux qui eurent assez de bien pour passer en d'autres pais sortirent du Royaume, suivant ce qui leur avoit été prescrit.

La plupart des  
Juifs sortent du  
Royaume.

ANS DE  
I. CHRIST.  
1495.

Corifation des  
Juifs, que le  
Roy refufe.

Plusieurs Juifs  
fe font Chré-  
tiens.

*Oſorius.*

Réparations  
des places de  
Mauritanie.

*Turquet, Hiſt.  
d'Eſp.*

Ambaſſade du  
Roy de Caſtil-  
le, en Portugal;  
& pourquoy.

*Oſorius.*

Le mauvais traitement qu'ils receurent dans le trajet qu'ils firent par mer, alla juſqu'à un tel excès, que les Capitaines des navires, & les Matelots, à leur exemple, après avoir fait d'injuſtes exactions, inſulterent les femmes, & les filles, en leurs perſonnes, & en leur honneur. Emanuel informé d'une conduite ſi violente, voulut qu'on rendiſt plus de juſtice à ceux qui étoient reſtez dans le Royaume, & qui n'avoient pas eu aſſez de biens pour en ſortir, & pour ſe tirer de l'eſclavage, où leur indigence les avoit jettez. La reconnoiſſance de ces Juifs fut ſi grande, qu'ils ſe cottiferent pour faire une ſomme au Roy, médiocre pour luy; mais conſidérable pour eux. Emanuel refuſa l'argent qu'ils luy offrirent, & il les convainquit par là ſi fortement de ſes bontez, que la plupart d'entre-eux renoncèrent au judaiſme, & ſe firent Chrétiens, pour devenir ſes ſujets.

Après que le Roy eut donné aux Juifs ces marques de ſa clémence, il donna aux Portugais, des preuves de ſa généroſité; il augmenta la ſoldé des vieux ſoldats; il recompenſa les Officiers, & il assigna la dixième partie des tributs, que luy payoient les Maures, pour l'entretien de quelques gens d'Egliſe, qui devoient marcher avec ſes troupes, en Afrique. Comme les fortifications des places, & des villes de Mauritanie, qui étoient ſous ſon obéiſſance, avoient été négligées; il ordonna que l'on y travaillat, & qu'on les pourveuſt de munitions de guerre & de bouche, & il fit faire de nouvelles levées pour en renforcer les garniſons.

Ferdinand, & Iſabelle d'Aragon, envoyerent dans ce tems-là un Ambaſſadeur en Portugal, pour complimenter Emanuel, ſur ſon advenement à la Couronne, & pour luy propoſer un mariage, avec la Princeſſe Marie, leur fille puîſnée. Le Roy receut cette marque d'amitié, avec toute la reconnoiſſance que demandoit une ſi obligeante propoſition; toutefois, il ne l'accepta pas, ſous prétexte que les affaires de ſon Royaume, ne luy permettoient point encore de ſonger à ſe marier, & par ce moyen, il leur



leur fit un myſtere de la tendreſſe qu'il ſe ſentoit pour la Princeſſe Iſabelle d'Aragon, leur fille ainſnée, veuve d'Alfonſe, fils de Jean II.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1495.

Cependant, la paix qui avoit été faite en 1492. entre le Roy Jean II. & le Roy de Fez, comme on l'a veu dans l'Hiftoire du règne précédent, & l'obligation où ſe trouva Vaſco Coutigno de Borbe, Gouverneur d'Arzile, ville de la Mauritanie Tangitane, de venir à la Cour, pour ſe juſtifier de quelques calomnies qu'on y avoit répandues contre-luy, furent des conjonctures qui donnerent lieu à un ſoulèvement en Afrique. Baraxa, & Almandariri, en furent les auteurs. Ces deux Seigneurs Maures, qui étoient riches, & accréditez, & qui d'ailleurs ne relevoient pas du Roy de Fez, ne ſe croyant point obligez de ſ'en tenir aux conditions de la paix que ce Prince avoit faite avec le Roy Jean, leverent des troupes dans les terres de leur obéiſſance, & vinrent faire le dégât juſqu'aux portes d'Arzile. Rodrigue Coutigno, qui y commandoit depuis l'abſence de Vaſco, voulut ſ'oppoſer aux deſordres que les Maures faiſoient dans leurs courſes; il ſortit de la ville à la teſte d'un grand détachement, & les chargea avec beaucoup de vigueur; mais ce Commandant ayant été tué dans cette fortie, les Barbares ſe prévalurent de la conſternation que ſa mort cauſa parmi ſes gens; ils tombèrent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils en tuèrent une partie, & qu'ils reduiſirent l'autre à ſe retirer dans la place.

Antoninus:  
Baudrand  
Lexicon geogr.

Soulèvement  
en Afrique.

Mort de Rodri-  
gue Coutigno.

La nouvelle que le Roy receut de la mort de Coutigno, & de la défaite d'une partie de la garniſon d'Arzile, l'obligea d'y envoyer Jean de Menezés, à qui il en donna le gouvernement. Cependant, la rebellion ſ'augmentoit parmi ces Infidelles; les habitans des bourgs, & des villages, qui étoient les plus ſoumis, ſe révolterent contre leur Roy; ils voulurent profiter de l'occaſion pour ne luy point payer de tribut; ils ſ'oppoſèrent aux levées de deniers, qu'on avoit accoutumé de faire ſur eux, & en vinrent juſqu'à faire main baſſe ſur ceux qui avoient cette commiſſion. Le nouveau Gouverneur, informé de ce

Oſorius.  
Faria i Souſa  
Vaſconcellos en  
ſon abb. de la  
vie d'Emanuel;

ANS DE  
J. CHRIST.  
1495.

---

refus, résolut de mettre les rebelles à la raison ; il passa en revue les troupes sur qui il comptoit le plus pour faire cette expédition ; il écrivit à Louïs Azevêdo, Gouverneur de Tanger, de luy envoyer du secours, & sur tout de la cavalerie, dont il avoit besoin. Azevêdo choisit aussitôt parmi ses gens, cent cinquante Cavaliers, commandez par Pierre Leitan. Dès que ce renfort fut entré dans Arzile, on se mit en marche, & l'on arriva près du lieu où les Rebelles s'étoient retranchez ; mais dans le tems qu'on voulut les surprendre, Baraxa, & Almandarin, accompagnés de Muzza, & d'Acob, qui marchaient à la teste de deux mille chevaux, & de huit cens fantassins, parurent dans la plaine. Cependant Menezés, à qui l'on amena trois Maures qu'on avoit faits prisonniers, apprit par eux le dessein que les ennemis avoient formé sur le mesme bourg, dont il prétendoit se rendre maître. Voulant les prévenir dans cette entreprise, il tint Conseil de guerre, & proposa de les charger ; ce qu'il exécuta, quoique peu de gens eussent été de son avis ; il partagea ses troupes en trois escadrons. Pierre Leitan commanda le premier, composé de cent cinquante chevaux, qui étoient venus sous ses ordres ; il mit Jean de Menezés, à la teste du second escadron, composé seulement de trente chevaux. Le Gouverneur se réserva le commandement du troisième, & en cet état, ils marcherent aux ennemis.

Les Maures, qui d'abord avoient partagé leur infanterie en trois bataillons, se réunirent, lorsqu'ils se virent de beaucoup supérieurs aux Portugais, dont la seule intrepidité étoit à craindre. Ils esperoient qu'en tombant impetueusement sur eux, ils les accableroient dès le premier choc. Cette affaire fut tres-opiniâtrée, & pensa estre funeste aux Portugais, qui commençoient à plier sous le nombre des ennemis. Le Gouverneur qui s'en apperceut, détacha le jeune Menezés, & Pierre Leitan, pour les aller secourir. Ces deux Capitaines prirent les ennemis en flanc, & ils les chargerent si à propos, qu'après une grande résistance de leur part, mais inutile, les Barbares lâchè-

rent le pied. On les poursuivit l'espace de quatre lieues, en tuant ceux qui ne se rendoient pas, & en faisant prisonniers les plus apparens d'entre ceux qui demandoient quartier. Quand les Portugais se virent maîtres du champ de bataille, ils partagerent entre-eux le butin des vaincus, & ils entrèrent victorieux dans les bourgs, que les Maures leur avoient voulu disputer. Alors les habitans renouvellerent leur serment de fidelité au Roy de Portugal. Mennezés s'en retourna à Arzile, & il renvoya à Tanger la troupe d'Azevédo, qui avoit eu la meilleure part à la victoire, & au butin.

La Cour que la contagion avoit chassée de Lisbonne, alla à Setuval. Le Roy y trouva ses deux sœurs, qui étoient toutes deux veuves, l'une du Roy Jean II. & l'autre de Ferdinand II. Duc de Bragance. Il rappella en mesme-tems, Jacques, fils de ce Duc, qui étoit allé en Castille, après la mort de Ferdinand, son pere, & il consentit que Denis, son frere, qu'Alvarez, son oncle, & que Sanche, son frere consanguin, revinssent en Portugal. Il érigea en Comté la terre de Faro, qui leur appartenoit; il les rétablit dans tous leurs droits, dans leurs biens, & dans leurs charges; il en osta la propriété, & la jouissance, à ceux qui les avoient obtenus du Roy Jean, son Prédecesseur, & il dédommagea ces derniers possesseurs par d'autres bienfaits, qui égaloient ceux dont il les privoit, pour restituer ces biens & ces charges aux Seigneurs légitimes. Il accorda l'amnistie à quelques autres, qui avoient été soupçonnez de trahison, & que le Roy Jean avoit exilés, ou qui étoient sortis du Royaume, pour prévenir la honte d'un bannissement, & les peines deus à leur infidelité.

Une si grande clémence ne fut pas généralement approuvée. On blâmoit le Roy, d'avoir rappelé des gens qui avoient été convaincus de trahison; crime autant odieux par luy-mesme, que dangereux à pardonner. On murmuroit contre la trop grande facilité de ce Prince, qui loin de les punir, ou du moins de les oublier, les

ANS DE  
J.-CHRIST.  
1495.

Voyage de la  
Cour, à Setu-  
val.

1496.

*Turquet, Hist.  
d'Esp.*

Retour des Sei-  
gneurs de Bra-  
gance, en Por-  
gal.

Ils rentrent en  
possession de  
leurs biens.

Différens rai-  
sonnemens sur  
le retour de ces  
Seigneurs.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1496.

faisoit rentrer dans leurs charges ; qui en dépouilloit ceux qui se les étoient attirées par leurs services, & qui épui-  
soit ses Finances pour les récompenser par de nouvelles  
gratifications.

Le Roy sçavoit tout ce qu'on en disoit en public, &  
en particulier ; mais cette diversité de sentimens ne dé-  
tourna pas ses bontez. Ce Prince touché de l'état où se  
trouvoient ceux contre qui la conviction n'étoit pas assez  
forte, pour les tenir dans un perpetuel exil, voulut re-  
parer le tort que ce bannissement faisoit à leurs familles,  
& à leurs noms, & se persuada qu'il n'étoit pas juste, que  
les enfans partageassent ni le crime, ni la punition de leurs  
peres, dont la plupart étoient morts en Castille, plus mal-  
heureux que coupables. Ce ne fut pas seulement sur ceux  
qui furent rappelés, que le Roy répandit ses bienfaits ;  
il en fit part à plusieurs Officiers que l'ancienne Cour a-  
voit négligés, ou qui n'y avoient point été connus faute  
d'avoir eu des Patrons. Les gens de lettres, aussi-bien que  
les gens de guerre, se ressentirent des libéralitez de ce  
Prince. Jacques Sylvius, qui pour son rare mérite, & pour  
sa profonde érudition, avoit été Précepteur du Roy, en  
reçut une gratification proportionnée aux soins qu'il en  
avoit pris.

Le Roy recom-  
pense les gens  
de Lettres.

Emanuel qui étoit attentif à tout, n'ignoroit pas que  
les affaires de son Royaume demandoient un Ambassa-  
deur à Rome, où l'on traite une partie de celle des Prin-  
ces Chrétiens ; ce qui l'obligea d'y envoyer Pierre Cor-  
réa, homme prudent, & politique. Emanuel recomman-  
da particulièrement à ce Ministre, de ménager le retour  
du Cardinal Costa, qui depuis le tems qu'il s'étoit broüillé  
avec le Roy Jean II. comme je l'ay dit dans l'Histoire de  
ce Prince, faisoit sa résidence à Rome. Le mérite de ce  
Cardinal ; son habileté dans les affaires d'Etat ; la répu-  
tation qu'il s'étoit acquise auprès de la Princesse Cathé-  
rine, fille d'Edouard, laquelle se connoissoit en gens, & les  
puissans amis qu'il avoit alors dans le Royaume, luy at-  
tirèrent des bénéfices considérables, & favorisèrent sa pro-

Ambassadeur  
envoyé à Ro-  
me.

*Just. purpur.  
& infulatr.*

Caractère du  
Cardinal Costa.



motion à l'Episcopat, & à la Pourpre. On connut à Rome, ce que valoit ce Cardinal; on n'ignoroit pas en Portugal, de quelle utilité il eust été à Lisbonne, & en son pais, dans les commencemens d'un règne. Emanuel en étoit trop persuadé, pour ne le pas porter, autant qu'il le pourroit, à préférer sa patrie au lieu où il sembloit qu'il voulust vivre & mourir. Il le fit donc solliciter de revenir en Portugal, & mesme il luy en écrivit d'une manière tendre & pressante. Le Cardinal parut se rendre aux bontez, & aux empressemens du Roy, qui seuls étoient capables de luy faire oublier tout ce qui s'étoit passé sous le règne précédent. L'Ambassadeur tâchoit de l'entretenir dans cette disposition, & luy exageroit souvent le plaisir qu'il feroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit tout le Royaume; mais quand il fallut partir, le Cardinal changea de résolution; il s'excusa sur ses infirmitéz, & sur son grand âge, qui ne luy permettoient plus d'entreprendre un si long voyage, de sorte, qu'étant demeuré à Rome, il s'appliqua à faire réussir heureusement les négociations, & les affaires qui regardoient la Couronne de Portugal.

De toutes les puissances de l'Europe, il n'y avoit plus que les Venitiens, qui n'avoient pas encore complimenter Emanuel sur son élévation au trône. L'Ambassadeur que cette République envoya pour cet effet en Portugal, fut obligé de se rendre à Torres Vedras, où la Cour étoit allée, parce que la maladie continuoit à Lisbonne. Le Roy le fit traiter avec beaucoup de magnificence; il l'honora de l'Ordre de Chevalerie, qu'il luy donna de sa propre main; il le combla de présens, & le chargea de ses lettres pour la Seigneurie de Venise, avec qui il lia une étroite amitié.

La République de Venise, envoya un Ambassadeur en Portugal.

Le Roy n'ayant plus de félicitations à attendre, ni de cérémonie à faire, voulut qu'on remist sur le tapis le séjour qu'il avoit permis aux Juifs, de faire dans ses Etats, depuis qu'on les avoit chassés de Castille. Cette affaire fut proposée au Conseil d'Etat, & partagea les opinions de ceux qui s'y trouverent. Les uns disoient que la pro-

On se proposoit de chasser les Juifs.  
*Ossius, liv. II.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1496.

---

Diverses opi-  
nions sur ce  
fait.

rection, que le Roy accordoit aux Juifs, étoit fondée sur celle que le Pape leur donne à Rome, & dans toutes les villes du patrimoine de S. Pierre. Ils ajoûtoient à cela, que la plupart des Princes avoient la mesme indulgence pour les Juifs, & qu'on les souffroit en Italie, en Alemagne, en Hongrie, & en plusieurs Etats de l'Europe, où ils étoient établis, & mesme interessés dans le commerce. Ils alléguoient encore, que l'on devoit craindre, si on les chassoit du Royaume, qu'ils ne passassent en Afrique, où ils se retireroient infailliblement, & qu'habitant avec des Infidelles, il n'y auroit plus d'esperance d'en convertir aucun; au lieu que conversant avec les Chrétiens, dans les pais Catholiques, plusieurs d'entre-eux abandonneroient à la fin leur loy, pour embrasser le Christianisme. Ils soutenoient aussi qu'en bonne politique, on ne devoit point contraindre les Juifs à sortir du Royaume; parce que l'on couroit risque de le dégarnir d'hommes, & d'argent; ils représentoient que ces peuples avoient presque tous leurs plus solides effets dans le commerce, & que si on les forçoit à sortir du Portugal, il y avoit lieu de craindre qu'en passant chez les Etrangers, ils ne leur donnassent des avis, touchant la situation des affaires de l'Etat; ce qui dans la suite pourroit devenir tres-préjudiciable, soit dans la guerre, soit dans la paix.

Les autres Conseillers, qui étoient d'un sentiment opposé à celui-là, s'en tenoient aux résolutions qui avoient été prises sous le règne de Jean II. Comme ce Prince avoit ordonné, que les Juifs sortiroient de son Royaume, quand les huit mois qu'il leur avoit accordez seroient expirez, il ne leur avoit pas laissé la moindre esperance d'attendre aucune prorogation, à la faveur de laquelle ils pussent séjourner dans aucune ville de ses Etats. Ils faisoient aussi valoir la sollicitation de Ferdinand, & d'Isabelle de Castille, qui avoient écrit au Roy, pour le déterminer à chasser les Juifs du Portugal; ils exagéroient le danger que l'on couroit, en souffrant dans un pais Chrétien des gens qui professoient une Religion si contraire à

l'Evangile; qui ne songeoient qu'à affoiblir les lumières de la foy dans les peuples; qui les scandalisoient par d'exécrables blasphèmes contre le saint nom de Jesus-Christ, & qui tâchoient par leurs conversations de surprendre les simples, & de corrompre les crédules. Ils opposoient à la tolérance, qu'on avoit pour les Juifs à Rome, les Ordonnances des Rois de France, qui les avoient chassés de leur Royaume; ce qui se pratiquoit aussi dans ceux de Castille, d'Aragon, & dans plusieurs villes d'Allemagne. Ils paroissoient surpris de la foible raison qu'on alloit de ménager les Juifs, parce qu'ils étoient entrez dans le commerce; & comme ils faisoient voir, que ces malheureux ne s'y étoient engagez que dans la veuë d'un intérêt sordide, qui devenoit à charge à leurs correspondans, & odieux à tout le monde, ils disoient qu'il étoit beaucoup plus expédient d'en purger le Portugal au commencement d'un règne, que d'attendre qu'ils fussent intéressés dans les domaines de la Couronne; ce qui seroit plus difficile à faire par les comptes qu'ils auroient à rendre, & plus dangereux par les connoissances qu'ils prendroient des Finances du Roy, & des secrets de son épargne.

Ce dernier avis, qui convenoit mieux aux desseins, & à la probité du Roy, que les autres, fut celui que l'on suivit, & par une nouvelle Ordonnance qu'Emanuel rendit sur ce fait, il prescrivit un tems aux Juifs, & aux Maures, pour sortir de son Royaume, sous peine d'estre traités en esclaves s'ils y contrevenoient, à moins qu'ils n'em brassassent la Religion Chrétienne.

Les choses étoient dans ces termes en Portugal, quand la guerre, qui étoit allumée entre Charles VIII. Roy de France, & Ferdinand, Roy d'Aragon, obligea ce dernier à envoyer un Ambassadeur à Emanuel, pour confirmer entre-eux les alliances qui avoient été faites avec le Roy Jean, & pour luy demander du secours contre Charles. Le Roy consentit à la ratification des alliances, entre Ferdinand, & luy; mais il refusa de luy envoyer des

ANS DE  
J. CHRIST.  
1496.

Tems prescrit  
aux Juifs.

1497.

Le Roy d'Aragon demande du secours à Emanuel, contre le Roy de France.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1497.

troupes pour servir contre la France. Il fonda ce refus sur la grande union qui étoit établie, entre la Couronne de Charles, & la sienne, & qui jusque là avoit toujours été inviolable entre leurs Prédecesseurs. Il est vray qu'Emanuel promit à Ferdinand, que si le Roy de France portoit la guerre jusqu'en Espagne, alors il se joindroit à luy, pour s'opposer aux progrès des François. Le Roy d'Aragon feignit d'estre content des raisons d'Emanuel; mais dans le fonds, il n'en fut pas trop satisfait.

Cependant les Juifs exécutoient actuellement la dernière Ordonnance publiée contre eux. Ils avoient déjà fait passer une partie de leurs effets, dans les païs étrangers. Les familles les plus considérables étoient sorties du Portugal, & les autres se dispoient de jour en jour à s'embarquer pour passer en Afrique.

On enleve aux  
Juifs, leurs en-  
fants.

Le Roy, moins chagrin du grand nombre de sujets qu'il perdoit, que de la perte de leurs ames, ordonna par une seconde Déclaration, qu'on enlevast tous les enfans masles des Juifs, qui n'avoient pas encore atteint l'âge de quatorze ans, pour les faire élever dans la Religion Chrétienne. Il sembloit qu'il y eust de la dureté dans l'exécution de cette Ordonnance, & c'étoit, disoit-on, employer l'autorité Royale, à une chose bien extraordinaire, que de ravir aux peres & aux meres, un bien qu'on ne s'étoit point encore avisé de leur vouloir disputer; aussi le désespoir les porta presque tous à la dernière fureur, à l'égard de leurs propres enfans; plusieurs d'entr'eux aimèrent mieux les sacrifier à leur rage, que de les abandonner aux Chrétiens. La plupart les précipiterent dans des puits; les autres leur plongerent un poignard dans le sein, & se procurerent à eux-mêmes une mort violente, pour ne pas survivre à leur prétendue honte, ou à leur injuste douleur. Les cris, & les efforts des peres, qui disputoient la possession de leurs enfans, à ceux qui les leur vouloient arracher; les lamentations des meres confonduës, & mêlées avec les imprécations qu'elles vomissoient contre le gouvernement; tout cela formoit un si affreux spectacle, que

Désespoir de  
la plupart des  
Juifs.



qu'on ne pouvoit, ni le voir, ni l'entendre sans en estre touché; mais le Roy qui n'avoit pour objet, que le salut de ceux qu'il faisoit mettre en seureté, tint bon contre ces murmures, & au lieu de trois ports de mer, qui étoient au choix des Juifs, pour leur embarquement, il en fit fermer deux, & il obligea ceux qui vouloient passer, de se rendre à Lisbonne, pour mettre à la voile.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1497.

Refus d'Emanuel.

Enfin, le tems limité par l'Ordonnance étant expiré, on l'exécuta à la rigueur contre les Juifs qui étoient restez en Portugal. On n'écouta point toutes les raisons qu'ils alléguèrent pour justifier leur séjour; soit par la difficulté qu'ils avoient trouvée dans les ports, ou par l'impossibilité où ils s'étoient veus, de disposer en si peu de tems de leurs affaires. Ils tombèrent dans l'esclavage: les plus obstinez soutinrent la pesanteur de leurs chaînes, & ils aimerent mieux succomber sous ce joug, que de se rendre à l'autorité, ou à la raison. Les plus sages se laissèrent convaincre de la vérité de nostre Religion, & se firent baptiser. Il est vray que la politique, la menace, ou la crainte, en reduisit plus que les raisonnemens des Docteurs. Quoi-qu'il en soit, ils parurent convertis de bonne foy, & après avoir été baptisez avec leurs enfans, on remit ceux-ci en la possession de leurs peres, & les peres furent rétablis dans la jouissance de leurs biens.

On rejette les  
raisons des  
Juifs.

Les Maures qui avoient été compris dans les Ordonnances publiées contre les Juifs, n'en ressentirent pas toutes les rigueurs. On leur laissa le choix, ou d'embrasser la Religion Chrétienne, ou de se retirer chez eux; ce qui fut sagement conduit: autrement, on auroit exposé à de pareils traitemens les Chrétiens qui étoient en Asie, en Afrique, & sous la puissance des Sarrafins, qui n'auroient pas manqué d'user de cruelles represailles envers les Chrétiens.

Après cette exécution, qui ne demandoit pas moins qu'un zèle aussi fervent que celui du Roy, pour en venir à bout, on parla de le marier. Chacun en raisonnoit selon son génie, ou selon son interest particulier; mais

*Sainte Marthe,  
Hist. geneal.  
de France,  
2. vol. liv. 43.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1497.

Proposition du  
mariage du  
Roy, avec Isabe-  
lle.

l'amitié que le Roy avoit toujours conservée pour la Princesse Isabelle, fille du Roy de Castille, & veuve d'Alfonse, fils de Jean II. déterminâ Emanuel à y envoyer D. Alvarez pour ménager cette nouvelle alliance entre les deux Couronnes. Ferdinand, & Isabelle, en acceptèrent la proposition. Aussitôt qu'Alvarez fut de retour en Portugal, & qu'il eut rendu compte de sa négociation, le Roy chargea son grand Chambellan d'aller en Castille, pour traiter cette affaire plus à fonds. La seule Princesse Isabelle sentit renouveler ses douleurs, lorsqu'on luy parla de retourner en Portugal. Quoique ce fust pour y régner, les honneurs du trône n'adoucissoient point la perte qu'elle y avoit faite d'Alfonse son époux.

Le Roy, & la Reine de Castille, qui n'ignoroient pas la cruelle perplexité où se trouvoit la Princesse leur fille, luy témoignerent tant d'empressement pour conclure ce mariage, qu'enfin elle fut obligée d'oublier sa douleur, & de n'écouter que l'obéissance qu'elle devoit aux volontez de Ferdinand, & d'Isabelle.

Différens sen-  
timens sur le  
voyage aux In-  
des.

Les ordres qu'on donnoit de part & d'autre pour cette cérémonie, ne détournèrent pas Emanuel du dessein que le Roy Jean II. son prédécesseur, avoit formé d'envoyer aux Indes. Les différentes opinions qu'on en eut en Espagne, en Portugal, partagerent l'un & l'autre Royaume, & dans tous les deux, on attribua à la découverte qu'on avoit faite des Indes, la ruine des affaires des principaux négocians. On disoit qu'on les avoit entièrement sacrifiés à l'ambition des Capitaines, & à l'avidité de quelques Ministres, qui alors avoient la puissance en main; parce que le Prince les écoutoit uniquement, & qu'il donnoit aveuglément dans leurs conseils.

Oscorius,  
Massée, *Hist.*  
des Indes.

Parmi les différens Mémoires qu'on dressa sur ce sujet, le Roy ayant pris connoissance de quelques-uns, commença à se défabuser de tout ce qu'il avoit conçu de glorieux & d'utile dans cette conquête. Comme il ne vouloit rien décider par luy-mesme, sur une matière aussi importante qu'étoit celle-là, il ordonna qu'on fît un état

tres-xact de cette affaire. Il le garda fort long-tems, & le fit examiner par son Conseil, à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, & dans le tems qu'on croyoit qu'il l'eust oubliée. Ce Prince crut devoir en user ainsi pour couper cours aux brigues, & pour surprendre ceux, sur les sentimens de qui il comptoit pour la résolution de cette entreprise.

Les premiers Conseillers qui en dirent leurs opinions, s'attachèrent à exagérer la gloire qui en reviendroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit le peuple. Ils fonderent leurs raisons sur le grand nombre d'hommes que sa Majesté pouvoit mettre sur pied, sans dépeupler son Royaume, & ils conclurent que les Castillans ne manqueroient pas de profiter de cette occasion, pour faire passer dans leur país toutes les richesses qu'ils apporteroient des Indes, si l'on ne se mettoit en état de les prévenir au plûtost.

Ces motifs, qui selon les autres Conseillers, n'avoient pour fondement qu'un peu de gloire & beaucoup d'ambition, furent contrebalancez par un grand détail des dangers & des obstacles qui sont presque toujours inséparables des navigations, aussi longues que celle dont il s'agissoit. Il sembloit, disoient-ils, qu'on abandonnoit trop aisément des biens certains, pour en aller chercher d'incertains, & pour courir à des périls presque inévitables. Ils ajoutoient, que la plupart de ceux qui alloient servir sur les vaisseaux, prenoient ce prétexte pour mener une vie oisive; que depuis le tems qu'on avoit fait ces armemens, on s'apercevoit de la diminution des sujets, & que beaucoup de terres à la campagne demeuroident incultes, faute d'ouvriers & d'habitans dans les villages. Ils asseuroient que le commerce baïssoit à veuë d'œil; que les Indes étoient une retraite de vagabons, dont la plus grande peine rouloit sur la chasse, ou sur le pillage qu'on faisoit des vaisseaux marchands. Ils pouissoient même leurs raisonnemens jusqu'à faire craindre, que ceux qui entreprenoient ce voyage, charmez de la vie tranquille qu'on menoit

ANS DE  
J. CHRIST.  
1497.

Départ de la  
flotte de Gama.

aux Indes, ne quittaient le service, & n'augmentaient le nombre de ces faineans, & qu'au lieu d'y faire des colonies, on n'en fist qu'une retraite de gens oisifs, & de brigands. Enfin ils tâcherent de prouver par de solides raisons que la seule espérance de convertir des Infidelles, & de soumettre de nouveaux peuples à la Couronne de Portugal, n'étoit pas le plus puissant motif qui animoit ceux qui passaient aux Indes; mais que le desir de faire une prompte fortune dans un pays si fécond en mines d'or, & en épiceries, y entraînait la plupart de ceux qui y alloient. Ils prièrent le Roy de faire réflexion sur les malheurs qui menaçaient son Royaume d'une disette générale, & de l'entière ruine du commerce, si l'on ne s'opposoit à la sortie d'un si grand nombre d'hommes, dont le Portugal commençoit à manquer. Ils remontrèrent, que si jusque-là on s'étoit passé d'épiceries, plus propres à flatter le goût que nécessaires à la vie, on pouvoit continuer de vivre de la même manière qu'on avoit vécu; qu'à l'égard de l'or, qu'on prétendoit en rapporter avec abondance, il étoit inutile de l'aller chercher au milieu des hazards & des tempestes; qu'on en trouvoit une grande quantité en des pays plus connus & moins éloignés, & sans vouloir remonter, continuèrent-ils, jusqu'aux premiers tems, de la Monarchie; on sçavoit que Denis avoit fait faire un Sceptre d'or de celui qu'on tira des sables du Tage; que Ferdinand avoit fait un présent de dix-huit quintaux d'or à Léonore d'Aragon, qu'il devoit épouser; que Jean Emmanuel avoit doté de trois cens mille pistoles, sa fille Constance, quand elle fut mariée avec le Roy Pierre, & qu'enfin, le Portugal produisoit assez de richesses dans son sein, sans vouloir les augmenter par de nouvelles découvertes.

Ces longues & différentes délibérations suspendirent les desseins du Roy, touchant le partage où il voyoit les Ministres; mais le zèle de porter le Christianisme dans les Indes, & l'envie qu'il avoit d'y faire de nouvelles découvertes, le déterminèrent d'y envoyer quatre vaisseaux

sous la conduitte de Vasco Gama. Ce Général monta le plus considérable, Paul Gama son frere, commanda celuy d'après, Nicolas Coëllo, fut Capitaine du troisiéme, & Gonfálve Nugnez, monta le dernier, sur lequel on mit toutes les provisions de bouche. Au reste, il n'y avoit sur ces quatre bâtimens que cent soixante hommes d'équipage; mais tous gens d'exécution & d'expérience, & tels qu'il falloit dans une pareille occasion, où il s'agissoit moins de combattre & d'attaquer, que de découvrir & de connoître.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1497.

Gama à son retour de Montémajor, où il étoit allé trouver le Roy, pour recevoir ses derniers ordres, & les lettres qu'il écrivoit à quelques Rois des Indes, appareilla pour démarer du port de Lisbonne, où étoient les vaisseaux qu'il devoit monter pour faire ce trajet.

Les prières publiques qui précèdent ces sortes d'entreprises, sur tout quand elles sont nouvelles; les préparatifs de la flotte, & la fermeté de ceux qui alloient affronter les périls d'une mer inconnue, attirerent beaucoup de monde sur le rivage, pour voir le départ des vaisseaux.

Les plus indifférens soupirerent sur les risques de leurs compatriotes, dont ils regardoient le retour, comme fort incertain, & la perte comme inévitable. Les plus zéléz joignirent leurs vœux particuliers aux généraux, & tous s'attendrèrent, ou sur leurs parens, ou sur leurs amis, tandis que Gama, & toute sa flotte, ne leur répondoient que par des cris de joye, & par des mouvemens d'impatience de s'éloigner de Lisbonne, & de perdre leur patrie de veüe.

Cependant, la négociation du mariage du Roy étoit tellement avancée, que ses Ambassadeurs luy firent sçavoir les ordres que Ferdinand, & Isabelle avoient donnez pour la feste des noces de la Princesse, leur fille. Aussitost que le Roy eut receu cette nouvelle, il partit de Sintra, pour aller à Evora, où la Cour se trouva grossie de tout ce qu'il y avoit de plus brillant parmi la Noblesse du

Le Roy vint à  
Evora.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1498.

La Reine de Castille vient à Valence, avec l'Infante, sa fille.

Mort de D. Jean, Prince de Castille.

1498.

*Turquet, Hist. d'Esp.*

On accélère le mariage du Roy; & pour quoy.

Royaume. La joye n'eust pas été moins grande en Castille, sans la maladie de D. Jean, frere d'Isabelle, lequel étoit à Salamanque. Cette conjoncture rompit les mesures que Ferdinand avoit prises, pour mener la Princesse à Valence d'Alcantara, qui est sur les frontières de Portugal. La Reine de Castille seule, l'y accompagna, & le Roy son époux demeura auprès du Prince, dont la maladie devenoit de jour en jour plus dangereuse. Emanuel partage entre l'impatience que luy causoit son amour, & l'inquiétude que luy donnoit l'état où il sçavoit qu'étoit D. Jean, écrivit à cette Princesse, qu'il iroit à Valence, si elle l'agréoit, pour conclure son mariage. Isabelle en donna avis à Ferdinand, qui y consentit; mais il la pria d'insinuer au Roy, de nommer peu de gens pour l'accompagner dans son voyage, & de remettre à un autre tems les plaisirs qui précédent, & qui suivent les alliances. Emanuel exécuta ce que le Roy, & la Reine de Castille exigeoient de luy, & il se rendit à Valence, où la nouvelle de la mort du Prince arriva bientôt après.

Ce contretems fut cruel pour Ferdinand, qui, par la mort de D. Jean, son fils, vit tomber son unique espérance, & celle de ses Etats. Pour y remédier autant qu'il étoit possible, on avança le mariage d'Isabelle, afin d'empêcher que l'Archiduc Philippe, qui avoit épousé Jeanne, surnommée la Folle; fille de Ferdinand, & depuis mere de l'Empereur Charles V. ne succédât aux Royaumes de Castille, & d'Aragon; car la Princesse Marguerite, fille de l'Empereur Maximilien, & femme de D. Jean, étoit grosse lorsqu'il mourut; mais comme elle accoucha avant terme, d'une fille posthume, cet enfant ne vécut pas, & ainsi, le droit de la Couronne regardoit uniquement Isabelle, Reine de Portugal, qui, comme fille aînée de Ferdinand, fut déclarée Princesse des Asturies.

Le Roy n'ayant pas jugé à propos de dire à la Reine, la nouvelle de la mort de D. Jean, son frere, qu'elle aimoit tendrement, on n'en prit le deuil, que quand la Cour fut arrivée à Evora. Ce retardement ne diminua



pas la douleur que cette perte causa à Isabelle. Nonobstant les manières engageantes, avec lesquelles Emanuel s'attacha à la consoler, elle regardoit toujours le Portugal, comme un país funeste pour elle, & elle ne trouvoit dans les honneurs du trône qu'une foible consolation à ses malheurs.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1498.

Bien que la perte de D. Jean n'intéressât pas aussi sensiblement le Royaume, que si c'eust été un Prince du sang Royal de Portugal, cependant, la tristesse où cette mort jeta la Reine, fut si grande, que chacun la partagea. Rien ne sembloit la pouvoir plus promptement adoucir, que la nouvelle de sa grossesse. Aussi-tôt qu'on l'eut déclarée, la Cour retourna à Lisbonne. Ferdinand fit sçavoir en mesme-tems au Roy, l'accouchement de l'Archiduchesse Marguerite, sa belle fille, & la mort de son enfant; il l'exhorta de venir promptement en Castille, pour y recevoir les hommages des peuples, & pour s'y faire reconnoître pour son Successeur. Pendant que l'on exécutoit les ordres qui avoient été donnez pour le départ de la Cour, le Roy rendit une Ordonnance, par laquelle il régla les droits, & les privilèges de chaque ville; il fixa les confins, & les limites des Jurisdicções, & par cette Déclaration, il arresta les fréquentes contestations, qui naissoient entre les Communautéz des villes, & celles des bourgs de la campagne.

Grossesse de la  
Reine.

Reglement,  
concernant les  
Jurisdicções.

Après la publication de cette Ordonnance, le Roy partit de Lisbonne, suivi de trois cens chevaux de sa Maison, pour son escorte, & de quelques principaux Seigneurs de sa Cour. D. George, fils naturel du Roy Jean II. fut du nombre, & un de ceux qui s'y fit distinguer davantage. Sa naissance, sa bonne mine, son mérite, quoique naissant, captiverent les bonnes grâces de ceux qui le virent. Le Duc de Medina Sidonia, accompagné de beaucoup de gens de qualité, vint au devant du Roy, & chacun luy baïsa la main. La plupart des villes luy firent des entrées, & luy en présentèrent les clefs. La joye auroit été plus grande si l'on n'eust point été dans

Départ de la  
Cour.

On luy décerne  
des honneurs.

## 24 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE J. CHRIST. 1498. les commencemens d'un deuil qu'on portoit fort austèrement à la Cour d'Espagne. Cependant, les peuples accommoderent autant qu'ils purent les honneurs deus à leur futur Souverain, avec la tristesse qu'ils ne pouvoient refuser à la perte de l'héritier du Royaume.

Quando on vint dire à Ferdinand, que le Roy, & la Reine, étoient fort près de Tolède, il alla au devant d'eux jusque hors la ville, & les receut avec beaucoup de marques d'estime, & de tendresse. Après les premières larmes que la joye, aussi-bien que la douleur, tirent de leurs yeux, ils entrèrent dans Tolède. Les principaux Officiers de la ville présentèrent un poile de drap d'or au Roy, & à la Reine, & ils les menèrent à l'Eglise cathédrale, & de là au Palais, où la Reine Isabelle les attendoit. Au reste, il sembloit que cette entrevue fust l'unique temperament à leur affliction, puisqu'à la veue de la Reine de Portugal, Isabelle avoit senti une espee d'adoucissement, à la tristesse que luy causoit la mort de son fils. Ferdinand, qui de sa part embrassa D. George, receut en mesme-tems les respects des autres Seigneurs Portugais, qui luy baisèrent la main, & peu de jours après cette cérémonie, il fixa le tems pour la convocation des Etats.

Ce fut un jour de Dimanche, qu'on choisit pour faire cette auguste cérémonie dans l'Eglise de Tolède. Le Roy monta à cheval pour y aller; le Duc de Medina étoit à pied, & il tenoit d'une main les rênes du cheval que le Roy montoit; la Reine marchoit à costé du Roy: elle étoit aussi à cheval. De Frie étoit à costé d'elle, & il remplissoit le mesme devoir auprès de cette Princesse, que le Duc de Medina auprès du Roy. Ferdinand, & Isabelle, marchaient sur la mesme ligne; le Connétable d'Espagne paroissoit à leur droite, & le Duc d'Albe à leur gauche; les Seigneurs Portugais, & Espagnols, finissoient la marche, sans ordre, & sans rang.

Le Rois, & les Reines, étant arrivez à l'Eglise, ils se placèrent sous de hauts dais qu'on leur avoit préparé.

Les

*Ostorius, liv. 1.*

Le Roy de Castille vient au devant du Roy.

Leur entrée dans Tolède.

Le Castillan se dispose à la convocation des Etats de son Royaume.

Ordre de la marche.

Les Princes, & les Seigneurs de l'une & de l'autre Cour, n'eurent point de rangs reglez. Emanuel, & Ferdinand, leur avoient recommandé de ne point s'attacher en cette occasion aux avantages de la preséance, sans que cela pût préjudicier, ni aux uns, ni aux autres. Les Députés des villes prirent leurs places ordinaires, & l'Archevesque de Tolède célébra la Messe.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1498.

Un fameux Jurisconsulte, & l'un des plus grands Orateurs du tems, fit un excellent discours sur la conjoncture des affaires d'Espagne. Il parla d'abord de l'heureux règne de Ferdinand, & d'Isabelle ; il toucha, mais légèrement, la perte que le Royaume avoit faite, en la personne du Prince D. Jean ; il entra ensuite dans le détail de tous les biens, que procureroit l'alliance des deux Couronnes d'Espagne, & de Portugal ; il en parla avec ce profond respect, qui persuade aux peuples la soumission qu'on doit aux Rois, & qui porte les Rois à aimer, & à soulager leurs peuples ; il exhorta la Noblesse à honorer, & à servir fidèlement le Roy Emanuel, quand ce ne seroit que par la considération de ses Royales vertus ; il exposa aux peuples leurs obligations à exécuter les ordres des Rois, à les aimer, & à leur obéir, avec cette aveugle dépendance que demande leur autorité. Enfin il leur apprit qu'il falloit commencer à entrer dans ses devoirs à l'égard du Roy, & de la Reine de Portugal, comme devant estre un jour leurs Maîtres, si Dieu permettoit qu'ils survécussent à l'invincible Roy Ferdinand, & à l'auguste Reine Isabelle. Les peuples touchés de tout ce que cet excellent Orateur leur avoit représenté, avec beaucoup d'éloquence & de force, parurent y répondre par un respectueux silence. Alors le Jurisconsulte s'adressa au Roy, & à la Reine, & il leur dit, que cette religieuse consternation, qui paroissoit sur le front de tous les assistans, étoit le plus véritable langage des cœurs, qui, pour estre muet, n'en étoit pas moins persuasif. Il ajouta, que ces peuples devant augmenter un jour le nombre de leurs sujets, esperoient qu'ils les défendroient contre leurs ennemis ; qu'ils soutiendroient

Harangue à  
l'ouverture des  
Etats.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1498.

leurs bons, & fidelles serviteurs; qu'ils puniroient les méchans; qu'ils maintiendroient les Ordonnances des Rois de Castille, & particulièrement celles de leur Monarque Ferdinand, qui étoit sur le trône.

Serment solem-  
nel du Roy, &  
de la Reine.

Après cette harangue, l'Archevesque de Tolède présenta au Roy & à la Reine, le livre des Evangiles, qui étoit ouvert, & sur lequel il y avoit une Croix d'or. Le Roy, & la Reine, s'engagerent en le touchant de la main, par un serment inviolable, & solemnel à travailler au maintien de la Religion, à l'administration de la Justice, à la conservation de la liberté publique, & au bien général des Royaumes, dont ils devoient estre les héritiers.

Serment du  
Connétable  
d'Espagne.

Le Connétable d'Espagne fit aussi serment à haute voix, en touchant le livre des Evangiles, de reconnoître le Roy Emanuel, & la Reine Isabelle sa femme, pour uniques & pour legitimes successeurs de Ferdinand, & de maintenir jusqu'au dernier soupir de sa vie, les droits de leur Couronne, & l'honneur deu à leur caractère Royal.

Les Princes firent le même serment; les Députez des villes en usèrent de même, & tous vinrent chacun à son rang au pied du haut dais, jurer fidélité au Roy & à la Reine, & leur baisèrent la main.

Hommage des  
peuples.

Ceux de Tolé-  
de refusent de  
le rendre.

Raisons de ce  
refus.

Les seuls Députez de Tolède ne voulurent pas rendre ce devoir au Roy, & à la Reine de Portugal. Ils ne le refusèrent pas néanmoins par un mouvement de rébellion, contre le respect, & l'obéissance qu'ils leur devoient; mais par un esprit de jalousie, contre ceux de la ville de Burgos, à cause d'un ancien différent entre ces deux villes, au sujet de la prééance. Ceux de Burgos soutenoient que leur ville étoit la capitale de Castille, & ceux de Tolède attribuoient à la leur la Principauté d'Espagne. Cette contestation se renouvelloit avec tant de chaleur, chaque fois que les Rois assembloient les Etats du Royaume, que souvent les Députez de l'une, & de l'autre ville s'étoient veus sur le point de défendre leurs droits par des voyes de fait; mais enfin, Alphonse XI. Roy de Castille,



ayant voulu décider cette célèbre question, dans la tenuë des Etats à Complute, ville d'Espagne vulgairement appelée, *Alcala de Henares*, dit en pleine assemblée, avant que l'on eust commencé à parler de ce différent : *Je sçay bien, que ceux de Toléde acquiesceront tres-volontiers, à ce qui sera ordonné ; que ceux de Burgos parlent.* Cet expédient satisfit les deux partis en mesme-tems. Comme les Députez de Toléde prétendoient avoir été préferéz, parce que le Roy avoit parlé d'eux, avant qu'il eust fait mention de ceux de Burgos, aussi les Députez de Burgos se flattoient d'un plus grand avantage ; parce que sur l'ordre du Roy, ils avoient dit leurs avis les premiers, & préféramment à ceux de Toléde. Quoique depuis ce tems là, les Rois d'Espagne eussent gardé la mesme conduite, dans la tenuë des Etats, cependant, dans la conjoncture présente, les Députez de Toléde ne voulurent point faire leur reconnoissance en pleine assemblée, pour éviter toutes contestations ; ils aimèrent mieux attendre que le Roy, & la Reine sortissent de l'Eglise, pour se présenter devant eux, pour prester leur serment de fidélité, & pour leur baiser la main.

Quand cette cérémonie fut finie, les Rois, & les Reines de Portugal, & d'Espagne, passerent dans le Palais Archiepiscopal, où ils disnerent, & quelques jours après ils allerent en Aragon, pour y recevoir des peuples, les mesmes honneurs, & le mesme serment de fidélité, qu'ils avoient receus en Castille.

Aussitost qu'ils furent arrivez à Sarragosse, ville capitale de ce Royaume, Ferdinand ordonna qu'on disposast toutes choses, pour rendre hommage à Emanuel, & à Isabelle, qu'il avoit voulu accompagner pour estre le témoin de la soumission qui leur étoit due. Les Officiers de la ville représenterent au Roy, qu'ils ne pouvoient entrer dans ce devoir d'hommage, sans en avoir conféré avec ceux de Valence, & de Barcelone, qui soutenoient avec tant de dignité les privileges de leurs villes.

Ferdinand qui ne s'accommodoit, ni de prétexte, ni

ANS DE  
J. CHRIST.  
1498.

*Merula, Cosmog. Hist. d'Esp.*

*Lexicon Geogr. de Baudrand.*

Le Castillan décide la question.

Voyage des Rois, & des Reines de Portugal, & de Castille, en Aragon.

Les peuples de Saragosse, refusent de leur rendre hommage.



ANS DB  
J. CHRIST.  
1498.

Le Castillan ordonne aux Députés de Valence, & de Barcelone, de faire hommage.

Leur réponse.

Le Castillan les menace.

Prétentions des Saragossiens.

Naissance du Prince Michel.

de délais, leur fit comprendre que les villes de Valence, & de Barcelone n'étoient pas moins obligées à reconnoître le Roy de Portugal pour son Successeur, que celle de Saragosse, & qu'ainsi c'étoit à eux de luy obéir, & de se ranger à leur devoir. Les Députés répondirent à Ferdinand, qu'ils étoient prêts à exécuter ce qu'il leur commandoit; mais ils demanderent en mesme-tems, qu'il leur fust permis de faire leurs protestations, pour ne point déroger à leurs droits, à moins qu'Emanuel, & Isabelle ne s'engageassent, quand ils monteroient sur le trône, à faire rentrer les Aragonois, dans tous les anciens privilèges, dont on les avoit privéz. Le Roy d'Espagne, qui, à ces paroles, sentit renouveler en luy, les justes sujets qu'il avoit de se plaindre de la conduite des Aragonois, leur dit qu'il ne souffriroit pas que son Successeur s'engageast à les rétablir dans des franchises, dont on les avoit justement dépouillez, & qu'il leur apprendroit à ne point prescrire des loix à leur Roy; mais à obéir à celle qui leur étoit imposée, quelque dure qu'elle leur parust. Cette contestation dura l'espace de trois mois, pendant lesquels les Saragossiens ayant voulu réveiller les anciennes prérogatives de l'Aragon, publièrent que ce Royaume n'étoit jamais tombé en quenouille. Ils avancerent mesme, que quand le Roy de Castille, de qui ils dépendoient, mourroit sans enfans mâles; ils étoient en droit de demander la convocation des états du Royaume, & d'en élire un qui fust digne par ses vertus de leur commander; ils soutinrent, qu'ils n'étoient point obligez à reconnoître un Roy étranger, quoique adopté pour le Successeur de celui qui regnoit alors, & à exécuter ce qui ne rouloit encore que sur des protestations, & sur des paroles; ils firent quelques assemblées des plus notables d'entre-eux, & l'on s'y détermina à défendre la cause commune. Pour cet effet, on porta des armes dans quelques maisons non suspectes, afin de s'en servir en tems & lieu.

Mais la Reine étant accouchée le 25. d'Aoust, d'un Prince qui fut nommé Michel, cet enfant étouffa dans son ber-

ceau cet hydre de divisions, qui sans cela auroient eu de funestes suites. La naissance de ce Prince répandit tant de joye dans toute l'Espagne, que jamais on n'y en avoit veu une pareille. Il fut reconnu pour l'héritier des Couronnes de Portugal, de Castille, & d'Aragon.

Cette joye si juste & si générale, fut bientôt après traversée par la mort de la Reine. Une si grande perte étonna la fermeté de Ferdinand, & fut très-sensible au Roy, qui aimoit tendrement cette vertueuse Princesse, aussi digne d'estre honorée par elle-même, que par l'éclat de son rang.

La séparation des deux Rois fut également cruelle pour ces deux Princes. L'un pleuroit une fille, l'autre regrettoit une femme, qui étoit véritablement aimée de son pere, & de son époux. Emanuel reprit le chemin de ses Etats, & sa Cour se trouva grossie dans son voyage, par un grand nombre de Princes, & de Seigneurs, qui le reconduisirent jusqu'en Portugal.

Pendant le séjour qu'Emanuel, & Ferdinand, firent à Saragosse, ils résolurent qu'à leur retour dans leurs Etats, il envoyeroient des Ambassadeurs à Rome, pour informer le Pape Alexandre VI. des abus qui se commettoient parmi les gens d'Eglise. Le Roy nomma Rodrigue de Castro, Henry, & Ferdinand Coutigno, pour cette importante légation; car il falloit choisir des gens d'une grande probité, & d'un mérite reconnu, pour traiter des matières de cette conséquence. Ces trois Ministres, à qui le Roy ordonna en partant, de communiquer leurs Mémoires à l'Ambassadeur du Roy d'Espagne, aussitôt qu'ils seroient arrivés à Rome, conférèrent avec luy sur le motif de leur Ambassade.

Le Roy ayant donné ces ordres continua sa route, & arriva à Lisbonne le 13. d'Octobre de cette année. Il apprit par les dernières lettres de Ferdinand, & d'Isabelle, que du consentement des Etats de Castille, & d'Aragon, le Prince Michel, avoit été déclaré l'héritier de ces deux Royaumes. Aussitôt qu'Emanuel eut reçu cette nouvelle, il convoqua les Etats généraux de Portugal; le mes-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

*Ojorins.  
Turquet, Hist.  
d'Esp.*

Mort de la Reine.

Retour du Roy  
en Portugal.

Ambassadeurs  
envoyez à Rome.

Le Prince Michel, est reconnu héritier des Royaumes de Castille, d'Aragon, & de Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

me Prince Michel, y fut reconnu pour l'unique Successeur de la Couronne de Portugal. Les Députés des Etats, luy prestèrent le serment de fidélité, avec toute l'exactitude que le Roy avoit exigé d'eux; mais ils luy demandèrent qu'il leur promit au nom du Prince son fils, de ne nommer que des Portugais naturels, au Gouvernement des places fortes, à la fonction des Charges de robe, & à la levée des Péages sur les ports de mer; ce que le Roy leur accorda d'autant plus volontiers, que cette demande luy parut juste. Il en fit expédier les lettres patentes, & il les signa de sa propre main; & il ordonna qu'elles fussent scellées de son grand Sceau.

Le Pape donne  
audiance aux  
Ambassadeurs.

*Osbrius, liv. 1.  
Mariana,  
Hist. d'Esp.  
liv. 26, cap. 2.  
Spande,  
Du Chiesne,  
Hist. des Papes.*

Sujet de leur  
remontrance.

Cependant les Ambassadeurs de Portugal, & d'Espagne, arriverent à Rome: ils représentèrent au Pape, dans l'audiance qu'il leur donna, les sujets de leur ambassade. Ils luy exposèrent le déplorable état où se trouvoit la plupart des gens d'Eglise, l'intérêt qui les animoit dans la vénalité des Bénéfices, & des dignitez Ecclésiastiques, qu'on accordoit à ceux qui avoient le plus d'argent pour les acheter, & non pas à ceux qui avoient le plus de mérite pour les bien remplir. Ils se plainquirent en mesme-tems du peu de respect que les Ecclésiastiques portoient aux choses les plus saintes, & de leur irrévérence dans les dévotions les mieux établies parmi les Fidèles. Enfin ils conclurent leur remontrance, par une vive peinture qu'ils firent du scandale que les gens d'Eglise donnoient aux peuples, par la dépravation de leurs mœurs; eux au contraire, qui devoient les édifier par la sainteté de leur vie, ce qui déshonorait entièrement leur caractère.

Le Pape surpris de cet exposé, qu'on pouvoit justement regarder comme un véritable détail des desordres de sa vie passée, condamna intérieurement la hardiesse de ces Monarques, qui entreprenoient de faire la leçon au Prince de l'Eglise, quoique sous des termes généraux, & sous des figures empruntées. Cependant, les réflexions qu'il fit sur la justice de leurs remontrances, le porterent à une reforme qu'il s'impôsa à luy-mesme, & à laquelle il

soumit ceux, qui comme luy, avoient été appellez au culte des Autels, & qui comme luy, s'en étoient rendus si indignes. Alors la face de l'Eglise reprit sa première pureté, & la cabale, ni l'aveugle préférence ne concoururent plus au choix de ceux qui en occupoient les premières places.

Quelque tems après, le Pape consacra avec grande solennité à Rome, deux épées, & deux bonnets, pour en faire present aux Rois de Portugal, & de Castille. Ce saint Pere les leur envoya par des Légats, & leur écrivit des Brefs affectueux & tendres, auxquels Emanuel, & Ferdinand répondirent avec beaucoup de respect & de reconnaissance. Il sembloit que la bénédiction que le Pape avoit donnée aux armes qu'il envoyoit au Roy, fust un présage de la prospérité de ses desseins dans les Indes, puis que ce Prince apprit dans ce mesme-tems, que Vasco de Gama, à son depart de Lisbonne, avoit pris la route des Isles du Cap-Verd; qu'il avoit découvert l'Isle de S. Jacques, & vogué vers l'Est, & qu'après avoir mouillé dans un grand bras d'eau où il entra, il avoit chargé Coëlle de chercher quelque riviere pour y faire aiguade.

Aussitôt que Coëlle en eut découvert une, il en donna avis à Gama. Ce Général mit aussitôt à la voile pour descendre dans le pais; il y fit du bois, & il pescha des veaux de mer, dont tout l'équipage subsista pendant son séjour sur ce rivage. Comme il ne s'en tenoit pas aux simples découvertes, & qu'il vouloit connoître les Nations aussi-bien que les lieux, il fit un détachement de quelques-uns des siens, pour voir s'ils étoient habitez.

Ces peuples, loin de fuir, se laissèrent gagner par de petits presens que les Portugais leur firent, & ils vinrent dans leurs vaisseaux; mais personne n'entendoit leur langue, quoique Gama eust avec luy des gens qui possédoient presque toutes celles de l'Etiopie.

Ces Sauvages sont nuds, & bigarez par les différentes couleurs dont ils se peignent le corps & le visage. Comme les bons traitemens que les Portugais leur avoient faits,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Le Pape envoya  
des épées aux  
Rois de Portu-  
gal, & de Ca-  
stille.

Maffé, *Hist.*  
des Indes,  
part. 1.

Faria i Souza,  
*Epitom. Hist.*  
Portu. part. 3.

Descente des  
Portugais.

Orosius, *liv. 1.*  
Les Portugais  
reçoivent les  
Sauvages dans  
leurs vaisseaux.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Broüillerie des  
Portugais, a-  
vec les Sauva-  
ges.

Blessure de Ga-  
ma.

Port de sainte  
Hélène.

Le Général ne  
peut doubler le  
Cap.

Conspiration  
contre Vasco  
de Gama.

avoient déjà établi une espèce d'amitié entre-eux, ils retournerent dans leurs habitations; ils en apportèrent des viandes & des fruits, & ils en régalerent leurs nouveaux hostes. Les Portugais leur donnerent en échange des camisoles, dont ils se vestirent, & dont ils se trouverent fort parcz. Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée par l'indiscrétion d'un Portugais, qui se broüilla avec un de ces Insulaires, étant à table avec eux. Ce Sauvage secouru par ses amis, qui allerent prendre leurs flèches, en parut plus furieux. Le Portugais secondé par quelques soldats en devint plus fier, ce qui augmenta le desordre; & de fait il fut si grand, que Gama fut obligé d'y venir en intention de l'appaiser. Ce Général ayant été blessé au pied, d'un coup de flèche, se vit obligé de se retirer avec ce qu'il avoit de gens, & de regagner ses vaisseaux.

La précipitation avec laquelle la flotte sortit de ce port, connu sous le nom de sainte Hélène, & dont la riviere porte le nom de saint Jacques, parce qu'ils ont été découverts l'un & l'autre, le jour de leurs festes, ne donna au Général que le tems de lever l'ancre, & de voguer vers le Sud; mais il ne put doubler le Cap de Bonne-Espérance, à cause d'une violente tempeste qui le réduisit à caler les voiles, & à s'abandonner aux vents & aux vagues, dont il ne pouvoit plus soutenir l'agitation. Un péril si imminent ébranla la fermeté des Nautonniers les plus habiles, & des soldats les plus déterminez. Dans cette extrémité, ils proposerent à Gama de reprendre la route de Portugal, sous prétexte que la saison n'étoit pas propre pour une si dangereuse navigation. Le Général, au lieu de déferer, ni à leurs conseils, ni à leurs prières, tâcha de les rassurer, tantost par son intrépidité, & tantost par l'espérance qu'il leur donnoit, de voir bientost une fin aux dangers qui sembloient les menacer. Les soldats & les matelots, en qui la crainte l'emportoit sur l'espérance, irrités de ce refus, conspirerent contre la vie du Général. Paul Gama, qui étoit son frere, ayant décou-

vert

vert ce complot, l'en avertit, & dès-lors, on mit à fonds de cale, tous ceux qu'on soupçonnoit de cette conspiration. Comme le Pilote étoit du nombre, & qu'il refusoit de servir le vaisseau, le Général prit le timon, & le gouverna. Quoique cette espèce de rebellion ait été confirmée par quelques auteurs, on en trouve plusieurs autres, qui n'en font aucune mention, & ne parlent que de l'heureux succès de ce voyage.

Gama dressa donc sa route, sans s'éloigner néanmoins de la coste, à dessein de mieux découvrir le país. Il remarqua qu'il y avoit une grande quantité de bétail qui païssoit sur le rivage; que les habitans étoient bigarrez & nuds, comme ceux de l'Isle de sainte Hélen; mais couverts de quelques écorces d'arbres, aux endroits que la pudeur veut que l'on cache; qu'ils portoient en main une espèce de flûte qu'ils animoient assez agréablement, quoy qu'à la sauvage, & que leurs habitations étoient construites de terre cuite au Soleil, & couvertes de chaume ou de gazon.

Les Portugais, après avoir rangé pendant cinq jours les costes de ce Cap, le doublerent le 25. de Novembre, & tournerent vers le Septentrion. Ils observerent entre la dernière pointe de ce Promontoire qui regarde l'Orient, & le Golfe qu'ils appellent l'Aiguade S. Blaise, éloignez l'un de l'autre de cent & dix lieues, que la terre estoit féconde; qu'il y avoit beaucoup d'éléphans & de bœufs, dont ils prirent un grand nombre. Les uns leur servirent de bestes de charge, & les autres de nourriture. Comme les Portugais avançaient toujours dans le país, ils découvrirent une petite Isle vers le milieu du Golfe, dans laquelle ils voulurent hasarder de descendre; mais les vœux marins qui la couvroient s'étant lancez contre les premiers qui mirent pied à terre; ils penserent en estre dévovrez: ils y trouverent aussi un grand nombre d'oiseaux, que les gens du país nomment *Sotilicars*. Ces oiseaux sont gros comme des Cignes, mais sans plumes; & ont des aîles pareilles à celles des Chauve-souris.

Les Portugais  
doublerent le Cap.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Descente de  
Gama, dans  
la terre de S.  
Raphaël.

Quand les Portugais eurent fait aiguade, & qu'ils eurent ravitaillé leurs vaisseaux; ils remirent à la voile le huitième de Décembre, & ils esluierent une assez rude tempeste, qui les poussa dans de petites Isles, distantes du Golfe d'environ 120. lieues. Ce séjour leur parut agréable, & tout ce qu'ils y trouverent de gibier & de fruits, leur sembla de bon goust.

Après avoir reconnu toute cette coste, Gama arriva dans la terre de S. Raphael. La facilité, & mesme la grande humanité des habitans, le firent résoudre à envoyer par un Trucheman, quelques presens à leur Roy. Ce Prince combla le Trucheman de libéralitez, & il le renvoya au Général.

Gama qui avoit sur ses vaisseaux dix criminels, que l'on avoit condamnez à mort en Portugal, & de qui l'on avoit commué la peine, en celle de servir à tout ce qu'il voudroit les employer, fit descendre deux des plus intelligens, pour observer quelles étoient les manières de ces peuples, tant entre-eux qu'envers les étrangers. Cependant la flotte remit à la voile; elle donna dans l'embouchure d'un grand fleuve qui étoit bordé de quelques maisons. Ceux qui les habitoient se mirent dans leurs barques, aussitôt qu'ils eurent apperceu les vaisseaux Portugais; ils s'en approcherent, & ils demanderent à y monter. Gama y ayant consenti les régala, & leur donna des robes de soye; mais comme il n'entendoit pas leur langue, non plus que celle des autres Nations chez qui il avoit débarqué, il ne put répondre que par des signes de teste & de mains, aux actions de graces qu'ils luy rendirent par mille prosternations différentes.

Entre ces Barbares, il s'en trouva un qui avoit quelque teinture de la langue Arabique. Cet Insulaire fit comprendre au Général, qu'il avoit veu dans un pays qu'il luy désigna, des vaisseaux pareils aux siens, & que s'il se feroit de l'occasion du vent, il pourroit y arriver en peu de tems. Alors Gama conceut une grande espérance de découvrir bientôt l'Inde Orientale; mais avant que de

partir du lieu où il étoit, il donna à ce país le nom de la terre de S. Raphael; il y laissa deux des Bannis qu'il avoit sur ses navires; il nomma le fleuve qui le traversoit, la Rivière des Bons Signes, & fit arborer sur le rivage, une Croix aux armes de Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Le Général qui avoit pris toutes sortes de mesures pour cette navigation, quoique ce ne fust que sur les seules instructions de cet Insulaire, se remit à la mer. Il découvrit sur sa route quatre Isles assez voisines les unes des autres, d'où l'on vit partir sept caravelles, qui faisoient force de voiles sur les vaisseaux Portugais. Gama à qui l'on en donna avis se disposa à les recevoir, en cas que ceux qui étoient dans ces bâtimens vinsent à bonne intention; sinon, il se mit sur ses gardes, s'ils avoient quelque mauvais dessein; mais ces peuples ne témoignèrent que de la joye par leurs cris, à la veüe de l'étendart qui étoit arboré au grand mast du gros vaisseau. Ils saluerent les Portugais en langue Arabique; ils entourèrent leurs navires au son des siffres & de quelques autres instrumens, dont ils se servent dans leurs festes, & ils tâcherent de leur faire entendre qu'ils étoient les bien-venus. Les Portugais de leur costé les receurent sur leurs bords, & les y régalerent de tout ce qu'ils avoient de plus exquis.

Au reste ces Insulaires paroissoient fort humains; ils étoient vêtus de chemises de soye. La plupart d'entre-eux avoient un turban de toile, tracée de filets d'or, & portoient à leur costé un long cimenterre, avec une rondache liée à l'un de leurs bras. Gama se mit à table avec eux; il se fit informer par son Trucheman du nom de l'Isle qu'ils habitoient, de leurs coutumes, & du chemin qu'il falloit tenir pour aller aux Indes. Ils répondirent que l'Isle se nommoit Mozambique; qu'ils étoient sujets d'Abraham, Roy de Quiloa; que ce Prince avoit donné le gouvernement de cette Isle, à un homme d'une grande autorité parmi eux, & qu'ils nommoient Xeques; que leur port étoit un des plus considérables du país; que tous les vaisseaux qui alloient en Arabie, ou qui revenoient des

Gama aborde  
dans l'Isle de  
Mozambique,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Indes, y apportoit beaucoup de marchandises fort rares. Ils ajoutèrent encore qu'il y avoit un Royaume sur cette coste qu'ils appelloient Sofala, & que ce Royaume abondoit en mines d'or. Les Portugais contens d'une si utile instruction, oublièrent les dangers qu'ils avoient courus pour y arriver, & s'offrirent à s'exposer à de nouveaux périls, si Gama les vouloit mener encore plus loin.

Faria i Souza,  
Hist. Portu.  
part. 3. cap. 25.

Situation de  
cette Isle.

Orosius, liv. 1.

Caractère de  
ces Insulaires.

La situation de l'Isle de Mozambique, est à seize degrés de la ligne Equinoxiale, en tirant vers le Pôle Antarctique, au Midy. On croit que cette Isle a été détachée du Continent par des coups de mer, excitez par quelque violente tempeste. Les Insulaires sont noirs, & leurs maisons sont faites de terre, & couvertes de paille; la forme de leurs vaisseaux est presque semblable à celle d'un brigantin; ils se servent de feuilles de palmier, qui sont piquantes & vluës, pour les calfeutrer & pour faire les cordages. Tout grossiers que ces peuples paroissent, ils sont nez toutefois pour la navigation; ils se servent avec beaucoup d'art, de quelques cadrans faits à leur mode, par le moyen desquels ils connoissoient la hauteur du Soleil, & la distance de chaque climat à la ligne Equinoxiale.

Les Portugais  
sont un établis-  
sement à Mo-  
zambique.

Les Portugais qui prévirent de quelle importance leur seroit un jour la conservation de Mozambique, pour favoriser la navigation des Indes, obtinrent dans la suite la permission d'y faire construire un Château, où ils mettent encore à présent leurs effets & leurs marchandises: ils y entretiennent même une bonne garnison, pour les mettre à l'abry de l'insulte de leurs ennemis.

Importance du  
gouvernement  
de cette place.

Quoique l'entrée du port soit difficile, c'est un de ceux qui sont à présent le plus fréquentez dans les Indes. La plupart des vaisseaux y viennent mouiller en sortant de Goa, pour attendre l'occasion du vent, & pour doubler le Cap de Bonne-Espérance. Le Roy ne donne le gouvernement du havre de Mozambique, qu'à des gens distinguez par leurs services, ou par leur naissance. C'est un degré pour parvenir à la Vice-royauté.

Gama ayant tiré de grandes instructions de ces Insulaires, leur fit quelques presens, & les chargea de ceux qu'il envoyoit au Gouverneur de l'Isle. Le Xeques, qui de sa part témoignoît un grand empressement pour connoître les Portugais, qu'il croyoit Mahométans, & qui d'ailleurs étoit pénétré des bons traitemens que ses sujets en avoient, receus vint sur le bord de Gama, à dessein de l'en remercier. L'air pompeux & magnifique avec lequel le Xeques parut, imposa beaucoup aux Portugais. Il étoit vestu d'une robe à fleur d'or, & il portoit à son costé un poignard & un sabre tout brillans de pierreries : sa bonne mine soutenoit avantageusement cet éclat ; sa suite étoit nombreuse, & composée de gens propres & bienfaits. En cet équipage, il aborda les navires de Gama, au son des flutes & des tambours. Le Général, qui de son costé fit mettre ses gens sous les armes, autant pour sa seureté que pour faire honneur au Xeques, parut à leur teste, & le receut sur le tillac.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Entrevue du  
Général, & du  
Gouverneur de  
ce pais.

Après les premières honnestetez, le Général & le Xeques se mirent à table. Ce Gouverneur & les Officiers de sa suite, oublièrent la défense de leur Prophète sur l'usage du vin. Le Xeques qui croyoit toujours que Gama étoit de sa mesme loy, ne fit point scrupule de l'imiter, en buvant aussi souvent qu'il luy proposoit de le faire ; leur conversation roula sur l'usage des armes, & sur la manière de faire la guerre. Comme le Xeques paroissoit avoir une plus vive curiosité que Gama, sur tout ce qui s'étoit dit pendant le repas, il le pressa de luy montrer les livres de la loy de Mahomet, qu'il disoit n'avoir jamais veus ; il s'informa du dessein qui le conduisoit en des climats aussi éloignez du sien, & jusqu'où il prétendoit pousser son voyage.

Gama qui avoit interest de ne point défabuser le Xeques, & en mesme-tems de l'instruire sur ce qu'il desiroit sçavoir, luy dit qu'il venoit d'un des derniers Royaumes d'Occident ; que les soldats étoient équippez & armez, comme ceux qu'il voyoit sur les ponts de ses vaisseaux ;

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Le Général a-  
musé ce Gou-  
verneur.

que l'artillerie qui paroissoit par les sabors de ses navires, ne servoit pas seulement à leur défense ; mais encore à attaquer & à ruiner les plus fortes Citadelles ; qu'au reste, il luy feroit voir les livres de leur Prophète, quand ils se feroient un peu reposez ; que s'il vouloit luy donner quelques Pilotes fidelles pour aller jusqu'à Calcut, il entreprendroit ce voyage, & qu'à son retour, il viendrait luy faire part de ce qu'il y auroit découvert. Le Gouverneur ravi d'avoir trouvé l'occasion de luy rendre ce service, luy envoya dès le lendemain deux des plus experimentez Pilotes du país.

Mais l'avis que l'on donna au Xeques, que Gama étoit Chrétien, fit succéder à ce grand commerce d'amitié, tout le ressentiment & toute la rage, dont ces Barbares se trouverent capables. Outre d'en avoir été les duppes ; ils luy tendirent cent pièges différens ; ils chercherent les moyens de mettre le feu à ses vaisseaux, & refuserent de luy donner des vivres mesme pour de l'argent.

Départ de Ga-  
ma.

Cependant, quelques Portugais qui étoient descendus pour faire aiguade, furent attaquez par les Insulaires ; mais les Portugais se tirerent d'intrigue par le secours qu'on leur donna des vaisseaux. Gama qui jugea par là du péril qu'il courroit dans ce port, s'il y demeurait plus long-tems, leva l'ancre, & fit la route de Quijoa. Le défaut du vent l'obligea d'aller mouiller dans une Isle, où il n'aborda qu'avec peine ; la tempeste qui bientôt après succéda au calme, le reporta dans la mesme Isle, d'où il étoit parti ; il y trouva deux Arabes, qui attendoient l'occasion de quelque bâtiment pour en sortir, & pour retourner à la Mecque. Le Général, à qui ils demanderent la permission de monter sur l'un de ses navires, les y reçut, & les fit servir avec un Insulaire, que Paul son frere avoit pris dans le combat contre ceux de Mozambique. Ces trois aventuriers qui étoient fort experts dans la navigation, furent distribuez sur les trois vaisseaux, que les Portugais avoient de reste ; Gama ayant fait brusler le quatrième, où l'on avoit chargé les vivres,

Aussitôt que le vent parut favorable, Gama fit la route de Quiloa; mais il n'y put aborder, parce que le vent changea. Le Pilote Insulaire, qui s'étoit servi de ce prétexte pour changer la route du Général, luy avoit fait prendre celle de Monbaça. Cette perfidie, loin d'avoir de fâcheuses suites, fut avantageuse à Gama. Il découvrit par ce moyen la situation de Monbaça. Cette place est bâtie sur un rocher, contre qui la mer vient se rompre dans le reflux, & en fait une presque Isle. La Citadelle qui défendoit le port, estoit munie d'une bonne garnison & de beaucoup d'Artillerie; l'air est doux & temperé; la terre y porte des légumes, des fruits, & du grain en abondance; les pasturages y sont bons, ce qui rend le bétail & le gibier d'un goust admirable; les habitans en font leur nourriture ordinaire; & vivent avec beaucoup de délicatesse. Un si agréable séjour, & tant de commoditez pour la vie, contribuerent à la guérison des malades qui étoient sur la flotte.

Peu de jours après que les Portugais eurent motuillé devant Monbaça, une grande barque parut, & approcha de leurs navires. Elle étoit chargée de cent hommes, ou environ, vêtus à la Turquie, & armez de sabres. L'Officier qui commandoit cette barque, demanda à monter sur le bord du Général avec toute sa troupe. Gama luy fit dire qu'il le recevrait avec plaisir, pourveu qu'il ne fust accompagné que de quatre de ses gens; à quoy cet Officier consentit. Cependant on leur prépara une collation. Comme ils s'accommoderent les uns des autres, & que Gama les trouva d'un bon commerce, l'Officier à son retour, rendit compte au Roy de Monbaça, de la réception qu'on luy avoit faite. Sur ce simple exposé, ce Prince envoya dès le lendemain des rafraischissemens au Général, & luy fit dire, qu'il l'obligeroit, d'entrer dans le port de sa ville. Gama accepta cette offre, & fit descendre deux Bannis, qu'il laissoit dans les lieux où il espéroit de revenir. On les mena d'abord chez le Gouverneur, & ensuite chez le Roy; de là on les conduisit dans

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Découverte de  
Monbaça, par  
Gama.

*Massée, Hist.  
des Indes.  
liv. 1. cap. 23.  
Osbrius, liv. 1.  
Baudran,  
Lex. Geogr.  
Daviti,  
de l'Afrique.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

le Magazin des épicerics qui venoient des Indes , & par ordre du Roy , on leur en donna une bonne provision. On les chargea en mesme-tems de dire à leur Général , que s'il vouloit s'interesser dans le trafic , il partageroit le profit que l'on en tire , & que par ce moyen , il se verroit exempt de pousser plus loin tant de navigations périlleuses , dont les avantages étoient si incertains.

Gama est sur le point d'entrer dans le port de Monbaça.

Quoique Gama vescu dans une perpetuelle réserve , touchant les offres de ces Barbares , néanmoins il fut touché de la proposition du Roy de Monbaça , & il fit lever l'ancre pour entrer dans le port. Comme ces vaisseaux ne se tournoient qu'avec peine pour reprendre le vent , & qu'il craignoit que le reflux ou la tempeste ne le poussaient sur quelque sable , il fit caller les voiles & rejeter l'ancre. Les Pilotes Mosambiques , qui avoient part à la trahison qu'on avoit brassée contre les Portugais , voyant cette manœuvre , crurent que tout étoit découvert , & pour se dérober à leur ressentiment ; ils se jetterent à la mer , & prirent l'almadie , ou esquif , qui étoit attaché au vaisseau. L'évasion de ces deux traitres , jointe aux avis que receut Gama , du complot qu'on avoit fait pour le perdre , luy firent comprendre , que le Roy de Monbaça les avoit gagnéz. Depuis ce tems là on découvrit encore , que ce Prince chagrin d'avoir manqué son coup , avoit envoyé des gens , qui à la faveur de la nuit devoient se couler entre deux eaux , pour couper les cables des ancrs , & pour se rendre maîtres des vaisseaux Portugais. Le vent n'étant pas devenu plus favorable pour sortir de ce danger , le Général s'y vit exposé pendant deux jours. Enfin il mit à la voile , & il dressa sa route vers Melinde ; mais ayant trouvé la mer croisée par les Sarrazins , il fut obligé de combattre un de leurs plus grands vaisseaux qui s'opposoit à son passage. Cette affaire fut heureuse pour Gama ; puisqu'outre l'avantage qu'il remporta contre les Sarrazins , il prit un de leurs vaisseaux , fit plusieurs prisonniers , & renvoya ceux de qui il n'y avoit ni rançon à esperer , ni secours à attendre.

Perfidie découverte.

Gama gagne un vaisseau.

Parmi

Parmi les Sarrazins que l'on garda, il y en eut un qui donna de sincères avis à Gama, sur la route qu'il devoit faire sur cette mer, qui luy étoit inconnuë. Le Général les suivit, & il s'en trouva si bien, qu'il arriva heureusement dans le havre de Mélinde. Cette ville est située en pleine campagne, la plupart des maisons sont bien bâties, & aussi propres par dedans, qu'elles paroissent belles par dehors. Le port est éloigné de la ville, à cause des rochers qui l'environnent; ce qui y cause de grands orages, & de fréquentes tempestes. Les Mélandois sont fort noirs; ils rendent leur culte à quelques Idoles, qui leur sont particulières; ils portent des turbans; ils marchent à demi nus, & se servent de piques, d'épées & de dards; soit pour attaquer, soit pour se défendre.

Le Sarrazin, qui avoit sceu le danger que Gama avoit couru devant Monbaca, luy proposa de le laisser aller à Mélinde, pour découvrir les intentions du Prince qui y régnoit, & afin d'obtenir plus facilement son congé du Général, il luy dit qu'il y avoit dans le port de cette ville, quatre caravelles Indiennes, avec un grand nombre de Chrétiens qui y demeuroient, parce qu'il n'y avoit rien à craindre. Gama qui ne risquoit rien que la perte de ce Sarazin, luy accorda le congé qu'il luy demandoit; il le fit mettre dans un esquif, & il alla descendre dans une petite Isle, qui est proche de Mélinde. Ce Sarazin ayant trouvé le moyen de parler au Roy de Mélinde, luy dit des choses si obligantes, & de la valeur de Gama, & du courage des Portugais, qu'il le persuada de faire alliance avec eux, l'assurant qu'il en tireroit des avantages considérables.

A peine le Mélandois eut-il receu cet avis, qu'il conceut de l'estime pour les Portugais; dès-lors il envoya des moutons & des fruits à leur Général, & il le pria de faire approcher sa flotte. Les Chrétiens Indiens, ravis de trouver des gens de leur Religion, les instruisirent sur beaucoup de choses, concernant la sèureté de leur vie, & celle de la navigation. Quoique ce Monarque eust beau-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Le Général a-  
borde à Mélin-  
de.

*Osprius, liv. x:  
Maffée, Hist.  
des Indes,  
liv. 1. cap. 23.*

## 42 *Histoire générale de Portugal.*

**ANS DE** coup d'empressement pour voir les vaisseaux Portugais,  
**J. CHRIST.** il ne put y venir en personne, à cause de ses infirmités,  
**1499.** & de son grand âge; mais il y envoya le Prince son fils.

*Le Prince de  
Mélindé vient  
voir la flotte  
des Portugais.*

Gama qui trouva plus d'humanité parmi les Mélindois, que chez les autres Nations qu'il avoit connues jusque-là, se prépara à bien recevoir ce jeune Prince; il se mit dans un esquif, & alla au devant de luy. Ce Prince étoit magnifiquement vestu, & suivi de tout ce qu'il y avoit de distingué à la Cour de Mélindé. Il admira la manœuvre des vaisseaux Portugais, la bonne contenance de ceux qui les montoient, l'ordre & la discipline qui régnoient parmi eux; il pressa le Général de venir voir le Roy son pere, & s'offrit à demeurer en ostage, jusqu'à ce qu'il fust de retour. Gama s'en défendit toujours avec beaucoup de respect, & se contenta d'y envoyer deux de ses principaux Officiers.

*Le Général en-  
voye deux Of-  
ficiers à Mélindé.*

Le Général qui vouloit profiter du tems pour continuer sa route, fit appareiller; mais avant que de partir, il rendit au Prince Mélindois, les Sarrazins qu'il avoit faits prisonniers. Le Prince accepta la restitution qu'il luy en fit, & se chargea de demander des Pilotes au Roy son pere, ce qu'il luy accorda; mais à condition que Gama repasseroit par Mélindé, à son retour de Calécute, afin de prendre des mesures pour lier une étroite alliance entre le Roy de Portugal, & luy.

*Navigation de  
Gama.*

Gama partit de Mélindé le 22. du mois d'Avril. Quoiqu'il eust dressé sa route vers l'Est, il tourna néanmoins vers le Nord; il passa heureusement les pays qui sont sous l'Equateur, & vogua avec bon vent vers les costes d'Étiopie, d'Arabie, & de Caramanie.

*Osius.  
Maffé.  
Barbosa.  
Linschot. &c.*

Le 20. de May, il se trouva auprès d'une terre fort élevée, inconnue aux Pilotes, & que l'épaisseur d'un brouillard empêchoit de reconnoître; mais le Soleil l'ayant dissipé, on vit que c'étoit les montagnes qui environnent la ville de Calécute, bâtie sur un costeau. Dès que la flotte des Portugais fut entrée dans le port, distant de près d'une lieue de cette ville, les Indiens monterent dans leurs alma-

*La flotte entre  
dans le havre  
de Calécute.*

diés; ils s'approcherent des vaisseaux, & parurent surpris de leur grandeur, aussi-bien que des habits & des armes des Européens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Gama qui n'avoit trouvé aucune difficulté à son entrée dans ce port, envoya son Trucheman & deux Bannis, pour voir s'il y avoit lieu d'entrer dans la ville, & pour s'informer de l'endroit où demeurait le Roy du pays. A peine ces deux Portugais eurent-ils mis pied à terre, que deux Marchands de Tunis, qui les reconnurent pour Européens, les aborderent, & les menèrent chez eux. L'un de ces Marchands se nommoit Monzaïda; il les régala le mieux qu'il put, & dans la conversation qu'il eut avec ces Portugais, il les instruisit de la conduite qu'ils devoient tenir avec les Calécutains. Il leur parla du gouvernement & du trafic que l'on faisoit à Panan qui est une des meilleures ville des Indes; il les assura que le Roy qu'on appelle Zamorin, seroit bien-aise de les voir; il les pria de le présenter à leur Capitaine, & leur offrit tout ce qui pouvoit dépendre de luy.

Zamorin,  
nom du Roy  
de Calécut,

Il est vray que Zamorin aimoit les étrangers, & qu'il cherchoit à contracter des alliances de commerce & d'amitié, avec les Rois de l'Europe. La gloire & l'intérêt avoient part à ses mouvemens; il souhaitoit de faire connoître sa puissance & son nom; il avoit en veüe d'accroître par le trafic, les revenus de sa Couronne, dont le produit ne consistoit que dans de médiocres droits de ports, & de péages.

Caractère de ce  
Prince.

Pendant que tout cela se passoit, le Trucheman & les deux Portugais revinrent. Sur le compte qu'ils rendirent au Général, de ce qu'ils avoient appris à Calécut, il y envoya deux de ses Officiers & un Trucheman. Zamorin à qui on alla dire leur arrivée, voulut les voir. Ils firent dire à ce Prince, que le Roy de Portugal ayant entendu parler de sa réputation & de sa puissance, luy envoyoit un de ses plus grands Capitaines pour Ambassadeur, & que s'il luy marquoit le jour & le lieu où il luy donneroit audience, il luy expliqueroit les intentions du Roy

Le Général en-  
voye deux Offi-  
ciers à Calécut.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

son Maître. Zamorin, qui de sa part desiroit voir l'Ambassadeur Portugais, répondit, que si en attendant le jour de son audience, il vouloit venir mouïller dans le port du Cap de Gate, qui est proche de la ville de Panan, il luy enverroitle plus habile de ses Pilotes pour luy servir de guide. Il ajoûta mesme, qu'il le prioit d'en user ainsi, parce que la route étoit difficile & périlleuse, depuis le lieu où il avoit jetté l'ancre, jusqu'à celui qu'il luy proposoit.

Retour des  
deux Officiers  
Portugais.

Les deux Officiers à leur retour dans les vaisseaux, dirent à Gama tout ce qui s'étoit passé dans leur négociation. Comme l'offre de Zamorin pouvoit estre aussi dangereuse, que celle qu'on avoit déjà faite au Général, dans les autres lieux où il avoit abordé, il tint conseil pour sçavoir s'il la devoit accepter. La plupart de ceux qui y furent appelez, n'estimoient pas que Gama dût se commettre avec une Nation inconnüe; ils luy représenterent qu'il falloit députer quelqu'un d'entre-eux, en attendant que l'on connust plus à fonds le caractère des nouveaux amis que l'on vouloit se donner.

Le Général  
charge son frere  
de la conduite  
de la flotte.

Gama résista à ces avis, & ne voulut se reposer de cette affaire que sur luy seul. Cette entreprise luy paroissant un peu délicate il prit de bonnes mesures pour ne pas exposer le reste de sa flotte à de nouveaux périls. Les différentes aventures qu'il avoit déjà eues, jointes à son expérience, & à sa sagesse, l'engagerent à charger Paul Gama son frere, du commandement des vaisseaux, avec ordre de faire voile en Portugal, avec le reste de ses navires, en cas qu'il apprît qu'on eust attenté à sa liberté ou à sa vie. Il partit avec douze soldats qu'il choisit pour l'accompagner; il se mit sur un petit bâtiment orné d'étendards de différentes couleurs, & muni de quelque artillerie, & alla droit à Panan. Le Catual, qui en qualité de Consul, est chargé de recevoir les étrangers, quand Zamorin luy a donné ses ordres, se trouva à la descente du Général; il fit border le rivage d'Indiens, qui étoient sous les armes, tandis que l'air retentissoit du son des instrumens, & des applaudissemens du peuple.

Gama est reçu  
à Panan.

Le Catual & Gama se mirent sur un brancard, porté par quatre hommes, le reste de l'escorte suivit à pied; plusieurs Nayres, qui sont les Gentilshommes du pais, l'accompagnerent & grossirent le cortège. A leur entrée dans la ville de Panan, le Catual conduisit Gama dans un Temple superbe par sa structure, & bâti sur le modele de nos Eglises. Le Général à qui l'on avoit rapporté qu'il y avoit plusieurs Chrétiens dans ce Royaume, se persuada qu'il entroit dans le lieu où ils venoient rendre leur culte. Quatre hommes qui étoient à la porte du Temple, aborderent le Catual & Gama, en faisant de profondes inclinations de corps. Chacun de ces hommes portoit trois rézaux noiez sur leurs épaules droites; ces filets passioient en écharpe sur le corps, & étoient pliez sous le bras gauche, ce qui les faisoit paroître comme demi nuds & demi habillez. Ils répandirent ensuite une eau de senteur sur tous les assistans, & présentèrent en cérémonie une poudre odoriférante, dont le Catual & Gama se marquerent sur le front. Les murailles de ce Temple étoient peintes à fresque; l'autel qui étoit élevé au milieu paroissoit obscur, & l'entrée n'en étoit permise qu'aux Officiers des Brachmanes, ou Prestres de la Loy. Ces quatre hommes qui gardoient la porte, montrerent du doigt la figure à laquelle on sacrifioit. Ils se prosternerent devant elle; ils éleverent les mains vers le ciel, & d'un ton respectueux & zélé, ils prononcèrent quelques paroles dans leur langue naturelle. En sortant de ce Temple, ils entrèrent dans un autre moins considérable par sa grandeur, & de là ils passerent chez le Roy, au bruit des trompettes & des hautbois. Le concours du peuple étoit si grand, que si les Nayres n'eussent pas mis le sabre à la main pour ouvrir la foule, ils auroient eu peine d'arriver jusqu'au Palais.

Les grands Seigneurs de la Cour, qu'ils appellent Caimales, & qui en font les honneurs dans les tems de cérémonie, vinrent au devant de Gama; ils le conduisirent jusque dans le Salon de l'Audience. Un vénérable

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

*Oforius.  
Maffée, Hist.  
des Indes.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

vieillard, qui n'imposoit pas moins par son air que par son âge, revestu d'une longue robe, embrassa Gama, & en qualité de grand Brachmane, ou de premier Pontife, il le prit par la main droite. Ils commencèrent leur marche précédés de plusieurs Officiers, qui se placèrent sur des sièges de menuiserie artistement travaillez & disposez en forme d'amphitheatre. Le Salon étoit tapissé d'une étoffe de soye, mêlée de différentes couleurs, & relevée par des filets d'or; le parquet étoit couvert d'un tapis de pied, de mesme ouvrage.

Zamorin qui étoit à demi couché sur un sofa, avoit sur la teste un bonnet d'or, rehaussé de pierreries, & fait en forme de thiare; il étoit vestu d'une robe ouvragée d'or & de soye, & renoüée d'agraffes de diamans. Un des plus anciens Officiers de sa garde ordinaire étoit à ses pieds, tenant un bassin d'or rempli de feuilles qu'on nomme Bethel de Malabar, ou Tambul Arabe, dont les Princes Indiens mangent à tout moment pour étancher la soif, & pour se donner une bonne haleine.

Gama salué  
Zamorin.

Ce Prince, quoique fort brun, avoit un air d'agrément dans la physionomie & dans le reste de sa personne, qui soutenoit merveilleusement bien la majesté de son rang. Gama le salua par de profondes inclinations. Le Roy de Calécut le prit par la main, & le fit mettre sur un siège qui luy avoit été destiné. On apporta des eaux pour faire la purification de la bouche & des mains; après cette cérémonie, le Général fit dire à Zamorin qu'il ne ne pouvoit, ni ne devoit luy déclarer les intentions du Roy son Maître en présence de toute sa Cour. Zamorin se leva aussitôt, suivi de ses Conseillers d'Etat & de ses Interpretes, & il le mena dans son cabinet.

Le Roy de Ca-  
lécut donne au-  
diance au Gé-  
néral.

Alors Gama luy présenta la lettre d'Emanuel, & il luy exposa l'extrême considération que le Roy son Maître avoit conceüe pour luy, sur le seul bruit de ses rares qualités, & de sa haute valeur. Il exagéra à Zamorin l'empressement avec lequel Emanuel desiroit de s'allier avec luy, & d'unir leurs sujets par le commerce, & il luy dit qu'il avoit

ordre de venir dans son Royaume pour l'en assurer. Le Roy de Calécut luy répondit par ses Interprètes, qu'il avoit aussi entendu parler des grandes actions du Roy de Portugal; qu'il le regardoit déjà comme son frere, & comme son meilleur ami, & qu'à l'égard du trafic, il luy feroit donner par un de ses Ministres, un état général des marchandises que produisoit le climat, afin qu'il fît choix de celles qui entreroient dans leur commerce.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Le reste de l'audiance se passa dans quelques demandes que Zamorin fit à Gama, sur la puissance & sur les mœurs du Roy de Portugal, & sur les aventures d'une aussi longue navigation qu'avoit été la sienne. Le Général satisfit à la curiosité du Calécutain, tantost par de fidelles descriptions, tantost par de fines exagérations de ce qu'il vouloit sçavoir. Il remarqua que son empressement s'augmentoît à mesure qu'il luy parloit des richesses du Portugal, & de la valeur du Monarque qui y régnoit. Zamorin ayant presté une grande attention à tout ce que Gama venoit de luy dire d'un air fort naturel, en conceut encore une plus vive estime, & après luy en avoir donné d'obligeantes marques, il repassa dans son appartement.

Le Général étant demeuré avec le Catual, cet Officier le conduisit dans une maison qui luy avoit été préparée. Le reste des Portugais fut distribué dans des logemens qui en étoient proches. Comme cette alliance a souvent été traversée par des intrigues & par des guerres, il est nécessaire de donner ici une idée du Royaume de Calécut, & du caractère de ses peuples.

Tout ce vaste país que les habitans appellent Indostan, & que les Géographes nomment Inde à cause du fleuve Indus qui y passe, est borné au Couchant par la Perse, & au Levant par le Gange. Les Monts Damasiens, & le Méandre, le séparent de la Chine; l'Inde a vers le Midy le Golfe de Bengala, & la Mer des Indes en descendant jusqu'en Calécut, & vers le Septentrion; le Mont Caucase la sépare de la Tartarie. L'Indus & le Gange, qui entourent & qui arrosent les Indes, se grossissent par le mélange de plusieurs

*Strabon.  
Pomponius  
Mela.  
Plin.  
Ptolomée.  
Baudran, in  
Lex. Geogr.  
Robbe, Meth.  
Geogr.  
Oforius, liv. 2.  
Maffei, Hist.  
des Indes.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

---

rivières, qui à une certaine distance de la mer, & à proportion de la profondeur de leur canal, portent des vaisseaux. Leurs Golfes sont fort grands à leur entrée dans l'Océan où ils se perdent, & la terre qui s'étend en longueur vers le Midy, se termine au Cap de Comori, de sorte que depuis la bouche de l'Indus jusqu'à ce Cap, les Indes ont en longueur 450. lieues de France, & 350. de largeur.

Les Malabares, qui sont des peuples Asiatiques, furent les premiers que connut Gama quand il passa aux Indes. Chaque Province est gouvernée par des Rois particuliers; ils sont presque tous tributaires de Zamorin.

Les Calécutains & les Malabares vivent dans l'Idolatrie; ils font consister le plus essentiel de leur Religion dans la vénération qu'ils ont pour les Prestres de leur loy, qu'ils appellent Brachmanes ou Bramins. Ils s'attachent à les imiter dans leurs actions, & dans leurs discours, & se confient si aveuglément à leurs prédictions sur les choses à venir, qu'ils les croient informez d'en-haut de tous les événemens qui doivent arriver ici bas, & qu'il est en leur pouvoir de remédier aux plus grands malheurs, à moins que ceux qui en sont accablés ne se soient attiré leur indignation. Ce sont ces mêmes Brachmanes qui ont le soin de l'éducation des Rois, & on ne les proclameroit pas s'ils ne les avoient élevés dès leur plus tendre jeunesse. Les Calécutains ont plusieurs Temples; quoique ces peuples soient superstitieux, ils ne laissent pas d'être de grands hypocrites; la duplicité dont on les accuse est si généralement reconnue, que plus on les fréquente, & moins on se confie en eux. Au reste, on peut dire que depuis qu'ils sont en commerce avec les Chrétiens, ils commencent à croire que Dieu a conversé parmi les hommes, & qu'il est mort pour le prix de leur salut. Nous apprenons de plusieurs Historiens, que S. Thomas a prêché l'Evangile dans quelques provinces des Indes, où les Chrétiens qui les habitoient se disoient les Chrétiens de S. Thomas. Les dernières erreurs qui infectèrent l'esprit de ces peuples avoient

*Eusebe, liv. 3.  
Hist.  
Nicephore, liv.  
2. chap. 45.  
Maffei, Hist.  
des Indes.*

*Chrétiens de  
S. Thomas;  
& pourquoy  
ainsi appellez.*

avoient été portées dans le pais par des Evêques Nestoriens; mais depuis que les Portugais y possèdent la ville de Goa, les Chrétiens qu'on nomme de S. Thomas, ont fait profession de la Religion Romaine, sans aucune reserve du culte ancien, & ont soumis tous leurs livres à la correction de l'Archevêque de cette ville, pour en retrancher tout ce qui pouvoit sentir le Nestorianisme.

Les autres Malabares vivent encore dans leurs superstitions. Les uns adorent des Elemens, & les autres des Monstres. Ils estiment, que ceux qui meurent dans leurs joustes d'arcs, sont admis au nombre des Dieux; leur année commence au mois de Septembre, ou plutôt ils consultent leurs Augures, pour apprendre d'eux, quand la conjonction des Astres est assez favorable pour la commencer.

Les Nayres, ou Gentilshommes, ne se marient que rarement, pour ne se point détourner de leur application aux armes. Lorsque des raisons secretes les obligent au mariage, il leur est défendu de se mésallier sur peine de la vie, tant à l'égard des hommes, qu'à l'égard des femmes. Les successions ne tombent jamais aux héritiers directs, la filiation n'étant pas connue, parce que les véritables peres sont toujours fort incertains; de sorte que ceux qui ont acquis quelques biens, adoptent ordinairement leurs neveux, qui sont les enfans de leurs sœurs. Ces Nayres sont si jaloux de leur prétendue Noblesse, que si un homme de néant les a offensés, ils doivent vanger par sa mort l'injure qu'ils en ont reçue; mais pour éviter les occasions de commettre un homicide, en rencontrant dans leur chemin quelqu'un qui leur seroit inférieur, & qui n'auroit pas tous les égards qui sont deus à la Noblesse des Nayres, ils annoncent leur venue par quelques cris qu'ils font, & alors les Roturiers se retirent jusqu'à ce que les Nayres soient passés. Les soins que ces Gentilshommes se donnent pour entretenir les peuples dans ces déferences, les distinguent si fort du reste des autres hommes, que quand même ils commettroient les plus grands crimes, leur noblesse les affranchit de tout genre

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Concile tenu en  
1589. ou 1590.

Mœurs des  
Malabares.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

de punition ; de manière qu'en ce pais-là, les peines semblent estre réservées pour les gens de néant, & pour les malheureux, & non pas pour les Gentilshommes, ni pour les coupables.

Mais si un homme du commun ne peut espérer d'annoblir sa race, quelque grandes actions qu'il puisse faire, on peut dire aussi que la nécessité où les Roturiers se voyent de s'allier les uns avec les autres, les interesse si fort dans ce qui regarde leurs alliez, que si l'un d'eux a receu quelque injure, ils entrent tous également dans l'obligation d'en tirer vengeance. Ainsi l'agresseur doit s'attendre, tost ou tard, à payer de sa propre vie, la mort de celui qu'il aura tué, à moins qu'il ne tué tous les parens de celui dont on a la mort à venger.

Les Sarrasins  
tâchent de nuire  
à Gama.

Quoique les Malabares fussent d'un caractère si dangereux, ce n'étoit pas d'eux néanmoins, que Gama se devoit défier davantage. Les Sarrazins luy paroissent plus à craindre. Ce fut aussi par les soupçons qu'ils inspirerent à Zamorin sur la conduite du Général, qu'ils tâcherent de le perdre auprès de luy. Ils accusèrent même le Catual d'avoir favorisé son entrée à la Cour, & ils en jugerent par la grande intelligence qu'ils voyoient entre le Général & ce Consul. D'ailleurs, ils n'ignoroient pas que les présens que Gama avoit faits à Zamorin & au Catual, n'eussent beaucoup contribué à luy attirer les bonnes grâces de ce Prince ; si bien que pour ruiner l'estime que Zamorin & les Calécutains en faisoient, ils parlerent d'abord de Gama, comme d'un Corsaire qui écumoit toutes les mers. Ils ajoutèrent, que par tout où il avoit été receu & souffert, il avoit laissé de cruelles marques de sa perfidie ; ils l'appellerent l'espion des Rois de l'Europe, & dirent que ces Princes l'avoient envoyé pour sçavoir les secrets des Cours étrangères, pour s'y introduire sous prétexte du commerce, pour s'en rendre le Maître lorsqu'il seroit entré dans le trafic ou dans les négociations, & à la faveur du crédit qu'il tâchoit de se donner pour profiter de tout, pour gouverner tout, & pour ne laisser

à ses alliez, que le seul chagrin de l'avoir connu, & de s'estre uni avec luy. Ils exagérerent le danger qu'il y avoit de ne pas remédier à un mal aussi grand que celuy-là étoit dès sa naissance. Enfin il ne fut point, ni de pernicieux desseins, ni de mauvaises intentions, que les Sarrazins n'attribuassent aux Portugais, qu'ils haïssoient parce qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils craignoient parce que leur Roy étoit puissant. Dans cette veuë ils n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la perte de Gama, & ils le regarderent comme le fatal instrument de tant de négociations qui deviendroient funestes à l'Estat, & préjudiciables à leur fortune.

Zamorin qui n'ignoroit pas tous ces raisonnemens, en tiroit souvent des conséquences qui luy paroïssoient trop salutaires pour les négliger; mais aussi, quand il réfléchissoit sur l'espérance qu'il avoit conceuë, de tirer un grand profit de son commerce avec les Portugais, d'étendre en mesme-tems sa puissance, & de faire connoître son nom jusque dans les pais les plus éloignez de ses Etats, il reprenoit pour eux toute l'estime que peu de tems auparavant il avoit perduë sur la seule remontrance des Sarrazins.

Les plus considérables d'entre ces peuples s'apperceurent bientost de l'incertitude où étoit Zamorin. Comme ils craignoient qu'il ne se déterminast pas assez promptement à faire tuer Gama, ou à le chasser de Calécut, ils luy envoyèrent des Députez pour l'exciter à prendre cette résolution. Celuy qui fut chargé d'en porter la parole au Roy, luy représenta, que l'espérance d'un médiocre profit, ou d'un foible honneur qu'il se flattoit de tirer, en faisant alliance avec le Roy de Portugal, ne pouvoit jamais estre assez considérable pour augmenter ses revenus, & pour accroître sa puissance. Il ajouta, qu'il ne devoit point préférer ces nouveaux venus aux Sarrazins, qui avoient toujours été si ponctuels dans l'exécution de ses ordres, & si fidelles dans le commerce & dans leurs emplois; il luy fit voir, que les Fermes de ses péages & de ses droits, n'é-

Harangue du  
Député des Sa-  
razins, au Roy  
de Calécut.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

---

toient jamais montées si haut, que depuis qu'ils les avoient prises, & qu'ils étoient entrez dans le maniment de ses affaires; il exagéra le risque que l'on couroit en s'unissant avec une Nation inconnue, & telle que la Portugaise, dont la Religion, le langage, & les mœurs différoient si fort de leur culte, & de leurs manières de vivre; il donna les Européens pour des trompeurs & pour des fourbes; il avança qu'ils ruinoient les lieux où ils alloient pour s'y établir, & qu'ils ne cherchoient qu'à détruire ceux qui y étoient venus avant eux; il supplia Zamorin de se souvenir, que ceux pour qui il parloit, avoient quitté leur propre patrie, à l'exemple de leurs prédécesseurs, pour vivre sous sa loy, & pour devenir ses sujets & ses esclaves; il dit que ce Capitaine Portugais étoit un banni de son pays, & que s'étant fait une petite fortune par ses brigandages, il ne songeoit qu'à l'augmenter en surprenant les Princes des lieux où il se trouvoit; il débita pour fausses, toutes les lettres qu'il présentoit de la part du Roy son Maître; il fit encore observer à Zamorin, que sous prétexte d'une sincère alliance, le Roy de Portugal s'étoit rendu maître de plusieurs places en Afrique; qu'il avoit usurpé beaucoup de villes en Ethiopie; que Gama avoit voulu insulter Mozambique; qu'il avoit fait des hostilités & des dégâts dans le port de Monbaca; qu'il avoit pillé les vaisseaux & mis les soldats à la chaîne; qu'il falloit se défier du caractère des Portugais; que c'étoit des gens qui ne se rebutoient pas dans les adversités, & que de simples menaces n'ébranloient pas; qu'on devoit craindre si on leur permettoit de s'établir, que leur alliance ne se tournast en tyrannie, & leur amitié en trahison, pour mieux parvenir à faire d'injustes & de violentes usurpations. Il supplia aussi le Roy de faire réflexion sur les propositions que les Portugais faisoient, d'établir un commerce; il l'assura qu'ils n'y mettroient que des bagatelles pour tromper les peuples, & que leur pays ne produisoit que des fruits & des légumes; au lieu que le sien abondoit en pierreries & en marchandises de grand prix, & pour autoriser ce qu'il

disoit par de solides preuves, il représenta à Zamorin la médiocrité des presens que Gama luy avoit faits, & il luy fit remarquer que c'étoit là un échantillon de ces grandes richesses que les Portugais vouloient jeter dans le commerce, & confondre avec toutes les raretez de son Royaume; mais comme leur établissement dans Calécut, étoit encore d'une plus grande conséquence que tout ce qu'il avoit exposé jusque-là au Roy, ce mesme Député l'exhorta à n'y pas consentir; il osa mesme insinuer à ce Prince, s'il négligeoit de s'y opposer, que les Portugais, qui n'étoient pas accoutumés à recevoir la loy de personne, trouveroient bientost les moyens de la donner, & peutestre mesme ceux de s'emparer du trône. Enfin il conclut par la nécessité de les égorger comme Pirates, ou de les faire mourir comme Espions, & que par ce moyen on osteroit l'envie à leurs semblables, de venir troubler le repos des Nations unies entre-elles, & si peu disposées à se diviser, à l'exemple des peuples de l'Europe.

Ces dernières remontrances eurent tout le succès que les Sarrazins en pouvoient attendre. Elles firent une si vive impression sur l'esprit de Zamorin & sur le Catual, qu'ils conceurent de la défiance, & mesme de la haine pour les Portugais. Gama qui connoissoit le genie de cette Nation soupçonneuse, s'en apperceut & dès lors il prit alors ses mesures pour mettre en seureté ses vaisseaux. Il leva l'ancre sur l'avis qu'on luy donna qu'on vouloit y mettre le feu, & qu'on avoit conspiré contre sa personne; il sortit du port durant la nuit, & alla à Panan de crainte que le Catual ne s'y opposast comme il l'auroit pu faire.

Les Sarrazins voyant avorter leurs desseins par la retraite de Gama, persuaderent à Zamorin de luy envoyer le Catual, pour s'informer du sujet qu'il avoit eu de précipiter ainsi son départ, & pour l'obliger à reprendre la route de Calécut. Le Catual qui le joignit, l'assura des bonnes intentions de Zamorin; il luy conseilla de revenir à la rade, pour faire connoistre à ce Prince, qu'il n'étoit ni infidelle à sa parole, ni un Corsaire, comme les

Gama sort du  
havre de Calécut, & va à Panan.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Sarrazins l'avoient publié. Gama receut l'avis sans avoir envie d'en profiter, & bien loin de le suivre, il écrivit à Paul son frere, en cas que ces peuples luy dressassent quelque embuscade, qu'il sauvast le reste de sa flotte, & qu'il fît voile en Portugal, pour dire au Roy que le chemin aux Indes étoit ouvert.

Comme ce Général ne s'étoit retiré que sur le soupçon qu'il avoit pris de la conduite du Catual, qui effectivement avoit conspiré contre-luy, il écrivit à Zamorin, & luy démesla toute cette intrigue. Le Roy de Calécut, qui n'avoit aucune part à l'infidélité qu'on faisoit à Gama, luy fit sçavoir qu'il y avoit seureté pour luy; que si le Catual étoit coupable, il luy en feroit bonne justice, & qu'enfin, sur sa parole de Roy, il pouvoit faire débarquer à Calécut les marchandises qu'il avoit sur ses vaisseaux, & qu'elles y seroient mieux vendues qu'à Panan. Le Général se reposa sur la parole de Zamorin, en qui il avoit quelque confiance, & il accepta l'offre qu'il luy fit. Les Portugais porterent leurs marchandises à Calécut; ils les y vendirent sans que personne les traversast en aucune manière, & les peuples commencerent, du moins en apparence, à agir avec autant de bonne foy, que si leur amitié avoit été fort ancienne.

Nouveau cha-  
grin de Zamo-  
rin.

Peu de jours après, Gama fit proposer à Zamorin, s'il agréeroit l'établissement d'un Facteur à Calécut, pour maintenir le commerce entre les deux Couronnes. A cette proposition de Facteur, le Calécutain retomba dans ses premiers soupçons; il se persuada que Gama ne préméditoit de se retirer de ses États, en y laissant un des siens, qu'à dessein de le frustrer des droits qu'on devoit lever sur les marchandises qu'il avoit vendues, & sur celles qu'il emportoit en son pays. Ce Prince qui passoit aisément des soupçons à la colère, & de la colère aux menaces, parut fort mécontent de la proposition de Gama.

Le Général, qui de son côté vit le mauvais tour qu'on donnoit à ce qu'il venoit de proposer, prit le parti de ne plus parler de cette affaire, pour ne point s'attirer

un plus grand désagrément que celuy des paroles. Le silence de Gama devint suspect à Zamorin, & ce Prince ne hésita pas plus long-tems à faire arrester les deux Portugais, qui étoient allez vendre le reste de leurs marchandises sur le port de Calécut, & mesme il en ordonna la confiscation.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Gama surpris de ce procédé, mit pied à terre pour reclamer ses gens & ses denrées. Comme il ne put rien obtenir du Calécutain, il insulta un vaisseau qui entroit dans le port, & s'en rendit le maître. Il choisit parmi les prisonniers qu'il fit, les principaux Officiers & les soldats les mieux faits; il les mit à fonds de cale dans l'un de ses navires, & il sortit du havre.

Le Général  
prend un vais-  
seau.

Zamorin qui ne s'attendoit pas à une si prompte vengeance de la part de Gama, dit qu'il se plaindroit à Emanuel de l'hostilité que le Général venoit exercer jusqu'à la porte de sa ville capitale; mais pour luy oster en mesme-tems tout sujet de plainte, il luy renvoya les deux Portugais, avec les marchandises qui avoient été prises, & il offrit de consentir à l'établissement du Facteur qu'il luy avoit proposé.

Un si grand changement dans les résolutions du Roy de Calécut, jetta le Général dans de nouveaux soupçons. Les grands sujets qu'il avoit de se défier de ce Prince, dont la parole & la conduite ne se régloient que par son caprice, ou par les conseils des Sarrazins, le firent hésiter s'il accepteroit cette dernière proposition. Gama se trouvoit partagé entre la crainte d'irriter le Calécutain, & le risque qu'il couroit de le croire trop aveuglement; mais l'avis qu'il receut de Monzaida le tira d'incertitude. Cet avis portoit, que les Sarrazins avoient fait un nouveau complot contre-luy, & qu'ils le mettroient à exécution dès qu'il seroit rentré dans le port de Calécut. Gama qui connoissoit la fidélité de Monzaida, & son attachement à ses interests, défera à ce qu'il luy avoit fait sçavoir; il manda à Zamorin, qu'il avoit changé de sentiment à l'égard du Facteur, & dés-lors, il se disposa à reprendre la route de Portugal.

On l'avertit  
d'une conspira-  
tion.



ANS DB  
J. CHRIST.  
1499.

Zamorin récla-  
me ses prison-  
niers, & fait  
poursuivre  
Gama.

Ce Prince fait  
mettre sa flotte  
à la mer.

Timoja, fa-  
meux Pirate,  
insulte Gama.

Arrivée du Gé-  
néral devant  
Anchedive.

Comme Zamorin faisoit observer la contenance des Portugais, & que d'ailleurs, il s'attendoit que le Général remettoit bientôt à la voile pour sortir de ses Etats, il envoya sept almadies, chargées de troupes & de munitions de guerre, & fit demander à Gama par l'Officier qui les commandoit, les Gentilshommes qu'il détenoit prisonniers sur ses vaisseaux; mais le Général, loin de les rendre à la prière de Zamorin, luy manda par un des soldats Calécutains qu'il avoit pris, qu'il les menoit en Portugal, où il alloit rendre compte au Roy son Maître, des conspirations qu'on avoit faites à Calécut, contre la vie de son Ambassadeur, & repoussa à coups de canon les bâtimens qui vouloient faire sa mesme route.

Le Roy de Calécut, ne pouvant digérer la réponse du Général, ordonna qu'on mist à la mer une partie de ses meilleurs vaisseaux de guerre, & que l'on combattist les navires Portugais, avant qu'ils pussent estre secourus, ou par des amis, ou par des alliez. Les bâtimens Calécutains, qui jusque-là avoient fait force de voile pour atteindre Gama, furent battus d'une tempeste qui rompit toutes leurs mesures, & qui les sépara les uns des autres. Le Général, qui de son costé avoit été obligé de relâcher dans le premier port qu'il trouva, y demeura jusqu'à ce que la mer fust plus praticable: de-là il passa dans quelques petites Isles voisines de Goa. Pendant son séjour dans ces différentes rades, il fut attaqué par huit fustes de Corfaires, commandées par un fameux & redoutable Pirate, nommé Timoja, qui depuis long-tems croisoit cette mer. Gama se défendit avec tant de courage & de bonheur, que des huit fustes qu'il avoit en teste; il en mit sept en fuite, & prit la dernière qui étoit chargée de munitions & de vivres; après quoy il tourna vers l'Isle Anchedive, distante de Calécut d'environ 50. lieues. A son arrivée dans le havre de cette Isle, les Insulaires se mirent dans de petits bâtimens, & s'approcherent des vaisseaux Portugais. Un esclave d'un Seigneur de Goa, qui se nommoit Zabajo, aborda le Général; il luy parla Italien, &  
il

il luy offrit de la part de son Maître, tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin, & mesme de l'argent, s'il n'en avoit pas suffisamment pour continuer sa navigation. Gama devenu plus circonspect sur les offres que des inconnus venoient luy faire, regarda cet esclave comme un Espion, & commanda que l'on s'assurast de sa personne. On luy fit cent questions différentes, pour sçavoir de luy le secret de sa mission; on luy promit des recompenses; mais il n'en fut point touché. On le menaça de le livrer aux tourmens les plus rudes, s'il ne révéloit le sujet de son voyage; il soutint cette menace avec une intrépidité qu'on pouvoit regarder comme une grande résolution, ou comme une véritable innocence. Enfin on fut obligé de luy donner la torture. Les préparatifs qu'on en fit en sa présence, non pas mesme les premières atteintes de la douleur, quoique tressive, n'arracherent de sa bouche, que des imprécations & des cris; mais ne pouvant résister plus long-tems aux maux qu'on luy fit souffrir, il avoua qu'il étoit Tartare de nation, & Juif de Religion; que Zabajo l'avoit envoyé pour observer le nombre des vaisseaux, & celuy des hommes qui en composoient l'équipage, & qu'on attendoit son retour pour concerter les moyens les plus prompts & les plus faciles qu'on auroit à prendre pour faire périr tous les Portugais.

Lorsque la tempeste fut entièrement dissipée, Gama remit à la voile; il traversa une vaste étendue de mer, avant que de pouvoir ranger la coste d'Etiopie, & arriva près de la ville de Magadoxo, située en Afrique, & qui appartenoit aux Sarrazins. Comme c'étoit une belle occasion pour se vanger d'eux, il fit canonner cette ville, & coula à fonds les navires qui étoient dans le port. Cette vengeance pensa luy couster bien cher, puisqu'il fut attaqué par huit bâtimens Sarrazins qui furent sur le point de l'enveloper; mais le feu de ses vaisseaux s'étant trouvé supérieur au leur, & son canon mieux servi; il les réduisit à se sauver, & à prendre le large.

Gama canonne  
Magadoxo.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Il arrive de-  
vant Zanzibar.

*Linschot. cap.*

97.

*Ortelius in  
theat. Geogr.*

Mort de Paul  
Gama.

Découverte de  
plusieurs Isles  
en Affrique.

Après cet exploit, le Général tourna du costé de Mélinde. Comme il n'y vouloit séjourner que jusqu'à ce que le tems fust favorable pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, il ne demeura que cinq jours dans le port de cette ville. Avant que d'en partir, il fit échoier le vaisseau de Paul Gama son frere, parce que ce bâtiment faisoit eau de toutes parts. L'Ambassadeur, que le Roy de Mélinde se détermina d'envoyer à Emanuel, monta sur le bord de Gama, qui dès le lendemain se mit à la mer. Le vent & la mer luy ayant été favorables à Gama, il arriva heureusement devant l'Isle de Zanzibar, grande région d'Afrique, située entre la coste d'Ajan & les Caffres, dans l'Etiopie inférieure. Ce pais est agréable par le nombre de ses fontaines & par celui de ses bois; on y voit des arbres d'une prodigieuse hauteur, qu'on nomme Citronniers; le terroir est gras, fécond, & abondant en gibier & en bétail; le Prince qui y régne est idolâtre, & les peuples qui l'habitent sont fort humains. A la sortie du havre de Zanzibar, Gama rangea les costes de Mozambique; il s'arresta à l'aiguade de S. Blaise, & se pourveut de bois & d'eau; il auroit repris les deux bannis qu'il y avoit laissez en passant, si le vent ne l'eust obligé à doubler le Cap. La tempeste dont il fut battu en faisant le trajet de l'Isle de S. Jacques, écarta le vaisseau de Coëlle, & porta celui du Général dans l'Isle de la Tercere, où Paul Gama son frere tomba malade, & où il mourut. Gama qui se vit dans la route de Portugal, crut devoir y venir pour rendre compte au Roy, de ce qu'il avoit fait dans l'espace de deux années, pendant lesquelles il découvrit toute la coste Orientale de l'Etiopie, les Isles de Quiloa, de Mozambique, de Monbaça & de Mélinde: terres, qui depuis la création du monde avoient été inconnues aux peuples de l'Europe, & dont la découverte avoit paru impossible à toute l'antiquité.

Le Roy qui n'attribuoit pas seulement au bonheur de ses armes, celui que Gama avoit eu dans son voyage; mais encore au courage & à la prudence de ce Capitaine, propor-



tionna ses libéralitez à ses services. Il luy donna la charge d'Amiral des Indes, qu'il rendit héréditaire dans sa Maison; il luy assigna mille ducats de revenu, & érigea sa terre de Vidégueira en Comté. Cette qualité de Comte a toujours passé pour une des plus considérables de la Cour de Portugal, & l'on peut dire à la confusion de la plupart des Cours de l'Europe, qu'on n'a jamais accordé en Portugal le titre de Comte, qu'à ceux dont les grandes actions méritoient cette distinction.

Quoique le Roy fust occupé du progrès de ses affaires dans les Indes, il n'oublioit pas de rendre les derniers honneurs à la mémoire de Jean son prédécesseur & son bienfaiteur. Pour cet effet, il ordonna qu'on transférast son corps, de la ville de Sylves en Algarve, où il avoit été mis en dépôt, dans celle de Bataille, ainsi nommée à cause du mémorable combat donné entre Jean I. & Jean fils de Henry, Roy de Castille. Il y fit élever en mesme-tems une superbe Eglise à l'honneur de la sainte Vierge, & fonda un convent de Hieronimites.

Après avoir rempli ce devoir de piété, on parla à fonds du commerce des Indes; on insinua au Roy, qu'il nen tireroit pas moins de gloire que de profit; mais pour le faire d'une manière qui pût imposer aux Indiens, & qui fît croire à ces peuples, que les Portugais pouvoient résister aux Arabes & aux Maures, on équipa une flotte composée de treize gros vaisseaux armez en guerre. Le Roy en donna le commandement à un Gentilhomme Portugais, nommé Pierre Alvarez Cabral, dont il connoissoit la prudence & la valeur. On embarqua huit Religieux de l'Ordre de S. François pour y aller prescher l'Evangile. Henry, homme docte & fervent, & qui étoit comme leur Chef, s'en acquitta avec tant de zèle, que depuis il fut nommé à l'Evesché de Ceuta; on y joignit encore huit Prêtres séculiers pour administrer les Sacremens dans les lieux où l'on commenceroit à s'établir. Quand on eut pourveu la flotte du secours spirituel & temporel, le Roy ordonna à Cabral de confirmer son alliance avec Zamorin, & de

ANS DE  
J. CHRIST.  
1499.

Grande distinction du titre de Comte, en Portugal.

Cabral commande les vaisseaux que le Roy envoie aux Indes.

1500.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1500.

Le Roy donne  
ses ordres à Ca-  
bral.

le disposer à la construction d'un petit Fort près de la ville de Calécut, pour mettre les Portugais à l'abri de l'insulte de leurs ennemis, & pour favoriser le commerce qu'il desiroit voir établi entre-eux; & en cas que ce Prince s'y opposast, il chargea Cabral de luy déclarer la guerre.

Le Général avoit pareillement ordre de passer à Mélinde, pour assurer le Roy de ce païs, que l'Ambassadeur qu'il avoit envoyé en Portugal, avoit expliqué ses intentions à Emanuel, & qu'en toutes les occasions où il s'agiroit des interets de ce Prince, le Roy les embrasseroit avec la même chaleur que les siens propres. Enfin, Emanuel le chargea de ménager ce Roy barbare, & luy recommanda préféablement à toutes choses, de travailler utilement à la propagation de la Foy.

Quand le Roy eut donné ses derniers ordres, il alla à Bélem pour implorer le secours du ciel sur cette grande entreprise, & pour faire bénir l'Enseigne royale, qu'il mit entre les mains de Cabral. La cérémonie se fit dans l'Eglise de Bélem, bâtie par les soins du Prince Henry, auteur de la première navigation qu'on avoit faite aux Indes. La Messe étant dite, on conduisit en procession le Général sur les vaisseaux, qu'on bénit de dessus le rivage; le concours des peuples, & celui des prières publiques & particulières, rendirent cette action encore plus solennelle, après quoy la flotte démara le 8. de Mars de l'année 1500.

Départ de la  
flotte.

Mariage de D.  
George.

Incontinent après le départ des vaisseaux, le Roy maria D. George avec Béatrix, fille de D. Alvarez, frere du Duc de Corunne; il créa en même-tems Alphonse de Portugal, Connétable du Royaume. Cet Alphonse étoit fils naturel de Jacques Duc de Viséu, que le Roy Jean II. avoit tué de sa propre main. Au reste, la naissance d'Alphonse fut si mystérieuse du costé de sa mere, que l'Histoire nous en dérobe le nom; elle nous apprend seulement, que c'étoit une grande Dame de Castille, qui touchée du mérite de ce Duc, l'aima jusqu'à oublier ce qu'elle se devoit à elle-mesme.

*Sainte-Marthe*  
*en son Hist.*  
*Généalogique.*  
*Tome 2.*

Cependant Ferdinand & Isabelle, en qui la douleur

d'avoir perdu la Reine de Portugal leur fille, & le Prince Michel leur petit fils, ne diminuoit rien de l'estime particulière qu'ils faisoient d'Emanuel, chargerent leur Ambassadeur en Portugal, de proposer au Roy un second mariage, avec la Princesse Marie leur fille puînée. Le Roy consentit à une nouvelle alliance avec la Castille, & sur la dispense que le Pape Alexandre VI. accorda pour la conclusion de cette affaire, la cérémonie en fut faite; mais avec moins d'éclat & de pompe, qu'au premier mariage du Roy, avec la Princesse Isabelle, sœur de la nouvelle Reine.

On tiroit dans le Royaume un double avantage de cette alliance. Outre qu'on avoit une Reine, on eseroit de plus que le Roy, charmé d'avoir une femme telle qu'étoit la Princesse Marie, se désisteroit de la résolution qu'il avoit formée de passer luy-mesme en Afrique.

Cette espérance dont on s'étoit flatté, ne subsista pas long-tems. Comme le Roy se persuada que laissant la Reine pour Regente, on ne pouvoit luy rien reprocher sur le gouvernement de son Etat, au lieu qu'on l'auroit blâmé, si avant son mariage, il en eust confié le soin à des Régens, il se détermina à exécuter ce qu'il n'avoit encore que projeté. La résistance qu'il trouva dans son Conseil, & dans l'esprit de la Reine, suspendit son dessein. Les Ministres combattirent son sentiment par des raisons d'Etat, tandis que la Reine employoit le langage du plus vif amour, pour obliger le Roy à changer de résolution. Ce Prince qui donnoit trop à la gloire, pour donner tant à l'amour, eut beaucoup de peine à déferer à ce qu'on exigeoit de luy; & il ne l'auroit pas fait, si Ferdinand & Isabelle, qui consultoient moins les sentimens de la Reine leur fille, que l'intérêt de tout un Royaume, ne luy eussent fait représenter par leur Ambassadeur, que c'étoit trop compromettre sa personne & sa réputation, que de marcher luy-mesme contre les Maures, & qu'il devoit réfléchir sur le malheur où il jetteroit ses peuples, s'il succomboit contre ses ennemis, dont les armées étoient de beaucoup supérieures aux siennes.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1500.

Le Roy épouse  
Marie, Infante  
de Castille.

*Ossius, liv. 2.  
Faria i Souza,  
Epit. Hist.  
Port. part. 3.*

Le Roy se pro-  
pose d'aller en  
Afrique.

Rupture de ce  
voyage.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1500.

Le Roy que cette remontrance commença à ébranler, ne put soutenir l'idée du risque qu'il couroit de périr dans cette guerre, sans laisser d'héritier à son trône & à son nom. Il écouta la voix de la politique préféablement à sa propre gloire, & parut moins ardent à faire cette campagne. Il réfléchit sur les remontrances qu'on luy avoit faites, & se rendit à cette maxime ; qu'un Prince ne devoit point s'engager dans une guerre hors de ses Etats, où sa présence est toujours nécessaire ; mais qu'il étoit de sa prudence autant que de la grandeur de son courage, de choisir de bons Capitaines pour faire ces sortes d'expéditions.

Quoy qu'Emanuel eust écouté favorablement ces derniers conseils, il ne révoqua point les ordres qu'il avoit donnez pour faire de nouvelles levées dans le Royaume. L'armée qu'il avoit destinée pour l'Afrique, se trouva composée de vingt-six mille hommes de pied, de six mille chevaux, & de huit cens hommes d'armes.

Sur ces entrefaites, on sceut que Bajazet, Empereur des Turcs, faisoit de grands préparatifs pour marcher contre les Chrétiens, & qu'il projettoit d'attaquer en mesme-tems les principales places que les Venitiens possédoient dans la Grèce. Ce dessein allarma tous les Potentats de l'Europe ; les Venitiens qui ne se trouvoient point en état de résister à un si formidable ennemi, dont la flotte étoit presté à faire voile, demanderent du secours aux Princes Chrétiens.

Le Pape envoya des Brefs aux Venitiens. Ces Républicains les adresserent aux Ambassadeurs qu'ils avoient dans les Cours étrangères, pour engager les Rois à se liguier contre l'ennemi commun du Christianisme. Comme le Roy de Portugal étoit un de ceux qui avoit le plus de forces sur pied, il fut aussi un de ceux que le Pape pressa le plus vivement. Il luy fit remontrer que l'honneur qu'il acquerroit en secourant cette République, & en la garantissant des malheurs dont elle étoit menacée, seroit plus avantageux à sa réputation & à sa gloire, que s'il devenoit maître d'un nouveau Royaume. Emanuel se rendit aux prières du Pape, & aux besoins des Venitiens, &



leur envoya trente de ses vaisseaux armez en guerre.

ANS DE  
J. CHRIS.  
1500.

Cependant Jean de Menezés retourna en Afrique, avec cent cinquante chevaux; il se joignit à Rodrigue de Castro, Gouverneur de Tanger, pour aller forcer les Maures dans les villages où ils s'étoient retranchés. A l'approche des Portugais, la plupart des Barbares abandonnerent leurs postes, & prirent la fuite. Ceux qui y restèrent se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; mais enfin ils succomberent; on en fit cent quatre-vingts prisonniers, & l'on s'empara de leurs chevaux, de leurs bagages & de leurs vivres.

Le Roy envoya  
une flotte aux  
Veniens.

Retour de Mé-  
nezés, en Afri-  
que.

Dans le tems que Menezés & Castro revenoient à Tanger, à la teste de leurs troupes, le Gouverneur d'Alcacer, l'une des plus fortes villes de la Mauritanie, rassembla un assez grand nombre de gens pour former un corps d'armée. Il se posta dans quelques défilés, & chargea l'arrière garde des Portugais. Menezés & Castro, qui se sentirent pressés par de nouveaux ennemis, firent faire volte-face à leurs troupes, & soutinrent ce premier choc avec beaucoup de peine. Outre que le grand nombre de gens à qui ils avoient affaire, les embarrassoit beaucoup, leur manière d'attaquer sembloit si nouvelle aux Portugais, que d'abord ils en furent étonnés. Les Maures qui s'étoient partagez en divers escadrons, tombaient tour à tour sur les Portugais, & après avoir fait leur décharge ils se retiroient avec tant de vitesse, qu'il étoit impossible de les joindre. Si cela eust continué avec la même violence, les Portugais n'auroient pu, ni résister, ni se défendre. Leurs boucliers étoient si chargés de dards & de flèches, qu'à peine en pouvoient-ils soutenir le poids.

Les Maures at-  
taquent les Por-  
tugais.

Dans cette extrémité Menezés prit son parti; il se mit à la teste de sa meilleure cavalerie, & marcha aux ennemis avec tant de résolution, que d'abord il les rompit. Il tua les plus déterminés, & réduisit les autres à s'aller rejoindre au corps de bataille. Ce premier succès releva le courage aux Portugais, & rallentit beaucoup la vigueur des Maures. Comme ces Barbares ne pouvoient

Menezés re-  
pousse les Mau-  
res.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1500.

---

presque plus éviter d'en venir aux mains, ils s'y disposèrent, & se postèrent si avantageusement, que les Portugais ne trouvant pas à propos d'engager le combat, se retirèrent sans que les ennemis osassent ni les charger, ni les poursuivre, parce qu'ils se persuaderent que les Portugais n'avoient fait ce mouvement, que pour les attirer dans quelque embuscade.

Comme il ne se passoit presque point de jour, qu'il n'arrivât quelque nouvelle affaire aux Portugais, Menezés sceut que le Roy de Fez marchoit avec un corps d'armée de douze mille hommes; qu'il ravageoit tout le païs; qu'apparemment il en vouloit à Tanger, & que même il avoit déjà fait occuper les passages pour empêcher la jonction des troupes Portugaises. Menezés, à qui les occasions manquoient d'en avertir Castro, qui étoit Gouverneur de cette place, n'en trouvant point d'assez seures pour luy envoyer un Exprés, luy écrivit une lettre qu'il couvrit de cire, & qu'il attachâ au col d'un chien qu'un marchand de Tanger avoit laissé dans Arzile. Cet animal qu'on ne croyoit pas chargé d'une dépesche de cette conséquence, entra dans Tanger. Un soldat s'aperceut du paquet qu'il avoit au col; il le prit, & le porta au Gouverneur. Aussitôt que Castro eut leu ce que luy mandoit Menezés, il disposa toutes choses pour faire une sortie sur les ennemis, dans le tems qu'ils se seroient dispersés dans les villages voisins pour y faire le dégât, comme il le luy marquoit par sa lettre. Cette affaire eut de plus terribles suites qu'on ne se l'étoit imaginé. Quoique les Barbares eussent été surpris & mis en fuite, ils étoient en si grand nombre, qu'ils se rassemblèrent en partie, & composèrent un corps suffisant pour en venir à un combat. Castro fut blessé au visage, & son fils y périt avec plusieurs Officiers Portugais. Ce désavantage obligea le Gouverneur à se retirer dans la ville de Tanger, jusqu'où les Maures l'auroient repoussé, sans le feu qu'on fit de dessus les murailles.

Quoique cette sortie eust coûté fort cher à Castro, il en tira néanmoins un grand avantage. Les Maures qui ne

Combat des  
Portugais con-  
tre les Maures.

pou-

pouvoient démêler comment les Portugais avoient découvert leur dessein, se crurent trahis, & décamperent pour marcher vers Arzile; mais outre que Menezés, qui y commandoit étoit toujours sur ses gardes, & qu'il avoit des Coureurs en campagne pour observer la contenance des ennemis. Il fit encore un détachement, & se mit à la teste de vingt chevaux pour donner sur les avancoueurs des Maures, qui n'en étoient pas beaucoup éloignez. Les ennemis se défendirent si long-tems, & avec tant d'opiniâtreté, que si les troupes que Menezés avoit postées à la vieille ville n'eussent entendu le bruit des armes, & si elles ne l'eussent secouru, il auroit été battu dans cette rencontre. Les Maures, qui de leur côté s'apperceurent de ce renfort, lâcherent le pied, & rejoignirent promptement le gros de leur armée; ce qui fut cause qu'ils perdirent moins de gens que les Portugais dans ce combat, où Menezés fut blessé d'un coup de flèche.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1500.

Menezés sort  
d'Arzile, &  
charge les  
Maures.

Cependant la flotte que le Roy envoyoit aux Vénitiens démarra du port de Lisbonne, le 17. de May de cette année. Jean de Menezés, fils d'Edouard, en étoit Général. Il ne put approcher du Château de Mazalquibir, situé sur le bord de la mer en Barbarie, pour le canonner comme il en avoit formé le dessein, à cause que le vent étoit contraire. Ce contretems obligea Menezés à faire débarquer les troupes que le Roy luy avoit commandé de laisser dans ce Château, en cas qu'il le réduisît sous son obéissance. Les Portugais s'en approcherent, & ayant trouvé les dehors sans défense, ils s'en rendirent les maîtres; ils attachèrent un petard à la porte pour la rompre, & entrèrent dans cette place; mais avec trop de précipitation. Les Maures qui s'étoient retranchés & postés à leur avantage, enveloperent les Portugais, & les passèrent tous au fil de l'épée. Le Général rebuté de cette entreprise reprit sa route, & arriva heureusement dans l'Isle de Sardaigne, d'où le Gouverneur luy envoya des rafraichissemens. Quelques jours après il remit à la voile, & découvrit dans les environs de Tunis, un vaisseau

1501.

Départ de la  
flotte.

Menezés insulte  
Mazalquibir.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

Il prend trois vaisseaux.

matchand escorté par deux vaisseaux de guerre. Cette escorte n'empêcha point que Menezés ne les attaquaît; il les gagna tous trois, & les fit mener dans l'Isle de Sardaigne. Ces bâtimens étoient chargez de différentes marchandises qui appartennoient aux Genoïs. On y trouva plusieurs Chrétiens, beaucoup de Turcs, de Juifs & de Maures; les marchandises furent rendûes; on donna la liberté aux Chrétiens & aux Juifs, parce qu'ils ne s'étoient pas voulu défendre durant le combat; mais les Turcs & les Maures furent faits prisonniers, & l'on garda les vaisseaux pendant tout le tems que dura la guerre.

Après cette expédition la flotte fit voile vers l'Italie. Elle rangea les costes de la Calabre, & de la Pouille, & arriva en Albanie; elle passa ensuite dans l'Isle de Corfou, où la flotte des Vénitiens étoit à la rade. Les matelots & les soldats, en qui la plus exacte discipline ne retient pas toujours l'insolence, voulurent faire les galans, & se choïsit des maîtresses dans cette Isle; mais les Grecs qui sont naturellement prompts & violens, ne s'accommoderent pas des airs entreprenans de ces nouveaux venus; ils se firent des armes de tout ce qui se presenta à eux, & chargerent les Portugais. Quoique les Officiers de l'une & de l'autre nation eussent empêché une partie du desordre, toutefois les Portugais perdirent soixante & dix hommes. Comme il falloit faire un exemple des auteurs de ce tumulte, pour entretenir le bon ordre & la discipline parmi les troupes, ceux qui en avoient été cause furent sévèrement châtiés, en présence & à la veuë des deux armées navales.

Bajazet ayant scû la jonction des deux flottes, changea les grands projets qu'il avoit formez sur les villes que les Vénitiens ont dans la Grece, & fit revenir ses vaisseaux sans avoir fait aucune entreprise. Aussitôt que Menezés l'eut appris, il en rendit compte au Roy, par un Exprés qu'il envoya à Lisbonne; & peu de tems après, ce Général eut ordre d'y ramener sa flotte. La Seigneurie de Venise y envoya de son costé un Ambassadeur pour re-

La flotte arrive devant Corfou.

mercier Emanuel, du service important que dans cette occasion il venoit de rendre à République.

Tout sembloit jusque là favoriser les grands desseins du Roy, soit en secourant ses allies, ou en ajoutant conques tes sur conques tes, lorsqu'on apprit à Lisbonne que Cabral, qui avoit le commandement de la dernière flotte que le Roy envoyoit aux Indes, avoit été battu d'une as freuse tempeste en allant à Calécut; que la plupart de ses vaisseaux avoient été poussez en différens endroits; qu'un de ses principaux bâtimens avoit été obligé de relâcher dans le premier port où il avoit pu aborder, & qu'après y avoir été radoubé, on l'avoit remené à Lisbonne; que le Général l'avoit attendu long-tems, sans en avoir aucune nouvelle, & que le croyant perdu il avoit continué sa route vers l'Occident!

Après une si périlleuse navigation dans un climat in connu aux Européens, le Général occupé des différentes aventures qu'il avoit eues depuis son embarquement, n'étoit pas moins inquiet sur le succez de son voyage, quand le Pilote de son vaisseau vint luy annoncer qu'il décou vroit terre. A cette nouvelle, Cabral détacha un Officier & vingt de ses soldats; il les fit mettre dans un esquif, pour aller reconnoître le pais, & pour voir s'il étoit ha bité. Cet Officier étant revenu assura Cabral, que cette terre paroissoit fertile, & qu'elle étoit arrosée de plusieurs petites rivières; ce qui l'obligea à faire un plus grand dé tachment que n'étoit le premier. Ceux qu'il y envoya pénétrèrent dans les bois dont ce pais est couvert; ils trou verent quelques habitations occupées par des gens fort bazanez, qui étoient nuds, & armez de flèches & de car quois. Cependant les vaisseaux qui étoient encore à la mer, en attendant le retour de ceux qui étoient allez à cette découverte, entrèrent dans une rade pour se met tre à l'abri d'un gros vent qui les menaçoit. Ce havre fut depuis surnommé le Port Seür.

L'Officier qui commandoit le second détachement, re vint avec deux Sauvages qu'il avoit pris. Comme leur lan

ANS DE  
J. CHRISTI,  
1501.

Fâcheuse nou-  
velle de la flot-  
te de Cabral.

Le Port Seür,  
& pourquoy  
nommé tel.

BANDRAN,  
Lex. Geogr.  
Ferravini.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

---

gage étoit entièrement inconnu aux Truchemens Portugais, & que d'ailleurs, la stupidité de ces deux hommes étoit si grande qu'ils n'avoient rien d'humain que la figure, Cabral leur fit donner des camisoles, de petites cloches, des bracelets de laiton, avec des miroirs, & les renvoya dans leur habitations. Leurs compatriotes les voyant revenir avec tant de nippes, qu'ils estimoient beaucoup, parce qu'elles leur étoient nouvelles, s'assemblerent au tour d'eux. Ils paroissoient surpris de trouver leur ressemblance dans un petit morceau de glace, & ne pouvoient comprendre comment un homme se pouvoit former à leurs yeux, & en si peu de tems. Cette nouveauté les charma, & chacun d'eux ambitionnant d'avoir un miroir, ils vinrent en foule trouver les Portugais, & leur apportèrent de la farine & des fruits.

Le Général voulant profiter de la simplicité de ces peuples, les régala selon leurs souhaits. Comme il fut aisément persuadé par leur ignorance, qu'ils vivoient sans religion, il fit élever un autel au pied d'un arbre pour y célébrer la Messe. Ce fut alors, que ces Sauvages redoublerent leurs attentions; qu'ils admirerent toutes les cérémonies, & que paroissant touchés du chant, ils applaudirent en battant des mains, & levant les yeux vers le ciel, comme pour luy rendre grâces de l'arrivée des Portugais. Enfin la joye de ces peuples fut si générale, que ceux qui ne purent estre témoins de ce que les autres leur apprirent, se mirent aussitôt à chanter en leur manière. Les uns accompagnèrent du son de quelques instrumens plusieurs mouvemens de corps qu'ils firent, & les autres décocherent des flèches vers le ciel.

Les Portugais qui s'étoient allez promener sur le bord de la mer, trouverent un poisson monstrueux qu'elle avoit poussé sur le rivage. Sa grosseur égaloit celle d'un tonneau, & sa longueur étoit proportionnée à sa circonférence; mais sa figure étoit bien plus extraordinaire. Il avoit la teste d'un cochon, les oreilles d'un éléphant, la gueule grande sans qu'il y parust de dents, la peau couverte de soye comme

celle d'un sanglier, & la queue longue de cinq pieds. Si ce païs produisoit des monstres, le Général trouva les peuples moins barbares qu'il ne se l'étoit persuadé. Comme il formoit déjà la résolution d'y séjourner, il fit élever sur le rivage une colonne aux armes du Roy, suivant en cela l'exemple que Gama luy avoit laissé dans les différens lieux où il avoit abordé. Il envoya Gaspard de Lemos, l'un de ses Capitaines, en Portugal, pour porter au Roy la nouvelle de la découverte qu'il avoit faite dans l'Amérique Méridionale, & donna le nom de Sainte Croix à cette contrée, qu'on a connue depuis sous celui de Brésil, dont l'étendue se prend depuis la rivière des Amazones jusqu'aux provinces de Paragay. La côte de ce païs est mouillée en différens endroits par la mer du Nord, & elle a douze cens lieues de circuit. L'air est temperé, quoi-que ce climat soit sous la zone torride; la terre est féconde en fruits sauvages, & en racines inconnues aux Européens. Telle est la mandioche que les Brasiiliens broient pour en tirer le suc, dont le degré de froideur est si grand qu'il passe pour un venin. Quand le marc de cette herbe est assez sec, ils en font du pain. Le Brésil ne produit ni bleds, ni vignes; la liqueur qu'on tire du Cumin, qui est un des meilleurs fruits, y sert de boisson. Les cignes & les autres animaux que ces peuples tuent à la chasse, & qu'ils font boucaner, leur servent de viande ordinaire; quand elle leur manque, ils mangent des reptiles, qui en ce païs là ne sont point venimeux comme en Europe.

Les palmiers y croissent en abondance, & portent de quoy nourrir & habiller un homme. Les Brasiiliens ont encore de certains arbres fort gros, qu'ils nomment *Ara-bouten*. C'est de cet arbre que l'on tire le bois de Brésil, si connu par sa bonne odeur. On dit qu'on trouve aussi dans ce climat des mines d'or & d'argent, & des carrières de jaspe. On apporte de ce païs, le safran, le coton, la teinture rouge, la laque, le baume, le tabac, & l'ambre gris. C'est de là que vient le meilleur sucre, & particulièrement le sucre candy, qui ne tire pas son nom de sa blancheur, &

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Emanuel de  
Morais, de  
reb. Brasil.  
Oforius, liv. 2.  
Maffée, Hist.  
des Indes.  
Linschot.  
Edouard d'Al-  
buquerque  
Guerra del  
Brasil.

Découverte du  
Brésil.

Ceux qui habitent vers le milieu du Continent sont devenus plus humains qu'ils n'étoient auparavant, sur tout depuis que les Jesuites y ont presché l'Evangile, & qu'ils ont adouci leurs mœurs.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Tout grossiers que sont ces peuples en général, ils contractent toutefois une espèce d'alliance entre-eux, pourveu que ce ne soit pas entre personnes qui soient parens au premier degré. Le pere ne peut se marier avec sa fille, ni la mere avec son fils, ni les freres épouser leurs sœurs. Ils donnent dans la pluralité des femmes, & les répudient quand il leur plaît, pourveu que l'offense qu'ils en ont receüe soit averée. Si l'on surprend une femme en adultère, son infidelité est punie par la mort, ou du moins par l'infamie; elle est vendue comme une esclave.

Les peres & les meres ont moins de pouvoir sur leurs propres filles, que les freres n'en ont sur leurs sœurs, dont ils se peuvent défaire quand ils veulent, en les échangeant contre des choses plus utiles, disent-ils, que ne sont des filles dans une maison. Au reste, ils déferent beaucoup aux sortilèges, & nomment Pages ceux qui s'en meslent. La crainte qu'ils ont de ces sortes de gens leur donne tant de vénération pour eux, qu'ils attribuent leurs disgrâces, quand il leur en arrive quelqu'une, aux malédictions que prononcent ces Empoisonneurs. Au fonds, tout cet art imposteur ne consiste qu'à se donner du crédit parmi les peuples, & à leur annoncer de tems en tems tout ce qu'on peut imaginer de plus funeste; à quoy ils ajoutent une foy aveugle, étant presque impossible parmi tant d'évenemens, dont ces prétendus devins chargent leurs prédications, qu'il n'en arrive quelqu'un par hazard, qu'ils attribuent hardiment à leur pénétration, & à leur connoissance. Les Brasiliens sont oisifs & ennemis du travail; ils ne respirent que la débauche, la chasse, ou la guerre. La principale règle de leur art militaire consiste à surprendre leurs ennemis, & s'ils sont vainqueurs, ils mangent les plus vieux d'entre les prisonniers de guerre qu'ils font, & jettent les plus jeunes dans l'esclavage. Ils enterrent

A l'égard du Bréfil, on ne peut en disputer la découverte à Alvarez Cabral, qui y descendit en 1501. Il est vrai qu'Améric Vespuce découvrit ensuite plus particulièrement ce pays. Cet homme étoit Florentin, & sortoit d'une famille bourgeoise. La forte inclination qu'il se sentit dès sa jeunesse pour les voyages de long cours, & la profession de négociant qu'il vouloit faire, l'ayant entretenu dans ce desir, il alla en Espagne. Comme il s'y trouva lorsque Ferdinand V. Roy de Castille, faisoit équiper une nouvelle flotte pour envoyer aux Indes, sous la conduite d'Alfonse de Ojeda, il brigua une place sur les vaisseaux, & y fut receu en qualité de Marchand.

La flotte étant revenuë l'année suivante en Espagne, le Général qui avoit observé la contenance de Vespuce dans les périls, & sa vigilance dans la manœuvre, en rendit compte à Ferdinand, & luy en parla comme d'un homme, en qui il voyoit toutes les dispositions nécessaires à se rendre recommandable dans la navigation. Sur l'approbation de ce Général, Ferdinand fit équiper six caravelles, dont il donna le commandement à Vespuce. Le succès de ce voyage surpassa l'attente qu'on en avoit conceuë. Il aborda aux Isles Antilles; il rangea les costes de la Guayane & de Venezuela, & revint à Cadis en 1500. A juger par de si heureux commencemens, il sembloit que Vespuce dуст pousser sa fortune aussi loin qu'il le méritoit; mais les Espagnols nel'ayant payé que d'ingratitude, il se rebuta de vivre parmi eux.

Emanuel qui avoit entendu parler du mécontentement qu'on avoit donné en Espagne à Vespuce, l'attira en Portugal; il luy fit un si bon parti, que peu de tems après il luy donna le commandement de trois de ses meilleurs vaisseaux, pour retourner aux Indes. Vespuce qui n'avoit rien perdu en changeant de pais & de maître, mit à la voile le 13. de May 1501. & arriva heureusement en affrique. Il rangea les costes de cette partie du monde jusqu'à Sierra Léona, découvrir celles du Bréfil, jusqu'aux Patagons, & mesme par de-là la rivière de la Plata, & revint au bout d'un an à Lisbonne.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Améric Vespuce. & son origine.

Herrera Des. 1.  
liv. 1. & 6.  
Vossius, liv. 3.  
Hist. Lat. &  
de Mathemat.  
cap. 42. §. 10.

Améric Vespuce se retire en Portugal.

Le Roy l'envoye aux Indes.

Retour de Vespuce.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Second voyage  
de Vespuce.

Son retour en  
Portugal.

Le Roy content de ce que Vespuce avoit fait dans ce voyage, luy proposa d'en entreprendre un second, & pour l'y mieux déterminer, il luy donna une fois autant de navires à comander, qu'il en avoit eu dans le précédent. On travailla pendant tout l'hiver à l'équipement de cette nouvelle flotte, & le 10. de May 1503. elle mit à la voile. Vespuce fit la mesme route qu'il avoit tenuë. Quand il se vit sur les costes de Brésil, il chercha une nouvelle route qui le conduisit par l'Occident dans les Isles Moluques, que l'on a découvertes depuis. Il poussa jusqu'à la Baye de tous les Saints, & entra dans la rivière de Curababo; mais les vents étant contraires, & les vivres commençant à luy manquer par le long séjour qu'il fut obligé de faire sur cete coste, il reprit le chemin de Portugal. Il y arriva le 18. de Juin 1504. & apporta sur ses vaisseaux une grande quantité de bois de Brésil, & beaucoup de marchandises; ce qui augmenta la joye que l'on eut de son retour. Au reste, le bonheur qu'eut Vespuce dans ces différentes navigations, luy a merité la gloire d'estre regardé comme le premier qui a découvert la Terre Ferme, au de-là de la Ligne, & qui a laissé son nom à tous ces vastes pais des Indes Occidentales de l'Amérique, non-seulement à la Septentrionale ou Méxicane; mais encore à la Méridionale, ou Peruane.

Cabral qui avoit découvert une partie du Brésil, & qui avoit connu quel étoit le caractère de ses habitans, se disposa à faire voile vers l'Orient. Les préparatifs que les Portugais firent pour ce voyage, commencerent à allarmer ces peuples par la crainte qu'ils eurent de ne les plus voir; mais quand le jour du départ de la flotte fut venu, & qu'on eut mis à la voile, ils témoignerent par leurs cris le chagrin qu'ils avoient de les perdre; il y eut mesme quelques Indiens qui se jetterent à l'eau, pour suivre à la nage les vaisseaux Portugais, & qui les accompagnerent le plus loin qu'ils purent. Quelques autres Européens qui ont fait des découvertes, n'ont pas donné lieu aux peuples chez qui ils étoient passiez, de regretter leur

départ ou leur absence. Ces nations ont plutôt conservé le triste souvenir des cruautés qu'ils y ont exercées, que celui du bonheur d'avoir été soumis à leur obéissance.

A peine la flotte eut-elle perdu de vue les costes qu'elle abandonnoit, que le tems se grossit; le ciel parut du côté du Nord embarrassé de nuages noirs & épais: le vent tomba, & la mer devint calme.

Le feu d'une comète perça ces nuages sans les dissiper; il fut suivi de la plus affreuse tempeste que la flotte eût essuyée depuis qu'elle étoit à la mer. Les vents furent si violents que les vaisseaux, tantôt séparés & tantôt s'entrechoquans, se brisoient les uns contre les autres, & sembloient contribuer à leur propre perte. Les plus habiles Pilotes étoient sans art, les Matelots sans manœuvre, & tous sans espérance. Le ciel étoit toujours le même, tandis que la mer, de noire qu'elle paroissoit pendant le jour, sembloit être toute en feu pendant la nuit.

Quoique le Phénomène se fût dissipé dix jours après qu'on l'eut remarqué, les Portugais néanmoins désespéroient de voir une fin à leurs malheurs, & à la tempeste, qui continua encore plusieurs jours, pendant lesquels ils perdirent quatre de leurs bâtimens; mais enfin, Cabral doubla le Cap de Bonne-Espérance avec deux de ses vaisseaux, & vint mouiller dans les Isles appelées *Las Primas*. Les trois autres vaisseaux rangerent la coste de Sofala, où ils joignirent ceux du Général; le septième bâtiment sur qui il ne restoit plus que six hommes de son équipage, fut poussé dans le Golfe d'Arabie, & reporté en Portugal.

Cabral, qui n'avoit plus que six vaisseaux, de treize dont sa flotte étoit composée, aborda dans un pays qui paroissoit cultivé; il étoit arrosé de plusieurs rivières, & abondoit en bétail. Ce Général voulut tenter d'en connoître les habitans, & d'y aller ravitailler ses vaisseaux, qui en avoient un extrême besoin; mais il n'en put venir à bout, & se vit contraint de remettre à la voile, & de relâcher dans deux Isles, qui sont assez proche de la Terre Ferme. Il y

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

La flotte de Cabral battue par une tempeste.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Arrivée de la  
flotte à Mo-  
sambique.

Baudran,  
Lexic. Geogr.  
Afrique, Da-  
viii.

Situation de  
Quiloa.

trouva deux vaisseaux à l'ancre, que les Pilotes qui les montoient, abandonnerent aussitôt qu'ils eurent découvert la flotte de Portugal. Cabral s'en empara; mais ayant sceu qu'ils appartenoint au Prince Foreima, ami du Roy de Mélinde, il les rendit à sa considération, quoi-qu'ils fussent chargez d'or & de marchandises de grand prix.

Le 20. de Juillet le Général aborda à Mosambique. Il y fit aiguade; se pourveut de vivres, & prit un Pilote pour le conduire à Quiloa. Il découvrit sur sa route plusieurs Isles dépendantes de ce Royaume, situées sur la coste d'Étiopie. Les peuples qui habitent l'Isle de Quiloa sont Mahométans; ils parlent différentes langues, à cause des différentes Nations que le trafic y attire. Cette Isle est distante de Mosambique d'environ cent cinquante lieues, & séparée de la Terre Ferme par un bras de mer. La ville est spacieuse, les maisons y sont bien bâties, & encore mieux meublées.

Quand le Général eut jetté l'ancre dans ce port, il fit sçavoir par un de ses Officiers à Abraham, Roy de Quiloa, qu'il étoit venu en qualité d'Ambassadeur du Roy de Portugal, pour contracter alliance avec luy, & pour établir le commerce entre leurs sujets, & que dans l'audience qu'Abraham luy donneroit, il luy expliqueroit les intentions du Roy son Maître, en luy présentant ses lettres de créance. Cette première négociation se fit d'abord par des Envoyez, suivant l'ordre qu'Emanuel avoit donné au Général, de ne mettre point pied à terre dans des païs inconnus & barbares.

Abraham donne audience à Cabral.

Abraham apprit avec joye l'arrivée de Cabral; il luy fit dire par le même Officier qui luy en porta la nouvelle, qu'il n'avoit pas moins d'empressement qu'Emanuel pour les propositions, d'alliance qu'il devoit luy faire de sa part, & que le lendemain il luy donneroit audience sur mer. Cabral s'y disposa, les Quiloans annoncerent dès le point du jour l'arrivée de leur Prince, par un bruit confus de cornets & de flûtes, dont le rivage retentit de toutes parts. Les Portugais y répondirent par un concert de

trompettes, & par le bruit de leur canon.

Abraham parut sur une barque dorée, & ouverte de tous costez. Il étoit assis sur un trône brillant de pierres, aussibien que la robe dont il étoit revêtu. Les principaux Officiers de sa Cour l'environnoient, & chacun d'eux sembloit se distinguer à l'envi par le respect qu'ils avoient pour leur Prince. Enfin, tout marquoit en eux, & la joye & la magnificence. Le Général monta son plus bel esquif; ses Officiers formoient autour de luy une espèce de petite Cour, & l'on voyoit en eux un air cavalier, que les Européens ont par-dessus les peuples d'Afrique.

A l'approche des barques, Cabral fit une profonde révérence au Roy de Quiloa, & luy présenta les lettres du Roy son Maître. Elles étoient écrites en langue Arabe. On remarqua que dans la conférence qu'il eut avec ce Prince, sur ce qu'il avoit à luy communiquer, ils parurent tous deux contents de leur entrevue, Abraham d'avoir fait un tel ami que le Roy de Portugal, qu'il traita dès-lors de frere, & le Général, d'avoir trouvé tant de retour dans un Prince plus barbare de nom, que d'inclination & d'humeur.

L'alliance ayant été conclue aussitôt qu'elle fut proposée, les Marchands Arabes entrèrent dans de grands soupçons sur la descente des Portugais dans le port. Ils publièrent qu'ils n'y étoient venus que pour surprendre leur Roy, sous l'espérance du commerce, & que si l'on n'en prévoyoit les suites, ils se rendroient bientôt maîtres, & des peuples, & du pais, sous prétexte d'une prétendue alliance, à la faveur de laquelle ils s'introduisoient dans toutes les Cours.

Ce bruit fut trop général pour ne pas venir jusqu'au Roy; ce Prince rompit sur le champ le traité fait avec les Portugais, & redoubla la garnison de Quiloa, & la garde de sa personne. Homéris, frere du Roy de Melinde, qui étoit alors à Quiloa, avertit Cabral de tout ce qui s'y passoit, & luy conseilla d'en prévenir les effets par

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Alliance des  
Rois de Por-  
tugal & de  
Quiloa.

Rupture de cette  
alliance.



ANS DE  
3. CHRIST.  
1501.

une promptre retraite. Le Général le crut, & s'en alla à Mélinde; il y remena l'Ambassadeur que le Roy de ce pais avoit envoyé en Portugal.

Cabral se retire  
à Mélinde.

Voyage du Gé-  
néral en Etio-  
pie.

Aussitost que le Mélindeois eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, & le retour de son Ambassadeur, il vint jusque sur le bord de la mer, où le Général le complimenta de la part d'Emanuel. Cabral partit ensuite pour l'Étiopie, au dessus de l'Égypte, le Roy luy ayant ordonné à son départ, d'y aller pour connoistre un Prince Chrétien qui y régnoit, & d'en examiner les Etats & les mœurs, dont il luy rendroit compte à son retour en Portugal.

Son arrivée à  
Calécut.

Cabral eut le vent si favorable pendant sa route, qu'il arriva bientoist après dans l'Isle d'Anchedive, d'où il fit voile en Calécut. Zamorin sçachant que le Général étoit dans le port de sa ville, ordonna à deux Nayres de l'aller complimenter. Cabral de son costé envoya Jean de Sala, Chevalier Portugais, pour informer ce Prince de son arrivée, & pour luy communiquer les intentions du Roy son Maître.

Alliance faite  
avec Zamorin.

Quelques jours après, Zamorin donna audience au Général, dans une maison de plaisance, située sur le bord de la mer. L'alliance fut ratifiée entre les deux Couronnes, & le commerce établi entre leurs sujets. Aussitost que ce traité fut signé, Zamorin voulut qu'on le gravast sur une laine d'or, pour en conserver une éternelle mémoire, & qu'on achetast une maison sur le port pour y mettre les marchandises des Portugais, & pour loger les Facteurs d'Emanuel, de qui l'on mit les armes sur la porte.

Dans ce tems-là on donna avis à Zamorin, qu'un gros vaisseau marchand armé en guerre, étoit parti de Cochîn pour faire la route de Cambaja, & que s'il faisoit mettre promptement quelques bâtimens en mer, on pourroit couper sa route, & en faire la prise. Ce Prince le proposa à Cabral. Comme il ne manquoit plus rien au Général que l'occasion de se signaler, & celle de faire connoistre la valeur des Portugais, il monta le vaisseau de Pierre Ataïde, & nomma Edoüard Pachéco, Vasco, Sylvéric, & Jean de

Sala, pour l'accompagner dans cette expédition. Le Roy de Calécut y envoya pareillement quelques-unes de ses barques, sur lesquelles il fit mettre ses meilleurs Officiers; moins pour seconder l'entreprise de Cabral, ce qu'ils firent toutefois avec beaucoup de courage, que pour se conformer à la manière de combattre des Portugais.

Le vaisseau partit à la veuë de Calécut, & en présence de Zamorin, qui d'abord fut surpris qu'un si petit bâtiment osât insulter avec succès un aussi gros vaisseau qu'étoit celui qu'il vouloit combattre; mais la confiance que le Calécutain avoit au courage du Général, luy en faisoit attendre une bonne issue. A peine le vaisseau Portugais eut-il pris le large, qu'on découvrit celui de Cochîn. Cabral vogua vers luy à pleines voiles, & lorsqu'il se vit à la portée du canon, il lâcha une bordée du sien chargée à cartouche. Ce premier feu causa beaucoup de desordre & d'effroy parmi les ennemis: le canon de la seconde bordée, qui étoit chargée à boulet, fit autant de mal, que la première avoit causé de desordre. Le bâtiment ennemi s'ouvrit par le flanc, & fit eau de toutes parts.

Les Barbares, qui jusque-là avoient méprisé les Portugais, parce qu'ils leur étoient de beaucoup inférieurs, songerent sérieusement à se défendre; mais Cabral les attaqua si vigoureusement, qu'ils se virent réduits à prendre la fuite. Ce Général leur donna la chasse jusque dans le port de Cananor, éloigné d'environ vingt lieues de Calécut vers le Septentrion.

Quoique par cette fuite Cabral se trouva vainqueur, la prise du vaisseau manquoit à sa victoire. Plein du desir de le gagner, il observa la contenance des ennemis, de crainte qu'à la faveur de la nuit ils ne reprissent le large. Toutes ces précautions n'empêcherent pas néanmoins que le navire Cochinois ne sortist du havre de Cananor, avec quelques bâtimens Arabes qui y étoient à l'ancre. Cabral, loin de se rebuter sur l'évasion de ce vaisseau, fit force de voiles sur la route qu'il avoit prise; il le joignit à la portée du canon, & luy lâcha quelques bordées. Les ennemis es-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Cabral combat  
un vaisseau Co-  
chinoï.

Il repousse les  
ennemis jus-  
qu'en Cananor.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Aversion des  
Arabes pour  
les Portugais.

*Oforius.*  
*Maffée, Hist.*  
*des Indes,*

suyèrent tout ce feu, & le soutinrent d'abord avec assez d'intrépidité; mais voyant qu'il continuoit de la même force, ils relâchèrent dans le port de Calécute. Ce port n'en fut pas un de salut pour ce vaisseau fugitif. Zamorin eut le plaisir de voir l'heureuse issue de cette expédition, & Cabral eut la satisfaction d'en remporter toute la gloire.

Cependant les Arabes ne voyoient qu'avec une extrême jalousie, la faveur & le crédit des Portugais. Ils répandoient contre-eux mille bruits défavantageux pour les détruire dans l'esprit de Zamorin & de ses peuples. Comme ils virent que le mal qu'ils en publioient, n'empêchoit pas que ce Prince ne leur fît toujours du bien, ils tâchèrent de les ruiner du côté du commerce. Ils firent acheter par des gens qui étoient à leur dévotion, toutes les épices & toutes les marchandises, dont les Portugais devoient charger leurs vaisseaux, & les firent enlever en leur présence. Cabral, qui n'étoit pas d'un caractère à souffrir tranquillement cette injure, en fit informer Zamorin par un des siens, pour le faire ressouvenir qu'il avoit consenti par le traité d'alliance, fait entre le Roy de Portugal & luy, que les vaisseaux Portugais auroient leur charge préféablement à ceux des autres Nations. Comme les Portugais ne trouvoient plus de marchandises, & que par là les conditions du traité étoient violées, l'Envoyé de Cabral luy représenta, que s'il n'interposoit son autorité royale pour remédier à ce desordre, le tems de la navigation se passeroit, & que le Roy de Portugal auroit sujet de croire qu'il voudroit déroger aux clauses de leur traité. Zamorin touché de la remontrance du Général, luy permit d'envoyer reprendre dans les vaisseaux Arabes, les marchandises qui avoient été destinées aux Portugais, à condition qu'il en rendroit le prix à ceux qui les avoient achetées. Cabral, qui ne se persuadoit pas aisément que ce Prince en fust aussi véritablement fâché qu'il le paroïsoit, ne voulut point se servir de la permission qu'il luy avoit donnée. La crainte qu'il avoit de s'attirer une affaire

avec

avec les Arabes, & de leur donner lieu de se soulever s'il les alloit insulter jusque dans leurs propres vaisseaux, le fit temporiser sur ce nouvel incident.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Le seul Corrêa, chef de la Factorie de Portugal, ne put soutenir l'incertitude du Général. Il luy remontra qu'il falloit mettre à la voile sans délibérer davantage sur la réponse de Zamorin; sinon, qu'il auroit le déplaisir, ou de laisser couler le tems du départ des vaisseaux, ou de causer une perte notable au Roy, par le peu de profit qu'il tireroit cette année du commerce, & mesme que ce profit ne suffiroit pas pour le dédommager des frais de la navigation. Corrêa voyant que le Général n'étoit pas touché de sa remontrance, ajouta, que s'il ne vouloit rien hasarder contre les Arabes, il luy permist du moins de faire ses protestations, pour se disculper dans l'esprit du Roy, & pour luy faire connoître qu'il avoit toujours été d'un avis contraire.

La fermeté & les raisons de Corrêa déterminèrent enfin le Général, à passer par-dessus les obstacles que sa prudence luy faisoit prévoir. Comme on luy avoit dit qu'on trouveroit à quelques lieues du port un vaisseau chargé d'épiceries, prest à mettre à la voile, il envoya un de ses Officiers au Pilote, pour l'avertir de la part du Roy de Calécut de ne point lever l'ancre sans nouvel ordre. Le Capitaine du vaisseau fit peu de cas de cette sommation; il brusqua cet Officier, & le renvoya avec mépris. Cabral piqué de cette réponse, fit mettre quelques esquifs à la mer pour aller insulter le vaisseau Arabe. Ceux que le Général détacha pour cet effet, exécutèrent ses ordres avec tant de vigueur, qu'ils gagnèrent ce bâtiment, & l'amenerent au Général. Le Sarrazin à qui appartenoit ce bâtiment étoit un des plus riches du pais. Il assembla aussitôt ses parens & ses amis, & ils allerent demander justice au Roy sur la violence des Portugais. Ils luy représenterent, que contre les droits de l'hospitalité, ces étrangers avoient contrevenu à leur traité; qu'ils avoient joint la force à l'injustice, & enlevé toutes les marchandises

Prise d'un vaisseau Arabe, par les Portugais.



## 82 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Les Sarrazins  
investissent la  
Factorie.

Mort de Cor-  
réa.

Cabral se rend  
maître de quel-  
ques vaisseaux  
Arabes.

d'entre les mains de ceux qui les avoient achetées. Zamorin écouta les plaintes du Sarrazin, sans luy défendre les voyes de fait, ni approuver aussi le procédé des Portugais, quoi-qu'ils n'eussent agi que sur ses ordres, & par là il sembla leur laisser la liberté de recouvrer par la force, ce qu'on leur avoit enlevé avec violence. L'Arabe accompagné de ses amis, publia le tort qu'on luy avoit fait; il souleva la populace, & tous ensemble marcherent vers la Factorie pour la forcer. Corréa étoit dedans avec soixante-dix hommes; il arbora la banderolle sur le haut de la maison, pour faire connoître à la flotte le danger où il étoit, & en attendant qu'on le secourust, il se défendit le mieux qu'il luy fut possible; mais les Arabes, qui avoient investi la Factorie, en ayant enfoncé les portes, la pillerent & tuerent Corréa & la plupart de ses gens; le reste ne se sauva qu'avec peine, & à la faveur du secours que Cabral y envoya, mais un peu trop tard.

Le Général étoit malade, quand il apprit la mort de Corréa. Il crut que Zamorin luy en feroit une pleine satisfaction, & négligea de luy en porter ses plaintes. Comme plusieurs jours s'écoulerent sans entendre parler du Calécurnain, Cabral, tout malade qu'il étoit, tint conseil de guerre, pour délibérer sur la vengeance qu'il en devoit tirer; puisqu'il n'y avoit pas d'apparence que Zamorin pust ignorer ce qui s'étoit passé. On résolut dans le Conseil, pour ne pas laisser cet affront impuni, que l'on iroit insulter dix vaisseaux Arabes qui étoient à l'ancre dans le port de Calécurn; mais le Général appréhendant avec raison de ne pas réussir dans ce dessein, à cause de la grande inégalité de ses troupes, à celle des nouveaux ennemis qu'il s'alloit attirer, chercha les moyens de les surprendre. Il le fit si à propos, qu'après une médiocre résistance de leur part, il s'empara de leurs meilleurs vaisseaux, passa au fil de l'épée tout ce qui s'opposoit à luy, fit prisonniers ceux qui n'osèrent se défendre, s'accommoda de l'équipage & des marchandises de ces dix navires, en chargea ses vaisseaux, fit échoier le bas-

*Liv. V. Emanuel I. Roy XIV. 8;*

timent du Sarrazin, qui avoit causé ce desordre, & le brûla sur le port en présence de Zamorin & de toute la ville.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1591.

Cabral, non content d'avoir pillé & brûlé ces vaisseaux Arabes, fit encore canonner Calécut; mais avec tant de vigueur, que les murailles en furent toutes ruinées, plusieurs maisons abbattues, & grand nombre de gens tuez; ce qui obligea Zamorin à sortir de la ville, pour se dérober au ressentiment des Portugais.

Il canonne Ca-  
lécut.

Après cette expédition la flotte leva l'ancre. Elle reprit la route du Royaume de Cochin, & alla mouiller dans le port de la ville capitale de cet Etat, éloigné seulement de celui de Calécut d'environ quarante lieues. Cette proximité jointe au tribut que Trimumpara, Roy de Cochin, est obligé de payer à Zamorin, le rend un des plus pauvres Princes qui soient dans la Chine, son Royaume par la variété du paisage, étant plus agréable qu'utile à ceux qui l'habitent, puis qu'on n'y recueille que des épiceries.

Arrivée de la  
flotte devant  
Cochin.

Le Général qui déferoit d'abord à la qualité des Rois, & qui ensuite ménageoit leur amitié & les secours qu'il en pouvoit espérer dans la suite, garda les mêmes mesures avec Trimumpara, qu'avec les autres Princes, dans les Etats de qui il étoit entré. Il luy envoya un Indien, nouvellement baptisé, & nommé Michel, pour l'asseurer qu'il n'avoit point eu d'autre intention, en venant mouiller dans le port de Cochin, que de luy demander permission d'acheter des épiceries.

Envoyé de Ca-  
bral, au Roy  
de Cochin.

Cet Indien connoissoit le pais, & n'étoit pas moins connu des peuples. Ils avoient même conservé de la vénération pour luy, parce qu'il avoit été Jogue, qui est une espèce de Moine, vivant dans une grande austerité parmi eux. Cela luy facilita les moyens d'approcher Trimumpara, & il eut occasion de luy communiquer les intentions du Général, touchant l'alliance qu'Emanuel desiroit de contracter avec luy, & sur le commerce qu'il souhaitoit de voir établi entre leurs sujets. Trimumpara à qui ces proposi-

Proposition  
d'alliance avec  
ce Prince.

## 84 *Histoire générale de Portugal.*

**ANS DE** tions ne pouvoient estre qu'avantageuses, envoya des  
**J. CHRIST.** Nayres à Cabral pour la seureté de sa personne, & pour  
**1501.** celle de sa flotte.

Les Rois de Cananor & de Coulan, jaloux de l'alliance que Cabral étoit sur le point de conclure avec celuy de Cochin, firent proposer à ce Général l'ouverture du trafic entre les Portugais & leurs sujets, & luy offrirent tout ce qui pouvoit dépendre d'eux, en attendant que leur alliance fust faite. Cabral répondit avec son honnesteté ordinaire à une offre si obligeante.

Nouvel arma-  
ment de Zamorin.

D'un autre costé, Zamorin toujours occupé de l'insulte que les Portugais avoient faite à la ville Calécut, fit équiper vingt vaisseaux de guerre, & plusieurs autres bâtimens légers, pour en venir tirer raison. Le Général que Trimumpara avertit de cet armement, attendit les ennemis, & se disposa à faire force de voiles sur eux, aussitost qu'ils commenceroient à paroistre. Les Calécutains qui redoutoient l'artillerie des Portugais, évitèrent leur rencontre, & ne se servirent de l'avantage du vent que pour fuir. Alors le Général se voyant la mer libre, reprit la route de Portugal, & laissa Gonçalve Barbosa, & Laurent Moréne à Cochin, pour conduire les affaires du trafic.

Fuite de la flotte  
ennemie.

La flotte va à  
Cananor.

Cependant la flotte de Portugal fit la route du Royaume de Cananor, situé dans la presqu'Isle de l'Inde deçà le Gange dans le Malabar, & vint mouiller dans le port de la ville capitale de cet Etat. Le Roy du pais, qui avoit toujours le mesme empressement pour s'allier avec les Portugais, autant pour son interest que pour sa gloire, & qui d'ailleurs avoit sceu, que Cabral avoit acheté quelques épiceries, mais en petite quantité, luy fit offrir de l'argent, en cas qu'il en eust manqué, comme il arrive assez souvent dans un voyage d'aussi long cours que le sien. Le Général pénétré de la générosité de ce Prince, alla luy en témoigner sa reconnoissance, & l'assura qu'il en rendroit compte au Roy de Portugal.

Quelque tems après la flotte remit à la voile : elle prit en approchant de Mélinde, un vaisseau marchand qui ap-



partenoit à un Sarrazin du Royaume de Cambaja ; mais Cabral le relâcha, ne se déclarant ennemi que des Calécutains, & des Sarrazins, parce qu'ils luy avoient manqué de parole. Cependant la flotte qui étoit toujours à la mer, fut battuë d'une violente tempeste ; le vaisseau de Sanche Thoarez échoïa ; on ne put sauver qu'une partie de l'équipage, & l'on brûla ce bâtiment de crainte que les ennemis n'en profitassent. Le Roy de Monbaça, qui sceut que le canon de ce navire Portugais avoit coulé à fond, le fit retirer & conduire dans une de ses places fortes.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1501.

Cabral, qui avoit relâché à Mozambique, à cause de la tempeste, remit à la voile quand le vent fut plus favorable, & arriva dans le port de Lisbonne vers la fin de Juillet. Un si heureux retour causa beaucoup de joye au Roy, qu'on avoit déjà informé de tous les dangers que Cabral avoit courus dans son voyage.

Retour de Cabral en Portugal.

L'année suivante, Emanuel choisit Vasco Gama pour retourner aux Indes. Il luy donna dix vaisseaux dont il le fit Général. Quelque tems après le Roy en envoya encore cinq sous la conduite d'Estienne Gama, frere de Vasco. Ces derniers bâtimens firent la mesme route que ceux qui les precedoient. Dès que Vasco & Estienne Gama furent arrivez, ils se joignirent à Vincent Sodrez, qui commandoit cinq bâtimens, & par l'union qu'ils étoient en état de faire les uns avec les autres, ils se virent à la teste d'une flotte composée de vingt vaisseaux armez en guerre. Chacun de ces Généraux avoit ordre de donner la chasse aux vaisseaux Sarrazins, qui trafiqueroient dans les Indes.

1502.

*Oforius.  
Massée.  
Faria i Souza.*

Retour de Vasco Gama aux Indes.

Tandis que le Roy faisoit connoistre & redouter son pouvoir en Afrique, la Reine donna un héritier au Royaume, qui en souhaitoit un avec ardeur. La naissance de ce Prince fut marquée par une si effroyable tempeste, que personne ne se souvenoit d'en avoir veu une pareille. Le tonnerre, le vent & la pluye, firent de grands ravages à la ville & à la campagne ; de sorte qu'on fut obligé de différer les réjouissances publiques ; & pour surcroist d'é-

Naissance du Prince Jean.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1502.

---

venemens extraordinaires, le feu prit au Palais pendant la cérémonie du Baptême. Ces deux circonstances exercerent les plumes de ce tems-là.

Pierre Pascal, Ambassadeur de Venise, eut l'honneur d'estre Parrain du petit Prince, qui fut nommé Jean. Le Roy donna l'Ordre de Chevalerie à ce Ministre, qui étoit venu pour le remercier du secours qu'il avoit envoyé aux Vénitiens dans leur dernière guerre contre les Turcs, & depuis ce tems, la République marqua tant d'empressement pour s'allier avec le Portugal, qu'on en fit un traité solennel.

A l'égard de la flotte que le Roy avoit fait équiper cette même année, pour envoyer vers le Détroit de Gibraltar, & pour s'opposer aux entreprises que pourroient faire les Maures, elle ne fit rien d'assez mémorable, ni d'assez digne de l'Histoire, pour en faire mention.

Découverte de  
l'Isle de la Con-  
ception.

Il n'en fut pas de même des vaisseaux que le Roy avoit envoyez au secours de Cabral, sous la conduite de Callœca. Ce Capitaine passa heureusement la Ligne, découvrit une Isle, connue sous le nom de l'Isle de la Conception, & prit ensuite la route de Mozambique. Un des matelots de la flotte ayant apperceu un soulier attaché à un arbre, en avertit Callœca. Comme on ne doit rien négliger en de pareilles occasions, on débarqua un soldat pour aller prendre ce soulier. Le Capitaine y trouva plusieurs lettres écrites de la main de Pierre Ataïde, par lesquelles il avertissoit les Portugais de toutes les perfidies que Zamorin avoit faites à Cabral; ce que le Roy de Mélinde confirma à Callœca, lorsqu'il fut arrivé dans ses Etats.

Quoique l'animosité des Portugais contre les Calécutains fust extrême, l'avis que le Mélandois leur donna, les irrita encore davantage, & leur fit chercher quelque nouvelle occasion de se vanger. Elle se présenta peu de jours après dans la rencontre qu'ils firent d'un vaisseau de Calécut; ils le prirent, & après l'avoir pillé ils le brûlerent sur le rivage.

Callœca continua sa route, & vint mouïller dans le port

de Cochoin; son arrivée répandit une véritable joye parmi les Cochinois. Ils esperoient que les Portugais les mettroient à couvert de la mauvaïse foy des Arabes, qui ruinoient leur commerce. Ce fut dans cette veuë que Trimumpara permit à Callæca, de charger ses vaisseaux des marchandises qui luy seroient les plus commodes, avant que de faire voile en Cananor. Ce Capitaine accepta l'offre de Trimumpara, & ses vaisseaux étant chargez; il mit à la voile, & fit la route du Cananor. Peu de tems après qu'il y fut arrivé, il apprit que Zamorin avoit armé quatre-vingts almadies, & qu'il projettoit de combattre la flotte des Portugais. A cette nouvelle, Callæca se remit à la mer; il rangea la coste de Cananor, sur l'assurance que le Roy de ce païs luy avoit donnée, qu'il enverroient des ordres dans les villes de sa dépendance, afin que ses sujets fournissent des vivres s'il en avoit besoin, & qu'ils le receussent dans un de ses ports, en cas qu'il fust battu. Quoique Callæca comptast beaucoup sur la parole du Roy de Cananor, il mit sa plus grande espérance sous la protection du Ciel, & dans le courage de ses soldats, & se détermina d'aller forcer les ennemis qui occupoient toute l'entrée du havre de Calécute. La disposition que ce Capitaine fit de ses vaisseaux fut telle, qu'ils pouvoient tous, & en mesme-tems, canonner ceux des Calécutains. Comme il n'ignoroit pas que les ennemis redoutoient l'artillerie des Portugais, il recommanda particulièrement à ses Officiers de n'en point discontinuer le feu, de crainte qu'on ne les accrochast, & qu'on n'en vinst aux mains. Cet ordre fut si régulièrement exécuté, que les ennemis perdirent un grand nombre de leurs gens, & que plusieurs de leurs vaisseaux coulerent à fonds, avant mesme qu'ils se fussent mis en état de se défendre.

Ces pertes répandirent de la consternation parmi les Barbares, & tous les efforts que firent leurs Officiers pour les rassurer, & pour leur faire faire leur devoir, furent inutiles; de manière qu'ils se virent obligez d'arborer le pavillon blanc, & d'envoyer un Arabe pour demander trêve pendant le reste de la nuit, sous prétexte que des

Ans de  
J. CHRIST.

1502.

Callæca arrive  
devant Cochin.

Il passe en Ca-  
nanor.

Il canonne la  
flotte de Calé-  
cut.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1502.

la pointe du jour, on en viendroit à un accommodement. Callæca y consentit, à condition qu'ils laisseroient la mer libre, & que sans différer plus long-temps, sa flotte pourroit passer le Détroit, & se mettre à l'ancre à l'opposite de celle de Calécür, ce qui fut exécuté; mais les ennemis toujours infidèles à leur parole, crurent que les Portugais commençoient à jouir d'un repos qu'il est si naturel de goûter, après un aussi grand mouvement que celui qu'ils s'étoient donné pendant tout le jour; ils envoyèrent des Nageurs, qui à la faveur de la nuit se coulerent entre deux eaux pour couper les cables des vaisseaux Portugais. Cette supercherie n'ayant pas réussi, par la vigilance des matelots & des sentinelles, les Calécütains ne voulurent pas ajoûter à la confusion d'avoir été battus celle d'une honteuse paix; ils leverent l'ancre, & firent voile vers Calécür.

Callæca qui n'avoit point assez de vaisseaux, ni même assez de troupes pour poursuivre les ennemis, quoique fugitifs, crut devoir s'en tenir là, pour ne se point exposer au ralliement qu'ils pouvoient faire, ni aux secours qu'on ne manqueroit pas de leur donner, si on les voyoit trop pressés. Dans cette pensée il continua sa route, doubla le Cap de S. Vincent, fit une descente dans l'Isle de sainte Hélène, & vint mouïller dans le port de Lisbonne le 11. de Septembre; son retour n'y causa pas moins de joye que de curiosité parmi les Portugais. Chacun vouloit apprendre les aventures de sa navigation, & s'instruire par soy-mesme de tout ce qu'il avoit découvert, ou remarqué dans ce voyage.

Retour de Callæca en Portugal.

Voyage de la Cour à Compostelle.

Vers la fin de cette année, la Cour fit un pèlerinage à S. Jacques de Compostelle en Galice. Le Roy s'étoit engagé d'y aller pour rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de ses desseins & de ses armes, chez les Peuples infidèles, & pour accomplir une clause du testament du Roy Jean I I. son prédécesseur, par lequel il l'avoit chargé de faire élever un tombeau au martyr S. Pantaleon, à qui ce Prince avoit une singulière dévotion. Comme Emanuel

avoit

avoit formé le dessein de rétablir le mausolée du Roy Alphonse, qui avoit chassé les Maures de Portugal; il ne voulut pas différer plus long-tems à s'acquitter de ses obligations.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1502.

Les libéralitez du Roy envers les Eglises & les peuples, furent une suite de ses pieuses intentions. Il n'épargna rien pour les tombeaux qu'il s'étoit proposé d'ériger; il donna une lampe d'argent que l'on mit devant celui de S. Jacques, & répandit de grandes sommes par tous les lieux de son passage. A son retour à Lisbonne, le Roy délibéra tout de nouveau sur son premier dessein d'aller en Afrique. Dans cette veuë, il fit faire de grandes levées de gens de guerre, & des provisions considérables de bleds pour les navires; mais ce dessein, que ni la politique, ni les raisons humaines n'auroient pu faire changer, Dieu le rompit en peu de jours par les pluies continuelles, qui inonderent les campagnes aux plus beaux jours du Printemps, & qui pourrissent tous les biens que l'on esperoit de recueillir. Ce malheur fut suivi d'une si grande disette, qu'elle défolâ les meilleures villes du Royaume. Les peuples de la campagne languissoient sans pouvoir mourir, & ne vivoient que de racines d'herbes & d'arbres, qui leur caufoient des maladies dangereuses & incurables; l'air étoit corrompu par les infections qu'exhaloit la terre, & portoit la corruption dans les maisons des plus riches particuliers, & jusque dans les Palais des Princes; les villes devenoient desertes, & le Royaume se dépeuploit à veuë d'œil. Une si grande nécessité obligea le Roy de faire venir des bleds de France & d'Angleterre, & de rompre son voyage d'Afrique, où il se contenta d'envoyer Alphonse, & François Albuquerque, avec six vaisseaux de guerre. Gonçalve Coëlleo partit en mesme-tems pour le Brésil; mais Coëlleo ayant perdu deux de ses vaisseaux, se vit contraint de revenir à Lisbonne plus promptement qu'il ne l'avoit projeté. Il n'y apporta pour fruit de son voyage que du bois de Brésil, des perroquets & des singes. Le désir d'entreprendre des voyages de long cours devint

Le Roy projette d'aller en Afrique.

Disette en Portugal.

1503.

Rupture du voyage du Roy.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

si commun parmi les Portugais, qu'il se trouva deux Gentilshommes de la Maison de Cortéreal, qui s'offrirent à passer dans les païs qui sont sous le Nord, voyant qu'on avoit déjà découvert toutes les terres vers le Midy. Cette résolution étoit digne des seuls Portugais qui cherchoient la gloire au milieu des plus affreux périls, & qui vouloient en acquérir une immortelle par une voye où la mort est presque inévitable.

Gaspard Cortéreal fut le premier qui alla affronter des dangers si évidens; & sur la permission qu'il obtint du Roy d'équiper un vaisseau à ses dépens, il mit à la voile au commencement de l'année 1500. & fit la route du Septentrion. Sa navigation & sa descente furent également heureuses; il aborda dans un païs dont le seul aspect luy parut si agréable, qu'il le nomma Terre Verte. Les peuples qui l'habitent sont blancs, & couverts de la peau des bestes qu'ils tuent à la chasse. Ils sont d'un caractère si farouche à l'égard de ceux qu'ils ne connoissent pas, qu'on l'attribuë moins à une espèce de férocité qu'à la jalousie qu'ils ont de leurs femmes, dont la conduite, quelque droite qu'elle soit, leur paroist toujours douteuse.

Ces Barbares n'ont point d'autres demeures que celles des cavernes, où ils se retirent pour se mettre à l'abri de la froideur du climat. Ils font consister toute leur Religion dans l'usage des pronostics & des sortilèges. Gaspard ayant fait cette découverte, revint à Lisbonne pour en rendre compte au Roy; mais comme ce païs ne pouvoit estre d'aucune utilité, à cause qu'il étoit stérile, personne ne se sentit la curiosité d'y aller. Le seul Gaspard voulut s'en réserver la gloire; il obtint une seconde permission du Roy pour y retourner, & pour connoître les mœurs de ces nouveaux peuples, & repartit l'année suivante sur le même vaisseau qu'il avoit équipé.

Toute l'année se passa sans que l'on receust de ses nouvelles. Michel Cortéreal équipa deux vaisseaux, & fit voile dans le même climat, moins pour le connoître, que pour y chercher Gaspard son frere; mais comme il trouva

apparemment les mêmes périls que Gaspard, on n'entendit parler ni de l'un, ni de l'autre.

Vasco Jean Cortéreal, grand Maître d'Hôtel du Roy, eust couru à la mort par la même voye, si Emanuel ne s'y fust opposé. De sorte que ce dernier frere recueillit en sa personne, la gloire que Gaspard & Michel acquirent à leur Maison, ce país ayant été depuis appelé la Terre de Cortéreal.

Cette année fut encore remarquable par la Convocation que le Roy fit des Etats du Royaume. Le Prince Jean y receut le serment des peuples, ainsi qu'on le pratique en Espagne. Emanuel y rendit plusieurs Ordonnances; elles furent si avantageuses à ses sujets, que par reconnaissance ils se cottiserent pour fournir aux frais de la guerre en Afrique.

D'un autre costé, Gama qui venoit de doubler le Cap de Bonne-Espérance, donna onze vaisseaux de sa flotte à Vincent Sodrez, pour aller à Mozambique, où il le devoit attendre, & partit avec les quatre autres qui luy restoient pour aller à Sofala, ville capitale d'un Royaume en Afrique, connu aussi sous ce même nom. Ce Capitaine perdit un de ses bâtimens en entrant dans le port de cette ville, & l'on n'en put sauver que l'équipage. Il aborda ensuite à Mozambique, où il communiqua au Prince le sujet de son retour. Comme le Gouverneur avoit été changé depuis que Gama en étoit parti, celui à qui l'on donna ce Gouvernement, traita aussi bien Gama, que son prédécesseur l'avoit mal reçu à son premier voyage.

Pendant tous ces mouvemens, qui tenoient ces peuples en eschec, Sodrez fit faire une caravelle dans le port de Mozambique. Ce bâtiment est une espèce de vaisseau rond, construit en forme de galère; la poupe en est carrée; il n'a point de hune; le bois qui traverse le mast est seulement attaché auprès de son sommet; ses voiles sont raillées en triangle à oreille de lièvre, ce qu'en termes de marine on nomme voiles latines; leur extrémité inférieure n'est guere plus élevée que les autres fournitures du bâti-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Terre de Cortéreal; & pour-  
quoi ainsi nom-  
mée.

Convocation  
des Etats.

Arrivée de Ga-  
ma devant Mo-  
zambique.

Caravelle & sa  
forme.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

ment ; il porte jusqu'à quatre voiles latines, sans compter les bourfets, & les bonnettes en étuy ; c'est ce qui fait passer les caravelles pour les meilleurs voiliers qu'on ait sur mer. Elles portent plus de cent tonneaux, quoi-qu'elles soient fort légères ; elles vont fort viste, tournent aisément, & reçoivent tout le vent qu'on leur veut donner. On travailla avec tant de soin & de diligence à la manœuvre de ce petit vaisseau, que Gama le trouvant en état d'estre mis à la mer, le joignit à sa flotte.

Abraham s'en-  
gage à payer  
tribut.

Abraham, allarmé des dispositions où il voyoit les Portugais, au lieu d'attendre qu'ils le missent à la raison par la voye des armes, vint en personne faire satisfaction à Gama, des outrages qu'il avoit receus à Quiloa. Le Général qui n'étoit pas content de cette soumission, le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il se fust reconnu tributaire du Roy de Portugal, & exigea de ce Prince, qu'il luy laissât des ostages pour seureté du payement de ce tribut, que l'on fixa à deux mille miticales d'or. C'est la monnoye du pais, valant à peu près deux écus de France.

Comme le Roy de Quiloa ne pouvoit se défendre de donner des ostages à Gama, il luy envoya Mahomet Anconi, l'un des plus riches hommes de son Etat, & son premier Ministre, jusqu'à ce qu'il eust satisfait à ses engagemens ; mais Abraham, aussi faux dans sa parole, que perfide dans ses dessein, content de s'estre dégagé d'avec les Portugais, se détermina dès ce moment à ne rien exécuter de ce qu'il avoit promis.

Mahomet se  
détie du Roy  
de Quiloa.

Quoique Mahomet connust le dangereux caractère d'Abraham, & qu'il n'ignorast pas la vengeance que ce Prince méditoit de tirer de luy, parce qu'il l'avoit fait connoître à ses sujets pour le meurtrier du dernier Roy de Quiloa, & pour l'usurpateur du trône ; il ne hésita point de se sacrifier pour le repos public, dans l'espérance d'acheter sa vie & sa liberté de son propre bien, si Abraham pouloit la mauvaise foy jusqu'à luy manquer de parole.

Gama touché de la mauvaise fortune de Mahomet, en qui il trouva autant de zèle pour sa patrie, que de

grandeur d'ame dans son procédé, se contenta du payement de la première année du tribut d'Abraham, que Mahomet luy délivra. Ce Général luy rendit la liberté, sans préjudicier néanmoins aux droits qu'il avoit de faire rentrer le Roy de Quiloa dans ses obligations dès la première occasion qui s'en présenteroit.

Après l'établissement de ce tribut Gama fit voile vers Mélinde. Louïs Moura, l'un des bannis que Cabral y avoit laissés, le vint complimenter de la part du Roy, & de-là il partit pour les Indes. A peine eut-il pris le large, qu'il rencontra un navire au pavillon du Sultan d'Egypte. Ce bâtiment revenoit de Calécut, d'où il apportoit des épicerics, & amenoit plusieurs pèlerins qui alloient à la Mecque, pour y visiter le corps de leur Prophète Mahomet. Le Général insulta ce vaisseau, & le prit après avoir essuyé un rude combat contre ces Arabes, qui s'étoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté, ne se rendirent qu'à l'extrémité & à la force. Cette résistance qui coûta du sang aux Portugais, les irrita encore davantage contre leurs ennemis. Ils les passèrent tous au fil de l'épée; ils profitèrent de l'équipage & des marchandises qu'ils trouverent sur ce bâtiment, & le brûlerent sur le rivage. Cependant la flotte continua sa route en Canahor. Gama y laissa l'Ambassadeur que le Roy de ce pays avoit envoyé en Portugal, & fit voile vers Calécut. Il prit encore quelques almadies, & alla mouiller dans le port de cette ville.

Aussitôt que Zamorin eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, il fit déguiser un Arabe en Cordelier, car on avoit gardé à Calécut les habits des Religieux de S. François, que l'on avoit tués lors qu'on avoit pillé la Factorie. Ce Prince l'envoya au Général, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit de s'estre brouillé avec le Roy de Portugal, avec qui il désiroit de renouveler une solide alliance. Quoique cet Envoyé tâchast d'imiter le zèle & le langage qui convenoit à son déguisement, pour mieux surprendre Gama, il ne fut pas difficile de démêler cette supercherie;

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Gama met en  
liberté Maho-  
met; & pour-  
quoy.

Il attaque un  
vaisseau Arabe,  
& s'en empare.

Déguisement  
d'un Arabe.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

mais comme il s'agissoit de dissimuler aussibien que Zamorin sçavoit feindre, le Général écouta les propositions que ce prétendu Moine vint luy faire, & le chargea de dire au Roy de Calécut, qu'avant que d'entrer dans aucun traité, il falloit luy faire rendre ce qui avoit été pris dans la Factorie, sinon, qu'il luy déclareroit la guerre, & que pour premières marques d'hostilité, il feroit pendre les Calécutains qu'il avoit faits prisonniers, en passant de Cananor à Calécut, s'il ne luy faisoit une prompte satisfaction.

Canonement  
de Calécut.

Arrivée du Gé-  
néral devant  
Cochin.

Cette menace, au lieu d'ébranler Zamorin, luy fit négliger de faire réponse à Gama, ce qui obligea le Général d'exécuter ce qu'il avoit mandé à ce Prince, & afin qu'il n'en doutast point, il luy envoya dans un esquif les cadavres de ceux que l'on avoit fait mourir. Il fit ensuite canonner la ville de Calécut, & après en avoir détruit les murailles, & laissé Vincent Sodrez dans le port avec six de ses meilleurs vaisseaux, il partit pour aller à Cochin. Aussitost que Gama y fut arrivé, il fit ses presens à Trimumpara, & ce Prince en reconnoissance luy en envoya de magnifiques. Cependant les Chrétiens qui s'étoient habituez en Cranganor, ayant appris la descente des Portugais, députerent vers le Général pour se mettre sous la protection d'Emanuel. Gama la leur promit, pourveu qu'ils fussent fidelles à leurs promesses, après quoy il fit charger ses vaisseaux.

Zamorin, qui de sa part mettoit toute son industrie en œuvre, pour faire tomber les Portugais dans de nouveaux pièges, eut la confusion de voir avorter tous ses desseins. Comme il n'avoit plus d'autre ressource que celle de prévenir Trimumpara, Roy de Cochin, au désavantage des Portugais, il luy voulut insinuer de ne les pas souffrir dans ses Etats, & luy demanda du secours pour les chasser de Calécut; mais Zamorin voyant que Trimumpara ne déferoit en aucune manière, ni à ses conseils, ni à ses demandes, ajouta la menace à ses avis, & se persuada que par là il l'obligeroit à les suivre. Cet expédient ne luy

ayant pas mieux réüssi que celui de la politique & de l'amitié, dont jusque là il s'étoit servi, il prit le parti d'envoyer à Gama, un Brachmane accompagné de deux jeunes hommes, & le fit prier de les mener avec luy en Portugal, pour estre élevez dans la Religion Chrétienne & dans les belles lettres.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Quoique le Général dуст se défier de tout ce qui venoit de la part de Zamorin, toutefois il accorda au Brachmane la grace qu'il luy étoit venu demander avec tant d'instance, au nom du Roy de Calécute; mais dans la suite du tems, Gama sceut adroitement de ce Brachmane, que ce Prince n'osant demander ouvertement la paix, & le renouvellement de leur alliance, l'avoit chargé, en cas que Gama se trouvast disposé à faire l'une, & à consentir à l'autre, de luy offrir la restitution ou la valeur des effets qu'on avoit pillés dans la Factorie, de l'asseurer de son amitié, & de luy faire délivrer à tel prix qu'il désireroit, toutes les marchandises dont il voudroit charger ses vaisseaux, dès qu'il les auroit fait venir dans le port de Calécute.

Le Brachmane  
révèle le secret  
de sa mission.

Gama qui vouloit tout ménager dans un pais inconnu, & qu'il désiroit de connoître, accepta cette dernière offre, & prit toute sorte de mesures pour se garantir de la perfidie de Zamorin. Dans cette vue, il donna à son frere Estienne, le commandement de ses principaux navires; il retint le Brachmane pour ostage, & mena les autres bâtimens de charge dans le havre de Calécute. De là il fit sçavoir à Zamorin, par les deux jeunes Calécutains, que le Brachmane avoit amenez, qu'il étoit venu sur les dernières offres qu'on luy avoit faites de sa part. Zamorin qui ne s'attendoit pas à une si prompte sommation de sa parole, renvoya ces deux jeunes hommes au Général, pour l'asseurer qu'il feroit exécuter ce qu'il luy avoit promis. Pendant toutes ces allées & venues, le Roy de Calécute concerta avec les Arabes, les moyens de se défaire des Portugais.

Retour de Gama  
devant Calécute.

Zamorin pro-  
jeté de perdre  
les Portugais.

Cette entreprise luy paroissoit facile, & mesme inmanquable. Ils étoient dans son port en fort petit nombre,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

& par conséquent, il étoit aisé de les enfermer. Pour y réussir, il arma trente-quatre brigantins, avec tant de diligence & de secret, que Gama se vit envelopé de tous costez. Dans un péril si pressant, ce Général connut alors qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de fuir, s'il le pouvoit faire, ou de mourir en se défendant, & de faire acheter bien cher à ses ennemis, le prix de leur trahison & de leur victoire.

Départ de Ga-  
ma.

Comme les choses étoient fort pressantes, & que la seule fuite pouvoit sauver Gama, il fit appareiller brusquement, & leva l'ancre. Cette diligence fut secondée par un vent d'Orient, qui poussa le vaisseau de Gama en haute mer. Les autres petits bâtimens qui n'avoient pas assez de voiles pour faire la même manœuvre, ou qui ne voguoient qu'à force de rames, auroient été pris infailliblement par les ennemis, si le Général n'eût eu la prévoyance, en quittant sa flotte, d'ordonner à Vincent Sodrez de croiser la mer, en cas qu'il eût besoin de quelque secours. Sodrez s'étant joint à Gama, ils allèrent dégager le reste des bâtimens Portugais, que les brigantins ennemis poursuivoient de fort près. Les Calécutains, qui ne pouvoient plus tenir contre les vaisseaux de Gama, se sauverent; ceux qui ne purent faire la même diligence furent pris, de sorte que le Général se voyant débarrassé par la retraite des Barbares, retourna à Cochin, où il fit pendre le Brachmane, & les soldats qu'on avoit faits prisonniers.

Fuite des vais-  
seaux Calécu-  
tains.

Zamorin tâche  
encore de sur-  
prendre Tri-  
mumpara.

Comme c'étoit là le dernier effort que Zamorin pouvoit faire, soit par la tromperie ou par les armes, il fit encore sonder le Roy de Cochin, pour le déterminer à se joindre à luy, & pour obliger les Portugais de retourner dans leur pays; mais Trimumpara, aussi fidelle dans ses engagements, que Zamorin l'étoit peu dans les siens, parut inflexible aux derniers efforts du Calécutain, & loin d'accepter les offres de son amitié, ou de redouter ses menaces, il luy fit remontrer, que n'y ayant rien de plus indigne du caractère d'un Prince, que de violer sa parole, quand

Sage réponse de  
Trimumpara.

quand il l'avoit donnée, il estimoit n'avoir rien de plus recommandable que l'exécution de ses promesses, & qu'il s'étoit trop étroitement engagé avec les Portugais, pour se dispenser de les exécuter.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Cette négociation se faisoit avec tant de secret de la part de Trimumpara, que Gama n'en sceut rien, que quand Zamorin eut cessé d'en faire solliciter le Roy de Cochin. Le Général alors, plus convaincu que jamais de la fidelité de Trimumpara, l'assura qu'il le mettroit à couvert de la vengeance que Zamorin pourroit tirer de luy. Pour cet effet, il luy laissa une flotte assez considérable pour faire teste au Roy de Calécut, de qui la cruauté n'étoit pas moins à craindre que la puissance. Trimumpara se voyant par ce secours en état de résister à Zamorin, & le Général ayant ainsi satisfait aux devoirs de l'honneur & de l'amitié, il alla en Cananor. Comme les navires qu'il y menoit avoient une charge considérable de marchandises, il les fit distribuer sur les trois bâtimens qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville ; il les joignit à ses vaisseaux, & remit à la voile. Gama n'étoit pas fort éloigné de la coste de Pandaran, quand on le vint avertir que la flotte de Zamorin, composée de vingt-neuf vaisseaux de guerre, croisoit la mer, & luy coupoit sa route à dessein de le combattre. Dans cette extrémité il falloit, ou fuir, ou aller aux ennemis. Le Général qui n'étoit pas d'un caractère à fuir, ni à reculer, se déterminà à se défendre. Il détacha Vincent Sodrez, Pierre Raphaël, & Jacques Petrejo, de qui les vaisseaux pouvoient plus aisément revirer dans le combat, à cause de leur légèreté. Ces trois Capitaines qui ne connoissoient le péril que pour l'affronter avec plus d'intrépidité, s'attachèrent à deux bâtimens Arabes, que les Calécutains avoient aussi détachés de leur part pour engager le combat. A peine eut-on commencé l'action, que la crainte s'empara des ennemis, dont la plus grande partie se jeta à la mer.

Combat entre  
les flotes de  
Portugal, & de  
Calécut.

Le Général envoya des esquifs pour les poursuivre, & ces lâches rencontrèrent au milieu des eaux, la mort qu'ils



ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Prise & pillage  
de deux bâti-  
mens ennemis,

n'avoient osé attendre sur leurs bâtimens. On en tua plus de trois cens, tandis que Gama fit piller les deux vaisseaux que l'on venoit de gagner. Parmi les richesses dont ils étoient chargez, on trouva une Idole qui étoit d'or massif; elle pesoit soixante livres. Deux émeraudes aussi grosses que parfaites en formoient les yeux, & un rubis de fort grand prix serroit d'agraffe au manteau de cette figure, qui étoit parsemé & enrichi de pierreries. Ces deux bâtimens furent pillés & brûlés à la veuë des vaisseaux ennemis, sans qu'ils fissent aucun mouvement pour les secourir pendant leur combat, contre les trois vaisseaux Portugais. Le reste de la flotte de Zamorin, se dissipa insensiblement, & se retira, de crainte d'en venir aux mains.

Alliance entre  
les Rois de Por-  
tugal, & de  
Cananor,

Gama remporta cette victoire, sans qu'il luy coûtât un seul homme, & il n'eut que la peine de tuer des Arabes, & de piller leurs vaisseaux. De-là il passa en Cananor, où il conclut un traité d'alliance avec le Roy du país. Il l'engagea par ce traité à faire la paix avec Trimumpara, & à ne point envoyer de secours à Zamorin, quand ce Prince voudroit armer contre les Cochinois, & leur déclarer la guerre.

Retour de Ga-  
ma à Lisbonne.

Les choses ainsi disposées, soit pour la seureté des effets des Portugais, ou pour la défense des Rois qu'ils protegeoient, le Général se prépara à retourner à Lisbonne; mais avant que de partir, il donna à Sodrez le commandement des six vaisseaux, qu'il laissoit pour défendre les Alliez, contre les insultes de leurs ennemis.

Deux mois après le départ de Gama, Sodrez voyant que les ennemis ne faisoient aucun mouvement, mit à la voile. Il alla croiser la mer d'Arabie, ainsique le Général luy avoit ordonné. Gama de son costé fit la route de Mozambique, où il vouloit s'aller rafraichir. A son approche du Cap de Bonne-Espérance, il eussya une si rude tempeste, qu'il ne put arriver à Lisbonne qu'au commencement de cette année. Il y fut receu au bruit du canon, & avec tant de marques de joye, que le Roy envoya au

devant de luy un grand nombre de Seigneurs, pour l'acconigner jusqu'au Palais. Estienne Gama, que la mesme tempeste avoit séparé de la flotte, & éloigné de la route de Portugal, y vint quelque tems après son frere. Plusieurs autres vaisseaux arrivèrent encore dans le port. On aporta sur l'un de ces bâtimens, le premier tribut qu'Abraham, Roy de Quiloa, avoit payé à Emanuel. Ce tribut consistoit en une certaine quantité d'or, dont le Roy voulut qu'on fist un riche Ciboire, qu'il envoya à l'Eglise de Bélem, comme un monument éternel de sa reconnoissance envers Dieu.

ANS DE  
J. CHRISTI  
1503.

Les nouvelles que le Roy receut d'Afrique, ne furent pas si heureuses, que celles qui luy venoient des Indes. On luy manda que le Roy de Fez faisoit des courses jusqu'aux portes d'Arzile; que ce Prince avoit fait fortifier Caserquibir, & qu'il y avoit mis une grosse garnison, qui harceloit en toutes occasions celle d'Arzile. Emanuel voulant y donner ordre, écrivit à Jean de Menezés, qui en étoit Gouverneur, & luy commanda d'avertir le Comte de Tarava, qui étoit dans Tanger, de se mettre à la teste de ses meilleures troupes, & de se rendre à Arzile, pour aller investir Caserquibir. Aussitost que ce Comte eut receu l'ordre de la Cour, il partit avec deux cens chevaux, & marcha vers Arzile. Menezés, qui de sa part en avoit levé trois cens, se joignit au Comte, & ces deux Gouverneurs tournerent vers Caserquibir. A l'aproche des Portugais, le Commandant de cette place fit un grand détachement de sa garnison, & se mit à la teste; mais il se posta si mal, que les Portugais le forcerent dans ce poste, luy tuerent cent quatre-vingts hommes, & réduisirent le reste de ses gens à se sauver vers Caserquibir. Comme les portes de cette ville furent trop tost fermées pour le salut de ceux qui s'y vouloient retirer, ces fugitifs se voyant pressés par le péril, qu'ils regardoient comme inévitable, firent un dernier & généreux effort, pour faire acheter le plus cherement qu'ils pourroient leurs vies, & la victoire à leurs ennemis. Dans cette extrémité ils se réunirent,

Mauvaise issue  
des affaires en  
Affrique.

*Orosius, liv. 2.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

& tuerent plusieurs Portugais. Edoüard Menezés, fils du Comte de Tarava, fut blessé au visage, & Pierre Leitan le fut au corps. Le Gouverneur de Caserquibir, qui pendant le combat avoit rassemblé neuf cens chevaux, tomba sur les Portugais, déjà fatiguez par la durée de cette action; mais ayant fait volte face, ils tinrent une si bonne contenance, que les Maures n'osèrent engager le combat; de sorte que les deux partis se retirèrent après quelques escarmouches.

Menezés averti, que le Gouverneur de Caserquibir marchoit avec un gros de cavalerie pour donner sur son arrière-garde, fit faire diligence à ses troupes pour gagner une petite plaine. Il les y rangea en bataille, & attendit de pied ferme, que les ennemis fussent assez près de luy pour en venir aux mains. Ce mouvement, ou plutôt cette résolution les arresta; ils n'osèrent traverser un pont qui séparoit les deux armées, parce qu'il n'y avoit pas assez de terrain pour se mettre en bataille, & d'ailleurs, ils appréhendoient que les Portugais ne leur en donnassent pas le tems. Pendant que l'on faisoit ces altes, les troupes des Maures, grossies par la jonction de la milice, sembloient ne respirer plus que le combat. Alors le Gouverneur se mit en devoir de décider cette affaire par quelque action; mais cette résolution n'eut aucune suite; les ennemis se retirèrent dans leur ville, & ceux qui étoient venus pour les secourir, retournèrent dans leurs habitations.

D'un autre costé, Menezés qui ne vouloit pas revenir à Arzile, sans avoir profité de la consternation, ou plutôt de la lâcheté des Maures, les alla forcer jusque dans le sein de leurs montagnes, quoi-qu'ils s'y fussent retranchés. Il y arriva pendant la nuit, & répandit tant d'épouvante parmi eux, qu'au lieu de courir aux armes, ils eurent de forces que pour se sauver. Les Portugais pillèrent leurs nouvelles habitations, & firent quelques prisonniers. Ils trouverent un grand nombre de femmes, que les Maures avoient tirées des grandes villes, de crainte

Menezés va  
piller les habi-  
tations des  
Maures.

qu'elles ne tombassent entre les mains des Portugais. Mennezés ne jugeant pas à propos de charger ses vaisseaux d'une telle marchandise, laissa ces femmes à la merci des Barbares, & les abandonna à leur discrétion.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Cependant, l'alliance de Trimumpara avec les Portugais, luy attira de grandes affaires, & particulièrement avec Zamorin. Ce Prince avoit trouvé le moyen de corrompre quelques Ministres du Roy de Cochin, & les avoit engagés à luy proposer dans le Conseil, de livrer aux Calécutains les Portugais, que Gama avoit laissez à Cochin. Comme il falloit autoriser cette action par quelque apparence de justice, Zamorin prit pour prétexte, la difficulté qu'il y avoit d'unir des peuples de différent caractère, & de Religion différente, & combien il leur étoit important de prévenir l'ambition des Portugais, & de remédier à leur violence dans le commerce; mais Trimumpara, toujours fidelle à sa parole, & toujours le mesme dans ses résolutions, rejeta ces conseils, & fit connoître à ceux qui avoient osé les luy donner, qu'il aimeroit mieux perdre sa Couronne, que de manquer à ses promesses.

Zamorin, tâ-  
che des s'unir  
avec Trimumpara.

Trimumpara s'étant expliqué si ouvertement en faveur des Portugais, Zamorin fut bientôt après informé de ses intentions, & luy déclara la guerre. On ne parla plus alors que des grands préparatifs, que le Roy de Calécut faisoit pour cet effet. Ses partisans répandoient dans le monde, qu'il devoit commander luy-mesme son armée, que l'on disoit estre de cinquante mille hommes; que la revue se devoit faire à Panan, où étoit leur rendez-vous général. Cette nouvelle mit l'allarme dans Cochin, & l'on n'y regarda plus les Portugais que comme les uniques sujets du malheur qui menaçoit tout le Royaume. La réflexion que les Cochinois firent sur le risque qu'ils couroient de perdre les biens, la liberté, ou la vie, suffisoit pour les porter aux dernières extrémités. Ils reprocherent à Trimumpara son entêtement pour ces Etrangers, & le blâmerent de préférer leurs intérêts à ceux

Allarme dans  
Cochin.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

de ses propres sujets. Ces peuples outrez de voir Trimumpara insensible à leurs remontrances, formèrent le dessein de sacrifier les Portugais, plutôt que de s'exposer aux suites d'une si cruelle guerre. La plupart des premiers Officiers du Royaume, & une bonne partie des Gouverneurs des villes, entrèrent dans les mêmes sentimens, & si Trimumpara n'eust prévenu leurs mauvaises intentions, en mettant les Portugais sous une nombreuse garde de Naires, ils eussent couru risque de périr sous la multitude de leurs ennemis, dont ils ne connoissoient que la moindre partie.

Infidélité de  
plusieurs Co-  
chinois.

La fermeté de Trimumpara fit encore naître d'autres inconveniens, auxquels il n'étoit pas en son pouvoir de remédier. Tout ce qu'il avoit fait jusque-là, par un coup de son autorité, pour ne violer, ni sa parole, ni le droit des gens, se trouva inutile pour retenir dans ses intérêts ceux à qui la crainte les avoit fait abandonner. Plusieurs de ses gens tournèrent casaque. Le nombre des déserteurs fut si grand parmi ses troupes, que son parti en fut considérablement affoibli, & celui de Zamorin beaucoup renforcé, particulièrement depuis la retraite de deux Italiens, fort habiles dans la fonte du canon, que ni la Religion Chrétienne qu'ils avoient professée, ni la fidélité qu'ils avoient jurée à Trimumpara, ne purent retenir dans leur devoir. Il est vrai qu'ils ne causèrent pas autant de mal qu'on le craignoit, & qu'ils se l'étoient promis en changeant de Maître. Le repentir qu'ils en eurent, ou plutôt le peu d'avantage qu'ils trouverent parmi les Calécutains, les ayans déterminés à désertir l'armée de Zamorin, pour retourner dans celle de Trimumpara, ils furent arrestez par des coureurs Malabares, & conduits dans le camp de Zamorin, & là ils payerent par la perte de leur vie, la honte de leur double infidélité.

Les choses étoient dans ces termes, quand Sodrez qui avoit défolé toute la coste de Calécut, vint mouiller dans le port de Cochin. Trimumpara, que ni les suites d'une grande guerre, ni les différentes menaces de Zamorin, n'a-

voient pu étonner, parut encore plus inébranlable depuis l'arrivée de Sodrez. Ce Prince luy proposa d'unir ses forces aux siennes, pour luy aider à soutenir la guerre que le Roy de Calécut ne luy avoit déclarée, qu'à cause de son union avec le Roy de Portugal; mais Sodrez refusa si durement à Trimumpara, le secours qu'il avoit lieu d'en attendre, prenant pour prétexte les ordres que le Général luy avoit laissez de ne point quitter la mer, & de s'y remettre après s'estre un peu rafraichi; que Ferdinand Corréa, Facteur du Portugal, se crut obligé de s'opposer à son départ. Tout ce que Corréa put luy représenter de plus pressant, fut inutile. Sodrez ne se rendit, ni à l'honneur qu'il recevroit en son particulier, en secourant un Prince, allié d'Emanuel, & malheureux à cause de cette alliance, ni aux avantages qui en reviendroient à toute la Nation, s'il pouvoit mettre à la raison le plus redoutable de ses ennemis; de sorte que Sodrez, peut-estre moins occupé des ordres qu'il avoit receus, de croiser la mer d'Arabie aux Indes, que de l'espérance d'un riche butin qu'il prétendoit faire par de nouvelles prises, remit à la voile, & tourna vers l'Occident, pour se rendre au Détroit de la mer rouge.

Ce que Sodrez avoit refusé de faire par ingratitude, à l'égard de Trimumpara, Naubeadarim, neveu du Roy de Calécut, l'entreprit par générosité. Quoique ce jeune Prince eust été élevé dans les déserts de l'Afrique, & parmi des peuples barbares & peu polis, la nature luy avoit fait un cœur susceptible des plus nobles sentimens, & luy avoit donné un esprit capable des plus hautes sciences. Les Brachmanes qui avoient pris soin de son éducation, étoient charmez des rares qualitez de Naubeadarim, quoique naissantes, & Zamorin, de qui il étoit le présomptif héritier, l'aimoit fort tendrement. Ce fut ce qui excita Naubeadarim, à représenter à ce Prince, le tort qu'on luy donneroit dans toutes les Cours des Rois ses alliez & ses voisins, s'il entreprenoit la guerre contre Trimumpara, qui avoit toujours été si régulier à luy payer son tribut, & à qui l'on ne pouvoit reprocher d'autre crime, que de

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Sodrez refuse  
de secourir Tri-  
mumpara.

Caractere, &  
belle remon-  
trance de Nau-  
beadarim.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

n'avoir pas voulu luy livrer des Etrangers, qu'il avoit receus dans ses Etats, & qu'il avoit pris sous sa protection. Il exagéra ensuite, combien les Rois devoient estre exacts à tenir leur parole, & de quelle importance il étoit pour leur gloire, de ne point violer le droit des gens, quoy qu'avec des Nations, jusque-là inconnues. Il le supplia aussi de se souvenir, que les Arabes avoient obligé les Portugais, à se vanger de l'insulte qu'ils en avoient receuë, ce qu'ils n'avoient pas fait néanmoins, sans luy en avoir porté leurs plaintes. Il ajouta, qu'il étoit plus juste d'abandonner les interets des Arabes, dont il avoit tant de sujets de mécontentement, que de négliger ceux des Portugais, qui jusqu'au tems de leur ressentiment, avoient toujours paru vouloir devenir ses véritables amis. Enfin, il luy fit connoistre, combien il devoit craindre leur puissance, & que comme il y avoit grand sujet de croire, que cette Nation ne périroit pas dans ceux qu'il vouloit faire périr, il y avoit aussi juste sujet de craindre, que revenant un jour dans son Royaume, en plus grand nombre qu'ils n'étoient alors, ils ne vengeassent la mort de leurs compatriotes, & qu'ils ne chargeassent peut-estre les Chinois des dépouilles des Calécutains. Naubecadarim voyant que Zamorin n'étoit pas touché des remontrances qu'il luy avoit faites avec tant de vivacité, crut qu'il étoit de sa politique & de son devoir, de luy faire connoistre, que les sentimens qu'il avoit conçus pour les Portugais, ne luy estoient pas ceux qu'il avoit pour son Souverain, & en mesme-tems il assura ce Prince, que s'il vouloit toujours persister dans la résolution d'estre leur ennemi, il seroit le premier à combattre ceux dont il venoit de défendre les droits, puisqu'il y alloit de son interet & de son service.

Zamorin mande du secours de tous costez.

Comme Zamorin avoit demandé du secours aux autres Rois ses alliez, il en receut un considérable; mais si Trimumpara n'entra pas dans les mesmes intentions, ses sujets, à l'exemple de ses soldats, & des grands Seigneurs de son Royaume, luy manquèrent de fidélité, & se rangerent  
du

du costé du Calécutain, dans l'espérance sans doute, de prévenir les risques d'une guerre si incertaine, ou d'avancer leur fortune & leurs affaires.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

L'armée du Calécutain s'étant donc assemblée dans les environs de Repelin, place dépendante de ses Etats, & qui n'est éloignée de Cochin que de huit lieuës, les Portugais craignirent que les suites de cette guerre, ne fussent préjudiciables à Trimumpara; & pour ne se point exposer aux reproches qu'on leur feroit, d'avoir causé la ruine de son Royaume, ils luy dirent, que si leur départ luy rendoit la paix, ils iroient en Cananor pour y attendre leur flotte. Ce Prince, offensé des égards que les Portugais avoient pour son repos, ne put leur cacher la surprise où le jettoit cette proposition, & leur témoigna, que s'ils vouloient suivre son exemple, ils jugeroient par son ardeur à combattre pour les interets d'Emanuel, qu'il ne les distinguoit pas des siens propres; & dès-lors Trimumpara créa des Officiers Généraux. Naramuhim qui étoit son neveu, & qui devoit estre son successeur, fut fait Général de son armée. Dès le lendemain de cette promotion, Naramuhim alla se poster avec cinq mille hommes vers le Détroit, par où Zamorin projettoit d'entrer dans le Royaume de Cochin, séparé de celuy de Calécut, par un grand bras de mer. Le jeune Prince défendit ce Gué avec tant de valeur, lors que les ennemis le firent sonder pour le passer, qu'il leur tua beaucoup de monde, & les obligea d'abandonner cette entreprise.

Prudente proposition des Portugais à Trimumpara.

Le Gouverneur de Repelin, voyant la déroute des Calécutains, & craignant qu'elle ne devinst plus considérable, fit mettre des pataches à la mer pour passer ses troupes, & pour aller forcer Naramuhim dans ses retranchemens, tandis que le reste de l'armée des Calécutains feroit sa descente, & qu'on rallieroit ceux qui avoient été mis en fuite; mais ce dessein ne tourna pas plus heureusement que le premier. Laurent Moréna, Capitaine Portugais, & d'une valeur reconnüe, secondé des Nayres, repoussa les ennemis, & les mit hors d'état de faire une

Pataches, espèce de bâtimens.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Zamorin ga-  
gne le Tréso-  
rier de l'armée  
de Trimumpara.

Mort du Prince  
Naramuhim.

Trimumpara  
sort de Cochîn.

nouvelle tentative. Les désavantages que Zamorin reçut dans cette guerre, luy donnerent tant de dégoût & de chagrin, qu'il se déterminâ à retirer son armée, & il auroit suivi en cela les mouvemens de son inconstance naturelle, si les Brachmanes & les Arabes ne s'y fussent opposés. Zamorin sensible à leurs remontrances, se rendit à leurs avis. Comme ils luy conseillèrent de faire agir la ruse au défaut du courage, & de ne rien épargner pour en venir à bout, le Calécutain corrompit à force de présens, le Trésorier de l'armée des Cochinois. Ce traître charmé par les sommes qu'on luy délivra, feignit une maladie, & sous ce prétexte, il se fit transporter à Cochîn, pour obliger les soldats d'y aller recevoir leur paye. Ce contretems réduisit Naramuhim à le leur permettre, pour éviter le murmure des mécontents. Les différentes remises que le Trésorier fit aux Officiers & aux soldats, les retinrent à Cochîn, & facilitèrent à Zamorin les moyens de faire passer son armée. Quoique celle de Naramuhim fust considérablement affoiblie par la trahison du Trésorier, cependant ce Prince s'opposa autant qu'il put, au passage des Calécutains. Les Nayres y donnerent de nouvelles preuves de leur courage; mais enfin, ils se virent contraints de céder à la multitude de leurs ennemis, & de se retirer dans un bois de palmiers, où ils se retrancherent. Les Portugais soutinrent avec une vigueur incroyable les efforts de Zamorin. Comme ces nouveaux retranchemens n'étoient pas assez considérables, ni les Cochinois en assez grand nombre pour résister plus long-tems à celui de leurs ennemis, les Calécutains les forcerent, Naramuhim y reçut deux blessures dont il mourut; deux autres Princes du sang Royal y perdirent aussi la vie. Enfin la défaite de l'armée fut si générale, qu'à peine ceux qui se sauverent purent-ils entrer dans Cochîn.

A cette triste nouvelle, Trimumpara abandonna sa ville capitale, & se retira dans l'Isle de Vaipan, suivi de tous les Portugais, & de ses sujets les plus fidèles. Zamorin le voyant en cet état, le fit encore sommer de

luy livrer les Portugais, & se persuada qu'il s'y résoudroit sans peine, attendu l'extrémité de ses affaires; mais Trimumpara luy fit dire, que si par la force il le chassoit de son Royaume, il n'étoit pas en son pouvoir de le réduire à fausser sa foy, ni à manquer à sa parole. Zamorin outré de cette résistance, ordonna qu'on brûlast la ville de Cochin, & du mesme pas il alla assiéger Vaipan. La situation avantageuse de cette place, & l'hiver qui approchoit, obligerent les ennemis à lever le siège, qu'ils recommencerent aussitost qu'on put se mettre en campagne.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1503.

Cependant, Sodrez qui avoit rangé la coste de Cambaja, & pris six vaisseaux Arabes, relâcha dans l'Isle de Curémur, voisine du Cap de Guardafu. Cette Isle est habitée par quelques Sarazins, qui ne s'occupent qu'à l'Agriculture. Les Insulaires voyant que les Portugais avoient mouillé dans leur port, comme dans un lieu de seurété, les avertirent d'en sortir vers le commencement du mois de May, à cause des tempestes qui s'y élevent, & qui font périr les vaisseaux qui s'y trouvent à l'ancre. Sodrez négligea cet avis, dans l'espérance de prendre & de piller les navires Mahométans, qu'il attendoit au passage, & préférant son interest à la seurété de sa personne & à celle de son vaisseau, il ne put se dérober à son malheur, & périt ainsi qu'on luy avoit prédit.

*Ferrarius.  
Bandrand.  
Lex. Geogr.*

Mort de Vincent Sodrez.

Les autres bâtimens Portugais que Pierre Ataïde commandoit, changerent de rade. Ils n'en démarerent néanmoins que quand le tems de la navigation fut devenu plus favorable pour retourner à Cochin, & pour secourir leurs compatriotes & leurs alliez; à quoy Sodrez s'étoit si durement opposé. Ils esluycerent à leur tour de si grands orages à la sortie de la mer des Indes, qu'au lieu d'aller à Cochin, ils furent poussez dans l'Isle Anchédive, où ils se virent obligez d'hiverner.

Les affaires étoient dans cette situation aux Indes, quand la naissance de l'Infante Isabelle, répandit en Portugal une joye générale, & qu'on peut dire, que les Prin-

*Faria i Souza,  
part. 3.  
Ossorini, liv. 3.*

ANS DE J. CHRIST. 1503.  
 cesses en naissant, ne causent pas toujours aux peuples, qui ne souhaitent d'avoir que des Princes pour Maîtres. Il sembloit qu'on prévist déjà les rares qualitez que le ciel feroit paroître un jour dans Isabelle. La beauté de cette Infante égala dans la suite le caractère de son esprit, & la grandeur de son courage; ce qui la rendit digne du trône & du cœur de l'Empereur Charles V. avec qui elle fut mariée. Quelque tems après la naissance de cette Princesse, la Cour alla à Tomar, où les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem s'assemblerent pour faire plusieurs Reglemens, touchant la discipline de leur Ordre, & ainsi cette année finit aussi heureusement, que la suivante commença. Et de fait le Roy ne pouvoit pas faire une action plus loüable au commencement de cette année, que de travailler à la propagation de la

1504.  
 foy en Afrique. Dans cette pensée, il envoya des Ecclesiastiques dans le Royaume de Congo, où l'on avoit presché les veritez de l'Evangile par les soins du Roy Jean II. son prédécesseur, & en fit partir un grand nombre sur un vaisseau qu'on équipa tout exprès. Comme ces peuples parurent d'abord touchez des cérémonies de nostre culte, & des maximes de nostre Religion, on continua à leur en donner de plus grandes instructions, & dans la suite ils en furent si vivement convaincus par le zèle de ces Missionnaires, qu'ils demanderent à estre baptisez.

Le Roy de  
 Congo envoie  
 ses enfans en  
 Portugal.

Le Roy & la Reine de Congo, qui avoient receu le baptême sous le règne de Jean II. avoient appris la langue Portugaise, conversoient avec les Missionnaires, & se fortifioient tous les jours dans la nouvelle Religion qu'ils avoient embrassée. Emanuel, à qui l'on mandoit le progrès de cette Mission, en écrivit au Roy de Congo, & luy demanda ses enfans pour les faire élever dans le Christianisme, & dans l'étude des belles lettres. Ce Prince Africain les luy ayant envoyez, le Roy ordonna qu'on prist autant de soin de leur éducation, que de celle de ses propres enfans.

Après qu'Emanuel eut donné des ordres si solides pour les affaires de la Religion en Afrique, ce Prince qu'on avoit informé du mauvais succès de la guerre de Zamorin contre Trimumpara, fit équiper une nouvelle flotte composée de douze grands vaisseaux, qu'il envoya aux Indes, sous la conduite de Lopez Soarez de Menezés. Comme cette flotte ne suffisoit pas pour venger Trimumpara, & pour le rétablir sur son trône, le Roy se fit un honneur d'entrer dans la querelle de ce Prince dépotiillé, qui n'étoit malheureux, que parce qu'il avoit été de ses amis. Dans cette veüe, il choisit Ferdinand Almeida, & Alphonse Albuquerque, pour passer aux Indes, où ils arriverent fort heureusement, & mesme peu de tems après qu'ils eurent mis à la voile. Pierre Ataïde & Edouard Pachéco, qui étoient venus mouïller à la rade de Vaipan en mesme-tems qu'eux, les accompagnèrent. Ils allerent saluer Trimumpara, à qui Emanuel envoyoit une somme de dix mille ducats, pour distribuer à ceux dont il étoit le plus content, & qui luy avoient été les plus fidelles.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Voyage d'Almeida & d'Albuquerque aux Indes.

Les Calécutains, qui ne devoient qu'à leur multitude la victoire qu'ils avoient remportée, prirent l'allarme en voyant arriver les vaisseaux Portugais, & se débandèrent. Les Portugais les ayant poursuivis durant quelque tems, en tuèrent plusieurs, & revinrent dans leurs vaisseaux. Ce fut là qu'ils se disposerent à descendre dans une petite Isle proche de Cochin. Ils y entrèrent plus aisément qu'ils ne se l'étoient persuadé, la brûlerent, & quelques autres bourgades qui en dépendoient. Ils marcherent ensuite vers Cochin, & après une assez vigoureuse défense de la part des ennemis, ils remirent Trimumpara en possession de la capitale de son Royaume, & de la meilleure partie de ses États. Il y eut néanmoins quelques villes d'où les Gouverneurs, que Zamorin y avoit mis, lors qu'il les rangea à son obéissance, rassemblerent des troupes, & s'opposèrent aux Portugais; mais comme ils ne se virent pas assez forts pour leur résister, ils



ANS DE abandonnerent les places qu'ils s'étoient flattez de dé-  
J. CHRIST. fendre.

1504.

Rétablissement  
de Trimumpara.

Après le rétablissement de Trimumpara, les Portugais luy proposerent de faire construire une citadelle vers l'embouchure du port, pour mettre Cochin en seureté contre les insultes des ennemis, pour s'y mettre eux-mêmes, & pour y porter tous leurs effets. Trimumpara y consentit, & fournit autant qu'il put à cette dépense. Quand cette forteresse fut entièrement achevée, on y fit une Chapelle, & l'on rendit des graces solennelles à Dieu, du rétablissement de Trimumpara dans ses Etats, & de la réduction de la ville de Cochin sous son obéissance; de sorte qu'il sembloit que l'on solemnisast un double triomphe, où l'Eglise Romaine & la nation Portugaise, entroient en mesme-tems en possession du spirituel & du temporel de cette ville.

Les deux Albuquerquez estant passez de-là dans l'Isle de Repelin, la ravagerent entièrement; ils prirent les vaisseaux qui étoient à la rade, & répandirent de l'effroy dans les lieux où ils ne purent aller faire le dégast, parce qu'ils étoient inaccessibles. Le Gouverneur de cette Isle, qui s'étoit retranché dans ces défilez, en sortit à la teste de six mille Nayres; il donna sur les Portugais, les poursuivit jusque dans leurs vaisseaux, & leur tua beaucoup de gens. Edoïard Pachéco, qui commandoit l'arrière-garde des Portugais, pensa estre de ce nombre, ayant été envelopé par les ennemis; mais les deux Albuquerquez le secoururent & le dégagerent, & il en fut quitte pour abandonner une partie du butin qu'il avoit fait dans le pillage des habitations & des vaisseaux.

Les Calécutains enfléz de cet avantage, se promettoient déjà de chasser les Portugais de leur pais. Ils s'entretinrent dans cette espérance pendant quelques jours; mais quand ils sceurent que leurs ennemis avoient reçu de nouvelles troupes, & qu'ils se dispoient à faire une descente, ils évitèrent leur rencontre, & reprirent le chemin des lieux d'où ils étoient venus. Quoi-qu'ils fissent

de grandes marches, & avec une extrême précaution, cependant les Portugais & les Cochinois joignirent l'arrière-garde ennemie, la taillèrent en pièces, & recouvrent une partie du butin qu'ils avoient été contraints d'abandonner.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Les Portugais entrèrent ensuite dans l'Isle de Cambala. La garnison qui y étoit la défendit si foiblement, qu'ils n'eurent pas de peine à s'en rendre les maîtres. Comme ils ne vouloient pas se charger de tous les prisonniers qu'on y avoit faits, on choisit les plus apparens d'entre-eux, & l'on passa le reste au fil de l'épée.

Zamorin ne se voyant plus en état de soutenir la guerre, où les Arabes l'avoient embarqué, & craignant qu'elle ne luy coutast le reste de ses Etats, dont la meilleure partie étoit absolument ruinée, songea sérieusement à sauver ce qui luy en restoit, ou du pillage, ou de l'incendie. Dans cette veüe, il se détermina à traiter d'une longue & durable paix avec les Portugais, à laquelle les remontrances continuelles que luy faisoit Naubedarim, contribuèrent presque autant que l'extrémité de ses affaires.

Renouveau-  
ment de Paix  
entre Zamorin  
& les Portu-  
gais.

Les Portugais en acceptèrent les propositions que l'Ambassadeur de Zamorin vint leur faire. Il fut arrêté par ce traité, qu'aussitôt après la publication de cette paix, on désarmeroit de part & d'autre, sur terre & sur mer; que la liberté du commerce seroit ouverte entre les deux nations; que les effets qui avoient été pillés dans la Factorie des Portugais, leur seroient restitués; que pour faire une compensation de ceux qu'on ne pourroit recouvrer, Zamorin s'engageroit à leur donner des épiceries, pour les dédommager de ce qui avoit été perdu; que le trafic des Calécourains seroit absolument interdit avec les Arabes; que cette paix seroit commune entre les Calécourains, les Cochinois, & les Portugais, & qu'enfin, Trimumpara regneroit paisiblement dans ses Etats, sans que Zamorin pût l'inquiéter par aucune guerre.

Conditions de  
cette paix.

La paix ayant été ainsi conclue, Albuquerque envoya

ANS DE  
J. CHRIST.

1504.

Les Portugais  
prennent un  
vaisseau Calé-  
cutain.

Naubedarim  
s'en plaint

voya Pachéco en Cranganor, où Zamorin avoit dépêché Naubedarim, pour faire délivrer aux Portugais les marchandises dont on étoit convenu ; mais dans le tems que les Calécutains satisfaisoient aux conditions du traité, les Portugais semblerent y contrevenir par la prise que Corréa fit d'un vaisseau marchand qui faisoit voile de Calécut à Cranganor, & qu'il fit mener à Cochin.

Naubedarim se plaignit à François Albuquerque, de cette irruption, qui seule étoit capable de rallumer la guerre, avec plus de fureur que jamais entre les deux Nations, si Zamorin en eust été informé, avant qu'on eust ordonné la restitution de ce vaisseau. Comme Albuquerque ne répondit qu'avec indifférence à de si justes plaintes, Zamorin fut outré de ce procédé, & arma tout de nouveau contre les Portugais, & contre leurs allies. Trimumpara, sur qui alloit tomber tout le ressentiment du Roy de Calécut, envoya demander du secours à François Albuquerque, qui ne luy donna qu'un grand & un petit vaisseau, avec deux caravelles commandées par Edoüard Pachéco. Le Roy de Cochin les joignit à cinquante autres bâtimens qu'il avoit, mais dont les équipages étoient si délabrez, que Trimumpara ne se trouvoit pas en état de résister à ses ennemis, s'il n'étoit mieux secouru des Princes ses voisins, que de ses nouveaux allies.

Cependant les deux Albuquerque remirent à la voile. Ils allèrent en Cananor, où ils trouverent des lettres que leur avoient écrites Raphael Reinel, & Cojebique fameux Capitaines Indiens, qui avoient toujours favorisé le parti des Portugais. Ces deux Officiers avertissoient les Albuquerque, que toutes choses étoient disposées à Calécut, pour recommencer la guerre plus vivement que jamais, à moins qu'ils ne fissent raison à Zamorin du pillage que l'on avoit fait d'un de ses vaisseaux, depuis la conclusion du traité ; mais au lieu d'entrer dans la justice de cette remontrance, les Albuquerque partirent de Cananor pour retourner en Portugal.

Les

Les vaisseaux des Albuquerque s'étant séparés, Alfonso arriva heureusement dans le port de Lisbonne, vers la fin de cette année. Les grandes tempestes qu'il avoit essuyées avoient ruiné son équipage; mais si son bâtiment étoit en si mauvais état, il étoit chargé d'une grande quantité de marchandises fort précieuses. François Albuquerque son frere, & Nicolas Coëlle périrent; on n'a jamais sçeu par quelle aventure ils firent naufrage, & l'on a toujours attribué ce genre de mort à la punition que François Albuquerque sembloit s'estre attirée du ciel, en abandonnant Trimumpara, au plus cruel de ses ennemis. A l'égard du vaisseau de Pierre Ataïde, il échoua. Ce Capitaine se sauva avec quelques matelots, sur les débris de son navire. Ils aborderent à Mozambique, où Ataïde estoit mort, ce qui obligea les matelots à passer du costé de Mélinde.

On apprit en mesme-tems qu'Antoine Saldagne, qui étoit parti de Lisbonne pour aller croiser la mer, entre Guardafu & le Golfe de la mer d'Arabie, avoit aussi été battu de la tempeste; que ses vaisseaux avoient été séparés; que celui de Fernand Pereira avoit été porté à Mélinde; que ce Capitaine y avoit peu demeuré, & qu'il avoit fait voile vers Socotora, qui est une des Isles de la mer rouge, jusqu'alors inconnue aux Européens.

D'autre part, Saldagne aborda dans l'Isle de S. Thomas, & cela par l'ignorance de son Pilote, qui avoit perdu sa route. Cette Isle est située sous l'Equateur, & après de soixante lieues de circuit. Comme les Portugais ont été les premiers qui l'ayent découverte, ils y envoyerent des colonies pour la défricher, & la rendirent à force de travail & de soins, aussi florissante qu'elle avoit toujours été inculte & deserte. La ville est présentement bâtie sur une petite rivière qui la partage en deux parties. L'une se nomme *la Citada*, à cause de l'Eglise cathédrale; de la maison du Corrégidor, & de celles des plus notables d'entre ces Insulaires. L'autre partie de cette ville est appelée *Rabald*, où les artisans & les matelots demeurent. Il y a dans cette Isle une citadelle flanquée de quatre bastions, & entourée

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Naufrage de  
François Albu-  
querque.

Situation de  
l'Isle de saint  
Thomas.  
Lexicon.  
Geogr. Ferrar.  
& Bandr.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

d'une autre petite rivière qui en motille les murailles. Vers le milieu de l'Isle on voit une montagne, dont la cime est couverte de grands arbres qui sont toujours environnez de nuages. Il en tombe une rosée que l'on conduit par différens canaux dans les sucreries. Le peu de tems que Saldagne voulut y séjourner l'exposa à de nouveaux périls; la tempeste le poussa dans un Golfe, en doublant le Cap de Bonne-Espérance; le même coup de vent sépara le vaisseau de Rodrigue Ravaſque, de celui de Saldagne, luy fit passer le Détroit, le porta vers Mozambique, & l'obligea d'aller motiller devant Quiloa. Il y attendit Saldagne pendant trois semaines; mais comme il n'en apprit aucunes nouvelles, il sortit de ce port à la faveur d'un meilleur vent que celui qui l'y avoit fait aller, & prit la route de l'Isle de Zanzibar, distante de Monbaça de quarante lieues ou environ.

Ravaſque Capitaine Portugais croiſe la mer,

Le Prince de Zanzibar s'en plaint.

Zanzibar, n'est séparé de la Terre Ferme que par un bras de mer; mais si étroit, que les vaisseaux ne peuvent y passer sans estre découverts par les sentinelles de l'Isle; aussi Ravaſque ne voulut point hazarder de le faire; il aima mieux demeurer dans les environs de Zanzibar à rançonner les vaisseaux qui venoient y prendre port, que de s'exposer au feu des Insulaires. Ce brigandage étoit trop grand, & faisoit trop d'éclat pour estre souffert plus long-tems, & de fait, ces peuples assemblèrent tout ce qu'ils purent de gens, soit de Zanzibar, ou des Isles voisines; ils déclarèrent la guerre aux Portugais, & les poursuivirent le plus vivement qu'ils purent pour les engager à se retirer. Le seul Prince de Zanzibar, qui ne s'étoit point encore déclaré leur ennemi, fit avertir Ravaſque, de ne pas continuer ses courses sur les vaisseaux qui faisoient voile vers les Isles, & luy manda, qu'à l'égard de ceux qu'il avoit rançonnez, il consentoit que les marchandises luy demeuraſſent, pourveu qu'il rendist l'équipage & le canon qu'il avoit pris; mais ce Capitaine, loin de déferer à une si juste demande, répondit qu'il ne rendroit rien de ce qu'il avoit gagné sur les ennemis de

sa Nation. Un si dur refus obligea ce Prince à mettre à la mer quelques bâtimens pour en tirer raison, & pour contribuer à la seureté de son petit Etat. Ravasque en ayant eu avis les fit insulter avant qu'ils fussent sortis de leur port. Les Insulaires, quoique surpris, se défendirent; mais comme ils n'entendoient pas la manœuvre du combat, les Portugais que Ravasque avoit détachez, étant plus habiles qu'eux, les forcerent, & leur prirent quatre vaisseaux, sur lesquels le fils du Prince perdit la vie; les autres bâtimens se sauverent où ils purent. Ce désavantage obligea le Prince à capituler; ce qui fut fait moyennant une certaine somme d'or dont on convint, & qu'il devoit payer tous les ans à Emanuel, par forme de tribut.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Ce Prince devint tributaire d'Emanuel.

Ravasque fit voile ensuite vers Mélinde. Sur le bruit qui couroit, que les Rois de Mélinde & de Monbaca se faisoient la guerre, il entra dans le port de Monbaca, attaqua deux vaisseaux de charge, & les prit avec trois autres petits bâtimens qui y étoient à l'ancre. Parmi les prisonniers que l'on y fit, on trouva douze Arabes, qui attendoient un navire chargé de plusieurs effets de grand prix. Comme les Portugais sceurent qu'ils étoient des principaux bourgeois de la ville de Brava, éloignée de Monbaca d'environ vingt lieues, ils ne se contentèrent pas d'en tirer une grosse rançon; mais ils les engagèrent encore à porter le reste des habitans à leur livrer la ville, & à reconnoître le Roy de Portugal pour leur Souverain. Cependant le vaisseau des Arabes arriva dans le port de Monbaca, sans qu'on les inquiétât en aucune manière.

Prise de plusieurs bâtimens ennemis.

Saldagne y vint aussi mouiller en mesme-tems, avec trois bâtimens qu'il avoit gagnez dans sa navigation. Le Roy de Monbaca ne sçachant pas à quel dessein tant de vaisseaux s'assembloient dans le port de sa ville, craignit que les Portugais, qui étoient amis du Roy de Mélinde, avec qui il s'étoit broüillé, ne luy déclarassent la guerre. Dans cette veüe, il fit sa paix avec le Mélandois, pour ne se point attirer d'affaire avec les Portugais.

**ANS DE** Tandis que les choses étoient dans cette situation aux  
**J. CHRIST.** Indes, on fit une perte en Portugal, en la personne d'Al-  
**1504.** fonse, neveu d'Emanuel, & Connétable du Royaume. Cet  
 Alfonso mourut dans le plus bel âge de sa vie, & laissa  
 une fille, qui fut mariée avec Pierre, Prince de Villa-  
 Réal.

**Mort de la Rei-** La mort d'Isabelle, Reine de Castille, fille de Jean II.  
**ne de Castille.** Roy de Castille, & d'Elisabeth de Portugal, fut un nou-  
 veau sujet de tristesse, pour l'un & pour l'autre Royau-  
 me. Le Portugal auroit eu lieu de modérer un peu la  
 sienne, dans la joye que répandit la naissance de l'Infan-  
 te Béatrix, si pour comble des malheurs qui y étoient ar-  
 rivez cette année, on n'eust pas senti les secousses de plu-  
 sieurs tremblemens de terre. Ils furent si violens, que la  
 plupart des gens se virent obligez d'abandonner les vil-  
 les, & de faire dresser des pavillons & des tentes dans la  
 campagne, pour n'estre point ensevelis sous les ruines de  
 plusieurs maisons qui croulerent.

**Tremblemens**  
**de terre en Por-**  
**tugal.**

Les affaires d'Afrique ne contribuoient pas moins à la  
 gloire du Roy, que celles des Indes à l'utilité de son  
 Royaume. Jean de Menezés, à qui Emanuel avoit donné  
 le commandement de la flotte qu'il y avoit envoyée,  
 trouva le moyen d'arrêter les courses des Maures, qui  
 infestoient l'Océan. Ces Corsaires donnoient la chasse in-  
 différemment, aux vaisseaux Portugais & à ceux de leurs  
 Alliez, & les conduisoient dans le port de Larache, l'u-  
 ne des plus considérables villes de Barbarie.

**Menezés Gé-**  
**neral de la flot-**  
**te, croise la**  
**mer.**

Comme l'entrée du port de Larache étoit défenduë par  
 une tour bien munie d'artillerie, & que les Maures y en-  
 tretenoient une bonne garnison, il étoit difficile d'en ap-  
 procher à moins que l'on n'usast de surprise. Pour y réus-  
 sir, Menezés envoya quatre caravelles, qui à la faveur  
 de la nuit approchèrent de la tour, & qui se trouverent le  
 lendemain à l'embouchure du port. Menezés qui de son  
 costé, attendoit l'occasion de la marée pour faire voile  
 avec toute sa flotte vers Larache, appareilla pour se met-  
 tre à la mer. A peine le jour eut-il commencé à paroistre,

*Osius, liv. 3.*

que les Maures apperceurent les caravelles, & firent un feu considérable, mais Menezés y avoit prévu. Il avoit fait remplir de sacs à terre l'une des caravelles, qui, présentant le flanc aux ennemis, recevoit tous les coups de canon qu'ils tiroient sur les autres caravelles, & les mettoit à couvert du feu des Barbares. Ainsi les Portugais approcherent de la tour, vers laquelle la marée, qui étoit fort haute, les poussoit insensiblement.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Cependant Menezés répondoit au feu des Maures, par celui de ses vaisseaux, qu'il avoit fait entrer dans le port. Comme le Canal est profond, les caravelles aborderent aisément : alors les troupes qui étoient dessus firent leur descente ; les Maures s'y opposèrent autant qu'ils purent ; mais le détachement que Menezés avoit fait pour soutenir ceux qui mettroient pied à terre, décida bientôt cette affaire. Les Portugais tuèrent un grand nombre de ces Barbares, réduisirent les autres à se sauver, mirent le feu à une galère qui étoit dans le port, s'emparèrent de quelques vaisseaux ennemis, & se retirant avec la marée qui commençoit à baisser, ils retournèrent à Arzile, chargés de butin & comblés de gloire.

Descente des  
Portugais à  
Larache.

Ils retournent  
à Arzile.

Cette action fut suivie d'une autre plus hardie dans son entreprise, plus périlleuse dans son exécution, & aussi heureuse dans le succès. Les Maures qui avoient accoutumé de prendre leurs quartiers d'hiver dans les montagnes, où il étoit difficile de les aller forcer, s'étoient encore retranchés au pied de celle de Farobe, qui fait partie du petit Atlas. Cette montagne les couvroit d'un côté, & la rivière grossie par les torrens, les mettoit en sécurité de l'autre. Là ces peuples donnoient tous leurs soins à la culture de la terre, à la chasse, & à la nourriture de leurs troupeaux. Menezés qui avoit formé le dessein de les y aller surprendre, fit faire de petites nacelles qu'un cheval pouvoit porter ; il choisit deux cents cavaliers, en qui il avoit le plus de confiance, monta à cheval, & ne leur déclara son dessein que quand il fut arrivé sur le bord de la rivière. Alors il ordonna qu'on jettast

Belle action de  
Menezés.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

les nacelles à l'eau pour passer ses troupes, & que chaque cavalier tint son cheval par les resnes, pour luy faire traverser la rivière à la nage. Menezés qui connoissoit le pais, posta ses gens en de certains endroits élevez & avantageux, d'où ils pouvoient observer quand les Maures iroient chasser, ou travailler dans la campagne, ainsi qu'il arriva bientoist après que les Portugais se furent mis en embuscade. Les Portugais fortirent alors de leurs postes; ils se partagerent en différens petits corps, entrèrent dans les habitations, firent main basse sur ceux qui y étoient demeurez, & porterent l'épouvante dans les autres villages, où ils continuerent de faire le dégast, tandis que Menezés faisoit conduire au bord de la rivière, le bétail qu'on avoit pris pour la luy faire passer à la nage. Tout cela s'exécuta sans qu'il eust perdu un seul homme, ni que les Maures se fussent mis en devoir de s'y opposer. Ils l'eussent pu faire néanmoins, & fort aisément, s'ils se fussent emparez du gué par où les Portugais étoient descendus dans leur pais.

Inquiétude de  
Trimumpara.

D'un autre costé, le prodigieux armement que Zamorin avoit sur pied, causoit de mortelles allarmes à Trimumpara. Ce Prince ne se voyoit pas en état de soutenir les approches d'un si redoutable ennemi. Le peu de gens fidelles qu'il avoit, le petit nombre de soldats & de vaisseaux qu'Albuquerque luy avoit laissez, sous le commandement de Pachéco, ne luy donnoient pas la moindre espérance, ni de se sauver, ni de se défendre, & pour comble de malheur, on l'avertit que ce Capitaine Portugais méditoit sa retraite. Trimumpara que ce dessein achevoit de déconcerter, se résolut de luy en parler, & mesme dans des termes aussi honteux pour Pachéco, s'il l'abandonnoit, que peu avantageux pour les Portugais, dont il devenoit la victime pour avoir été leur ami.

Pachéco ne pouvant souffrir que Trimumpara luy fît une telle injure, s'engagea à mourir les armes à la main pour sa défense, ou à vaincre Zamorin, qu'il se promettoit de mener vif ou mort en Portugal. Quoi-qu'il n'y

eust pas grande apparence que les choses tournaissent comme Pachéco le disoit, cependant cela rassura Trimumpara, & dissipa sa crainte & ses injustes soupçons.

Après ces assurances Pachéco ne s'occupa que des moyens, dont il se serviroit pour la défense du Roy de Cochîn. Dans cette veüe, il assembla les plus riches Arabes & les principaux bourgeois de la ville. Il leur remontra de quelle importance il étoit pour eux & pour leur patrie, de faire les derniers efforts pour s'affranchir du pouvoir des Calécutains; il exagéra quelle seroit leur tyrannie, si le droit des armes confirmoit en eux cette haine invétérée & mortelle, que de tout tems ils avoient eu pour les Cochinois; il les exhorta à ne se point étonner du nombre de leurs ennemis; mais sur tout, il leur fit voir quelle seroit la honte de ceux qui par lâcheté ou par intérêt, trahiroient leur patrie pour passer dans le parti contraire, & il ajouta à cette honte la menace des plus rudes supplices que mériteroit une perfidie de cette nature. Ce Capitaine prononça ces dernières paroles d'un ton si ferme & si fier, que les moins résolus dans le parti de Trimumpara, prirent une nouvelle assurance en Pachéco, & se trouverent ébranlez par la seule crainte des peines dont il intimida les traîtres. Après avoir ainsi disposé les peuples, il représenta à Trimumpara la nécessité de créer des Officiers pour entretenir quelque discipline parmi ses troupes; il se fit des armes de tout ce qu'il trouva, donna des flèches & des pierres à ceux qui ne connoissoient, ni l'usage de la poudre, ni celui de manier le fer, établit des corps de garde, posta des sentinelles, & se retrancha le mieux qu'il luy fut possible dans Cochîn.

Quoy qu'on eust pris de tres-grands soins pour retenir chacun dans son devoir, toutefois on surprit quatre pêcheurs qui se sauoient de la ville pour s'aller jeter du costé des ennemis, à qui ces perfides n'auroient pas manqué de révéler toutes les mesures que Pachéco avoit prises pour la défense de Trimumpara. Comme il étoit tres-important de faire un exemple de ces transfuges,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Pachéco se dispose à défendre Trimumpara.

Evaison de quatre Cochinois & leur punition.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

on les mit aux fers, & bientoſt après on les condamna à la mort ; mais dans le tems qu'on eſtoit preſt de les exécuter , Trimumpara touché aſſez à contretens d'une trop molle pitié voulut leur pardonner. Pachéco s'y oppoſa, & la peine de leur mort fut commuée en celle de la priſon.

Au reſte, Pachéco s'emuyoit de ne voir faire aucun mouvement aux ennemis, eux dont les forces étoient ſi ſupérieures aux ſiennes. Pour les tirer de cette létargie, il alla faire des contributions juſque dans les villages les plus proches de l'Iſle de Repelin. Zamorin piqué de cette hardieſſe, ſe mit en campagne pour réprimer ces hoſtilitez. Ce Prince marcha vers Cochin, où il ne hazarda pas d'entrer par mer du coſté du Nord. Outre qu'il y a beaucoup d'Iſles qui forment des détroits, que le ſable qui s'y arreſte, rend impraticables aux bâtimens les plus légers, on y avoit encore conſtruit pluſieurs tours qui en défendoient l'entrée : ainſi Zamorin réſolut d'attaquer Cochin, du coſté de l'Iſle de Cambala, dont le Seigneur étoit un de ſes alliez. Quoique ce paſſage fuſt aſſez bien fortiſié, Pachéco y envoya encore un de ſes meilleurs vaiſſeaux ; il renforça la garniſon de la Fortereſſe, augmenta l'équipage des deux autres vaiſſeaux & des caravelles, & distribua le reſte de ſes troupes ſur d'autres petits bâtimens.

Distribution  
des troupes de  
Pachéco.

Trimumpara, dont l'armée n'étoit compoſée que de cinq mille hommes, en détacha cinq cens ſous les ordres de deux Officiers Malabares, nommez Candagore & Frangore, & les envoya à Pachéco, qui les avoit demandez. Pachéco ſçachant que Zamorin n'étoit pas encore arrivé à Cambala, où étoit le rendez-vous général de ſon armée, profita de ce retardement, & alla faire le dégât dans le païs d'alentour. Comme il ne ſe contentoit pas d'avoir ravagé les lieux par où il avoit paſſé, il ſe déterminà d'aller inſulter huit cens Arquebuſiers, poſtez à l'entrée de cette Iſle. Après les en avoir chaffez, il entra dans quelques bourgades, en enleva les bœufs qu'il y trouva, les fit tuer, & en ravitailla ſes vaiſſeaux.

Les

Les Nayres de Cochin regardoient cette action comme un crime, ou du moins comme un mépris qu'on faisoit de leur loy, qui leur défend d'user de la chair de ces animaux pour leur nourriture. Ils se plainquirent du violement que les Portugais faisoient de leur coutume, à laquelle ils eussent voulu les assujettir; mais Pachéco, qui ne s'embarassoit pas du murmure des Nayres, continua à faire distribuer cette viande à ses soldats.

Cependant les Cochinois qui s'étoient allarmez au simple recit des forces de Zamorin, se rassurerent sur les seuls discours de Pachéco, & vécurent dans cette espérance, jusqu'à ce que l'armée du Roy de Calécut commençast à paroître. Quand ils la virent si nombreuse, les plus fermes furent ébranlez, sur tout depuis qu'ils sceurent qu'elle étoit grossie, par les grands & formidables secours que Zamorin avoit receus des Princes ses voisins & ses tributaires. Le Roy de Tanor étoit venu à la teste de quatre mille hommes; celui de Bipur en avoit fourni douze mille; le Roy de Coragam en commandoit dix-huit mille, & celui de Curige en avoit amené trois mille. Tous ces corps d'armée avoient des Commandans de leur mesme nation, des drapeaux particuliers, & des armes différentes. Naubecadarim conduisoit vingt mille hommes, parmi lesquels il y avoit plusieurs Arabes. Toutes ces troupes formoient ensemble une armée de plus de cinquante sept mille hommes. Zamorin avoit encore quatre-vingt-quatre vaisseaux de guerre & soixante-seize brigantins, remplis de sacs à laine pour opposer aux coups de canon, & pour mettre sa flotte à l'abri du feu des Portugais. On comptoit sur cette flotte près de douze mille hommes d'équipage. Comme si cela n'eust pas suffi pour ruiner une plus grande armée que celle de Trimumpara, Zamorin avoit fait élever pendant la nuit un cavalier, & construire une tour vis-à-vis du corps de garde des Portugais; ce qui les incommodoit si fort, que mesme les sentinelles n'osoient paroître que derrière des sacs à terre. Enfin, les Calécutains faisoient précéder leur flotte

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Troupes envoyées à Zamorin.

Flotte de Zamorin.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

par vingt de leurs brigantins, qui étoient enchaînez les uns avec les autres, à dessein d'entourer les premiers vaisseaux Portugais qu'ils rencontreroient, & de les embarasser d'une manière à ne pouvoir, ni se défendre, ni se sauver.

Les Barbares  
veulent faire  
une descente.

Déroute des  
Cochinois sur  
mer & sur ter-  
re,

Les Calécu-  
tains prennent  
la fuite.

Pachéco qui tantost mettoit pied à terre pour poster des soldats, & qui tantost remontoit sur ses bâtimens pour y donner de nouveaux ordres, fit à l'exemple de Zamorin, enchaîner quelques petites barques pour occuper toute la largeur du canal, pour arrêter la manœuvre des ennemis, & pour ruiner leurs desseins. Cependant les Barbares s'approchèrent de l'Isle de Cochin avec intention de faire leur descente au bruit des trompettes. Les Cochinois allarmez par le nombre effroyable de leurs ennemis, plierent, & ne reconnurent plus, ni leur devoir, ni la voix de leurs Officiers. Les Portugais & les Arabes furent les seuls qui soutinrent le choc le plus long-tems, & avec le plus de courage, quoique le feu des Barbares fust supérieur au leur. Pachéco, qui attendoit l'occasion de donner, vint à leur secours, & lâcha une bordée de son gros vaisseau si à propos, que l'épouvante se mist dans l'armée ennemie. Cette consternation étoit trop favorable pour n'en pas profiter. Ce Capitaine lâcha incontinent après son autre bordée. Le desordre s'augmentant alors avec la terreur, les premiers vaisseaux se trouverent hors de combat. Comme le reste de la flotte n'étoit plus en état de se défendre, l'armée de terre se débanda, croyant celle de mer en déroute. Enfin la nuit qui survint, favorisa la fuite des Barbares, & servit à cacher leur lâcheté. Ils se tinrent pour vaincus, parce qu'ils avoient eu à faire à des gens plus accoutumés qu'eux à disputer une victoire.

Les Calécutains, ayant rassemblé pendant la nuit ce qu'ils avoient pû du débris de leurs troupes, revinrent à la charge dès le point du jour, & renouvelèrent leurs efforts par terre & par mer, pour forcer les guez de Palignare & de Palurce, éloignez de l'Isle de Cochin d'environ trois lieus. Ces deux endroits étant les seuls par où ils es-

péroient de descendre plus aisément dans cette Île; mais Pachéco y avoit prévu, ayant fait enfoncer dans le sable des pieux ferrez à l'entrée de ces guezs, pour empêcher l'abord des vaisseaux, & la descente des ennemis. D'ailleurs, ce Capitaine prudent & courageux s'étoit précautionné, afin que les ennemis ne forçassent pas les deux guezs en même-tems. Celuy de Palignare n'étoit praticable à l'infanterie, que quand la mer s'étoit retirée; car lors que le flux augmentoit, & qu'il le remplissoit, il y avoit trop d'eau pour le faire passer aux gens de pied, & trop peu pour y faire entrer de grands vaisseaux, qui ne pouvoient y naviger, parce que le canal, quoique rempli, n'avoit pas assez de profondeur.

Pachéco se dispose à se défendre.

A l'égard du gué de Palurce, il est vray que les grands bâtimens pouvoient le traverser aisément, lorsque le flot de la mer augmentoit; mais comme il falloit qu'ils s'en retournassent & qu'ils reprissent le large, à mesure qu'il diminuoit, ce tems ne suffisoit pas pour entreprendre quelque action. Ainsi quand l'infanterie pouvoit passer le gué de Palignare, il étoit impossible à la flotte de traverser celui de Palurce; & l'impétuosité du reflux au gué de Palignare, empêchoit au contraire, le passage de l'armée, quand elle pouvoit entrer à pied sec dans Cochîn, par le gué de Palurce. Pachéco ajouta à cette heureuse nécessité, tous les autres expédiens que son expérience luy suggéra; il augmenta quand la mer haussait, la garnison qu'il avoit mise à Palurce, & renforça celle de Palignare, lors que la marée baïssoit, & en cas que les ennemis vinssent à presser l'un ou l'autre gué, & que ces obstacles qui étoient presque insurmontables, ne les arrêtasent pas, il avoit fait faire des batteries de canon, de distance en distance, pour estre averti d'un gué à l'autre de ce que les ennemis entreprendroient, afin que l'on pût envoyer du secours à ceux qui seroient le plus vivement attaquez.

Ces ordres étant donnez, Pachéco se rendit à la pointe du jour au gué de Palignare, où un parent de Trimum-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Les Portugais  
enclouèrent le ca-  
non des enne-  
mis,

Ils effuient le  
feu de la flotte  
ennemie, &  
pourquoy.

para, qu'on nommoit le Prince de Cochín, étoit déjà arrivé avec un secours de six cens hommes. On croyoit que le Roy de Calécút feroit ses premières entreprises par cet endroit, où il avoit fait dresser quelques batteries. Pachéco qui jugea à propos de les ruiner avant que la flotte des ennemis fust arrivée, fit un détachement pour aller charger les Calécutains, & après un combat fort opiniâtre, ces derniers se virent obligez de se retirer & d'abandonner leur canon, que les Portugais enclouèrent, n'ayant pas eu le tems de l'emmenner.

A peine les gens de Pachéco eurent-ils exécuté les ordres qu'il leur avoit donnez, que la flotte de Zamorin parut. Dès qu'elle fut à la portée des troupes de Trimumpara, elle commença à canonner ses retranchemens. Pachéco, au lieu de faire faire quelque mouvement à ses gens, les fit mettre ventre à terre, jusqu'à ce que ce grand feu fust un peu diminué. Les Calécutains, qui de leur côté attribuoient l'inaction des Portugais & des Cochinois, au péril où ils se voyoient, se persuaderent à ce coup qu'ils en étoient les vainqueurs; mais quand Pachéco eut donné le signal à ses soldats de paroître & de se défendre, alors les Calécutains éprouverent avec quelle intrépidité les Chrétiens alloient au combat. Les Barbares ne pouvoient user de la même précaution, dont les Portugais s'étoient servis, en se couchant sur le ventre, parce que les uns étoient sur leurs vaisseaux, & les autres dans leurs retranchemens. La plupart des bâtimens Calécutains furent démastez ou bien ouverts à fleur d'eau. D'ailleurs, les équipages étoient si diminuez & si abbatuz, que malgré les brigantins que le Gouverneur d'un Fort appelé Repelin amenoit aux ennemis, ils perdirent l'espérance de pouvoir forcer le gué de Palurce, comme ils se l'étoient proposé.

Les Calécutains n'ayant pas réussi du côté du gué de Palurce, tournerent tous leurs efforts vers celui de Palignare, où Zamorin envoya Naubeadarim avec des troupes fraîches. Un Capitaine Portugais, à qui Pachéco a-



voit laissé le commandement de celles qui devoient défendre ce gué, luy en donna avis, afin qu'il rassemblast ce qu'il pourroit de gens, qui seroient le plus en état de le suivre, & qu'il les amenast luy-mesme. Aussitost que Pachéco eut receu cet avis, il partit à la teste du secours que ce Capitaine luy avoit demandé, & trouva Zamorin, qui par sa présence animoit les troupes que Naubeadarim commandoit; de sorte que quand il en fallut venir aux mains, les deux partis combattirent avec beaucoup d'obstination & de valeur; mais enfin l'armée des ennemis plia, quoy qu'elle fust la plus forte & la moins fatiguée. Zamorin tourna tout son chagrin contre Naubeadarim, & contre le Seigneur de Repelin, & les accusa tous deux de lâcheté. Naubeadarim piqué de ce reproche, voulut faire une seconde tentative; mais n'ayant pas été plus heureux que la première fois, Zamorin ajouta aux outrages qu'il luy avoit déjà faits, celuy de le regarder comme un Prince indigne du sang dont il étoit sorti; il eut mesme la durété de luy dire, qu'il étoit plus capable de luy faire de la honte, ou de luy causer du dommage, que de contribuer à la gloire de sa Nation, ni aux avantages de sa patrie.

Le Ciel en cette occasion, sembla seconder le courage des Portugais, & le bonheur des armes de Trimumpara; puisque la contagion se mit dans l'armée de Zamorin. Ce fleau qui la diminue plus considérablement, que n'avoit pas encore fait celuy de la guerre, suspendit les attaques des ennemis, & laissa plus de tems qu'il n'en falloit aux Portugais, pour radoubler & pour ravitailler leurs vaisseaux, & mesme pour faire de nouvelles levées. On travailla aussi à arracher les palissades qu'on avoit mises à l'entrée du gué, parce qu'ayant été ébranlées par le flux & le reflux, & que la terre s'étant amolie, elles n'étoient plus assez fermes pour en tirer tout l'usage qu'on en devoit attendre. On les recula dans un autre endroit où elles furent posées avec plus d'art & de loisir qu'auparavant.

Zamorin, à qui les ressources commençoient à manquer,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Second dés-  
avantage des  
ennemis.

La maladie se  
met parmi eux.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Zamorin con-  
sulte les Prê-  
tres de sa loy.

Turcol est une  
espèce d'hermi-  
tage.

consulta les Brachmanes, & eut recours à eux pour se rendre le ciel favorable. Les Brachmanes plus empêchez que ce Prince, à luy procurer le secours qu'il exigeoit d'eux, luy firent comprendre qu'il s'étoit attiré la colère de ses Dieux par les outrages qu'il avoit faits à leurs Ministres, en les traitant d'imposteurs, & en insultant à leurs vœux & à leurs sacrifices, & qu'enfin ils ne connoissoient point d'autre moyen pour fléchir les Dieux irritez, que de faire bâtir un Turcol, où les Ministres qu'il y entretiendrait, tâcheroient par leurs prières & par leurs austérités, à luy rendre la protection que son injustice & son emportement avoient détournée de dessus ses armes. Ils l'assurèrent de plus, que si sa soumission & son repentir secondoient leurs intentions, ils pourroient luy dire dans peu, quel jour seroit le plus heureux pour présenter la bataille à ses ennemis, sur qui ils luy faisoient espérer de remporter la victoire.

Le Roy de Calécut défera aveuglément aux conseils des Brachmanes, & ajouta tant de foy à leurs prédictions, qu'il suivit exactement leurs conseils. Il donna de nouveaux ordres pour se remettre en campagne, & augmenta son artillerie de trente pièces de canon & de trois mille hommes pour le servir. Comme ce Prince n'étoit pas fort éloigné du gué de Palignare, où se devoit passer cette nouvelle action, il y fit marcher son armée. Naubeadarim étoit à la teste de l'avangarde composée de douze mille hommes. Le Seigneur de Repelin commandoit le corps de bataille, aussi composé de pareil nombre de gens, & enfin, le Roy demeura à l'arrieregarde avec quinze mille hommes.

Défense surprenante de Pachéco.

L'armée de Zamorin étant arrivée vis-à-vis le gué de Palignare, ce Prince fit dresser une batterie pour chasser les Portugais de leur poste; mais Pachéco, au lieu de l'abandonner le défendit si vigoureusement, quoy qu'il n'eust que deux vaisseaux, qu'il réduisit les ennemis à se retirer dans un bois pour se mettre hors de la portée de son canon. Ce feu dura jusqu'à ce que Naubeadarim parut avec

sa troupe pour forcer le gué. Alors Pachéco fit charger son canon à cartouche, & tua tant de gens à Naubecadrim, que ce Prince n'osa hazarder de passer outre.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Sur ces entrefaites, le Seigneur de Repelin arriva pour le seconder. Zamorin entra avec eux dans le gué pour les soutenir, & pour tâcher tous ensemble de parvenir jusqu'au passage, & de joindre les troupes de Trimumpara; mais ni les ordres de Zamorin, ni les menaces de ses Officiers généraux, ne purent déterminer que la moitié de leurs gens à s'exposer au canon des Portugais, & à affronter des périls aussi évidens qu'étoient ceux qui les menaçoient, sur tout depuis qu'ils avoient vu que le canon avoit emporté quelques soldats de la garde de Zamorin; de sorte qu'il n'y eut que ses meilleures troupes qui passèrent. A peine eurent-elles mis pied à terre, & elles trouverent des dangers nouveaux, & auxquelles elles ne s'attendoient pas. Outre les palissades que Pachéco avoit fait enfoncer dans le sable pour embarrasser l'entrée des deux gueuz, il avoit fait mettre encore sur le rivage des pieux ferrez & pointus par le haut, & qui ne paroissant presque pas, à cause de la bouë dont ils étoient couverts, surprirent & incommoderent si fort ceux qui étoient descendus, que la plupart en furent estropiez. Cependant l'artillerie des Portugais causa tout le desordre que l'on en pouvoit attendre.

Zamorin, voyant qu'il ne réussiroit pas de ce costé là, & qu'on le défendoit mieux qu'il n'étoit attaqué, fit passer d'autres troupes un peu plus bas, que le lieu où ses gens étoient encore aux mains. Les Calécutains firent cette dernière manœuvre avec tant de diligence, qu'ils poussèrent jusqu'aux premières palissades; ils les ruinèrent à coups de hache, & se frayerent un chemin pour gagner un petit Fort, d'où ils chassèrent les gens de Trimumpara. Pachéco qui s'en apperceut, se jeta aussitôt dans la barque de Jusarte, Capitaine Portugais, pour s'opposer à ceux qui se mettoient en devoir de l'environner; & par le feu de son canon, il éclaircit à veüe d'œil ce nombre d'enne-

Vigoureux &  
forts des Calé-  
cutains.

ANS DE mis qui étoient sur le point de l'accabler. La marée qui  
 J. CHRIST. commençoit à couvrir le sable, acheva de déconcerter les  
 1504. Barbares, & les mit entre les risques du feu & de l'eau.  
 Plusieurs y périrent, & les autres se sauverent dans les  
 bois.

Zamorin court  
 risque de la vie,  
 & se sauve.

Les barques Cochinoises voguant plus facilement qu'elles n'avoient fait, à cause du flux qui avoit rempli le canal, poursuivirent toujours à coups de canon les Calécutains fugitifs, parmi lesquels Zamorin se trouva. Comme ce Prince avoit couru beaucoup de danger en cette occasion, le sang de quelques Officiers qui furent tuez à ses costez ayant rejailli jusque sur ses habits, il mit pied à terre pour prendre le chemin du bois.

Les ennemis  
 font empoisonner  
 les fontaines.

Le Seigneur de Repelin, qui de son costé n'avoit pas mieux réussi dans ses entreprises que Zamorin, se proposa un moyen plus sûr que celui des armes; puisqu'il tâcha de corrompre par argent quelques habitans de Cochin, pour empoisonner les fontaines, & le pain de munition qu'on distribuoit aux troupes. Cet expédient, auquel on ne put remédier qu'après avoir fait une perte considérable, fit soupçonner à Pachéco, que la ruse chez les ennemis avoit suppléé au courage & à la force. Comme il vit que la mortalité parmi ses gens, étoit aussi grande que parmi les bourgeois de la ville, il fit éprouver l'eau des fontaines. Les animaux à qui l'on en donna, étant morts aussitôt après en avoir bu, on travailla à combler les citernes, & à en faire de nouvelles; ce qui ne se pouvoit exécuter dans l'Isle de Cochin, sans faire une extrême dépense.

Ordonnance de  
 Trimumpara,  
 touchant la  
 vente du pain.

A l'égard du pain qui se vendoit au peuple, ou que l'on distribuoit aux soldats, Pachéco exhorta Trimumpara de rendre une Ordonnance, par laquelle les Pourvoyeurs & les Vivandiers seroient obligez d'en manger en présence de ceux à qui ils en devoient vendre. Les ennemis se voyant par là sans aucune ressource pour perdre les Portugais, & se trouvant confus de n'avoir fait que d'inutiles efforts pour en venir à bout, tâcherent pendant la nuit d'introduire dans Cochin quelques-uns de leurs gens, qui sous  
 pré-

prétexre de préférer le fervice de Trimumpara à celui de Zamorin, devoient mettre le feu dans cette ville, & faire enforte que les Calécutains y puffent entrer; mais ils trouverent tant de difficulté à tromper ou à furprendre Pachéco, qu'au lieu de fe reposer de cette entreprife fur quelques Cochinois à qui il étoit dangereux de fe confier, Zamorin ordonna qu'on employaft la plus grande partie de fes foldats pour applanir les chemins les moins praticables, tandis que l'on conftituroit de petits Forts de diftance en diftance, & qu'à mefure que l'on approcheroit de la ville, on éleveroit des cavaliers, fur lefquels on drefseroit des batteries. Cependant le Roy de Calécut fe difpofa à fe mettre à la tefte de trois mille hommes, qu'il avoit choifis luy-mefme parmi fes troupes, & nomma Naubecadarim, & le Seigneur de Repelin, pour fes Lieutenans Généraux.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Nouveaux ou-  
vrages des Ca-  
lécutains.

Les ordres que Zamorin donna pour l'armée navale, ne furent pas d'une moindre conféquence; fa flotte étoit compofée de cent dix brigantins, dont la plupart étoient enchaînez les uns avec les autres. Quant à ceux qui ne l'étoient pas, on les affembla deux à deux par des pièces de charpente pofées & attachées avec des liens de fer fur leurs prouës & fur leurs poupes & l'on y éleva une efpece de petite tour qui pouvoit contenir dix Soldats. Comme ces bâtimens devoient avoir plus d'élevation que les vaiffeaux Portugais, on efperoit auffi que les foldats qu'on y poferoit, tiroient avec beaucoup de facilité, & d'avantage fur leurs ennemis. On joignit à ces nouvelles machines plufieurs galères & barques de paffage; on mit fur quelques-unes de ces barques des balots d'étroupe préparée dans un artifice fi vif & fi fubtil, qu'ils devoient mefme brûler dans l'eau lors qu'ils tomberoient dans la mer, après avoir fait leur effet dans les vaiffeaux Portugais, fur lefquels on devoit les jeter.

Pachéco fe difpofa de fa part à recevoir les ennemis, & à fe précautionner contre tous ces grands préparatifs, dont la moitié eût fuffi pour abifiner une armée plus confidérable que la fienne; mais comme il ne fe trouvoit pas



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

en état d'aller insulter les Calécutains, avec la mesme intrépidité qu'il avoit fait dans quelques autres occasions, il les attendit; il fit tourner la poupe de quelques-uns de ses navires du costé du rivage, ordonna que l'on attachast avec de gros liens de fer, plusieurs masts sur la prouë, & les disposa d'une telle manière, que ces masts se présentoient en avant, & empêchoient que les vaisseaux des Barbares ne pussent approcher des siens.

Le jour du combat étant venu, les Calécutains voulurent se mesler de jetter en forme de grenades, plusieurs de ces balots artificiels, qu'ils avoient imaginez pour mettre le feu dans les vaisseaux Portugais, sur lesquels ils tâchoient de les faire tomber; mais comme ils ne sçavoient pas s'en acquitter avec toute l'adresse nécessaire, & que d'ailleurs, ils croyoient approcher de plus près les bâtimens Portugais, cet artifice tomba dans la mer, & incommoda plus les Calécutains que les Cochinois, parce que ces derniers en étoient plus éloignez que leurs ennemis.

Nouvel embar-  
ras des enne-  
mis.

Ce ne fut pas le seul inconvenient qui déconcerta les projets des ennemis. Ils n'avoient pas prévu, en mettant sur pied ces redoutables machines, la difficulté qu'ils auroient à luy donner du mouvement, en cas qu'il en fust besoin, à cause qu'il y avoit un double timon, & ainsi la manœuvre se trouva fort embarrassante, quand il fallut en venir là. D'ailleurs, la mer fut tellement agitée le jour de cette action, que les Pilotes ne purent estre maîtres de leurs vaisseaux, & se virent obliger de s'abandonner à l'impétuosité des vagues. Si d'un costé les matelots obéissoient à la voix du Pilote, d'un autre costé le timon résistoit à son art & à sa main; l'équipage des vaisseaux partagea ce désordre; les Officiers demandoient aux soldats des choses si différentes les unes des autres, parce qu'elles estoient toutes également pressantes & nécessaires, qu'ils ne sçavoient à quoy il falloit s'attacher le plus. Il sembloit mesme que l'agitation de la mer s'augmentast, par celle où se trouvoient les Barbares; elle poussoit leurs vaisseaux si près de ceux des Portugais, qu'ils n'en tiroient pas un

coup de canon inutilement. Deux des principales machines que les ennemis avoient fait fabriquer coulerent à fonds, & les autres se trouverent hors d'estat de servir. Comme ce succès augmentoit la terreur des Calécutains, il redoubloit aussi le courage des gens de Trimumpara. Ainsi les ennemis ne songerent plus qu'à se défendre contre les vagues & contre les vents, & à se ménager le moment de fuir; puisque c'estoit le seul moyen qui leur restoit pour ne pas tomber entre les mains des Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Inutilité des  
machines des  
Barbares.

Pendant ce combat naval, Zamorin qui rodoit aux environs de Cochin avec son armée de terre, tâcha d'entrer dans cette ville; mais le Prince de Cochin, neveu de Trimumpara, secondé de Cristofle Jusarte, de Simon Andrade, & de Laurent Morene, Capitaines Portugais, s'opposa si à propos aux desseins du Calécutain, que nonobstant les differens efforts que fit Zamorin, il ne put forcer le passage par où il avoit projeté de faire sa descente. Ce Prince de qui les troupes se rebutoient sur une entreprise si périlleuse, se retira après avoir fait une perte assez considérable dans ce combat, qui dura vingt-quatre heures, & sans aucune discontinuation.

Pachéco revint le mesme jour dans le port de Cochin, où Trimumpara qui l'attendoit, le receut en vainqueur glorieux, & à qui il devoit son repos, & celui de son Etat. Comme les troupes en general devoient avoir part, sinon aux honneurs, dont le Cochinois combla Pachéco, du moins aux bons traitemens qu'il luy fit, ce Prince leur fit donner des vivres & des fruits en abondance, en attendant qu'il se vist en état de leur faire de plus grandes largesses.

Zamorin étoit agité de mouvemens bien differens. Le mauvais succès de ses desseins; la honte de sa retraite, & la diminution de ses troupes, luy causoient un véritable chagrin, & pour comble de desagrément, il se voyoit persecuté par ses Officiers, & par ceux qui paroissent le plus attachez à sa gloire, de faire une nouvelle tentative. Les troupes dont on avoit renforcé son armée; l'esperance qu'on luy donnoit d'avoir une meilleure issue, & un petit reste de

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

gloire que l'on sceut réveiller en luy, le déterminèrent enfin à une nouvelle action.

Sur le bruit de la marche du Calécutain, Pachéco se remit en campagne. Si l'on eust deû juger du succès du nouveau combat, par l'empressement que les Calécutains paroissoient avoir pour en venir aux mains, les Portugais & leurs Alliez devoient avoir toute sorte de desavantages ; mais ces barbares n'étoient braves, que quand ils se voyoient seuls, & cette fermeté dont ils se prévalurent durant leur route, se dissipa à la veüe de leurs ennemis. Le souvenir de leur dernière défaite étoit encore trop recent, pour ne leur pas faire craindre d'avoir un pareil sort dans ce qu'ils étoient sur le point d'entreprendre. L'intrépidité de ceux à qui ils avoient affaire, les intimida si fort avant qu'on eust tiré l'épée, qu'ils refuserent de le faire. Les troupes qui étoient sur la flotte ennemie, furent saisies de la même crainte, & seconderent si mal la grande esperance qu'on avoit donnée à Zamorin, que ce Prince, ourté d'une lâcheté si generale, s'en prit aux Brachmanes, comme s'il les eust voulu rendre responsables du mauvais succès de ses armes. Enfin il les traitta fort indignement, & sans aucun égard au caractère de Ministres de la Loy, dont ils étoient revestus.





# HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

*LIVRE SIXIÈME.*

EMANUEL I.  
ROY XIV.



PRE's tant de différens & d'inutiles efforts que Zamorin avoit faits contre les Portugais, & contre leurs Alliez, ce Prince prit le parti de se retirer dans ses Etats, & de finir une guerre qui épuisoit ses finances. L'entretien des troupes qu'il avoit sur pied, & le payement de celles qu'on luy avoit

1504.

R iiij



ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Abdication de  
Zamorin.

*Massée, Hist.  
des Indes,  
liv. 2. cap. 10.  
Osius, liv. 2.*

Il sort de son  
Turcol & re-  
prend le gou-  
vernement.

Seconde abdi-  
cation de ce  
Prince.

envoyées, étoient des motifs assez puissans pour l'y obliger; mais l'interruption du commerce avec les Nations étrangères, la diminution de ses sujets qui avoient déserté, ou qui étoient périés par le fer & par les maladies, y contribuèrent beaucoup. D'ailleurs, il voyoit que ses meilleures villes devenoient désertes, & ses campagnes stériles, pour n'être point cultivées. Toutes ces raisons, jointes au courage des Portugais & au bonheur de leurs armes, réduisirent Zamorin à abdiquer la Couronne, & à porter dans une solitude les restes de sa Royauté & de sa puissance. Il se dépouilla en faveur de Naubeadarim, du gouvernement de ses Etats, & se retira dans un Turcol pour y passer le reste de sa vie, en tranquillité & dans le culte de ses Dieux.

La Reine, mere de Zamorin, plus occupée de l'autorité qu'elle perdoit par l'abdication du Roy son fils, que du désir de luy rendre le courage qu'il avoit perdu, le persuada si vivement de reprendre le gouvernement & les armes, que ce Prince eut la lâcheté de la croire. Il sortit de son Turcol, & donna de nouveaux ordres pour recommencer la guerre; mais comme elle ne dura que cinq mois, la plupart de ceux qui avoient préféré son parti à celui de Trimumpara, l'abandonnerent à leur tour, & repassèrent du costé du Roy de Cochîn. Zamorin touché d'un changement si imprévu, retourna dans son Turcol, pour y embrasser avec plus de ferveur ce genre de vie oisive & indifférente.

Tandis que les Calécutains se désoloient sur leurs malheurs passés, & sur la ruine de leur païs, Trimumpara félicitoit Pachéco sur ses grandes victoires. Ce Prince voulut pour marque éternelle de sa reconnoissance, qu'on décernast les derniers honneurs à ce Capitaine, & que la postérité aprist les obligations qu'il luy avoit; puisque par son courage & par sa prudence, il avoit éloigné de ses Etats cette effroyable multitude d'ennemis, qui en avoient conjuré la ruine.

La nouvelle de cette guerre étant venue à Coulan, les

Arabes qui vouloient porter les habitans à se soulever, firent courir le bruit, que Zamorin avoit battu les Portugais, & qu'il avoit mis leur flotte en déroute. Comme il étoit très-important de désabuser les Coulanois, & de rassurer les Portugais qui étoient dans cette ville, parce que l'on commençoit à les persécuter, Pachéco s'y rendit. Il dissipa par sa présence toutes ces fausses allarmes, & fit délivrer aux Portugais les épiceries qu'on leur avoit refusées pendant ces mouvemens; on en chargea les vaisseaux du Roy, & aussitôt après ils firent voile en Portugal. Pachéco se remit à la mer avec sa flotte, & rangea toute la coste des Indes. Sa réputation y étoit si bien établie depuis qu'on avoit sçu ses derniers exploits, que les Rois les plus redoutez craignoient sa valeur, & ordonnoient à ceux qui commandoient leurs armées navales, d'éviter sa rencontre. Les Pirates en usoient avec la même précaution.

Dans le tems que Pachéco costoyoit les Indes, Lopo Soarez y arriva avec une flotte de treize navires. Ce Capitaine ayant pris par les mémoires que Pierre Ataïde avoit laissés à Mozambique où il étoit mort, que Zamorin avoit déclaré une cruelle guerre aux Portugais & aux Cochinois, ce Capitaine se crut obligé de les aller secourir. Dans cette vue il partit pour Mélinde, où le Roy de ce pays luy confirma la même chose; ce qui l'engagea à faire encore plus de diligence pour se rendre en Cananor, où il vint heureusement mouïller avec sa flotte. Gonçalez Barbosa, qui y étoit alors, luy dit tout ce que Pachéco avoit fait d'héroïque dans la guerre contre les Calécourains, & comment elle s'étoit terminée par la honteuse abdication de Zamorin.

Cependant Naubecadarim, qui étoit monté sur le trône de Calécour, en qualité de plus proche héritier de Zamorin, & qui avoit succédé à la haine que son prédécesseur portoit à Trimumpara, envoya demander du secours au Roy de Cranganor. Comme ce Prince étoit allié du Roy de Calécour, il fit aussitôt équiper une flotte considérable. Il en donna le commandement à Maimane, l'un

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Voyage de Pachéco à Coulou.

Il range la coste des Indes.

Il met dans ses intérêts le Roy de Cranganor.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

de ses plus renommez Capitaines, & luy ordonna d'entrer dans l'Isle de Cochin, aussitost que la flotte des Portugais auroit mis à la voile.

Soarez découvrit ce projet. Il assembla le Conseil de guerre, & l'on y résolut, que pour prévenir les ennemis, on mettroit à la mer quinze esquifs, vingt-cinq brigantins, & une caravelle, avec deux mille hommes d'équipage; qu'on tourneroit vers Cranganor, & que le Prince de Cochin, à qui l'on donneroit huit cens hommes de pied, s'empareroit du gué de Paliport, près de Cochin, par où les Barbares devoient faire leur descente. Ces mesures étant prises, Soarez détacha cinq de ses vaisseaux, pour canonner ceux de Maimane. Comme Soarez trouva bientoist après l'occasion d'en venir aux mains, il ne la manqua pas. L'action dura long-tems, & fut très-opiniâtée de part & d'autre. Maimane & ses deux enfans, furent tuez dans ce combat; mais enfin, les Portugais ayant perdu moins d'hommes & de vaisseaux que les ennemis, ils les obligerent de relâcher dans quelques-uns de leurs ports.

Le Prince de Cochin, qui d'autre part étoit aux prises avec Naubeadarim, Roy de Calécut, mit en déroute la meilleure partie de son armée, & la réduisit à se retirer dans Cranganor. Les Cochinois se voyant renforcez par les Portugais, qui avoient mis pied à terre, poursuivirent ces fuyards jusque dans cette ville, & y entrèrent confusément avec eux. Les habitans s'enfuirent, & les ennemis qui venoient d'y entrer par une porte, ne firent que traverser la ville, & sortirent par l'autre; de sorte que les Portugais, qui par la crainte des uns & par la fuite des autres, se virent les vainqueurs & les maîtres dans Cranganor, pillèrent & brûlèrent toutes les maisons des Arabes, & n'exceptèrent que celles que les Chrétiens y avoient acquises.

Entrée des Portugais & des Cochinois, dans Cranganor.

Vers la fin de cette année, Ferdinand Roy de Castille, envoya une puissante flotte en Afrique, sous les ordres de Fernandez de Cordouë. Les conquestes que ce Général fit sur les Maures, la prise de Mazalquivir, & celle d'Oran,

*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV.* 137

d'Oran, que les peuples abandonnerent; les fortifications que le Castellan y fit faire, & qui la rendirent l'une des plus fortes places d'Afrique. Tous ces grands succès déterminerent Emanuel à faire bâtir sur la coste le Fort de Castel-Réal, pour mettre en seureté les autres places qu'il y avoit, & pour les défendre contre les entreprises de ses ennemis, & de ses voisins.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1504.

Construction  
du Fort de Ca-  
stel-Réal.

L'année suivante, le Roy fit équiper une flotte de seize navires & de six caravelles pour les Indes. François Almeida en fut déclaré Général, en mesme-tems qu'Emanuel le nomma à la Vice-royauté de ce pais. Cette flotte devoit asséurer le commerce, qui souvent étoit interrompu par la malice ou par la jalousie des Barbares, & mettre à couvert les Princes amis, ou alliez des Portugais, des insultes que les ennemis leur pouvoient faire.

1505.

Le Roy envoya  
une nouvelle  
flotte aux In-  
des.

Comme toutes ces guerres épuisoient l'épargne, Emanuel envoya à Rome l'Evesque de Porto, & Jacques Pachéco, fameux Jurisconsulte, avec caractère d'Ambassadeurs. Ils avoient ordre de complimenter Jules II. sur son exaltation, & de le supplier d'accorder une Indulgence en faveur de ceux qui contribueroient aux frais de la guerre d'Afrique.

Ambassade à  
Rome.

Pendant que le Roy cherchoit des secours spirituels, Naubeadarin, Roy de Calécut qui ne pouvoit plus rien entreprendre par luy-mesme, tâcha d'intéresser dans sa querelle Campson, Sultan d'Egipte. Dans cette veüe il luy envoya un Ambassadeur, pour luy représenter l'état où étoit la religion de ses peres, s'il n'en entreprenoit la défense, & s'il ne fauvoit le sepulchre de leur Prophete des mains des Portugais. Ce Ministre Calécutain avoit aussi ordre de luy exposer, que ces Européens étoient sur le point de porter leurs brigandages, jusque dans les lieux pour qui les Egiptiens ont le plus de vénération. Comme si le récit de ces prétendus outrages n'eust pas suffi pour exciter l'indignation du Sultan, l'Ambassadeur ajouta, que les Portugais s'étoient proposé de donner des loix à l'Orient, & de se rendre maîtres des richesses de

Union du Sul-  
tan d'Egipte &  
du Roy de Ca-  
lécut,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

l'Asie. Qu'au reste, il n'y aoit point de tems à perdre pour rémedier aux malheurs qui les menaçoient. Naubeadarim ne le pouvant faire sans le secours qu'il luy envoyoit demander, il s'offroit de joindre toutes les forces qu'il pourroit mettre sur pied, & defournir les sommes nécessaires pour les frais de cet armement, quelque grand qu'il pust estre.

Ambassade du  
Roy d'Aden,  
en Égypte.

Le Roy d'Aden, que l'honneur d'estre de la race de leur Prophète Mahomet, distingue parmi les Rois d'Afrique, dépêcha aussi un Ambassadeur au Sultan, avec ordre de luy faire de pareilles soumissions & de semblables remontrances. Campson, qui de son costé ambitionnoit la qualité de Protecteur de la secte Mahometane, & du Temple de la Mecque, situé dans les terres de son obéissance, accorda aux Ambassadeurs de Calécut & d'Aden, tout ce qu'ils luy demanderent, & dés-lors, on se disposa à la plus cruelle guerre qui fut jamais.

Ambassade des  
Vénitiens dans  
le mesme país.

D'un autre costé, les Vénitiens, jaloux du commerce que les Portugais faisoient en Orient, envoyèrent aussi un Ambassadeur au Sultan, pour l'exhorter à leur faire la guerre, & pour leur oster par ce moyen l'empire de la mer des Indes. Comme cette République vouloit y contribuer en quelque chose, son Ambassadeur mena avec luy des ouvriers pour fondre de l'artillerie, & pour travailler à la construction de quelques vaisseaux, sur le modele de ceux dont on se sert en Europe.

Remontrance  
de l'Envoyé du  
Sultan au Pape.

Quoique le Sultan se vist en état de se rendre redoutable à de plus puissans ennemis que n'étoient les Portugais, il prit le parti, avant que de rien entreprendre, d'envoyer à Rome un Religieux nommé Maurus, & il le chargea d'une lettre qu'il écrivoit au Pape Jules II. Il se plaignoit à ce Pontife, des desordres que les Castillans & les Portugais faisoient dans les terres de son obéissance; il ajoûtoit que Ferdinand, Roy de Castille, autorisoit dans les Royaumes de Grenade & d'Andalousie, une tyrannie qui étoit sans exemple; que les Castillans faisoient mourir la plûpart des Maures, qui tomboient entre leurs mains;

que s'ils faisoient quartier à quelques-uns, ce n'étoit qu'à condition d'embrasser le Christianisme; que s'ils n'y consentoient pas assez promptement, ils les condamnoient au bannissement, & sous ce prétexte, ils s'attribuoient la confiscation de tous leurs effets.

Les plaintes de Campson contre Emanuel, ne furent pas moins vives, que celles qu'il faisoit contre Ferdinand. Il exposoit dans la mesme lettre au Pape, que les Capitaines du Roy de Portugal, ne se contentoient pas de croiser la mer, & d'attaquer tous les vaisseaux qui passoient d'Egipte en Arabie; qu'ils insultoient encore ceux qui alloient en pèlerinage à la Mecque, & qu'ils n'épargnoient pas les bâtimens qui arboroient ses Pavillons. Enfin, il accusoit les Portugais de piller les Bureaux où l'on faisoit la recette de ses péages & de ses tributs. La manière avec laquelle Campson avoit exagéré toutes ces prétendues violences, qui étoient, ajoutoit-il, si opposées au droit des gens, fit d'abord craindre au Pape, que cette affaire n'eût de fâcheuses suites. Cet Empereur protestoit, que si le Pape n'y mettoit ordre, il useroit de représailles envers les Chrétiens qu'on trouveroit dans ses Etats, & contre ceux qui iroient au S. Sepulchre. Il menaçoit d'abattre leurs Temples, de faire des descentes dans les ports où ils étoient établis, & de ravager une partie des costes de l'Europe; mais comme il ne vouloit pas entrer dans une guerre si cruelle contre les Castillans & contre les Portugais, & mesme contre leurs Alliez, sans en avoir adressé ses justes plaintes au Chef de leur Religion & de leur croyance, il espéroit aussi que le Pape, par son autorité & par sa médiation, arrêteroit le cours de toutes ces violences.

Le Pape pénétré de ce que Campson luy remontoit par sa lettre, témoigna à Maurus qu'il falloit l'aller communiquer aux Rois d'Espagne, & de Portugal. Il s'offrit d'y ajouter des Brefs, & d'exhorter ces Monarques à finir ces hostilités; ce qu'ils pouvoient faire fort aisément, puisque leurs sujets n'étoient point encore divisez par la

ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

*Maffée, Hist.  
des Indes,  
liv. 3. chap. 2.*

*Menaces du  
Sultan.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

Maurus va en  
Portugal, & de  
là en Castille.

Vive remon-  
trance du Roy  
au Pape.

Retour de Mau-  
rus à Rome, &  
de là en Afri-  
que.

guerre. Maurus ayant eu son audience de congé partit de Rome. Il alla d'abord en Portugal, & présenta au Roy les Brefs du Pape, & la lettre du Sultan. Emanuel n'eut pas de peine à désabuser le S. Pere, des fausses impressions que Campson avoit tâché de luy donner. Il le fit asséurer par son Ambassadeur, que le Roy de Castille ni luy, n'avoient jamais eu intention de profiter des dépotailles des Barbares, quand ils avoient envoyé des vaisseaux aux Indes; mais seulement qu'ils vouloient y établir les vérités de l'Evangile sur les ruines de l'Alcoran. Il supplioit le Pape de joindre ses forces aux leurs pour continuer une guerre si justement entreprise contre les Maures, que l'on avoit déjà chassés d'Espagne. Il ajoutoit, que le Ciel avoit sans doute réservé sous son Pontificat, la glorieuse exécution de cette Croisade, proposée autrefois sous celui du Pape Alexandre VI. son prédécesseur; qu'au reste, il falloit mépriser les menaces du Sultan; que l'on ne devoit pas appréhender que cet ennemi commun de tous les Chrétiens, se vangeast sur les pèlerins qui alloient visiter les Saints lieux; que le Sultan n'avoit garde de le faire pour ne point compromettre les tributs qu'on levoit sur eux, & qu'il perdroit s'il s'opposoit à la devotion des Fidèles, & qu'enfin, la seule crainte de s'attirer le ressentiment de tous les Princes de l'Europe, s'il insultoit indifféremment les pèlerins, arresteroit le cours de ses menaces, au lieu que dans la conjoncture présente, il n'avoit qu'à se défendre contre les Portugais & contre les Castillans.

Maurus passa de Portugal en Espagne; Ferdinand luy ayant paru dans les mêmes dispositions qu'étoit Emanuel, ce Religieux retourna à Rome, où le Pape luy communiqua en partie les réponses que les Rois de Portugal & de Castille avoient faites à ses Brefs. Il en fit expédier des copies en bonne forme, qu'il luy donna; après quoy Maurus repartit de Rome pour retourner en Afrique, & pour informer le Sultan de sa négociation.

Pendant tous ces mouvemens auxquels l'union de Cam-

pſon & de Naubeadarin avoit donné lieu, Pachéco & Soarez revinrent à Liſbonne. Leur retour cauſa beaucoup de joye au peuple, qui voyoit en ces deux hommes deux des plus grands Capitaines de leur tems. Le Roy qui attribuoit plus juſtement à la protection du Ciel, qu'à leur ſage conduite, la gloire de tant d'exploits, en voulut rendre grâces à Dieu, par une proceſſion ſolemnelle. Il y aſſiſta en perſonne, & par une diſtinction juſqu'à lors ſans éxemple, il fit marcher Pachéco immédiatement après luy.

Enſin, le Roy voulant mettre le comble à l'honneur qu'il venoit de faire à Pachéco, luy donna le gouvernement de la ville de S. George en Etiopie, d'où l'on apporte en Portugal les lingots & la poudre d'or qui viennent des Indes. Ce poſte que beaucoup de gens envioient, luy attira des ennemis. Quoique Pachéco gardaſt toujours une conduite hors de reproche, il ſe forma contre-luy des brigues ſecrettes, & l'on tâcha par tant de moyens, de le détruire dans l'eſprit du Roy, qu'enſin on en vint à bout. Les mémoires que l'on envoya à la Cour, touchant le mauvais uſage que Pachéco faiſoit de ſon autorité dans ſon Gouvernement, depuis qu'il en avoit pris poſſeſſion, furent les premières teintures qu'on donna de ſon prétexte du crime. Commé on s'apperceut que ces avis faiſoient quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roy, & des Miniſtres; on ajoûta, que la ſeule crainte de l'autorité de ce Gouverneur retenoit les peuples dans un ſilence violent, & que n'oſant ſe plaindre de ſes éxactions, parce qu'ils redoutoient ſon crédit, ils ſe voyoient obligez à ſ'armer de patience, ne trouvant que ce remède à leur malheur. On éxagéra enſuite, l'abus que Pachéco faiſoit de la confiance que le Roy avoit en luy, dans le maniement des richèſſes qui abordoient à S. George, pour eſtre transportées à Liſbonne; on concluoit enſin, que ſi l'on n'arreſtoit au plûtôt le cours de ces malverſations, elles ſ'augmenteroient tous les jours, par le grand éloignement qu'il y avoit d'Etiopie en Portugal; ce qui empêchoit qu'on

ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

Pachéco revint  
en Portugal.

Pachéco eſt  
fait Gouverneur  
de Saint  
George de la  
Mine.

On tâche de le  
détruire dans  
l'eſprit du Roy.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

Arrivée de  
Pachéco à la  
Cour.

Il se justifie  
dans l'esprit  
du Roy.

Le Roy fait  
plusieurs Ré-  
glemens.

ne sceust la conduite de ce Gouverneur.

De tels avis n'étant jamais négligés chez les Princes, Emanuel fit examiner celui-ci en plein Conseil. Les ennemis de Pachéco, qui connoissoient le caractère du Roy, & qui n'avoient pas moins travaillé à surprendre sa religion, que celle de ses Ministres, eurent la satisfaction de voir réussir leur malice, & d'apprendre qu'on avoit envoyé un ordre à Pachéco de venir à la Cour, où il se rendit en diligence. La froide réception que luy fit Emanuel, l'altération qu'il trouva sur tous les visages, luy donnerent un véritable chagrin. Il regarda ce changement, comme une des plus seures marques du malheur dont il étoit menacé; peu s'en fallut qu'il ne se crût coupable. On s'assura de sa personne, & dès le mesme jour on luy donna des Commissaires. Il fut interrogé sur les articles contenus dans les Mémoires, qui avoient été mis entre les mains de ses Juges; mais il se justifia avec tant de netteté & de droiture, que le Roy connut alors qu'il avoit trop déferé à de si dangereux conseils. Pachéco étant sorti de cette affaire, plus triomphant de ses envieux, qu'il ne l'avoit jamais été de ses ennemis, fut rétabli dans ses charges avec de nouveaux applaudissemens; mais tous ces honneurs ne luy firent point oublier l'injustice qu'on luy avoit faite, en le soupçonnant d'avoir manqué de fidélité dans ses devoirs, & il en conceut un chagrin si profond, qu'il ne mena plus qu'une vie triste & languissante.

Tandis que l'on travailloit à la ruine de Pachéco, on publia plusieurs Ordonnances à Lisbonne, pour l'augmentation des impôts sur les denrées. Parmi ces différens Edits, il y en eut un qui fit plus de bruit que tous les autres. Il paroissoit par cet Edit, que le Roy vouloit arrêter les trop grandes & les trop fréquentes acquisitions, que les Hospitaux faisoient des meilleurs héritages du Royaume, pour peu qu'ils fussent à leur bienséance. Comme les maisons des particuliers ne subsistent pas si longtems que les Communautés, ces mesmes Communautés, qui profitent tost ou tard du malheur d'autrui, ren-

controient à la fin quelque propriétaire indigent, ou facile, qui dans l'espérance de raccommoder ses affaires, en touchant de l'argent comptant, ruinoit sa maison en aliénant toujours avec perte pour luy, ce que ses prédécesseurs avoient acquis ou conservé avec beaucoup de peine. Pendant que les hospitaux, animez de cet esprit d'intérêt, s'enrichissoient des dépouilles des particuliers, un Gentilhomme Portugais, nommé Jean Figueira, pensa se ruiner pour faire bâtir un Fort à Guadanabar, proche du Cap de Guer en Etiopie. Une action si généreuse, & si utile pour le bien public, méritoit les recompenses qu'il s'attira du Roy; mais dans la suite du tems, ce Gentilhomme ne pouvant plus entretenir une garnison assez forte pour défendre sa Citadelle contre les Barbares, le Roy y suppléa; il le dédommagea des dépenses qu'il avoit faites, & le fit Gouverneur de la place.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

Le Fort de  
Guadanabar,  
par qui bâties  
Etiopie.

Vers la fin de la mesme année, il y eut une grande contagion à Lisbonne. La campagne s'en trouvant infectée du costé de Santaren, la Cour partit d'Almerim pour aller à Abrantes, où la Reine accoucha heureusement de l'Infant Louïs.

Naissance de  
l'Infant Louïs.

Les fureurs d'une sédition à Lisbonne, succéderent au fléau dont cette ville fut frappée, & ce que la maladie avoit épargné, devint la victime de la populace émeue & mutinée, par un scrupule de Religion. Ce tumulte arriva au sujet d'un Juif qui s'étoit fait Chrétien depuis peu de tems. Ce Juif ayant été surpris en parlant d'une manière scandaleuse & impie, du corps de Jesus-Christ qui repose dans nos tabernacles, fut accablé de plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, qui le jetterent dans le feu. Deux Moines qui survinrent, chacun une Croix à la main, coururent de tous costez, haranguerent le peuple, & l'exciterent à tirer vengeance d'une impiété qui attiroit sur le Royaume la colère du Ciel, & qui portoit une si grande atteinte à la Religion. Les Portugais animez par leur zèle & par leurs discours, s'assemblerent, & coururent aux armes. Quelques Allemans, de qui les vaisseaux

Sédition à Lis-  
bonne.

*Opasins, liv. 4.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1505.

étoient à l'ancre dans le port, se joignirent aux Portugais ; ils investirent les maisons des plus riches particuliers, les forcerent & les pillèrent.

On fit un furieux carnage de tous ceux qu'on soupçonnoit de Judaïsme. Les plus honnestes gens qui avoient, ou des envieux, ou des ennemis, ne trouvoient plus d'azile dès qu'on les avoit dénoncéz à ces bourreaux publics, qui ne respiroient que le sang & le pillage. La plupart de ces assassins avoient perdu le respect deu aux Eglises ; ils y entroient les armes à la main ; ils égorgoient jusque dans le Sanctuaire, ceux qui s'y étoient réfugiés, comme dans le seul azile qui leur restoit ; & là, sans distinction ni de sexe, ni d'âge, les plus innocens tombaient morts au pied des autels. Les Magistrats étoient sans crédit ; on ne connoissoit plus leurs voix ; on ne craignoit plus leurs menaces ; tout se trouvoit également exposé à cette émotion populaire, qui dura tout le jour. Le désordre fut encore plus considérable le lendemain. Les païsans accoururent à Lisbonne, & renouvelèrent la désolation, pour avoir part au pillage. Quelques Juifs qui étoient échapez au tumulte de la veille, & qui s'étoient renfermez dans leurs maisons, furent obligez de les abandonner à ceux qui y entrèrent, & ne se sauverent du risque de perdre la vie, qu'à la faveur des meubles précieux, & de l'argent comptant qu'ils donnerent ; ce qui fut cause que l'on massacra moins de Juifs que de Chrétiens, d'autant plus qu'on ne donnoit pas le tems à ces derniers de justifier leur créance. Cette cruelle scène dura encore tout le jour, & elle auroit peut-estre recommencé le lendemain avec autant de violence, si de Sylva & Alvarez de Castro, Chefs de la Justice, n'eussent employé le reste de leur pouvoir, pour assembler quelques hommes hardis & fidèles, & s'ils ne les eussent introduits à main armée dans Lisbonne. Alors la crainte des peines commença à étonner ceux qui les avoient meritées, & les réduisit à la fuite. Les vaisseaux étrangers qui étoient à la rade, mirent aussi à la voile. Aussitôt que les troupes que le Roy envoya à Lisbonne

Lisbonne, y furent entrées, Lopez & Almeida, qui les conduisoient, s'emparèrent des principales places de la ville, y établirent des corps de garde, pourfuivirent les Chefs & les complices de ce tumulte, & dissipèrent la sédition. Les deux Moines, qui par un zèle trop indiscret, avoient excité les peuples à la vengeance, furent dégradés & condamnés à la mort; les Juges subalternes, que la crainte du péril avoit assez étonnés, ou pour se sauver, ou pour ne point paroître avec le caractère & le pouvoir attaché à leurs charges, en furent dépouillés, & pour marque d'ignominie, on les condamna à des amendes pécuniaires. Enfin le Roy osta à la ville de Lisbonne, tous les privilèges & tous les honneurs dont luy, & ses prédécesseurs l'avoient gratifiée.

ANS DE  
J. CHRIST  
1506.

Punition des  
séditieux.

Lisbonne est  
privée de tous  
ses droits.

Quand on eut rendu le calme à la ville capitale du Royaume, Emanuel y revint avec la Reine. Peu de jours après, il reçut la nouvelle, que la flotte qu'il avoit envoyée aux Indes Orientales, sous la conduite de François Almeida, avoit mouillé dans le port de Quiloa, avec seize grands vaisseaux & six caravelles. Ce Général avoit écrit de ce port, au Roy, que ses Pilotes ayant poussé leur route trop avant vers le Midy, pour doubler le Cap de Bonne-Espérance avec plus de facilité, luy avoient fait courir mille dangers différens; que le vent avoit porté ses vaisseaux dans un climat si éloigné du Soleil, qu'à peine on avoit pû, à cause du grand froid, faire les manœuvres nécessaires pour se tirer de ce péril, & pour faire voile vers l'Orient, afin de passer de-là à Quiloa.

Almeida rend  
compte au Roy  
de son voyage.

Almeida ajoûtoit dans sa mesme lettre à Emanuel, qu'Abraham, Roy de Quiloa, voulant éviter de payer le tribut qu'il luy devoit, s'étoit retiré dans les montagnes; ce qui l'avoit obligé de faire une descente, à laquelle les Quiloans s'étoient d'abord opposés; mais que nonobstant leur résistance, il étoit entré dans leur ville; qu'il en avoit assemblé les principaux habitans; qu'il leur avoit déclaré que le Roy de Portugal les prendroit sous sa protection, pourveu qu'ils luy fussent fidèles, & qu'ils reconnussent



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Mahomet An-  
conii, procla-  
mé Roy de  
Quiloa.

Ossorius, liv. 4.  
*Atassée, Hist.*  
*des Indes,*  
liv. 3. chap. 2.

Caractère  
d'Alfudaïl.

pour leur Roy, un de leur principaux Officiers, nommé Mahomet Anconii; que les Quiloans, contens de cette nouvelle domination qui les affranchissoit de la servitude, avoient promis une fidélité éternelle à Emanuel, & qu'ils avoient proclamé Mahomet. Le Général mandoit aussi au Roy, qu'il avoit fait bâtir une citadelle à Quiloa; qu'il y avoit mis une garnison Portugaise, pour défendre le nouveau Roy, & pour retenir les peuples dans l'obéissance qu'ils venoient de luy promettre, & mesme de luy jurer; qu'aussitost que Mahomet avoit été en possession de sa Couronne, il s'étoit reconnu pour tributaire de celle de Portugal; qu'en mesme-tems, ce Prince luy avoit demandé permission de faire venir à Quiloa, le fils d'Alfudaïl, qui avoit été Roy de Quiloa, & qu'Abraham avoit fait tuer pour s'emparer de son Etat; que Mahomet luy ayant appris les extrêmes obligations qu'il avoit à Alfudaïl, il luy avoit témoigné qu'il croiroit manquer de reconnoissance, s'il ne faisoit remonter la sienne jusqu'au fils de son bienfaiteur; que dans cette veüe, il seroit bien aisé d'en faire son successeur au trône où Emanuel l'avoit fait monter. Almeida ajoûtoit, que cette proposition l'avoit tellement surpris, qu'il avoit demandé à Mahomet, pourquoy il préféreroit l'établissement d'un étranger à celui de ses propres enfans, & s'il ne les estimoit pas d'assez bons sujets pour luy succéder; mais qu'enfin, ce Roy luy avoit témoigné, qu'il aimoit mieux laisser cet exemple de reconnoissance, que non pas un sceptre à sa posterité.

Almeida, charmé de la générosité de ce Prince Barbare, avoüoit en mesme-tems au Roy, qu'il avoit laissé Mahomet en pleine liberté de disposer de son Royaume, en faveur de qui il voudroit; que dans cette veüe, il avoit avancé le retour du fils d'Alfudaïl; que ce Prince l'avoit déclaré pour son successeur à la Couronne qu'il portoit; & que les Quiloans l'avoient reconnu en cette qualité.

Arrivée du  
Vice-Roy de-  
vant Monbaga.

Quand Mahomet fut établi à Quiloa, Almeida fit voile vers Monbaga. Aussitost que ce Vice-Roy fut arrivé dans les environs de cette ville, il envoya Payva, qui étoit son

plus expérimenté Pilote, pour sonder la profondeur du port, dont l'entrée est défendue par une Tour, où le Souverain de Monbaça avoit fait pointer les canons que l'on avoit pêchez, lors que les Portugais y firent naufrage. Les sentinelles de cette Tour ayant apperceu le vaisseau de Payva, en donnerent avis au Commandant, qui fit tirer sur ce Portugais. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Payva n'approchast de cette Tour, & qu'il ne la canonna. Le feu qu'il mit dans le magasin des poudres, épouvanta tellement la garnison, qu'elle abandonna son poste, & qu'elle se retira dans la ville.

Almeida, à qui Payva avoit mandé cet événement, fit entrer sa flotte dans le port. Il envoya deux de ses Officiers pour assurer le Roy de Monbaça, qu'il n'étoit point venu à dessein de luy déclarer la guerre, pourveu qu'il reconnoît le Roy de Portugal pour son Souverain, à l'exemple de plusieurs Potentats des Indes & d'Afrique, lesquels s'étoient rangez volontairement sous la protection d'Emanuel. Qu'au reste, c'étoit à luy de se déterminer dans peu sur le parti qu'il avoit à prendre, pour ne le point obliger à luy faire reconnoître une domination, à laquelle il auroit refusé de se soumettre.

Le Roy de Monbaça, qui ne pouvoit se résoudre à obéir à un Monarque étranger, ni les peuples à reconnoître d'autre Souverain que le leur, dit aux Officiers d'Almeida, que s'ils ne se retiroient promptement, il feroit faire main basse sur eux; qu'il enverroient brûler leurs vaisseaux; & qu'il leur feroit éprouver ce que les hommes de Monbaça savent faire les armes à la main, pour se débarrasser d'une Nation qui n'avoit veu que les femmes de Quiloa, fugitives & tremblantes. Sur une réponse si fière, le Général se disposa à l'attaque de la ville de Monbaça, & fit un détachement pour aller brûler le Fauxbourg le plus proche de la mer: les habitans effrayez de cet embrasement accoururent pour y remédier. Les Portugais qui s'étoient cantonnés pour les surprendre, les enveloperent, & les passèrent au fil de l'épée.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Le jeune Almeida forme une nouvelle attaque.

Vigoureuse résistance des Monbaçans.

L'incendie fut si grand & dura si long-tems, que les Portugais ne purent s'approcher de Monbaça, ni continuer leurs attaques. La garnison & les habitans, occupés à garantir de l'embrasement le reste de leur ville, se persuaderent que les Portugais ne songeroient pas à leur causer un plus grand dommage que celui de les avoir brûlez; mais le Vice-Roy ne s'en tint pas à la peur qu'il leur avoit donnée, ni au mal qu'il avoit commencé à leur faire. Il sceut par quelques espions qu'il envoya pendant la nuit, que les ennemis n'avoient point de sentinelles sur le bord de la mer; il débarqua une partie de ses troupes, se mit à la teste de ce détachement, & à la faveur de l'obscurité, il s'approcha de la ville; mais il ne voulut pas hasarder d'y entrer, de crainte de donner dans quelque embuscade; de sorte qu'il se contenta d'envoyer Almeida son fils, pour commencer l'attaque par un autre endroit, à dessein de partager les ennemis, quand ils se verroient attaqués en mesme-tems par deux différens costez.

Les Monbaçans pressés par la nécessité de se rendre, ou de se retrancher dans leurs maisons, prirent ce dernier parti, & se défendirent à coups de flèches, avec beaucoup d'opiniâtreté & de courage. Comme les rues de Monbaça sont fort étroites, & que les Portugais ne pouvoient pas s'ajuster assez bien pour tirer sur leurs ennemis, ils se virent exposés pendant un assez long-tems, à une gresle de dards & de pierres, qui leur cousta beaucoup de gens. Quand les Monbaçans n'eurent plus dans leurs maisons dequoy se défendre, ils ébranlèrent de grands pans de murailles, & les poussèrent sur les Portugais; ce qui les détermina d'enfoncer les portes des maisons, quoique bien barricadées, pour y aller assommer ceux qui s'y étoient retranchés. Les Monbaçans ne pouvant plus se dérober au ressentiment des Portugais, que par la fuite, passèrent de maisons en maisons, qui sont bâties sur le mesme niveau, & retardèrent leur mort de quelques momens; mais aussi, quand les Portugais les eurent atteints, ils les précipitèrent du haut en bas des



maisons ; de sorte que ceux qui avoient échapé au tranchant de l'épée, trouverent par leur chute la mort qu'ils avoient évitée en fuyant.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

D'un autre costé, le jeune Almeida se rendit maître du Palais du Roy, où il espéroit de trouver ce Prince, & d'en faire son prisonnier de guerre ; mais il s'étoit sauvé dans le bois. Cependant le Vice-Roy fit mettre la ville au pillage, & l'abandonna aux soldats, croyant qu'il seroit assez considérable pour les dédommager de tous les dangers auxquels il les avoit exposez ; mais les Monbaçans qui l'avoient prévu, avoient détourné leurs meilleurs efforts. Au reste, la perte que les ennemis firent dans cette journée, monta à plus de quinze cens hommes, & l'on fit plus de huit mille prisonniers ; on retint les principaux d'entre-eux, & les femmes les plus apparentes pour en tirer rançon, & l'on mit le reste en liberté. Les Portugais perdirent un assez grand nombre de leurs gens, & eurent plusieurs blesez. Monbaça ayant été pillé, le Vice-Roy y fit mettre le feu pour empêcher que les Barbares ne s'y fortifiassent mieux qu'auparavant, en cas qu'ils y revinsent après le départ des Portugais.

Pillage de  
Monbaça.

Incendie de  
cette ville.

Pendant qu'Almeida étoit occupé à la réduction de Monbaça, le vaisseau de Vasco Gomez, que la tempeste avoit séparé de la flotte, arriva dans le port de cette ville. Tout ce qu'il y avoit de bâtimens en état de mettre à la voile, firent la route de Mélinde. Lopez Chanoque & Jean Lhomme, Capitaines Portugais, dont les vaisseaux y étoient déjà à l'ancre, se joignirent au reste de la flotte aussitôt qu'elle fut arrivée ; mais le mauvais tems empêcha Almeida d'aller saluer le Roy de Mélinde, & de luy faire des présens au nom d'Emanuel. Il en donna la commission à quelques-uns de ses Officiers qui y allerent. Ce Prince en fit remercier le Vice-Roy par son propre frere, & luy envoya des vivres & des raretez de son païs, après quoy le Vice-Roy remit à la voile, & alla mouïller dans le port de l'Isle d'Anchedive.

Présens du Gé-  
neral au Roy  
de Mélinde.

En arrivant dans cette Isle, Almeida recut des lettres



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

de Gonçalez Barbofa. Ce Capitaine l'avertissoit que trois vaisseaux Arabes armez en guerre, & chargez de marchandises, faisoient voile de ce costé là. Le Vice-Roy qui ne vouloit pas manquer un si beau coup, détacha Chanoque & Payva pour croiser la mer. Il envoya le Capitaine Lhomme à Cochîn, à Cananor, & à Coulan, pour y donner avis de l'arrivée de sa flotte, & pour disposer les Facteurs du Roy, à préparer les marchandises qu'on devoit charger sur les vaisseaux qui devoient retourner à Lisbonne. Cependant le Vice-Roy fit travailler avec une diligence extrême, à la construction d'un Fort sur le bord de la mer. Sur ces entrefaites Emanuel Pazagne, à qui Almeida avoit donné le commandement de quelques navires, avant qu'il eust doublé le Cap de Bonne-Espérance, arriva dans le port d'Anchedive, accompagné seulement d'Antoine Vasco. Les autres bâtimens qui étoient avec luy, avoient été poussez en différens endroits; la plupart avoient fait naufrage, & il ne s'en étoit sauvé que cinq hommes, que Pierre Barretto avoit recueus sur son bord. Ce fut par eux que Pazagne aprit la conspiration qu'Abraham avoit tramée contre le nouveau Roy de Quiloa, & qu'il sceut que ce Prince avoit été blessé au bras; que le meurtrier avoit été arrêté; qu'il avoit avoué que c'étoit à la sollicitation d'Abraham, qu'il avoit commis cet attentat, & qu'enfin on avoit livré ce meurtrier aux plus cruels supplices, comme criminel de leze-Majesté.

Conspiration  
contre le Roy  
de Quiloa.

Cependant Chanoque & Payva, qui tenoient toujours la mer, prirent une caravelle Indienne & quelques petits bâtimens Arabes. Ils y trouverent un Portugais que Barbofa avoit dépêché pour avertir le Vice-Roy, que l'un des trois vaisseaux qu'il leur avoit commandé d'attendre au passage, étoit entré dans le havre de Calécût; que le Sultan mettoit un grand nombre de voiles à la mer, & qu'il avoit envoyé au Roy de Calécût, quatre Vénitiens que ce Prince luy avoit demandez pour fondre du canon.

Almeida, ne doutant pas que tous ces grands prépa-

ratifs ne se fissent pour renouveler la guerre contre les Portugais, fit radoubier les vaisseaux qui en avoient un plus grand besoin. Il ordonna que l'on travaillast à équiper deux caravelles & une galère, sur laquelle on mit les prisonniers Arabes pour y faire la manœuvre, & pour aller aux ennemis avant qu'ils eussent joint leurs Alliez.

Le renouvellement de cette guerre porta aussi le Vice-Roy, à pratiquer de nouvelles alliances avec les Rois du païs. Merlaë qui régnoit à Onor, situé dans le Bisnagar en Asie, & qui desiroit pareillement de contracter une alliance avec les Portugais, envoya un Ambassadeur à Almeida, pour en conclure le traité. Timoja, fameux Pirate, étant alors dans Onor, fut compris dans ce traité. Merlaë, qui par cette nouvelle alliance s'étoit procuré l'amitié des Portugais, & leur secours contre le Roy de Decan son voisin, avec qui de tems en tems il étoit obligé d'avoir la guerre, s'en servit fort à propos dans cette rencontre. Il pria le Vice-Roy d'envoyer reconnoître la citadelle de Zincatura, que le Decanois avoit fait construire auprès d'Anchedive. Le Vice-Roy ravi de trouver une occasion de rendre ce bon office à Merlaë, chargea son fils Almeida, d'aller reconnoître les environs & les fortifications de cette place. L'Officier qui y commandoit & qui étoit une des créatures d'Idalcán Roy de Goa, averti de l'approche des vaisseaux Portugais, sortit de Zincatura à la teste de mille hommes, & s'empara du rivage & de la descente. La bonne contenance des Barbares déterminâ le jeune Almeida à arborer le pavillon blanc. A ce signal de paix, ce Commandant & luy s'abouchèrent, & firent entre-eux une alliance, que le Vice-Roy confirma dans la suite. Merlaë, qui par cet accord où il étoit compris, se voyoit à couvert des insultes qu'il avoit à craindre du costé des Decanois, n'en conserva pas toute la reconnoissance qu'il devoit, puisqu'il se brouilla bientôt après avec les Portugais.

Ce différent arriva au sujet d'un grand vaisseau chargé de chevaux de Perse, que les gens du Vice-Roy allèrent

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Alliance faite  
avec différens  
Princes.  
*Strabon. liv. 1.  
& 2.  
Pomponius  
Mela liv. 1.  
Sanfon.  
Baudrand.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

insulter; mais les Arabes & les Persans, qui montoient ce navire, au lieu d'attendre l'approche des Portugais, se jetterent dans leurs esquifs avec quelques effets de transport, & firent échoüer leur principal bâtiment. Les Portugais qui n'en vouloient qu'à ce vaisseau, s'attachèrent à le relever. Quand ils l'eurent conduit à bord, quelques uns de leurs soldats prirent dix-neuf chevaux qui estoient sur ce navire, & les menerent dans quelques habitations construites sur le bord de la mer. Le Vice-Roy informé de ce qui s'étoit passé, envoya des gens pour retirer ces chevaux; mais les Arabes chez qui les Portugais les avoient mis, dirent que Merlaé les avoit fait enlever pendant leur absence.

Brouillerie du  
Général & du  
Roy d'Onor.

Le Vice-Roy surpris de ce procédé, crut avant que de s'en plaindre, devoir demander au Roy d'Onor, les chevaux qui luy appartenoient, comme étant une prise faite par les Portugais. Ce Prince, loin de répondre à cette demande, refusa d'y satisfaire. Le Vice-Roy piqué du refus, se disposa dès ce moment à tirer raison de cette infidélité. Pour cet effet, il laissa Emanuel Pazagne dans le Fort d'Anchedive, dont il luy donna le commandement pendant son absence, & mit à la voile pour aller à Onor, résolu d'entrer dans le Fleuve qui arrose les murailles de la ville, & de faire un détachement pour aller fourager le país, tandis qu'il insulteroit les vaisseaux qu'il trouveroit dans le port, & qu'il les brûleroit sur le rivage; mais les Arabes qui estoient sur ces bâtimens, ayant prévenu son ressentiment, luy promirent si positivement, que Merlaé luy feroit satisfaction, qu'ils obtinrent du Vice-Roy, le terme d'un jour pour aler négocier cette affaire, & même s'engagerent à luy en apporter la réponse.

Retraite de  
ce Prince.

Le jour se passa sans que le Vice-Roy fît aucune hostilité, pour ne pas déroger à sa parole; mais le Roy d'Onor, loin de tenir la sienne, employa cette petite trêve à faire emporter les meilleurs effets de ses peuples, & se retira dans les montagnes, où les principaux de sa Cour & de la ville, le suivirent. Ces nouvelles preuves de la mauvaise foy

de

*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV.* 153

de Merlaé, déterminèrent enfin le Vice-Roy, d'en venir aux dernières extrémités avec ce Prince. Pour commencer à luy donner des marques de son ressentiment, le Vice-Roy envoya Almeida son fils, à qui il ordonna de brûler tous les vaisseaux qu'il trouveroit dans le port ; ce qui fut exécuté avec la dernière rigueur. Le Roy d'Onor, qui du lieu où il s'étoit posté, pouvoit observer ce qui se passeroit, voyant sa ville & ses vaisseaux en feu, détacha quatre mille hommes pour les aller secourir, & pour remédier à l'incendie. Almeida s'y opposa autant qu'il luy fut possible ; mais les ennemis avoient pris de trop bonnes précautions pour ne pas réussir. Ils avoient posté à la teste de leur armée, un certain nombre de gens qui portoient de grands boucliers dont ils se couvroient, & ceux qui les suivoient immédiatement, tandis qu'on en décochoit une si grande quantité de flèches, que les Portugais se virent contraints de reculer. Comme ce mouvement ne leur étoit point ordinaire, ils en eurent de la confusion, & changeant brusquement leur manière de combattre, ils allèrent teste baissée aux ennemis ; mais d'un pas si déterminé, que malgré leur multitude & leurs efforts, ils les rompirent & les poursuivirent avec la même ardeur qu'ils en avoient été attaquez.

La vivacité avec laquelle cette action se passa de la part des Portugais, obligea Almeida de faire sonner la retraite, de crainte que les ennemis, par leur fuite, n'attirassent ses gens dans quelque embuscade. Une si sage précaution fit un effet tout contraire dans l'esprit des Barbares. Ils se persuaderent, puisque les Portugais ne les avoient pas poursuivis, qu'ils manquoient de courage & de fermeté ; dans cette pensée, ils se rallierent, & revinrent à la charge.

Les Portugais qui avoient repris leurs rangs, les receurent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent entièrement en déroute, & en tuèrent un grand nombre. Le feu ne causa pas moins de desordre que le fer, les ennemis perdirent quantité de leurs plus beaux vaisseaux, & la ville

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Le Général fait  
brûler les vais-  
seaux de Mer-  
laé.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

d'Onor fut presque reduite en cendres. Les Portugais eurent plusieurs de leurs gens bleffez, parmi lesquels se trouva Almeida, qui dans le combat receut un coup à la main droite.

Merlaé cherche  
à faire la paix.

Merlaé, connoissant mieux que jamais & mesme à ses dépens, combien il luy étoit avantageux de ménager l'amitié des Portugais, tâcha de rétablir la bonne intelligence entre-eux & luy, & fit dire au Vice-Roy, que s'il étoit disposé à oublier tout ce qui s'étoit passé, ils renouvelleroient leur union, & qu'ils la scelleroient par une bonne paix. Le Vice-Roy affectant de ne pas répondre positivement à cette dernière proposition, manda à Merlaé qu'il n'avoit pas assez de tems pour travailler à la paix, & qu'il enverroient son fils pour la conclurre, mais sous des conditions plus étroites & plus assurées que celles du précédent traité. Merlaé s'entretint dans cette espérance, tandis que le Vice-Roy retourna à Cananor.

Le Capitaine  
Lhomme in-  
sulte quelques  
vaisseaux Ara-  
bes.

D'un autre costé, les Arabes qui étoient à Coulan, empêchoient ouvertement que les Portugais ne chargeassent leurs vaisseaux, & qu'on ne leur fournît les marchandises qu'on avoit accoustumé de leur délivrer préféablement aux autres Nations. Une injustice si manifeste ne pouvant se souffrir sans une espèce de lâcheté de la part des Portugais, le Capitaine Lhomme alla insulter quelques vaisseaux Arabes; il en prit les équipages & les envoya à Antoine de Sala, Facteur de Portugal, à condition de ne rendre rien de ce qu'il luy mettoit entre les mains, jusqu'à ce que l'on eust chargé les navires. La fierté avec laquelle cela se passa, imposa beaucoup aux Arabes. Cependant le Capitaine Lhomme, qui étoit allé croiser la mer, revint avec de nouvelles prises. Il fit mettre à fond de cale de l'un de ses vaisseaux, les prisonniers qu'il avoit faits dans cette course, jusqu'à ce qu'il vist à quoy ils seroient propres. On exécuta ses ordres, mais avec moins de précaution qu'il n'étoit nécessaire. Ces prisonniers forcerent le lieu où ils étoient détenus, monterent sur les ponts, du bâtiment, tuerent les Matelors & le Patron, se ren-

Il fait de nou-  
velles prises.

Fuite des pri-  
sonniers qu'il a  
faits.

dirent maîtres du vaisseau, & se sauverent.

Le Vice-Roy outré de cet affront, & sensible à la perte de l'un de ses premiers navires, tint conseil de guerre pour délibérer sur la conduite du Capitaine Lhomme, & sur le genre de châtiment qu'il méritoit. On y proposa mesme d'en faire un exemple, & de le casser à la teste de la flotte; mais à la pluralité des voix, il fut conservé comme un ancien & bon Officier, dont le service jusqu'alors n'avoit point souffert de reproche.

Comme le Vice-Roy étoit sur le point de partir de Cananor, Gonzalés Barbosa, qui par son séjour en cette ville, connoissoit mieux qu'aucun autre le risque qu'on couroit en demeurant parmi ces peuples, luy proposa de demander permission au Roy de ce país, de faire construire un Fort, ainsi qu'il l'avoit pratiqué dans les autres lieux où il avoit abordé. Cet avis étoit trop bon pour ne le pas suivre. Ce Prince en ayant accordé la permission au Vice-Roy, on travailla si diligemment à ce petit Fort, qu'il fut achevé avant que le Vice-Roy eust remis à la voile.

La réputation que les Portugais s'acquieroient tous les jours, s'étant répandue jusque dans le Royaume de Narsingue, Crisnara qui en étoit Roy, envoya un Ambassadeur au Vice-Roy, pour ménager une alliance avec Emanuel. Mais avant que d'entrer dans tout ce qui se passa sur le fait de cette alliance, je croy devoir donner ici une idée de la Religion de ces peuples, de leurs mœurs & du Souverain de ce país.

Les Narsingois, tout idolâtres qu'ils sont, confessent l'unité de Dieu. Quoique celuy qu'ils reconnoissent ne soit pas le vray Dieu, ils luy attribuent la souveraine puissance sur toutes choses. Cependant leur culte superstitieux est bien différent de leur créance; ils adorent des monstres, à l'exemple des autres Indiens, & en élèvent les figures dans leurs Temples. Les Brachmanes sont chargés des fonctions du sacerdoce; il y a mesme des femmes qui comme eux, se sont sacrifiées au service de leurs autels. On trouve encore une autre espèce de solitaires, que l'on

ANS DA  
J. CHRIST.  
1506.

On s'en prend  
au Capitaine,

Le Roy de Narsingue envoie  
un Ambassadeur à Almeida,

Religion des  
Narsingois,

**ANS DE** nomme Banéanes. Ces Solitaires, différens des Brachmanes par leur extérieur & par leur créance, portent sur la poitrine une pierre de la grosseur d'un œuf, d'où sortent trois filets; ils nomment cette pierre *Tambarane*, & la regardent comme la figure de leur divinité. La bigamie n'est point en usage parmi les Banéanes, & si leurs femmes survivent, on les enterre auprès du tombeau de leurs maris; ou bien on les jette dans un bucher lors qu'on met leurs époux dans le cercueil.

*Maffée, Hist. des Indes, liv. 4. cap. 7. Osorius, liv. 4.*

Divinité des Narfingois.

**Leur caractère.**

Quoique les Narfingois soient persuadés de l'immortalité de l'ame, & qu'ils croient qu'on trouve en l'autre vie la récompense des bonnes actions, & la peine due aux crimes, cette espèce de morale n'empêche pas qu'ils ne soient fort enclins à l'amour & à la vengeance. Ils décident l'épée à la main toutes leurs querelles; ce combat se fait ordinairement en présence du Roy, qui donne une chaîne d'or au victorieux, comme une récompense due à son courage.

Situation du Royaume de Narfingue.

La ville de Narfingue porte le même nom que le Royaume, & en est la capitale. Elle est située sur une rivière qui favorise le commerce, & particulièrement celui des chevaux de Perse & d'Arabie. C'est la seule marchandise qui soit franche de tout tribut; mais le Roy s'en dédommage bien, par le choix qu'il a droit de faire des plus beaux d'entre ces chevaux, qu'il achete pour les revendre, ou pour les donner à ceux qui l'approchent & qui le servent. Au reste, la police est si bien observée dans ce Royaume, que si quelqu'un y avoit contrevenu, & fait le moindre tort à celui qui luy est inférieur, le Roy luy feroit réparer le dommage, & ordonneroit qu'il fût exemplairement puni.

Police de cet Etat.

Cette rigueur, loin de diminuer dans les peuples les sentimens de respect & d'amitié qu'ils ont pour leur Roy, semble l'augmenter en eux, puisqu'on peut dire qu'ils l'adorent. Cependant, on diroit que ce Prince ne se confie pas trop à ses propres sujets, par le grand nombre de gardes qui veillent continuellement à la sécurité de sa personne.

Ce Monarque soutient avec une magnificence sans pareille le caractère Royal, & l'on ne voit rien dans les Indes qui égale la somptuosité de son Palais. La délicatesse de ses tables, & le grand nombre de gens de guerre, qui sont à sa solde, enfin l'extrême dépense qu'il fait pour l'entretien de son ferrail, jointe à celle dont je viens de parler, le firent surnommer autrefois le Roy des Rois, & le Mary de mille Femmes. Il en choisit les plus belles, & les donne pour récompense aux Officiers qui l'ont servi le mieux dans ses armées.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Magnificence  
du Roy de Nar-  
singue.

Encore que ces profusions soient considérables, elles n'épuisent pas néanmoins l'épargne. Ce Roy observe inviolablement de ne jamais toucher aux sommes qu'il a trouvées dans les coffres de son prédécesseur; au contraire, il se pique de les augmenter, & de les accumuler par plusieurs lingots d'or & par des pierreries de grand prix.

Ses richesses.

Mais la Cour de ce Roy change bien de face quand il vient à mourir. On dresse un bucher fait de bois odoriférant; on met sur le haut le corps de ce Prince, revêtu de ses habits royaux, & entouré de toutes les autres marques de Souverain; les Favoris, les Maîtresses, & les premiers Officiers du defunt Roy, environnent le bucher, & quand son corps est presque consumé, ils s'y précipitent eux-mêmes pour ne pas survivre à celui qui avoit droit de vie & de mort sur eux.

Cérémonies  
des funérailles  
de ce Prince.

Crisnara, qui régnoit alors à Narsingue, dans le tems qu'Almeida remplissoit une bonne partie des Indes du bruit de ses conquestes, envoya un second Ambassadeur à ce Vice-Roy, qui étoit dans le port de Cananor, pour conclurre le traité d'alliance qui avoit été proposé. On y arresta, que les Couronnes de Portugal & de Narsingue, seroient unies par le commerce entre les deux Nations, & l'on se donna de réciproques assurances de se secourir en toutes occasions; mais comme le Narsingois vouloit affermir cette alliance, il fit proposer par son Ambassadeur, le mariage de la Princesse de Narsingue sa fille, avec le fils d'Emanuel, s'il en avoit un, à laquelle ce Mi-

Crisnara, nom  
du Roy de Nar-  
singue.

Il envoya un se-  
cond Ambassa-  
deur au Vice-  
Roy.

Conditions du  
traité d'allian-  
ce.



ANS DE nistre assureoit que le Roy son Maître donneroit une dot  
J. CHRIST. très-considérable.

1506.

Présens de cet  
Ambassadeur.

Pour commencer à donner une grande idée des richesses de ce païs, ce Ministre fit présent à Almeida, de deux colliers de perles de fort grand prix, de plusieurs pierres précieuses, & d'un grand nombre de pièces d'étoffes, que l'or joint au travail rendoit presque inestimables.

Le Vice-Roy ne pouvant répondre à cette magnificence par des présens aussi considérables, suppléa à la médiocrité des siens par de grands honneurs qu'il rendit, & qu'il fit rendre à cet Ambassadeur. Il l'assura que dans le compte qu'il en rendroit au Roy son maître, il parleroit de l'alliance faite avec le Roy de Narvingue, comme d'une des premières & des plus importantes qu'Emanuel eust jamais faites avec aucun Prince des Indes.

Départ de ce  
Ministre.

L'Ambassadeur ayant ainsi terminé sa négociation remit à la voile, & s'en retourna à Narvingue. Incontinent après le départ de ce Ministre, le Vice-Roy qui étoit toujours dans le havre de Cananor, descendit sur le rivage, & fit dresser ses pavillons sous des palmiers qui le bordaient.

Débarquement  
du Vice-Roy.

Ce fut là que le Roy de ce païs luy rendit visite, & que dans leur conférence, ils convinrent que le Vice-Roy feroit achever le Fort que Gonzalez Barbosa avoit fait commencer à Cananor, & où les Portugais pourroient mettre leurs effets en sécurité. Ce Prince y ayant consenti, on employa un si grand nombre d'ouvriers, qu'il fut bientôt achevé. On luy donna le nom du Fort S. Ange; Lopez Britto en eut le gouvernement, & y mena une garnison de cent cinquante hommes.

Nom du Fort  
de Cananor.

Pendant que les Portugais cherchoient à s'établir à Cananor, les Arabes tâchoient de les détruire à Coulan. Comme ils n'avoient reçu aucune satisfaction de la violence que le Capitaine Lhomme leur avoit faite dans le port de cette ville, en prenant les équipages de leurs vaisseaux, ils en soulevèrent les habitans, & allèrent forcer la Factorie, où ce Capitaine Portugais avoit mis en dépôt les voiles & les cordages de ces bâtimens.

Les Arabes for-  
cent la Factorie.

*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV.* 159

Sala, qui étoit Facteur, & qui ne se croyoit pas assez fort pour résister à une populace émeüe & animée par ces Barbares, se retrancha dans une Chapelle qui étoit proche de la Factorie, en attendant que Pierre Raphaël, qui étoit à l'ancre dans le port de Coulan, luy envoyast du secours; mais Raphael ne le put faire; les ennemis s'étoient emparez de toutes les avenues de la Factorie & de la Chapelle; ils les avoient entourées de fascines, où ils avoient mis le feu pour faire périr les Portugais, qui s'y étoient retranchez.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Ce nouvel échec redoubla dans le Vice-Roy, le désir de se venger & des Coulanois, & des Arabes. Plein de ce ressentiment, il envoya sa flotte à son fils Almeida qui étoit à Coulan, & luy ordonna de faire main basse sur tout ce qui s'opposeroit à luy, & de brûler les vaisseaux qu'il trouveroit dans le port. Cet ordre fut exécuté avec tant de vigueur & d'exactitude, que ces Barbares se virent hors d'état de résister ni de se défendre.

Almeida en tire  
vengeance.

Les Coulanois ainsi réduits, le Vice-Roy reçut des lettres de Cochin. Il apprit que Trimumpara avoit abdiqué; que ce Prince accablé d'années, & ennuyé des longues & fréquentes guerres qu'il avoit à soutenir, s'étoit retiré dans un Turcol; qu'il avoit nommé Naubeador, fils puîné de sa sœur, pour luy succéder sur le trône; qu'il en avoit exclus son frere, parce que dans les dernières guerres de Calécut, ce Prince s'étoit rangé du costé de Zamorin, & qu'il avoit débauché plusieurs Officiers de l'armée de Trimumpara.

Abdication du  
Roy de Cochin.

La proclamation de Naubeador réveilla le chagrin du Prince son frere. Comme il se vit privé de la Couronne qui luy appartenoit préféablement à tout autre, il fit ce qu'il put pour inquiéter Naubeador, & voulut soulever le peuple contre le nouveau gouvernement. Il flatta les uns par de grandes espérances, & intimida les autres par des menaces, s'ils n'entroient dans les interêts de l'héritier présomptif de la Couronne de Cochin.

Naubeador luy  
succède.

Dans le tems que ces mouvemens civils partageoient

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

les cœurs & les esprits des Cochinois, le Vice-Roy arriva à Cochin. Sa présence dissipa cette ligue naissante. Ce changement favorisa la cérémonie du couronnement de Naubeador. Comme le Vice-Roy vit une si grande tranquillité, il ne perdit point de tems pour donner les ordres nécessaires, & disposa les choses avec tant de diligence & d'appareil, que les Cochinois furent charmés de la seule idée qu'ils conceurent de cette cérémonie.

Couronnement  
de Naubeador.

Naubeador précédé de quelques-uns de ses Officiers, accompagné de quelques autres, suivant les fonctions de leurs charges, & revêtu de ses ornemens royaux, monta sur le trône au bruit des fanfares & du canon. Le Vice-Roy fut un des premiers qui salua le nouveau Roy, en cette qualité; il luy fit au nom d'Emanuel, un présent d'une Couronne d'or qu'il luy mit sur la teste, & l'assura, en cas que quelqu'un s'efforçât de l'ébranler, que le Roy son maître étoit trop de ses amis pour ne luy point aider à la soutenir. Une déclaration si publique & si précisée, imposa beaucoup aux mécontents, & rassura entièrement ceux en qui la crainte ou l'intérêt l'emportoient sur la fidélité. Les Officiers vinrent tour à tour au pied du trône de Naubeador, & luy rendirent leurs hommages; le peuple les seconda par des acclamations, & par des réjouissances publiques.

Hommage  
rendu au nouveau Roy.

Maffée, liv. 3.  
chap. 5.  
Oferins, liv. 4.  
Madagascar &  
sa situation.

Après cette cérémonie, les huit vaisseaux destinez pour retourner en Portugal mirent à la voile, & partirent avec leur charge ordinaire. Ces bâtimens furent poussés dans l'Isle de Madagascar, que les Portugais appellent l'Isle de S. Laurent, & que les François connoissent sous le nom d'Isle Daufine. Les anciens Géographes la désignerent par le nom de *Mennithias*, & la surnommerent Etiopique, pour ne la point confondre avec une autre Isle de la mer Atlantique.

Estienne Flacour, *Hist. de Madagascar.*

La situation de Madagascar est à l'Orient de l'Afrique, & sur l'Océan Etiopique. Elle a deux cens cinquante mille de long, & quatre-vingts de large. Cette Isle est féconde

de

de en fruits, en miel, en cire, & en bétail. Il n'y a point de ville, & les maisons qu'on y trouve, & qu'on a réduites en manière de bourgs ou de villages, ont été bâties par les Colonies Françoises, dans la partie méridionale de cette Isle, en tirant vers le Levant.

A l'arrivée des vaisseaux Portugais, les Insulaires se mirent dans de petites barques, & demanderent à monter sur le bord de Ferdinand Suarez. Ce Capitaine les y regala, espérant par là de se concilier leur amitié; mais ces peuples ingrats & farouches oublièrent aisément les biens qu'on venoit de leur faire. Ils rentrerent brusquement dans leurs canots, & pour première marque de reconnoissance, ils tirèrent des flèches contre le vaisseau de Suarez, & tâcherent d'environner celui de Rodrigue Freirio; mais les Portugais leur ayant lâché quelques volées de canon, tuèrent plusieurs des ces Insulaires; les autres prirent la fuite. Alors les vaisseaux Portugais continuerent leur route, & entrèrent dans une rivière pour y faire aiguade.

Almeida ne fut pas le seul Capitaine qui fit connoître aux Indes la puissance de son Roy, & la valeur de sa Nation. Pierre Gnaja, qu'Emanuel avoit choisi pour y aller avec six vaisseaux, & pour y faire de nouvelles découvertes si l'occasion s'en présentoit, partit la même année qu'Almeida. Il doubla le Cap de Bonne-Espérance, & vint mouiller sur la coste de Sofala, qui est un Royaume de la Caffrie, en Affrique. La ville de Sofala porte le même nom que le Royaume, & est située dans une Isle sur la rivière de Cuama. Les Portugais y ont fait construire un Fort, qui leur est nécessaire pour la traite des Indes, & pour assurer leur négoce avec les Caffres, dont ils ont en échange de quelques marchandises de laine, ou de soye qu'ils leur donnent, de l'yvoire, de l'ambre gris, de l'or, & des esclaves. Le Facteur Portugais qu'on y a établi, a soin de faire travailler aux mines de Manica, & de Buro qui sont vers le Midy, & l'on en tire une grande quantité d'or. Isuf qui régnoit dans Sofala, quand Gnaja y arriva, étoit aveugle & fort vieux. Quoique ce Souverain ressentist

ANS DE  
J. CHRIST  
1506.

Son arrivée à  
Sofala.

*Ptolémée.*

*Strabon.*

*Jean de Barros;*

*Linschot.*

*Samson,*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

les plus fâcheuses infirmités du grand âge, on remarquoit encore en luy d'heureux restes de fermeté & de politique dans le gouvernement de son Etat, qu'il avoit usurpé après la mort du dernier Roy de Sofala. Gnaja prévint Isuf par des honnestetés qu'il alla luy faire au nom d'Emanuel. Ce Prince y répondit d'une manière fort reconnoissante, & sur la simple proposition d'une alliance, il permit à Gnaja de bâtir une maison où les Portugais pussent se retirer & mettre leurs effets. Quand ce bâtiment fut assez avancé pour juger par sa figure, du dessein que pouvoit avoir le Capitaine Portugais, Isuf rappella le souvenir de tout ce qui s'étoit passé à Quiloa & à Monbaça. Comme il n'avoit consenti à se lier avec le Roy de Portugal, que pour se faire un ami, & non pas pour se donner un maître, il se repentit de la permission qu'il avoit trop facilement accordée, & des ordres qu'il avoit envoyez aux Gouverneurs de ses frontières, de recevoir dans leurs ports les vaisseaux Portugais qui viendroient y mouïller; mais il n'y avoit pas d'apparence de révoquer cette permission, à moins que de faire naistre quelque occasion qui pût luy servir de prétexte. Isuf en conféra avec Musar, qui avoit épousé sa fille. Musar qui vouloit empêcher l'abus que ces derniers Alliez faisoient de la facilité du Sofalan, luy proposa d'user de voyes de fait contre eux, avant qu'ils fussent en état de luy résister; mais ce Roy plus circonspect que n'étoit son gendre, luy représenta, que les desordres de Quiloa & de Monbaça n'étoient arrivez, que parce qu'on avoit voulu user de violence, & qu'il aimoit mieux attendre du tems & du climat, d'ailleurs, fatal à tous les étrangers, l'occasion de se débarrasser des Portugais, que de les sacrifier à la seureté du repos public, par des voyes indignes du nom de Souverain, & de la place qu'il remplissoit.

Le Roy de Sofala est sur le point de se broüiller avec les Portugais.

Cependant le Fort s'avançoit à veüe d'œil, & déjà l'on avoit débarqué quelques pièces de campagne pour les mettre sur les bastions qui regardoient la ville. Cette diligence redoubloit la crainte des Sofalans, & les instan-

ces de Musar, qui ne respiroit que la guerre & le carnage. Ifuf partagé entre tous ces mouvemens, & sa prudence à ne rien précipiter, étoit agité de mille différentes pensées, quand la maladie se mit parmi les Portugais; elle fut si violente qu'à peine resta-t-il des ouvriers pour achever le Fort, & des soldats pour le défendre. Quoique cette espèce de contagion eust emporté beaucoup de monde, Ifuf & Musar trouvoient, que les Portugais qu'elle avoit épargnez, étoient encore en trop grand nombre, & qu'il falloit avancer leur ruine. Pour y réussir, Ifuf mit dans ses interets un certain Caffre, nommé Mocondez, Gouverneur des villes dépendantes du Roy de Monomotapa. Il luy fit sçavoir, que les Portugais avoient choisi Sofala pour leur séjour dans ses Etats; qu'il leur avoit permis de bâtir une maison, où ils avoient porté de précieux effets; que la contagion s'étoit mise parmi eux dans le tems qu'ils se retranchoient, & peut-estre à mauvais dessein; que leur Factorie étoit aisée à forcer, & que l'on y pourroit faire un riche butin.

Mocondez, plus piqué du désir de gagner, que de l'ardeur de combattre, rassembla ce qu'il put de gens, & marcha au secours d'Ifuf. Les Portugais avertis de ce complot, par un nommé Acote, Maure Abexin, qui étoit de leurs amis, donnerent ordre que leur artillerie fust bien servie, & se disposerent à recevoir leurs ennemis. Il sembloit que ceux que les longues maladies avoient jettez dans la langueur, vouloient employer ce qu'ils avoient encore de force & de courage, pour défendre ce qui leur restoit de vie, puisqu'ils demanderent à Gnaja, de monter la garde avec leurs compagnons.

D'un autre costé, Mocondez peu versé dans l'usage d'un siège, se reposoit sur le nombre de ses gens, qui se montoit à six mille hommes, mais sans discipline & sans ordre. Il en employa la meilleure partie à porter des fascines pour combler les fosses du Fort. Quand les Caffres se présenterent pour monter à l'assaut, l'artillerie des Portugais, qui étoit chargée à cartouche, fit un si grand ra-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Ligue contre  
les Portugais,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Déroute des  
Caffres.

vage, & causa tant de desordre parmi ces Sauvages, que ces peuples intimidés par le bruit du canon & par le carnage, ne songerent qu'à fuir dans les bois. Le feu que l'on continuoit de faire sur ces fugitifs, quoi-qu'ils fussent presque hors de la portée du canon, & le fracas des branches qui tomboient à leurs pieds, redoublèrent en eux la peur & l'envie de se sauver, & les fit repentir de s'estre exposés à des périls si grands & si inconnus pour eux.

Quand les Caffres se virent assez éloignés des Portugais, pour ne plus rien craindre, ils tournerent tout leur ressentiment contre les Arabes qui les avoient embarquez dans cette guerre. Voulant s'en venger & satisfaire en mesme-tems leur avidité pour le pillage, ils entrèrent dans Sofala, emporterent tout ce qu'ils purent, & s'en retournèrent dans leur pays, chargez des effets de leurs voisins.

La fuite des Caffres, & la perte qu'Isuf avoit faite dans le combat & dans le pillage de sa ville, renversèrent toutes les mesures qu'il avoit prises pour soutenir cette guerre, & pour comble de disgraces, il négligea de relever les gardes qui veilloient à la sécurité de sa personne : sans doute, qu'il se persuada, que les Portugais s'abandonneroient à la mesme negligence. Gnaja qui ne vouloit pas en demeurer là, partit avec Acote; il mena ceux qui se trouverent en état de le suivre, marcha vers le Palais d'Isuf, en força les portes, y entra l'épée à la main, & tua tout ce qu'il y avoit de gardes, que l'on trouva ensevelis dans le sommeil.

Gnaja entre  
dans le Palais  
d'Isuf.

Quand Isuf se sentit environné d'ennemis, dont il ne devoit attendre aucun quartier, il voulut mourir les armes à la main, & tout aveugle qu'il étoit, il courut à ses flèches, & se défendit avec tant de valeur, que chaque coup qu'il tira porta la mort, ou fit une blessure. Gnaja en receut une à la gorge, qui l'abbatit & qui luy coûta beaucoup de sang. Ferdinand Emanuel Facteur de Portugal, le croyant mort, s'attacha au malheureux Isuf, & luy coupa la teste. La mort de ce Souverain augmenta la fureur des Maures, qui par un dernier & vigoureux effort de courage & de désespoir, se défendirent & moururent en braves gens. Les

Blessure de  
Gnaja, & mort  
d'Isuf.



*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV. 165*

Portugais se voyant les vainqueurs & les maîtres dans Sofala, firent quartier au reste des habitans, & n'exercerent aucune hostilité.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Cette humanité chez des ennemis, que les Maures croyoient encore plus barbares qu'eux, leur laissa l'espérance de vivre plus heureux sous le gouvernement des Portugais, que sous celui de leurs propres Rois; ce qui déterminâ les Sofalans à recevoir agréablement la loy qu'ils leur imposèrent. Gnaja qui devoit aux avis & au courage d'Acote, le succès de la réduction de Sofala, proposa aux habitans de cette ville, de reconnoître Acote pour leur Roy. Ces peuples y consentirent, & leur joye en fut d'autant plus grande, qu'ils alloient estre gouvernez par un homme de leur Nation, au lieu que s'il leur eust fallu obéir à quelque Prince étranger, peut-estre qu'ils auroient été contrainsts de changer leurs anciennes coûtumes, en obéissant à un nouveau Maître. La cérémonie du couronnement d'Acote, se fit d'une manière fort solemnelle, & avec beaucoup de gloire pour Emanuel. Ce nouveau Roy se reconnut son tributaire, & luy fit serment de fidélité, au lieu de celle que ses prédécesseurs avoient toujors gardée au Roy de Quiteve.

Acote est choisi  
pour régner en  
Sofala.

Il se reconnoît  
tributaire d'E-  
manuel.

Cependant, la maladie qui n'avoit pas discontinué dans tout le país de Sofala, emporta encore plusieurs Portugais; Gnaja fut de ce nombre: les soldats & les Sofalans le regretterent. Quand le Roy aprit cette nouvelle, il fit l'éloge de ce Capitaine; il confirma le choix que les Officiers & les troupes avoient fait de Ferdinand Emanuel, pour estre leur Général, & envoya de nouveaux ordres au Vice-Roy, de passer à Quiloa, où quelques rebelles, poussez par Tirediconde, parent d'Abraham, avoient conspiré contre Mahomet. Lorsque le Vice-Roy eut fait punir les Chefs de la sédition, & dissipé les restes de la ligue, il détacha quelques-uns de ses vaisseaux sous les ordres de Nugno Vasquez, & le fit Gouverneur du Fort de Sofala, où depuis ce tems là, on a toujors entretenu une bonne garnison.

Mort de Gnaja.

Ferdinand E-  
manuel est fait  
Général.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

L'Isle de Ceilan, & la situation.

Bochart  
Geogr. sacr.  
p. 2. c. 4. l. 2.  
Maffée.  
Oforius.  
Strabon.  
Plin.  
Ptolémée.

Le jeune Almeida, que le Vice-Roy avoit envoyé dans les Indes, avec une flotte de neuf vaisseaux, prit la route des Isles Maldives ; mais l'impétuosité du reflux l'obligea de relâcher dans celle de Ceilan, que les anciens appelloient Taprobane. Cette Isle a plus de six-vingt lieues de long, sur soixante & quinze de large. Elle est arrosée de plusieurs petites rivières, qui contribuent à la beauté du climat & à la fécondité du terroir. Les citrons & les autres fruits que cette Isle produit, la rendent si agréable & si délicieuse, qu'on s'étoit imaginé autrefois que c'étoit le séjour de nos premiers Peres. On y trouve des animaux de toutes espèces, & particulièrement de ceux qui sont les plus nécessaires à la vie. La canelle que l'on en tire en prodigieuse quantité, passe pour la meilleure que l'on puisse avoir ; mais les pierres précieuses qui se forment dans les rochers, & que l'on pêche entre l'Isle & la terre ferme, en font la plus grande richesse.

L'Isle est partagée en plusieurs petits Royaumes, & environnée de montagnes. Celle qui est au milieu de Ceilan passe pour la plus haute, & l'on n'y peut monter que par des pointes de fer, que l'on a enfoncées dans le roc, & par le moyen des chaînes que l'on y a attachées. On voit sur la cime de cette montagne une grande pierre sur laquelle les vestiges d'un corps humain paroissent encore ; ce que l'on attribue au long séjour qu'y fit un Saint homme, venu d'un des Royaumes des Indes, & qui passa dans cette Isle pour y porter la connoissance de l'Evangile ; mais si les injures des saisons, & les tems mêmes, ont entièrement effacé le nom de ce Solitaire, sa mémoire semble revivre par le concours des Pèlerins, que la piété attire dans ce lieu, malgré les dangers qui l'environnent.

Aussitôt qu'Almeida fut descendu dans l'Isle de Ceilan, il mouilla l'ancre dans le port de la ville de Calleez, près de Ceilan, & envoya Pélage de Souza pour ménager une entrevue avec celui qui en étoit le Souverain. A peine Souza eut-il fait la proposition d'une alliance, qu'elle fut acceptée. Almeida ne pouvant pas demeurer plus

long-tems dans ce port, exigea avant que de mettre à la voile, qu'on élevast une colomne aux armes du Roy de Portugal, pour marquer qu'Emanuel protegeoit le Souverain de Calleez, depuis qu'il étoit devenu son tributaire & son allié.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Après la conclusion de ce traité, que le Vice-Roy ratifia dans la suite, Almeida retourna à Ceilan. Comme il s'en étoit emparé au nom d'Emanuel, il s'y établit d'une manière à ne pas craindre qu'on dût le troubler dans cette conquête. Cependant les Hollandois qui étoient dans ce mesme país, en conceurent tant de jalousie, qu'ils projetterent d'en chasser les Portugais; mais n'osant s'abandonner à ce dessein, parce qu'ils n'étoient pas assez forts, ils interessèrent le Roy de Candy, l'un des plus grands Princes de Ceilan, s'engagerent de le mettre en possession de cette Isle, aussitost que les Portugais en seroient sortis, & ne demanderent pour leur part dans cette conquête, qu'une certaine quantité de canelle qu'on leur délivreroit tous les ans. Cette ligue étant faite entre toutes ces Puissances, on fit en sorte d'empêcher que les Portugais ne pussent recevoir ni vivres, ni secours de Negombe, qui est un bourg près de Ceilan, où ils avoient fait construire une petite Forteresse. Ce moyen étant l'unique & le plus asseuré de réduire bientost les Portugais à la necessité de se rendre, ils se virent obligez de capituler; mais les Hollandois, bien loin de tenir la parole qu'ils avoient donnée au Souverain de Candy, se retrancherent dans Ceilan, & se mirent en état de se défendre contre-luy, en cas qu'il voulust se vanger de leur contravention au traité qu'ils avoient fait. Après cette capitulation, qui fut honorable aux Portugais, Almeida alla à Anchédive, pour ravitailler le Fort, & Manuel Pisani Genoïs, & l'un des Capitaines de la flotte Portugaïse fit voile en Cananor, où Britto faisoit bâtir une Citadelle.

Jalousie des  
Hollandois  
contre les Por-  
tugais.

Pendant tous ces mouvemens, Naubeadarim Roy de Calécut fit travailler à un nouvel armement; mais de crainte qu'Almeida n'en découvrist le dessein, & qu'il n'en

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Nouvel arme-  
ment de Nau-  
beadarim.

Combat entre  
les deux flottes.

prévinſt l'exécution, il envoya des ordres aux Gouverneurs des Frontières de ſon Royaume, pour empêcher que perſonne n'en fortiſt ſans paſſeport. Bien que ces ordres euſſent été exécutés avec beaucoup d'exactitude, Ludo-  
vici, Patricien Romain, que la ſeule curioſité avoit conduit en ce païs, fut aſſez heureux d'en ſortir ſans qu'on s'en apperceuſt. Almeida qui le joignit & qui le connut dans la route qu'il tenoit, apprit de ce Romain, que Nau-  
beadarim avoit mis à la mer une flotte de ſoixante voiles, & de cent trente barques ou brigantins bien équipés. Auffi-toſt que le Vice-Roy eut eü la nouvelle de cet armement, il donna ordre que l'on raiſſemblaſt tout ce que l'on pourroit de vaiſſeaux, en attendant la jonction des autres navires qui croiſoient la mer, ou qui étoient allez moutiller dans les ports de Malabar, & chargea Almeida de marcher contre les Barbares, s'il ſe croyoit aſſez fort pour les combattre.

Les flottes ſe rencontrèrent vers le Cananor. Les Calécutains qui étoient ſupérieurs, mépriſèrent d'abord leurs ennemis, dont ils ſe regardoient déjà comme les vainqueurs. Les Portugais au contraire, qui ne ſe repoſoient que ſur leur courage, & ſur leur habileté dans la manœuvre de la mer, ne parurent point étonnés à la vue de cette effroyable multitude d'Infidèles, qu'ils ſe promettoient de vaincre, & dans cette eſpérance ils engagèrent le combat. Cette action commença avec tant de vigueur & d'opiniâtreté de part & d'autre, que ſi les Barbares euſſent toujours combattu de la même force, il n'y avoit pas d'apparence, que les Portugais euſſent pu ſoutenir, ni leur feu ni leurs efforts; mais le canon des Calécutains, étant de fer & mal ſervi, creva. Ce fut alors qu'ils commencèrent à perdre l'eſpérance qu'ils avoient eue de remporter la victoire. Cependant les Portugais, dont le canon étoit de fonte, continuèrent leur feu, & cauſèrent un ſi grand deſordre parmi les ennemis, que leurs principaux bâtimens faiſoient eau de toutes parts, ou couloient à fond. Almeida, qui en ſeut profiter, prit ſur eux l'avantage



vantage du vent, & ordonna aux siens l'abordage des vaisseaux ennemis. Leur Amiral fut le premier attaqué, & le moins défendu jusqu'à ce qu'il fust accroché. Mais quand les Calécutains qui étoient sur ce vaisseau, virent qu'Almeida, suivi de plusieurs Officiers & d'un grand nombre de soldats, étoient sautez dans leur bord, ce fut alors, que pressés par la nécessité de se défendre, ils le firent avec beaucoup de courage; toutefois leur résistance ne fut pas de longue durée. Ceux qui périrent les armes à la main, moururent en braves gens, Les autres, pour éviter une mort qui leur paroissoit certaine, se jetterent à la mer, dans l'espérance de se sauver. Tandis qu'Almeida étoit aux prises avec l'Amiral, Nugno Vasquez qui ne montoit qu'un brigantin, eut la témérité d'attaquer un grand vaisseau ennemi. L'inégalité de ces deux bâtimens & celle de leurs équipages, auroit été fatale à Vasquez sans le secours d'Almeida, qui s'empara encore de ce navire. Les autres vaisseaux Calécutains, dont la plupart étoient des vaisseaux marchands, mais armez en guerre, voyant que les Portugais avoient pris deux de leurs meilleurs bâtimens, se donnerent le vent, & se sauverent à force de voiles dans le havre de Calécut.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Prise de l'Amiral ennemi.

Quoique les Calécutains fussent affoiblis par les fugitifs, & par le nombre de ceux qui périrent par le fer, ou dans les eaux, ils firent néanmoins un dernier effort pour se tirer d'un danger si pressant, ou pour ne pas survivre à leur défaite, & combattirent avec beaucoup de vigueur; mais les Portugais conservant toujours leur avantage, réduisirent à la fuite les vaisseaux qui se trouverent en état de se sauver, & en prirent neuf des plus considérables, qui n'étoient plus en état de combattre, ni de se défendre.

Après une si belle victoire, Almeida revint en Cananor. Le Roy de ce país le receut comme le vainqueur de ses plus redoutables ennemis; mais dans le tems que ce jeune Commandant recueilloit à Cananor, les congratulations de ce Prince, Sabaja Souverain de Goa se servit



ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

Le Prince de  
Goa insulte la  
Forteresse  
d'Anchedive.

de l'occasion de la guerre que Naubeadarim avoit déclarée aux Portugais, pour aller insulte la Forteresse d'Anchedive, se persuadant qu'ils en avoient tiré une partie de la garnison pour la mettre sur leurs vaisseaux.

Antoine Ferdinand Portugais, & l'un des Bannis que Cabral avoit laissez à Quiloa, pour en observer les lieux & les coutumes, étoit l'auteur de cette entreprise. Ce Perfide avoit pris le nom d'Abdala, & avoit changé de Religion en changeant de maître; mais il ne fit pas autant de mal qu'il en vouloit faire, quoy-qu'il fust bon Pilote, & que dès sa jeunesse il eust été employé à la manœuvre des vaisseaux.

Sabaja, qui connoissoit le sçavoir faire d'Abdala, luy donna le commandement des navires destinez pour cette exécution; mais Pisani, qui étoit Gouverneur de la Citadelle d'Anchedive, la défendit avec tant de valeur & de succès, qu'Abdala ne voulant pas hasarder la continuation de ce siège, de crainte de perdre son nouveau crédit, le leva, sous prétexte que cette place étoit de petite importance, & s'en retourna à Goa.

Destruction de  
cette Forteresse.

Le risque que les Portugais avoient couru de perdre la Citadelle d'Anchedive, la diversion qu'ils étoient obligez de faire pour la conserver, eux qui d'ailleurs, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire teste à tant d'ennemis, & enfin, la distance qu'il y avoit de cette place à Cochîn, furent des raisons qui déterminèrent Almeida à la faire raser.

Ambassade à  
Rome.

Les conquestes que le Roy faisoit dans les Indes, n'empêchoient pas qu'il ne songeât aux affaires de l'Europe. Cette partie du monde étoit désolée par la guerre que se faisoient les Princes Chrétiens, & menacée de celle que leur feroit l'ennemi déclaré du Christianisme, si l'on n'en prévenoit les desseins. Comme le Roy ne pouvoit se rendre le médiateur de ces différens, à moins qu'il ne fust, ou choisi par les parties intéressées, ou nommé par le Pape Jules II, ce Prince envoya Edouard Galvam en Ambassade à Rome, pour luy représenter le triste état

où cette guerre réduiroit tous les Royaumes Chrétiens, si l'on ne contribuoit pas à leur procurer le repos par une bonne paix, & si en s'opposant aux progrès du Turc, & du Sultan, on ne se remettoit pas en possession des Lieux Saints, que les Infidèles possédoient à la honte des testes couronnées de l'Europe. Enfin, l'Ambassadeur poussa si loin sa remontrance, & avec tant de zèle, qu'il offrit au nom du Roy son Maître, une partie des revenus de son Etat, pour le soutien d'une si juste & si sainte guerre. Il avoit même ordre d'ajouter, que s'il étoit nécessaire, Emanuel y marcheroit en personne à la teste de sa Noblesse & des plus braves gens de son Royaume; mais les autres Rois n'ayant pas correspondu aux soins d'Emanuel, ce Prince les tourna du côté de l'Afrique, & envoya ses ordres à Jacques Azambuja, l'un de ses Capitaines, de faire construire une Citadelle hors le Détroit de Gibraltar, dans laquelle les Portugais se pourroient retirer, en revenant de croiser la mer, & de faire des courses sur les Maures.

Ce dessein étoit trop grand pour ne pas souffrir aussi des difficultés. Les Maures s'y opposerent, & prirent les armes, prévoyant bien, que si les Portugais faisoient achever cette Forteresse, ils se rendroient maîtres de tout le pais; mais malgré les différens & continuels efforts que firent ces Barbares, pour ruiner les travaux des Portugais, & pour empêcher la construction de cette Citadelle, les Portugais l'acheverent, & y mirent une bonne garnison.

Pendant que les affaires étoient dans cette situation en Afrique, & que l'on préparoit à Lisbonne une nouvelle flotte composée de quatorze vaisseaux, pour les Indes, le Roy apprit que Philippe Roy des Romains, fils de l'Empereur Maximilien I. & gendre de Ferdinand V. Roy d'Aragon & d'Isabelle de Castille, passoit de Flandre en Espagne, avec la Reine Jeanne sa femme, pour aller recueillir la succession d'Isabelle, mere de cette Princesse. A cette nouvelle, Emanuel nomma Jacques Lopès d'Alvito pour les aller recevoir sur les frontières de son Royau-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1506.

1507.

Honneurs rendus au Roy des Romains & à la Reine sa femme.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

La flotte des  
Portugais es-  
suyé une tem-  
peste,

me, & pour leur faire rendre dans les villes qui dépendoient de luy, & qu'ils trouveroient sur leur passage, tous les honneurs deus à des Souverains & à ses Alliez.

Comme les derniers vaisseaux que le Roy avoit envoyez aux Indes, n'étoient partis du port de Lisbonne, que les uns après les autres, & dans des tems différens, ils ne purent y arriver pendant le cours de cette année. Vasco Gomez d'Abrei, Gouverneur de la Forteresse de Sofala, à qui l'on donna avis du départ de cette flotte, craignant que la mer ne fust croisée par les Barbares, détacha la caravelle de Jean Chanoque pour apprendre des nouvelles de sa route; mais ce petit bâtiment s'étant entreouvert, on n'en put sauver qu'une partie des soldats; les autres furent pris par les Barbares, & demeurèrent entre leurs mains, jusqu'à ce que les Portugais les eussent réclamés. La tempeste qui suivit de près ce naufrage, fut encore un nouvel obstacle à l'arrivée de la flotte, dont les trois principaux bâtimens périrent; les autres relâchèrent dans les premiers havres où ils rencontrèrent du calme & de l'abri.

Armement du  
Roy de Calé-  
cut.

Cependant, les Indiens qui voyoient que le tems se passoit sans que les vaisseaux Portugais arrivaient, se persuaderent qu'ils étoient perdus, ou que les affaires du Royaume n'avoient pas permis qu'on en envoyât cette année aux Indes. Le Roy de Calécut qui en conceut une grande espérance, fondée sur les pronostics des Brachmanes, fit par mer & par terre un puissant armement, surquoy toutefois il se reposoit moins que sur les augures de ses Prestres.

Le Vice-Roy  
partagea ses vais-  
seaux.

Almeida, qui étoit Vice-Roy des Indes, informé des mesures que l'on prenoit à Calécut, partagea parmi ses Capitaines, le commandement du peu de vaisseaux qu'il avoit. Pisani eut la conduite de deux navires, de deux galères & d'un brigantin, qui devoient escorter les bâtimens qui feroient voile vers le Cap de Comori. Almeida rangea la coste avec onze vaisseaux pour la couvrir des insultes des ennemis.



Gonsalve de Goës, l'un des Capitaines de la flotte Portugaise, à qui les vivres commençoient à manquer, se détacha pour s'aller ravitailler en Cananor. Il prit un vaisseau Arabe qu'il trouva dans sa route, & l'emmena, quoique le Capitaine de ce navire luy eust montré un passeport que Laurent Britto, Gouverneur de la Forteresse de Cananor, luy avoit donné. Comme les Arabes étoient pourvus de ce passeport, ils ne voulurent pas se défendre, & crurent que Gonsalve y déféreroit suivant les clauses du dernier traité, par lequel on étoit convenu, qu'aucun des Conféderez ne pourroit faire voile sur la mer d'Arabie, de Perse, & des Indes, sans avoir un certificat de quelque Officier, pour marque de confédération. Cependant Gonsalve, loin d'avoir égard à celui que ce Capitaine luy fit voir, & consultant moins son aversion contre les Arabes, que son avidité pour leurs marchandises, fit coudre dans les voiles du vaisseau, les Officiers & le Capitaine qui le commandoient, & ordonna qu'on les jettast à la mer.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

Prise d'un vaisseau ennemi.

Barbarie du Capitaine Portugais.

Almeida trouva cette action si contraire au droit des gens, & aux sentimens d'humanité, que ne voulant pas en estre le seul Juge, il tint conseil de guerre pour délibérer sur l'exemple qu'il en falloit faire, & sur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard de ces peuples, pour ne point s'exposer à leur juste ressentiment. Il fut résolu que loin d'écouter les raisons de Gonsalve, on le casseroit à la teste de toute la flotte. Cette satisfaction suspendit pour un tems le murmure des Indiens; mais la mort du Roy de Cananor étant survenue, & son successeur se trouvant ami du Roy de Calécut, on réveilla sous ce nouveau règne, l'indigne traitement qu'on avoit fait aux Sarrazins, en pillant un de leurs vaisseaux, & faisant mourir si cruellement les Officiers & le reste de l'équipage. Ce souvenir étoit trop récent pour n'en pas appréhender les suites.

Sa punition.  
Mort du Roy  
de Cananor.

Un Arabe appelé Mamelés, qui étoit acrédié dans son pays, & qui prenoit un plus sensible interest à la mort du Capitaine Arabe, dont il étoit parent, qu'à la perte



ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

Soulevement  
des Indiens.

de son vaisseau & de ses soldats, fit ramasser leurs cadavres que la mer avoit poussez sur le rivage, & ordonna qu'on les exposast dans les places publiques. Les Indiens irrités à la vue de ces objets, se soulevèrent; ils allèrent trouver Britto, qui étoit à Cananor; ils l'accablèrent de reproches & d'injures, & l'accusèrent d'avoir donné un faux passeport au Capitaine Sarrazin, au lieu d'un certificat d'alliance & de confédération. Britto s'en disculpa comme il put; mais voyant que tout ce qu'il alléguoit pour sa justification, irritoit encore plus les Sarrazins, vit bien qu'il ne les avoit pas satisfaits, il se prépara donc à voir bientôt éclorre une sédition. Ces Sarrazins, las d'outrager en vain les Portugais, les abandonnerent aux injures des femmes de Cananor, qui s'en acquitterent bien. Cependant ils allèrent faire leur remontrance au Roy de Calécut, & luy demanderent justice sur le cruel traitement que les Portugais avoient fait au Capitaine Arabe & au reste des Officiers, dont ils avoient pillé le vaisseau. Ce Prince qui n'ignoroit pas les difficultez qu'il y a d'apaiser un peuple en mouvement; soit qu'on fasse agir l'autorité, ou qu'on employe les menaces, abandonna les Portugais à la discrétion des Arabes, & leur permit d'en tirer vengeance, pourveu qu'elle ne tombast que sur eux. Mamelés, comme Chef de ce parti, écrivit aussitôt aux autres Arabes qui étoient à Calécut: il les excita à se joindre à luy, & à entrer dans sa querelle.

Vengeance des  
Arabes.

Les Rois de Calécut & de Cananor, se liguèrent contre les Portugais.

Le Calécutain toujours prest à donner de l'inquiétude aux Portugais, envoya des troupes au Roy de Cananor, pour leur déclarer la guerre, & pour les obliger à sortir des Indes. Le projet de cette ligue fut si secret, que l'on ne s'en apperceut que quand les Arabes eurent commencé à travailler à un large fossé qu'ils firent, depuis une des extrémités du port de Cananor jusqu'à l'autre, à dessein de séparer cette ville d'avec la Citadelle. Britto de son côté en redoubla les sentinelles, & fit demander du secours au Vice-Roy; mais craignant que les ennemis ne comblassent un puits qui fournissoit d'eau à la Forteresse,

ou qu'ils ne l'empoisonnassent, il fit faire un petit chemin à la sappe, pour conduire de grosses pièces de bois, dont on traversa l'ouverture du puits à fleur d'eau, & ensuite on le couvrit de gazon & de terre.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

Pendant que le Gouverneur dispoisoit ainsi les dehors de la Citadelle, Almeida arriva à la teste d'un secours considérable, & avec un grand convoi de vivres qu'il jetta dans la place. Le Roy de Cananor receut en mesme-tems les troupes que le Calécutain luy envoyoit avec vingt-quatre pièces de canon. Les ennemis, qui par cette union se virent un corps d'armée de vingt milles hommes, formèrent le siège de la Citadelle, située sur une langue de terre, que la mer environne d'un costé, & que ses dehors défendent de l'autre.

Siège de la Ci-  
tadelle de Ca-  
nanor.

Les Portugais qui ne pouvoient empêcher la continuation des travaux des Assiégeans, ni ruiner ceux qu'ils avoient déjà faits, que par leur artillerie, firent conduire leur meilleur canon sur ces dehors; mais les ennemis y avoient pourveu. Ils s'étoient fait un épaulement de sacs, remplis de laine & de coton; ce qui pensa réduire les Assiégez à capituler ou à se rendre, & de fait ils en seroient venus là, si le feu ne se fust mis à ce nouveau rempart. Quand les Assiégeans se virent par là entièrement exposés au canon des Portugais, la crainte s'empara de leurs esprits, le péril acheva de les ébranler, & ils se retirèrent. Les Assiégez qui s'en apperceurent de dessus leurs murailles, firent une sortie, & nettoierent la tranchée.

Levée de ce siège.

Guadalajura, Gentilhomme Castillan, qui ne s'étoit encore distingué que dans des actions que la garnison avoit partagées avec luy, demanda au Gouverneur, qu'il luy confiait un certain nombre de gens pour aller reconnoître la situation des ennemis. Britto qui connoissoit le mérite de cet Officier, luy donna cent cinquante hommes. Guadalajura sortit de la Citadelle à la faveur de la nuit; il arriva dans le camp des ennemis avant que le jour parut; il égorga les sentinelles, tua trois cens de leurs soldats, encloua leur canon, prit des provisions de bouche,

Action géné-  
reuse d'un Gen-  
tilhomme Cas-  
tillan.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

dont on avoit grand besoin dans la Citadelle de Cananor, & les y fit conduire, sans que les ennemis osassent faire le moindre mouvement. Cette action les intimida d'une telle manière qu'ils ne voulurent point hasarder d'en venir à un combat avec les Portugais; ils tâchèrent seulement de leur rendre des pièges, ou de les attirer dans des embuscades; mais les Portugais plus habiles qu'eux, en fait de ruses de guerre, rompirent toujours leurs mesures, & les obligèrent enfin à se retirer.

Il sembloit après cela, que les Portugais devoient vivre tranquilles dans cette Citadelle, lors qu'un de leurs gens mit inconsidérément le feu au magazin où l'on avoit porté ces nouvelles munitions de bouche. Ce malheur déconcerta toute la garnison, & quoique Britto tâchast de rassurer ses gens par une bonne contenance, ils étoient toujours occupés de l'extrême disette où ils se voyoient prêts à tomber; mais quand ils se virent dans la nécessité de manger des animaux immondes & des insectes, ce fut alors que la crainte de mourir de faim, ébranla leur fermeté, eux qui dans les occasions les plus vives, affrontoient avec tant d'intrépidité, les périls, & la mort même.

Le Roy de Cananor, ayant appris cette nouvelle par quelques déserteurs, se remit aussitôt en campagne, à dessein de bloquer la Citadelle, & d'empêcher que l'on n'y jetast des vivres. Telle étoit la situation des choses dans cette place, lorsqu'une tempeste s'éleva, & poussa une si grande quantité de sauterelles de mer sur le rivage, qu'elles suffirent pour la subsistance de la garnison pendant tout le reste de l'hiver. Les malades & les blessés en mangèrent, & cette nourriture ne leur fut pas si contraire qu'on l'avoit appréhendé.

Cependant le blocus continuoit toujours, sans qu'Almeida, de qui Britto attendoit du secours & des vivres au commencement du printems, eût pu trouver l'occasion d'en jetter dans la Citadelle. Cette nouvelle extrémité n'auroit pas été moins fatale aux Portugais que la précédente, si l'un des plus proches parens du Roy de Cananor,

Etat de la garnison de la Citadelle de Cananor.

Continuation du blocus.

nanor, n'eust conçu une secrette estime pour eux, & s'il ne leur eust envoyé des vivres. Ce généreux Barbare ne s'en tint pas aux provisions de bouche qu'il faisoit fournir aux Portugais; il fit encore avertir Britto, des mesures que le Roy de Calécut prenoit pour attaquer la Citadelle par terre & par mer, & ajoûta que ce Prince, avec qui le Roy de Cananor venoit de se brouiller, avoit disposé son armée d'une telle manière, que les deux attaques se feroient en mesme-tems. Toutefois les ennemis changerent de dessein, quand ils en vinrent à l'exécution; ils commencerent l'attaque du costé de la terre, avec une vigueur extraordinaire, espérant que par là, ils obligeroient le Gouverneur d'affoiblir le costé de la mer, pour renforcer celuy qu'ils insultoient avec tant d'opiniâtreté, & que trouvant moins de résistance à forcer le boulevard de la mer, ils en chasseroient les Portugais plus aisément, & se rendroient bientôt maîtres de la place; mais Britto, qui agissoit sur les mémoires qu'on luy avoit envoyez, loin d'abandonner un costé pour secourir l'autre, avoit si heureusement distribué ses troupes & son canon, que la défense fut égale par tout.

Quand les Assiégez virent que cette dernière ressource leur avoit manqué, ils tenterent de faire une descente; mais le canon des Assiégez, dont les vaisseaux ennemis furent fort endommagez, les obligea enfin de s'éloigner. Quoique les Barbares eussent perdu beaucoup de monde dans cette attaque, ils conserverent toujours l'espérance d'approcher du corps de la place, & de venir à l'assaut. Cependant le Gouverneur qui n'avoit plus d'ennemis à combattre du costé de la mer, détacha une partie des troupes postées sur le boulevard, & les envoya du costé de la terre. Ce renfort acheva de ruiner les desseins des Assiégez; ils leverent le blocus & le siège, & s'en retournerent à Cananor. Britto qui ne pouvoit les y poursuivre, se rendit maître d'une petite hauteur qui en étoit proche; il y fit dresser une batterie, de là il foudroya les murailles, & les principaux bâtimens de cette ville, & particulièrement

Ans de  
J. CHRIST.  
1507.

Britto est averti  
du dessein  
des ennemis.

L'ève du blocus  
& du siège.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

une Mosquée où les Barbares étoient allez implorer le secours de leur Prophète. La désolation où se trouverent ces peuples fut si générale, qu'ils sollicitèrent leur Roy de faire la paix, & même ils le menacerent, s'il balançoit plus long-tems à la leur procurer, qu'ils passeroient dans l'armée des Portugais, plutôt que de s'exposer à leur fureur. Ce Prince pressé de tous costez, conclut enfin cette paix, que dans le fonds, il ne desiroit pas moins que ses sujets, après quoy Tristan d'Acugna, qui étoit venu au secours des Portugais, partit de Cananor, & prit la route de Cochin.

Guerre d'Afrique.

Ferrarius,  
Baudrand,  
Aexie, Geogr.

Ce renouvellement de paix, qui assuroit les Portugais dans les places qu'ils avoient, ou bâties, ou conquises dans les Indes, déterminâ le Roy à songer à la guerre d'Afrique. Il y avoit déjà long-tems qu'il avoit projeté de faire la conquête de Safi, ville de Barbarie, située proche le Détroit de Gibraltar vers le Midy, & dépendante autrefois du Royaume de Maroc; mais Emanuel ayant appris dans le tems qu'il voulut exécuter ce dessein, qu'on étoit sur le point de se partager dans cette ville, jugea à propos d'en différer l'exécution, & d'attendre l'occasion de profiter du tumulte, s'il en arrivoit un assez considérable pour cela.

Mouvements  
intestins dans  
Safi, pour le  
gouvernement.

L'ambition de certains Nobles de ce païs, & que l'on surnommoit les *Farhoms*, étoit montée jusqu'à ce point, que non contents d'estre indépendans, ils vouloient s'ériger en Souverains, & gouverner dans Safi. Ces *Farhoms* étoient riches & fort aimez du peuple; ils prenoient la qualité de Seigneurs de Safi. Hamedie, qui étoit Chef de cette Maison, avoit le gouvernement de la ville. Abdéar Rhaman, neveu d'Hamedie, qui s'ennuyoit de ne point commander à son tour, se fit des créatures & des partisans par ses libéralitez, & disposa de longue-main le peuple à le reconnoître pour unique Seigneur, aussitôt que la mort d'Hamedie seroit arrivée.

Quand Rhaman eut fortifié sa brigue de l'appui des principaux Safinois, il conspira contre la vie d'Hamedie son oncle, & le tua. Rhaman, qui par cette action ne

croioit plus trouver d'obstacle à sa fortune, se vit néanmoins un concurrent en la personne d'un Safinois nommé Haliadux. Rhaman l'ayant fait observer, découvrit qu'il avoit une intrigue galante avec la fille d'Hamedie, & que la mere de cette fille approuvoit ce commerce. Rhaman qui avoit conçu de l'amour pour la jeune Hamedie, se trouvant plus sensible à l'affront que luy faisoit Haliadux, que n'étoient ces Dames Afriquaines, déterminà de vanger sa famille de cet outrage, & de se défaire d'un rival, qui n'en vouloit pas moins à sa fortune qu'à son amour. Comme ce dessein ne se pouvoit exécuter qu'en se dé faisant d'Haliadux, Rhaman prit des mesures pour le faire assassiner. Haliadux averti de cette conspiration, se proposa de prévenir son ennemi, par la mesme voye qu'il avoit résolu de se défaire de luy; il en confia le secret à un de ses amis nommé Jabentafuf, & dès lors ils concerterent le tems & la manière de venir seurement à leurs fins. Pour cet effet, ils choisirent un jour solennel parmi les Maures, & que ces peuples célèbrent avec de grandes magnificences dans leur Mosquée, & résolurent de porter le coup de la mort à Rhaman, aussitost après que la cérémonie seroit finie.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1507.

Projets de conspi-  
ration réci-  
proque, entre  
Rhaman &  
Haliadux,

Rhaman avoit aussi pris le mesme tems pour se défaire d'Haliadux, & étoit dans la Mosquée, environné de ses partisans. Le peuple qui n'avoit aucune part, ni à l'un, ni à l'autre complot, se trouvant entre ces deux factions différentes, & ne sçachant à quoy attribuer la scène qui se préparoit, demeurera neutre pendant un tems, & se rangea à la fin du costé du plus fort. Comme le parti d'Haliadux fut le plus puissant, Rhaman tomba mort sous les coups qu'on luy porta; son parti se dissipa, & dès ce moment Haliadux sortit de la Mosquée, accompagné de Jabentafuf. Il harangua les Safinois, sur la mort de Rhaman, le donna pour l'assassin d'Hamedie, & pour l'usurpateur du Gouvernement, & se fit élire en sa place; mais pour témoigner aux Safinois, qu'il n'agissoit point par un esprit d'ambition, il se soumit à partager l'autorité & le gouvernement avec Jabentafuf.

Mort violente  
de Rhaman,

Ce changement ne se passa pas dans Sasi, sans y causer

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

du tumulte ; mais pour empêcher que les peuples des environs n'y vinssent, & qu'ils ne l'augmentassent, sous prétexte de le vouloir appaiser, ou que ceux de la ville n'en fortifissent, on redoubla la garde des portes. Cependant quelques Espagnols qui y étoient en prison, ayant trouvé l'occasion de se sauver, se mirent dans un esquif, & se retirèrent dans la Citadelle de Castel-Réal, qui étoit assez proche de Sasi, & qui appartenait aux Portugais. Azambuja qui étoit Gouverneur de cette place, apprit de ces transfuges ce qui s'étoit passé dans Sasi, & que les parens & les amis de Rhaman, travailloient secrètement à ruiner Haliadux & Jabentafuf.

Sasi se met sous  
la protection  
d'Emanuel.

Quoique ces deux Gouverneurs eussent été élus par les Safinois, ils ne se repoisoient point assez sur la fidélité que ces peuples leur avoient promise, pour ne les pas observer. Cette précaution ne leur fut pas inutile, puis qu'ils découvrirent ce qui se tramait contre-eux. Comme après cela ils faisoient scrupule de se confier au dangereux caractère des Safinois, non pas même à ceux qui s'étoient déclarés pour leurs partisans, ils se proposèrent de mettre les Portugais dans leurs intérêts. Dans cette vue, Haliadux alla trouver Azambuja, lui demanda main-forte, & s'engagea de mettre la ville de Sasi sous la domination d'Emanuel.

Azambuja écouta cette proposition, & entra dans Sasi avec quelques gens qu'il avoit choisis pour l'accompagner ; mais n'ayant pas mené assez de monde pour se rendre maître d'une populace émue & partagée entre tant de partis, & ayant sceu d'ailleurs, qu'il n'y étoit pas en sûreté, il se retira dans la Forteresse jusqu'à ce que l'occasion fût plus favorable pour profiter de l'alliance qu'il avoit faite avec les deux Gouverneurs, & des moyens qu'ils promettoient de lui procurer pour s'établir dans Sasi.

Voyage d'A-  
zambuja en  
Portugal.

Sur ces entrefaites, les Commandans des places receurent des ordres secrets de la Cour, de ne rien entreprendre sans en donner avis. Cet ordre obligea Azambuja d'aller en Portugal, pour rendre compte au Roy de tout ce qui s'étoit passé à Sasi, & de ce qu'il avoit fait dans sa négociation

avec Haliadux & Jabentafuf. Emanuel pleinement instruit de toutes ces choses, commanda à Azambuja de retourner promptement en Afrique, & envoya un ordre à Garcie Mello Général de la flotte qui gardoit le Détroit de Gibraltar, d'empêcher la navigation des Maures, & de se rendre dans la Citadelle de Castell-Réal, dont Azambuja étoit Gouverneur.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

Retour d'Azambuja en Afrique.

Quoique Mello fust indisposé quand il receut l'ordre du Roy, il mit aussitôt à la voile; mais les choses avoient changé de face dans Sasi. Les peuples, qui jusque là s'étoient partages entre les deux partis, se réunirent pour se déclarer contre les Chrétiens, & dirent hautement qu'ils ne vouloient point reconnoître leur domination. Les Gouverneurs entraînez par la multitude, & peu exacts dans l'exécution de leur parole, se joignirent aux peuples, & tous se montrèrent ennemis des Portugais.

Ligue des Sasi-  
nois, contre les  
Portugais.

Ce changement déconcerta Azambuja & Mello, de qui les projets rouloient entièrement sur l'intelligence qui avoit été établie entre Azambuja & les Gouverneurs. Après cela, il n'y avoit plus d'apparence de remettre ces projets sur le tapis, à moins que ces deux Capitaines Portugais n'eussent recours au stratagème, en attendant l'occasion de faire connoître aux Sasi-nois, qu'ils n'étoient pas gens à souffrir tranquillement qu'on abusast de leur bonne foy. De tous les expédiens qu'Azambuja & Mello imaginèrent, ils n'en trouverent point de meilleur à suivre que celui de la maladie de Mello. D'ailleurs, le commerce d'honnesteté & de bienfaisance, qu'ils avoient toujours entretenu avec les Sasi-nois, servoit également dans cette conjoncture à cacher leurs desseins, & à découvrir ceux des Maures.

Pendant que cette intelligence subsistoit, les Portugais prirent soin de publier la maladie de Mello, qu'ils disoient estre à l'extrémité. Comme ils n'avoient point de Médecins sur leurs vaisseaux, ils s'informerent du nom de celui qui passoit pour le plus habile à Sasi. Les Sasi-nois, naturellement officieux & compatissans, indiquèrent aux Portugais un Médecin Juif, dont l'expérience & les remèdes luy

Ruse des Por-  
tugais.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

avoient acquis un applaudissement général. Ce Médecin étant venu chez Mello, on ne parla dans les premières visites qu'il luy rendit, que de la nature de sa maladie. Les égards que l'on eut pour ses ordonnances, en les payant beaucoup mieux qu'on ne les vouloit suivre, charmerent le Médecin, qui souvent ne trouvoit pas tant de libéralité dans ses malades. L'attachement qu'il témoignoit avoir pour Mello, à qui il rendoit de fréquentes visites, se trouvant confondu avec son intérêt particulier, luy donna, du moins en apparence, de l'affection pour les Portugais, avec qui il n'avoit encore trouvé que beaucoup de reconnoissance & d'honnesteté.

Mello écrit aux  
deux Gouver-  
neurs.

Le Médecin se  
charge de ses  
lettres.

Azambuja & Mello, qui attendoient beaucoup de l'affection de ce Docteur, jugerent à propos de luy demander s'il vouloit se charger de deux lettres importantes, que Mello avoit écrites aux deux Gouverneurs de Safi, & s'il pouvoit les leur donner en main propre, & à chacun en particulier; mais pour le mieux disposer à rendre ce service aux Portugais, on luy fit une gratification si considérable, qu'il ne put tenir contre cet apast. Cet homme promit alors de faire tout ce que l'on exigeoit de luy, d'autant mieux qu'il se persuadoit, disoit-il, que c'étoit pour le service de la République.

Cette intrigue fut conduite avec tant de dextérité, que Mello inspira par ses lettres à Haliadux & à Jabentafuf, une défiance secrète & réciproque, & leur promit, mais séparément l'un de l'autre, que le premier des deux qui se rangeroit sous l'obéissance du Roy de Portugal, en seroit protégé, & qu'il seroit maintenu dans le gouvernement contre ceux qui voudroient l'inquiéter. Ces deux Gouverneurs ainsi abusez, firent entrer des armes & des soldats dans la ville, à l'insceu l'un de l'autre, & ordonnerent qu'on les mist en différens lieux, jusqu'à ce qu'ils voulussent s'en servir pour l'avantage des Portugais; mais les Gouverneurs ennuyez de la longueur de cette négociation, se persuaderent chacun de leur côté, que Mello les abusoit par de frivoles espérances. Pleins de cette opinion, ils commencerent à

se repentir d'avoir répondu aux ouvertures que les Portugais leur avoient faites, & se déterminèrent à ne rien exécuter de ce qu'ils avoient promis.

Les choses étoient dans ces termes, quand Gonsalve Mendez arriva dans le port de Sasi, avec quatre vaisseaux; car Azambuja avoit demandé du secours au Roy. Comme les Sasiens craignoient qu'on ne les contraignist à choisir l'un des deux Gouverneurs, pour commander dans la ville au nom d'Emanuel, ils s'y portèrent d'eux-mêmes, & préférèrent Jabentafuf à Haliadux. Quand ce nouveau Commandant se vit sans Compétiteur, au lieu d'estre favorable aux Portugais, il devint leur plus grand ennemi.

Azambuja indigné de l'ingratitude de Jabentafuf, réveilla l'indolence de Haliadux, sur ce qu'il luy avoit cédé le gouvernement sans aucun obstacle; il luy insinua de rassembler le plus qu'il pourroit d'amis pour se remettre en possession de ce qu'il avoit quitté, & luy promit de le servir & de le protéger contre les partisans de son Concurrent. Jabentafuf, à qui l'on dit l'intérêt qu'Azambuja prenoit au rétablissement d'Haliadux, employa tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour renforcer son parti; mais voyant que la brigade de son Compétiteur se grossissoit de jour en jour, & que s'il avoit l'avantage sur luy, il n'en voudroit pas moins à sa vie qu'à sa dignité, il se retira dans la Citadelle que les Portugais faisoient bâtir à Sasi. La retraite de Jabentafuf servit de prétexte à Haliadux pour se faire rétablir encore une fois dans le gouvernement de Sasi, & cela du consentement des peuples qui se voyoient sans Gouverneur & sans Chef.

Cependant Jacques Miranda, qui étoit petit fils d'Azambuja, & qui durant son absence commandoit dans la Citadelle, ne sçachant pas que son ayeul eust de justes sujets de se plaindre de Jabentafuf, le receut dans cette place; mais aussitôt que Miranda fut informé de la perfidie de ce Gouverneur, il le livra aux Portugais. La situation où se trouvoit Jabentafuf, étant également pressante & périlleuse, il demanda qu'on luy permist de s'aller

ANS DE  
J. CHRIS.  
1507.

Les deux Gouverneurs se débatoient.

Jabentafuf gouverne, & devient contraire aux Portugais.

Azambuja se venge de Jabentafuf.

Jabentafuf tombe entre les mains des Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1507. Son voyage en Portugal. justifier aux pieds d'Emanuel, à qui il vouloit, disoit-il, révéler beaucoup de choses très importantes à sa gloire & à son service. Azambuja qui étoit revenu dans la Citadelle, y consentit aussibien que Mendez, & ils le firent conduire à Lisbonne. Aussitôt que le Roy eut entendu Jabentafuf, il luy pardonna son ingratitude à l'égard d'Azambuja, & le mit à la teste d'un Regiment de cavalerie, pour contenir dans l'obéissance les Maures qui étoient aux environs de Safi. Ce nouveau Colonel s'en acquita depuis ce tems-là, avec beaucoup de fidélité & d'honneur.

Quand Haliadux se vit maître du Gouvernement, il ne se souvint plus à son tour du bon office que les Portugais luy avoient rendu, & leur fut aussi contraire qu'il l'avoit toujours été. Il sembloit, que commander dans Safi, fût à celui qui y commandoit pour tomber dans l'ingratitude. Cette conduite ne convenant point à des gens tels que les Portugais, Azambuja se déterminà à se servir des voyes de fait pour ranger Haliadux à son devoir; ils en vinrent plusieurs fois aux mains. Enfin l'ingrat Haliadux fut si souvent battu, qu'il reconnut le Roy de Portugal pour son Souverain, & se soumit à luy payer tribut.

Broüillerie  
d'Azambuja  
& de Mello.

Les factions des deux Gouverneurs étant entièrement dissipées dans Safi, Azambuja & Mello se broüillèrent sur les moyens de garder cette ville; & comme ils eurent tous deux des opinions différentes, ils eurent aussi chacun des partisans. Cette contestation alla si loin, que Mello aima mieux retourner en Portugal, que d'adhérer aux sentimens d'Azambuja. Peu s'en fallut que la désunion de ces deux Capitaines ne devînt fort désavantageuse aux Portugais, parce que les Maures en avoient été informez, & qu'ils s'étoient ralliez pour profiter d'une occasion aussi favorable qu'étoit celle-là; mais les Portugais se réunirent pour défendre la cause commune, & n'eurent point d'autre but que de battre leurs ennemis.

Comme Mello étoit parti de Safi pour se rendre à Lisbonne, il y arriva dans le tems que le Roy se dispoisoit d'en sortir pour aller à Abrantes à cause de la contagion,  
qui

qui de la campagne étoit passée dans la capitale du Royaume. Peu de jours après que la Cour fut arrivée, la Reine accoucha d'un Prince qui fut nommé Ferdinand. C'est ce même Ferdinand que les Portugais regarderent dans la suite, comme l'un des plus accomplis Heros de son siècle; mais que la mort enleva dans le tems que l'on commençoit à connoître les avantages qu'il auroit infailliblement procurer à l'Etat.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1507.

Naissance de  
l'Infant Ferdi-  
nand.

Après la réduction de Safi, le Roy envoya Jean de Menezés en Afrique, pour y faire la conquête de la ville d'Azamor, située dans le Royaume de Maroc. Ce Capitaine s'embarqua avec deux mille hommes & quatre cens chevaux, & vint motuiller devant Arzile. Il étoit accompagné d'un Maure que les Méquinois avoient autrefois reconnu pour leur Roy, & qu'ils avoient déposé dans la suite. Menezés qui agissoit sur les mémoires que ce Prince détrôné luy avoit donnez, forma le siège de la ville d'Azamor, & la fit battre du costé qu'elle étoit moins bien fortifiée; mais cette entreprise succéda si mal, que Menezés fut contraint de lever le siège, & de se retirer.

Le Roy envoie  
Menezés en A-  
frique.

Le progrès que le Roy avoit fait jusque là dans les Indes, le détermina d'y envoyer seize grands vaisseaux qu'il partagea en plusieurs escadres. Jacques Sequeria fit voile à Malaca avec quatre de ces bâtimens. Cette ville que l'on nommoit autrefois la Presqu'Isle d'or, passe encore aujourd'huy pour l'une des plus riches villes des Indes, à cause de la grande quantité de raretez qui y abordent d'Orient. George Aquilaire partit avec cinq vaisseaux; il découvrit le Cap de Guardafu, par le costé qui tourne du Midy au Septentrion, vers le Golfe de la mer d'Arabie; il écuma cette mer & la croisa, pour empêcher la navigation des vaisseaux Arabes dans les Indes.

1508.

Ce Prince en-  
voye de nou-  
veaux bâtimens  
aux Indes,

Il les distribuë  
entre plusieurs  
Capitaines.

Les sept autres navires furent encore donnez à différens Capitaines. François Pereira, Gouverneur de la Forteresse de Quiloa, en eut un. Il démarra du port de Lisbonne, aussitôt que sa commission fut expédiée; mais la tempeste dont il fut battu, l'ayant obligé d'y relâcher pour se radoubier,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Pereira est fait  
Gouverneur de  
Quiloa.

il ne put se remettre à la mer que deux mois après, & encore se vit-il contraint d'hiverner dans quelques Isles auprès de Mozambique, en attendant que la mer fust plus praticable. George Aquilaire fit naufrage & périt. Les autres vaisseaux arriverent avec beaucoup de peine dans le port de Cochin. Pereira remit à la voile, & alla à Quiloa, pour prendre possession du gouvernement de cette Ville & de la Citadelle, au lieu de Pereira de Forgose, qui y commandoit. Le Capitaine Lemos eut la conduite des vaisseaux que le Roy avoit donnez à Aquilaire; il fit la route de Socotora, leva les tributs qui étoient deus au Roy, & vint investir Magadoxo ville d'Afrique, dans le Zanguebar; mais cette ville étoit trop forte, & son port trop dangereux pour en former le siège.

Arrivée d'Al-  
fonse Albu-  
querque de-  
vant Mozam-  
bique.

Alfonse Albuquerque, qu'Emanuel destinoit à la Vice-Royauté des Indes, lors que le tems d'Almeida seroit expiré, vint mouiller devant Mozambique, avec cinq bons vaisseaux que l'on avoit nouvellement équipés. Tristan d'Acutagna y arriva presque en mesme-tems avec quelques-uns de ses bâtimens; le vent avoit séparé les autres, & les avoit portez en différens lieux. Alfonso Lopez de Costa, qui étoit un des Capitaines de ces navires, aborda à Sofala. Lionel Coutigno entra dans le havre de Quiloa, Alvarez Tello dans celui de Guardafu, d'où étant sorti pour donner la chasse à quelques vaisseaux Arabes qu'il atteignit, il alla joindre Tristan qui étoit à Mozambique. Enfin, Rodrigue Coutigno fut poussé dans le Golfe de Madagascar, qui passe pour une des plus grandes Isles qu'il y ait au monde.

Arrivée de  
Coutigno à  
Madagascar.

Aussitôt que ce Capitaine y fut arrivé, les Insulaires se mirent dans de petits canots, & vinrent autour de ses bâtimens. Coutigno les fit régaler, leur donna des vestes, & mena à Mozambique deux de ces Insulaires, qui étoient montés dans son bord. Ce fut sur l'instruction que les Portugais en tirerent, quoique fort confuse, que le Général assembla les Officiers de la flotte, pour délibérer entre-eux s'ils devoient hasarder d'y faire une descente. Il s'y détermina en attendant que le tems devinst plus favorable pour faire voile à Socotora.

Alfonse Albuquerque, Emanuel Tellez, Antoine de Camps, François de Toïlar, Jean Gomez d'Abrey, Rodrigue Pereira, Trifstan, & Alvarez, accompagnerent le Général dans ce voyage. Les autres Capitaines resterent dans le port de Mozambique. Les habitans chargerent d'abord les Portugais; mais quand ils entendirent le bruit du canon, dont on tira plusieurs volées, & qu'ils virent que beaucoup de leurs gens en avoient été emportez, ils en furent tellement effrayez, qu'ils prirent la fuite. Alors les Portugais firent leur descente. Ils pénétrèrent dans toute cette partie de l'Isle qui regarde l'Etiopie; ils observerent à loisir que cette Isle est divisée en plusieurs provinces, & qu'il y en avoit encore quelques-unes à découvrir; les François n'ayant point passé plus avant qu'à Carcanossi, à Caramboul, & au pais des Ampares, & des Machicores.

Ces Insulaires vivent dans l'Idolâtrie. Ils ont une certaine férocité naturelle incapable de discipline, & entièrement opposée aux manières des Européens, avec qui ils sont néanmoins en commerce; mais si les soins charitables des Missionnaires, & la fréquentation des Négocians, n'ont pu civiliser ces peuples, quant aux mœurs; ils se sont trouvez capables de l'art de la navigation, & de l'usage des armes à feu.

Dans le tems que le Général voulut faire le tour de l'Isle, & doubler la pointe vers l'Occident, pour reconnoître la coste vers le Midy, une tempeste s'éleva qui fit échotier le vaisseau de Rodrigue Gomez d'Abrey, il passa le Promontoire, rangea la coste Australe, & découvrit l'embouchure d'un fleuve que les habitans nomment *Matatane*. D'Abrey y fit aiguade. Les peuples luy parurent plus humains que ceux de Madagascar; ils s'approcherent de son bâtiment, & demandèrent à y monter. Les uns luy donnerent du poisson, & les autres luy présentèrent des racines dont on fit du biscuit. Le Pilote d'Abrey, qui parloit plusieurs langues, descendit dans le canot de ces Sauvages pour conférer avec eux. A peine y fut-il entré qu'ils ramèrent du côté des habitations, & y emmenerent le Pi-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

*Lexic.  
Geogr.  
Ferrarius.  
Bandrand.*

Caractère des  
peuples de Ma-  
dagascar.

*Matatane*, nom  
d'un fleuve &  
d'une région de  
Madagascar.

Les Matatanes  
emmenent le  
Pilote de d'Abrey.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Ils renvoyent  
ce Pilote.

lot. D'Abrey croyant qu'ils en faisoient un prisonnier, se jeta dans un esquif avec vingt-quatre de ses soldats pour le tirer de ce danger; mais il ne put joindre le canot. Les Insulaires ayant mis pied à terre, menèrent le Pilote chez le Souverain des Matatanes, qui le traita humainement, & qui après luy avoir fait quelques questions, dont le Pilote ne put entendre qu'une partie, ordonna à ses gens d'en bien user avec luy, & de le rendre à son Capitaine. Alors d'Abrey tourna son ressentiment en reconnoissance, & sur la parole de ces Sauvages, autant que sur le témoignage de son Pilote, il descendit dans leurs habitations; il alla voir celuy qui les commandoit, mangea avec luy selon l'usage de ce pais, où l'on célèbre par un grand repas l'arrivée des Etrangers, & découvrit que ce Commandant avoit beaucoup d'empressement pour faire une alliance avec les Portugais.

Mort de Gomez d'Abrey.

Le long séjour que d'Abrey se vit obligé de faire à Matatane, à cause du changement de tems qui rendoit la mer impraticable, mit le Général dans une véritable peine, & luy fit croire que ce Capitaine avoit été attaqué par les Insulaires, & qu'il étoit péri, ou sur mer, ou dans quelque combat qu'il avoit donné pour délivrer son Pilote. Il est vrai que d'Abrey mourut dans ce voyage, mais ce fut d'une maladie qui emporta aussi beaucoup de ses soldats; de manière que ceux qui avoient échapé au mauvais air que l'on respire dans ce pais, & à la méchante nourriture que l'on y prend, aimèrent mieux s'exposer aux perils de la mer qui étoit toujours fort agitée, & s'en retourner à la flotte, que de traîner plus long-tems une vie malheureuse & languissante.

Sédition à Lisbonne.

Tandis que toutes ces choses se passoient aux Indes, une cruelle sédition s'émut à Lisbonne au sujet d'un miracle qu'on disoit estre arrivé à l'occasion d'un crucifix, d'où beaucoup de gens soutenoient d'avoir vu sortir une grande lumière. Quelques nouveaux Chrétiens qui s'y rencontrèrent, n'y ayant pas déferé assez aveuglément, on regarda cette action comme un outrage qu'ils faisoient à l'image de Jesus crucifié, & on les insulta. Les femmes semblerent les plus

zélées à le venger ; elles s'exciterent à l'envi contre les auteurs de ce scandale ; elles accablèrent des plus abominables malédictions, & se firent des armes de tout ce qui tomba sous leurs mains.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Le peuple qui n'avoit point encore fait de mouvement, fut animé par deux Religieux, qui parurent la croix à la main dans les rues de Lisbonne. Ces Moines, non contents d'avoir réveillé le zèle des bourgeois, les excitoient à se soulever, & crioient à pleine voix, *tuez ces heretiques, de crainte que leur impiété n'attire sur vous la colère du Ciel.* Un discours si patétique interessa bientôt tout ce qui se trouva de gens à Lisbonne. Les hommes coururent aux armes ; les femmes & les enfans augmentèrent le tumulte par leurs cris & par leurs imprécations, & ils fondirent tous sur les nouveaux Chrétiens, sans distinction de l'innocent d'avec le coupable. Le sang humain couloit dans les rues ; on pilla leurs maisons ; on jeta par les fenestres les meubles qu'on ne put transporter, & on les brûla dans les places publiques ; mais enfin les séditieux s'étant arrestez après tant de meurtres & tant d'homicides, qui monterent à plus de quatre mille, le tumulte cessa aux dépens des malheureux. Les Officiers de la Justice recouvrèrent alors l'autorité qu'ils avoient perdue, & commencerent à s'en servir contre les auteurs de ces désordres.

Le Roy étoit à Evora, quand on l'informa de l'origine de cette émeute. Il commanda que l'on punist avec sévérité ceux qu'on pouvoit soupçonner d'en avoir été les chefs & les complices. On commença par l'exécution de ces deux Moines, qui furent brûlez, & l'on instruisit le procès des plus mutins, qui expierent la peine due à leurs crimes par le gibet, qui est le genre de mort le plus infame. Cette punition fut un coup de politique autant que de justice, puisque par ce moyen on vengeoit ceux qui s'étoient mis sous la protection du Roy, & qu'on les rasseroit dans la Religion Chrétienne qu'ils avoient embrassée depuis leur renoncement au Judaïsme & à l'Alcoran.

Punition des  
séditieux.

Ce fut dans ce tems-là que le Roy apprit que Tristan



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Arrivée de Tri-  
stan d'Acugna  
devant Mo-  
zambique.

Siège & prise  
de la ville  
d'Hoy.

Tristan fait  
proposer une  
alliance aux  
peuples de  
Brava.

Sur leur refus,  
Tristan insulte  
leur ville.

d'Acugna étoit passé de Mozambique à Mélinde ; qu'il y avoit mené Ferdinand Gomez de Sarda Portugais, Jean Sanche Maure de nation, mais Chrétien de profession, & un autre Maure appelé Mahomet ; que le Roy de Mélinde les avoit pris sous sa protection, & qu'il leur avoit fait expédier des passeports pour aller en Etiopie, où ils devoient passer par ordre d'Emanuel.

Après leur départ Tristan mit à la voile, à dessein d'aller assiéger la ville d'Hoy, distante d'environ quarante lieues de Mélinde. La guerre qui étoit allumée entre les Mélindois & les habitans de cette ville, les ayant épuisés d'hommes & de vivres, ils ne se trouverent pas en état de résister à des ennemis tels que les Portugais ; & de fait, les assiégés se défendirent si mal, que Tristan n'eut pas grande peine d'entrer dans Hoy. Il exerça quelques hostilités pour donner de la terreur aux peuples ; il alla mouiller ensuite devant Brava, ville d'Afrique, dans le Zanguébar, & dont le port est un des meilleurs du pays, & envoya Lionel Coutigno aux Magistrats de cette ville, pour leur offrir au nom d'Emanuel, de faire alliance avec eux ; mais soit que les principaux de Brava négligeassent d'avoir les Portugais pour amis, ou qu'ils voulussent attendre l'occasion d'un vent impétueux qui s'élève ordinairement sur cette coste dans le tems que les vaisseaux Portugais y étoient arrivés ; ils remirent d'un jour à autre la conclusion du traité, dans l'espérance où ils étoient que ce vent les obligeroit à sortir de leur port, ou qu'il les pousseroit contre le rivage.

Tristan à qui le caractère de ces peuples n'étoit pas inconnu, prit langue sur tout ce qui regardoit la sécurité de ses vaisseaux & celle de ses troupes. Par cette prévoyance, il découvrit bientôt les dangereuses intentions des principaux de Brava, & pour ne pas attendre le tems orageux dont il étoit menacé, il se disposa à l'attaque de la ville. Dans cette vue, il détacha quatre cens hommes qu'Alfonse Albuquerque commanda, & se mit à l'atesté de six cens de ses soldats, qu'il choisit pour le seconder & pour le

suivre. Le Gouverneur de Brava qui avoit une garnison de quatre mille hommes, en détacha la moitié pour faire une sortie. Les Portugais, quoyqu'inférieurs, les attendirent de pied ferme, & les chargerent si rudement qu'ils les repousserent jusque dans la ville. Sur ces entrefaites, Tristan arriva avec un nouveau renfort. Les ennemis qui n'osèrent plus paroître à découvert, se défendirent derrière leurs murailles à coups de dards & d'armes à feu, pour empêcher que les Portugais n'approchassent d'une brèche que les habitans avoient négligé de faire réparer, parce qu'ils ne croyoient pas que l'on dût venir les insulter.

Les assiégés ne pouvant remédier au danger qui les pressoit que par leur grand nombre, envoyoient continuellement des troupes vers cette brèche, pour soutenir les efforts des Assiégés; mais comme on les attaquoit mieux qu'ils ne sçavoient se défendre, les Portugais approcherent du corps de la place, monterent à l'assaut, entrèrent dans la ville l'épée à la main, tuèrent ceux qui résistèrent, & firent prisonniers les autres qui demandèrent quartier. Des soldats insolens en usèrent cruellement envers les femmes de Brava, auxquelles ils couperent les mains pour avoir leurs bracelets & leurs bagues qu'elles leur avoient refusées, & mirent le feu dans cette ville infortunée, qui fut réduite en cendres.

Après l'incendie, & la ruine de Brava, la flotte alla mouïller devant Magadoxo. Ce fut là que Coutigno fit sa descente, & que Tristan envoya un des prisonniers qu'il avoit faits à Brava, aux principaux de la ville de Magadoxo, pour leur proposer une alliance; mais au lieu d'y vouloir entendre, les Magadoxoniens écartelerent celui qui leur en porta la parole, & ménagerent Coutigno de luy faire un traitement semblable, s'il n'avertissoit le Général de la flotte de lever l'ancre, & de sortir du port. Tristan outré de cette réception, délibéra avec ses Officiers sur les moyens de s'en venger; mais les corps de garde que les Barbares avoient mis sur le bord de la mer, pour empêcher qu'on ne fît quelque descente, & les fortifications de la ville, lesquelles sans la garnison, étoient seules ca-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Les Portugais  
montent à l'as-  
saut, & pren-  
nent Brava.

Cruauté inouïe  
des soldats.

Tristan arrive  
devant Maga-  
doxo.

Cruelle rece-  
ption des Ma-  
gadoxoniens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Tristan se reti-  
re & va à Socotora.

*Pline, liv. 6.  
Daviti, de l'A-  
frique.  
Linschot,  
voyage, cap. 4.*

Socotora Île  
de la mer rou-  
ge, & les  
mœurs des  
habitants.

Caractère des  
Socotorans.

pables de la défendre, obligèrent les Portugais de se retirer, pour ne point s'exposer au changement du vent, & pour ne point perdre le tems de la navigation.

La flotte sortit du port de Magadoxo, & fit la route de Socotora. Cette Île que les anciens nommoient Dioscoride, regarde le Promontoire de Mozambique. Elle est montagneuse & féconde en fruits & en légumes. Ses habitans contrefont les Chrétiens; ils ont comme eux des Eglises; ils y arborent la Croix, solemnisent les mesmes festes, & aux mesmes jours qu'on les célèbre dans nos Eglises, observent avec une extrême austerité leurs jours de jeûne, ne donnent point dans la pluralité des femmes, & enfin ils payent à leur Prêtres la dixme des fruits & des grains qu'ils recueillent. On diroit à ne considérer ces Insulaires que par l'extérieur de leurs mœurs, qu'ils seroient fort pénétrés des vérités de la Religion Chrétienne; mais loin de devoir des qualitez si louables en apparence, à une bonne discipline, ils ne paroissent sages qu'à cause qu'ils sont stupides, & ne suivent que par coutume ce que des gens bien instruits & fort éclairés observent comme une loy. Leur grossière ignorance des choses les plus communes, les a rendus incapables de connoître, ni l'usage des navires, ni celui des armes. Les Maures sont leurs Maîtres, & les gouvernent avec tant de tyrannie, qu'ils n'osent s'en plaindre, ni songer à secouer un si rude joug.

Les Socotorans obéissoient à Hadramut Roy des Fartaques, lors que Tristan aborda dans le port de leur ville. Ce Prince dont l'Etat est situé dans l'Arabie heureuse, avoit fait bâtir un petit Fort sur le bord de la mer, pour les contenir dans cette molle obéissance, & pour se rendre plus redoutable s'ils entreprenoiennent d'en sortir. Abraham, fils de ce Roy, étoit Gouverneur de cette Citadelle, qui est la place la plus importante de tout l'Etat; & de fait, on ne pouvoit ni descendre, ni entrer dans le pays, à moins qu'on ne se mist en possession de cette Forteresse. Tristan, qui en connoissoit la conséquence, fit sommer Abraham de la luy rendre, & prit pour prétexte, que le lieu où elle étoit bâtie, ne dépendoit point des Etats  
de

de son pere. Abraham répondit à cette sommation, qu'il ne reconnoissoit point d'autre puissance que celle du Roy des Farragues; qu'il étoit prest d'en soutenir la gloire & les interêts, contre ceux qui voudroient les attaquer. Tristan voulut rabattre la fierté d'Abraham, & fit fonder l'endroit par où il espéroit faire sa descente pour aller insulter la Citadelle; mais les corps de garde que ce Prince avoit établis pendant la nuit, pour s'opposer au débarquement des Portugais, en cas qu'ils en fissent, rompirent leurs mesures. Tristan partagea ses troupes en deux corps, se mit à la teste de l'un, donna à Albuquerque le commandement de l'autre, s'approcha de la place par un autre endroit que celui qu'il avoit fait sonder, fit mettre pied à terre à ses gens, & marcha droit à un corps d'ennemis, qui étoient postez sous des palmiers.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Sommation de  
Tristan à Abra-  
hem.

Abraham observoit ces mouvemens de dessus les murailles de la Citadelle, & sortit à la teste d'un grand détachement, pour soutenir ceux des siens que les Portugais alloient forcer dans leurs retranchemens; mais ce Prince s'apercevant que la troupe que commandoit Albuquerque, l'alloit envelopper, il fit volte face pour aller à ceux des ennemis qui étoient plus près de luy. Cette précaution ne garantit pas Abraham du risque où il étoit s'exposé. Alfonso Norogna le prit en flanc, & le chargea si à propos qu'il l'obligea de se retirer, & si ce Prince ne fust promptement revenu pour favoriser la retraite de ses gens dans la Citadelle, les Portugais les y auroient poursuivis l'épée à la main. Norogna se voyant donc arrêté par Abraham, le joignit pour le combattre. Abraham l'attendit de pied ferme, & d'un combat général, ils en firent un particulier, qui cousta la vie à ce jeune Prince. Ses soldats, à son exemple, vendirent la leur le plus cherement qu'ils purent, & moururent en braves gens.

Abraham fait  
une sortie.

Pendant que cela se passoit entre Norogna & Abraham, Tristan qui étoit aux mains avec les autres Maures qu'il avoit attaquez, les enfonça, & les poursuivit jusque dans la Citadelle. Comme ceux qui y étoient restez se défendoient



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Brave résolu-  
tion des Socot-  
orans.

Les Portugais  
entrent dans la  
Tour.

Réduction des  
Socotorans.

Tristan va en  
Cananor.

à coups de pierres & de flèches, Albuquerque fut dange-  
reusement blessé, & plusieurs de ses gens y périrent. Tri-  
stan obligé de retirer ses troupes à cause du danger où el-  
les étoient inutilement exposées, fit venir du canon pour  
battre le corps de la place. Quand la brèche fut assez gran-  
de, les Portugais monterent à l'assaut. Alors les ennemis a-  
bandonnant leurs murailles, se retirèrent dans une Tour, où  
ils se retrancherent, & se défendirent avec la même opi-  
niâtreté, ne voulant point entendre parler de capitulation,  
& regardant la plus honorable proposition comme un ou-  
trage que l'on faisoit à leur nation; de manière qu'on ne  
put en venir à bout qu'en les forçant dans ce poste. Enfin  
les Portugais y entrèrent, & passèrent au fil de l'épée tout  
ce qu'ils trouverent de gens.

Les Socotorans se voyant soumis à un nouveau Maître,  
en redouterent d'abord le ressentiment & la puissance, mais  
Tristan les rassura. Il leur promit la protection du Roy,  
leur fit espérer qu'il les tireroit de l'esclavage tyrannique  
où ils avoient vescu jusqu'alors, & qu'il les feroit instruire  
dans la connoissance du vray Dieu, au lieu des Idoles qu'ils  
adoroient. L'espérance d'une vie plus douce, & d'une meil-  
leure Religion, charma ces peuples; ils allèrent du même  
pas dans les Temples, où ils commencèrent à donner des  
marques de leur zèle naissant par leur empressement à dé-  
truire les Idoles, & à élever de nouveaux Autels, sur les-  
quels peu de tems après la Messe fut célébrée. Cependant,  
instruisit ces peuples des principales maximes du Christia-  
nisme; & dès qu'on leur en eut donné les premières teintu-  
res, ils demanderent tous à l'envi d'estre baptisez. Après  
que Tristan se fut assuré de la bienveillance des Socoto-  
rans, & qu'il eut fait réparer les fortifications de la ville,  
& particulièrement celles de la Citadelle, dont Alphonse No-  
rogna eut le gouvernement, il partit pour le Cananor. Tri-  
stan n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il conclut la paix avec le  
Roy de ce pays. Comme rien ne l'y devoit arrêter, il re-  
mit à la voile, & alla à Cochins, où le Vice-Roy le receut,  
& le félicita sur ses conquestes.

*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV. 195*

Cependant l'armée de Naubeadarim, commandée par Curial fameux Capitaine, étoit à l'ancre dans le port de Panan, ville de son obéissance. Comme les Barbares ne doutoient pas que les Portugais ne vinsent les insulter dans ce poste, ils firent construire deux Forts à l'embouchure de la rivière, éleverent des cavaliers où ils mirent du canon, travaillèrent avec diligence à réparer les murailles de la ville, & y jetterent un renfort de quatre mille hommes, partie Arabes, & partie Calécutains.

Le Vice-Roy & Trifan, ayant scû par quelques Indiens les grands préparatifs que l'on faisoit à Calécût, pour défendre Panan, résolurent d'en aller faire le siège; ils prirent pour cet effet douze des meilleurs vaisseaux de la flotte & quelques esquifs, sur lesquels il n'y avoit toutefois que sept cens hommes d'équipage. Comme la rivière n'a pas assez de fond pour y faire entrer de grands vaisseaux, & sur-tout quand la mer s'est retirée, le Vice-Roy distribua ses troupes sur quelques bâtimens légers, commandez par Pierre Barretto & par Jacques Petrejo, espérant par là d'attirer les ennemis à quelque action. Deux jeunes Seigneurs Portugais, nommez Laurent Almeida & Nugno d'Acugna, l'un fils du Vice-Roy, & l'autre de Trifan, se mirent sur deux esquifs, & suivirent ces deux Capitaines. Le Vice-Roy & Trifan voulant les soutenir, monterent deux galères, & firent alte à l'entrée du canal pour attendre le flot de la mer. Les Barbares qui les apperceurent dans ce poste, les canonnèrent; mais leur artillerie n'étant pointée que pour tirer sur des vaisseaux de haut bord, les coups passèrent par-dessus les esquifs, & par-dessus les autres bâtimens légers, & ne firent que du bruit & de la fumée; de sorte que les Portugais ne perdirent que fort peu de monde, bien qu'ils eussent essuyé tout le feu des ennemis.

Le Vice-Roy & Trifan, prévoyant que cette affaire auroit des suites, tinrent conseil pour délibérer sur la manière d'attaquer les Calécutains. Ils résolurent qu'ils ne quitteroient point le corps de l'armée; que Laurent & Nugno commanderoient l'avantgarde, & que les vaisseaux les plus

ANS DE  
J. CHAIST;  
1508.

Retranchemet  
des Calécutains  
dans Panan.

Le Vice-Roy  
veut assiéger  
Panan.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Laurent & Nugno, chargent les Maures.

chargez formeroient l'arrièregarde.

Laurent & Nugno, furent donc les premiers qui firent leur descente; ils eurent affaire à une troupe de Maures distingués parmi eux, comme des gens qui s'engagent par des vœux particuliers qu'ils font dans leurs Mosquées, avant que d'aller au combat, à ne point abandonner le poste qu'ils occupent; mais à périr ou à vaincre, plutôt que d'obéir à la nécessité de fuir ou de reculer. Cette confiance qu'ils ont à leurs vœux, leur inspire une brutale valeur, qui rend toujours le combat furieux & sanglant, quand on n'a pour ennemis que des gens de cette trempe; & de fait, celui-ci fut cruel. Les Portugais ne se servirent d'abord que de leurs haches & de leurs épées pour enfoncer ce gros d'ennemis qu'ils avoient en teste, & qui s'opposèrent à leur entrée dans le port. La vigueur avec laquelle cette action se passa du côté des Portugais, sembla redoubler l'opiniâtreté des Maures. Quoi-qu'ils s'aperceussent de la perte considérable qu'ils avoient déjà faite, ce qui leur restoit de gens demeura néanmoins inébranlable, jusqu'à ce que les Portugais se fussent servis de leur mousqueterie. Enfin, ce qui étoit échappé au fer ayant été emporté par le feu, il ne demeura plus sur le champ de bataille que des mourans & des blessés, dont les hurlemens & les cris, ne causoient pas moins de pitié que d'horreur.

Découragement des ennemis.

Prise & incendie de Panan.

Quand les Maures virent que cette troupe de gens qui combattoient à leur teste étoit entièrement défaite, ils perdirent courage. Les Portugais profitèrent de ce découragement, & poussèrent les ennemis jusque dans Panan. Comme ils se trouverent insensiblement au pied des murailles de cette ville, un de leurs Officiers monta à l'assaut à la faveur de la fumée. Plusieurs soldats qui y monterent à son exemple, ayant arboré leurs drapeaux sur les murailles, se rendirent maîtres de la ville, & y mirent le feu. Les troupes qui avoient compté sur le pillage de Panan, murmurèrent de ce qu'on la brûloit; mais le Vice-Roy ne fit aucune attention au murmure de ses gens, & bien loin de les laisser dans l'inaction, ou de leur permettre de piller

les magasins, où les marchands étrangers faisoient porter leurs effets tous les ans, pour en trafiquer avec les Arabes, il les employa à la démolition des deux Forts bâtis à l'entrée de la rivière, de crainte que les ennemis ne s'y retirassent; en cas qu'ils vinssent à se rallier, & qu'ils ne chassassent les Portugais, du poste qu'ils venoient de gagner. La défaite de l'armée navale suivit bientôt celle de l'armée de terre; les Portugais mirent le feu aux vaisseaux ennemis, comme ils avoient fait dans leur ville, & leur perte fut égale par-tout.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Défaite de l'armée navale.

Si les Maures n'eussent pas lâché le pied, on leur auroit tué beaucoup plus de monde; puisqu'on ne trouva sur le champ de bataille, que cinq cens de leurs gens, dont la plupart étoient du nombre de ceux qui formoient l'avantgarde de leur armée. Les Portugais n'y perdirent que dix-neuf hommes; mais ils eurent un grand nombre de blessés, & entre-autres le Vice-Roy qui le fut au bras. Laurent, son fils, s'y distingua d'une manière bien glorieuse pour luy, ayant combattu séparément, & tué un Officier ennemi, quoique ce Barbare se fust couvert entièrement d'un grand bouclier qu'il portoit sur le bras gauche. Toute l'armée joüa cette action, & les ennemis contraints d'y applaudir, n'admirent pas moins la valeur que l'adresse de ce jeune combattant.

Blessure du  
Vice-Roy.

Combat particulier de Laurent.

Après la conquête de Panan, Tristan d'Acugna retourna en Portugal, avec cinq vaisseaux chargez de différentes marchandises, le Vice-Roy fit voile en Cananor, & Laurent son fils, eut la conduite de huit bâtimens pour escorter ceux qui venoient de Cochin, & alla mouiller devant Chaul. Ce fut là qu'il apprit que Campson, Sultan d'Egipe, envoyoit une formidable armée à Naubedarim, Roy de Calécut, & à Mamud Roy de Cambaja, Princes des plus puissans qui soient aux Indes, pour en chasser les Portugais, & que pour y réussir, il y avoit joint les Mamelucs, que l'on regarde comme la meilleure milice des Sultans.

Retour de Tristan en Portugal.

Ces Mamelucs sont originaires de Circassie; ils composent une nation, dont l'on tiroit autrefois les Souverains d'Egipe:



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Paul Jovet l. 17.  
Ch. 18.  
Hist. de Cal-  
condile liv. 3.  
Baudier Hist.  
des Turcs.

Les Indiens en font une singulière estime, & les nommoient *Rumés*, ou *Romains*, parce que dès leur plus tendre jeunesse, ils avoient été arrachez des bras de leurs parens qui étoient Chrétiens, pour estre élevez dans le Mahometisme.

Si la réputation des Mamelucs du costé des armes, étoit si avantageusement établie parmi les Indiens, on peut dire, que les Portugais sceurent bientost en acquérir une parcelle par les preuves surprenantes qu'ils y donnerent de leur valeur. On les prit dès-lors pour des François, parce qu'ils faisoient la guerre avec le mesme courage, & avec le mesme succès, que firent autrefois les Croisez, quand Godefroy de Bouillon conquit la Terre Sainte, & qu'il répandit dans tout l'Orient le bruit de cette fameuse expédition.

Mais les Indiens, que les Calécutains prévinrent contre les Portugais, conceurent une si grande haine pour eux, qu'ils ne respirèrent plus que leur mort ou leur ruine. Cependant, le Sultan qui manquoit de matériaux pour mettre une grande flotte à la mer, envoya vingt-cinq vaisseaux dans la Cilicie. Ces bâtimens étoient escortez par un considérable détachement de Mamelucs, avec ordre d'en apporter toutes les choses nécessaires pour la construction des vaisseaux auxquels il avoit dessein de faire travailler.

Amaral com-  
bat la flotte du  
Sultan.

André Amaral Portugais, & Chevalier de Rhodes, qui croisoit la mer avec dix vaisseaux armez en guerre, rencontra la flotte du Sultan. Amaral l'attaqua, & après un rude & long combat, où il tua trois cens Mamelucs, il coula à fond six vaisseaux ennemis, en gagna cinq qui ne pouvoient plus ni se sauver, ni se défendre, & mit le reste en fuite. Quelques autres bâtimens qui étoient échapez à la valeur d'Amaral, périrent par une tempeste dont ils furent surpris dans leur route; de sorte qu'il n'y eut que dix navires qui arriverent à Damiette ville d'Afrique en Egypte, avec les matériaux dont ils étoient chargez. Le Sultan en fit construire six barques à avirons, & cinq vaisseaux de guerre, & distribua sur tous ces bâtimens quinze cens Mamelucs, qui faisoient la plus considérable partie de leur équipage. Cette flotte étoit commandée par un Persan appelé

Hocen Capi-  
taine Persan,

Hocen, & qu'on avoit surnommé en langage du païs *Myr*, qui veut dire Capitaine. Elle traversa les mers d'Arabie & de Perse, & vint mouiller devant la ville de Diu, dépendante de Mamud, Roy de Cambaja. Jaz Polonois de nation, qui de l'esclavage étoit parvenu au gouvernement de Diu, renforça la flotte du Sultan de trente-quatre navires bien équipés, qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville, envoya des barques & des galères sur les costes, & fit croiser la mer par cinq de ses meilleurs vaisseaux.

Le Vice-Roy, qui n'ignoroit pas que le nombre de ses ennemis s'augmentoît tous les jours, ne voyoit point d'autre parti à prendre que celui de les combattre, s'il en trouvoit l'occasion favorable; mais en attendant qu'elle se présentât, il assembla son Conseil de guerre, & communiqua à ses Officiers les avis qu'on luy donnoit des troupes que les ennemis avoient sur pied, tant par terre que par mer. La prudente réflexion que l'on fit dans le Conseil sur cette multitude d'ennemis, & particulièrement sur celle des vaisseaux, dont leur flotte paroissoit estre composée, rassura beaucoup les Portugais, qui jusque là avoient appréhendé que ce ne fussent de nouveaux bâtimens qu'on eust construit sur les lieux, ou que les allies des Barbares leur eussent envoyez. Comme il eust été difficile qu'un si grand nombre de navires eussent pu passer sans que les Portugais s'en fussent apperceus, & que d'ailleurs, il n'y avoit pas lieu de croire qu'on eust pu les construire dans un païs tel que l'Arabie, où il n'y avoit alors, ni bois de coupe, ni ouvriers, ni Pilotes, on conclut aussitôt que les ennemis avoient frotté les vaisseaux qui vont tous les ans à la Mecque, & que leurs équipages étant descendus à Diu, ils en avoient grossi leur flotte pour allarmer les Portugais, & pour leur ôter par là l'envie & les moyens de pousser plus loin leurs desseins & leurs conquêtes. Sur ce fondement, on résolut dans le Conseil de mettre à la voile, & d'aller du côté de Diu, pour prévenir les ennemis; mais Hocen ayant formé le même dessein que les Portugais, avoit mis à la mer avant qu'ils eussent levé l'ancre. Le

ANS DE  
J. CHRIS.  
1508.

Rétablissement  
de la flotte en-  
nemie.

Sage réflexion  
sur la flotte en-  
nemie.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Hocen canon-  
ne les Portugais  
& leur tué du  
monde.

Il entre dans le  
port de Chail.

Vice-Roy qui découvrit de dessus la hune de son bord la flotte des Barbares, crut que c'étoit Alphonse Albuquerque qui reynoit du Golfe de Perse pour se joindre à luy. Dans cette pensée il ne fit aucun mouvement. Hocen qui ne sçavoit à quoy attribuer cette subite inaction dans les Portugais, & qui se voyoit le vent & la marée favorables, ne hérita pas plus long-tems à les aller insulter: il les approcha, & leur lâcha une bordée de son canon, dont Roderic Pereira fut tué, & dont il y eut plusieurs Portugais blesez. Ce fut à la faveur de ce feu que les ennemis vinrent moiïiller devant Chail ville des Indes, & qu'ils se posterent à l'entrée de son port.

Quoique le Vice-Roy eust répondu par une bordée de son canon, à celui des Barbares, & qu'il leur eust tué aussi quelques soldats, il ne pouvoit digérer le chagrin qui luy restoit d'avoir été attaqué, & d'avoir perdu un de ses meilleurs Officiers. Plein de son ressentiment, il ordonne qu'on leve l'ancre, & que l'on tourne vers les ennemis. Comme il falloit dans cette occasion imprimer de la terreur par quelque action extraordinaire, le Vice-Roy choisit parmi tous les vaisseaux des Barbares, celui que montoit Hocen. Il l'attaque, & tâche de l'attirer à un combat; mais ce Général ennemi, quoique supérieur, en évite l'occasion, parce que Jaz, qui étoit à l'embouchure du port, ne l'avoit pas encore joint. D'ailleurs, Hocen vouloit empêcher la jonction des brigantins & des vaisseaux Portugais. Dans cette veüë, il fit mettre ses galères entre-eux, & par ce moyen il contraignit le Vice-Roy de demeurer dans le lieu où il s'étoit posté, & où Hocen le tenoit comme enfermé.

Le Vice-Roy se voyant contraint d'obéir à la force & à la nécessité, laissa passer toute la journée sans faire aucun mouvement, & remit au lendemain l'exécution du dessein qu'il avoit formé d'aller insulter le vaisseau de Hocen. Cette entreprise étoit trop hardie & trop délicate pour se promettre d'y réussir. Tout sembloit concourir à la faire échouer; l'inégalité des forces, & le flux de la mer qui empêchoit le Vice-Roy d'approcher de l'Amiral ennemi, eut deu le

buter sur la résolution qu'il avoit prise d'en venir aux mains avec luy; mais tous ces obstacles ne le purent arrester, il ne consulta que son ressentiment & son courage; il combattit les galères ennemies qui l'empêchoient de passer; il les écarta, & donna avec tant d'impétuosité sur le vaisseau de Hocen, que s'il n'eust été le meilleur de toute sa flotte, il auroit infailliblement succombé sous le canon des Portugais. Hocen qui s'étoit aussibien défendu qu'il avoit été attaqué, leur tua beaucoup de monde, & blessa la plupart des Officiers & des soldats.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Généreuse ac-  
tion des Por-  
tugais.

Comme Almeida fut du nombre des blessés, & qu'il reçut deux coups de flèches, on luy proposa de se retirer du combat. Ce Capitaine offensé de cette proposition, protesta qu'il vouloit, ou se venger, ou périr, & loin de l'écouter, il exhorta ses gens à le suivre; mais ses derniers efforts furent aussi inutiles que les précédens. Le combat se passa à se canotter de fort loin, & toujours avec de grands désavantages pour les Portugais, puisque les Barbares ne perdirent que quelques-uns de leurs soldats. Il est vray que Maimane, Pontife Mahometan, & Ambassadeur de Calécut, fut tué d'un coup de canon, dans le tems qu'il faisoit des sacrifices pour le succès de ce combat. Tandis qu'Almeida & Hocen étoient aux mains, Jaz profita de cette occasion, & se joignit à la flotte des ennemis. Si Almeida eust eu moins d'obstination, & s'il eust voulu déférer aux avis de ses Officiers, il auroit retiré ses troupes; mais en vain s'opposèrent-ils à son ressentiment; il falloit ou le voir périr, ou périr avec luy. Ces deux extrémités leur paroissant également fâcheuses, ils se déterminèrent à le suivre. Cependant les caravelles & les galères des Portugais firent une si prompte manœuvre, qu'elles atteignirent les vaisseaux ennemis. Pelayo de Souza s'en approcha à la faveur du feu que l'on faisoit de dessus les galères, il accrocha un de leurs navires & sauta dedans. Ambroise Paçagne, Ferdinand Petrejo, & Andrada le seconderent, & plusieurs soldats le suivirent. Il s'empara de ce bâtiment, tua ce qu'il y avoit de gens, & les jeta à la mer. Trois autres Capi-

Almeida reçoit  
deux blessures,

Combat désa-  
vantageux aux  
Portugais,

Obstination  
d'Almeida,

Belles actions  
des Portugais,



AN 21  
J. CHRIST.  
1508.

taines Portugais, dont Jacques Petrejo étoit du nombre, gagnèrent chacun un vaisseau, & donnerent la chasse aux autres, qui se sauverent à force de voiles. Les Portugais pillerent à loisir les navires dont ils s'étoient rendus maîtres; ils en prirent le canon, & coulerent ces bâtimens à fond.

Retraite des  
Portugais.

Le vaisseau  
d'Almeida est  
fort endomma-  
gé.

La nuit étant survenue, Almeida qui vouloit encore faire une tentative contre l'Amiral ennemi, remit au lendemain à le combattre; mais on y vit si peu d'apparence, surtout depuis que Jaz avoit joint la flotte de Hocen, qu'après avoir tenu conseil dans la galère du Vice-Roy, on y résolut, que les Portugais se trouvant de beaucoup inférieurs aux Barbares depuis leur jonction; qu'ayant perdu beaucoup de monde dans le dernier combat; qu'Almeida étant blessé, les troupes fatiguées & les vaisseaux endommagés, on mettoit à la voile, pour éviter par une honorable retraite la mauvaise fortune dont on étoit menacé, ce que l'on fit à la faveur de la nuit, du vent & de la marée. Les ennemis qui s'en doutèrent, ou qui s'en appercurent, firent la même route que la flotte des Portugais, & la canonnerent; le vaisseau d'Almeida qui étoit à l'arrière-garde, essuya tout leur feu. Comme ce bâtiment faisoit eau de tous costez, il s'alla embarrasser dans quelques retranchemens de pècheurs, & fut investi par les ennemis, nonobstant les efforts que fit Pelayo de Soufa, pour l'en retirer, ou pour luy porter du secours. Les autres Capitaines Portugais, qui ne pouvoient pas aussi en approcher à cause de l'impétuosité du reflux, eurent le déplaisir de voir le risque que couroit Almeida, sans pouvoir le partager avec luy.

Dans cette pressante extrémité, ses soldats & ses matelots le sollicitèrent de se sauver dans l'esquif, & de leur abandonner la défense de son vaisseau, pour ne point exposer à un péril si manifeste, une vie aussi précieuse que la sienne, mais cet expédient n'étoit pas du goût d'Almeida, & bien loin de le suivre & de leur en sçavoir bon gré, il parut piqué de cette proposition. Cependant il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se rendre sans combattre, ou de mourir en se défendant, & ce fut celui-là

qu'Almeida choisit; mais pour le faire avec son courage ordinaire, il disposa son équipage en trois petits corps différens. Emanuel Pezagne devoit commander la troupe postée sur le tillac du vaisseau, Francisque Nabaisé avoit ordre de défendre la prouë, & pour luy il se mit sur la poupe, avec le reste de ses gens, & en cet état il attendit les ennemis. Une si grande résolution les surprit & les arresta; ils n'osèrent venir à l'abordage, avec des gens qui paroissent déterminés à se battre en désespérés; & pour ne rien risquer en voulant avancer la perte du vaisseau d'Almeida, laquelle étoit inévitable, ils le canonnerent. Ce Capitaine, qui étoit un des plus exposés au feu, eut une cuisse emportée d'une volée de canon. Comme il ne pouvoit plus agir qu'en commandant, il se fit porter tout blessé qu'il étoit, auprès du grand mast, & là il reçut un coup de flèche dans le corps, dont il mourut sur le champ. Ce malheur fut suivi bientôt après de la nécessité de se rendre. Quoique la résistance des Portugais eust tellement irrité les ennemis, qu'ils ne vouloient faire quartier à personne, Jaz qui estimoit la vertu jusque dans ses propres ennemis, voulut qu'on donnât la vie à ceux qui étoient échappés à la fureur des premiers coups, & se contenta de couler à fond le vaisseau d'Almeida. Les autres bâtimens firent la route du Cananor, d'où Pierre Gnaya partit pour aller à Cochîn, & pour porter au Vice-Roy la fâcheuse nouvelle de la mort de son fils. Le Roy de Cochîn en fut sensiblement touché, & le regretta comme un Héros dont le courage alloit de pair avec la vertu.

Le désavantage que le Roy eut dans les Indes, ne fut pas d'abord récompensé par de plus heureux succès en Afrique. Il y avoit déjà long-tems que ce Prince avoit envie de conquérir la ville d'Azamor, située sur la coste de la mer Occéane; mais le peu d'apparence qu'il y avoit d'entreprendre cette guerre, à moins qu'il ne s'en présentât quelque favorable occasion, avoit obligé le Roy à temporiser sur cette entreprise.

L'arrivée d'un Prince Africain qui aborda à Lisbonne, fut

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Mort d'Almeida.  
*Ossorio, liv. 5.*

Le Vice-Roy  
apprend cette  
nouvelle.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

*Ossius, liv. 5.*  
Zéjam Prince  
Africain, vient  
en Portugal.

une heureuse conjoncture pour exécuter le dessein que le Roy avoit formé. Ce Prince qui se nommoit Zéjam, ayant été dépourvu de son petit apanage par Nazare, frere de Mahomet Roy de Fez, s'étoit retiré dans la ville d'Azamor, dont les habitans luy avoient autrefois donné de solides marques de leur bienveillance; mais si ces peuples l'avoient aimé dans la prospérité, ils n'eurent plus que de l'indifférence pour luy, quand ils le virent sans crédit & sans autorité. Ils le regarderent comme un Prince malheureux & par conséquent inutile; ils n'écouterent que la politique, & se reglerent entièrement sur la conduite de Mahomet, à l'égard de Zéjam.

Dans une telle extrémité, Zéjam n'eut point d'autre parti à prendre, que de se retirer dans une Cour étrangère. Le juste sujet qu'il avoit de ne se confier plus, ni à ses amis, ni à ses alliez, le détermina à passer en Portugal. Emanuel sensible aux malheurs de ce Prince Maure, le receut dans ses Etats, & le fit traiter en Souverain. Zéjam pénétré en apparence des bontez du Roy, luy inspira, pour première marque de sa reconnoissance, le dessein de conquérir Azamor.

Il donne des  
ouvertures au  
Roy, pour la  
conquête d'A-  
zamor.

Zéjam s'en re-  
tourne à Aza-  
mor.

Le Roy ayant proposé à son Conseil, les avis & les mémoires que Zéjam donna pour cette expédition; on conclut qu'il falloit y envoyer une flotte, qui fut mise sous la conduite de Ménezés. Pendant que l'on travailloit à cet armement dans le port de Lisbonne, ce Prince Africain partit, & retourna à Azamor, pour disposer les peuples à reconnoître Emanuel pour leur Souverain, dès que les vaisseaux Portugais, auxquels il se devoit joindre, seroient arrivés dans le havre d'Azamor.

Départ de la  
flotte, & son  
arrivée devant  
cette ville.

Aussitôt que la flotte fut en état de partir, elle mit à la voile, & arriva heureusement devant Azamor. Ménezés s'en approcha le plus près qu'il luy fut possible, pour la canonner avec plus de facilité & d'avantage. Il n'en attendoit que l'occasion, suivant la parole que Zéjam avoit donnée au Roy de représenter vivement aux Azamoriens, l'intérêt qu'ils avoient d'obéir à Emanuel, & de prévenir la né-

cessité où ils se verroient bientôt réduits de le faire, s'ils ne se soumettoient volontairement à sa puissance, & à des conditions qui leur seroient honorables & avantageuses; mais Zéjam, au lieu d'exécuter ce qu'il avoit promis au Roy, s'appliqua uniquement à regagner l'amitié de ceux d'Azamor, & il y réussit. Il ne luy fut pas difficile après cela, de faire échoüer les entreprises des Portugais, puisqu'il en sçavoit le secret; il eut même le front de s'en attribuer le succès près des peuples, quoi-qu'il ne le dût qu'à sa perfidie, & à l'ouverture que le Roy luy avoit faite de ses desseins.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Perfidie de Zé-  
jam.

Cette trahison étoit trop manifeste pour en douter plus long-tems. Ménezés qui en prévint les dangereuses suites, se détermina aussitôt de s'en venger par quelque action hardie & éclat, & qui en sauvant l'honneur de sa patrie, le tiraît du mauvais pas où la bonté du Roy l'avoit embarqué. Pour cet effet, il rassembla tout cequ'il avoit de troupes, qui ne consistoient néanmoins qu'en cinq ou six cens chevaux & en deux mille hommes de pied, & fit sa descente nonobstant les lances à feu, & les torches ardentes qu'on jettoit sur ses vaisseaux. Ce Général partagea ses troupes en trois corps. Le Gouverneur de Tentugal, près de Coinbre, qui par ordre du Roy, l'avoit accompagné dans ce voyage, commanda le premier corps composé de cent chevaux. Jean Mascaregnas se mit à la teste de cent cinquante, dont le second corps étoit formé, Ménezés se reserva la conduite du troisième, où il y avoit près de trois cens chevaux, & posta son infanterie au milieu de ces trois escadrons.

Brave résolu-  
tion de Méne-  
zés.

Quoique les ennemis vissent que les Portugais étoient bien postez, ils se déterminèrent néanmoins à les venir insulter; mais la disposition que Ménezés avoit faite du peu qu'il avoit de gens, fut si heureuse, & sa défense si vive, que les Azamoriens furent contraints de se retirer sans avoir rien entrepris. La lenteur avec laquelle ils se retirèrent, empêcha que Ménezés ne les poursuivist, de crainte de donner dans quelque embuscade. Comme il ne put retenir que ceux qui l'environnoient, les autres chargerent l'arrière-garde des Azamoriens, & la repoussèrent assez près de leur ville.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Les Portugais  
battent les Azamoriens.

Alors les troupes que les Maures avoient mises en embuscade, dans un bois qui étoit entre la mer & la ville, sortirent de ce poste, & chargerent les Portugais. Le Gouverneur de Tentugal & Mascaregnas, qui se trouverent à l'arrière-garde de l'armée, firent volte face, & soutinrent le choc des ennemis. Ménezés voyant ses gens aux mains, courut à leur secours, & leur facilita les moyens de regagner leur camp, & de se retirer dans leurs vaisseaux. Bien que les ennemis fussent de beaucoup supérieurs aux Portugais, toutefois Ménezés ne perdit que fort peu de gens en comparaison des Maures qui y laissèrent plus de treize cens hommes. Jean Rodrigue de Ménezés, dont le cheval fut tué sous luy, auroit couru risque de périr dans ce combat, si les Capitaines Jean Lhomme, & Ferdinand de Far, ne l'eussent secouru, & s'ils n'eussent tué un Officier Maure, dont ils luy donnerent le cheval pour le tirer de danger.

Ménezés leve  
l'ancre de devant Azamor.

Il n'y avoit pas d'apparence après cela, que les vaisseaux demeurassent plus long-tems devant Azamor. La place étoit trop bien fortifiée, & trop bien munie, pour espérer de la réduire. Comme Ménezés n'avoit prétendu le faire qu'en agissant de concert avec Zéjam, & que ce perfide luy avoit manqué de parole & de foy, ce Général leva l'ancre, prit la route du Détroit de Gibraltar, alla à Alcacer, où il y avoit déjà des Portugais en garnison & donna le Gouvernement de cette ville à Jean Rodrigue de Ménezés son parent.

Le Roy de Fez  
projette d'assié-  
ger Arzile.

Pendant le séjour que Ménezés fit en Afrique, il apprit que le Roy de Fez avoit mis sur pied une armée de six vingts mille hommes, & de vingt mille chevaux, sans que l'on eust pu sçavoir à quelle expédition ce Prince la destinoit; mais les courours de Vasco, Coutigno, Gouverneur d'Arzile, ayant pris quelques Maures, on sceut par eux le projet & les desseins que le Roy de Fez avoit formez d'assiéger cette ville. Coutigno en donna aussitost avis à Edoüard de Ménezés, Gouverneur de Tanger, & à Jean de Ménezés, de qui la flotte rangeoit les costes de Barbarie, & les pressa tous deux de le venir secourir avant que les ennemis eussent investi cette

place, où il n'avoit qu'une garnison de quatre cens hommes. Mais l'armée ennemie étant arrivée devant Arzile, avant que le secours que le Gouverneur avoit demandé, y fust entré, les Maures l'investirent, ils ouvrirent la tranchée, & dressèrent une batterie vers le plus foible costé de la place, espérant que dans peu la brèche seroit assez considérable pour venir à l'assaut. Comme ils appréhendoient qu'on ne la secourust par mer, & qu'ils n'avoient point d'armée navale pour opposer à celle des Portugais, ils borderent la mer de gabions & de tonneaux remplis de terre, pour servir de parapet aux batteries qu'ils avoient dressées, & aux corps de garde qu'ils avoient établis, & pour empêcher que les vaisseaux Portugais n'entraissent dans le port. Cependant le feu continuél que l'on faisoit sur les assiégés, ne leur permettant presque pas de paroître sur les remparts, ni de se défendre, les tours & les murailles croulerent sous le canon des Barbares.

Quand la brèche fut assez grande pour monter à l'assaut, les ennemis s'y présentèrent. Coutigno qui n'avoit pas eu assez de monde pour faire des sorties pendant le siège, s'opposa autant qu'il put aux premiers efforts de ceux qui vouloient entrer dans Arzile; mais comme les ennemis s'augmentoient à mesure que la garnison diminuoit, & que d'ailleurs le Gouverneur avoit été blessé au bras, il prit le parti de se retirer dans le Château, & se défendit à coups de main. Cependant les Maures se rendirent maîtres de la ville, où ils exercèrent les dernières hostilités. Les plus vieilles femmes se virent exposées à leur insolence, & les plus jeunes essuyèrent leur brutalité; ils égorgerent le reste des habitans, pillèrent, & saccagerent entièrement la ville.

Aussitôt que les Maures eurent réduit Arzile sous leur obéissance, ils abandonnerent les retranchemens qu'ils avoient faits à l'entrée du port & sur le bord de la mer, & s'attachèrent à battre le Château où Coutigno se défendoit avec beaucoup de courage. Ménézés étoit toujours aux environs d'Arzile, & cherchoit l'occasion de secourir la Citadelle; mais dans l'incertitude où il étoit, si les Maures

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.  
Siège d'Arzile.

Les ennemis  
entrent dans  
cette ville.

Ils y exercent  
toutes les hosti-  
litez militaires.

Coutigno dé-  
fend le Châ-  
teau.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Prudence de  
Ménézes.

Intrépide réso-  
lution des sol-  
dats Portugais.

avoient pris cette place, ou si les Portugais en étoient encore les maîtres, il n'osoit rien entreprendre contre une armée, sinon victorieuse, du moins supérieure à la sienne. D'ailleurs la mer ne luy étoit pas favorable. Les fréquentes tempestes qui s'étoient élevées depuis son arrivée, & les bancs de sable qu'on trouve dans cet endroit de la mer, luy faisant appréhender que les vents n'y pouffassent ses vaisseaux, il aima mieux suspendre ses desseins, que de s'exposer mal à propos. Partagé entre l'espérance & la crainte, il se détermina brusquement à sacrifier quelques soldats, pourveu qu'il en trouvast d'assez intrépides; car il se faisoit un scrupule de forcer personne, pour aller affronter le feu des ennemis, pour approcher du Château, & pour luy apporter des nouvelles certaines de l'état de la place. Il ne fut pas difficile à Ménézes de trouver parmi ses troupes, des gens tels qu'il luy falloit pour cette périlleuse entreprise: au contraire, il se vit embarrassé sur le choix qu'il avoit à faire parmi ceux qui s'empressoient d'y aller. Quoique le point d'honneur fust un motif assez puissant, pour les faire exposer à des dangers presque inévitables, Ménézes y attacha encore des récompenses. Ceux qu'il nomma pour cette expédition partirent dans un esquif; ils essuyèrent une grêle de coups de mousquet, sans que pas un d'eux eust été blessé, & avancèrent assez près du Château pour estre reconnus par les sentinelles. Les Officiers Portugais qui avoient monté la garde, parurent sur les murailles; ils leur crièrent, *Vive Portugal*, en montrant leurs Etendards, & leur jetterent quelques lettres qu'ils avoient couvertes de cire, de peur que l'eau de la mer ne les endommageast.

L'esquif revint avec le mesme bonheur qu'il étoit allé; mais non pas sans avoir couru de nouveaux dangers. Ménézes apprenant par ses gens, que Coutigno & toute la garnison étoient dans la résolution de continuer à se bien défendre, pourveu qu'on pust jetter quelques vivres dans cette place, il se servit des moyens que Coutigno luy avoit donnez dans sa lettre; mais pour en venir à bout, il falloit tenter une

descente.

descente. Comme cette entreprise ne se pouvoit faire qu'en donnant de l'émulation aux soldats, ou en les intéressant par de solides gratifications, il promit la liberté aux Forçats ; & s'engagea de bien recompenser ceux qui les premiers mettroient pied à terre. Dans cette veüe il se servit de l'occasion du flux, & fit avancer sa flotte à force de rames.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Coutigno, qui du Château observoit ce mouvement, en fit sortir trente chevaux, & un détachement considérable de sa garnison, pour soutenir ceux qui feroient descente. Ce dessein eut tout le succès que l'on s'en étoit promis : la flotte approcha ; les Portugais descendirent, & du même pas allèrent insulter leurs ennemis. Cette action commença par un si grand feu, & si continuel, que les Maures sortirent de leurs retranchemens, & se retirèrent dans la ville, jusqu'à ce que cette première fureur fust un peu dissipée.

Coutigno fait  
une sortie,

Les Portugais profitèrent de ce mouvement, & tandis que le canon que l'on tiroit du Château, obligeoit les Maures à s'en éloigner encore davantage, les troupes de Ménézes s'en approchèrent. Les Capitaines Tristan, & Henry de Ménézes, Rodrigue Mascaregnas, & Jean Lhomme furent les premiers qui mirent pied à terre. Les Maures qui conurent alors la faute qu'ils avoient faite en quittant leur poste, firent de prodigieux efforts pour le regagner ; mais les Portugais animés par cet avantage, & soutenus par les troupes que l'on avoit débarquées, s'opposèrent avec tant de vigueur au dessein des ennemis, qu'on eut le tems de jeter dans la place le convoi de vivres & de munitions de guerre, que Ménézes avoit sur ses vaisseaux.

Ménézes jette  
des vivres dans  
le Château,

Les Maures rebutez d'en venir à une action, particulièrement depuis le renfort qui étoit arrivé aux Portugais, abandonnerent entièrement leur entreprise. On leur prit quelques pièces de canon que l'on conduisit dans le Château, où l'on fit entrer deux cens hommes, que Mascaregnas avoit commandez dans cette expédition. Il est vray qu'il en coûta la vie à plusieurs braves Portugais, & entre autres à Emanuel Coutigno, à Jean de Pimentel, & à quel-



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

ques Officiers subalternes. Le Gouverneur de Tentugal fut dangereusement blessé d'un coup de canon, & le nombre des autres blessés fut considérable; mais on n'a jamais pu sçavoir combien de gens les Barbares y perdirent, parce qu'ils eurent soin d'enlever leurs morts & leurs blessés, à mesure que l'on gaignoit du terrain sur eux.

Le desordre dans lequel les Maures se retirèrent, & la certitude qu'ils devoient avoir, que le Château avoit été secouru, firent d'abord espérer aux Portugais, que les ennemis n'y reviendroient pas; mais le Roy de Fez, à qui cette place étoit très-importante, parce que c'est une clef de la coste de Barbarie, revint à la charge, & la battit plus vigoureusement que jamais. Ménezés, qui à tout hasard avoit dépêché un Exprés au Roy, pour luy donner avis de la retraite des ennemis, & de l'état de la garnison, le supplia de luy envoyer du secours, de peur que les Barbares venant à se rallier, ne fissent une seconde tentative. La facilité qu'ils avoient à faire de nouvelles levées, donnoit tout à craindre de la part des Maures, qui trouvoient toujours plus de gens qu'il ne leur en falloit, sur tout, quand ils devoient les mener à une guerre où l'infériorité de leurs ennemis les flattoit de remporter la victoire.

Ménezés mandie du secours.

Comme Ménezés ne pouvoit pas recevoir aussi promptement qu'il eust été nécessaire, le secours qu'il attendoit de Portugal, il envoya un autre Courrier en Andalouse. Pierre Navarre, fameux Capitaine, & qui avoit amené la flotte d'Espagne vers le Détroit de Gibraltar, ayant appris par cet Exprés, la situation où Ménezés étoit dans Arzile, partit aussitôt pour venir à son secours. Quoique Navarre eust fait toute sorte de diligence pour s'y rendre, toutefois, un autre Capitaine Espagnol, inconnu, & que l'on prit d'abord pour le Corregidor de Xérez, y arriva avant Navarre. Cet Inconnu qui commandoit un grand vaisseau de guerre, bien armé & bien équipé, prit si bien son tems & son avantage, pour canonner les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens, d'où ils pouvoient battre le Château en ruine, sans que le canon du Château pût les incom-

Un Capitaine inconnu vient au secours de Ménezés.

moder, qu'il démontra une partie de leur artillerie, & leur tua beaucoup de gens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Les Maures surpris de se voir attaquez du costé de la mer, par où ils avoient négligé de se fortifier, ne croyant pas qu'on les y dуст insulter, furent obligez de quitter ce poste. Comme ils n'avoient pas assez de tems, ni pour pointer ce qui leur restoit de canon, ni pour se faire un épaulement qui püst mettre leur batterie & leurs gens à couvert du feu de ce vaisseau, qui ne discontinua pas jusqu'à ce que les Maures fussent décamppez, & que leurs travaux fussent entièrement ruinez, ils prirent enfin le parti d'abandonner leurs retranchemens; d'autant plus que Pierre Navarre, survint avec sa flotte, & qu'il amena un secours de six mille cinq cens hommes.

Retraite des  
Maures.

Le Roy de Fez, dont l'armée étoit affoiblie, tant par le nombre de gens qu'il avoit perdus, que par la fatigue de ceux qui luy restoit, & par la désertion de plusieurs de ses soldats, ne douta point que les Portugais ne l'engageassent dans quelque combat. La crainte qu'il eut de ne pas bien sortir de cette affaire, le détermina à mettre le feu dans Arzile, & à lever le siège du Château. L'embrasement fut si violent, qu'à peine put-on sauver quelques maisons de l'incendie, malgré le prompt secours que l'on tâcha d'y porter. Coutigno se voyant alors sans ennemis, & sçachant par ses Coureurs, que leur armée marchoit vers Alcacer, prit une partie de sa garnison, & descendit dans Arzile. Ménezès y vint dès le lendemain; le reste des habitans qui étoient échapez à l'embrasement, le receurent avec routes les marques de reconnoissance que l'on doit à un libérateur.

Le Roy de Fez  
fait mettre le  
feu dans Ar-  
zile.

Pendant que les choses se passoient ainsi en Afrique, le Roy qui étoit à Evora, receut les lettres de Ménezès, par lesquelles il luy donnoit avis de la prise d'Arzile par les Maures, de l'extrémité où Coutigno étoit réduit dans le Château, & du besoin qu'il avoit d'estre secouru. Emanuel qui sçavoit combien cette place luy avoit coûté à conquérir, & combien il luy étoit important de la con-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Convocation  
de l'arrière-  
ban.

Le Roy part  
pour l'Afri-  
que.

Ce Prince arri-  
ve à Tavira.

Il y déclare le  
sujet de son  
voyage.

server, donna ordre que l'on convoquast une espèce d'arrièreban, & que l'on fist sçavoir à tous les Seigneurs de Parroisse, de rassembler dans leurs terres, tout ce qu'il y avoit d'hommes en âge de porter les armes; d'en faire des compagnies; de se mettre à leur teste, & de se rendre incessamment auprès de sa personne. Les villes, & les Communautés du Royaume receurent de pareils ordres pour lever des milices, commandées par les Sénéchaux des Provinces. Tandis que l'on travailloit de tous costez à faire de nouvelles levées, le Roy receut une seconde lettre de Ménezés. Comme elle étoit encore plus pressante que la précédente, il changea de dessein, & partit en poste pour aller en Afrique, où les troupes que l'on devoit mener à Evora pour en faire la revue, eurent ordre de se rendre, & avec toute sorte de diligence.

L'arrivée du Roy dans Tavira, ville de la province d'Algarve, fut bientôt sçue dans le pais. Toute la Noblesse s'y rendit aussitôt, & luy forma une nouvelle Cour; car il n'avoit nommé que fort peu de gens pour le suivre. Les villes luy envoyerent des Députez pour le complimenter sur son voyage en Algarve. Comme il n'y avoit que ceux qui accompagnoient le Roy, qui jusque là eussent sçu son dessein, il déclara pour lors qu'il marchoit en Afrique pour y soutenir la gloire de sa Couronne, & l'intérêt de son Etat. Cette seule parole donna tant d'émulation à toute la Province, qu'en cinq jours de tems, le Roy se vit une armée de vingt mille hommes également propres, & disposez à le servir sur terre & sur mer.

On commençoit déjà à distribuer des ordres à ces troupes pour les mettre sur les vaisseaux qui étoient partis de Lisbonne, quand Ménezés écrivit au Roy, que l'on avoit jetté des munitions de guerre & de bouche dans le Château; que le Roy de Fez, de qui l'armée étoit diminuée par les pertes qu'il avoit faites, ou par les désertions, avoit mieux aimé se retirer avec ce qui luy restoit de gens, que de hasarder un combat contre les Portugais; que ce Prince n'ignoroit pas d'ailleurs, le secours qui leur étoit venu, &

le ravitaillement du Château, & que désespérant de le réduire, ainsi qu'il avoit fait Arzile, il avoit mis en se retirant, le feu dans cette ville, qui étoit presque réduite en cendres.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Cette dernière lettre suspendit les desseins & la marche du Roy vers l'Afrique. Quoi-qu'il parust toujours fort empressé d'y aller, toutefois il ne voulut pas le faire sans le proposer aux plus habiles gens qui étoient auprès de sa personne. La plupart de ceux que le Roy consulta sur ce sujet, l'en détournèrent. Ils luy remontrèrent, qu'il n'avoit pas assez de monde pour entreprendre une conquête aussi considérable qu'étoit celle de toute la Mauritanie, conquête d'autant plus difficile à faire, qu'il falloit, disoient-ils, épuiser le Portugal d'hommes & d'argent, pour soutenir une guerre contre une Nation aussi éloignée, & aussi nombreuse qu'étoit celle des Maures. Le Roy défera trop facilement à ces raisons, qui paroissoient plausibles à ceux qui ignoroient la situation où étoient les Maures, depuis qu'ils avoient vu le Roy de Fez, l'un des plus puissans Princes d'Afrique, fugitif & tremblant devant les troupes d'Emanuel. Les autres Conseillers qui sçavoient de quels mouvemens ces peuples étoient agitez, furent d'une opinion entièrement opposée. Ils représentèrent au Roy, qu'il falloit profiter de la consternation où se trouvoient les Maures, depuis la honteuse retraite du Roy de Fez, & qu'immanquablement on en tireroit beaucoup de gloire & de profit, pourveu qu'on se servist de cette occasion, qui peut-être ne se recouvreroit jamais. Cette affaire ayant été terminée dans le Conseil, à la pluralité des voix, les premiers avis prévalurent; de sorte que le zèle de tant de gens, qui s'étoient offerts de marcher à leurs dépens, & l'ardeur que chacun avoit témoignée pour aller à cette guerre, se terminèrent à envoyer en Afrique, plus d'ouvriers que de soldats, pour réparer les desordres que le feu avoit causez dans Arzile, & pour rétablir les Fortifications du Château, que l'on augmenta par de nouveaux ouvrages; puisque cette place passoit alors pour une des meilleures que les

Opinions différentes, touchant la continuation de ce voyage.

Rupture de ce voyage.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Licentierment  
des troupes.

Le Roy veut re-  
compenser ces  
deux Capitai-  
nes Espagnols.

Nouveau diffé-  
rent au sujet de  
la Barbarie.

Le Roy envoie  
encore des Mis-  
sionnaires à  
Congo.

Portugais possédaient sur la coste de Barbarie.

Quand le Roy fut retourné en Portugal, il licencia toutes les troupes que l'on avoit levées depuis qu'il avoit déclaré son voyage en Afrique. Il remercia le Gouverneur de Xerés, & Pierre Navarre, du service important qu'ils luy avoient rendu, & leur voulut faire quelques présens; mais ces Capitaines les refuserent, & contens d'avoir exécuté les ordres que Ferdinand Roy de Castille, leur avoit donnez, & d'estre venus offrir leurs épées, pour le soutien des interêts d'un Monarque aussi grand & aussi redoutable qu'étoit Emanuel, ils reprirent le chemin d'Andalousie.

Tandis que l'on travailloit à remettre en état la ville & le Château d'Arzile, Ménezés revint en Portugal, où l'on ne parloit alors que du renouvellement d'un ancien différent, entre Jean II. Roy de Portugal, & Ferdinand, Roy de Castille, touchant les limites des païs de leur obéissance. Quoique ces deux Princes fussent convenus autrefois de ce qui pouvoit légitimement leur appartenir, & jusqu'où ils pouvoient porter la guerre contre les Maures, sans que l'un entreprist sur les conquestes de l'autre, toutefois la Princesse Jeanne, fille de Ferdinand, & femme de Philippe Archiduc d'Autriche, voulut réveiller cette contestation; mais les suites n'en furent pas aussi fâcheuses qu'on l'avoit appréhendé. Le Roy céda à cette Princesse, une grande partie de la Barbarie, quoi-qu'elle fust dans son ancien partage, & la Princesse luy abandonna ce qu'elle prétendoit en Ethiopie.

Les affaires de la Couronne n'occupaient pas si fort Emanuel, qu'il ne songeât souvent à celles qui regardoient la gloire de Dieu, & la Religion Chrétienne. Le succès des premières Missions, qu'il avoit fait faire chez les peuples les plus Idolâtres, & particulièrement dans le Royaume de Congo, l'excita à y envoyer de nouveaux Missionnaires. Il les choisit dans le Clergé, & parmi les Moines, pour aller seconder les intentions de ceux, qui depuis plusieurs années travailloient à la conversion des Infidèles.

Mais pour reprendre le fil de tout ce qui se passa aux Indes, ayant déjà parlé du voyage que Tristan d'Acugna y

avoit fait; des combats qu'il avoit rendus sur mer; des villes qu'il avoit assiégées & prises; de sa descente dans le port de Socotora; de la réduction de la Citadelle, dont Tristan avoit donné le gouvernement à Norogna, & enfin du retour de Tristan à Lisbonne, il faut parler à présent des exploits d'Alfonse Albuquerque, pendant qu'il séjourna en Asie, & qu'il croisa la mer qui regarde l'Arabie Heureuse.

Albuquerque, qui avoit plustôt mené la vie d'un Pirate, & d'un Escumeur de mer, que celle d'un Capitaine, crut que pour l'honneur de sa Nation, & pour sa propre gloire, il devoit entreprendre quelque chose qui convînt mieux à sa valeur & à son nom. Il regarda la conquête de l'Isle d'Ormus, comme une entreprise digne de luy; il se proposa de la faire, & d'en chercher les moyens.

Cette Isle est située à l'embouchure du sein Persique, elle porte titre de Royaume. On croit qu'elle a tiré son nom d'Armuze, ancienne ville de Caramanie, ou du moins, qu'une colonie d'Armusiens, étant passés dans Ormus, l'Isle en prit son nom, & qu'elle commença à estre habitée. Quoi-qu'il en soit, l'Isle d'Ormus, en l'état où elle est aujourd'huy, a près de huit lieues de circuit. La terre y est si stérile & si sèche, qu'elle ne produit, ni grain, ni fruit, quelque soin que l'on ait pris de la cultiver; on n'y trouve mesme aucune source d'eau vive; de sorte que les puits que l'on a creusés aux environs de la ville, ne suffisant pas pour y fournir de l'eau, ceux que le commerce y fait aller sont obligés d'en apporter aussibien que des vivres, sinon ils courroient risque d'y mourir de soif & de faim. Néanmoins les Etrangers y abordent de toutes parts. On y fait un fort grand trafic de soufre & de sel, que l'on tire d'une montagne, qui est dans l'enceinte de cette Isle.

Le négoce des perles y avoit autrefois attiré beaucoup de marchands Arabes & Indiens. Comme ils trouverent l'abord d'Ormus plus facile & moins dangereux qu'ils ne se l'étoient imaginé, y ayant découvert deux havres séparés par une langue de terre, qui s'avance beaucoup en mer, ils vinrent s'y habiter par familles, & jetterent les fonde-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Albuquerque  
se proposa la  
conquête  
d'Ormus.

*Folet, en ses  
voyages, p. 39.  
Et suiv.  
Tavernier, p. 1.  
liv. 5. ch. 23.  
Osbrius.  
Alaffia.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Les Arabes,  
premiers habi-  
tans d'Ormuz.

mens d'une ville, qui depuis est devenue une des plus belles d'Asie, à cause du commerce des Perles que l'on a continué d'y faire. Les Arabes & les Persans furent les premiers Etrangers qui s'y établirent; la politesse s'y introduisit, & le luxe des habits commença à les occuper. Ils donnerent dans les plaisirs de la musique, & dans ceux de la bonne chère; & raffinerent autant qu'ils purent sur les moyens de se défendre de l'ardeur du Soleil, qui y est extrême; ils se familiarisèrent avec les armes de l'Europe, qu'ils apprirent à manier; ils établirent parmi eux une espèce de police, qui rouloit entièrement sur la bonne foy, & que le desir d'un lâche interest n'avoit point encore altérée; ils accommoderent à leurs inclinations naturelles & à leurs premières mœurs, les loix qu'ils se proposerent de suivre. Enfin, ils choisirent un Souverain à qui ils se soumirent. Le nombre de ses sujets s'augmenta par celuy de plusieurs autres Etrangers qui vinrent s'établir dans cette Isle, & par ce concours on commença à parler du trafic. Le profit immense que les Négocians y firent, facilita les moyens à ceux qui gouvernoient l'Etat, de faire leur compte, à l'exemple des particuliers qui s'étoient déjà enrichis; on exigea alors des ports & des péages. Ces levées parurent d'abord extraordinaires, & même violentes aux peuples; mais enfin on les y accoutuma, & ils se soumirent aux volontez du Souverain. Les prodigieuses sommes qui tomberent dans les coffres du Roy, furent employées à augmenter ses Etats, par les acquisitions que l'on fit de plusieurs Isles & villes de Caramanie, & d'Arabie. Comme il étoit difficile de n'avoir pas quelque espèce de guerre contre ceux qui en étoient voisins, on fut obligé de lever des troupes; on en donna le commandement à des Officiers, qui contre l'ordinaire, s'enrichirent dans la profession des armes, & qui se rendirent maîtres de l'Etat, parce qu'ils en étoient les défenseurs, tandis que le Souverain, plongé dans les delices & dans la volupté abandonnoit les affaires de son Etat, & qu'il se reposoit du maniement de ses Finances sur de certains Favoris, qui sçeuient profiter de sa foiblesse & de sa crédulité.

Albu-

Albuquerque instruit, & de la nature du païs, & du caractère des peuples, partit de Socotora avec six vaisseaux, sur lesquels il avoit près de cinq cens hommes d'équipage, en résolution d'entrer dans l'Isle d'Ormuz. Il vint mouïller devant Calajate, qui en est une des principales villes, & située à l'embouchure du Golfe. Il fit d'abord des propositions d'alliance, que les habitans receurent; ensuite il les engagea par ce traité à luy fournir des vivres, & fit transporter dans ses navires, ceux que les Calajats luy envoyèrent & qu'ils avoient mis dans des tonneaux.

ANS DE  
J. CHRIST;  
1508.

Albuquerque  
arrive devant  
Calajate.

Albuquerque poussa plus loin sa navigation, & s'avança vers Curiate, où ce Capitaine voulut distribuer à ses soldats, les nouvelles munitions de bouche que ceux de Calajate luy avoient fournies; mais on ne trouva à l'ouverture de ces tonneaux, que des immondices, dont la corruption pensa empoisonner ceux qui s'y rencontrèrent. Quoique ce procédé marquast assez fortement le mépris que les Calajats avoient fait, & qu'ils continueroient de faire des Portugais, si cette action demeurait impunie, Albuquerque dissimula néanmoins le ressentiment qu'il en devoit avoir, pour ne rien hasarder dans un païs étranger & inconnu. Voulant attendre une occasion favorable pour en tirer vengeance, il continua sa route vers Curiate.

Il va à Curiate;  
& reconnoît le  
mauvais caractère des Calajats,

La ville de Curiate étoit gouvernée par un Indien, qui bien loin de vouloir consentir à aucune alliance avec les Portugais, avoit pris ses mesures pour se défendre, en cas qu'ils le vissent insulter. Il avoit redoublé les sentinelles sur le port, qui étoit revêtu d'un bon rempart, & avoit fait occuper une petite Isle qui le couvroit, par un grand nombre de soldats, de crainte que les Portugais ne s'en emparaissent. Albuquerque qui aimoit mieux trouver une résistance ouverte, que d'estre trompé par de fausses apparences d'amitié, comme on avoit fait à Calajate, se disposa d'aller attaquer les Curiats dans leurs retranchemens. Il fit un détachement, dont il donna la conduite à Alphonse Lopez Acosta, & à Antoine de Camps, & leur enjoignit de commencer l'attaque par l'Isle. Cet ordre fut exécuté si



AN 5 DE J. CHRIST. 1508. ponctuellement, qu'après une assez vigoureuse défense de la part des ennemis, les Portugais les en chassèrent, & s'en rendirent les maîtres.

Les Portugais prennent une petite Isle.

Les Curiats viennent au secours de ces Insulaires.

Prise & incendie de Curiate.

Albuquerque va à Mascaté.

Caractère du Gouverneur de cette ville.

Les Curiats qui virent cette action de dessus les ramparts du port, sortirent de la ville, pour soutenir les fuyars que les Portugais poursuivoient toujours avec la même ardeur. Ce fut un second combat qu'ils eurent à essuyer contre de nouveaux ennemis, & qui coûta beaucoup de sang aux deux partis; mais les Barbares saisis d'une soudaine frayeur, ne résistèrent pas plus long-tems que ceux qu'on avoit chassés de l'Isle, & se retirèrent avec tant de précipitation dans Curiate, qu'à peine purent-ils faire d'autre mouvement que de se sauver dans les déserts. La ville & les vaisseaux étant demeurez à la merci des vainqueurs, ils en tirèrent les effets & les équipages, & mirent le feu dans Curiate, & aux navires.

En sortant du port de Curiate, Albuquerque fit voile vers Mascaté, qui est une ville d'Arabie, située dans le sein de deux montagnes, qui s'avancent jusqu'au havre, & qui rendent l'entrée du port étroite & difficile. Les fortifications que l'on y a faites, & le fossé, dont ces montagnes sont environnées, parce qu'elles commandent dans la ville, augmentent encore la difficulté qu'il y a de s'en emparer. Tous ces obstacles, quelque grands qu'ils parussent, ne détournèrent point Albuquerque, de la résolution qu'il avoit formée d'y faire une descente. Il exhorta ses troupes à soutenir avec leur valeur ordinaire, & le nombre de leurs ennemis, & leurs premiers efforts; mais comme il faisoit difficulté d'en venir aux voyes de fait contre les Mascatéens, sans en avoir quelque prétexte, il députa un de ses Officiers vers le Gouverneur de la ville, pour luy proposer la même alliance, qui étoit déjà établie entre plusieurs Souverains des Indes, & le Roy de Portugal. Le Gouverneur de Mascaté y répondit avec tant de cordialité & d'empressement, qu'il luy fit offre de tout ce qui pouvoit luy estre nécessaire pour la subsistance de la flotte; il le pria de venir mouiller dans son port, & l'assura sur sa parole d'honneur, qu'il y trouveroit une

entière feureté pour tout ce qui pouvoit luy appartenir. Les choses étoient dans cette heureuse disposition, quand un Lieutenant de Zeifadin, Roy d'Ormus, arriva avec un corps de deux mille Arabes, qu'il avoit ordre de jeter dans la place, pour prévenir le Gouverneur, sur le dessein que les Portugais avoient formé de venir à Mascaté. Comme ce renfort arriva trop tard, l'Officier qui le commandoit taxa le Gouverneur de lâcheté, d'avoir esté si facile à recevoir des Etrangers, il souleva le peuple; il luy mit les armes à la main, & le conduisit sur le rivage de la mer, pour obliger les Portugais de se retirer, ou pour les attirer à un combat. Le Gouverneur s'y opposa autant qu'il luy fut possible; il luy remontra l'injustice de ce procédé, contre des gens qui n'avoient encore parlé que de commerce & d'alliance, il ajouta, qu'il falloit du moins attendre qu'ils donnassent quelque sujet de mécontentement; mais le Lieutenant Ormussien, qui croyoit avoir raison, parce qu'il étoit le plus fort, négligea les remontrances du Gouverneur, & continua sa route.

Le Gouverneur obligé de céder à la force, n'oublia rien pour se disculper dans l'esprit d'Albuquerque. Il le fit avvertir de ce qui se tramoit contre luy dans la ville; il luy témoigna en mesme-tems, le chagrin qu'il avoit de ne pouvoir faire exécuter ce qu'il luy avoit promis, ni retenir les Mascatens dans leur devoir, ni empêcher les Ormussiens de luy déclarer la guerre; il le pria de luy rendre sa parole, & pour marque qu'il n'avoit point de part dans ce changement, il s'engagea de nouveau à ne prendre aucun parti.

Cette conduite étoit trop généreuse, & paroissoit trop sincère pour ne la pas approuver, & pour ne pas suivre les fidelles avis de ce Gouverneur. Albuquerque luy rendit cette justice, & ordonna à ses gens, qui avoient mis pied à terre, de remonter dans les vaisseaux. A peine y furent-ils rentrez que les Arabes arriverent, ces Barbares les chargèrent avec tant d'avantage, qu'Albuquerque aimant mieux leur abandonner quelques pièces de canon qu'il avoit fait dé-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Un Officier du  
Roy d'Ormus,  
trouble cette  
intelligence.

Le Gouverneur  
s'en justifie au-  
prés d'Albu-  
querque.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Canonnement  
de Mascaté.

Albuquerque  
fait faire une  
descente.

Prise & incen-  
die de Mascaté.

Arrivée d'Al-  
buquerque de-  
vant Sohar, &  
Orfacan.

Il eut rentrer  
dans Ormus ;  
mais il ne le  
peut.

barquer, que d'exposer ses gens mal à propos à des périls, dont il ne pouvoit tirer ni profit ni gloire. Quand il eut rassemblé tout son monde dans ses vaisseaux, loin de lever l'ancre, & de se mettre à la mer, il fit canonner la ville de Mascaté, & à faire jeter des grenades dans les travaux des Arabes.

L'exécution de ce dessein eut tout le succès qu'Albuquerque en pouvoit attendre. L'épouvante s'étant mise parmi les ennemis, ce Capitaine fit faire une nouvelle descente à ses troupes, & les envoya pour forcer les portes de Mascaté, tandis qu'on la battoit en brèche. Dans ces mouvemens de crainte & de trouble, les Arabes abandonnerent leurs retranchemens, & les Mascatéens leur ville; les Portugais y entrèrent & y mirent le feu, à l'exception néanmoins de la maison du Gouverneur, quoy qu'il eust été tué d'un coup de canon.

Comme la durée & la fatigue du siège de Mascaté n'avoient pas été assez grandes, pour empêcher que la flotte n'allast mouiller devant la ville de Sohar, qui est proche du Gange, Albuquerque en prit la route. L'Officier qui commandoit dans cette ville, prévoyant les risques où il s'exposeroit infailliblement par une résistance inutile, loin de se vouloir défendre, se rendit. La ville d'Orfacan, qui est la dernière du Royaume d'Ormus, vers le Septentrion, en usa de même, dès que les vaisseaux Portugais eurent commencé à paroître : de sorte qu'Albuquerque ne voyant plus de villes à prendre sur cette coste, s'en retourna à Ormus ; mais les Arabes avoient conduit un si grand nombre de vaisseaux de guerre dans le port de cette Île, pour en défendre l'entrée, & pour la mettre à couvert des insultes des Portugais, qu'Albuquerque ne trouva pas à propos de rien hasarder dans une affaire de cette conséquence sans le proposer à son Conseil. Il l'assembla, & l'on y résolut, qu'on en envoyeroit faire des propositions d'alliance, avant que d'en venir aux voyes de fait, & que suivant le succès qu'auroient ces propositions, on agiroit comme alliez, ou comme ennemis, en attaquant les vaisseaux Arabes qu'il

faillait d'abord combattre, avant que d'aller plus avant.

L'Officier Portugais, à qui l'on donna cette commission, partit, & alla témoigner à Zeïfadin, Roy d'Ormus, ou plutôt à un Eunuque nommé Atar, qui comme tuteur de Zeïfadin, gouvernoit l'Etat pendant la minorité du Prince, que s'il vouloit se mettre sous la protection d'Emanuel, à l'exemple des autres Princes Indiens, il le recevroit au nombre de ses vassaux & de ses tributaires.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Proposition  
d'alliance, au  
Roy d'Ormus.

Atar, qui n'ignoroit pas les suites qu'avoient eues les refus que d'autres Rois, voisins de Zeïfadin, avoient fait de l'alliance des Portugais, se chargea de la proposer au Conseil du Roy d'Ormus, & s'engagea d'en rendre la réponse dans la journée; ce qu'il fit ainsi qu'il l'avoit promis. Sur cette réponse l'alliance fut conclue, l'Eunuque en écrivit à Albuquerque, par ordre du Roy son Maître, & accompagna sa lettre de quelques présens. Albuquerque reçut l'une, & renvoya les autres, jusqu'à ce qu'il se fût abouché avec Zeïfadin, pour ratifier leur traité; mais Atar étoit trop circonspect pour déferer si promptement à ce qu'exigeoit Albuquerque, & pour ne pas temporiser le plus qu'il pourroit sur la consommation du traité dont il étoit question.

Ce Prince y  
consent.

Atar temporisé  
pour tromper  
Albuquerque.

Ce Ministre voulant entretenir les Portugais dans cette espérance, écrivit encore à Albuquerque, qu'il pouvoit envoyer prendre dans Ormus, tout ce qui luy seroit, ou utile, ou agréable, pour luy & pour toute sa flotte; & en mesme-tems, il luy demanda que les Indiens eussent la liberté d'aller sur les vaisseaux, & de converser avec les Portugais, puis qu'ils étoient leurs nouveaux alliez. Ce commerce de bonne intelligence dura quelque tems, & jusqu'à l'arrivée d'un renfort que Zeïfadin attendoit avec impatience.

Quoi-qu'Albuquerque conservast toujours quelque défiance de la conduite des Ormuïsiens, il ne se persuadoit pas aisément, qu'ils osassent luy manquer de parole, après tout ce qui s'étoit passé dans les Indes, & dans de pareilles occasions; mais quand il sceut qu'il leur étoit arrivé de nouveaux bâtimens; que les Portugais qui étoient à Ormus,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

y avoient été arrestez; que les plus grands de ces navires demeuroient dans le port, & que les plus legers s'élargissoient en mer, à dessein d'envelopper sa flotte, il connut alors leur perfidie, & jugea de leurs mauvaises intentions.

Albuquerque  
se plaint à Zei-  
fadin, de la con-  
duite d'Atar.

Bien que ce fust hasarder beaucoup que d'en venir aux mains avec les Ormuffiens, Albuquerque ne voulut pas en laisser échaper l'occasion. Il disposa donc ses troupes à une action, en cas que Zeifadin ne retirast pas ses vaisseaux, sur la plainte qu'Albuquerque luy en avoit fait faire; mais Atar, qui étoit le grand mobile, sur qui rouloit tout le destin de l'Etat, répondit d'un air audacieux, que les prédécesseurs de Zeifadin avoient toujours été indépendans; que ce Prince vouloit suivre leur exemple, & qu'ainsi, il ne prétendoit point exécuter le traité fait avec le Roy de Portugal; que si Albuquerque vouloit s'en tenir aux conditions communes à tous les Négocians, Zeifadin les entretiendrait comme un nouvel allié, mais non pas comme tributaire d'Emmanuel; que s'il ne s'en contentoit pas, & qu'il voulût user de quelque violence, il connoistroit à ses dépens la différence qu'il y avoit entre les Arabes, ou les Persans armez, & les Caffres à demi nuds, ou les Etiopiens mal aguerris.

Insolente ré-  
ponse de ce Mi-  
nistre.

Sur cette réponse pleine de fierté, Albuquerque prit brusquement son parti. Il commença par implorer le secours du Ciel; il harangua ses troupes, & pour les rassurer, touchant l'inégalité des deux armées, il se contenta de les faire souvenir, que les Portugais, bien qu'inférieurs en nombre, avoient toujours battu leurs ennemis, & que souvent ils avoient brûlé leurs vaisseaux, & pillé leurs villes.

Albuquerque  
dispose ses  
troupes à une  
action.

A ce discours, les Portugais témoignèrent par leur bonne contenance, l'ardeur qu'ils avoient d'aller aux ennemis, & ils attendoient avec beaucoup d'impatience l'ordre de leur Capitaine, pour engager le combat. Comme Albuquerque avoit peu de monde & de vaisseaux, en comparaison des Barbares, il partagea ce qu'il en avoit en deux escadres; il se reserva le commandement de la plus considérable, pour aller insulter les navires qui étoient dans le port d'Ormus, & mit l'autre à l'arrière-garde pour faire teste

aux ennemis qui tenoient la mer, & pour empêcher qu'ils ne l'envelopassent, lors que l'action seroit commencée. Il avertit en mesme-tems les Officiers, de ne point approcher des vaisseaux Ormuussiens, que quand son artillerie auroit fait son effet. Ces ordres étant donnez, on se canonna de part & d'autre.

Les choses se passerent ainsi qu'Albuquerque l'avoit prévu. Les ennemis donnerent sur l'arrièregarde, & le feu que l'on fit des deux costez fut si grand & si terrible, que le ciel & la mer sembloient estre ensevelis dans la fumée. Les cris & les imprécations des combattans, des blessez, & des mourans, augmentoient infiniment l'horreur de ce spectacle.

Mais si la supériorité de la flotte ennemie, n'avoit point étonné les Portugais avant le combat, ils se trouverent fort embarrassés dans le fort de l'action, à se défendre de certains petits bâtimens légers, qui se coulant entre les plus grands vaisseaux, venoient faire un grand feu de mousqueterie, ou décocher des flèches, & puis se retiroient avec la mesme facilité qu'ils étoient venus, sans qu'on pût ni les voir, à cause de la fumée, ni les endommager, à cause de leur légèreté & de leur fuite. Les Barbares à qui ce stratagème avoit bien réussi, eurent la hardiesse d'en venir à l'abordage, dans la pensée que le desordre qu'ils avoient causé parmi les Portugais, étoit assez grand pour les mettre en déroute; mais quand les Portugais commencerent un peu à démesler leurs ennemis, ils les repoussèrent à coups de crocs & de sabres, & lâcherent à fleur d'eau une bordée de leur canon, qui ouvrit le flanc de leurs navires, dont la plus grande partie coula à fond.

Le bâtiment du Prince de Cambaja, qui étoit l'un des meilleurs de la flotte ennemie, ayant été de ce nombre, Albuquerque s'attacha à un autre vaisseau Persan, que les Barbares nommoient *le Mérin* & qui étoit comme leur Amiral, il l'attaqua avec la mesme vigueur qu'il avoit fait celui du Prince. Le nombreux équipage du Mérin, rendit le combat opiniâtre & sanglant. Comme on ne s'y défen-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Combat naval  
& sanglant, entre les Portugais & les Maures.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

doit plus avec le même courage, les Portugais accrochèrent ce vaisseau, passèrent dedans, & par le carnage qu'ils y firent, effrayerent tellement ce qui y restoit de gens, que ceux qui étoient échapez au fer & au feu, se jetterent à la mer dans l'espérance de se sauver à la nage; mais ils n'échaperent point aux Portugais qui les assommèrent à coups d'avirons & de sabres. Enfin, ils en tuèrent une si grande quantité, que l'eau de la mer parut teinte de sang, & fut couverte de corps morts ou mourans, de débris de vaisseaux embrasés, ou sans conduite, qui flottoient au gré des vagues & des vents.

Ruse des ennemis.

L'ardeur avec laquelle les Portugais se comporterent dans cette occasion, ne leur laissant pas la liberté de réfléchir sur les ruses ordinaires des Barbares, ils crurent, en voyant un des meilleurs bâtimens ennemis, qui comme les autres, voguoit sans être gouverné, que son équipage étoit abîmé; dans cette pensée ils l'accrochèrent, & sautèrent dedans pour s'en emparer. A peine y furent-ils entrez, que les soldats & les matelots, qui s'étoient retirez à fond de cale, en sortirent. Il se feroient vengez à loisir sur le peu de Portugais qu'ils avoient en teste, si le Capitaine George Baretto, dont le vaisseau se trouva proche de ce navire ennemi, lors que les Portugais s'en emparerent, n'eust entendu le bruit qu'on y faisoit, & s'il ne les eust secourus fort à propos. Il les tira donc de ce mauvais pas, & tua tout ce qu'il y avoit de gens dans ce bâtiment ennemi.

Les Portugais s'emparent des autres vaisseaux.

Cependant les Portugais se rendirent maîtres des autres bâtimens, que le canon, ni le feu n'avoient point endommagé, ils poursuivirent les ennemis qui fuyoient vers Ormus, & canonnerent cette ville de dessus les mêmes vaisseaux qu'ils avoient gagnés sur les Indiens. Quoique la brèche fust assez grande pour entrer dans Ormus, Albuquerque aimant mieux tourner ses armes du côté de Carmanic, qui est une des régions d'Asie, où les Barbares avoient encore plus de cent bâtimens en état d'être mis à la mer, que de s'emparer d'Ormuz, d'autant plus qu'il étoit assuré qu'elle ne pouvoit pas soutenir un assaut, ni  
se

se défendre. Il alla donc insulter ce nombre de vaisseaux, qui se rendirent presque aussitôt qu'ils furent attaquez; il en prit le canon & les équipages, & s'en retourna devant Ormus. Les Portugais y entrèrent sans que les ennemis parussent, parce qu'ils avoient abandonné la défense de leurs murailles, pour se retirer dans le Palais du Roy, où ils s'étoient retranchés. La nuit étant survenue, & les Portugais étant d'ailleurs fatiguez de la longueur du combat qui avoit duré près de dix heures, Albuquerque fit sonner la retraite, & donna ordre qu'on enlevât les morts & les blesez qui étoient demeurez sur le rivage. On trouva plusieurs Officiers au nombre de ces derniers, & entre-autres Gaspard Diaz, qui eut la main droite coupée d'un coup de sabre. Les Indiens perdirent près de deux mille hommes, & la plus grande partie de leurs meilleurs vaisseaux coula à fond.

Aussitôt que le jour commença à paroître, Zeifadin, qui à la sollicitation d'Atar, avoit assemblé son Conseil, touchant l'extrémité où il voyoit les affaires de son Royaume, députa vers Albuquerque deux de ses principaux Ministres, l'un nommé Cojébeiram, & l'autre Abdala, pour traiter de la paix entre les Couronnes de Portugal & d'Ormuz. Comme il falloit trouver un prétexte à tout ce qui s'étoit passé jusque là, ces Ministres alléguèrent la minorité de leur Roy, & dirent que ce Prince, faute d'expérience dans l'art de gouverner, avoit suivi de pernicioeux conseils, puis qu'il s'étoit brouillé avec Emanuel, dont il recherchoit l'alliance avec autant d'empressement, qu'on avoit autrefois employé de soins pour l'en détourner. Ils portèrent les choses jusqu'à ce point, qu'ils avancèrent, que s'il falloit acheter cette alliance par des tributs plus considérables que ceux qu'on exigeoit de Zeifadin, ce Prince y satisferoit, non pas en allié, mais en vassal au regard de son Souverain; ils prièrent Albuquerque, de la part du Roy leur Maître, de consentir à une suspension d'armes, en attendant la conclusion de ce traité, sur le pied qu'ils avoient ordre de le proposer, & de faire éteindre le feu pour sauver de l'incendie, & la ville, & un Temple magnifique qui

ANS DE  
J. CHRIST  
1508.

Le Roy d'Ormuz cherche à faire la paix,

Rampantes  
propositions  
des Ministres  
de Zeifadin,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Albuquerque  
en retient un,  
en forme d'ô-  
tage.

Articles du  
traité de paix.

en étoit proche, aussibien que les vaisseaux qui étoient dans le port. Ils ajouterent à cette remontrance si pleine de soumission, qu'il étoit de l'intérêt du Roy de Portugal, d'entrer dans ces considérations, puis que Zeifadin se reconnoissoit pour son Tributaire, & qu'il falloit conserver les vaisseaux pour entretenir le commerce avec les étrangers, sans quoy la ville d'Ormus deviendroit deserte. Comme ces propositions étoient fort avantageuses au Roy, Albuquerque les accepta, & renvoya Cojébeiram, l'un des Députés de Zeifadin, par qui il fit assurer ce Prince, qu'il agréoit son alliance, & qu'il exécuteroit ce qu'il luy demandoiten considération de la paix; mais il exigea qu'Abdala demeurast en ôtage, tandis que Cojébeiram iroit rendre compte de sa négociation.

Zeifadin ne s'attendoit pas qu'Albuquerque correspondroit à ses propositions. Il croyoit qu'un vainqueur en devoit point donner la paix, quand il se voyoit en état de faire la guerre avec avantage. Sur ce fondement le Roy d'Ormus renvoya dès le lendemain un de ses Lieutenans généraux nommé Noradin, avec de nouveaux pouvoirs de passer le traité, aux conditions qu'Albuquerque luy prescriroit. Ces conditions ne consistoient qu'en trois articles. Il étoit dit par le premier, que Zeifadin II. Roy d'Ormus, se reconnoistroit volontairement tributaire d'Emanuel Roy de Portugal; qu'il luy payeroit tous les ans, par forme de tribut, quinze mille sérasins, valant chacun à peu pres un demi loüis d'or de France, & que de plus, il en feroit délivrer cinq mille à Albuquerque, pour le dédommager des frais de la guerre.

Par le second article de ce traité, il étoit arrêté, qu'Albuquerque choisiroit telle place qu'il voudroit dans Ormus, pour faire construire une Citadelle; qu'il y mettroit une garnison Portugaise, payée & entretenue aux dépens d'Emanuel, & qu'en attendant qu'elle fust achevée, on assigneroit des maisons aux Portugais, où ils pourroient mettre leurs effets. Enfin, le dernier article de ce traité, portoit qu'Emanuel prendroit Zeifadin sous sa protection;

qu'il le défendrait contre les invasions de ses ennemis, & pour marque de la fidélité avec laquelle Zeifadin prétendait accomplir les conditions de ce traité, ce Prince voulut qu'on le dressât en langue Arabe & Persane, & qu'on le gravât sur deux lames d'or, dont l'une seroit envoyée à Emanuel, & l'autre demeureroit dans les Archives de son Palais à Ormus.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Après la solennelle publication de la paix, qui fut publiée dans le Royaume, & suivie de mille réjouissances publiques, Zeifadin envoya demander à Albuquerque, un étendard aux armes de Portugal, pour l'arborer sur le lieu le plus éminent de son Palais. Ce Capitaine lui en fit porter un au bruit du canon, & au son des trompettes. Le Roy d'Ormus le reçut avec une satisfaction inexplicable; ses peuples le regardèrent comme un monument perpétuel de leur bonheur & de leur repos, & on l'éleva sur la tour du Palais d'Ormus, au bruit de l'artillerie de la ville, & des instrumens de guerre.

Zeifadin, impatient de ratifier un traité qui lui étoit si important, envoya demander à Albuquerque, quel jour il vouloit choisir pour en faire la cérémonie. Ce Vice-Roy lui fit réponse, qu'il attendoit son ordre pour descendre dans Ormus; ce qu'il fit dès le lendemain avec beaucoup d'appareil. Les principaux habitans d'Ormus avoient pris les armes; ils bordoient le rivage de la mer, & formoient une double haie jusqu'aux portes de la ville. Les gardes de Zeifadin reçurent Albuquerque, & le conduisirent dans le Palais du Roy, dont les appartemens étoient tapissés de toile de coton, travaillée en or, à la mode des Indiens. Le Vice-Roy étant arrivé au pied du trône de Zeifadin, où ce Prince étoit assis, & environné d'une superbe & nombreuse Cour, il se leva, & le reçut avec de grands témoignages de distinction & d'estime, & dans ce moment ils ratifièrent par un serment solennel & réciproque, le traité de paix accepté entre les deux couronnes de Portugal & d'Ormus.

Entrée d'Albuquerque dans Ormus.

Zeifadin lui donne audience.

Après cette cérémonie, on reconduisit Albuquerque jusqu'à dans ses vaisseaux avec le même appareil qu'il avoit

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Magnificence  
des présens de  
ce Prince.

Situation de la  
Citadelle des  
Portugais à  
Ormuz.

Mauvais rai-  
sonnement des  
Portugais à ce  
sujet.

été receu à sa descente, & dès le mesme jour Zeifadin luy envoya pour présens quatre diamans de grand prix, un baudrier brodé d'or, & enrichi de pierreries, un poignard dont le fourreau étoit ouvragé de la mesme manière, & un parfaitement beau cheval enharnaché à l'Indienne, avec beaucoup de propreté. Chaque Capitaine Portugais eut un présent particulier. Albuquerque, qui de son costé n'étoit pas en état de répondre à cette magnificence, se contenta d'envoyer quelques bijoux d'Europe, que ce Prince estima plus pour leur rareté, que pour leur prix.

Le lendemain qu'Albuquerque eut pris possession des maisons, qui luy avoient été assignées dans Ormuz, il fit jetter les fondemens d'une Citadelle, qu'il avoit projeté de construire dans un lieu, qui d'un costé commandoit sur la mer, pour estre en état de recevoir plus facilement du secours, en cas qu'on en eust besoin, & qui de l'autre costé commandoit sur la ville, & sur le Palais, pour entretenir Zeifadin & son peuple dans la soumission qu'il avoit promise. Cette précaution n'étoit pas inutile avec des gens aussi peu esclaves de leur parole que sont les Indiens; l'intérêt que l'on avoit de travailler diligemment à cette Forteresse, joint à la nécessité où l'on étoit qu'elle fust bientôt en état de servir d'azile aux Portugais, donna de l'émulation à tous ceux qui s'y trouverent. Chacun s'empres- sa de contribuer à l'achèvement de cet ouvrage, sans distinction ni de rang, ni de naissance. Albuquerque en mon- troit l'exemple aux Officiers, & les Officiers en servoient aux soldats & aux matelots. Si la bonne intelligence eust secondé cette ardeur, la Citadelle auroit été bientôt ache- vée; mais une mauvaise gloire se répandit parmi les Por- tugais. Ils se rebuterent sur une fonction aussi servile que celle de maçon; ils dirent qu'ils n'étoient venus à la guerre, que pour y faire le métier de soldat ou de Capitaine, & comme ils s'apperceurent que dans la suite, cette délica- tesse ne tourneroit pas à leur gloire, ils prirent pour pré- texte, que les ennemis profitoient de leur indolence, & qu'ils s'enrichissoient dans les courses qu'ils faisoient sur

mer, ne trouvant personne qui la croïst comme eux, & qui s'opposast à leurs brigandages. De plus, ils ajoutèrent que ce n'étoit pas l'intention d'Emanuel d'abandonner la gloire de ses armes, pour s'appliquer à la construction d'une Citadelle, dont les Ormuïsiens commençoient à prendre de l'inquiétude; ils osèrent même avancer, que quand cet ouvrage seroit achevé, & que l'on y auroit mis des Portugais en garnison, les Arabes les en chasseroient tost ou tard, sur tout quand les Portugais n'auroient plus de vaisseaux dans le port pour les soutenir, & qu'enfin, il étoit fort à craindre, que cette même Citadelle, dont les Portugais prétendoient se servir pour tenir en bride & Zeïfadin, & son peuple, ne servist un jour à leurs ennemis pour les empêcher de rentrer en possession de ce que les Barbares auroient gagné sur eux. Ces remontrances, & ces plaintes paroïssent vraisemblables, quoi-qu'il soit constant, que le désir de profiter des dépouilles de ceux qu'ils vouloient combattre, y avoit autant de part que la gloire de se signaler.

L'arrivée de l'Ambassadeur d'Ismael, Sophi de Perse, suspendit pour un tems le prétendu mécontentement des Portugais. Ce Prince, aussi puissant par la vaste étendue de ses Etats, que redoutable par le prodigieux nombre de ses sujets & de ses troupes, avoit déclaré la guerre aux Rois ses voisins, & les avoit rendus ses tributaires. Le Roy d'Ormus avoit subi la commune destinée des autres Souverains, & luy payoit tribut depuis plusieurs années. Cette levée qui se faisoit de tems en tems, fut le prétexte dont le Sophi se servit pour ébranler l'alliance des Rois de Portugal & d'Ormus, en envoyant un Ambassadeur à Zeïfadin, à qui l'on devoit insinuer de ne se pas broüiller avec le Sophi, & de ne point préférer la protection & l'amitié d'un autre Prince à la sienne. Cette conjoncture paroïssoit trop pressante, pour ne pas obliger Zeïfadin à délibérer sérieusement à qui des deux Rois il devoit demeurer soumis.

Le voisinage du Sophi, dont il redoutoit la puissance, le portoit d'un costé à rompre avec le Roy de Portugal; mais de l'autre costé le violement de la parole qu'il avoit

Le Sophi en-  
voye un Am-  
bassadeur à Or-  
mus.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Incertitude de  
Zeifadin, & de  
son Conseil.

donnée à Emanuel, luy paroïssoit si honteux, que de son chef, il ne pouvoit se résoudre à préférer l'alliance d'un de ces Princes, à celle de l'autre. Dans cette incertitude, il assembla son Conseil, & y exposa ses difficultez; la différence des opinions qu'il trouva dans ses Ministres, le jeta dans un nouvel embarras. Atar, & la plupart des autres se déclarerent pour Ismaël; les raisons qu'ils en alléguerent étoient trop vives & trop pressantes pour ne s'y pas rendre. Ils disoient que l'exemple des autres Rois, qui comme Zeifadin, payoient tribut au Sophi, paroïssoit le meilleur à suivre; & comme la proximité d'Ismaël étoit plus à craindre, que l'alliance d'Emanuel ne pouvoit estre avantageuse, ils ajoutoient, que les Ormusliens ayant déjà éprouvé la puissance redoutable du Persan dans les guerres qu'il leur avoit suscitées, ne devoient pas balancer plus long-tems sur le parti qu'ils avoient à prendre. Enfin ils concluoient, qu'à peine sçavoit-on à Ormus, qu'il y eust un Roy de Portugal, & que ses Etats étoient si éloignez, que cela suffisoit pour rendre sa bonne volonté inutile, & son alliance fort indifférente. La moindre de ces raisons auroit pu suffire pour obliger Zeifadin à obéir au Sophi; mais il suivit sa seule inclination, qui le portoit à préférer Emanuel, & dans cette pensée il s'en ouvrit à Albuquerque, à qui il révéla tout ce qui s'étoit passé dans son Conseil.

Caractère  
d'Albuquerque.

Ce Capitaine, dont la sagesse dans le cabinet, égaloit le courage dans le combat, ne manqua pas cette occasion pour faire valoir la protection d'Emanuel, & exagéra à Zeifadin jusqu'où les Portugais pouvoient porter leurs efforts pour soutenir les intérêts d'un fidelle Allié. Les exemples qu'il luy allégua de tout ce qu'ils avoient fait pour défendre les autres Rois avec lesquels ils s'étoient unis, persuaderent Zeifadin, & dès-lors ce Prince ne se régla plus que par les avis d'Albuquerque; mais il s'agissoit de l'affranchir de la dépendance du Sophi. Comme cela ne se pouvoit exécuter que par une entreprise digne de la fierté des Portugais, Albuquerque concerta avec Zeifadin, les moyens d'en venir à bout. Pour cet effet, il envoya un de ses Capitaines

Zeifadin préfé-  
re le Roy de  
Portugal au  
Sophi.

aux Ambassadeurs du Sophi, auxquels il exposa, que le Roy d'Ormus étant devenu tributaire de celui de Portugal, il s'étoit affranchi par cette nouvelle alliance, des anciens engagements que ses prédécesseurs avoient contractez avec Ismaël, & qu'ainsi, il ne devoit plus exiger le mesme tribut qu'il avoit toujours levé, puis qu'il étoit uniquement & légitimement deu au Roy de Portugal, qui en feroit son affaire, & qui le défendrait comme un droit de sa Couronne.

Ans 82  
J. CHRIST.  
1508.

Albuquerque  
envoye un de  
ses Capitaines  
aux Ambassa-  
deurs.

Les Ambassadeurs qui ne s'attendoient pas à ce compliment, répondirent que si le Roy de Portugal avoit fait quelque traité avec celui d'Ormus, cela ne devoit pas interesser les prétentions du Sophi leur Maître; qu'ils n'avoient pas d'ordre d'entrer dans aucune discussion de ce qui regardoit les Portugais; qu'ils s'attachoient uniquement à faire la levée du tribut, dont le Roy de Perse les avoit chargez, & que si Zeifadin refusoit d'y satisfaire, leur commission portoit de luy déclarer la guerre.

Menace des  
Ambassadeurs  
d'Ismaël, à  
l'endroit de  
Zeifadin.

L'Envoyé d'Albuquerque leur répartit alors, en faisant ouvrir une caisse pleine de balles de mousquet, de fers à lance, & de flèches, que par précaution il avoit fait porter avec luy, que ce seroit la monnoye dont on payeroit le Sophi, s'il inquiétoit Zeifadin; que le Roy de Portugal l'avoit pris sous sa protection, & qu'il le sçauroit bien défendre contre un plus puissant & plus redoutable ennemi que le Sophi leur Maître. Les Ambassadeurs outre d'une réponse, qui selon eux, étoit contraire au droit des gens, sortirent aussitost d'Ormus, & allerent porter au Roy de Perse, leur ressentiment & leur plainte.

Vive réponse  
de l'Envoyé  
d'Albuquerque.

Tandis qu'Albuquerque soutenoit si vivement les interets de Zeifadin, ce Prince qu'Atar obsédoit avoit changé de sentimens. Quand ce Ministre eut fait résoudre le Roy d'Ormus, à donner atteinte au traité fait avec Emanuel, & qu'il l'eut dégoûté des Portugais, il luy exagéra la division qui étoit parmi eux, touchant la construction de la Citadelle. Il est vray que les Portugais avoient déjà fait plusieurs remontrances à leur Capitaine pour ne pas conti-

Zeifadin change de senti-  
mens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Remontrance  
chimérique de  
quelques Por-  
tugais à Albu-  
querque.

nuer ce bâtiment, & que les voyant sans effet, ils en avoient dressé une par écrit, signée de la plupart des Officiers, par laquelle ils exposoient que les Nautonniers demandoient à se remettre en mer pour donner la chasse aux vaisseaux des Barbares; que les soldats ne respiroient que les occasions de combattre; qu'ils étoient prêts à se soulever, si on ne leur rendoit leurs armes au lieu de la truelle & du marteau, qu'on les avoit obligez de prendre. Comme si l'auteur qu'ils témoignoient pour les grandes actions, n'eust pas suffi pour obtenir d'Albuquerque ce qu'ils luy demandoient avec tant d'instance; ils ajoûtoient que leur Citadelle dans Ormus, ne seroit jamais assez forte pour résister aux grandes armées du Sophi; que ce Prince étoit sur le point de déclarer la guerre à Zeifadin, car on ne sçavoit pas encore dans l'armée des Portugais que Zeifadin eust changé de résolution; qu'il revendiqueroit le Roy d'Ormuz, comme étant son ancien tributaire, & qu'enfin, si les Portugais vouloient épouser sa querelle, ils devoient se préparer à une guerre la plus redoutable qu'ils eussent jamais eüe à soutenir. Sur ce fondement, ces mécontents concludoient leurs remontrances par la réflexion qu'ils prioient Albuquerque de faire sur le peu de troupes qu'il avoit, en comparaison de l'armée formidable du Sophi, & que si d'un costé, on faisoit des détachemens pour la défense & pour la conservation de la Citadelle dans Ormuz, de l'autre costé, on ne seroit plus en état de rien entreprendre, ni sur terre, ni sur mer, & qu'ainsi on se verroit obligé d'abandonner le voyage aux Indes, la garde de la mer, & la défense de la coste d'Arabie.

Ils se déchai-  
nent contre Al-  
buquerque.

Albuquerque, à qui l'on donna ce Mémoire, le lut en partie; mais il en fit si peu de cas, que négligeant de lire le reste, il ordonna qu'on le cimentast dans les murs de la Citadelle qu'on achevoit de bâtir. Les Officiers indignez de cet outrage, se déchaisnerent en mauvais discours contre sa conduite, ils publièrent qu'il n'avoit point receu d'ordre du Roy en partant de Lisbonne, pour faire aucun traité avec Zeifadin, ni pour luy déclarer la guerre, en cas qu'il refusast les offres de cette alliance; ils ajoûterent que



ce Capitaine étoit né entreprenant & ambitieux ; que sous prétexte de travailler pour l'avantage des Portugais, & pour la gloire de son Roy, il se servoit du nom & de l'autorité d'Emanuel, pour inquiéter des Rois ausquels ce Prince ne songeoit point par la grande distance de leurs Etats ; que le seul Albuquerque étoit leur ennemi, & qu'enfin, il pouvoit si loin son autorité, qu'il les forçoit à secondar ses desseins, & à servir son ambition dans la guerre que l'on faisoit par terre & par mer aux Indiens. Quoique ces murmures fussent continuels & pressans, Atar auroit pu les soupçonner de n'estre pas aussi véritables qu'ils le paroissent, s'ils n'eussent été confirmés par une nonchalance visible dans le service, que les Officiers subalternes autorisoient manifestement parmi les matelots & parmi les soldats. La désobéissance étoit presque générale ; on ne connoissoit plus ni la dépendance, ni l'ordre, ni la discipline militaire ; les troupes ne respiroient qu'un esprit de revolte, & elles sembloient ouvrir aux ennemis, les occasions d'en profiter avec avantage.

Atar étoit trop vigilant pour ignorer tout ce qui se disoit contre Albuquerque. On croyoit même que la plupart des mécontents, étoient gens à la dévotion de ce Ministre, & qu'il les avoit gagnés à force de presens ; mais pour mieux couvrir son jeu, il représenta à Albuquerque dans une conférence qu'ils eurent ensemble, que l'interruption du commerce ruinoit les affaires du Royaume. Comme il en attribuoit la cause à la descente des Portugais, il voulut luy insinuer de sortir du port d'Ormus, pour rendre aux négocians la liberté d'y apporter leurs marchandises, ce qu'ils n'osoient entreprendre, poursuivit-il, depuis que les Portugais avoient répandu une si grande terreur par toute l'Afrique. Albuquerque ne paroissant pas touché de cette proposition, Atar usa de stratagème, en luy faisant une espèce de confidence de ce qui se passoit de plus secret dans les affaires de Zeifadin. Il luy persuada, que si le commerce n'étoit point rétabli, le Roy d'Ormus se verroit bientôt hors d'état de payer à Emanuel le tribut auquel il s'étoit

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Leur négligence dans le service.

Atar profite de cette méintelligence.

Adresse d'Atar.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

engagé, puis que les revenus de Zeifadin ne consistoient qu'en ports & en péages, qu'on levoit sur les marchandises qui venoient des pais étrangers; mais pour mieux résoudre ce Capitaine à s'éloigner d'Ormus, ce Ministre luy donna de nouvelles assurances, qu'il feroit continuer le bâtiment de la Citadelle, jusqu'à ce qu'elle fust entièrement achevée, & que l'on fourniroit à la garnison qu'il y laisseroit, tout ce qui luy seroit nécessaire pour sa subsistance. Quoique ces offres parussent aussi vraisemblables qu'obligeantes, Albuquerque les négligea, & ne daigna pas s'en prévaloir.

Désertion de  
quelques mate-  
lots.

Cet expédient n'ayant pas bien tourné, Atar eut recours à la perfidie. Il débaucha cinq matelots Portugais que l'on estimoit à cause de leur habileté dans la fonte des canons. Albuquerque qui prévoyoit de quelle importance seroit la désertion de ses Ouvriers, les envoya demander à Zeifadin; mais ce Prince qui feignoit de ne pas sçavoir ce qui s'étoit passé, se contenta de promettre à l'Envoyé Portugais, qu'il en feroit faire une exacte perquisition, & qu'on les ramèneroit sur la flotte. Quelques jours s'étant écoulés sans que l'on en entendist aucunes nouvelles, Albuquerque commençoit à se formaliser d'un si long retardement, quand le Roy d'Ormus luy fit sçavoir, que les déserteurs Portugais ayant appris qu'on les cherchoit, étoient passés dans la Terre Ferme, pour se dérober aux ordres qu'il avoit donnez de les arrester.

On introduit  
des troupes  
dans Ormus.

Cependant, Atar faisoit travailler secrètement au ravitaillement d'Ormus. Il y introduisoit pendant la nuit de nouvelles troupes, de crainte que l'on ne s'en apperceût dans la ville, & que les Portugais n'en fussent avertis. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'Albuquerque ne le sceust par le moyen d'un Maure, nommé Abraham, qu'Atar avoit mécontenté en plusieurs occasions.

Albuquerque vivement persuadé de la mauvaise foy du Roy d'Ormus, & de celle de son Ministre, rappella les soldats & les matelots qui travailloient à la construction de la Citadelle, & les fit revenir dans ses vaisseaux. Le Roy d'Ormus qui jugea par cette conduite que son dessein étoit décou-

vert, se disposa ouvertement à une seconde guerre, avant que les Portugais se fussent raccommodez avec leur Général, comptant beaucoup plus sur leur division, dont il vouloit profiter, que sur le nombre, & sur la valeur de ses troupes.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

À la veüe du péril qui menaçoit les Portugais, les plus mécontens d'entre-eux furent les premiers à se ranger aux ordres d'Albuquerque. Ce Capitaine leur fit ensuite un discours sur les cabales que l'on faisoit contre luy & contre les Portugais en général. Il les pria de faire ceder leur interest particulier à la défense de la cause commune; de se souvenir du serment qu'ils avoient fait à leur départ de Lisbonne, de n'avoir pour objet que le service du Roy & l'honneur de leur Patrie; d'oublier leur chagrin sur ce qu'il avoit exigé d'eux pour la construction de la Citadelle, & il les assura qu'en cela, il n'avoit eu en veüe que la gloire du Roy, & l'avantage de la Nation.

Ce petit discours rendit aux Portugais la mesme confiance qu'ils avoient toujours eüe en la personne d'Albuquerque. Cependant les Arabes commencerent à canonner la flotte: ils prétendoient par ce moyen obliger ce Capitaine à prendre le large pour ne point eschuyer le feu de la ville, ni celuy des navires qui étoient dans le port; mais ce dessein ne succéda pas comme on se l'étoit persuadé dans Ormus. Albuquerque s'approcha encore davantage de la ville, pour jeter plus aisément des feux artificiels dans les vaisseaux ennemis, où ils causerent beaucoup de dégast & de desordre. Il détacha en mesme-tems quatre de ses Capitaines, nommez Emanuel Tello, George Baretto, Antoine de Camps, & Alphonse Lopez de Costa, pour aller occuper les passages de la mer, par où l'on continuoit à jeter des vivres & du secours dans Ormus, & il leur ordonna, en cas qu'ils gagnassent quelques bâtimens sur les ennemis, de faire couper les mains, les oreilles, & le nez, aux matelots & aux soldats, & de les renvoyer dans Ormus, en les assurant que l'on traiteroit ainsi tous les prisonniers qu'on feroit sur les Barbares.

Albuquerque  
s'approche  
d'Ormuz.

Il tâche de blo-  
quer cette ville.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Murmure des  
Ormussiens.

Zeifadin veut  
les rassurer.

Les Ormussiens voyant leur ville bloquée du costé de la mer, & le traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs gens, jugerent du parti qu'on leur feroit si les Portugais devenoient leurs Maîtres. Dans cette appréhension ils se plaignirent, & protesterent, que si l'on ne faisoit la paix, ou que si on ne les mettoit en état de soutenir la guerre, ils chercheroient les expédiens de se tirer du péril dont ils étoient menacés. Zeifadin qui entendoit ces plaintes de dedans son Palais, & qui ne vouloit pas sortir de son caractère Royal, en se laissant voir, & en parlant à ses peuples, leur envoya Atar pour les assurer, que les cisternes de la ville, ni les puits de Turumbat n'étoient point taris, ni les magasins épuisés; qu'on leur fourniroit plus de subsistance qu'ils n'en pourroient consumer jusqu'à l'arrivée de sa flotte; que les Portugais étoient plus pressés qu'eux, tant par la disette des vivres, que par l'inégalité de leurs forces, & qu'enfin, ils seroient bientôt contraints à lever le blocus, & à se retirer dans leur pays. Cette espérance, toute vague qu'elle étoit, calma cette populace, plus alarmée par la crainte du péril, dont on leur dérobait la connoissance, que par le péril mesme.

La sécurité où Albuquerque s'aperceut que les Ormussiens vivoient depuis quelques jours, luy causoit un nouvel embarras, & il n'en auroit pu démêler la cause, si quelques Rendus ne luy eussent appris ce qui s'étoit passé dans la ville, & s'ils ne l'eussent assuré que les choses n'étoient pas sur ce pied dans Ormus. Ils luy dirent donc, que les magasins étoient presque vuides, & les cisternes fort basses; & que Zeifadin avoit envoyé de l'infanterie & de la cavalerie à Turumbat, pour garder les puits, comme étant l'unique ressource qui luy restoit pour empêcher que l'on ne mourust de soif dans Ormus.

Sur cet avis, Albuquerque ordonna à George Baretto & à Alphonse de Costa, qui croisoient la mer, d'aller aux environs de Turumbat, & de chercher l'occasion de surprendre les troupes de Zeifadin, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence de les insulter ouvertement dans leur poste. George

& Alfonse se mirent aussitost sur deux esquifs, & prirent si bien leur tems, qu'ayant trouvé les sentinelles endormies, il les égorgèrent, tuèrent tout ce qu'il y avoit d'hommes & de chevaux, les jetterent dans les puits à dessein d'en corrompre l'eau, & les comblèrent de gazon & de terre.

Quand Albuquerque apprit que les Portugais s'étoient emparés de Tufumbar, d'où dépendoit la destinée de la ville d'Ormuz, il y envoya un renfort considérable de troupes, sous la conduite de Laurent de Sylves Castillan, afin qu'il s'opposât aux efforts que les Ormuziens ne manqueroient pas de faire pour regagner un poste de cette importance; mais Zeifadin y vint à la teste d'une armée si considérable, que les Portugais furent obligés d'abandonner ce poste, quoy qu'Albuquerque y fust accouru pour soutenir de Sylves, qui s'étoit toujours défendu avec une vigueur incroyable. Les Portugais y perdirent beaucoup de leurs gens, & Albuquerque y courut de si grands risques, qu'il n'eut le tems que de regagner les vaisseaux qui bloquoient Ormuz.

Les soins que l'on avoit pris de répandre cette nouvelle dans la ville, ne dissipèrent pas la crainte dont le peuple étoit prévenu. La misère que la disette d'eau & de pain commençoit à causer, auroit infailliblement porté les Ormuziens à quelque sédition, quand trois Capitaines Portugais qui se dégoûtèrent de servir sous les ordres d'Albuquerque, mirent à la voile à son insceu, & mesme pendant la nuit, ils s'en allerent aux Indes, & affoiblirent tellement la flotte & l'armée d'Albuquerque par leur désertion, & par celle de la plûpart de leurs soldats, qu'il ne se vit plus en état de rien entreprendre.

Comme ces trois Officiers ne doutoient pas qu'Almeida qu'ils allerent trouver, ne les blâmât d'avoir fait une telle action, & particulièrement dans la conjoncture d'un blocus, ils concerterent ensemble les moyens de se justifier auprès de luy, en imputant à Albuquerque des choses indignes de sa vertu & de son nom. Bien que ces deux grands hommes dont le mérite étoit égal, ne fussent pas trop unis,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Les Portugais  
se rendent maîtres de Turumbat.

Zeifadin les  
chasse de ce  
poste.

Désertion de  
trois Capitaines  
Portugais.

Oforius, liv. 6.  
Maffée, liv. 3.  
chap. 10.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Levée du blocus  
devant Ormus.

toutefois Almeida ne défera point à ce qu'on luy disoit d'Albuquerque, & il regarda cette calomnie, comme un discours de gens mécontents.

Albuquerque, qui par cette lâcheté se vit hors d'état de continuer le blocus de la ville d'Ormus, s'en alla forcer l'Isle de Quexumie dépendante de ce Royaume. Les Insulaires qui ne s'attendoient pas à cette irruption, n'opposèrent à la descente des Portugais, que cinq cens hommes, commandez par deux parens de Lara, qui étoit Roy de cette Isle. Une si foible troupe ne résista pas long-tems aux Portugais; ils passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens, & exposèrent leurs cadavres dans les lieux les plus apparens de l'Isle, qu'Albuquerque fit piller par ses soldats.

Après cette expédition, Albuquerque ayant appris que la Citadelle de Socotora étoit presté à se rendre, y alla pour la secourir. Les Barbares qui le croyoient encore devant Ormus, surpris & alarmez de son arrivée, leverent le siège qu'ils avoient formé devant cette place, & demanderent à faire la paix. Ce Capitaine qui n'étoit pas en état de la refuser, y consentit sitost qu'ils en eurent fait la proposition. Après qu'il fut rentré dans la Citadelle, il envoya François Tavora à Mélinde, ville capitale d'un Royaume de ce nom, en Afrique, pour acheter des bleds, dont il la ravitailla, & quelques jours après il fit voile vers le Cap de Guardafu.

A peine Tavora fut-il arrivé dans le port de Mélinde, que Jacques Mello & Martin Coëlle, qui revenoient de Mozambique, où ils avoient hiverné, vinrent aussi mouiller devant cette mesme place. Comme ils avoient ordre d'aller joindre Albuquerque, ils en partirent ensemble, & dans leur route, ils prirent un vaisseau ennemi qu'ils pillerent & qu'ils brûlerent sur le rivage. Albuquerque eut une pareille aventure, & en usa de la mesme manière à l'égard d'un navire qu'il gagna. Parmi les soldats qui étoient sur ce bâtiment, il y trouva un Arabe, qui par le long séjour qu'il avoit fait en Eriopie & à la Cour du Preste Jean, connoissoit le país, & le genie des peuples qui l'habitent.

Albuquerque, qui ſçavoit l'emprefſement que le Roy avoit d'entretenir & de voir quelqu'un qui fuſt allé en Etio-  
pie, envoya cet Arabe en Portugal. On en tira des inſtru-  
ctions, qui dans la ſuite devinrent fort utiles aux projets  
que le Roy avoit faits. Cependant les autres Capitaines  
Portugais continuerent leur route en Etio-  
pie. Le Prince qui y régnoit lors qu'il y arriverent, ſe nommoit David;  
mais comme il étoit fort jeune, & que la Reine ſa mere,  
qui s'appelloit Helene, vivoit encore, elle gouvernoit l'Em-  
pire avec beaucoup de prudence & d'autorité. Ce fut cette  
Princeſſe, qui au nom de David ſon fils, reçut les lettres  
du Roy, que les Capitaines Portugais luy préſenterent, &  
auſquelles ce Prince Etio-  
pien répondit par un Ambaſſa-  
deur qu'il envoya en Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Navigation de  
quelques Cap-  
taines Portu-  
gais en Etio-  
pie.

Tandis que Tavora, Mello & Coello, prenoient la rou-  
te d'Etio-  
pie, Albuquerque qui avoit paſſé l'hiver à Socotora, remit à la voile auſſitôt que le tems fut favorable,  
& alla mouiller dans les environs de Calajate, à deſſein de  
ſe vanger du mauvais tour que les habitans luy avoient fait  
à ſon départ pour Maſcaté. Ces peuples qui croyoient que  
ce fuſt une nouvelle flotte qui venoit de Portugal, envoyé-  
rent deux des principaux d'entre-eux pour informer le Com-  
mandant de ce qui s'étoit paſſé à Ormus, & pour ſçavoir ce  
qu'Emanuel avoit réſolu touchant les affaires des Indes.

Retour d'Albu-  
querque à Ca-  
lajate.

Mais les Députés de Calajate furent bien étonnez,  
quand ils reconnurent Albuquerque. Comme ils ne dou-  
toient pas qu'il ne fuſt revenu dans leur port pour ſe van-  
ger ſur toute la ville, de l'outrage que le ſeul Gouverneur  
luy avoit fait, quand ce Capitaine mit à la voile pour al-  
ler à Maſcaté, ils tâcherent de ſe juſtifier auprès de luy,  
& implorèrent ſa miſericorde. Albuquerque leur en donna  
l'eſperance, à condition qu'ils luy réveleroient la plus vé-  
ritable ſituation des affaires d'Ormus, & qu'en meſme-tems  
ils luy diroient, ſi celui qui avoit été auteur de l'injure qu'il  
avoit receüe, commandoit toujours dans Calajate. Les Dé-  
putés l'ayant inſtruit de tout ce qu'il deſiroit apprendre, &  
s'étant retirez, Albuquerque entra dans le port comme dans

Les Calajats tâ-  
chent de ſe ju-  
ſtifier.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Le Gouverneur  
de cette ville  
fait une sortie.

Fuite des Calajats.

un lieu dont il croyoit que le seul bruit de son arrivée, & la terreur qu'il y avoit répandue, luy avoient frayé le chemin ; mais la reception qu'on luy fit, se trouva bien différente de celle qu'il s'étoit promise. Le Gouverneur sortit de la ville à la teste de toute sa garnison, & s'opposa à la descente des Portugais. Il fallut donc en venir aux mains avec ces Insulaires, qui se battirent d'abord en braves gens ; mais comme les Portugais les repoussèrent jusque dans un Temple bâti sur le bord de la mer, les Barbares en sortirent avec plus de précipitation & de désordre qu'ils n'y étoient entrez, pour se sauver dans leur ville.

Les Portugais qui ne perdoient pas de veüe leurs ennemis, dans les différens mouvemens que la peur leur faisoit faire, les poursuivirent avec la même chaleur quand ils sortirent du Temple pour se renfermer dans Calajate. Ils y seroient même entrez pelle-mêle avec eux, si la nuit ne fust survenue, & si Albuquerque n'eust fait sonner la retraite, de crainte que les troupes ne s'engageassent dans la ville, & que les habitans retranchés dans leurs maisons, ne leur fissent un mauvais parti. Les Portugais s'emparèrent du Temple, & posèrent des corps de garde dans les environs, jusqu'à ce que le jour eust paru, pour commencer à battre Calajate.

Prise & pillage  
de Calajate.

Mais les Calajats avoient prévu par une seconde fuite, les malheurs qui auroient accompagnés le sac de leur ville, puis qu'ils en sortirent pendant la nuit ; de sorte que les Portugais s'en rendirent maîtres sans courir aucun risque, & qu'ils la pillèrent à loisir. Cela se passa avec tant de précaution de la part d'Albuquerque, en cas que les ennemis qui s'étoient retirés dans les montagnes, revinssent à la charge, comme effectivement ils le firent, que quand les Barbares voulurent faire de nouveaux efforts pour chasser les Portugais, ils furent toujours repoussés avec beaucoup de dommage, puis qu'on mit le feu dans la ville, & dans tous les vaisseaux qui se trouverent dans le port.

Albuquerque ayant tiré une pleine vengeance des Calajats, s'embarqua pour Ormus. Il arriva dans le port  
de

de cette ville, avec les mesmes intentions qu'il étoit allé à Calajate; puisqu'il n'avoit pas moins de sujet de se plaindre des Ormuïsiens: aussi ne garda-t-il aucunes mesures avec eux. Il fit canonner leur ville dès qu'il se vit en état de l'entreprendre avec quelque sorte de succès, & l'allarme qu'il porta parmi les peuples, passa jusque dans le Palais du Roy, ce lieu n'étant plus, comme autrefois, un abri certain contre les entreprises des ennemis. Zeifadin qui jugea par de tels commencemens, que la guerre s'alloit rallumer plus vivement entre les Portugais & luy, s'il n'en prévenoit les suites, assembla son Conseil pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. On n'y trouva point de meilleur expédient que de communiquer à Albuquerque, les memoires qu'Almeida avoit envoyez à Atar, par lesquels il l'assuroit, que quand le Roy de Portugal scauroit la guerre qu'Albuquerque avoit déclarée à celui d'Ormus, il la désavoueroit entièrement, pour marque que cette entreprise avoit été faite sans le consentement d'Emanuel. Almeida ajoutoit encore par ses mesmes mémoires que cet Officier, c'est ainsi qu'il parloit d'Albuquerque, n'avoit aucun ordre d'en user de cette maniere avec les Princes qui le recevoient dans leurs Etats, & qu'enfin il étoit seul, le Vice-Roy des Indes Orientales, qui en cette qualité eut droit, ou de faire la guerre à Zeifadin, ou de conclure la paix avec luy. Sur ce principe, il s'offroit à traiter une nouvelle alliance avec le Roy d'Ormus, & s'engageoit à la faire ratifier par le Roy son Maître, & à mettre par là tous les Etats de Zeifadin à couvert des insultes qu'Albuquerque recommençoit à son égard.

Albuquerque outré de l'affront qu'on luy faisoit par oes mémoires qui attaquoient sa réputation, & qui traversoient ses desseins, loin de changer la résolution qu'il avoit formée d'inquiéter le Roy d'Ormus, devint encore moins traitable que peut-estre il n'eust été. Il redoubla ses attaques; il descendit dans un bourg appelé Nabanda, situé en Terre Ferme, & dépendant du Royaume d'Ormus; il y entra & le mit en feu. Non content d'y avoir exercé de telles hosti-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Canonement  
d'Ormus.

Zeifadin se jura  
stille auprès  
d'Albuquerque.

Almeida écrit  
au désavantage  
d'Albuquerque.



**ANS DE** litez, il combla les puits, sçachant qu'ils fournissoient de  
**J. CHRIST.** l'eau à la plus grande partie de l'Isle d'Ormus.

1508.

Albuquerque,  
se vange par  
des hostilités.

Mello reçoit  
ordre d'aller  
à Lara.

Mort de Mello.

Albuquerque  
est créé Vice-  
Roy aux In-  
des.

Les choses étoient dans ces termes, quand on donna avis à Albuquerque, que deux Capitaines du Sophi escortoient un convoi de vivres, qu'on avoit dessein de jeter dans Ormus. A cette nouvelle, le Général mit à la voile; il atteignit les vaisseaux où étoient ces vivres; il les combattit, & les réduisit à se sauver. Du même pas, il envoya Jacques Mello dans l'Isle de Lara, qui est sur les limites de la Caramanie, avec ordre d'y faire le dégât, & d'en détruire pareillement tous les puits. Mello partit dans la meilleure disposition du monde, pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus; mais le désir qu'il eut de se signaler par quelque action d'éclat, en faisant plus qu'il ne devoit, l'emporta plus loin qu'il ne falloit dans sa route, & il fut envelopé par les Maures. Les combats qu'il fut obligé de soutenir à différentes reprises luy coûtèrent la vie, & à la plupart de ses gens. Le reste de l'équipage ne se tira de ce danger, que par un coup de vent qui le déroba à la fureur des ennemis.

Lors qu'Albuquerque eut canonné Ormus, il reprit la route de Cananor. Ce fut alors qu'il fut fait Vice-Roy des Indes à la place d'Almeida, que le Roy rappelloit en Portugal. Ces deux Capitaines s'étant rencontrés en Cananor, se donnerent d'abord quelques marques d'amitié, que l'on attribua uniquement à leur politique, on en vit peu de tems après les effets. Almeida qui avoit reçu des ordres de la Cour pour retourner en Portugal, en parla à Albuquerque, & luy témoigna qu'il ne pouvoit y obéir dans le tems qu'on luy prescrivait, n'étant pas juste, disoit-il, qu'on le privât de l'honneur qu'il devoit avoir, de terminer dans le cours de cette année, la guerre qu'il avoit commencée contre le Roy de Calécute. Il alléguoit aussi les grandes dépenses qu'il avoit faites pour l'équipage de la flotte, dont il avoit été créé Général; & comme il n'avoit point d'autre dédommagement à espérer que la gloire d'avoir réussi dans cette entreprise, il se flattoit que du moins, on luy laisseroit recueillir le

fruit de ses travaux. Enfin il ajoûtoit, que la perte qu'il avoit faite de son fils, luy étoit toujours présente, & nouvelle, & qu'il ne pouvoit partir sans la vanger par quelque action d'éclat.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

La chaleur avec laquelle Almeida exposa ces différens motifs, n'empêcha pas Albuquerque de luy témoigner, que ces raisons ne luy paroissent pas assez solides pour résister aux ordres de la Cour, & pour le disculper dans l'esprit du Roy. Il essaya de luy faire comprendre, que la seule gloire d'avoir commencé à réduire les ennemis d'Emanuel, devoit l'emporter sur toutes sortes de considérations d'intérêt & d'honneur, qui luy seroient particulières, & qu'ainsi, il ne devoit pas balancer davantage à obéir, en luy abandonnant le soin de continuer la guerre qu'il avoit commencée, ce qu'il se promettoit de faire heureusement, puisqu'il marcheroit sur ses traces, & qu'il agiroit sur ses mémoires, pourveu qu'il le mist en état de les suivre & de les exécuter.

Cette différence de sentimens entre les deux principaux Chefs de l'armée navale, partagea les Officiers & les soldats. Ceux qui avoient suivi Almeida dans les premières guerres qu'il avoit faites, demeurèrent attachez à ses intérêts. Les autres qui avoient servi sous Albuquerque dans les dernières campagnes, grossirent le nombre de ses partisans. Une si grande division auroit pû faire éclater l'inimitié, parmi des gens qui devoient n'avoir qu'un même esprit & qu'un même cœur, si les deux Généraux eussent été capables de passer à de plus grandes extrémités que celle de la froideur. Cela dura jusqu'à ce qu'Almeida, qui avoit toujours commandé la flotte, se disposast à se remettre en mer. Albuquerque, au lieu de s'y opposer, comme il le pouvoit faire, se contenta d'employer des amis communs pour proposer à Almeida de se joindre l'un à l'autre, puis que tous deux, ils ne devoient avoir que les mêmes intentions; mais Almeida, qui ne vouloit point avoir ni de concurrent, ni d'égal, l'en fit remercier par ceux qui luy en parlerent; de sorte qu'Albuquerque aimant mieux se retirer

Les Portugais  
se partagent en-  
tre Almeida &  
Albuquerque.

Almeida se re-  
met en mer.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Retraite d'Al-  
buquerque à  
Cochin.

Nouveaux ex-  
ploits d'Almei-  
da.

à Cochin, pour réserver à loisir sur le tort qu'on luy faisoit, que d'entrer dans une plus grande discussion avec Almeida, espérant que la Cour rendroit justice à celui à qui elle étoit due.

Almeida partit donc avec une flotte composée de dix-neuf vaisseaux bien équipés, sur lesquels il avoit treize cens Portugais, & quatre cens Cochinois de troupes réglées. Il alla d'abord insulter quelques bâtimens Calécutains qui étoient à l'ancre dans le port de Comori. Le combat qu'il fut obligé de rendre, coûta fort cher à l'un & à l'autre parti; mais Almeida ayant accroché les navires ennemis, les pilla & les brûla sur le rivage. Il descendit ensuite dans l'Isle d'Anchedive, où il fit aigüade; de là il tira vers la ville de Dabul, dans le Royaume de Decan, dépendante du Prince Sabaja, l'un des alliez de Hocén, & du Roy de Calécut.

Dans le tems que la flotte d'Almeida étoit sur le point d'entrer dans le port de Calécut, l'Éclat de Soufa, Capitaine Portugais, sous prétexte d'aller faire aigüade, mit pied à terre sans en avoir ordre d'Almeida. Les Dabulois qui ne s'attendoient pas à cette irruption, le repoussèrent. Comme ces peuples étoient déjà mécontents des Portugais, à cause de quelques desordres qu'ils avoient faits dans le pais, & que Soufa, loin de leur en faire quelque satisfaction les brusquoit, sans considérer qu'ils étoient en trop grand nombre pour en venir aux voyes de fait avec eux, ils en furent tellement irrités, qu'ils firent main basse sur les Portugais, & qu'ils tuèrent Soufa.

Pendant que la flotte étoit à l'ancre, Almeida qui vouloit finir sa Vice-Royauté par quelque action d'éclat, se proposa de tirer vengeance de la perfidie que Sabaja avoit eu intention de faire aux Portugais, lors qu'il chercha les moyens de s'emparer de la Forteresse d'Anchedive. L'occasion ne s'étant point encore présentée de faire connoître à ces Barbares, qu'il étoit dangereux de devenir les ennemis des Portugais, & que tost ou tard, ils sçavoient punir ceux qui étoient de ce nombre, Almeida résolut d'attaquer la ville de Dabul, qui dépendoit de Sabaja, & qui est située sur la coste de

Decan, & sur un grand fleuve; ce port est célèbre par le grand abord des Négocians que la proximité de la mer y attire. Almeida ayant proposé son dessein à ses Officiers, fit sonder le gué du havre pendant la nuit, & sur le rapport de ceux qui en eurent la commission, il profita dès le lendemain, du vent & de la marée qui luy étoient favorables, & entra dans ce port en ordre de bataille.

Les galères formoient l'avantgarde de sa flotte, & les caravelles qui les suivoient, étoient soutenues des plus grands vaisseaux & de leurs esquifs, qui composoient l'arrièregarde. Cette action, toute téméraire qu'elle fut, pensa déconcerter les Barbares, qui ne pouvoient se persuader, qu'un homme qui sçavoit la guerre, osât affronter avec si peu de monde, & un si petit nombre de navires, un port rempli de vaisseaux de guerre, & défendu par un Château, dont la garnison montoit à près de six mille hommes. Ce fut néanmoins ce qu'Almeida entreprit avec tant d'audace, & ce que le Gouverneur de Dabul ne regarda qu'avec mépris; puis qu'au lieu de faire transporter dans le Château, comme dans un lieu de sûreté, les plus précieux effets de la ville, il invita les Dames à estre spectatrices de cette action, dont il prétendoit leur faire un régal aux dépens des Portugais, qu'il tenoit pour vaincus avant qu'il eust commencé à les combattre. Cependant, Almeida qui avoit fait descente, faisoit battre la ville avec sa vigueur ordinaire, & l'on escarmouchoit de part & d'autre en attendant l'occasion du combat. Cette occasion se présenta bientôt après: les ennemis firent une sortie, où le Gouverneur se trouva, & où il paya bien de sa personne. Ses troupes, à son exemple, combattirent avec une valeur extraordinaire, & par leur vigoureuse résistance le combat fut fort long, & la victoire long-tems incertaine. Les Portugais ne les attaquoient pas avec un moindre courage, que celui qu'ils trouvoient dans leurs ennemis; mais le Gouverneur & la plûpart de ses principaux Officiers ayant été tuez dans cette action, les Barbares se découragerent. Quand ils se virent sans Commandant, &

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Almeida se dispose à attaquer la ville de Dabul.

Mépris du Gouverneur de Dabul.

Mort de ce Gouverneur, & défaite de ses gens.



## 246 Histoire générale de Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1508.

Pillage de Dabul.

presque sans Officiers, ils songerent plutôt à se sauver, qu'à se défendre.

Les Portugais les voyant en déroute, les poursuivirent jusque dans la ville de Dabul. Ils y entrèrent confusément avec eux, passèrent au fil de l'épée tous ceux qui se trouverent exposez à leur première fureur, sans avoir aucun égard, ni au sexe ni à l'âge, & pillèrent les maisons, après avoir tué ceux qui leur en dispuoient l'entrée. Parmi tant d'horreur & de carnage, Almeida fit sonner la retraite pour prévenir les surprises que l'on fait ordinairement en ces sortes d'occasions; mais la plupart des soldats emportez par l'avidité du pillage, négligeant d'obéir au coup du tambour & au son de la trompette, Almeida se vit contraint de faire mettre le feu aux maisons les plus considérables de la ville, pour faire revenir ses gens au drapeau. Les Portugais y perdirent beaucoup moins de monde que les Barbares; mais ils eurent plus de deux cens blesez que l'on fit transporter sur les vaisseaux, à mesure que l'on y conduisoit les munitions de guerre & de bouche, que l'on trouva dans Dabul.

1509.

Almeida tourne vers Diu.

Quand Almeida se fut rafraîchi dans ce port, il mit à la voile au commencement de cette année. Il rangea la coste, leva les tributs que l'on devoit à Emanuel, entra ensuite dans une rivière appellée *le Maim*; qui après avoir traversé le Royaume de Cambaja, va se perdre dans la mer, & prit la ville de Diu. Hocen qui y étoit alors, averti de l'approche d'Almeida, fit mettre à la voile pour le prévenir, & pour luy livrer combat. La flotte ennemie étoit composée des vaisseaux d'Egipe & de Diu, & accru par plusieurs brigantins venus de Calécut, ce qui faisoit en tout plus de cent bâtimens, sur lesquels on avoit mis les troupes tirées des garnisons des places pour en renforcer les équipages. Quoique cette flotte fust beaucoup supérieure à l'armée navale des Portugais, Jaz Gouverneur de Diu, s'opposa aux desseins de Hocen; il fut d'avis d'attendre que les Portugais approchassent du port, où ils ne pouvoient faire de descente, s'ils n'essuyoient le feu des vaisseaux qui étoient

à l'ancre, celui des batteries dressées sur le rivage, & enfin le canon de la place.

Bien que ce conseil fust plein de sagesse, les Barbares en murmurèrent par le désir qu'ils avoient de combattre, à cause de leur supériorité. Cette inégalité de forces n'empêchoit pas qu'Almeida ne le souhaitast aussi de sa part, & comme il n'attendoit que l'occasion pour aller aux ennemis, il se servit de celle du vent en attendant la marée; mais le vent ayant changé avant qu'il se fust mis à la mer, il changea aussi de dessein, & fit caler la voile, pour ne pas donner contre un banc, qui séparoit la flotte ennemie d'avec la sienne. Leur éloignement n'étoit pas néanmoins assez grand pour les empêcher de se canonner l'une l'autre; ce qui dura jusques à la fin du jour: cependant Almeida, qui s'occupoit à poster ses gens, & à les animer par de petits discours, leur exagéroit la crainte où les Barbares paroïssoient estre, puis qu'au lieu de marcher à sa rencontre, comme il y avoit grande apparence qu'ils le dussent faire, ils s'étoient retranchés dans leur port, & sous le canon de Diu. Il délibéra ensuite avec ses Officiers, sur la manière de commencer le combat, & leur proposa de le faire par l'attaque de l'Amiral ennemi, à laquelle il vouloit commander en personne; il reserva ses autres vaisseaux pour occuper le reste de la flotte des Barbares, tandis qu'il seroit aux prises avec Hoccen; mais les Officiers, loin d'approuver ce dessein, représenterent à Almeida, que ce seroit trop hasarder que d'aller d'abord à l'Amiral, & que si par malheur il succomboit dans une affaire aussi incertaine que paroïssoit celle-là, ce désavantage seroit capable de faire tomber ses gens dans le découragement, & de leur faire croire, que quand ils verroient leur Général repoussé, ils seroient défaits avant qu'ils eussent combattu. Cette opinion prévalut à celle d'Almeida, & l'on choisit Vasco Pereira, pour en venir à une action d'où dépendoit tout le sort de la bataille.

Hoccen, qui de son costé donna ses ordres, fit avancer plusieurs grands vaisseaux, qui étoient enchaînez les uns aux autres, pour mettre à la teste de sa flotte, & pour couvrir

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

On se dispose  
de part & d'autre  
à une action.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

---

l'Amiral où il devoit combattre; il disposa les galères & les brigantins, pour estre sur les ailes de la flotte, d'où ils devoient sortir de tems en tems, pour donner sur les vaisseaux Portugais, quand le combat seroit engagé. Les autres bâtimens de Cambaja rangeoient la coste, & voguoient terre à terre, pour s'opposer aux attaques que l'on pourroit faire de ce costé là.

Almeida jugeant par la contenance des ennemis, que les armées en viendroient bientôt aux mains, donna le signal du combat. Le bruit des tambours & des trompettes, confondu avec celui du canon, & les cris qui s'élevoient dans l'une & dans l'autre armée, augmentoient l'ardeur & le courage des soldats. Pereira fut donc celui qui commença la première attaque; Mello le seconda, & plusieurs autres Capitaines le suivirent. Le feu qui se fit de part & d'autre fut violent, & quoique le canon des Portugais fust bien servi, toutefois celui des Barbares les incommoda beaucoup; parce qu'outre l'artillerie des vaisseaux ennemis, il leur fallut encore essuyer celle de la Tour & des remparts de Diu. Ce fut dans cette dernière occasion que Pereira perdit par un seul coup de canon, dix de ses meilleurs matelots, qui servoient la grande voile de son bord; mais ce malheur ni la résistance des ennemis, ne luy firent point changer la résolution qu'il avoit formée d'accrocher le vaisseau d'Hocen. Tout sembloit le mener à son dessein; ses gens combattoient toujours avec la mesme ardeur, & les ennemis qui se voyoient sur le point d'en venir aux coups de main, ne se défendoient plus avec le mesme courage. Hocen qui en prévoyoit les conséquences, voulut les prévenir en détachant un de ses navires, pour charger en poupe le vaisseau de Pereira, tandis qu'il continueroit à le battre en flanc & de front; mais ce Capitaine Portugais, qui dans la plus grande chaleur de l'action, ne laissoit pas d'observer la manœuvre des ennemis, fit canonner le bâtiment qui le battoit en poupe, & il le coula à fond. Henry Machado fut tué dans ce combat, & Pereira qui reçut un coup de flèche à la gorge, en voulant lever son casque; en mourut

Mort de Machado & de Pereira.

trois jours après. Les soldats, au lieu de perdre courage, en perdant leur Capitaine, parurent encore plus animés à vanger sa mort dans le sang de leurs ennemis. François Tavora prit aussitôt le commandement du vaisseau de Percira; il accrocha celui d'Hocen, & sauta dedans. L'intrépidité avec laquelle les Portugais se comporterent dans cette action; le carnage qu'ils avoient déjà fait, & la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Barbares, réduisirent Hocen à se jeter dans un esquif, & à se retirer auprès du Roy de Cambaja, pour ne point s'exposer au chagrin de Jaz, qui par un manque de bonne foy assez fréquent chez ces peuples, l'auroit indubitablement livré aux Portugais. Pierre Baretto s'attacha à un des grands navires de la flotte ennemie, & le gagna. Antoine de Camps en prit un autre, pendant que George Mello, qui avoit le vent sur les vaisseaux de Cambaja, tomba sur ceux qui se trouverent sous son canon, & les coula à fond. D'un autre côté, Pierre Canus en avoit accroché un, dans lequel il étoit sauté avec trente-huit soldats; mais ayant eu affaire à des gens plus déterminez, & en plus grand nombre que ceux des autres bâtimens, qui se défendirent beaucoup mieux, il reçut un coup de sabre sur la testedont il mourut, & si l'on n'avoit pas secouru les Portugaisqui l'avoient suivi, ils y seroient tous péris, au lieu qu'avec le secours qu'on leur donna, ils se rendirent maîtres de ce bâtiment & de tout son équipage.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Mort de Canus.

Le reste de la flotte fut entièrement dissipé par le grand feu que fit Almeida. Les vaisseaux qui purent prendre le large se sauverent; les autres qui se trouverent les plus proches du bord, débarquerent leurs équipages pour se retirer dans les montagnes. Jaz ne pouvant joindre les vaisseaux qui faisoient force de voiles pour se sauver, & voyant que la défaite étoit inévitable s'il ne rallioit les fuyars, & s'il ne se faisoit conduire à terre, rassembla une bonne partie de ceux que la terreur avoit dispersez. Comme il falloit joindre la force à l'autorité, pour les faire retourner au combat, il fit faire main basse sur ceux qui refusoient d'obéir à ses

Défaite de la  
flotte ennemie.

Jaz fait un ralliement des  
fuyars.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

---

Retraite des  
Calécutains.

ordres ; de sorte que ses soldats, qui tomboient dans un plus grand danger que celui qu'ils venoient d'éviter, reprirent les armes, & se défendirent comme des gens que le désespoir faisoit agir ; mais cela ne fut pas de longue durée.

Les Calécutains ayant été témoins de cette défaite, s'estimerent fort heureux de ne s'y voir pas enveloppez, & relâchèrent vers Calécut ; tandis que les plus grands navires de Jaz, & les galères de Hocen, gagnèrent l'embouchure du fleuve. Rodrigue Soarez, qui poursuivoit ces galères en atteignit deux, il les combattit, les gagna, les fit attacher à la poupe de son bâtiment, & les mena comme en triomphe à Almeida.

Les Barbares qui se voyoient battus de toutes parts, & qui n'attendoient aucun quartier des Portugais, se précipitèrent dans la mer, pour prévenir la honte d'être vaincus, ou plutôt pour se dérober au malheur de tomber sous la dure servitude de leurs vainqueurs. Il ne leur restoit donc plus de cette formidable flotte que quelques barques, mais sans défense & entièrement hors de combat, & un de leurs premiers vaisseaux, qui jusque là avoit soutenu le plus vigoureux choc des Portugais. Il est vrai que l'on n'avoit rien épargné pour mettre ce bâtiment à l'épreuve de l'eau & du feu ; il étoit un des plus longs que l'on eût encore vus ; sa force égaloit sa grandeur. Le corps de ce navire étoit relié de cercles de fer, attachez avec de gros cloux, & couvert de plusieurs cuirs de bœuf préparés ; ce qui le rendoit presque impénétrable aux coups de feu. L'équipage répondoit à la construction de ce bâtiment, & les Barbares le regardoient, comme devant être l'écueil des plus grands efforts de leurs ennemis.

Les Portugais, qui de leur côté estimoient leur victoire imparfaite, s'ils ne gagnaient ce vaisseau, dans la force duquel les ennemis avoient mis toute leur espérance, l'attaquèrent avec une vigueur incroyable ; mais les Barbares s'y défendoient d'une manière à faire craindre aux Portugais d'échoier dans cette entreprise ; de sorte qu'ils furent sur

le point de discontinuer leurs attaques, quoique leur canon fust mieux servi qu'il ne l'avoit encore été; mais ni la perte qu'ils avoient faite d'un assez grand nombre de leurs gens, ni la fermeté de leurs ennemis, ni la force du bâtiment ennemi, ne furent point capables de les rebuter du dessein qu'ils avoient formé, ou de prendre ce vaisseau, ou de le couler à fond. Ce fut par une si vive persévérance qu'ils en vinrent à bout; ce bâtiment ayant été percé en plusieurs endroits, coula à fond malgré la prompte & pénible manœuvre que l'on fit pour pomper l'eau qu'il faisoit de toutes parts. Dans cette extrémité, la plus grande partie des matelots & des soldats se jetterent à la mer, de peur de mourir par les mains des Portugais; ce qu'ils n'éviterent pas néanmoins, car ils furent assommez à coups d'avirons & de sabres.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Prise du meilleur  
leur vaisseau  
des ennemis,

Quoique ce combat eust duré depuis midy jusqu'au soir, les Portugais n'y firent qu'une médiocre perte de leurs gens, en comparaison des ennemis; on leur tua près de quatre mille hommes, parmi lesquels il y avoit plus de huit cens Mamelucs, qui étoient sur les vaisseaux.

Almeida par un excès de générosité, voulut abandonner à ses gens le butin que l'on y fit; bien qu'il consistast en une assez grande quantité d'or, & de riches étoffes de soye; il ne se réserva que trois étendars du Sultan, où par dérision, l'on avoit représenté la prise de Jérusalem, & le Mystère auguste de nos autels. Emanuel, à qui Almeida envoya ces étendars, les fit porter avec grande cérémonie dans l'Eglise de Tomar, pour y réparer l'injure faite à la Religion, & pour consacrer le souvenir de cette victoire si avantageuse aux Portugais, par le progrès qu'ils firent dans les Indes, & si célèbre par tout ce que les Historiens en ont rapporté dans leurs ouvrages. Le seul Paul Jove, qui étoit contemporain, & qui avoit commencé à écrire les motifs de cette guerre, quitta la plume dans le tems que l'épée des Portugais luy fournissoit fréquemment de grandes & de belles matières; ce qui donna une honteuse atteinte à la réputation de cet Auteur, dont on sçait que l'esprit & le zèle ne se

Caractere de  
Paul Jove.

ANS DE régloient que sur les libéralitez des Princes, mais qu'il  
 J. CHRIST. abandonnoit au silence & à l'oubli, dès qu'ils disconti-  
 1509. nuoient leurs bienfaits.

Jaz envoie fai-  
 re des propo-  
 sitions à Almei-  
 da.

Bien que les ennemis ne fussent pas en état de rien entreprendre durant la nuit, Almeida eut la précaution de ne pas laisser sa flotte dans le port de Diu. D'un autre costé, Jaz qui sçavoit le risque qu'il couroit de tomber au pouvoir des Portugais, envoya faire des propositions de paix à Almeida, par un Maure nommé Cidialle. Par ces propositions, Jaz s'offroit à reconnoître le Roy de Portugal pour son Souverain, & supplioit Almeida, de porter ce Prince à luy pardonner s'il avoit osé luy faire la guerre.

Almeida les ac-  
 cepte ; mais à  
 de dures con-  
 ditions.

Almeida, qui ne s'en tenoit pas à une soumission de vive voix, & à quelques foibles sermens de fidélité, lesquels ne rouloient que sur de fragiles promesses, luy fit sçavoir qu'il ne pouvoit entendre à la paix, s'il ne luy envoyoit les vaisseaux Egiptiens qui s'étoient sauvez durant le combat ; s'il ne luy rendoit tous les Portugais qui étoient prisonniers à Chaül ; s'il ne luy livroit Hocén avec les principaux Officiers des troupes du Sultan, & enfin, s'il ne s'engageoit à fournir à sa flotte toutes les munitions dont elle auroit besoin.

Belle réponse  
 de Jaz.

Jaz trouva ces conditions trop dures pour y souscrire aussi aveuglément qu'Almeida l'exigeoit de luy. Il consentit à luy rendre les Portugais que l'on avoit faits prisonniers ; à luy envoyer les vaisseaux qu'il demandoit, & à faire donner à ses gens toutes les provisions qui leur seroient nécessaires ; mais il ne put se résoudre à luy livrer Hocén, & les autres Officiers Sultans qui avoient porté les armes sous ses ordres, & qui s'étoient mis sous sa protection. Il luy manda que si la paix ne se pouvoit faire qu'à ces conditions, il aimoit mieux tomber dans la plus honteuse servitude, & s'exposer à la plus ignominieuse mort, que de faire une lâcheté si indigne d'un homme de guerre.

Almeida qui avoit demandé le plus pour avoir le moins, & qui ne s'attendoit pas d'obtenir tout ce qu'il avoit demandé, approuva les sentimens de générosité où Jaz luy parut, & s'en tint aux conditions offertes par ce Gouver-

neur, qui de sa part s'en acquitta avec beaucoup d'honneur & d'exactitude, & sur ce fondement là on fit la paix. Après cette conclusion, Almeida envoya Antoine Norogna à Socotora, avec deux navires chargez de toute sorte de munitions pour ravitailler la Citadelle ; il ordonna à Trifan Agao, l'un de ses Capitaines, de faire équiper deux des meilleurs vaisseaux que l'on avoit gagnez sur les Barbares, & de prendre ensuite la route de Cochîn. Quant à luy, il rangea la coste entre Diu & Cochîn ; il ne voulut pas assiéger Diu pour ne point troubler la bonne intelligence établie entre le Roy de Portugal & celuy de Cambaja, & leva en passant tous les tributs deûs à Emanuel, ce que nul Prince n'osa luy refuser, parce que le bruit de sa réputation, & celuy de sa dernière victoire, l'avoient rendu formidable dans les Indes.

Almeida passa de là en Cananor, où il fit exécuter à mort tous les soldats Persans qu'on avoit faits prisonniers. Cette conduite étoit trop inhumaine, & trop contraire à la Noblesse du procédé qui y régnoit parmi les gens de guerre, pour n'estre point blâmée d'une commune voix. Ce Général reconnut sa faute, & n'y trouva point d'autre remède, que de quitter le Cananor, & de s'en aller à Cochîn, où Albuquerque s'étoit retiré. Trimumpara qui en étoit Roy, receut Almeida avec de grands applaudissemens sur ses derniers exploits. Albuquerque ne soutint qu'avec une peine secrète les honneurs que l'on fit à Almeida ; la jalousie de ces deux Capitaines les ayant rendus ennemis, sans que leur inimitié eust éclaté, ni par des paroles ni par des actions. Leurs seuls partisans faisoient plus ou moins valoir les qualitez de celuydont ils appuyoient la cause, & la chaleur avec laquelle ils en parloient en toutes rencontres, persuadoit qu'ils agissoient plus pour leur interest particulier que pour celuy de ces deux Généraux. Les uns donnoient Albuquerque pour un homme violent, emporté, & incapable de ménager les conquestes des Portugais dans les Indes, si on luy en confioit la Vice-Royauté ; ils ajoutoient que sous prétexte du bien public, il étoit d'un caractère à

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Excessive rigueur d'Almeida.

Jalousie d'Albuquerque sur les honneurs qu'on fait à Almeida.

Sentimens des partisans de ces deux Généraux.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

---

tout sacrifier pour sa gloire, pourveu que par là il se fît une grande réputation. Les autres disoient qu'Almeida étoit trop entreprenant; qu'il donnoit tout au hasard; qu'il prodiguoit le sang des soldats, & que sans la valeur des Portugais, & sans les efforts presque incroyables qu'ils avoient faits devant Diu, pour sauver leur flotte exposée au plus grand péril qu'elle eust jamais couru; elle y seroit infailliblement périée. Qu'au reste, il ne méritoit pas les applaudissemens qu'il en avoit reçus de tous costez; que le succès de ses armes en cette occasion devoit estre regardé comme un effet de son bonheur, & non comme un fruit de sa prudente conduite, & qu'enfin, il avoit hasardé trop inconsidérément l'honneur de la Nation, la fortune & la vie de ceux qui servoient sous ses ordres, pour en recueillir de si grands avantages, & pour s'en glorifier avec tant de présomption.

Albuquerque  
reçoit ses pro-  
visions, & les  
notifie.

Almeida le fait  
arrêter.

Albuquerque  
est reconnu Vice-  
Roy, & Al-  
meida s'en re-  
tourne en Por-  
tugal.

Tels étoient les sentimens de ceux qui se mesloient de caractériser ces deux grands hommes. Comme ils ne pouvoient ignorer ce qu'on disoit d'eux, & qu'il étoit dangereux pour le service du Roy, que toute la flotte reconnust en mesme-tems deux Généraux, Albuquerque qui avoit reçu de la Cour les provisions de la Vice-Royauté des Indes, les notifia à Almeida, & le fit sommer de luy remettre la Citadelle de Cananor, & le gouvernement des Indes. Almeida y consentit en apparence, pour ne point résister ouvertement aux ordres du Roy; mais il employa secrètement le reste de son autorité pour s'assurer de la personne d'Albuquerque, & le fit mener dans la Citadelle de Cananor, sous prétexte que les Portugais, déjà partagez entre-eux, étoient sur le point d'en venir aux mains. Sur ces entrefaites, Ferdinand Coutigno, Maréchal du Royaume, & l'un des plus grands Capitaines de son tems, vint mouïller devant Cananor, & fut le médiateur du différent entre Albuquerque & Almeida. Aussitôt après leur reconciliation, Albuquerque prit une pleine & tranquille possession de la Vice-Royauté des Indes, & Almeida mit à la voile pour retourner en Portugal.

La flotte étant renforcée par quinze vaisseaux de guerre, & par trois cens hommes d'équipage que Coutigno avoit amenez, Albuquerque & luy allerent à Cochîn. Sîtoست qu'ils y furent arrivez, ils communiquerent à Trimumpara, le dessein qu'ils avoient formé d'aller faire une descente à Calécûr. Dans cette veté, ils en firent venir un Maure nommé Cojebique qui y demcuroit, & qui étoit partisan secret des Portugais, pour s'instruire plus particulièrement de l'état de la garnison, de celui de la place, & du lieu où étoit Naubeadarim Roy de Calécûr. Cojébique n'eut pas plûtoست receu l'ordre, qu'il se rendit à Cochîn. Il leur dit que ce Prince étoit parti de Calécûr, pour marcher contre un Roy de ses voisins, à qui il avoit déclaré la guerre, & qu'avant que de se mettre en campagne, il avoit renforcé la garnison de cette ville, qui étoit pourvue de toutes sortes de munitions.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

C'étoit là le courant des affaires dans les Indes, quand la Reine accoucha à Evora, d'un Infant nommé Alfonse, & qui depuis fut Cardinal. La joye que causa la naissance de cet Infant, fut un peu troublée par la nouvelle que l'on receut à la Cour, qu'un Corsaire François, appellé Mondragon, avoit pris un vaisseau Portugais richement chargé, qui revenoit des Indes. Emanuel en écrivit aussitost à son Ambassadeur en France, & luy ordonna de solliciter Loûis XII. qui y régnoit, de faire restituer le vaisseau & les effets qui s'y étoient trouvez, ou d'en faire rendre la valeur, suivant les procès verbaux qui en avoient été dresséz au départ de ce bâtiment pour le Portugal; mais Emanuel n'ayant pas receu une aussi prompte satisfaction sur cette prise, qu'il avoit sujet de l'attendre de Loûis, fit équiper quatre de ses meilleurs vaisseaux de guerre, dont il donna le commandement à Edoüard Pachéco, avec ordre de combattre Mondragon, en quelque lieu qu'il le pust trouver.

Naissance de  
l'Infant Alfonse.

Prise d'un vaisseau Portugais, par un Corsaire François.

La diligence de Pachéco fut si grande & si heureuse, qu'il découvrit que le Corsaire rangeoit la coste de Galice, vers le Cap de Finistère. Il vogua à sa rencontre, le joignit & l'attaqua, & après un combat fort opiniâtre, il coula à fond

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Prise de ce  
Cotéaire.

un de ses vaisseaux ; se rendit maître des autres ; fit Mondragon prisonnier, & le conduisit en Portugal. Le Roy se voyant amplement dédommagé de la prise de son vaisseau par celle des navires de Mondragon, luy rendit la liberté, à condition qu'il ne donneroit plus la chasse aux bâtimens qui arboreroient le pavillon de Portugal.

Comme les avis que l'on avoit tirez de Cojébique, touchant l'état des affaires de Calécute, se trouverent bons, Albuquerque & Coutigno mirent à la voile, & vinrent mouiller dans le port de cette ville. Ils en examinerent les dehors, qu'ils trouverent conformes au plan qu'on leur en avoit donné, & résolurent de l'attaquer par l'endroit qui leur sembloit le moins fortifié ; mais les Calécutains avoient réparé ce défaut en posant plusieurs corps de garde, & en faisant des retranchemens au tour du Château où ils avoient envoyé une troupe de gens de reserve pour s'en servir dans l'occasion. Cette précaution fit d'abord changer les mesures que le Vice-Roy & le Maréchal avoient prises, parce qu'il falloit aller forcer les ennemis dans le Château, situé entre la mer & la ville, avant que de pouvoir approcher de Calécute. N'y ayant donc point d'autre parti à prendre que celui-là pour faire descente, Albuquerque & Coutigno aimerent mieux hasarder cette entreprise, que de s'en retourner comme ils étoient venus, sur tout après avoir pénétré jusque dans le port de Calécute. Ils s'approcherent du Château le plus près qu'ils leur fut possible, & l'insultèrent avec beaucoup de vigueur. Quoique le danger auquel ils s'exposeroient fust presque inévitable, & qu'ils ne vissent qu'une foible apparence de faire descente, toutefois les ennemis furent ébranlez à leur approche. L'intrépidité avec laquelle le Vice-Roy affrontoit si indifféremment les périls les plus évidens, leur fit craindre, qu'après avoir débarqué ses troupes, & forcé les premiers corps de garde, il ne les poursuivist avec la mesme chaleur, & pour ne se point exposer à sa colere, ils abandonnerent leur poste avant que d'y avoir été attaquez, & se retirerent dans le Château, où ils se retrancherent. Ce fut alors que le Vice-Roy fit descente,

Albuquerque,  
& Coutigno  
attaquent les  
Calécutains.

*Liv. VI. Emanuel I. Roy XIV. 257*

descente, qu'il s'empara des corps de garde, que les Calécutains avoient faits, & qu'il alla investir le Château. Comme Albuquerque avoit fait plus de diligence que Coutigno, & qu'il avoit formé une espèce de siège devant cette place, parce qu'elle étoit assez régulièrement fortifiée, il se rendit maître des dehors, s'approcha du corps de la place, & fit attacher un petard à la porte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Descente du  
Vice-Roy.

Les Calécutains, à qui cette invention étoit inconnue & nouvelle, se voyant pressés par les Portugais, demanderent quartier; mais on ne le fit à personne: on passa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva de gens. Le Vice-Roy fit mettre le feu au Château, & cantonna ses gens dans les environs, en cas que les ennemis revinsent pour éteindre cet embrasement.

Il se rend Maître du Château.

Le Maréchal jaloux de ce que cette action s'étoit passée sans qu'il y eût eu aucune part, s'emporta contre Albuquerque; il luy dit des choses fort désoobligeantes, & qui intéressoient beaucoup le caractère de Vice-Roy. Bien qu'Albuquerque ne fust pas trop endurant, il soutint néanmoins avec beaucoup de patience & de sagesse, l'outrage que Coutigno luy faisoit, & il aima mieux n'en point témoigner de ressentiment, que d'interrompre le cours des armes du Roy. Cependant le Maréchal qui ne trouvoit point d'autre remède à son chagrin, que d'entreprendre quelque chose qui luy acquist une grande réputation, se mit à la tête de huit cens Portugais, & de quelques Indiens. Il prit deux pièces de canon, mena son Trucheman avec luy, fit descente, insulta Calécut, entra dans la ville, les armes à la main, investit le Palais du Roy, & le battit avec une vigueur inconcevable.

Le Maréchal  
entre dans cette  
ville.

Les Calécutains n'oublierent rien pour se bien défendre, tant pour l'honneur de leur Roy, qu'ils avoient en grande vénération, que pour la conservation de leurs meilleurs effets, qu'ils avoient portés dans ce Palais, comme dans le seul lieu de sûreté qui leur restoit. Albuquerque qui connoissoit l'impétuosité de Coutigno, quand il entreprenoit quelque action, prit six cens hommes pour le se-



ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Le Vice-Roy  
va le seconder.

conder dans cette attaque, dont il n'avoit pas d'ailleurs trop bonne opinion. Il se mit à la teste de ce détachement, & après avoir ordonné que l'on conduisist tout l'équipage des vaisseaux ennemis dans les siens, dont il laissa le commandement à Antoine Norogna, & que l'on mist le feu dans tous les bâtimens qui étoient devant Calécut, il partit en intention d'aller soutenir le Maréchal.

Le Maréchal  
s'empare du Pa-  
lais.

Les Naires qui étoient dans le Palais, intimidés à la vue des Portugais, qui continuoient leurs attaques, n'osèrent ni leur résister plus long-tems, ni les attendre, & se sauvèrent dans les montagnes par une route souterraine, qui du Palais conduisoit dans les deserts. Coutigno, qui n'avoit plus de périls à courir, ni d'ennemis à combattre, entra dans le Palais, dont il se rendit le maître sans que personne s'y opposast, parce que l'épouvante en avoit fait sortir les Barbares qui l'avoient abandonné. Alors ses troupes se dédommagerent de la fatigue que cette attaque leur avoit donnée, par le pillage qu'elles firent de plusieurs effets fort précieux, qu'on avoit portez dans ce Palais. Ils étoient en si grande quantité, que pour les transporter dans les vaisseaux avec plus de diligence, les soldats avoient quitté leurs armes, sans que le Maréchal prévist, ni le retour, ni le ralliement des ennemis.

Sage conseil de  
Passanez; mais  
méprisé.

Emanuel Passanez, sage & vieux Capitaine, ne pouvant souffrir cette indolence, représenta à Coutigno, que la sortie des Maures étoit moins une fuite, qu'une occasion de se rallier & de rassembler leurs forces; que s'il ne se précautionnoit de longue main, il les verroit revenir lors qu'il s'y attendroit le moins, & qu'ainsi il ne devoit pas différer plus long-tems à poser des corps de garde aux portes du Palais, & à s'y retrancher, pour se mettre en état de repousser les Calécutains, en cas qu'ils voulussent y rentrer; mais le Maréchal négligea cet avis. Il se persuada que la terreur qu'il avoit répandue parmi les Maures étoit si grande, qu'ils n'entreprendroient pas de revenir à la charge contre des gens dont ils avoient redouté l'approche jusque dernière leurs murailles. Ainsi il se contenta de faire dire au

Vice-Roy, qui étoit resté dans la ville, d'avancer vers le Palais, quand il le verroit embrasé, pour favoriser le transport des richesses qu'on y avoit trouvées. Pendant que le Maréchal se préparoit à profiter des avantages de sa prétendue victoire, les Calécutains & les Naires investirent le Palais, & en même tems chargerent Albuquerque, ne doutant pas qu'il ne vînt au secours de Coutigno. Quoique le Vice-Roy n'eût que peu de gens, il soutint le grand nombre d'ennemis qu'il avoit en teste, & s'il n'eût point été blessé de deux coups de flèches & d'un coup de pierre, il ne se seroit point retiré dans ses vaisseaux. Le Maréchal qui ignoroit qu'Albuquerque fust aux mains dans la ville, fit mettre le feu au Palais. Comme il se trouva entre cet incendie & le feu des Maures, il n'eut point d'autre parti à prendre que celui de combattre jusqu'au dernier soupir, ce qu'il fit avec une valeur extraordinaire.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

Ralliement des  
Calécutains.

On auroit plus regretté Coutigno, qui perdit la vie dans cette action, si l'on n'eût pas eu sujet d'attribuer à son imprudence la mort de Vasco Sylveira, celle d'Emanuel Pásfanez, & de plusieurs autres Officiers & soldats, qui se signalerent dans cette occasion, & qui payerent de leur vie la faute de ce Commandant. Il est vray qu'il en coûta près de trois mille hommes aux ennemis; mais comme ce n'étoit que de simples soldats, & que cette perte pouvoit estre facilement réparée à cause de leur grand nombre, ils s'en appercevoient moins que les Portugais, dont les troupes étoient limitées, & que l'on ne pouvoit augmenter à moins qu'on ne receust du renfort du costé du Portugal, ou de celui des Alliez.

Mort du Maréchal.

La mort de Coutigno fut suivie de la nouvelle qui arriva, qu'Almeida avoit été tué dans le tems qu'il se disposoit à doubler le Cap de Bonne-Espérance. Ce Capitaine ayant voulu faire aiguade avant que de le doubler, avoit nommé ceux qui devoient mettre pied à terre dans cette intention, & pour aller acheter des munitions, dont il avoit dessein de ravitailler ses vaisseaux, jusque là toutes choses se passèrent fort bien entre les Portugais & les Sauvages;

Mort d'Almeida.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1509.

mais la rencontre que les Portugais firent d'un païsân qui conduisoit des bestiaux pour en faire l'échange avec eux, fut l'occasion d'un combat plus sanglant que si l'on eust été en pleine guerre. Les Portugais joignirent ce païsân, & le menacerent de luy faire violence, si de son propre mouvement il ne venoit dans leurs navires, & pour l'y engager ils prirent ses bestiaux. Cet homme alarmé par la crainte de les perdre, cria au secours, & par ses cris attira les habitans des cabanes qui se trouverent sur cette route. Les Sauvages accoururent aussitost en foule, & n'aborderent les Portugais que pour les charger, ce qui les obligea de se défendre. Almeida averti par quelques-uns des siens qui étoient retournez dans ses vaisseaux, que le reste de ses gens étoit aux mains avec les Sauvages, y alla bien accompagné, en intention d'appaier le tumulte, ou de les secourir s'il ne pouvoit terminer ce différent par sa présence; mais les Sauvages qui se virent les plus forts, loin d'écouter Almeida, & de recevoir la satisfaction qu'il leur offroit, n'y répondirent que par des outrages. Ils continuèrent de charger les Portugais, & tuerent Almeida à coups de flèches. Telle fut la destinée de ce grand homme, qui après avoir résisté à la puissance du Sultan d'Egipte, après s'estre rendu redoutable par ses exploits glorieux, & après avoir étonné par le bruit de sa réputation, la plupart des Souverains de l'Afrique & des Indes, jusque sur leur trône, mourut par la main de quelques Sauvages, & sans avoir reçu les honneurs que le Roy se promettoit de luy faire rendre à son retour en Portugal, où l'on ne sceut le funeste dénoüement de ce voyage, que quand la flotte arriva dans le port de Lisbonne.

*Oforius, liv. 6.  
Maffée, liv. 4.  
chap. 4.  
Hist. de Thoul.  
Vasconcellos.  
in Emanuel.*

1510.

*Arrivée de Sequeria à Cochin.*

A peine ces guerres furent-elles finies, que Jacques Lopez de Sequeria, qui étoit parti de Lisbonne au commencement de l'année 1508. pour aller aux Indes, vint mouïler dans le port de Cochin, après avoir exécuté néanmoins les ordres que le Roy luy avoit donnez de pousser sa navigation jusque par de là le Gange; de reconnoître l'assiette de Malaca, & d'entrer dans l'Isle de S. Laurent. Sequeria

ſéjourna le moins qu'il put à Cochin, & remit à la voile pour doubler le Cap de Cori. Il fut le premier Portugais qui aborda dans l'Ifle de Sumatra, ſituée ſous l'Equateur à l'opposite de la Cherſonéſe d'or, vers le Sud. Un petit bras de mer, mais fort dangereux, ſépare cette Ifle du Continent où eſt Malaca; les rochers qu'on trouve à l'entrée de Sumatra, l'ont fait prendre pour un Iſthme adhérent au Continent; ſa longueur eſt de deux cens lieux, & ſa largeur de ſoixante & dix. Elle eſt habitée par différens peuples, dont les loix & la Religion ſont toutes différentes les unes des autres, ces peuples ont chacun leurs Princes & leurs Souverains. On y voit une fontaine d'où coule une eſpèce d'huile qu'on appelle Nephte. Il y a auſſi une montagne qui peut paſſer pour un ſecond Etna, par les flâmes qu'elle vomit ſans ceſſe. Au reſte, ce païs eſt fort ſtérile, & ne porte aucune ſorte de bleds de ceux que l'on a en Europe. Si les peuples n'avoient un peu de millet & de ris dont ils ſe nourriſſent, il faudroit qu'ils allaſſent chercher dequoy ſubſiſter dans un climat plus heureux. Cette ſtérilité eſt récompensée, par pluſieurs mines d'or, de fer, d'étain, & de ſouffre que l'on y trouve, & par les épicerics que le païs produit. Pluſieurs Marchands étrangers y abordent malgré l'air marécageux que l'on y respire; mais comme ils n'y demeurent que le tems qu'il faut pour acheter des marchandises, & pour en laiſſer, cet air ne leur eſt pas auſſi fatal qu'il le ſeroit en effet, s'ils y faiſoient un plus long ſéjour.

Peu de tems après que Sequeria fut arrivé au port de Pédir, il contracta alliance au nom d'Emanuel, avec le Roy de ce païs, qui eſt dépendant de celui d'Achem, dans les Indes. De là il paſſa à Achem, & fit un pareil traité avec le Prince qui y regnoit. Il alla enſuite à Malaca, ſituée dans une preſqu'Ifle au-de-là du Gange, & connue autrefois ſous le nom de l'Ifle d'or. Elle étoit gouvernée par un Roy nommé Mamud. Quand ce Prince ſe fut enrichi par les grandes levées de ports & de péages, que les Marchands ſont obligés de luy payer, il fit la guerre contre le Roy de Siam,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Ptolomé.  
Ferrarius.  
Baudrand.

Alliances faites  
avec les Rois de  
Pédir & d'A-  
chem.



ANS DE & s'affranchit de l'obéissance que ses prédécesseurs luy a-  
 J. CHRIST. voient renduë, & des sommes qu'ils luy avoient toujours  
 1510. payées, comme ses tributaires & ses vassaux.

Sequeria des-  
 cend à Malaca.

Alliance faite  
 avec le Roy de  
 Malaca.

On avertit Se-  
 queria de la du-  
 plicité des Ma-  
 lacans.

Aussitost que Sequeria fut entré dans le havre, il en-  
 voya quelques Officiers Portugais dans les Bureaux qui  
 y étoient établis, pour informer ceux que l'on y trouve-  
 roit, de ses intentions & du sujet de son voyage. Mamud  
 à qui l'on en porta la nouvelle, glorieux de voir que des Rois  
 Occidentaux recherchoient avec tant de peine & de soin,  
 les moyens de s'allier avec luy, députa quelques-uns de ses  
 Ministres, pour aller assurer Sequeria qu'il seroit bien re-  
 ceu dans Malaca; qu'il luy donneroit audience pour ap-  
 prendre par sa bouche, les intentions du Roy de Portugal  
 son Maître, & que s'il étoit en état de venir luy-mesme  
 dans sa ville, ceux qu'il luy envoyoit l'accompagneroient  
 jusque dans son Palais. Cette occasion étoit trop favorable  
 pour ne s'en pas prévaloir. Sequeria prit quelques-uns de  
 ses Officiers pour l'accompagner, & se présenta aux por-  
 tes de Malaca. Dès qu'il y fut entré, on le conduisit dans  
 le Palais du Roy. Ce fut dans cette première audience,  
 qu'il luy exposa l'empressement qu'Emanuel avoit d'estre  
 au nombre de ses Amis & de ses Alliez, & qu'il luy éxa-  
 gera l'avantage qui en reviendroit à leurs Etats, si par le  
 moyen de cette union, le commerce étoit établi entre leurs  
 sujets. Comme ces propositions flattoient agréablement  
 Mamud, il les écouta, & dès ce moment le traité d'al-  
 liance fut conclu. Par ce traité on accorda au Général, la  
 permission d'avoir un Facteur à Malaca, qui y pourroit agir  
 avec assurance au nom des Portugais. Rodrigue Arauge fut  
 chargé de cette commission, & s'en aquita avec beaucoup  
 d'honneur & de bonne foy.

Quelques Capitaines Chinois qui étoient à Malaca, lors  
 que toutes ces choses se passeroient, touchés de la droiture  
 des Portugais, se firent un point d'honneur de révéler à Se-  
 queria le caractère des Malacans, & de l'avertir de tous les  
 malheurs qui le menaçoient, s'il continuoit à donner si aveu-  
 glément dans leurs propositions. Le Général receut cet avis

avec beaucoup de reconnoissance ; mais n'en ayant pas fait d'abord aussi bon usage qu'il devoit, peu s'en fallut qu'il ne s'en repentist dans la suite.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Les Portugais, qui se voyoient obligez d'avoir affaire avec les Arabes, à cause de leur commerce avec les Malacans, retrouvèrent dans ces premiers la mesme contrariété, & la mesme haine à laquelle ils s'étoient veüs exposez à Calécut. Comme les gens de cette nation avoient tenté mille différens moyens pour les ruiner dans l'esprit de Zamorin, ils les renouvelèrent à Malaca pour les détruire auprès de Mamud ; mais pour le faire avec plus de succès qu'ils ne l'avoient fait à Calécut, ils s'assurèrent de la protection de Bendara, Gouverneur de Malaca, à qui ils firent de grands présens pour le mettre dans leurs interets. Ils répandirent ensuite dans la ville, des bruits fort défavantageux des Portugais ; ils les donnerent pour des Pirates & pour des séducteurs, dans les Cours des Princes, où ils pouvoient s'introduire, sous prétexte du commerce, & de faire alliance avec leur Roy : ils alléguèrent pour exemple, tout ce qui s'étoit passé en Cananor, à Ormus, & à Sofala ; ils les accusèrent d'y avoir exercé mille cruautés, d'avoir porté le trouble dans ces différens Etats, & d'avoir voulu s'en rendre les Maîtres. Enfin ils prévinrent Bendara oncle de Mamud, & Régent du Royaume, pendant la minorité de ce Prince, & le porterent, nonobstant le traité fait avec Emanuel, à consentir à tout ce que l'on feroit pour les chasser de ses Etats, & pour les perdre. Il n'étoit donc plus question que d'en trouver & le tems, & les moyens.

Mauvais discours des Arabes, contre les Portugais.

Lansaman qui étoit Amiral du Royaume, fut le seul qui s'opposa à ce qu'on avoit arrêté dans le Conseil de Mamud. Par un coup de probité assez rare chez des peuples peu versez dans les règles du point d'honneur, cet Amiral représenta à ce Prince, le mauvais tour que l'on donneroit dans le monde au violente de sa parole, sur tout après l'avoir engagée aussi solennellement qu'il avoit fait par son traité avec les Portugais. Il le supplia de faire réflexion sur les conséquences que cette action pourroit avoir, s'il n'étoit

Sage conseil de Lansaman.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

pas plus fidelle à ses liaisons avec les Princes, & sur tout avec un des plus puissans Rois de l'Occident; il luy remontra, que s'il déferoit si aveuglément aux conseils qu'on luy donnoit en cette conjoncture, il devoit craindre que le Roy de Portugal n'en usast avec luy de la mesme manière qu'il en avoit usé avec les Rois de Cananor, d'Ormus, de Calécut & de Sofala; il ajouta, que ces Princes s'étoient attiré de grandes guerres, pour avoir trop écouté les conseils de leurs Ministres, & pour avoir violé les traites auxquels ils avoient consenti; & comme celuy qu'il avoit fait avec les Portugais, étoit de cette nature, il croyoit, continua-t-il, luy devoir représenter l'obligation où il étoit de l'exécuter, sinon qu'il se devoit préparer à de pareils malheurs, où ces mesmes Etats se voyoient encore. Enfin cet Amiral conclut, que si Mamud se repentoit de cette alliance, il devoit attendre que les Portugais luy donnassent occasion de la rompre, en abusant de la liberté qu'on leur avoit accordée d'agir, & de négocier avec les Malacans, qu'en ce cas, il auroit un légitime prétexte de les accuser d'estre sortis des termes du traité, & de les faire passer pour des perfides, & pour des trompeurs, ce quiferoit très-facile à faire, contre des gens qui n'étoient pas en état de luy résister, & qui se trouveroient convaincus d'avoir voulu abuser de la bonne foy de toute une Nation.

Le Roy de Malaca veut perdre les Portugais.

Mais Mamud étoit trop fortement prévenu, pour goûter des conseils aussi prudents que ceux de Lansaman. Ce Prince qui se faisoit un plaisir de perdre les Portugais, eux qui jusque là n'avoient mérité que son estime, fut le premier à consentir qu'on les sacrifiait dans une feste qu'il feignit de leur donner dans une de ses maisons de plaisance, située sur le bord de la mer, pour leur ôster le soupçon qu'ils auroient pu avoir, si on les eust éloigné & de leurs gens & de leurs vaisseaux.

Encore que cette conspiration eust été concertée avec beaucoup de secret, toutefois Sequeria en fut averti par un Portugais, qui avoit appris la langue Persane depuis son établissement à Malaca, & qui à cause de son employ dans  
cette

cette ville, s'étoit intrigué dans les affaires de l'Etat. Le Général connu par cet avis, l'importance & la sincérité de celui que les Capitaines Chinois luy avoient donné dès le commencement de son arrivée; mais comme il falloit sauver les apparences, & dissimuler le juste soupçon qu'il avoit de la duplicité de Mamud & des Malacans, il se posséda si bien, qu'ils ne purent le découvrir. Il feignit une indisposition, & sous ce prétexte, il se dispensa d'aller au lieu où le régale avoit été préparé.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1510.

Mamud, qui avoit manqué son coup, s'avisâ d'un autre stratagème qu'il espéroit de faire mieux réussir que le premier, puis que par ce moyen il sembloit avoir égard aux plaintes des Portugais, touchant le refus qu'on faisoit de leur délivrer des marchandises, ainsi qu'il avoit été arrêté par le traité.

Ce Prince tenta  
différens moyens pour cet  
effet.

Le Malacan avoit autrefois rendu une Ordonnance, qui portoit expressément, que les vaisseaux qui arriveroient les premiers dans le havre de Malaca, auroient leurs charges suivant leur enregistrement, & cela, pour remédier aux désordres qui survenoient ordinairement parmi les Négocians, quand il s'agissoit du débit des marchandises. Sur ce principe, il fit entendre à Sequeria, qu'il pouvoit luy faire délivrer préférentiellement à toute autre Nation, plus de marchandises qu'il n'en faudroit pour charger ses vaisseaux; mais que pour le faire à l'insceu des autres Négocians, & sans qu'ils le traversassent dans le choix, & dans le prix des denrées, il falloit que Sequeria distribuât ses navires en quatre ports différens qu'on luy assigneroit, & que là il seroit servi selon ses desirs, & conformément aux clauses du traité.

Quoique Sequeria connoist d'ailleurs la perfidie de Mamud, il étoit de sa politique d'écouter la dernière proposition que ce Prince venoit de luy faire, & mesme d'en paroître fort reconnoissant. Le Malacan qui croyoit l'avoir persuadé, commanda aussitôt que l'on préparast un certain nombre de barques pour soutenir ceux qui avoient ordre de donner sur les Portugais, tandis qu'ils seroient occupez à choisir les



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

marchandises qu'on leur délivreroit. Cet ordre devoit estre executé en mesme-tems dans les ports où les vaisseaux Portugais seroient allez mouïller. Comme il y avoit grande apparence, que le lieu où demeureroit Sequeria, seroit celuy où l'on feroit plus de résistance, Mamud y devoit aussi laisser plus de monde, pour executer ce qu'il avoit projecté.

*Maffée, liv. 4.  
chap. 5.  
Ostorius, liv. 7.*

Patiac, fils d'Urimut, Roy de l'Isle de Java en Asie, qui jusque là avoit passé pour ami des Portugais, voulut estre de la partie, & se chargea de porter le coup mortel à Sequeria; car dans cette journée on se promettoit de les exterminer entièrement. Mamud prit aussi ses mesures sur terre, pour faire passer au fil de l'épée, les Portugais que l'on trouveroit dans la ville, ou qui seroient dans la Factorie, & enfin les Marchands qui avoient ordre de porter les menuës denrées dans les vaisseaux Portugais, ou de leur livrer sur le port celles qui ne pouvoient se transporter, que quand on seroit convenu de leur prix, devoient estre des soldats déguisez, qui n'attendroient que le signal d'une fumée, qu'on devoit faire paroistre sur une hauteur proche du port, pour commencer l'action.

Nouvelle con-  
spiration contre les Portu-  
gais.

Le Général Portugais trouva tant de vraisemblance dans cette dernière offre, qu'il envoya de bonne foy de petits bâtimens dans les ports qui luy avoient été assignez. Il est vray que se défiant toujours du mauvais caractère de Mamud, il s'étoit précautionné contre les pièges qu'on luy pouvoit dresser; mais pour n'en rien faire paroistre, il agissoit avec une cordialité apparente avec les Malacans qui le venoient voir sur son bord, & jouïoit aux échets avec eux, comme avec ses meilleurs amis.

Les choses étoient en ces termes, quand on vint avertir le Général que ses gens étoient aux prises avec les Malacans, sur les barques & dans la ville; que Ferdinand Magellan, & Garfie de Soufa avoient écarté les traîtres, & que s'il ne se précautionnoit au plûtost contre huit Malacans dont il étoit environné, il étoit sur le point de leur servir de victime. A cet avis Sequeria se leva, & mit l'épée

à la main avant que les Conjurez se fussent mis en devoir d'exécuter leur dessein. Il fut si vigoureusement secondé par plusieurs de ses gens qui ne le quittoient jamais, qu'après avoir dissipé ces traîtres, il sortit du havre pour se mieux servir de son canon. Il alla aux vaisseaux ennemis, qui sur le signal de la fumée, laquelle avoit déjà paru, venoient à luy pour l'enveloper; il mit en fuite leurs meilleurs bâtimens; il s'attacha à ceux qui ne purent se sauver, & il les coula à fond. Quand Sequeria se vit débarrassé des ennemis qu'il avoit eus autour de luy, il envoya une bonne partie de ses gens, pour secourir ceux qui étoient restez dans Malaca, où l'on en avoit déjà massacré plusieurs. Les autres s'étoient retirez dans la Factorie, où ils se défendoient, dans l'espérance d'estre secourus. François Serrand, & quelques Portugais qui estoient dans cette ville, se sauverent dans un esquif, & traverserent la flotte ennemie, sans avoir été reconnus.

Le Général outré de la perfidie de Mamud, & voulant en tirer vangeance, se proposa d'aller brûler les vaisseaux qui étoient dans le port de Malaca, de canonner la ville, où il se persuadoit qu'il y avoit beaucoup de tumulte & de consternation, & de délivrer en mesme-tems Rodrigue Arauge, qui étoit resté dans la Factorie; mais cette résolution ne passa point dans le Conseil de guerre, où il la proposa, parce que les Portugais n'étoient plus en assez grand nombre pour faire cette expedition, ce qui fit que l'on prit d'autres mesures. Cependant Bendara, oncle de Mamud, qui connoissoit le caractère entreprenant des Portugais, ne se crut pas en sécurité dans Malaca, & pour ne les point irriter, en cas qu'ils fissent quelque descente, il alla trouver Arauge dans la Factorie, il l'assura qu'on ne luy feroit aucune insulte, & luy en donna sa parole, promettant qu'on luy fourniroit aussi bien qu'à tous ceux qui y étoient retenus avec luy, ce qu'ils demanderoient pour leur commodité, & pour leur subsistance.

Tandis que Bendara rassuroit par ses discours les Portugais, qui n'avoient pu sortir de Malaca, Mamud envoya

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Leur Général  
ne se tira de ce  
danger que par  
une extrême  
vigueur.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Mamud conti-  
nué ses mau-  
vais pratiques contre les  
Portugais.

un Exprés à Sequeria, pour luy témoigner le déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit passé entre les Portugais & ses sujets; & pour luy persuader qu'il n'avoit point de part à ce desordre, il luy donnoit avis, que l'on s'étoit assuré de la personne des séditieux, qui étoient gens sans aveu & sans nom; que s'il vouloit venir à Malaca, comme il l'en prioit, il seroit témoin de la justice qu'il en feroit faire; & qu'en mesme-tems on luy rendroit Arauge, & les autres Portugais qui étoient avec luy.

Le Général fit réponse à l'Envoyé de Mamud, qu'il ne pouvoit aller à Malaca; que sa présence étoit inutile pour l'exécution de ceux à qui l'on attribuoit l'attentat fait contre sa vie, & contre celle de ses gens; qu'il esperoit que le Roy feroit donner des passeports aux Portugais qu'il retenoit injustement dans sa ville, & qu'il les luy renverroient avec bonne escorte, ce qui le convaincroit plus vivement de la droiture de son procédé, que s'il faisoit condamner au dernier supplice les auteurs de la sédition, & leurs complices. Mamud, qui par cette réponse se vit hors d'état de rien entreprendre contre les Portugais en personne, mit quelques-uns de ses bâtimens à la mer pour traverser leurs desseins, & pour leur couper la route, en cas qu'ils voulussent profiter du tems qui étoit propre à la navigation. Cet expédient ne réussit pas mieux que les autres, Sequeria battit les ennemis, prit deux de leurs vaisseaux qu'il envoya à Cochin, pour informer Albuquerque des aventures de ses voyages, fit voile vers l'Occident, laissa sur sa droite l'Inde, & l'Arabic, & doubla le Cap de Bonne-Espérance. Ce fut là qu'il apprit qu'Almeida, pour qui il s'étoit intéressé dans son démêlé avec Albuquerque, avoit repris la route de Portugal, & qu'Albuquerque étoit nommé à la Vice-Royauté des Indes, ce qui l'obligea en partie de s'en aller en Portugal, pour ne se point exposer au chagrin de ce nouveau Vice-Roy.

Retour de Sequeria en Portugal.

Cependant, Albuquerque qui étoit entièrement guéri de ses blessures se remit à la mer, pour justifier par de nouveaux exploits, la bonne conduite qu'il avoit tenue jusqu'a-

lors, & que ses ennemis avoient secretement décriée par de faux mémoires qu'ils avoient donnez au Roy, auprès de qui ils cherchoient à le détruire. Dans cette veüe, il fit voile vers Ormus, avec une flotte composée de vingt-trois bâtimens, & de deux mille hommes d'équipage, sans compter les troupes qu'il avoit levées dans les Indes, dont il prétendoit renforcer son armée. Il alla mouiller dans une Isle dépendante du Royaume d'Onor, dans laquelle commandoit un grand Capitaine de mer nommé Timoja, dont le Vice-Roy connoissoit de longue main l'affection pour les Portugais, & son habileté dans les armes. Albuquerque luy ayant donc communiqué le dessein qu'il avoit formé, d'aller porter la guerre dans le Royaume d'Ormuz, ce Capitaine l'en détourna, & luy fit connoistre que la conquête de Goa seroit plus avantageuse au Roy, & plus glorieuse pour luy, s'il tournoit du costé de cette Isle, située dans le Royaume de Décan, en la presqu'Isle de l'Inde en deça le Gange. Il l'assûra que l'occasion qui se présentoit pour faire cette conquête étoit aussi favorable qu'il le pouvoit désirer; qu'Idalcan Prince de Goa, se voyoit obligé de partir à la teste de ses armées, pour mettre ordre par sa présence aux guerres civiles qui s'étoient allumées dans la plus grande partie de ses Etats, & de marcher ensuite contre quelques Rois ses voisins, qui luy avoient déclaré la guerre depuis la mort de Sabaja son pere. Timoja luy apprit encore, que si cette mort ne fust pas arrivée, & que si ces guerres ne fussent pas survenûes, Idalcan avoit mis sur pied un puissant armement, à dessein de vanger dans le sang des Portugais, la ruine de la ville de Dabul. Cette conjoncture d'affaires également pressantes, jointes à la jeunesse d'Idalcan, à son peu d'expérience dans la guerre, aux avis de Timoja, & à l'offre qu'il luy faisoit de sa personne, & de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le service d'Emanuel, déterminèrent le Vice-Roy à suivre ses conseils, & à marcher vers Goa.

L'ardeur avec laquelle Timoja s'offroit de seconder Albuquerque dans ses entreprises, n'étoit pas seulement un

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Albuquerque  
vient aller à Or-  
muz.

Timoja l'en  
dissuade, & luy  
conseille de  
tourner vers  
Goa.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

effet de son zèle pour les Portugais, c'étoit encore un desir de la vangeance qu'il projettoit de tirer d'Idalcan; parce que ce Prince avoit excité les Marchands Egiptiens & Arabes, à porter leur commerce à Goa, au lieu de le continuer à Onor, & à Batticala, dont l'Isle qui appartenoit à Timoja se resentoit, à cause de la proximité de ces villes.

Albuquerque ayant communiqué à ses Officiers, les ouvertures que Timoja luy avoit données pour l'expédition de Goa, il n'y en eut aucun qui ne parust empressé pour aller à cette guerre. Les richesses, & la beauté de cette Isle, réveillèrent les Portugais sur le seul projet de cette conquête; l'ambition dans les uns, la gloire dans les autres, & l'intérêt presque dans tous, répandit une joye generale parmi eux.

Dès que la résolution en fut prise, chacun travailla à se mettre en état de marcher. Timoja retourna dans son gouvernement, & sous prétexte de la guerre d'Ormuz, que l'on avoit déjà publiée, il fit de nouvelles levées dans les lieux de sa dépendance; il en renforça l'équipage de quatorze de ses meilleurs vaisseaux, & les amena au rendez-vous général. Albuquerque de son costé ravitailla ses navires, & fit un détachement de quelques bâtimens, qu'il mit sous la conduite de Norogna son neveu, pour aller réduire Pangin, l'un des bourgs de l'Isle, & envoya Timoja pour s'emparer de Bardes, qui est une petite place dans le Continent.

Le Vice-Roy  
se dispose à faire  
cette conquête.

Ces deux endroits furent attaquez en mesme-tems, & avec une égale vigueur. Les soldats qui y étoient en garnison, au lieu de les défendre, les abandonnerent aussitost qu'ils se virent investis. La plupart des Arabes, qui de Cambaja étoient venus à Goa, à cause de leur commerce, craignant d'estre traitez comme ennemis des Portugais, députerent les principaux d'entre-eux, pour représenter au Vice-Roy, qu'ils étoient compris dans l'alliance faite avec Jaz, & que s'il agissoit avec eux comme avec des alliez, ils l'informeront très-fidèlement de l'état où toutes choses étoient dans Goa.

Albuquerque toujours clement quand on ne le forçoit point à ne l'estre pas, leur promit tout ce qu'ils luy demanderent, & leur laissa espérer encore plus qu'ils ne pouvoient attendre, pourvu qu'ils fussent fidelles à tenir leur parole; mais comment ne l'auroient-ils point été, puisqu'il s'agissoit en cette occasion, & de leur fortune, & de leur vie. Ils l'assurerent donc, que la garnison & les habitans de Goa, bien loin de se pouvoir défendre, étoient divisez entre-eux, les uns voulant résister, & les autres voulant se rendre; que le parti de ceux-ci l'emportoit sur l'autre: & qu'enfin, la plupart des Goans ne contrefaisoient les braves, que pour paroistre un peu fidelles; mais que dans le fond, ils ne persisteroient pas long-tems dans ces sentimens, si quelqu'un leur faisoit connoître les périls évidens, où leur obstination les alloit engager.

Le Vice-Roy renvoya aussitost à Goa les Députez des Arabes, pour disposer les peuples à mettre les armes bas, plutôt que d'essuyer les hostilitéz d'un siège, & pour leur dire que s'ils le faisoient sans y estre contrainsts, ils les assuroient de la part d'Albuquerque, qu'il leur remettrait le tiers du tribut qu'ils payoient à Idalcán; qu'il leur laisseroit la liberté, ou de continuer à vivre selon leurs loix, ou de se conformer à celles des peuples de l'Europe, & qu'enfin, ils ne se repentiroient pas d'estre passez sous une domination nouvelle, & d'obéir à Emanuel, dont ils s'attireroient toujours des graces, s'ils s'en rendoient dignes par leur fidelité.

La plupart de ceux de Goa, charmez par de si belles promesses, & d'ailleurs ébranlez par tous les malheurs qui les menaçoient, s'ils ne les prévenoient en se soumettant aux Portugais, leur ouvrirent les portes. Albuquerque à son entrée dans Goa, receut au bruit du canon les sermens de fidelité que les principaux bourgeois vinrent luy faire; on le conduisit ensuite à la Citadelle, & de là au Palais du Roy, dont on luy présenta les clefs. Il prit possession de l'Arсенal, qu'il trouva muni de toutes sortes d'armes & d'une nombreuse artillerie; il visita les magazins; donna le Gou-

Ans de  
J. CHRIST.  
1510.

Les Arabes l'in-  
struisent de  
l'état où l'on é-  
toit dans Goa.

Le Vice-Roy  
renvoye à Goa  
les Députez  
des Arabes.

Il entre dans  
cette ville.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Il dispose des  
emplois.

Politique du  
Vice-Roy dans  
les établisse-  
mens qu'il fait  
à Goa.

vernement de la ville à Norogna, & celui de la Citadelle à Gaspard Payva, & nomma François Corvinel pour faire la recette générale des deniers de la ville, où il établit une bonne garnison, après en avoir examiné les fortifications & les remparts.

Quand les Portugais eurent connu par eux-mêmes la fertilité du pays, & l'abondance des richesses qui étoient dans Goa, ils trouverent cette ville assez puissante pour en faire leur capitale dans les Indes, & formèrent la résolution d'en conserver la conquête à quelque prix que ce fust. Pour y réussir, le Vice-Roy s'appliqua entièrement à gagner la bienveillance des Goans, en établissant une nouvelle police plus utile pour le public, que celle qui jusque là avoit été observée. Comme les Arabes donnoient le mouvement à toutes les affaires du négoce, il jugea à propos de les mettre dans ses intérêts par le soin qu'il prit des leurs; il les maintint dans la fonction des charges dont ils étoient pourvus, & dans leurs commissions sur les ports; il choisit Timoja, en qui il avoit une extrême confiance, pour faire la recette générale des Péages qui se levoient sur les marchandises étrangères; il apporta un si bon ordre dans Goa, que ses gens n'osèrent plus insulter, comme ils faisoient auparavant, les femmes qui s'étoient trouvées dans le serail du Prince Sabaja. Ce nouveau genre de protection luy mérita l'applaudissement de ceux qui, jusque là, avoient été ses plus grands ennemis; enfin il eut tous les égards imaginables pour l'Ambassadeur qu'Ismaël, Roy de Perse, avoit envoyé à Goa, pour traiter de quelques affaires avec Sabaja, quand Albuquerque fit la conquête de cette ville.

Il veut ménager l'amitié des  
Princes voi-  
sins.

Il ne manquoit plus rien aux soins que le Vice-Roy s'étoit donnez pour se concilier l'amitié des Goans, que de faire des traites d'alliance avec quelques Rois qui en étoient voisins, pour en estre secouru dans les occasions, & pour avoir du crédit dans le pays. Dans cette veüe, il nomma Gaspard Chanoque, à qui il donna le caractère d'Envoyé auprès des Rois de Vengapor, & de Narsingue, & donna une pareille commission à Rodrigue Gomez, pour aller

aller en Perse, négocier une alliance avec Ismaël; mais Atar, qui craignoit que Gomez ne réussist dans cette négociation, le fit empoisonner pendant son séjour à Ormus, où il mourut.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Encore qu'Albuquerque s'occupast uniquement à captiver l'affection des Goans, il se trouva des mécontents, qui d'abord ne murmurèrent qu'en secret, pour fonder les intentions de la Noblesse & du peuple; mais qui dans la suite leverent le masque, quand leur parti se fut grossi par plusieurs Portugais qu'ils débauchèrent. Quelques-uns d'entre les Goans, sous prétexte de la Religion, regrettoient Idalcán, parce qu'il étoit de leur secte, cette raison sembloit adoucir à leur égard la dureté de son règne. Quelques-autres entraînez par le torrent, ne cherchoient qu'à profiter du tumulte, & qu'à réveiller les plus indifférens sur la lâcheté qu'ils avoient eue de se soumettre si facilement au pouvoir des Portugais, sans avoir tiré l'épée, ni pour la défense de leur ville, ni pour celle de leur liberté. Le reste des mécontents qui étoient Portugais, & jaloux du bonheur d'Albuquerque, ne respiroient que les moyens de luy nuire, & de se vanger de luy, quoique ce fust aux dépens de leur patrie & de leur Roy.

Il paroît des  
mécontents à  
Goa.

Albuquerque averti du progrès de cette ligue, qui n'alloit pas moins à sa perte, qu'au renversement de ses desseins, donna des ordres si précis & si secrets, pour surprendre les Rebelles dans une maison où ils faisoient leurs assemblées nocturnes, qu'on s'assura des Chefs de la conspiration; mais comme après leur détention, ils firent de grandes protestations qu'ils seroient plus fidèles, Albuquerque les fit mettre en liberté, & voulut seulement qu'on instruisist le procès d'un des principaux Officiers de la ville, auquel il avoit donné le commandement de quatre cens hommes d'armes destinez pour établir l'autorité du Vice-Roy, en cas qu'il trouvast quelque résistance parmi le peuple. Cet Officier ayant été convaincu de trahison fut condamné à perdre la teste sur un échaffaut, & à l'égard des Portugais, qui avoient été assez lâches pour manquer de fidélité, on

Le Vice-Roy  
pardonne aux  
Rebelles, & ne  
fait mourir  
qu'un Officier  
qui luy avoit  
manqué de  
foy.



ANS DE les jugea en toute rigueur ; mais il en fit différer la punition,  
 J. CHRIST. pour ne point aigrir les esprits de ses propres soldats, ni  
 1510. ceux des Goans.

Idalcan apprend  
 la prise de Goa,  
 & se promet  
 d'y retirer.

Il mandie du  
 secours.

Pendant que tout cela se passoit à Goa, Idalcan qui receut la nouvelle de la réduction de cette ville, négligea la poursuite de la guerre qu'il avoit commencée sur les frontières de ses Etats, & ne s'occupa que du dessein de rentrer dans Goa, où il se flattoit d'avoir encore des partisans, & des sujets fidelles. Pour cela, il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes ; il mandia des secours de tous les Princes ses allies ou ses voisins ; il tâcha de les intéresser dans cette guerre, en leur faisant craindre de devenir comme luy, la victime de la fureur & de l'avidité des Portugais ; il leur représenta combien il étoit important de chasser une Nation qui sembloit n'en vouloir qu'aux pais les plus lointains, quoy que la grande distance deust les mettre à couvert d'une telle irruption ; il leur témoigna que s'ils l'abandonnoient dans une occasion où leur intérêt se trouvoit confondu avec le sien, cela n'empêcheroit pas qu'il ne fît toute sorte d'efforts pour repousser ceux des ennemis, & pour reprendre sur Albuquerque la ville de Goa, qu'il n'avoit insultée que pendant son absence ; ce qu'il n'eust osé faire, disoit-il, sans la fatale conjoncture de la guerre qu'on luy avoit suscitée vers la frontière de ses Etats. Enfin, il leur fit sçavoir, qu'en attendant le secours qu'il leur demandoit, il avoit sur pied près de cinquante mille hommes & sept mille chevaux, dont il avoit fait deux corps d'armée ; qu'il avoit donné le commandement de huit mille hommes & quinze cents chevaux, à Camalcan son Lieutenant général, & de l'un des premiers Capitaines de son Royaume, & qu'il s'étoit réservé quarante mille hommes & cinq mille chevaux, avec la plus grande partie de son artillerie, résolu de chasser les Portugais, ou de périr s'il ne pouvoit en venir à bout.

Encore que les Barbares fussent infiniment supérieurs aux Portugais, ils appréhendoient que le mépris qu'on leur avoit veu souvent faire des plus grands dangers, ne les portast à entreprendre quelque chose d'extraordinaire en cette

conjoncture; ainsi Camalcan vint se poster à Benastarin, qui est le costé de la terre ferme le plus proche de Goa.

Le Vice-Roy ne voyant pas d'autre endroit que celuy là, par où les Barbares pussent l'attaquer, l'avoit fait fortifier le mieux & le plus diligemment qu'il avoit pu, & y avoit envoyé Garfie de Soufa, avec des troupes, pour défendre & pour garder ce passage.

Camalcan, qui de son poste pouvoit aisément découvrir la contenance des Portugais, parce que le bras du fleuve qui sépare Goa d'avec la terre-ferme, est fort étroit, fit arborer le pavillon blanc. Soufa en fit de mesme, & cela pour la feureté de ceux que l'on enverroient de part & d'autre, en cas que l'on voulust entrer en accommodement. Peu de tems après, on apperceut un des ennemis qui descendoit le long d'un costeau, & qui demanda à parler au Commandant. Cet homme à qui l'on osta ses armes ayant été conduit dans la tente de Soufa, prit le nom de Jean Machado, & dit qu'il étoit Portugais, & l'un des bannis que Cabral avoit autrefois laissez à Melinde; que s'étant veu obligé de prendre parti parmi les Barbares, il avoit si bien avancé sa fortune, qu'on luy avoit donné le commandement d'une troupe, à la teste de laquelle il avoit tâché de se distinguer, dans toutes les occasions où son devoir de Capitaine l'avoit engagé; mais que dans celle qui se présentoit, il se faisoit un point d'honneur & de Religion, de ne point tirer l'épée contre les interets de son légitime Souverain; qu'au reste, il avoit toujours conservé dans son cœur la fidelité au Christianisme, où il avoit été élevé, & qu'enfin, il s'étoit coulé du camp pour avertir le Vice-Roy de ne se point reposer sur les paroles que les Barbares luy donneroient, & de ne se point engager dans une guerre contre Idalcan, dont l'armée, quoique déjà très-considérable, se grossissoit tous les jours, par des troupes auxiliaires qui luy venoient de toutes parts; & comme il n'y avoit nulle apparence qu'il pust résister à cette multitude d'ennemis, ni défendre Goa contre une si puissante armée, il ajouta, qu'il feroit fort bien de profiter du tems qui luy

ANS DE  
J. CHRIS.  
1510.

Il envoie des troupes vers Benastarin.

Albuquerque fait fortifier ce passage.

Un Rendu d'entre les ennemis demande à parler à Soufa.

## 276 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

On reçoit l'a-  
vis de ce Ren-  
du ; mais on ne  
s'en sert pas.

restitoit pour ménager sa retraite avant qu'il y fust contraint par la force , ou qu'il ne pût plus le faire , à cause de l'hiver qui approchoit , & qui rendroit la mer impraticable.

Sousa reçut cet avis de bonne grace , renvoya celui qui venoit de l'apporter , & partit pour aller en rendre compte au Vice-Roy ; mais l'usage que l'on fit de ce conseil fut bien différent de celui que les Barbares s'étoient promis. Albuquerque redoubla ses ordres & ses soins pour l'achèvement des travaux que l'on avoit commencez , & se mit en état de soutenir les efforts des ennemis , & de prévenir leurs desseins , nonobstant l'avis de leur Emissaire.

Camalcan , qui jugea par les précautions dont le Vice-Roy se servoit , qu'il ne réussiroit pas dans l'avis qu'il luy avoit fait donner , se retrancha vers l'embouchure du fleuve , & fit faire un épaulement assez considérable pour mettre ses gens à couvert du canon des Portugais.

Quand Albuquerque sceut les ennemis dans ce nouveau poste , il l'envoya reconnoître , & fit un grand détachement pour les en chasser s'il y avoit lieu de l'entreprendre. Les Portugais n'y voyant pas d'apparence , le Vice-Roy retourna à Goa , à dessein de faire mettre à la mer toutes les nacelles qu'il trouveroit dans le havre , pour porter des troupes jusqu'au lieu où les ennemis s'étoient retranchez ; mais quelques habitans de Goa , les uns originaires de cette ville , & les autres qui s'y étoient venus établir , conservant toujours de l'affection pour Idalcan , & ne cherchant que les occasions de l'y faire rentrer , prévirent Albuquerque sur le dessein qu'il avoit de s'emparer des nacelles qui étoient dans le port. La honte qu'ils avoient d'avoir rendu Goa sans l'avoir défenduë , & le changement de Religion auquel ils prévoyoiient qu'on les engageroit , les déterminèrent de reparer leur lâcheté par quelque service important. L'occasion s'en étant présentée pendant l'absence du Vice-Roy , ils envoyèrent à Camalcan la plupart de ces petits bâtimens dont Albuquerque esperoit de se servir. Cette trahison étoit trop manifeste pour la laisser impunie , sur tout dans une pareille conjoncture , ce qui déterminâ le Vice-

Perfidie des  
Goans.

Roy d'en tirer vangeance ; mais pour le faire avec quelque sorte de précaution , car il étoit dangereux dans le commencement d'une nouvelle domination , de debuter par des punitions exemplaires , il fit venir chez luy le chef de cette trahison , sous prétexte de luy communiquer quelque affaire importante , & luy fit expier par sa mort , la perfidie qu'il luy avoit faite ; il en usa de mesme à l'égard de quelques autres de ses complices. Enfin Albuquerque se voyant réduit à prendre d'autres mesures , ne s'occupa plus que des moyens de se défendre , ce qu'il fit avec tant de valeur , qu'il repoussa les ennemis qui vouloient rentrer dans Goa , & cela pensa les rebuter de cette entreprisé.

La vigueur avec laquelle les Portugais soutinrent de si chaudes & de si fréquentes attaques , commençant à faire craindre à Camalcan de ne pouvoir reprendre Goa , s'il ne les obligeoit à faire diversion , ce Général ennemi les fit attaquer en mesme-tems du costé de Benastarin & de Zancalin , qui étoit un autre passage pour approcher de Goa , à dessein de les engager à partager leur troupes. Il commanda à Zufolar , l'un des principaux Officiers de son armée , de s'aller poster vers Benastarin , avec un corps de mille hommes de pied qu'il mena avec luy ; il envoya Melich Cufforg , Officier général , pour occuper l'entrée de Zancalin , où il parut dans les barques que l'on avoit amenées de Goa , & se réserva le commandement d'un corps de troupes choisies pour soutenir celuy des deux partis qui en auroit le plus de besoin. Ce Général croyant que la nuit seroit plus favorable pour l'exécution de son dessein , prit ce tems là pour commencer ses attaques ; mais les Portugais qui étoient jour & nuit sous les armes , loin d'estre alarmez en se voyant attaquez par différens endroits , firent par tout une égale résistance. Il est vray que la mort de Gasie de Soufa répandit tant de consternation parmi les Portugais , que les ennemis s'en étant apperceus , firent leur descente , & forcèrent les Portugais d'abandonner leurs retranchemens , & de se retirer dans Goa.

Comme le Vice-Roy ne comptoit pas trop sur la fide-

M m iij

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Les ennemis  
s'emparét d'un  
autre passage.

Mort de Gasie  
de Soufa.

Les Portugais  
sont forcez.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Nouveaux  
mouvements  
à Goa.

lité des troupes, pour la défense de cette ville, & qu'il ne se confioit que médiocrement aux soldats Goans, qu'il avoit incorporez dans quelques-unes de ses compagnies, il en fit un détachement pour aller à Benastarin, & pour éprouver en mesme-tems leur fidélité & leur courage. Albuquerque ne se trompa point dans le jugement qu'il en avoit porté, puis qu'aussitôt qu'ils se virent en liberté, ils se rangèrent du parti de Camalcan. Les Marchands qui étoient dans la ville, voulurent à l'exemple des gens de guerre, faire quelque mouvement de rebellion; mais le Vice-Roy ayant fait punir les chefs de la revolte, les autres liguez qui étoient tous gens de métier ou de néant, en furent tellement intimidéz, qu'ils mirent les armes bas, & attendirent l'occasion de se ranger du côté des victorieux.

Le Vice-Roy  
se retire dans la  
Citadelle.

Lors que le Vice-Roy se vit le maître dans Goa, il envoya des troupes à l'endroit que les Barbarès attaquoient avec le plus d'obstination. Antoine Norogna qui commandoit de ce côté là les repoussa, & fit une sortie où il tua beaucoup de leurs gens. Ce dernier effort ne servit qu'à faire paroître le courage des Portugais, sans pouvoir sauver Goa de la puissance des ennemis. Leurs Officiers rallièrent les fuyars, & revinrent à la charge en plus grand nombre qu'auparavant; de sorte que la ville se trouvant hors d'état de résister, & les Portugais n'étant plus assez forts pour la défendre, sur tout depuis la désertion des soldats Goans, les Marchands & les Arabes, que la seule crainte retenoit dans une espèce d'obéissance, se servirent de cette occasion tumultueuse pour en sortir. Enfin le Vice-Roy qui ne pouvoit plus remédier à une revolte si générale, ni s'opposer aux ennemis qui le pressoient de toutes parts, ne songea plus qu'à sauver ses vaisseaux, & à se retirer dans la Citadelle, qui est bâtie sur le bord de la mer.

Sur ces entrefaites Idalcan arriva à l'armée, & résolut de forcer le Vice-Roy dans cette place. Pour en venir plus facilement à bout, il fit couler à fond un bâtiment rempli de sable, à dessein d'embarasser le bras de mer qui est fort étroit, & d'empêcher qu'Albuquerque ne se pût sauver,

Le Vice-Roy averti de cette manœuvre, envoya pendant la nuit un de ses Pilotes pour sonder le canal, & pour sçavoir, si à la faveur du flux, il y auroit assez de largeur & de profondeur pour hasarder de passer; ce qui s'étant trouvé praticable, Albuquerque donna ses ordres pour transporter dans ses vaisseaux, toutes les munitions de guerre & de bouche, qui étoient dans la Citadelle; mais avant que d'en sortir, il fit exécuter à mort cent cinquante Arabes qui l'avoient trahi, & qu'il tenoit en prison, & mit le feu à l'arsenal pour y consumer ce qu'il ne pouvoit emporter. Cet incendie ayant paru avant que par son éloignement, le Vice-Roy fust à couvert de la poursuite des ennemis, les Barbares se partagerent; les uns furent employez à éteindre le feu, & les autres eurent ordre de poursuivre les Portugais, qui tâchoient de gagner le lieu où leurs vaisseaux étoient à l'ancre, à cause de la mauvaise saison qui ne leur permettoit pas de mettre à la voile.

Antoine Norogna, Jérôme Limice, & Emanuel Lacerda, qui commandoient l'arrière-garde des Portugais, soutinrent le premier choc. Le Vice-Roy eut un cheval tué sous luy, & perdit quelques soldats; mais aussi les Portugais eurent le tems de gagner leurs navires, & de s'éloigner du port. Ce ne fut pas néanmoins sans esluier le feu & les flèches des Barbares, qui n'osèrent les poursuivre sur mer, pour ne se point exposer au canon des vaisseaux Portugais. Ainsi le Vice-Roy abandonna la ville de Goa, après l'avoir possédée l'espace de quatre mois; mais conservant toujours l'espérance d'y rentrer quelque jour, & de la garder plus long-tems.

Albuquerque en sortant de Goa, relâcha dans le port de Pangin, qui n'en est pas beaucoup éloigné. Il se vit obligé d'y passer l'hiver, à cause de la mauvaise saison & des ennemis qui tenoient la mer. Toutefois cette nécessité l'embarassoit moins que la disette de pain & d'eau, dont il craignoit de n'avoir pas une assez grande provision pendant son séjour dans ce havre. Il ne sçavoit pas même où en envoyer prendre, parce que les ennemis occupoient tous.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Il sort de cette  
place, & met le  
feu à l'arsenal.

Idalcan reprit  
Goa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

les endroits d'où il en pouvoit tirer. De plus, il luy étoit presque impossible de sortir de la rade, & d'aller à Bardes, qui est un bourg dans le Continent le plus proche du port, où il auroit trouvé les vivres dont il étoit sur le point de manquer, à moins que d'essuyer le feu d'une grande batterie qu'Idalcan avoit fait dresser du costé de Goa.

Les soldats qui avoient découvert l'inquiétude du Vice-Roy, refusoient de luy obéir, & négligeoient le service, & mesme un de ses Officiers, nommé François de Soufa, qui oubliant ce qu'il devoit au nom qu'il portoit, & à sa qualité d'Officier, voulut passer du costé des Barbares; mais un coup de vent l'ayant reporté au milieu de la flotte, le Vice-Roy le fit mettre en arrest, & après luy en avoir fait un sanglant reproche, il le dégrada des armes, le cassa à la teste de toute la flotte, & donna à un autre le commandement de son vaisseau. Une pareille honte, & telle que celle d'une dégradation, auroit à la fin cédé à la famine qui menaçoit tout l'équipage; car les soldats ne subsistoient plus que d'insectes, & du fuc que l'on tâchoit de tirer du cuir dont les coffres étoient couverts, si le Vice-Roy ne se fust déterminé à faire descente dans les Isles de Charamé, & de Divar, assez proches l'une de l'autre, & peu éloignées de Goa, pour y aller enlever du bétail, & pour y faire aiguade.

Antoine de Norogna sollicita si pressamment le Vice-Roy de luy donner cette commission, qu'il ne put la refuser, ni à sa valeur, ni à son zèle, & mesme il luy laissa le choix des soldats en qui il se confioit davantage, pour le seconder dans cette expédition. Meniaque, Capitaine Indien, & l'un des plus fidèles partisans des Portugais, fut de la partie. Ils aborderent heureusement dans les deux Isles; ils en surprirent les habitans, les mirent en fuite, & leur enleverent quelques bestiaux. Ces Insulaires s'étant ralliés, revinrent à la charge, & tuèrent plusieurs Portugais, ce qui empêcha Norogna de risquer une seconde descente, à moins qu'il n'eust une meilleure escorte.

Mais les vivres que Norogna avoit fait conduire dans les vaisseaux ne durèrent pas long-tems. Les soldats pressés par  
la

Dégradation  
d'un Capitaine  
Portugais.

Affreuse disette  
parmi les Por-  
tugais.

la faim & par la soif, & réduits à se passer d'une très modique portion, tâchoient de purifier l'eau de la mer, de son âcreté pour la rendre potable. Plusieurs d'entre-eux passèrent du costé des ennemis, & leur apprirent l'extrémité où l'on étoit sur la flotte. Idalcán qui jugea par le recit de ces Rendus, que les Portugais en cet état, ne soutiendroient pas un rude choc, fit mettre ses vaisseaux à la mer, & chargea quelques brulots d'un certain artifice, qu'on devoit jeter sur les bâtimens des Portugais, tandis que l'on canonneroit le reste de la flotte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Idalcán le savait  
& en veut profiter.

Le Vice-Roy ayant été averti de ce dessein par un nommé Machado, dont il avoit éprouvé la fidélité dans une autre occasion, écouta dans celle-ci, tout ce que son courage luy inspira pour périr plus glorieusement que par la famine, ou pour se tirer du violent état où il alloit tomber, s'il demeurait plus long-tems exposé à la merci de ses ennemis. Pour cet effet, il assembla ses Officiers, & les plus anciens de ses soldats; il leur découvrit l'extrémité où il étoit réduit, tant par la désertion de plusieurs de ses gens, que par l'impossibilité de nourrir ce qui luy en restoit, & leur proposa de faire un dernier effort pour s'affranchir des misères qu'il prévoyoit, & que l'on ne pouvoit éviter que par une victoire, ou prévenir par une mort glorieuse.

Quoique cette alternative parût également effrayante, il n'y eut personne dans le Conseil, qui ne se trouvât porté à entreprendre tout ce qu'il y auroit de plus difficile à exécuter. Le Vice-Roy voyant une si grande fermeté parmi ses gens, fut d'avis d'aller insulter les deux bourgs de Bardes, & de Pangin, dont l'artillerie les avoit obligés tant de fois à changer de rade. Bien que ce dessein fût plein de difficultés, toutefois il conceut quelque espérance d'y réussir. La certitude où étoient les Barbares, de la supériorité de leurs forces à celles des Portugais, les faisoit vivre dans une sécurité, qu'ils croyoient que rien ne pouvoit troubler. Ils avoient apporté tant de soins à se retrancher dans ces deux bourgs où ils avoient mis des troupes, qu'ils ne redoutoient plus, ni le courage des Portugais, ni les surprises de la guerre.

Belle résolution  
des Por-  
tugais.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Vigoureuse ac-  
tion des Por-  
tugais.

Il s'agissoit donc de profiter utilement de l'indolence des ennemis, & du mépris qu'ils faisoient des Portugais. Dans cette veüe, le Vice-Roy partagea ses troupes pour faire différentes attaques. Norogna & Andrada Capitaines Portugais, eurent ordre de s'aller emparer du costeau par où Camalcan pouvoit secourir les deux bourgs, quand l'attaque seroit commencée. Simon Martin fut commandé pour occuper un certain défilé, par où les ennemis alloient au camp de Camalcan, Jacques Ferdinand de Bégie, & Alfonso Personne demeurèrent vers l'embouchure du fleuve; l'un commandoit une galère, & l'autre un vaisseau armé en guerre. Les Capitaines Lacerda, Miranda, Vasquez de Blanc-Castel, Jérôme Limice, de Sylva, & George Forgaz, furent reservez pour battre ces deux bourgs de tous les costez, en cas que les Barbares, au lieu d'estre surpris, se missent en devoir de repousser les Portugais. Toutes ces marches ainsi concertées, chacun alla vers l'endroit qui luy étoit assigné. Aussitost que chaque Officier eut occupé son poste, ceux qui devoient approcher le plus près de Pangin & de Bardes, firent un détachement. Les troupes qu'ils envoyèrent, mirent pied à terre pendant l'obscurité de la nuit, surprirent les sentinelles des premiers corps de garde, & les égorgerent. Ils en usèrent de mesme à l'égard des autres, & parvinrent jusqu'aux portes des deux bourgs, sans estre découverts par ceux à qui les ennemis en avoient confié la défense. Les Portugais se voyant maîtres des portes, & étant soutenus par leurs gens qui marchaient sur leurs pas, donnerent signal au Vice-Roy, par le bruit des tambours & des trompettes, qu'ils étoient entrez dans les deux bourgs. Albuquerque de son costé alla forcer Camalcan dans ses lignes, entra dans son camp, & par les cris de ses soldats, & par le bruit des armes, acheva de porter l'épouvante parmi les Barbares. Le grand nombre de gens qui tomboient sous les coups des Portugais, obligea les troupes de Pangin & de Bardes, & celles du camp, d'éviter par la fuite une mort qui ne leur paroissoit que trop certaine.

Alors les Portugais s'emparèrent des deux bourgs, d'où

ils aimerent mieux enlever les vivres qu'ils y trouverent, & les faire conduire dans leurs vaisseaux, que de poursuivre les Barbares qui se retiroient dans Goa. Idalcan qui y étoit, craignant que les Portugais ne le vinsent insulter jusque dans cette ville, en fit redoubler la garnison, & après avoir conféré avec Camalcan, qui s'y étoit retiré, sur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture aussi pressante que cellelà, ils se persuaderent que les Portugais avoient reçu quelque secours, sans quoy ils n'auroient osé faire une si hardie entreprisse. Dans cette pensée, Idalcan se resolut à faire la paix; il choisit pour l'aller négocier avec Albuquerque, ce mesme Machado qui avertissoit le Vice-Roy, des desseins les plus secrets d'Idalcan; mais au lieu d'y porter le Vice-Roy, & d'exagerer comme Négociateur, la superiorité des ennemis, il luy conseilla de n'entendre à aucun accommodement, à moins qu'il ne luy fust très-avantageux; il l'assura qu'Idalcan consentiroit bientôt à tout ce qu'il exigeroit de luy, tant par la nécessité où il se voyoit de s'unir avec les Portugais, que par celle de s'opposer aux desseins de Crisnara, Roy de Narfingue, qui marchoit à la teste d'une formidable armée pour reprendre la ville de Taracol, qu'Idalcan avoit conquise sur luy dans sa dernière campagne.

Le Vice-Roy profita de cet avis, & se rendit plus difficile qu'il n'auroit été pour conclurre une paix, qu'il ne désiroit pas moins qu'Idalcan. Comme les conditions dans lesquelles Albuquerque avoit témoigné se vouloir renfermer, paroissoient un peu dures à ce Prince, on interrompit la négociation. Cependant Idalcan vivoit dans une mortelle inquiétude sur le parti qu'il avoit à prendre. Il se persuadoit, avec quelque sorte de raison, qu'aussitôt qu'il se seroit mis en campagne, pour marcher contre Crisnara, le Vice-Roy ne manqueroit pas de s'emparer de ses ports, & de ses péages. D'ailleurs, il appréhendoit que le Narfingois ne vint à bout de son dessein, s'il différoit plus long-tems de s'y opposer. Idalcan passa tout l'hiver dans cette incertitude, ne sçachant s'il devoit préférer la défense de ses ports, & de ses droits à celle de Taracol, & l'amitié de ses voisins à l'alliance des Etrangers.

N n ij

ANS DU  
J. CHRIST.  
1510.

Idalcan songé  
à faire la paix.

Ce Prince en-  
voye Machado  
pour la négocier.

Le Vice-Roy  
se fait recher-  
cher pour cette  
paix.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Intrigue galan-  
te parmi les  
Portugais.

Pendant cette saison, qui n'étoit plus propre aux travaux de la guerre, l'Amour s'introduisit dans le cœur de quelques jeunes Portugais. L'occasion qui s'en étoit présentée dans la prise que le Vice-Roy avoit faite de quelques femmes Indiennes, dont il vouloit faire présent à la Reine, avoit quelque chose de trop attirant pour n'en pas appréhender les suites. Quoy-qu'Albuquerque eust pris toutes sortes de mesures pour les éviter, en mettant ces belles Captives sur un vaisseau séparé, dont les Officiers & le Capitaine étoient au-dessus de ces sortes de mouvemens, qui ne sient bien qu'aux jeunes gens, il rendit encore une Ordonnance, par laquelle il défendit d'approcher de ce bâtiment, & enjoignit à ceux qui le commandoient, que personne n'y entrast, sous quelque prétexte que ce pût estre, sans en avoir une permission de sa part. On observoit cette Ordonnance avec tant d'exactitude & de rigueur, que les gens les plus distinguez parmi ceux qui étoient sur la flotte, ne pouvoient y avoir aucun accès.

Tandis que chacun déferoit aux ordres du Vice-Roy, on sceut que Rodrigue Diaz fils du Secrétaire de ce vaisseau, avoit commerce avec une de ces Indiennes. Comme la plupart des jeunes gens ne sont pas toujours discrets dans un commerce de cette nature, Diaz en fit confidence à un de ses amis, & ce dépositaire d'un secret, qui selon eux, n'étoit pas fait pour le silence, le fit bientôt passer à un tiers; chacun alors y chercha son aventure. Cette intrigue ne dura pas long-tems sans estre découverte. Bien que ces amans s'introduisissent dans le vaisseau, par la médiation de Diaz, & à la faveur de la nuit, on ne laissa pas de les surprendre, & ils furent mis en arrest jusqu'à ce que l'on eust reconnu l'entremetteur de toute l'intrigue. Diaz qu'on en soupçonnoit en ayant été convaincu, on instruisit son procès dans le Conseil de guerre, & il fut condamné à estre pendu.

Un si rigoureux jugement toucha de pitié ceux qu'il avoit obligez en servant leur passion, & les porta par reconnaissance à demander au Vice-Roy, la grace de Diaz; mais

Albuquerque inflexible sur les contraventions à la discipline, & à ses ordres, ne les écouta que pour leur refuser ce qu'ils luy demandoient, & l'arrest fut exécuté. Ce refus irrita ces jeunes Portugais, & le chagrin qu'ils en eurent fut si vif, que passant de la prière au murmure, & du murmure aux outrages, ils sortirent de l'obéissance & du respect qu'ils devoient aux ordres & au caractère du Vice-Roy.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Rebellion de  
quelques uns  
d'entre eux.

Albuquerque contraint d'user de toute son autorité, fit remettre en arrest ceux qui se portèrent à ces extrémités, & les condamna à une dure prison; mais il fut bien surpris, quand après quelques jours de détention, ils refusèrent la liberté qu'il vouloit leur rendre; ils ne consentirent même à la recouvrer, qu'à condition qu'on les renvoyeroit en Portugal, pour demander, disoient-ils, justice au Roy du procédé d'Albuquerque, & pour informer ce Prince de sa conduite. C'étoit là véritablement offenser le Vice-Roy, que de le menacer en méprisant ses grâces, & le pardon qu'il accordoit, sans qu'on l'en eust sollicité; mais si par polirique il ne se repentit pas ouvertement de sa clémence, il fit bien sentir à ceux qui en avoient abusé, le mécontentement où il étoit d'une si étrange conduite; il cassa ceux d'entre ces rebelles qui avoient de l'employ, & n'en donna aucun à ceux qui en pouvoient espérer sur la flotte.

Le Vice-Roy  
les fait arrêter.

Cependant Albuquerque, à qui Machado continuoît de donner des avis du puissant armement qu'Idalcan avoit mis sur pied, se déterminâ de le prévenir. Ce Vice-Roy suivant en cela le génie des Portugais, qui dispuoient toujours à leurs ennemis, l'avantage de donner les premiers coups, détacha dix fustes bien équipées, sous le commandement de Norogna, avec ordre d'attaquer tout ce qu'il trouveroit sur sa route, & envoya deux galères, un vaisseau & un brigantin, pour ranger la coste, à dessein de surprendre quelqu'un, qui pût les instruire de ce qui se tra-  
moit à Goa.

Sur les avis de  
Machado, le  
Vice-Roy fait  
mettre quel-  
ques bâtimens  
à la mer.

A peine Norogna se fut-il élargi en mer, que d'un costé il apperceut que trente frégates étoient parties de devant une île qu'on nomme Divar, éloignée de quelques lieues



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Combat naval.

Zufolar se va  
mettre sous le  
canon de Goa.

Norogna est  
blessé.

de Goa. Elles étoient commandées par un Capitaine d'Idalcán, appelé Zufolar, & voguoient à sa rencontre. Norogna découvrit d'un autre côté, que quelques barques faisoient force de rames pour joindre ce Capitaine. Quoique l'équipage des vaisseaux Portugais ne fust pas fort nombreux, ce Capitaine ne laissa pas de faire teste aux ennemis, avec la même résolution que s'il leur eust été égal ou supérieur, & comme il avoit obtenu du Vice-Roy que ces jeunes Portugais qu'il tenoit en prison eussent à le suivre, ils le firent en qualité de volontaires, & sans vouloir estre revestus d'aucun caractère que de celui de simples soldats. Norogna content de voir tant d'ardeur parmi ses troupes, & tant de disposition parmi les ennemis, à accepter le combat, insulta leur flotte avec une vigueur incroyable. Les Barbares n'en témoignèrent pas moins que les Portugais, & se défendirent avec une valeur extraordinaire. Cette action fut si chaude, & si opiniâtée, que l'on se battit long-tems sans pouvoir reconnoître, qui des deux partis étoit vainqueur, ou vaincu.

Zufolar, s'apercevant de la diminution de ses troupes, les fit débarquer pour s'approcher de Goa, & pour estre soutenu de la garnison, en cas que les Portugais le pressassent un peu trop. Norogna jugea par ce mouvement, que les ennemis commençoient à plier; il les chargea avec plus de furie, & s'attacha à combattre le vaisseau de Zufolar. Ce bâtiment ne résista pas long-tems sans échoier. Simon & Ferdinand Andradá, qui étoient freres, sauterent dedans, & trois autres Portugais les suivirent. Dans le tems que Norogna se disposoit à y entrer aussi, il fut blessé à la cuisse d'un coup de flèche, que l'on décocha de dessus les murailles de Goa, car cette action se passoit à la vue d'Idalcán & de toute la ville. La blessure de Norogna occupa tellement les Portugais, que les ennemis voyant qu'on négligeoit le vaisseau de Zufolar, s'en approchèrent aisément, parce que la mer s'étoit retirée, & secoururent ceux qui étoient restez, & qui étoient aux mains avec les cinq Portugais que l'on y avoit veu entrer. Comme la blessure de Norogna l'empeschoit de reprendre

les armes, & qu'il ne pouvoit envoyer un grand bâtiment, pour tirer ses gens du péril où ils étoient, le canal n'ayant pas assez de fond, il détacha des esquifs pour les aller secourir.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Idalcan, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit passé dans ce combat, ne put refuser son applaudissement à la valeur des cinq Portugais, qui s'étoient emparez du vaisseau de Zufolar, ni retenir ses regrets, quand il apprit que Norogna étoit mort trois jours après sa blessure. Albuquerque en fut véritablement affligé; car il n'aimoit pas seulement Norogna comme son neveu, il le regardoit encore comme son élève dans les armes, & comme l'un des plus braves Officiers que le Roy eust dans le service. Après luy avoir rendu les honneurs deus à son mérite & à sa naissance, on écouta les propositions de paix qu'Idalcan envoya faire; mais le Vice-Roy & luy, n'estant pas encore convenus des conditions de ce traité, on n'en parla plus.

Mort de Norogna.

Secondes propositions de paix avec Idalcan; mais inutiles.

Albuquerque partit incontinent après pour l'Isle d'Anchédiva, où il laissa ses malades & ses blesez; de là il s'en alla en Cananor pour faire travailler au radoub de ses vaisseaux, & au rafraichissement de sa flotte. Prest à doubler la pointe de Rama, qui est sur la coste de Goa, il découvrit cinq vaisseaux Portugais, dont il y en avoit quatre commandez par Jacques Mendez de Vasconcellos; le cinquième étoit un de ceux qui avoient hiverné à Mozambique; tous ces bâtimens alloient par ordre du Roy mouiller devant Malaca. Ce renfort d'équipage & de navires, fut d'un grand secours pour la flotte, qui étoit épuisée, & de forces & de munitions.

Fonction de plusieurs bâtimens Portugais.

Les affaires d'Afrique tournoient plus heureusement pour le Roy, que celles des Indes. Nugno Ferdinand Ataïde, Commandant des vaisseaux que le Roy y avoit envoyez, se signaloit tous les jours par quelques nouveaux exploits. Il n'y avoit pas même long-tems qu'auprès d'Arzile, il avoit combattu Benguanême, l'un des Officiers généraux du Roy de Fez; qu'il l'avoit défait & tué, & mis le reste de son armée en déroute.

Affaires d'Afrique.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Vasco Coutigno, Comte de Borbe & Gouverneur d'Arzile, dont les coureurs auoient decouvert quelques troupes du Roy de Fez, lesquelles battoient la campagne aux environs de sa ville, en sortit à la teste d'un grand détachement, les attaqua, & les tailla en pièces.

Comme ces deux actions s'étoient passées avec beaucoup d'éclat & de gloire pour les Portugais, Baxa & Almandarin, qui étoient deux des plus fameux Capitaines de Mahomet Roy de Fez, ne respiroient que l'occasion de dédommager ce Prince du désavantage que ses troupes avoient eu dans ces dernières rencontres. Pour cet effet, ils rassemblèrent tout ce qu'ils purent de gens; ils firent de nouvelles levées, & s'avancerent jusqu'auprès d'Arzile, à dessein de l'assiéger; mais la trouvant bien fortifiée, & ne doutant pas qu'elle ne fust bien défendue, ils ne jugerent pas à propos d'y demeurer plus long-tems.

Le Roy de Fez  
en veut à Arzile.

Quand Mahomet vit que ses meilleurs Officiers n'osoient insulter Arzile, il se persuada que cette conquête luy étoit réservée, & vint à la teste d'une nombreuse armée pour en former le siège; mais si l'importance de cette place augmenta dans ce Prince, l'envie qu'il avoit de s'en emparer, il se rebuta des grandes difficultez qu'il luy falloit surmonter pour y réussir; de manière qu'il prit le parti de s'en retourner comme il étoit venu; sa présence, & les forces qu'il avoit amenées, n'ayant servi qu'à mieux marquer la honte de sa retraite.

Différentes &  
courageuses ac-  
tions de plu-  
sieurs Portu-  
gais.

Pendant que Mahomet & ses Officiers généraux, avoient fait d'inutiles efforts pour la réduction d'Arzile, quelques Capitaines Portugais allerent chercher les occasions de se signaler contre les ennemis. George Vicire fut un des premiers qui les rencontra; quoi-qu'il n'eût que trente-deux chevaux, il attaqua Cide Hamet, fils du Gouverneur d'Alcacer; mais la partie n'étant pas égale, Vicire fut tué, & ses gens furent mis en fuite. François de Portugal Comte de Vimiofo, & Vasco Coutigno, qui ne commandoient chacun que cinquante maîtres, allerent forcer un des plus considérables bourgs des Maures; ils s'en emparerent, & passe-

passèrent au fil de l'épée la plus grande partie des habitans. Ceux qui échaperent aux Portugais, ayant porté l'allarme dans les environs, les Maures s'assemblerent, prirent les armes, & tomberent sur les Portugais; mais en si grand nombre, que sans leur fermeté accoutumée, ils auroient succombé sous la multitude. Vimiofo fut dangereusement blessé d'un coup de pierre; sa blessure ne l'empêcha pas néanmoins de faire seize prisonniers qu'il mena dans Arzile.

ANS DU  
J. CHRISTE  
1510.

Cependant Emanuel, à qui l'on avoit mandé ce qui s'étoit passé en Afrique, & dans les Indes, se déterminâ d'y envoyer des vaisseaux & des troupes. Ferdinand Ataïde, qui depuis peu étoit revenu d'Afrique eut ordre d'y retourner avec une flotte de trente navires, que le Roy mit sous ses ordres, pour défendre & pour conserver la ville de Safi.

Le Roy envoya  
des vaisseaux  
en Afrique &  
dans les Indes.

Ce Prince envoya en même-tems des vaisseaux dans les Indes, & en donna la conduite à différens Capitaines. Jacques Mendez de Vasconcellos eut le commandement de quatre des meilleurs voiliers, & Gonsalve Sequeria, qui eut celui de sept autres bâtimens, débarqua à Cochîn, & de-là passa en Cananor, où Albuquerque faisoit alors sa résidence. Jean Serrand partit avec trois vaisseaux, & fit voile vers l'Isle de Madagascar. Il découvrit toute la coste Méridionale; ménagea des alliances avec quelques Rois des environs; chargea ses navires de tout ce qu'il trouva de meilleur & de plus grand prix dans ce pays, & emmena avec luy un de ces Portugais, que Gomez d'Abrey y avoit laissez. Au reste, ce Portugais qui étoit bon Pilote, fut cause que Serrand s'élargit en mer, nonobstant les grandes tempestes, & qu'il fit la route des Indes.

Vasconcellos étant arrivé à Goa, alla chez Albuquerque, à qui le Roy commandoit par les lettres que Vasconcellos avoit à luy présenter, de luy fournir tout ce qui luy seroit nécessaire pour entreprendre son voyage de Malaca, selon les ordres que ce Prince luy en avoit donnez à son départ de Lisbonne.



**ANS DE** Le Vice-Roy, qui par la réunion de ces derniers navires  
**J. CHRIST.** aux siens, se voyoit une flotte considérable & florissante,  
**1510.** proposa à Vasconcellos de différer son voyage de Malaca,  
 Proposition du Vice-Roy à Vasconcellos pour aller devant Goa.

Départ du Vice-Roy & de Vasconcellos.

Il donne ses ordres à ses Capitaines.

Mort de Trimumpara, Roy de Cochîn.

puisqu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour rien entreprendre de glorieux de ce costé là, & comme l'affaire de Goa étoit plus importante que celle de Malaca, il le pressa de se joindre à luy pour aller remettre le siège devant cette ville, & luy promit que quand il y seroit rentré, il luy donneroit telle quantité de vaisseaux qu'il voudroit, pour aller faire l'expédition de Malaca. Vasconcellos ayant consenti à cette proposition, le Vice-Roy fit un voyage à Anchédive; il envoya à Socotora un vaisseau chargé de vivres & de munitions, sous la conduite de François Pantoja, & manda à Alphonse son neveu, qui étoit Gouverneur de la Citadelle de Socotora, de se rendre à la flotte. Quant à luy, il partit pour Onor avec Vasconcellos, à qui le Roy avoit ordonné de porter la lettre qu'il écrivoit à Timoja, touchant les bons & loüables services qu'il luy rendoit en la personne du Vice-Roy & de ses Généraux. Albuquerque à son départ d'Onor, prit la route de Cananor. Sitost qu'il y fut arrivé, il fit mettre à la mer Simon Martin Calderia, & Garfie de Soufa, pour aller ranger la coste de Calécut; il leur donna à chacun trois vaisseaux, pour empêcher qu'aucun bâtiment venant d'Arabie, ne motiillast dans le port de cette ville, & pour s'opposer en mesme-tems à la sortie des navires qui y étoient; il chargea Gaspard Payva de ranger la coste de Goa, & pria Vasconcellos de courir celle des Indes. Tous ces Capitaines animés du mesme esprit s'acquitterent si bien de leur commission, qu'ils firent plusieurs prises, sur l'une desquelles on trouva deux Juifs, qui embrassèrent le Christianisme, & qui servirent de Truchemens aux Portugais.

Ce fut dans ce tems-là qu'Albuquerque apprit que Trimumpara, Roy de Cochîn, étoit mort dans le Turcol où il s'étoit retiré, pour vaquer uniquement au culte de ses Dieux. Il regretta beaucoup ce Prince, & quoy que Naubeador, qui avoit succédé à sa Couronne, eust succédé aussi aux bon-

nes volonteZ du Roy pour les Portugais, toutefois l'union qui depuis cette abdication, avoit subsisté entre le nouveau Roy de Cochin, & le Vice-Roy, étoit sur le point de finir par la rigueur de la loy du Royaume. Cette loy veut que quand un Roy a volontairement abdiqué, & qu'il meurt dans son Turcol, son successeur descende du trône, pour aller occuper la place que son prédecesseur s'étoit choisie dans la solitude; de manière qu'après avoir regné comme luy, il faut aussi que comme luy, il y aille passer le reste de ses jours, bienque sans aucune inclination pour ce genre de vie & de retraite.

ANS DE  
J. CHRIST:  
1510.

Sur ce fondement, les enfans de la sœur de Trimumpara, dont l'aîné étoit connu sous le nom du Prince de Cochin, & le cadet sous celui de Naubeador, étoient les véritables héritiers de Trimumpara; mais le Prince de Cochin s'en étant rendu indigne par sa liaison avec Zamorin Roy de Calecut, ennemi déclaré du Roy de Cochin, quoy qu'il fut son oncle, Naubeador fut appelé à la Couronne. Cette préférence pensa luy coûter bien cher, puis qu'aussi-tôt après la mort de Trimumpara, le Prince se mit en devoir de déposséder son frere. Il le traita d'usurpateur, & dit que si les dispositions de Trimumpara luy avoient été favorables, il seroit un prévaricateur de la loy, s'il ne la suivoit à la rigueur, en se retirant dans le mesme Turcol, où le Roy, qui l'avoit précédé, étoit mort.

Rigueur extra-  
ordinaire de la  
loy du pais.

Le manifeste que le Prince de Cochin fit publier, de ses prétentions, frappa les peuples, & les prévint en sa faveur. Comme leur déference pour les loix fondamentales de l'Etat luy étoit favorable, personne ne luy refusa son consentement. En vain Naubeador renouvela-t-il le souvenir de l'infidélité de son Concurrent; en vain exodfa-t-il que ce Prince, par ingratitude, & mesme par politique, s'étoit brouillé avec Trimumpara, pour ne point tomber dans la rigueur de la loy, à cause du grand âge de ce Prince, qui en luy frayant le chemin du trône, luy auroit aussi frayé celui du Turcol. Les Cochinois ne défecrerent point à ces raisons, & tinrent toujours pour le Prince;

Le Prince de  
Cochin veut  
détrôner Nau-  
beador.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Le Vice-Roy  
entrepren la  
défense de ce  
Prince.

mais Albuquerque s'intéressoit trop aux affaires de Naubeador, pour l'abandonner dans une si importante conjoncture. Il regardoit son élévation à la Royauté, comme l'ouvrage de la protection d'Emanuel, & son installation sur le trône, comme le sien, par les ordres qu'il avoit déjà donnez pour les cérémonies de son couronnement. Cela joint aux bonnes intentions que Naubeador avoit toujours eues pour les Portugais, déterminâ le Vice-Roy à soutenir & à défendre ce Roy, que l'on projettoit d'accabler par les troupes auxiliaires que le Roy de Calécut envoyoit au Prince de Cochîn, lesquelles étoient déjà entrées dans le Royaume.

Retraites des en-  
nemis de Nau-  
beador, & dé-  
part du Vice-  
Roy.

La diligence que les ennemis apportèrent à réunir leurs forces, obligea Albuquerque d'en faire une pareille pour se rendre dans le port de Cochîn, & de fait, il y vint mouiller avec une nombreuse flotte. Son arrivée rassura les partisans de Naubeador, & répandit en même-tems une si terrible crainte parmi les ennemis de ce Roy, que sans attendre que l'on en vînt à quelque action, ils se retirèrent. Albuquerque voyant leur peu de fermeté s'en retourna en Cannanor, & laissa la conduite de son armée navale à Vasquez de Blanc Castel, & à Laurent Morena. Les Cochinois & les Calécutains qui ne redoutoient qu'Albuquerque, se remirent à la mer dès qu'ils eurent appris son départ, dans l'espérance de battre les troupes de Naubeador, & celles de ses Alliez; mais les deux Capitaines Portugais, sur qui le Vice-Roy, en partant, s'étoit reposé du succès de cette guerre, se mirent bientôt en état de prévenir & d'arrêter les ennemis. Les ordres qu'ils avoient reçus de ne rien ménager pour la défense de Naubeador, étoient trop précis, & leur valeur étoit trop compromise en cette occasion, pour s'étonner du nombre de gens qu'ils avoient à combattre, ni des suites que cette guerre auroit apparemment, puisqu'il s'agissoit d'une couronne entre les deux partis, que les Cochinois ligués avec les Calécutains tâchoient d'arracher à Naubeador; mais que les Portugais s'efforceroient de conserver à ce Prince comme allié, & comme tributaire d'Emanuel.

Telles étoient les résolutions que chaque parti avoit prises dans cette guerre, qui sur ces principes ne pouvoit estre que très cruelle. Les Portugais en étoient convaincus; mais ils n'en étoient point étonnez. Les Cochinois & les Calécutains au contraire, n'étoient pas dans une pareille sécurité. Quoi-qu'ils comptassent beaucoup sur les prétentions du Prince qu'ils défendoient, mais encore plus sur leur grand nombre, & que cette supériorité leur enflât le courage, ils avoient néanmoins une crainte secrète, quand il falloit en venir aux mains avec les Portugais.

Blanc-Castel & Morena n'ignoroient pas la perplexité où devoient estre les ennemis; du moins ils en jugeoient ainsi, par tout ce qui s'étoit passé dans les guerres précédentes; cela ne contribuoit pas peu à les rassurer & à les rendre redoutables. Pleins de cette confiance, ils débarquerent leurs troupes, se posterent le plus avantageusement qu'ils purent, & leur présentèrent la bataille. Comme les armées étoient en présence, & que ni l'une ni l'autre ne pouvoit plus la refuser, sans s'exposer à une défaite plus honteuse & plus certaine, que celle qui devoit succéder au combat, l'action commença avec une vigueur incroyable. Les Portugais y eurent de fréquens défavantages; jamais ils n'avoient trouvé tant d'obstination & tant de valeur, & l'on peut dire, que si les ennemis eussent toujours combattu de la même force, les Portugais auroient été obligés de céder non seulement au grand nombre de ceux qu'ils avoient en teste, mais encore à leur courage. Loin d'estre ébranlé d'une si vive & si longue résistance, ils redoublèrent leurs efforts pour en faire une pareille. Les ennemis déjà épuisés, & encore plus alarmés qu'ils n'étoient affoiblis, commencerent à perdre courage, & lacherent le pied. Les Portugais s'estant apperceus de ce mouvement, en profiterent si à propos qu'ils les désirerent, & qu'ils les mirent en fuite. Le Prince de Cochîn fut du nombre de ceux qui se sauverent, ce qu'il ne fit que par un grand bonheur, & avec beaucoup de peine.

Le bruit de cette dernière victoire, à laquelle Naubea-



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Le Roy de  
Cambaja en-  
voye un Am-  
bassadeur à Al-  
buquerque.

dor devoit son affermissement sur le trône, fut bientost répandu dans les autres Royaumes des Indes. On remarqua dans le mesme-tems, que Mamud, Roy de Cambaja, & dont l'Etat est situé dans la presqu'isle de l'Inde, envoya un Ambassadeur au Vice-Roy, pour conclurre une alliance entre eux, & pour luy offrir tel port qu'il voudroit choisir pour faire ce traité, du moins on en jugea ainsi, par l'arrivée de cet Ambassadeur. Ce Ministre s'étoit aussi chargé des lettres de quelques Portugais, qui ayant fait naufrage avec Alphonse de Norogna, sur les costes de ce Royaume, s'étoient retirés en terre-ferme, & avoient été pris, & menez devant le Roy.

Albuquerque rendit toute sorte d'honneurs à l'Ambassadeur de Mamud, & répondit comme il devoit aux propositions de ce Prince; mais ne pouvant consommer ce traité, à cause du siège qu'il avoit projeté d'aller remettre devant Goa, il donna sa parole à ce Ministre, que l'alliance des Rois leurs maîtres étoit aussi assurée, que si le traité en étoit signé; ce qu'il luy promettoit de faire, incontinent après son retour d'une expédition, dont il ne pouvoit différer plus long-tems l'exécution. L'Ambassadeur partit, plein de l'espérance que le Vice-Roy luy avoit donnée, & s'en retourna à Cambaja.





# HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE SEPTIÈME.

EMANUEL I.  
ROY XIV.



ALBUQUERQUE occupé de ce qui s'étoit  
passé dans le dernier siège de Goa, lors  
qu'Idalcan l'avoit repris sur les Portugais,  
partit pour aller former de nouveau le sie-  
ge de cette ville. La flotte qu'il mena pour  
faire cette conquête, étoit composée de  
trente-quatre bons vaisseaux, sur lesquels il y avoit près de

1510.

Le Vice-Roy  
retourne de-  
vant Goa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

*Massie, liv. 4.  
chap. 7.  
Oforius, liv. 7.  
Mariana.  
Hist. Hist.*

deux mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, sans compter les bâtimens que Timoja luy amena à Onor. Ce fut là que ce Capitaine apprit au Vice-Roy, qu'Idalcan avoit fait augmenter les fortifications de Goa; qu'il y avoit près de neuf mille hommes de garnison; que l'on avoit jetté dans la place une grande quantité de munitions de bouche & de guerre, & que l'on y avoit conduit beaucoup de canon.

Timoja, qu'Albuquerque choisit pour passer de la terre-ferme dans l'Isle de Goa, laissa les trois navires qu'il avoit amenez pour les joindre au reste de la flotte. Melras qui en étoit Lieutenant général, se voyant Officier en chef, entra si fièrement dans le port de Pangin, que les troupes qui devoient le défendre l'abandonnerent, & se sauverent dans la ville. Comme on ne fit aucune résistance, Melras se contenta de quelques prisonniers, par lesquels on apprit encore plusieurs particularitez, touchant les forces d'Idalcan, & celles de la ville de Goa.

On canonne les  
deux Citadelles.

Ces derniers avis déterminèrent le Vice-Roy à l'attaquer par différens endroits, dans l'espérance que les uns ne seroient pas si bien défendus que les autres, ou que l'on en trouveroit de moins bien fortifiez, ou enfin, que l'on engageroit les assiégez à quelque diversion. Ces mesures étant prises, on commença à battre & à canonner les deux Citadelles bâties sur les deux pointes de la terre-ferme, entre lesquelles la rivière tombe dans la mer.

Le Vice-Roy  
fait ouvrir la  
tranchée.

Les assiégez, à qui le souvenir étoit encore present de ce qui s'étoit fait durant le premier siège que les Portugais avoient mis devant Goa, abandonnerent ces deux postes aussitôt qu'ils furent attaquez. Les assiégeans s'en étant emparez, firent approcher leurs vaisseaux, & débarquerent des troupes. Alors le Vice-Roy forma son camp, & fit ouvrir la tranchée, tandis que le canon de sa flotte battoit continuellement la ville, à dessein de faire brèche, & de donner un assaut. Les assiégez, qui de leur costé faisoient un assez grand feu, se défendirent avec beaucoup de valeur; mais elle ne dura pas, La garnison, qui d'ailleurs étoit fatiguée,

tiguée, & mesme diminuée par les batteries des vaisseaux, rallentit beaucoup sa première ardeur ; les assiégeans s'en apperceurent, & en profitèrent. Comme ils gagnoient le terrain peu à peu, le Vice-Roy qui se vit maître des dehors, força les premiers corps de garde vers le Septentrion, pendant que ses autres Capitaines s'emparoiént de la principale descente. Quoi-qu'elle fust gardée & défendue par une troupe considérable de Barbares, Jean Limice, Lacerda, & Bégie, qui se présentèrent à la teste de trois cens hommes devant le corps de garde le plus proche de la ville, le forcèrent, & en chassèrent les ennemis. Vasconcellos & Payva chargerent aussi de leur costé ceux qui couvroient les environs de la place. Les deux Andrada, & Sylva attaquèrent le quartier qui s'étendoit jusqu'à un certain lieu nommé le Canal de Timoja ; toutes ces attaques se faisoient en mesme-tems, & avec la mesme vigueur. Les assiégez tâchoient de repousser les assiégeans, par différens petits combats qui se passoient entre-eux ; mais les Barbares y ayant toujours du désavantage, les Portugais parvinrent jusqu'à l'une des principales portes de la ville, que depuis ils ont nommée la Porte de sainte Catherine. L'Officier qui la défendoit, y donna des preuves de son courage. Les nouvelles troupes qu'on luy envoyoit de la ville, à mesure que les siennes diminueoient, rendoient l'affaire fort incertaine ; mais comme les ennemis ne dispuoient pas avec tant d'opiniâtreté le passage des autres portes, que Jean & Jérôme Limice avoient attaquées, les Portugais entrèrent dans Goa, & passèrent au fil de l'épée ceux qui n'avoient point eu le tems de se sauver dans les maisons. Il est vray que ceux qui s'y étoient retranchés, se défendirent long-tems à coups de flèches & de pierres, & cela, par les soins que les femmes de Goa avoient pris d'y en faire porter une grande quantité.

Les Portugais qui se voyoient exposez à ces nouveaux périls, dont ils ne pouvoient se garantir, qu'en allant forcer les ennemis dans leurs maisons, eurent autant de combats à rendre que de maisons à forcer. Comme ils étoient en trop petit nombre, pour empêcher en mesme-tems, que les Goans

ANS DE  
J. CHRIST  
1510.

On fait en mesme-tems de différentes attaques.

Les Portugais entrent dans Goa.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Les Goans se  
retranchent  
dans leurs mai-  
sons.

Ils se rallient &  
se défendent.

Belle action de  
Limice.

Ils se retirent  
dans le Palais  
d'Idalcan.

ne sortissent des maisons qui n'étoient pas investies, pour secourir celles qui l'étoient, les ennemis chargerent les Portugais avec tant de furie, qu'ils auroient été obligez de sortir de Goa, si Alphonse de Tingi, Sylva, Ferdinand Andrada, Emanuel d'Acugna & Antoine Garcez, n'y fussent arrivez assez à propos pour soutenir les Portugais, & pour mettre les Goans à la raison. Cela fut exécuté si vigoureusement, que les Portugais les repousserent jusque dans le Palais d'Idalcan, & poursuivirent ceux qui avoient pris de différentes routes pour se sauver.

Comme les Portugais s'étoient partagez dans cette occasion pour chasser les uns, & poursuivre les autres, leur nombre se trouva affoibli par ce partage. Les ennemis qui s'en apperceurent, se rallierent, & firent teste aux troupes qui les serroient de si près. Ce combat s'étant passé à coups d'épée, les Portugais inférieurs en nombre y perdirent Vasco de Fonseca & Coëlle, qui furent tuez; Jérôme Limice fut dangereusement blessé, & plusieurs soldats demeurèrent sur la place. Le reste des Portugais auroit été contraint de plier & de céder à la force, si Mendez Alphonse & Sylva ne se fussent remis à leur teste, & s'ils ne leur eussent relevé le courage qu'ils étoient sur le point de perdre, faute d'Officiers qui les commandassent.

Ce secours valut aux Portugais tout l'avantage de la victoire. Les ennemis ne sçachant plus de quel costé tourner, attendoient le coup de la mort qu'on leur portoit, sans avoir la force de se défendre. Dans ce tumulte plein de carnage & d'horreur, Jean Limice démasqua son frere Jérôme, qui expiroit sous le nombre de ses blessures. Ce spectacle réveillant en luy la tendresse fraternelle, il s'arresta pour le faire transporter & pour luy prêter tous les secours nécessaires; mais ce généreux Portugais qui préféroit la gloire de mourir dans le lit d'honneur, au soin qu'on vouloit prendre de luy, le refusa, & content de perdre la vie pour l'intérêt de son Prince, il pria son frere de retourner au combat.

Les Goans convaincus qu'ils ne pouvoient plus défendre leur ville, se retirèrent dans le Palais d'Idalcan, où il y

avoit une nombreuse garnison. Comme ils ne doutoient pas que les Portugais ne vinsent insulter ce Palais, ils se disposerent à le défendre avec une valeur toute nouvelle. Pour cet effet, ils attendirent que les assiégeans fussent entrez dans une grande place qui sépare le Palais, de la ville de Goa, pour se couler par des routes souterraines & dérochées, & pour prendre les Portugais en queue, tandis que le reste de la garnison du Palais les chargeroit de front. Ce projet auroit eu tout le succès que les Maures s'en étoient promis, si Vasconcellos, qui étoit entré dans la ville ne fust survenu avec ce qu'il avoit de soldats de reste, & s'il n'eust chargé les Barbares, qui avoient déjà envelopé les Portugais, ce qui les obligea à la diversion; de manière que la plupart de ceux qui avoient donné sur l'arrière-garde des Portugais, se voyant contraints ou de se défendre contre Vasconcellos, ou de lâcher le pied, reprirent les mêmes routes par où ils étoient venus, & retournerent dans le Palais. Les Portugais ne jugerent pas à propos de les poursuivre, de crainte de donner dans quelque embuscade; mais ils s'attacherent à la reduction du Palais, d'où les Goans firent une sortie. Plusieurs nobles Indiens, qui s'étoient joints à eux, s'y distinguèrent d'une manière glorieuse. Emanuel Lacerda, qui les combattit, fut blessé d'un coup de flèche. Bien que sa blessure fut grande, il ne quitta point le combat; il y donna de nouvelles preuves de valeur à la teste de sa troupe, & mit en déroute ces Indiens, sur qui les ennemis avoient uniquement compté; puis qu'après cette défaite ils plierent, & se sauverent tumultuairement dans le Palais.

L'ardeur avec laquelle les Portugais les y poursuivirent, contraignit les uns à sauter des murailles en bas, aimant mieux se procurer la mort en se précipitant, que de la recevoir de la main de leurs ennemis. On passa les autres au fil de l'épée, sans quartier & sans miséricorde.

Le Vice-Roy, qui du lieu où il étoit, avoit entendu un grand bruit d'armes & de cris dans la ville, y accourut. Comme il trouva la garnison du Palais aux mains avec les

ANS DE  
J. CHRISTI  
1510.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Prise de Goa.

gens, il porta par sa présence le dernier coup à la prise de Goa, qui par cette action, fut entièrement soumise à l'obéissance d'Emanuel. Cette conquête qui sembloit devoir coûter aux Portugais, la meilleure partie de leurs troupes, ne leur coûta néanmoins que fort peu de monde, puis qu'ils n'y perdirent que cinquante hommes, & quelques Officiers, au nombre desquels se trouverent Jérôme Alvarez, Pierre Gomez Limice, Vasquez de Fonseca, Cosme Coello, Antoine Vagado, & Antoine Garcez; il est vray qu'ils eurent une grande quantité de blesez.

L'avantage de cette victoire ne consistoit pas tant dans le butin que l'on fit, parce que les Goans avoient détourné leurs meilleurs effets, que dans la prise de Goa. Comme le Vice-Roy ne doutoit point qu'elle ne devinst un jour la plus considérable ville des Indes, ainsi qu'on le verra dans la suite, il n'oublia rien pour conserver cette conquête. Dans cette vue, il fit mettre le feu aux Fauxbourgs, qui par leur grande étendue étoient trop difficiles à garder. D'ailleurs, il n'avoit pas assez de monde pour la garantir de l'irruption des ennemis, en cas qu'ils voulussent encore se mettre en devoir de la reprendre. Il posa plusieurs corps de garde dans les principaux quartiers de cette ville, & par ce moyen il se rendit Maître du peu d'habitans qui y restoient, & les contint dans une obéissance, à laquelle ils ne se soumettoient, que parce qu'il ne dépendoit plus d'eux d'en secouer le joug; il rendit ensuite une Ordonnance, que l'on observa à la rigueur; il fixa par cette Ordonnance, un tems aux Arabes, pour sortir de Goa, & permit aux autres peuples d'y demeurer, pourveu qu'ils payassent le même tribut à Emanuel, qu'ils payoient à Idalcán; il fit publier l'ouverture du commerce, & la liberté pour les Marchands étrangers, d'y faire transporter leurs effets. Voulant en asséurer la conduite, il ordonna à Ferdinand Andrada, à Antoine Sala, & à Pierre Fonseca de Castro, de mettre à la voile, & de croiser la mer du costé de Goa, tandis que George Botel, & Alphonse de Bésagu en feroient autant sur la mer de Calécut, pour favoriser le plus qu'ils pour-

Le Vice-Roy  
en fait brûler  
les Faux-  
bourgs.

Il rend une Or-  
donnance con-  
tre les Arabes.

roient, le passage des bâtimens étrangers, & pour les garantir de l'insulte des ennemis; il imposa des peages sur les marchandises qui sortiroient de la ville; il fit plusieurs autres Ordonnances, concernant le gouvernement & la discipline militaire; il permit aux Portugais d'épouser des Indiennes, pourveu qu'elles fussent baptisées; il leur assigna des fonds de terre pour les faire valoir, & par là il trouva moyen de faire une colonie de sujets fidelles, & d'une mesme communion. On travailla en mesme-tems à la destruction des Temples, dont les matériaux furent employez au rétablissement des murailles de la ville, auxquelles on ajouta des ouvrages nouveaux; on augmenta aussi ceux de la Citadelle, dont le commandement fut donné à Rodrigue Rabel, au lieu de celui de la Citadelle de Cananor qu'il avoit, où l'on envoya Michel d'Acugna. Au reste, je ne crois pas devoir passer sous silence, que l'on trouva un Crucifix d'airain dans la démolition de ces profanes autels; ce qui prouve évidemment, à la confusion des Novateurs, que les anciens Chrétiens qui habitoient parmi ces Nations, ont autrefois reveré les Images. On porta dans une Chapelle nouvellement bâtie, ce symbole de la Rédemption générale; on y fit avec le plus de solennité que l'on put, les réparations deues à la représentation du Dieu crucifié. Peu de tems après Albuquerque envoya ce Crucifix à Emanuel.

Tandis que l'on travailloit à rétablir Goa, & que l'on remercioit le Dieu des armées, de la victoire que les Chrétiens venoient de remporter sur les ennemis de son nom, Timoja arriva avec un renfort de trois mille hommes; mais ayant trouvé cette ville prise, & craignant que le Vice-Roy ne luy fît des reproches sur son retardement, il alléguâ plusieurs raisons pour s'en justifier. Albuquerque les reçut toutes par rapport à la confiance que le Roy avoit en Timoja, à qui d'ailleurs les Portugais avoient des obligations essentielles.

George Botel, & Alphonse Bésagu, que le Vice-Roy avoit envoyez croiser les mers, revinrent aussi à Goa avec un bâtiment Arabe, qu'ils avoient gagné dans leur course. An-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Il fait plusieurs  
autres Regle-  
mens.

On travaille  
aux fortifica-  
tions.

On trouve un  
Crucifix dans  
la démolition  
d'un Temple.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

drada qui continuoit la sienne, pour suivre un vaisseau d'Ormus qu'il auroit pris, si ce bâtiment n'eust relâché dans le port de Dabul. Le Gouverneur de la ville receut ce vaisseau fugitif, & fit tirer sur celuy d'Andrada, pour l'obliger d'abandonner son dessein; ce que ce Capitaine auroit été contraint de faire sans le secours de quelques navires Portugais, qui se joignirent à luy. Andrada se voyant alors en état de se vanger du Gouverneur de Dabul, commença par canonner la tour bâtie à l'entrée du havre; la brèche qu'il y fit étoit si considérable, que la plus grande partie de la garnison se vit obligée de sortir de cette tour. Andrada débarqua aussitôt ses troupes, fit enlever ce qu'il y avoit de canon, ordonna qu'on le menast dans ses vaisseaux, & s'empara du navire Ormussien, qui avoit causé tout ce desordre.

Situation de  
Goa,

*Maffée, Hist.  
des Indes, ch. 6.  
liv. 4.  
Voyages de Vin-  
cent le Blanc.  
Loges, de Go-  
mera, Hist. de  
las Indias.  
Juan de Castro,  
Comment. da  
Ind.*

Albuquerque étant rentré dans Goa, qui est située dans une Ile que les rivières de Mandoïa & de Guari, forment à leur embouchure, regarda cette ville, comme la plus utile de celles que le Roy posséderoit dans les Indes Orientales, à cause de la commodité du trafic. Ce seul avantage auroit engagé des peuples moins belliqueux que les Portugais, à s'en rendre les maîtres, aussi n'épargnerent-ils rien pour la conquérir, & pour en faire une des plus fortes places, & l'une des plus superbes villes de l'Univers. Les Goans ont depuis ce tems-là poussé leur magnificence jusqu'à un tel point, que non contents d'avoir de fort somptueuses maisons dans l'enceinte de leur ville, ils en ont fait encore bâtir de magnifiques dans les environs, & particulièrement sur les bords de la rivière. Alors le commerce se renouvela dans Goa, & les peuples accumulerent bientôt richesses sur richesses. L'Histoire nous apprend, que c'est dans cette ville que repose le corps de S. Thomas; que cet Apôtre avoit prêché l'Evangile aux Parthes, aux Mèdes, & aux Indiens, dans les Royaumes de Narfingue, & de Cranganor; qu'il avoit converti un grand nombre de ces peuples connus sous le nom de Chrétiens de S. Thomas; qu'il avoit commencé à bâtir une Eglise dans la ville de Meliapur en Asie,

située en deça du Gange, & sur la coste de Coromandel; que Sagan, qui y régnoit, ayant été sollicité par les Prestres de sa loy, d'interposer son autorité pour empêcher la continuation du bâtiment de cette Eglise, avoit déferé à leurs conseils; que cet Apostre avoit fait plusieurs miracles dans Meliapur; que Sagan en avoit été si vivement pénétré, qu'il avoit voulu embrasser la Religion Chrétienne; mais comme le nombre des Idolâtres étoit beaucoup plus considérable que celui des Chrétiens, ils avoient martirisé ce saint Apostre, en un lieu nommé *Carlumina*, près de Meliapur, où il alloit faire sa prière; qu'il étoit mort d'un coup de lance; que ses Elèves dans le Christianisme, avoient rendu les derniers devoirs au corps de ce saint; qu'ils l'avoient enterré dans l'Eglise de Meliapur; que son corps ayant été trouvé long-tems après, sous les ruines de cette même Eglise, avoit été transféré dans celle de Goa, où Emanuel avoit ordonné à Albuquerque, qu'on élevât un superbe tombeau en l'honneur de ce saint Apostre.

Ce fut le Pape Paul, qui érigea la ville de Goa, en Archevesché, & qui luy attribua pour suffragans les Evêques de Cochîn, de Mascaté, & d'Ormus, sans compter ceux de plusieurs autres villes situées sur les costes d'Afrique, & au de-là du Cap de Bonne-Espérance; mais les Hollandois ayant enlevé aux Portugais, les meilleures villes qu'ils avoient dans les Indes, la puissance spirituelle diminua à mesure que la temporelle s'affoiblissoit; de manière que l'Archevesque de Goa n'a plus d'Evêque suffragant.

Au reste, on a tenu plusieurs Conciles à Goa. Alexis de Ménezés qui en étoit Archevesque & Primat des Indes, en célébra un dans cette ville, l'an 1584. & dans un autre qui fut assemblé en 1589. ou 1590. on admit les Chrétiens de S. Thomas, à faire profession de la Religion Romaine, sans aucune réserve du culte ancien, à condition qu'ils déposeroient tous leurs livres à l'Archevesque de Goa; qu'ils se rapporteroient à sa prudence & à sa doctrine, de tout ce qu'il trouveroit à propos d'y ajouter, & qu'ils consentiroient qu'il en ostât tout ce qui pourroit sentir le Nestorianisme, parce

ANS D'N  
J. CHRIST.  
1510.

Eusebe, liv. 3.  
Hist. S. Jean  
Chrysostome.  
Hemel. 2. in  
Maib.  
N. cephere, l. 2.  
ch. 45.  
Orosius, liv. 3.  
Massée, liv. 2.  
chap. 6.

Translation du  
corps de saint  
Thomas à Goa.

Erection de l'E-  
glise de Goa, en  
Archevesché.

Conciles tenus  
à Goa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

que cette pernicieuse doctrine s'étoit répandue dans les Indes, particulièrement depuis qu'un Patriarche Nestorien y avoit envoyé des Evesques. Comme ces Prélats avoient acquis une grande autorité sur les peuples, ils leur avoient insinué des sentimens impies contre la maternité de la sainte Vierge, & contre le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu; mais dans la dernière découverte que les Portugais firent de ce país, toutes ces erreurs furent entièrement dissipées par les Prédicateurs de la saine doctrine, & ensuite par le dernier Concile dont je viens de parler.

Création du  
Parlement de  
Goa.

Lorsque la puissance Ecclésiastique fut établie à Goa, le Roy voulut, que pour en soutenir les honneurs & les droits, son Vice-Roy & le Gouverneur y fissent leur séjour ordinaire. Comme il ne suffit pas de retenir les peuples par la voye des armes, & par l'esprit de la Religion, & qu'il faut encore le faire par l'autorité des loix & de la justice, le Roy créa un Parlement à Goa; il luy attribua la connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles, avec pouvoir de les juger en dernier ressort, à l'exception néanmoins, de condamner à mort un Gentilhomme, sans en avoir un ordre exprès de la Cour.

Parallele d'Al-  
meida, & d'Al-  
buquerque.

La réduction de Goa étant donc arrivée durant la Vice-Royauté d'Albuquerque, cela donna lieu aux divers raisonnemens que firent les troupes sur la conduite d'Almeida, & sur celle d'Albuquerque; car ces deux Vice-Rois avoient eu chacun leurs partisans, & des maximes différentes. Almeida s'étoit toujours proposé de ne former aucun siège de villes, pour n'estre point obligé de partager ses troupes en y laissant des garnisons, de crainte d'affoiblir son armée; il s'étoit contenté de tenir la mer & de s'en rendre le maître, & regardoit ce moyen comme le plus assuré, pour s'emparer un jour des plus belles villes des Indes. Plein de cette maxime, il n'avoit fait aucune descente, ni attaqué aucunes places, pour la conservation desquelles il falloit; disoit-il, que l'on envoyast de Portugal tous les ans de nouvelles troupes; ce que l'on ne pouvoit faire sans épuiser le Royaume d'hommes & d'argent.

Albu-

Albuquerque, tout au contraire, ne songeoit qu'à établir la domination & la puissance d'Emanuel, soit en faisant des traites d'alliance avec les Princes Indiens, ou bien en leur déclarant la guerre, s'ils la préféroient aux alliances. Ce Vice-Roy, loin de s'en tenir aux profits qui pouvoient revenir au Roy, par la voye du commerce, disoit, que quelques vaisseaux de plus qu'on auroit chargez d'épiceries, ne contribuoiert qu'à produire un peu d'argent au Roy, & qu'à avancer la fortune de quelques particuliers, qui s'étoient interessés dans le trafic; mais que pour établir solidement le pouvoir des Rois de Portugal dans les Indes, il falloit attaquer & prendre des villes; insulter des places; s'emparer de quelques ports; marier des Portugais avec des femmes Indiennes, & leur faire de petites libéralitez en faveur de leurs mariages; que par ce moyen on feroit des colonies, qui dans la suite des tems, fourniroient assez de troupes pour renforcer les armées & les flottes, sans faire venir de nouveaux secours de Portugal, au lieu que si l'on ne s'occupoit qu'à se rendre redoutable sur mer, les années s'écouleroient, & les armées se ruineroient insensiblement, sans faire de grands progrès; qu'il ne falloit qu'un coup de vent ou une tempeste pour renverser de si vastes desseins, & qu'enfin, il étoit impossible de se passer d'avoir des places & des ports, où une flotte pût relâcher en sécurité, se rafraîchir, & se radoubier à loisir. Tant d'heureux succès ont si bien justifié dans la suite les maximes d'Albuquerque, que les Portugais ne se sont jamais repentis de s'en estre fait des règles.

Si le Vice-Roy agissoit avec tant de bonheur dans les Indes, Ataïde qui étoit en Afrique, & qui commandoit dans la ville de Safi, n'y avoit pas moins bien établi l'autorité du Roy. Ce Capitaine levoit de grands tributs dans les lieux qu'il avoit soumis à l'obéissance d'Emanuel, & quand il paroïsoit des mécontents, qui de tems à autre refusoient d'y satisfaire, il sçavoit bien réduire ces factieux, & les ranger à leur devoir. Ce qui se passoit à l'égard des peuples, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'il

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Maximes d'Al-  
buquerque,

Ataïde conduire  
bien les affaires  
du Roy en Afri-  
que,



**ANS DE** luy restoit à faire pour se rendre maître d'un Château en  
**J. CHRIST.** Afrique, qui ne se défendoit pas seulement par sa situation,  
 1510. mais encore par une forte garnison, & par une nombreuse  
*Ossius, liv. 7.* artillerie. Ce Château étoit habité par un certain Maure, qui étoit le Pagode vivant des peuples. La profonde vénération qu'ils avoient pour ce Solitaire, dont la vie passoit parmi eux pour un prodige de vertu, intéressoit tout ce qu'il y avoit de gens, & chacun se faisoit un mérite de mourir pour sa défense. C'est-là ce qui rendoit la prise de ce Château plus difficile, que si l'on en eust assiégé un plus considérable dans les formes ordinaires.

*L'attaque & prise d'un Château.*

Ataide qui connoissoit l'importance de réduire cette place, la fit battre par tant d'endroits, & avec tant de vigueur, qu'enfin, après plusieurs attaques qui coûtèrent beaucoup de monde, il l'emporta par assaut. Il voulut que l'on passât au fil de l'épée, tout ce qu'il y avoit de gens portant les armes, & que l'on s'assurât de la personne de ce Solitaire, pour la défense de qui, aussi bien que pour celle du Château, il y avoit eu tant de sang répandu.

*Paix avantageuse aux Portugais.*

Après la réduction de ce Château, les Maures cherchèrent les moyens de s'unir avec les Portugais, & de faire une paix qui les assurât dans cette oisive tranquillité où ils étoient élevez. L'instance qu'ils en firent à Ataide fut si pressante, qu'ils consentirent à faire la paix à telles conditions qu'il voulut leur imposer; soit pour luy fournir des vivres & des troupes, ou pour luy payer des tributs; mais cette paix ne fut pas de longue durée, puisque les Maures des environs traversèrent cette alliance, & qu'ils la troublèrent par de grandes levées de gens qu'ils firent pour entreprendre la guerre contre les Chrétiens. Ils y engagèrent les nouveaux alliez, à qui ils persuaderent d'aller mettre le siège devant Safi. Dans cette pensée ils se mirent en marche au nombre de soixante mille hommes, & de cinq mille chevaux, & menèrent beaucoup d'artillerie.

*Les Maures veulent assiéger Safi.*

Ataide informé par ses Coureurs, de la marche & du dessein des ennemis, en écrivit au Roy, & manda à Simon Gonsalve de Camare, Gouverneur de l'Isle de Madere, de

luy envoyer promptement du secours, tandis que de son costé il jetteroit des troupes & des vivres dans Sasi, & qu'Azambuza qui en étoit Gouverneur, se défendrait en attendant qu'on le secourust, ce qu'il falloit faire au plûtoſt.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1510.

Ataïde deman-  
de du secours  
au Roy.

Camare n'étoit pas encore revenu de Portugal, où il étoit allé par ordre de la Cour, quand l'expres d'Ataïde arriva à Madere; mais la femme de ce Gouverneur, ayant ſceu qu'il s'agissoit du service du Roy, ouvrir les lettres d'Ataïde, & fit une si grande diligence pour lever des troupes, qu'après les avoir bien équipées, & après y avoir joint un grand détachement de la garnison, elle les envoya à Sasi, sous la conduite d'Emanuel Norogna, frere de Camare. Ces troupes arriverent à Sasi, en meſme-tems qu'Ataïde y retournoit pour donner ſes derniers ordres touchant la déſenſe de la place; il distribua ce qu'il avoit de gens ſelon que la néceſſité des fortifications ſembloit le demander, & ſe reſerva un petit corps de ſoldats choiſis, à la teſte deſquels il ſe promettoit de faire des ſorties.

La femme du  
Gouverneur de  
Madere envoie  
des troupes à  
Ataïde.

Les Maures, qui de leur costé avoient haſté leur marche, arriverent devant la ville, & l'investirent. D'abord ils dreſſerent des batteries, & peu de jours après ils ouvriront la tranchée. Leur premier feu fut violent, mais ſans ſuccés. Ataïde fit alors une ſortie, il repouſſa les aſſiégeans, & combla leurs travaux; mais les ennemis, qui, à cauſe de leur grand nombre ſ'appercevoient à peine de la perte qu'ils avoient faite, travaillerent à de nouvelles tranchées, & commencerent à battre la place du costé qu'ils ſçavoient qu'elle étoit moins bien fortifiée. Cela ſ'exécuta avec tant de vigueur de leur part, que la brèche fut bientôt aſſez grande pour tenter l'aſſaut; ce qui ſe paſſa avec beaucoup de vivacité & de courage. Les aſſiégez ſe défendirent encore mieux qu'ils ne furent attaquez; ils repouſſerent les Maures, & leur tuerent beaucoup de monde.

Arrivée des  
Maures devant  
Sasi.

Ils battent en  
brèche cette  
ville.

Il y avoit déjà près d'un mois que les ennemis étoient devant Sasi, ſans qu'ils viſſent aucune apparence de ſ'en rendre maîtres, à moins qu'ils ne fiſſent de plus grands efforts pour en venir à bout. Comme les maladies, les déſer-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1510.

Ils donnent un  
assaut général.

Vigoureuse dé-  
fense des Portu-  
gais.

Levée du sié-  
ge par les Mau-  
res.

Ataide fait une  
sortie de Sasi,  
& défait l'ar-  
rièregarde des  
Moures.

tions, & les pertes qu'ils faisoient tous les jours, avoient causé une notable diminution parmi leurs troupes, & que d'ailleurs, le fourrage & les munitions de guerre & de bouche, commençoient à leur manquer, ils se déterminèrent à donner un assaut général, & attaquèrent la place par différents costez. L'ardeur des Moures, ou plutôt leur fureur, fut si grande en cette occasion, qu'ils chassèrent les Portugais des postes d'où ils défendoient la brèche que l'on avoit faite du costé de la mer. Ataïde se voyant prest à succomber, & craignant d'estre pris d'assaut, se trouvoit par tout, & animoit les Portugais par ses discours & par ses actions. Les Officiers y combattoient en simples soldats, & le moindre soldat s'y distinguoit d'une manière si courageuse, que les assiégeans qui s'étoient présentez à l'escalade, ne pouvant soutenir, ni le fer, ni le feu des assiégez, se retirèrent après avoir perdu plus de six cens hommes dans cette dernière action, qui dura près de quatre heures. La perte que les Moures avoient faite, jointe au risque que ceux qui en étoient échapez avoient couru, augmenta la désertion, & rebuta la plupart des soldats, de la résolution que leurs Officiers avoient formée de faire encore une tentative, pour donner un dernier assaut, de manière qu'ils se virent obligez de lever le siége, puisque leurs soldats refusoient de marcher, & que d'ailleurs, on manquoit dans leur camp, de munitions & de vivres.

Ataide, voyant que les assiégeans ne faisoient plus aucun mouvement contre la place, se persuada qu'ils avoient fait défilér leur armée pendant la nuit, à la faveur d'un grand bruit de mousqueterie qu'ils firent, apparemment pour couvrir celui de leur marche. Plein de ce soupçon, il sortit de Sasi, à la teste de quatre cens chevaux & de cent hommes de pied; il atteignit les ennemis, & chargea si à propos leur arrièregarde qu'il en tua une partie, fit beaucoup de prisonniers, enclotia leur canon, & gagna presque tout leur bagage.

La levée de ce siége détermina les Moures, qui avoient des habitations près de Sasi, à se rendre vassaux & tribu-

taires du Roy, avant qu'ils y fussent contrainsts par la force. Ataïde qu'ils prévirent, les prit sous sa protection, & receut leurs sermens & leurs hommages. Cependant l'armée ennemie qui défiloit par certains villages, dont les habitans s'étoient cantonnez pour soutenir la retraite des troupes, se rassembloit insensiblement, & commençoit à former un corps assez considerable pour entreprendre quelque chose. Ataïde que l'on informoit de tout ce qui se passoit dans la marche des Maures, & du séjour que faisoient quelques-unes de leurs compagnies dans les environs d'Almedine, se mit en campagne avec quatre cens chevaux & deux compagnies d'arquebusiers, & arriva pendant la nuit dans les lieux où il croyoit trouver les ennemis; mais ils en étoient partis pour s'aller poster dans un village plus avancé dans le país. Ce Capitaine qui ne vouloit pas faire des démarches inutiles, détacha Emanuel Norogna, luy donna la moitié des troupes qu'il avoit amenées; le chargea d'aller brusquer les Maures, & se reserva l'autre moitié pour le soutenir en cas de besoin. Norogna animé par sa valeur, & poussé d'un trop grand désir de voir les ennemis, précipita si fort sa marche, que l'infanterie étant demeurée derrière, les Maures firent volte face, & esluèrent le premier feu des Portugais. Ataïde qui jugea par le bruit des armes que Norogna étoit aux mains, marcha avec sa cavalerie pour le joindre; il laissa le commandement de son infanterie à Alvarés Ataïde son parent, & luy enjoignit de se rendre le plus diligemment qu'il pourroit, où Norogna & luy seroient allez. Il est vray que les Portugais, qui étoient de beaucoup inférieurs aux ennemis, n'auroient pû leur résister si leur infanterie ne fust arrivée. Le combat fut sanglant & fort opiniâtre. Rodrigue d'Azévedo y perdit la vie, & Bernard Manuel Chambellan du Roy, fut dangereusement blessé au bras par un Maure, qui croyant l'avoir tué, s'étoit emparé de ses armes. George Mendez, qui fut témoin de cette action, alla l'épée à la main contre ce Maure; il le combattit, & après luy avoir osté les armes qu'il avoit arrachées à Manuel depuis qu'il l'avoit blessé, Mendez le tua, & vangea ainsi son com-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Quelques Maures se rendent tributaires d'Emanuel.  
Les Maures tâchent de se rallier.

Almedine ville de Barbarie.

Ataïde se met en campagne.

Norogna précipite trop sa marche.

Vigoureuse action de George Mendez.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Déroute gé-  
nérale des Mau-  
res.

Quelques-uns  
d'entre-eux re-  
prennent cou-  
rage.

Exploits glo-  
rieux d'Ataïde.

Les Maures lâ-  
chent le pied.

patriote & son ami. Cependant, les ennemis qui connois-  
soient la nécessité qu'il y avoit pour eux, ou de fuir, ou  
de se rendre, aimèrent mieux plier & abandonner aux Por-  
tugais la plus grande partie de leur bagage, que de s'expo-  
ser à leur ressentiment.

Comme les Maures avoient pris de différentes routes pour  
se sauver, les Portugais en rencontroient sur tous les che-  
mins, & c'étoit autant d'actions qui se passaient entre-eux  
& ces Barbares, Ataïde en ayant découvert une troupe plus  
nombreuse, se disposa à les aller combattre. Ces Maures qui  
craignoient d'estre forcez dans le lieu où ils s'étoient re-  
tirés se mirent en campagne, tinrent bonne contenance, &  
marchèrent contre les Portugais avec beaucoup de réso-  
lution & de courage; Ataïde les attendit de pied ferme. Dès  
que les deux partis se virent à portée du mousquet, le com-  
bat commença avec une vigueur réciproque, & fut un des  
plus rudes que l'on eust encore donnez. L'opiniâtreté de l'un  
& de l'autre parti fut suivie d'un grand carnage. Ataïde  
y courut de grands risques; son cheval fut tué sous luy, &  
sans un Officier qui le tira de ce péril, il y seroit demeuré  
confondu avec les mourans & les morts; mais comme il  
ne fut point blessé, il remonta brusquement un autre che-  
val, & retourna dans le plus fort de la mêlée. Il y trouva  
Jean Lhomme, & plusieurs autres Officiers Portugais, qui  
se défendoient à pied & l'épée à la main, & qui vendoient  
leur vie en braves gens, leurs chevaux ayant aussi été tuez  
sous eux; la présence d'Ataïde, sembla leur inspirer un nou-  
veau courage. Enfin, ce Capitaine, que plusieurs soldats  
avoient suivi, dégagea ces Portugais, qui étoient plus pressés  
à périr qu'à estre vaincus.

Les Maures qui avoient jetté leur premier feu, & qui  
voyoient que cette affaire ne tourneroit pas à leur gloire,  
ainsi qu'ils se l'étoient promis, crurent devoir ménager ce  
qui leur restoit de troupes, de crainte qu'elles ne se rebu-  
tassent sur ce qu'il y auroit encore à faire. Ils lâchèrent le  
pied, & se retirèrent.

Ataïde, content de l'avantage qu'il retiroit par leur fuite,

au lieu de s'attacher à les poursuivre, s'enpara de tout leur bagage, mais ce butin ne demeura pas long-tems en sa possession. Les Maures, honteux d'avoir été battus par des gens qui leur étoient inférieurs en nombre, se rallierent & revinrent à la charge, mais avec tant de résolution, qu'Ataïde aima mieux leur abandonner ce qu'il avoit pris sur eux, que d'entreprendre de le disputer aux dépens de sa gloire, & de ce qui luy restoit de gens; car il avoit déjà perdu plusieurs cavaliers, dont il fit tuer les chevaux, de peur que les ennemis n'en profitassent.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Ces différens actes d'hostilité, n'avoient pas néanmoins interrompu le cours du commerce, depuis qu'Ataïde en avoit permis l'ouverture. Tout ce qu'il y avoit de Marchands, soit Juifs, soit Africains, se reposèrent si fort sur sa parole, & sur l'assurance qu'il leur avoit fait donner, qu'ils firent voiturier leurs plus précieux effets dans Safi. On n'y étoit plus occupé que du trafic, & il se faisoit avec autant de tranquillité, que si l'on eust vescu dans une profonde paix; mais si le repos sembloit régner parmi les Marchands, il n'en étoit pas de même parmi les gens de guerre. Ataïde qui ne s'appliquoit qu'à inquiéter les Barbares, ayant secu qu'après le dernier combat ils s'étoient répandus dans le pais, & qu'ils couroient de bourgade en bourgade, se mit en marche. Il prit quatre cens chevaux, & soixante hommes, les fit sortir par différentes portes de Safi, & même durant la nuit, afin que l'on ne s'en apperceust pas, & ordonna d'empêcher que personne ne sortist après luy. Ce projet avoit été conduit avec trop de prudence pour ne pas réussir heureusement. Ataïde prit les Maures au dépourveu, les battit, & leur tua près de trois cens hommes; il fit plus de cinq cens prisonniers, & revint avec un butin considérable de bétail & de chameaux; mais craignant qu'une telle prise, qui contenoit près d'une lieue de pais, ne l'embarrassast dans la suite, en cas que les ennemis revinssent à la charge, il en abandonna une partie en chemin, fit mettre l'autre au centre de ses troupes, & se reserva le commandement de l'arrière-garde.

Etablissement  
du commerce  
à Safi.

Nouvelle expédition d'Ataïde.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

La lenteur de la marche des Portugais, causée par la difficulté des chemins, qui en ce pays-là sont fort rudes, donna assez de tems aux Barbares pour se rallier ; mais le désir de prendre leur revanche, & de gagner ce qu'ils avoient perdu, ne fut suivi d'aucun effet. Les Portugais les repoussèrent toujours avec la même vigueur ; de sorte qu'Ataïde revint dans Safi, le lendemain du jour qu'il en étoit parti.

Les Maures  
s'offrent à payer  
tribut.

Les Maures de la plupart des autres provinces, craignant de se voir exposés aux courses des Portugais, vinrent reconnoître la puissance d'Emanuel, & s'offrirent à luy payer un tribut annuel, pour mériter sa protection. Comme Jabentafut fut un de ceux qui fut le plus fidèle à l'exécution du traité qu'il fit avec les Portugais, il en ressentit aussi des effets solides. Cet exemple joint à celui de plusieurs autres Souverains, qui régnoient tranquillement dans leurs Etats depuis leurs alliances avec le Roy, furent de trop puissans motifs, pour ne pas y déterminer ceux qui n'en avoient point encore pratiqué de pareilles, & par là ils se mirent à couvert des mauvais dessein de leurs ennemis.

Voyage de Lemos à Ormus.

Les affaires en Afrique étoient dans cette situation, lors qu'Edouard de Lemos s'en alla aux Indes, & qu'il vint mouiller devant Ormus, pour offrir à Zeifadin, qui en étoit Roy, son secours & ses armes pour la défense de ses Etats, & pour le disposer en même-tems, à oublier les procédés d'Albuquerque, s'il en avoit eu quelques-uns dont il ne fust pas content.

Zeifadin répondit aux honnestetés que Lemos luy fit au nom d'Emanuel. Il chargea Atar, qui étoit son premier Ministre, d'aller trouver ce Capitaine Portugais sur son bord, & de le prier de venir à Ormus, avec les principaux Officiers de sa flotte, à qui ce Prince avoit ordonné qu'on fournît toute sorte de rafraichissemens. Atar exécuta les ordres de Zeifadin ; & dès sa première entrevue avec Lemos, ce Capitaine luy proposa la continuation du bâtiment de la Citadelle, dont Albuquerque avoit autrefois jeté les fondemens ; mais pour mieux faire goûter cette proposition,

Lemos

Lemos ajouta, que cette place ne serviroit pas seulement d'azile aux Portugais, mais encore de défense à la ville, en cas que les ennemis de Zeifadin entreprissent de la venir insulter. Atar, qui apparemment étoit instruit sur ce qu'il avoit à répondre, déclara à Lemos que Zeifadin n'étoit plus dans la disposition de permettre que l'on achevât de construire cette Citadelle, bien qu'il y eust consenti par le traité fait avec Albuquerque; & qu'au regard du tribut de quinze cens sérasins d'or, il étoit prest d'y satisfaire. Lemos qui ne se voyoit point assez fort pour reprocher à Atar, l'atteinte que Zeifadin donnoit au traité, prit le parti de s'accommoder à la réponse que luy fit Atar, en attendant l'occasion d'en témoigner son ressentiment, & ne séjourna que pendant deux mois à Ormus. Aussitôt que le vent fut propre pour la navigation, il mit à la voile; il alla à Mascaté, & ensuite à Socotora, où étant tombé malade, il se fit transporter à Mélinde où il recouvra sa santé.

Albuquerque, à qui Lemos avoit mandé par Vasco da Sylveira, ce qui venoit de se passer au sujet de la Citadelle, luy écrivit qu'il ne pouvoit luy envoyer aucun de ses navires, suivant la demande qu'il luy en faisoit, de craindre que les Calécutains le voyant moins fort, ne s'en prévalussent, & qu'ils ne se revoltassent; mais il l'assêura en mesme-tems, que quand les choses seroient dans un état plus tranquille, il iroit le joindre, & passeroit dans la mer d'Arabie pour y combattre la flotte du Sultan d'Egipte, laquelle, selon l'avis qu'on luy avoit donné, y devoit bientôt paroître. Comme cette nouvelle ne se confirma pas, François Pereira Berrede, & Alfonso Norogna, s'embarquerent sur le bord de Nogueira, croisèrent la mer, & prirent un bâtiment de Cambaja, sur lequel ils trouverent une grande quantité de riches marchandises; mais une tourmente qui les surprit pendant leur route, porta le vaisseau de Cambaja vers les costes de Dabul, où il échoua. Les sujets d'Idalcán en profitèrent, ils prirent l'équipage, & firent prisonniers tous ceux qui étoient sur ce bord. Nogueira, pour avoir voulu relâcher dans le havre de Daman, ville du

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Zeifadin change de résolution.

Maladie de Lemos.

Le Vice-Roy luy refuse des navires.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Naufrage de  
Nogueira, &  
de Norogna.

Lemos est en-  
nemi secret du  
Vice-Roy, &  
parle mal de  
luy.

Grande diffé-  
rence du cara-  
ctère du Vice-  
Roy, & de ce-  
luy de Lemos.

Royaume de Cambaja, fit naufrage, & Alfonse Norogna périt, pour s'estre trop tost jetté à la mer, dans l'espérance de gagner le rivage; les gens furent pris & menez à Mamud Roy de Cambaja.

Mais si les Portugais perdirent le vaisseau de Cambaja, qu'ils avoient gagné, le mesme coup de vent les en dédommagea par la prise que François Pantoja fit d'un autre bâtiment commandé par Aléaçon parent de Mamud. Ce navire ayant été mené dans le port de Socotora, Lemos qui y étoit allé, s'attribua cette prise, puis qu'on l'avoit faite dans les plages de la mer, dépendantes de son département. Peu de tems après il partit de Socotora, & passa aux Indes. Albuquerque l'y reçut d'une manière honneste & cordiale. Tout autre que Lemos en auroit été touché; mais l'inimitié secrette qu'il portoit au Vice-Roy, ne s'accordant pas avec les applaudissemens qui luy revenoient tous les jours, & de tous costez, sur la conquête de Goa, il ne répondit aux honnestetez d'Albuquerque que par des civilitez apparentes, pour mieux dissimuler les dangereuses plaisanteries qu'il continuoit de faire sur le siège de cette ville. Lemos, qui ne se contentoit pas d'en parler, comme d'une action qui avoit coûté la vie à un grand nombre de braves gens, & consumé plus d'argent au Roy, qu'il n'en pouvoit tirer de profit, s'applaudissoit encore de n'avoir point eu de part à cette expédition, comme on l'y avoit voulu engager. Il ajoûtoit, qu'il n'y avoit point de plus foible gloire, que celle qu'on ne devoit qu'au hazard ou au bonheur; il donnoit Albuquerque, pour un homme plus heureux que brave, & cherchoit à ternir sa gloire par des actions qu'il luy attribuoit, & qui étoient indignes d'un homme de guerre. Pour peu que le Vice-Roy eust fait paroître de délicatesse sur ce fait, cela les auroit menez jusqu'aux dernières extrémittez; mais Albuquerque qui étoit aussi prudent & courageux, que Lemos étoit indiscret & téméraire, voulut feindre d'ignorer ce qui se passoit, & loin de s'arrester à ce qu'on luy en mandoit de toutes parts, il croyoit avoir assez d'acquist pour confondre plus,

seurement Lemos, que s'il en tiroit raison par soy-mesme. Ce caractère de sagesse, que l'on traitoit d'indolence, commençoit néanmoins à interesser la réputation du Vice-Roy, puisque Lemos, loin de se contenir, sembloit en tirer une espèce d'avantage, & qu'il répandoit parmi les troupes, ce que jusque-là, il n'avoit dit qu'à ses meilleurs amis.

Telle étoit la situation où se trouvoit Lemos, quand il receut un ordre de la Cour, par quelques vaisseaux qui venoient de Portugal, de se rendre en diligence à Lisbonne, sur le bâtiment qu'il montoit, & de joindre ses autres navires à la flotte du Vice-Roy. On raisonna de différentes manières sur le départ de Lemos, qu'on attribuoit en général, aux plaintes qu'Albuquerque en avoit envoyées à la Cour. Ceux qui connoissoient son caractère n'en croyoient rien, & disoient tout le contraire. Quoi-qu'il en soit, le Vice-Roy ne se voyant plus traversé par ses propres ennemis, proposa à Mamud, de faire un échange des Portugais qu'il détenoit prisonniers, contre les Maures qui étoient en sa puissance, & pour l'y déterminer par un exemple de générosité, il n'attendit pas la réponse de Mamud pour mettre en liberté Aléacan, qui étoit parent de ce Prince. Le Roy de Cambaja en usa de même, & renvoya Jacques Corrêa, François Pereira, & tous les autres Portugais qui étoient ses prisonniers de guerre.

Le Vice-Roy qui n'avoit plus d'ordres à doriner à Socotora, reprit la route de Goa. Ce fut alors, qu'il commença à recevoir les véritables honneurs dûs à un Conquerant, par les différentes Ambassades que les Rois Indiens luy envoyèrent, les uns pour payer les tributs qu'ils devoient à Emanuel, & les autres pour entrer en alliance avec ce Prince. Comme ces traitez ne se pouvoient pratiquer que par le canal d'Albuquerque, dont la réputation & la personne étoient en grande estime parmi ces Souverains, ils s'adressoient à luy, pour le succès de ces sortes de négociations; de manière que la Cour du Vice-Roy étoit aussi grosse que celle d'un grand Prince. La ville n'étoit pas moins peuplée

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Rappel de Lemos en Portugal.

Echange de prisonniers fait avec Mamud.

Arrivée de plusieurs Ambassadeurs à Goa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

par le concours des différentes nations, qui venoient augmenter le nombre de ses habitans, & y prendre des établissemens & des femmes. Albuquerque leur faisoit du bien autant qu'il le pouvoit, & par de petites libéralitez, il se concilioit les cœurs de ces nouveaux sujets, qu'il regardoit comme autant de soldats, dont il pourroit dans l'occasion renforcer ses troupes.

Idalcan cherche les moyens de rentrer dans Goa.

Idalcan, desolé de la prospérité de son vainqueur, & agité de divers mouvemens, d'envie de reprendre Goa, écouta tous les expédiens qu'on luy proposa, & en conféra avec Melich Agriaja, l'un de ses Lieutenans généraux, qui l'entretenoit le plus dans cette espérance. Cet Officier qui vouloit faire sa Cour, s'offrit de hasarder une descente, avec un reste de troupes qu'il avoit ralliées. Idalcan y consentit, & ordonna qu'on luy fournît tout ce qu'il demanderoit pour l'exécution de son dessein. A peine Melich eut-il paru dans les environs de l'Isle, à dessein de prendre terre, qu'il se vit contraint par les troupes du Vice-Roy, de s'en éloigner avec plus de diligence qu'il ne s'en étoit approché.

Destruction de la Citadelle de Socorora.

Tous les autres efforts que ce Prince fit pour rentrer dans Goa, se trouverent toujours inutiles, & ne servirent qu'à rendre les Portugais encore plus redoutables; qu'à accroître la réputation d'Albuquerque, & qu'à le confirmer dans le pouvoir absolu qu'il avoit dans Goa; de manière que le Vice-Roy ordonna que l'on rasât la Citadelle de Socorora, comme étant une place indifférente, & même inutile au service du Roy. Il y envoya pour cet effet, Ferdinand Bégie, qui après avoir exécuté cet ordre revint à Goa, avec la garnison, & les effets qu'il trouva dans cette place. Sur ces entrefaites, Jacques Mendez de Vasconcellos vint mouiller dans le port de Goa, & montra à Albuquerque la commission que le Roy luy avoit donnée à son départ de Lisbonne, d'aller à Malaca. Comme il luy demandoit des vaisseaux pour entreprendre ce trajet, le Vice-Roy qui ne vouloit rien faire sans le communiquer à ses Officiers, luy répondit qu'il leur en feroit la proposition

Vasconcellos demande des vaisseaux au Vice-Roy.

dans le premier conseil de guerre que l'on tiendroit sur les affaires courantes.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1511.

La délibération de ce Conseil ne fut pas favorable à Vasconcellos. Le Vice-Roy luy en rendit compte, & luy dit, que tout ce qu'il y avoit eu d'Officiers, à qui il avoit fait part de sa commission pour passer à Malaca, luy avoient remontré d'une commune voix, que cette expédition ne se pouvoit faire qu'avec un grand nombre de voiles; qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'entreprendre avec de médiocres forces, ni d'y songer qu'avec un armement considérable, & qu'enfin, ce seroit affoiblir entièrement la flotte, risquer de perdre ce qu'on avoit gagné, & se mettre au hasard de ne pas prendre ce qu'on vouloit conquérir, s'il faisoit le moindre détachement; de sorte qu'Albuquerque, toujours circonspect à ne pas défobliger les Officiers, & sur tout ceux, qui, comme Vasconcellos, n'avoient pour but que la gloire de la Nation, tâcha de le persuader des solides raisons qu'il avoit de luy refuser des vaisseaux, ce qu'il n'auroit point fait sans un prétexte légitime. Mais pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy communiqua le dessein qu'il avoit formé, d'aller au devant de l'armée navale du Sultan d'Egipte, laquelle devoit bientost mettre à la voile, & luy proposa que s'il vouloit s'embarquer avec luy pour cette expédition, comme il avoit fait autrefois pour la conquête de Goa, il partageroit la gloire qu'il espéroit de remporter sur le Sultan, & qu'alors il pourroit retourner en Portugal, pour rendre compte au Roy de cette affaire, dont le succès ne seroit pas moins avantageux, ni moins agréable à Emanuel, que la vangeance que Vasconcellos projettoit de tirer de l'insolence des Malacans.

Le Vice-Roy  
les luy refuse.

Vasconcellos irrité de cette réponse, quoique très-équitable, s'abandonna au chagrin qu'il en conceut; il parla des longs services qu'il avoit rendus dans les armées du Roy; il se déchaisna contre Albuquerque; il osa même dire, puis qu'il s'opposoit si formellement aux ordres du Roy, en luy refusant des vaisseaux, pour aller vanger l'honneur & les in-

Chagrin entré  
de Vasconcel-  
los.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

terests de son Prince, qu'il partiroit malgré les obstacles que l'on y apportoit, & qu'il aimoit mieux mourir, en exécutant les ordres qu'il avoit reçus, que d'y contrevenir en déferant aux sentimens du Vice-Roy, & de son Conseil.

Le Vice-Roy  
rend une sévère  
Ordonnance  
sur ce fait.

La manière hautaine, & même peu respectueuse de Vasconcellos, à l'égard d'Albuquerque, jointe à l'extrémité où il vouloit, disoit-il, porter son ressentiment, obligea ce Vice-Roy de rendre une Ordonnance que l'on publia, par laquelle il défendit à Vasconcellos, & aux Officiers qui l'avoient accompagné, de lever l'ancre, à peine de bannissement, & aux Pilotes & aux Matelots, d'appareiller sans ses ordres, sur peine de la vie.

Evasion nocturne de Vasconcellos.

Vasconcellos obligé de céder à la rigueur de cette Ordonnance, qui luy ôtoit les moyens de trouver quelqu'un qui voulust le suivre ou luy obéir, s'y soumit à la fin, & changea de conduite & de langage. Ce fut un coup de politique pour mieux dissimuler son ressentiment. Il soutint ce personnage pendant un si long tems, que le Vice-Roy fut le premier à se persuader, que Vasconcellos avoit oublié sa résolution; mais dans le tems que l'on croyoit qu'il acquiesçoit avec le plus de docilité à l'Ordonnance d'Albuquerque, il suivit le conseil du Capitaine Jérôme Cerviche, & ils sortirent ensemble de la rade durant la nuit, dont l'obscurité ne luy fut pas moins favorable que le vent, qui le porta en peu de tems, bien loin de ce port. Cette nouvelle surprit le Vice-Roy, & il en fut tellement indigné, en voyant le mépris formel que Vasconcellos avoit fait de son autorité, qu'il ordonna que l'on mist à la mer plusieurs galères & frégates; qu'elles fissent sa même route; que les Officiers qui les commandoient le joignissent, en quelque lieu qu'ils le trouvassent; qu'ils le canonassent s'il poussoit sa rébellion jusqu'à la résistance, & même qu'ils le coulassent à fond.

On poursuit  
Vasconcellos,  
on le joint, &  
il se défend.

Encore que Vasconcellos eust profité du vent, & de l'avantage qu'il avoit sur les galères, & sur les frégates qui le poursuivoient, elles l'atteignirent néanmoins, & l'obligèrent de combattre, ou de se rendre. Le risque qu'il alloit

courir dans ce combat, le jettoit dans une fâcheuse incertitude ; mais aussi, la confusion qu'il auroit de n'avoir pas soutenu sa fuite par quelque action déterminée, luy fit préférer le malheur d'estre vaincu, à la honte de n'avoir osé se défendre. Dans cette cruelle extrémité, Vasconcellos prit brusquement son parti, & fit tirer sur les bâtimens qui faisoient sa mesme route, sans avoir égard au pavillon de Portugal, qu'ils avoient arboré. Les Officiers outrez de cette rebellion, répondirent à son feu avec tant de violence, que le gros mast de son vaisseau fut emporté d'un coup de canon, le bâtiment pris, & Vasconcellos fait prisonnier, & conduit à Goa.

On résolut dans le Conseil de guerre, qui fut tenu sur ce fait, que pour l'entretien de la discipline militaire, il falloit dresser un procès verbal de la contravention de Vasconcellos à l'Ordonnance du Vice-Roy, & de son évasion furtive du port de Goa, & qu'on le renvoyeroit en Portugal ; qu'au regard de Jérôme Cerviche, l'un des Capitaines qui s'étoit le plus intéressé pour Vasconcellos, il seroit condamné à perdre la teste, & les matelots à estre pendus. On en avoit déjà exécuté deux, quand les Ambassadeurs de Narsingue & de Cambaja, solliciterez par quelques Gentilshommes Portugais, de demander au Vice-Roy la grace de Cerviche & des autres matelots, l'obtinrent aussitost qu'ils l'eurent demandée, & dès-lors, la peine de mort prononcée à ces rebelles fut commuée en celle du bannissement ; les autres Officiers furent dégradés, & leurs emplois ayant été donnez, on les renvoya en Portugal.

Punition des  
Rebelles.

Un exemple de cette nature imposa beaucoup aux Goans. Le Vice-Roy qui jugea par la crainte qu'ils avoient de luy déplaire, que son pouvoir y étoit bien établi, se disposa à passer en Arabie, avec une flotte de vingt-trois vaisseaux. Quelques jours après qu'il eut mis à la voile, il essuya une si grande tourmente, qu'il fut obligé de relâcher dans le havre de Goa. Comme il vit que le vent ne changeoit pas, & que le tems de la navigation se passoit, il tint Conseil, & proposa d'aller à Malaca. Cet avis passa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Voyage du Vice-Roy à Malaca.

tout d'une voix, il remit à la voile; la flotte séjourna à Cochin. Pierre Fonseca de Castro, Meneide Alfonso, Simon le Vieux, & Antoine de Sala y demeurèrent avec un certain nombre de vaisseaux sous la conduite d'Emanuel Lacerda, qui en étoit comme le Général. On travailla pendant ce tems à radoubler les bâtimens, & à les pourvoir de tout ce qui pourroit leur estre nécessaire. Aussitost qu'on put mettre à la voile, ces vaisseaux rangerent la coste de Calécut, à dessein de combattre ceux qui arboreroient le pavillon de Calécut, & d'empêcher que les ennemis n'approchassent de Goa, pendant l'absence du Vice-Roy.

Edouard Mello est fait Amiral.

Les affaires étoient dans ces termes, quand Albuquerque donna la charge d'Amiral à Edouard Mello de Serpa. Après cette disposition le Vice-Roy remit à la voile, avec une flotte de dix-neuf grands bâtimens, & un équipage composé de huit cens Portugais, & de six cens Indiens. Il doubla le Cap de Comorin, qui est proche de Ceilan, prit un navire de Cambaja, qu'il rencontra, combattit, & gagna trois vaisseaux chargez de différentes marchandises, que l'on conduisit à Malaca, & fut enfin poussé dans le Royaume de Ceilan, par une violente tempeste, qui l'obligea d'aller mouiller dans le port de Pédir, qui en est dépendant, & où il séjourna.

La flotte vient mouiller devant Pédir.

Aussitost que le Roy du pais sceut l'arrivée d'Albuquerque, il luy envoya un de ses navires, avec tous les Portugais que Sequeria avoit laissez à Malaca. Jean Viégas, qui étoit de ce nombre, apprit à Albuquerque, que Bendara, oncle de Mamud Roy de Malaca, avoit conspiré contre son neveu, qu'il avoit été décapité, & que Nahodabégue, qui étoit un des principaux complices, & l'ennemi déclaré des Portugais, s'étoit retiré dans les Etats du Roy de Pacen, qui sont contigus, & mesme dépendans de celui de Malaca.

Le Vice-Roy, après avoir renouvelé l'alliance faite avec le Roy de Pédir, pendant son séjour devant cette ville, remit à la voile, & prit la route de Pacen. Il n'y fut pas long-tems sans s'aboucher avec le Souverain du pais, à qui il

demanda

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV.* 321

demanda de luy livrer Nahodabégue, ce Prince le luy promit; mais loin de tenir sa parole, il fit avertir cet homme de sortir promptement de ses Etats, & mesme il favorisa sa retraite. Cependant le Vice-Roy, à qui l'on ne rendoit aucune réponse sur la représentation de Nahodabégue, en fit reparler au Roy de Pacen. Comme on ne luy faisoit que des remises de la part de ce Prince, pour l'amuser, & pour procurer à ee traître, tout le tems qu'il luy falloit pour s'éloigner, le Vice-Roy, à qui l'on fit sçavoir que Nahodabégue n'étoit plus à Pacen, se mit à la mer, sans toutefois laisser rien pénétrer de ses desseins.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Albuquerque  
réclame Nahodabégue.

On l'avertit de  
sou évasion.

Albuquerque continuoit sa route, quand il rencontra un grand vaisseau de guerre, dont il ne connoissoit, ni le pavillon, ni les Officiers; ce qui luy persuada que c'étoit un bâtiment ennemi. Dans cette pensée il l'insulta; on s'y défendit avec tant d'opiniâtreté, que le Vice-Roy fut obligé d'employer tout son sçavoir-faire pour gagner ce vaisseau. Enfin il en vint à bout, & l'accrocha. Les Portugais sautèrent dedans; mais l'ayant trouvé tout en feu, ils en sortirent avec plus de précipitation qu'ils n'y étoient entrez, & crurent que ceux qui montoient ce vaisseau, avoient mieux aimé se bruler eux-mêmes, que d'estre faits prisonniers. On a sçu depuis, que cet embrasement n'étoit causé que par un feu artificiel, aussi facile à éteindre qu'à allumer, & plus propre à étonner ceux qui n'en connoissoient pas les effets, que nuisible dans les endroits qu'il paroissoit enflamer; de manière que par ce stratagème, les ennemis se tirèrent du péril où ils s'étoient veüs, & le vaisseau se sauva.

Mais ce qu'Albuquerque manqua d'un costé, il le recouvra de l'autre, parce qu'il découvrit du lieu où il étoit un grand bâtiment, qui selon l'usage de ces peuples, vogoit à voiles & à rames. L'envie qu'il avoit de s'en emparer, luy fit détacher aussitost deux de ses navires avec quelques esquifs, pour le reconnoître & pour l'accrocher, en cas que l'on ne se défendist pas assez pour les en empêcher. Les matelots effrayez des les premières volées de canon, qu'on



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Mort de Nahodabégue.

Orosius, liv. 7.  
Massée.

tira sur eux, se jetterent à la mer; mais si la crainte leur fit négliger la manœuvre de leur vaisseau, les soldats le défendirent avec une vigueur inconcevable. C'étoit le bâtiment de Nahodabégue, qui dans l'espérance d'obtenir sa grace du Roy de Malaca, alloit luy annoncer l'arrivée des Portugais. Cet homme qui n'avoit pas d'autre parti à prendre, que de se bien défendre, pour ne point tomber entre les mains des Portugais, ou de mourir les armes à la main, pour éviter une mort plus honteuse & telle qu'il méritoit: cet homme, dis-je, receut plusieurs blessures dans ce combat, & en mourut aussitost après. Le vaisseau ayant été pris, les Portugais étonnez de voir qu'il ne couloit pas une goutte de sang du cadavre de Nahodabégue, qui étoit encore sur le pont, en demanderent la raison aux soldats. Ils sceurent alors que ce Capitaine portoit sur luy l'os d'un poisson nommé *Cabi*, lequel a la propriété d'empêcher l'effusion du sang des plus profondes blessures; ce qui se trouva si véritable, qu'aussitost qu'on luy eust osté le bracelet où cet os étoit enchaîné, le sang sortit avec abondance du corps de Nahodabégue, & toutes ses playes s'ouvrirent.

Le Vice-Roy continua sa route, & prit deux autres bâtimens qui venoient de Malaca. Il rencontra encore le mesme vaisseau qui s'étoit sauvé à la faveur de ce prétendu incendie. Le Capitaine de ce navire, sans se mettre en état, ni d'attaquer, ni de se défendre, envoya dans un brigantin deux de ses principaux Officiers, qui, en approchant de la flotte, demanderent à parler au Vice-Roy, ou au Général qui la commandoit en son absence. Albuquerque averti de ce qui se passoit, voulut qu'on fît monter ces deux Officiers sur son bord. Après qu'ils l'eurent salué avec beaucoup de respect & de soumission, ils luy dirent, que les Indes étant remplies du bruit de ses exploits, & de la puissance des Portugais, ils se sentoient un grand empressement d'estre connus d'une si généreuse Nation; qu'ils faisoient profession des armes, sans qu'on pût leur reprocher, ni d'avoir écumé les mers, ni d'avoir cherché dans les profits du commerce les moyens de faire leur fortune, & qu'ils espéroient qu'il prendroit

la défense de Sultan Zainal, Roy de Pacen, & leur véritable Prince, contre un usurpateur redoutable, qui l'avoit réduit à luy abandonner son trône & ses Etats. Ils ajoutèrent à cette remontrance, que leur attachement à leur Souverain, les ayant excitez d'aller demander du secours aux habitans de l'Isle de Java, ils avoient rencontré la flotte de Portugal, contre laquelle ils s'étoient veus obliger de se défendre, & que comme ils ne s'étoient tirez d'affaire, que par l'incendie qui avoit paru dans leur vaisseau, ils se flattoient qu'il n'en auroit aucun ressentiment, & qu'il ne refuseroit pas son secours, ni le Roy de Portugal sa protection, à un Prince persécuté.

Albuquerque écouta cette proposition avec beaucoup de plaisir & d'humanité, & s'engagea de secourir Zainal puis qu'il étoit injustement opprimé; mais en attendant que les ordres fussent donnez pour exécuter ce que le Vice-Roy promettoit, il députa Ferdinand Andrada vers le Roy de Pacen, pour l'assurer qu'il se rendroit bientôt auprès de luy en intention de consommer par luy-mesme, ce qui n'avoit encore été que projeté avec ses Officiers.

Andrada que l'on introduisit auprès de Zainal, le trouva dans un état si indigne de la majesté Royale, qu'il en fut touché. La relation qu'il en envoya au Vice-Roy, luy inspira tant de compassion, qu'il partit pour se rendre au lieu où le Roy de Pacen s'étoit réfugié, & peu de tems après son arrivée, ils conclurent & signèrent un traité d'alliance. Albuquerque s'engageoit à remettre Zainal en possession de ses Etats, pourvu qu'il reconnust le Roy de Portugal pour son Souverain, & qu'il promist de luy payer tous les ans par forme de tribut, une certaine quantité d'or exprimée par le traité. Zainal y ayant consenti, monta sur le vaisseau du Vice-Roy; la flotte prit la route de Malaca, & alla mouiller dans une rade qui n'en est éloignée que d'un quart de lieu.

Les vaisseaux qui étoient à l'ancre dans ce port, & qui appartenoient en partie au Roy de Malaca, appareillerent aussitôt que les Portugais y furent entrez. Ce procédé déplut

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Le Vice-Roy  
envoye Andra-  
da au Roy de  
Pacen.

Alliance faite  
avec ce Prince.

Il devient tri-  
butaire d'Ema-  
nuel.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

On avertit le  
Vice-Roy des  
desseins du Ma-  
lacan.

à Albuquerque. Voulant en prévenir les suites, qui n'auroient pas été avantageuses à sa réputation, ni à celle des Portugais, il fit publier qu'il ne venoit point pour exciter aucun trouble, & qu'il ne reconnoistroit pour ennemis, que ceux qui se déclareroient contre-luy. Cette assurance artira au Vice-Roy, la confiance de quelques Capitaines Chinois, qui l'avertirent des ordres secrets que Mamud, Roy de Malaca, avoit donnez pour déclarer la guerre aux Portugais, aussitost qu'ils paroistroient dans ses Etats, & pour preuve que leurs avis étoient fort sincères, ils luy offrirent leurs vaisseaux & leurs services, en cas qu'il en eust besoin pour renforcer sa flotte. Une offre si généreuse méritoit bien qu'on en eust de la reconnoissance. Le Vice-Roy qui vouloit leur témoigner la sienne, les voulut regaler sur son bord. Ces Capitaines se sentant honorez de cette invitation, s'y rendirent au jour qu'on leur avoit marqué. Ce fut là, qu'après avoir parlé du caractère des Malacans, qu'ils regarderent comme des perfides, ils se firent reconnoistre pour les cinq Officiers Chinois, qui autrefois avoient donné un pareil avis à Sequeria, pendant son séjour dans ce même port, où ils s'étoient trouvez pour lors. Le Vice-Roy, qui après cela n'eut plus lieu de douter que les choses ne fussent telles qu'on les luy exposoit, regarda ces Officiers comme ses amis, & se reposa entièrement sur leur probité & sur leurs conseils.

Comme Mamud avoit ses vœux, & qu'il ne pouvoit les faire réussir qu'en temporisant, il tâchoit d'amuser le Vice-Roy par de belles espérances. Ce Prince politique & rusé, ne doutoit pas que les Portugais n'eussent conservé le souvenir des dangers qu'ils avoient courus dans le remis que Sequeria étoit à l'ancre dans le port de Malaca; aussi leur retour dans ce pays luy causoit-il de véritables allarmes. D'ailleurs, il n'avoit point assez de vaisseaux pour composer une flotte qui fust en état de résister à celle des Portugais; ce qui luy fit prendre le parti, en attendant qu'il eust reçu du secours, d'envoyer un de ses principaux Officiers au Vice-Roy, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit

de l'insulte que l'on avoit faite à Sequeria, & pour luy dire, que Bendara qui en étoit auteur, l'avoit expiée par sa mort, quoi-qu'il fust oncle de Mamud, & qu'enfin, ce Prince se persuadoit qu'une satisfaction de cette nature devoit suffire au Vice-Roy, pour luy marquer son empressement à s'unir avec luy; ce qu'il étoit prest à luy confirmer par une solide paix.

Quoique cette proposition fust incertaine & vague, Albuquerque la receut; mais avec cette restriction, qu'on luy restitueroit les prisonniers, & les effets qui avoient été pris lors que l'on avoit conspiré contre-luy, & que l'on avoit insulté Sequeria, sinon, qu'il ne pouvoit entendre à la paix, ni au renouvellement d'aucune alliance. L'Officier de Mamud étant retourné à Malaca, pour luy rendre compte de sa négociation, & pour luy communiquer la réponse du Vice-Roy, en partit aussitôt, avec ordre d'asseurer Albuquerque, que les Portugais qu'on avoit faits prisonniers, n'avoient point été traitez sur ce pied; qu'on leur avoit permis de s'aller établir en tels lieux qu'ils avoient voulu choisir dans ses Etats, sans qu'on eust usé d'aucune violence pour les contraindre d'embrasser le Mahométisme, & qu'ainsi il ne pouvoit les représenter, comme le Vice-Roy sembloit l'exiger de luy; qu'à l'égard de leurs effets, il protestoit, que ni luy ni ses sujets, n'en avoient point profité, & que la plus grande partie avoit été employée pour l'entretien, & pour la subsistance des Portugais qui avoient été pris.

Cette négociation se faisoit avec si peu d'apparence de bonne foy de la part de Mamud, qu'il n'y avoit pas lieu qu'elle deust avoir un bon succès. Le Vice-Roy en étoit convaincu, non seulement par les avis des Officiers Chinois, mais encore par les lettres d'Arauge, qui luy confirmoit la duplicité du Malacan. On sçavoit que ce Prince n'attendoit que l'arrivée des vaisseaux qu'il faisoit construire ou radoubber dans l'un de ses ports, & les troupes auxiliaires qu'on luy avoit promises, pour déclarer la guerre aux Portugais. Quoi-qu'il en eust déjà sur pied d'assez nombreuses, & que

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Duplicité du  
Malacan.

Albuquerque  
luy prescrit les  
conditions de  
cette alliance.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

son artillerie fust considérable, toutefois, il ne se sentoît pas assez de hardiesse pour rien entreprendre, à moins qu'il ne fust de beaucoup supérieur à ses ennemis.

Le Vice-Roy que l'on informoit des plus secrettes intentions de Mamud, se tenoit seulement sur ses gardes, & ne faisoit aucun mouvement, voulant par là persuader aux nations qui trafiquoient actuellement à Malaca, qu'il n'y étoit pas venu pour interrompre le commerce, ni pour troubler la paix des Royaumes, comme on l'avoit publié dans les autres pais où il avoit abordé; mais seulement pour devenir l'ami commun de ces différens peuples, & pour former des alliances avec leurs Rois.

Le Roy de Pa-  
cen se dése  
d'Albuquerque  
& se joint à  
Mamud.

Comme Zainal, qui avoit été témoin de tous ces mouvemens, ne pénétoit point dans cette politique, il craignit d'en estre la dupe, s'il continuoît à se reposer sur la parole du Vice-Roy; ce qui le déterminâ brusquement à se liguier contre luy, & à s'aller ranger du parti de Mamud. Albuquerque, qui de sa part n'avoit plus rien à ménager, crut qu'il étoit tems de lever le masque, & que s'il prévenoit les ennemis avant qu'ils fussent secourus, quoique déjà supérieurs à ses troupes, il répandroît l'épouvante parmi eux. Plein de cette résolution, il commença à faire les dégâts; il fit mettre le feu à quelques maisons bâties sur le bord de la mer, & commanda qu'on en usât de mesme dans les trois vaisseaux de Cambaja, qui étoient à l'ancre devant Malaca.

Le Vice-Roy  
fait quelques  
hostilités.

Les Barbares qui s'attendoient depuis long-tems à cette hostilité, étoient continuellement sous les armes. La disposition où les deux partis se trouverent donna lieu à un combat; les ennemis vouloient éteindre le feu qui s'augmentoît à veüe d'œil, & les Portugais empeschoient que personne n'approchast pour y donner du remède. Cette scène se passoit en présence de Mamud, que ses peuples persécutoient pour envoyer vers le Vice-Roy, avant que les Fauxbourgs fussent entièrement consumez, & que l'incendie eust gagné la ville.

Le Roy de Malaca pressé par le murmure de ses sujets,

& par le péril qui le menaçoit, fit venir Arauge, & l'envoya à Albuquerque pour le faire souvenir qu'ils étoient en pourparler de paix, & que l'irruption qu'il faisoit le surprenoit d'autant plus, qu'il passoit dans son esprit pour un brave Capitaine & fidelle à sa parole; qu'il le prioit d'ordonner que ses troupes se retirassent, & que l'on cessast de porter plus loin l'incendie, sinon qu'il s'en vangeroit sur sa flotte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Le Malacantâche de l'adoucissement.

Le Vice-Roy comprit par ce langage, que les ennemis manquoient de fermeté. Comme il n'avoit tenu cette conduite, que pour sonder leur courage, il défendit que l'on portast plus avant le fer & le feu, & voulut qu'on s'en rinsât aux maisons réduites en cendres, & aux vaisseaux consummez, pour ne point passer pour un homme, sur la parole de qui il ne falloit pas compter; ce qui dans la suite auroit été d'une terrible conséquence. Mamud de son côté s'estimoit fort heureux d'en estre quitte pour quelques maisons, & pour quelques navires, dont il se promettoit de se dédommager amplement, quand la flotte qu'il attendoit seroit arrivée. Ce fut dans cette espérance qu'il refusa aux vaisseaux marchands, qui étoient à l'ancre dans le port de Malaca, la permission d'en sortir; il vouloit s'en servir en cas qu'il en eust besoin, & quand il feroit son irruption sur les Portugais. Albuquerque en usa avec la mesme circonspection à l'égard des Capitaines Chinois, qu'il pria de ne point mettre à la voile, jusqu'à ce qu'il y eust une décision entre les Barbares & luy.

Albuquerque  
déserte à la  
prière.

Le Vice-Roy  
& le Malacan  
usent de pré-  
voyance.

On en étoit dans ces termes, quand le Vice-Roy fit dire à Mamud, que s'il persistoit dans le dessein de traiter de paix, & d'alliance avec le Roy de Portugal, il luy assignast un lieu commode & avantageux pour faire construire une Citadelle, où il pût mettre ses troupes & ses effets à couvert de l'insulte de ses ennemis. Mamud manda au Vice-Roy, qu'il en laissoit le choix à sa disposition, & le pria de luy envoyer le plan du Fort qu'il projettoit de faire bâtir, afin qu'il y contribuast autant qu'il le pourroit pour en avancer la construction. Il n'y avoit rien de plus avan-

Proposition de  
bâtir une Cita-  
delle à Malaca.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Le Roy de Ma-  
laca change de  
sentiment.

tageux que cette permission ; mais on y trouva de grandes difficultez, quand il fallut mettre la main à l'œuvre, Mamud en faisoit naître tous les jours de nouvelles. Comme cette négociation n'avoit roulé que sur des paroles, sans avoir eu aucun effet, le Vice-Roy se rebuta, & prit le parti de faire descente vers le pont, qui d'un costé est défendu par la Citadelle de la ville, & de l'autre par une Mosquée qui en est voisine, où les Mahométans s'étoient retranchez.

Ce Prince se re-  
tranche, & ar-  
me pour sa dé-  
fense.

Les corps de garde qu'ils avoient posez aux environs du pont, & les batteries qu'ils y avoient dressées, en rendoient l'abord très-difficile. Cela n'empêcha pas néanmoins, que les Portugais ne profitassent de l'occasion du flux de la mer, dont les eaux venant à remplir le canal de la petite rivière, sur laquelle ce pont étoit bâti, contribuèrent beaucoup à bien faire succéder les desseins qu'ils avoient formez. Si les habitans de Malaca, dont le nombre faisoit la principale force de cette ville, eussent été gens de guerre, & bien disciplinez, au lieu que ce n'étoit que gens de trafic, les Portugais auroient été plus long-tems devant Malaca, avant que de l'emporter ; mais la populace déjà troublée par la crainte du péril, étoit peu susceptible de discipline militaire ; & quoique Mamud eust renforcé la garnison de cette ville, & qu'il en eust donné le gouvernement au Prince Alodin, qui étoit son fils, toutefois, on ne comptoit pas beaucoup sur les protesses de ce jeune Prince. Enfin, le Malacan avoit fait armer & équiper des éléfans, qui devoient porter de petites Citadelles ambulantes pleines de soldats choisis, & avoir résolu d'en monter un quand le combat seroit commencé, pour y défendre en personne son Royaume & ses sujets.

Le Roy de Pa-  
nen se joint à  
celuy de Mala-  
ca.

Il n'en étoit pas ainsi des troupes qui étoient sous la conduite du Roy de Panen, gendre de Mamud. On connoissoit la valeur de ce Prince, & pour peu que ceux qui devoient combattre sous ses ordres voulussent agir, ou qu'ils fussent secondez, le Panenois avoit lieu d'en espérer une bonne issue ; aussi avoit-il réservé ses troupes pour les en-

voyer

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV. 329*

voyer aux endroits où le péril seroit plus grand, & où l'attaque se feroit avec plus de chaleur.

Si les ennemis avoient pris de si bonnes précautions pour se bien défendre, Albuquerque s'étoit disposé à les attaquer avec toute sa vigueur ordinaire, & avoit partagé ses troupes en deux petits corps d'armée. Ferdinand Andrada, & Jean Lima, devoient commander l'un de ces corps, & avoient ordre d'aller insulter le pont du costé de la Mosquée. Le Vice-Roy qui se reservoit la conduite du second corps, pour marcher vers l'autre bout du pont du costé de la ville, fit un détachement de quelques frégates & de quelques galères Portugaises, pour aller reconnoître la place; mais le feu des ennemis les ayant empêchées d'en approcher autant qu'il eust été nécessaire, le Vice-Roy se détermina à commencer son attaque. Les ennemis se défendirent si long-tems & si courageusement, qu'il n'y avoit que les Portugais capables de ne se point rebuter d'une pareille entreprise; mais comme l'intrépidité n'étoit pas égale parmi les Barbares, que le canon des Portugais avoit épouvanté, Albuquerque les chassa de leur poste, & les poursuivit jusque sur le rivage. Cependant Andrada & les autres Officiers qui l'accompagnoient, parvinrent jusqu'au bout du pont qu'ils devoient attaquer, & les ennemis firent par tout un feu égal. Cette opiniâtreté auroit à la fin embarrassé les Portugais, si elle eust duré davantage, car il ne leur restoit pas assez de monde pour continuer leurs attaques; mais les Barbares qui s'apperceurent que leur résistance ne faisoit qu'augmenter la fureur & l'animosité des Portugais, lâcherent le pied, & perdirent courage. Andrada se signala dans cette journée, & les Serra de si près, qu'il les repoussa jusque dans leurs retranchemens.

Enfin, les ennemis que l'on poursuivoit de toutes parts, se retirèrent dans Malaca. Mamud qui étoit à la teste d'un petit corps de reserve, pour soutenir ceux que l'on presseroit davantage, & pour rallier ceux qui auroient plié, trouva ses troupes fugitives & errantes dans les ruës de la ville. Il les rassembla autour de l'éléfant qu'il montoit; il

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Albuquerque  
se dispose pour  
aller attaquer  
les ennemis.

Les ennemis lâ-  
chent le pied.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Vigoureuse &  
singulière rési-  
stance de Ma-  
mud.

se mit dans la tour que cet animal portoit. Plusieurs autres élefans qui étoient plastronnez sur le poitrail & sur les flancs se réunirent, & formèrent une espèce d'escadron. On avoit attaché des lames de sabres à leurs trompes, dont le mouvement joint à la force, eut bientôt éclairci les premiers rangs des Portugais, qui s'étoient mis en bataille dans la grande place de Malaca. Comme ils ne s'attendoient pas d'avoir à faire à des animaux si redoutables, ils en furent d'abord étonnez; mais enfin ils prirent brusquement leur parti, & changerent le dessein de combattre, en celuy d'attaquer ces élefans, de la même manière qu'ils auroient fait une place, ils les investirent. Ferdinand Gomez de Lemos les insulta du costé droit, & Vasco Ferdinand Coutigno les prit du costé gauche; le feu qu'ils firent se trouvant égal par ces deux endroits, ils les blessèrent au défaut de leurs armes. Ces élefans se sentant blessés entrèrent en furie; ils ne connurent plus la voix de leurs guides, & reculèrent avec plus d'impétuosité sur les ennemis, qu'ils n'avoient avancé jusque là sur les Portugais; de sorte que Mamud se vit obligé de descendre de la tour, & de combattre à pied jusqu'à ce qu'il eût gagné son Palais, dont ses gardes tâchoient de luy frayer le chemin pour mettre sa personne en seureté. Ce fut dans cette occasion que ce Prince fut blessé à la main; mais on ne le dit point aux troupes, de peur d'augmenter leur déroute par la consternation où elles auroient été si on eût rendu cette nouvelle publique.

Blessure & dé-  
faite de ce  
Prince.

Albuquerque  
fit mettre le  
feu dans quel-  
ques maisons.

Pendant ce combat qui dura tout le jour, le Vice-Roy fit mettre le feu aux maisons les plus proches des corps de garde qu'il avoit posés aux extrémités du pont, & à l'entrée de la ville. Il craignoit que les Malacans venant à se rassembler ne s'en emparaissent, & qu'ils ne s'y retranchassent pour insulter avec plus d'avantage les Portugais qui occupoient les postes les plus avancez.

Il fit attaquer  
le Palais de  
Mamud.

Cet ordre ayant été régulièrement exécuté, les Portugais marchèrent à l'attaque du Palais. Elle commença dès le point du jour, & dura jusqu'à midy sans discontinuer, & sans que l'un ou l'autre parti eût d'autre avantage que

celuy d'avoir bien attaqué, & de s'estre bien défendu. Comme l'ardeur du soleil est insoutenable dans ce país, à ceux qui n'y sont point accoustuméz, & que d'ailleurs, le Vice-Roy voyoit que ses troupes étoient épuisées par la durée du combat, il fit battre la retraite, & remena ses gens dans les postes qu'ils occupoient sur le pont & auprès de la ville, pour estre micux en état de revenir à la charge le lendemain, avec de nouvelles & de plus nombreuses troupes.

Cependant la plupart des Malacans, qui se voyoient à la merci des Portugais, & qui craignoient de se trouver au fac de leur ville, abandonnerent leurs effets & leurs familles, & se sauverent durant la nuit. Le Roy de Panen, quoique gendre de Mamud, en usa de mesme, malgré les obstacles que le Roy son beaupere, & la Princesse sa femme y formèrent. Enfin, la consternation devint si générale, que ceux qui ne prirent pas la fuite, se rangerent du costé des Portugais. Raja Utimur, fils du Souverain de Java, fut de ce nombre, & emmena avec luy toutes les troupes qu'il avoit fournies à Mamud, & dont ce Prince avoit renforcé son armée.

Quoique ces divers contretens portaissent un grand préjudice aux espérances du Roy de Malaca, il les soutint d'un air fort héroïque. Il feignit de se pouvoir bien passer de ceux qui étoient assez lâches pour le quitter; il donna ses ordres avec une aussi grande tranquillité, que si toutes choses luy eussent bien réussi; il renforça tous ses corps de garde, & d'hommes & d'artillerie; il fit miner les principaux chemins par où l'on devoit l'attaquer, & ordonna qu'on parsemast les autres de pointes de fer empoisonné. Les Portugais ne seroient jamais échapez à tant de dangers, sans l'avis que leur en donna un Indien nommé Ninachet, qui de tout tems avoit eu beaucoup d'affection pour eux.

Albuquerque différa donc l'exécution du dessein qu'il avoit formé, d'attaquer le Palais de Mamud du costé de la ville, & tourna ses principaux efforts du costé de la mer. Pour cet effet, il se servit du vaisseau de Sultan Zainal, qu'il fit couvrir de matelas piquez les uns sur les autres,

ANS 1511.  
J. CHRIST.  
1511.

Évasion du Roy  
de Panen & de  
quelques Mala-  
cans.

Généreuse ser-  
meté de Ma-  
mud, & nou-  
veaux prépara-  
tifs de ce Prin-  
ce.

Un Indien en  
avertit Albu-  
querque.

Sur cet avis le  
Vice-Roy préd  
d'autres mesu-  
res.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

& border de sacs à terre, pour servir de parapet aux soldats, & pour les mettre à l'abri du canon des Barbares. Ce navire ne pouvant faire canal, que quand la marée seroit plus haute, les ennemis eurent le tems de fabriquer de certains rouleaux faits de bois qu'ils creuserent par dedans, & qu'ils remplirent de feux d'artifice, meslez avec des éclars de fer, & des grapins de mesme matière, afin qu'ils s'attachassent aux vaisseaux, & qu'ils y missent le feu; & que venant à crêver, ils tuassent ceux qui seroient aux environs. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne formassent leur grande attaque du costé du pont, ils y portèrent de grosses pièces de bois, à dessein de les pousser de haut en bas sur les vaisseaux qui en approcheroient, pour les briser, & pour les couler à fond.

Le Vice-Roy, à qui tout ce projet avoit été révélé par Ninachet, avoit pris ses mesures pour remédier à tout ce que les Barbares avoient imaginé pour les abîmer, & pour les perdre. Il avoit ordonné à plusieurs de ses gens d'artillerie, d'arracher à coups de crochets les feux d'artifice qui s'attacheroient aux vaisseaux, & avoit posté de l'infanterie sur le rivage, pour obliger les ennemis, par un feu continuel de mousqueterie, de s'éloigner de ses vaisseaux, & de leur laisser le passage libre pour avancer du costé du pont.

L'action commençoit, quand Antoine d'Abrey commandant le vaisseau qui devoit en approcher davantage, recut un coup de mousquet qui luy perça les deux jouës. Albuquerque voyant que cette blessure mettoit d'Abrey hors d'état de commander & de combattre, voulut donner la conduite de ce bâtiment au Lieutenant de ce Capitaine; mais d'Abrey s'y opposa, & demanda par grace au Vice-Roy, qu'un autre ne luy ôtast pas la gloire de cette action, & qu'à l'égard de sa blessure, elle n'étoit pas assez considérable pour l'empêcher de commander & d'agir; ce qu'il fit avec beaucoup de présence d'esprit & de courage; de sorte que quand la marée fut assez haute pour approcher du pont, les Portugais le firent malgré toutes les précautions des ennemis.

D'Abrey, quoique blessé, exécute l'ordre qu'on luy avoit donné.

La nuit sépara les combattans, sans toutefois finir le combat. Aussitôt que le jour eut paru, le Vice-Roy fit recommencer ses batteries, & causa beaucoup de desordre & de dommage parmi les Barbares. Enfin les Malacans, intimidés & affoiblis par le grand nombre de gens qu'ils avoient perdus, abandonnerent la Mosquée; les Portugais y entrerent, tandis qu'Albuquerque chassa les ennemis d'un autre Fort situé près de la ville.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Le Vice-Roy se voyant maistre du pont & de quelques maisons échappées à l'incendie, donna ordre que l'on montast des petites pièces de campagne sur le comble de ces maisons, qui sont bâties en terrasse. Il en fit des espèces de cavaliers, d'où l'on battit le reste de la ville, tandis que plusieurs vaisseaux legers, & quelques esquifs qu'il avoit fait mettre à la mer pour s'assurer de la rivière, débarquerent leurs troupes pour aller attaquer le Palais où Mamud s'étoit retiré.

Le Vice-Roy  
s'empare du  
pont.

Les Portugais comptoient déjà ce Prince au nombre de leurs prisonniers, & regardoient le pillage de son Palais, comme un des meilleurs moyens qu'ils eussent encore eus de faire fortune, depuis que la guerre étoit commencée; mais ils furent bien étonnez, quand ils n'y trouverent personne. Le Malacan en étoit sorti, & avoit fait emporter dans les bois & dans les montagnes, les plus précieux effets de sa Couronne. Les soldats outrez d'avoir manqué leur coup, & d'estre privez d'un si riche butin, s'en vangerent en mettant le feu dans le Palais. De-là, ils marcherent vers la ville, où ils entrerent sans peine. Le pont & la Citadelle qui la couvroient, ayant été pris, ce qui y resta de troupes, loin de se défendre, n'eut pas même la force de se sauver. Dans cette consternation générale, il ne fut pas difficile au Vice-Roy de poser des corps de garde dans les principaux quartiers de Malaca, & de mettre des sauvegardes dans les maisons de Raja Utimur, de Ninacher, & des autres partisans des Portugais. Il donna à ses troupes le pillage des autres maisons, & dédommagea par là ses soldats des fatigues qu'ils avoient essuyées dans cette conquête.

Prise du Palais  
de Mamud.

Le Vice-Roy  
donne quelques  
maisons en pil-  
lage à ses sol-  
dats.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

On trouve une  
nombreuse ar-  
tillerie dans  
Malaca.

Mais comme les Malacans ne laisserent que ce qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter, on trouva trois mille pièces de canon parmi les choses qu'ils avoient abandonnées; l'arsenal étoit pourveu d'une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, & fourni d'un prodigieux nombre d'armes. Il y avoit aussi plusieurs machines propres pour l'artillerie & pour les coups de main, dont l'usage, & même la forme, étoient entièrement inconnus aux Européens. On fit conduire sur les vaisseaux Portugais, tout le canon & toutes les munitions dont on avoit besoin, le reste demeura dans Malaca. Enfin le butin fut si considérable, que le quint qui appartenoit à Emanuel, fut racheté par des Marchands, qui en payerent cent mille écus d'or, dont on convint avec eux pour cet effet.

*Maffée, Hist.  
des Indes, l. 5.  
ch. 1.*

Une si grande conquête, & tant de richesses; une si belle ville & tant de gloire, ne coûtèrent cependant la vie, qu'à un fort petit nombre de Portugais, en comparaison de la perte que firent les Barbares. Il ne s'agissoit plus après cela, que de gagner la bienveillance de ces peuples, qui jusque-là avoient toujours regardé les Portugais comme des tirans; soit par rapport au commerce, soit à l'égard de la Religion & des mœurs. C'est à quoy le Vice-Roy s'appliqua; mais avant que de toucher aux affaires temporelles, il tourna ses premiers soins à faire élever une Eglise sous le titre de l'Annonciation de la Sainte Vierge, & ensuite il donna des ordres pour la construction d'une Citadelle, à laquelle on travailla avec une diligence incroyable. Il en donna le gouvernement à Rodrigue Patalim, & accorda une amnistie générale aux Marchands qui étoient sortis de Malaca, où il offrit de les recevoir pour y reprendre le cours de leur trafic. Il fixa les droits & les tributs qu'on devoit payer au Roy; il gratifia Utimur, & Ninachet, des deux principales judicatures; il attribua au premier la connoissance des différens qui surviendroient parmi les Sarrafins, & chargea le second, qui étoit Malacan, du soin de juger les affaires des nations étrangères, que le commerce ou la curiosité auroient attirées dans cette ville; il fit détruire les tombeaux

Le Vice-Roy  
fait bâtir une  
Eglise, & con-  
struire une Ci-  
radelle à Mala-  
ca.

Il fait plusieurs  
Reglemens.

des anciens Rois de Malaca; il ordonna que les materiaux seroient employez au bâtiment de l'Eglise & à la construction du Fort; il fit publier dans les lieux des environs, que ceux qui voudroient s'établir dans Malaca, y seroient receus de quel pais qu'ils vinsent, & de quelque nation qu'ils fussent. Enfin, il y attira un si grand nombre d'Etrangers, que la plûpart d'entre-eux vinrent s'établir à Malaca, pour vivre sous une domination aussi tranquille que celle d'Emanuel.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Les Etrangers  
viennent s'y é-  
tablir par colo-  
nies.

Bien que le Vice-Roy semblast s'attacher uniquement à donner des ordres dans la ville, il ne s'occupoit pas moins de ce que Mamud en devoit penser, & de ce qu'il pouvoit faire pour se remettre en possession de ce que les Portugais venoient de luy enlever, ou du moins pour les inquiéter dans le commencement de leur établissement à Malaca. Les soins qu'Albuquerque s'étoit donnez de s'en faire instruire, ne furent pas inutiles. Ceux qu'il avoit mis en campagne pour observer les ennemis, découvrirent que Mamud avoit fait de nouvelles levées, & qu'il s'étoit retranché dans un lieu avantageux situé sur la mesme rivière qui passe dans cette ville. De plus, ils l'avertirent, que si on luy laissoit le tems de se fortifier dans ce poste, qui n'en étoit éloigné que de quinze lieues, on auroit peut-estre beaucoup de peine à les en chasser, à moins que l'on n'y marchast avec une armée, ce qui dans la suite deviendroit très-préjudiciable aux Portugais, par l'affoiblissement où l'on mettroit la garnison de Malaca. Le Vice-Roy goûta cet avis comme fort important à sa gloire & à sa nation, & détacha aussitôt quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie, pour aller chasser les Barbares du lieu qu'ils fortifioient, & pour ruiner leurs travaux. Cet ordre ne fut pas plûtôt donné qu'on l'exécuta. Les Portugais tombèrent avec tant d'impétuosité sur les troupes du Malacan, qu'elles furent entièrement défaites, les travaux ruinez, & tout leur bagage pris, avec sept éléfans que l'on conduisit à Malaca.

On découvre  
que Mamud  
s'étoit nouvel-  
lement retran-  
ché.

Les Portugais  
le chassent de  
ce poste.

Ce nouvel échec joint au chagrin que Mamud ressentoit de n'avoir point fait la paix avec Emanuel, le jetta dans

Mort de Ma-  
mud.

# 336 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Notables chan-  
gements arrivez  
après cette  
mort.

L'Amiral de  
Mamud offre  
ses services au  
Vice-Roy.

un si violent emportement contre le Prince Alodin son fils, & contre les autres Officiers de sa cabale qui s'y étoient opposés dans le Conseil, qu'il en mourut de douleur. Cette mort fut un nouveau prétexte à ces peuples pour se ranger du costé des Portugais. Lansfaman qui avoit rempli la fonction d'Amiral pendant les derniers tems du règne de Mamud, se servit comme les autres, de l'occasion, & fit demander à Albuquerque, s'il vouloit le recevoir au service du Roy de Portugal. Le Vice-Roy, qui estimoit la valeur jusque dans ses propres ennemis, fit dire à Lansfaman qu'un homme de son mérite étoit toujours bien receu dans quelque parti qu'il voulust prendre; parce que l'on devoit compter sur sa fidelité & sur sa parole. Enfin, il l'assura que le Roy auroit pour luy autant d'estime qu'en devoit attendre un homme, qui d'ailleurs s'étoit distingué par ses actions & par ses emplois.

On l'en dégoû-  
te par adresse.

Cette nouvelle étoit si avantageuse à Lansfaman, que les principaux d'entre les Malacans, qui pouvoient aspirer aux plus grands emplois dans Malaca, en prirent de l'ombrage. Ils se persuaderent que Lansfaman les en éloigneroit, s'il ne le dégoûtoient d'entrer au service d'Emanuel. Pour cet effet, ils luy firent tenir une lettre anonime; ils l'avertissoient par cette lettre, de ne se point reposer sur les offres obligantes d'Albuquerque, & l'assureoient qu'en voulant faire sa fortune, il exposoit sa vie contre laquelle on avoit déjà conspiré pour empêcher son élévation. Lansfaman donna dans cet avis, & se persuada qu'il ne connoissoit pas assez le génie des Portugais, pour s'abandonner si indifféremment à leur bonne foy.

On frappe de  
nouvelles mon-  
noyes à Mala-  
ca.

Albuquerque voyant que l'autorité du Roy s'établissoit de jour en jour dans Malaca, crut qu'il étoit tems de travailler à y faire frapper de la monnoye, au coin des armes de Portugal; mais comme il falloit pour cela ramasser les différentes espèces du pais, & en faire une fonte générale pour en fabriquer de nouvelles qui fussent d'or, d'argent & d'étain, il exposa par l'Ordonnance qu'il rendit, que le Roy n'avoit point d'autre veuë en cette occasion, que d'applanir les diffi- cultez

cultez qui se rencontreroient infailliblement dans le commerce, avec des Marchands de différentes nations, & que chacun d'eux apportant des monnoyes de leurs païs, ils ne payeroient le prix des denrées qu'ils acheteroient, qu'en espèces étrangères, à moins qu'ils ne se vissent obligez par une loy qui seroit commune à tous les traficans, de les convertir en celles du païs. Cette raison étoit trop plausible pour y résister; chacun s'y soumit, & par ce moyen on se vit délivré de la peine de recevoir, de rendre, & de compter autant de sorte de monnoyes qu'il y auroit de nations dans la ville ou sur le port. Ainsi les Malacans reçurent aussi favorablement cette nouveauté, que le Vice-Roy craignoit qu'ils ne la receussent mal; sur tout dans les premiers tems d'une domination naissante. Quand celle d'Emanuel fut donc entièrement affermie dans Malaca, Albuquerque se donna toute sorte de soins pour répandre la nouvelle de cette conquête dans les païs les plus éloignez. Le Roy de Siam fut un des premiers qui le sceut par Edoüard Ferdinand, que le Vice-Roy luy envoya; & aussi-tost ce Monarque députa un des principaux de sa Cour pour en venir féliciter Albuquerque, & pour le porter à ménager une alliance, entre le Roy de Portugal & luy. Cette députation fut un surcroist d'honneur & de plaisir pour le Vice-Roy, luy qui ne desiroit pas avec moins d'empressement que ce Prince, de voir les Siamois unis avec les Portugais. Plein de ce désir, il chargea Antoine Miranda d'Azévedo, & Edoüard Coëlle, de faire ce trajet, & leur donna d'amples pouvoirs pour conclurre une alliance solennelle avec le Roy de Siam. Cependant on se fit des presens de part & d'autre; le Siamois envoya à Albuquerque, une coupe, & une épée d'or, avec une pierre précieuse de grand prix. Les Envoyez Portugais, pour répondre autant qu'ils le pouvoient à cette magnificence, présentèrent à la Reine mere du Roy quelques bijoux, plus estimables par le travail que par la matière.

Le Siamois qui sembloit n'avoir rien à souhaiter, tant par la vaste étendue de ses Etats, diviséz en onze Provinces,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

qui portoient autrefois le titre de Royaumes, que par le nombre de ses sujets, sçavoit que les Rois de Java & de Pégu, sans compter un grand nombre d'autres Souverains des Indes, envoioient sans cesse des Ambassadeurs au Vice-Roy pour s'allier avec le Roy de Portugal, & pour se mettre au nombre de ses amis & de ses vassaux, & que tous ces Princes faisoient un cas singulier du mérite & de la valeur d'Albuquerque, à qui l'on rendoit autant d'honneur qu'à une teste couronnée.

Alodin Prince  
de Malaca,  
monte sur le  
trône.

Le seul Alodin, qui venoit de succéder au reste des Etats de Mamud son pere, ainsi qu'à sa haine pour les Portugais, n'étant point rebuté des efforts inutiles qu'il avoit veu faire à Mamud pour rentrer dans Malaca, voulut encore en faire de nouveaux, & se persuada qu'il seroit, ou mieux servi, ou plus heureux que n'avoit été le Roy son pere. Il rassembla donc le plus de troupes qu'il luy fut possible; il en mandia de ses conféderez & de ses voisins; en composa un petit corps d'armée, & voulut hasarder un combat, résolu de périr s'il ne pouvoit vaincre, & de s'affranchir par une glorieuse mort de la honte d'avoir été vaincu; mais cette dernière affaire ne réussit pas mieux que les précédentes. Il fut encore plus mal mené que Mamud ne l'avoit jamais été, & il se vit obligé de se retirer dans l'Isle de Bantan, située dans l'Isle de Java, d'où il chassa le Gouverneur pour la faire fortifier, quoique son assiette fust déjà très-avantageuse par elle-même.

Le nouveau  
Roy de Malaca  
s'efforce de ren-  
trer dans sa vil-  
le.

Idalcan veut en  
faire de même  
dans Goa.

Mais ce qu'Alodin tenta inutilement sur Malaca, Idalcan s'efforça de le faire réussir dans son entreprise sur Goa. Comme il ne doutoit pas que la conquête de Malaca n'eust coûté beaucoup de monde au Vice-Roy, & que la garnison qu'il étoit obligé d'y laisser pour la défendre & pour la conserver, n'affoiblist considérablement son armée, qui d'ailleurs n'étoit pas trop nombreuse, ce Prince se servit d'une si favorable conjoncture pour rentrer dans Goa. Il fit une levée de trois mille hommes, presque tous Mahométans, & les mit sous la conduite de Camalcan, dont il connoissoit la valeur & la fidélité. Melras & Timoja, toujours partisans des

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV. 339*

Portugais, & toujours affectionnez aux interets d'Emanuel, se mirent en campagne à la teste de quatre mille hommes d'infanterie, & de quatre cens chevaux, pour traverser les desseins de Camalcan, & pour luy couper sa route. Les Coureurs de l'un & de l'autre parti informerent bientost les Généraux qui commandoient ces troupes, de la contenance que chacun tenoit en s'approchant, ce qui les fit resoudre d'en venir aux mains aussitost que les armées seroient en présence. Camalcan fut battu dans la première affaire qui se passa; mais peu de jours après il prit bien sa revanche. Il revint à la charge avec de nouvelles troupes & en plus grand nombre que celles qu'il avoit; il tailla en pièces l'infanterie de Melras & de Timoja, de manière que ces deux Capitaines n'eurent point d'autre ressource, que d'aller demander du secours à Crisnara, Roy de Narsingue. Timoja auroit eu danscette occasion de solides raisons pour ne se point présenter devant ce Prince, avec qui il s'étoit broüillé; mais dans celle-ci il passa par-dessus cette considération, & ne douta point que Melras, qui étoit bien dans l'esprit du Narsingois, ne le disposast à pardonner à Timoja ce qui s'étoit passé, & de fait, il l'obtint de Crisnara; cependant on assassina Timoja quelque tems après. Comme ce Capitaine n'avoit point de vieille querelle à Narsingue, ni d'autre ennemi secret que Crisnara, on ne douta point que cela ne fust arrivé par son ordre, contre la parole qu'il en avoit donnée; mais apparemment cette délicatesse, en fait de raisons d'Etat & de politique, ne se trouva pas du goût de ce Souverain.

Camalcan, se voyant maître de la campagne par l'avantage qu'il venoit de remporter sur les Portugais, & sur leurs Alliez, s'avança vers Goa, & tâcha d'y faire couler quelques Emissaires pour fomenter une sédition. Crisne, à qui le Vice-Roy avoit donné la ferme des Péages, fut un de ceux qu'on en sollicita le plus vivement; mais Crisne toujours fidelle en avertit Rabel, Gouverneur de la ville, & sur cet avis on renforça la garnison, & l'on travailla à de nouveaux retranchemens.

Toutes ces précautions auroient mieux réussi contre un

V u ij

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Les armées en  
viennent à une  
action.

Camalcan est  
battu, & prend  
sa revanche.

Mort violente  
de Timoja.

Idalcan veut  
corrompre les  
partisans des  
Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

---

Belle action de  
Camalcan.

Adresse de Ca-  
malcan, pour  
sçavoir ce qui  
se passe dans  
Goa.

autre homme que Camalcan, qui connoissoit de longue main le país, & l'état de la place que l'on n'avoit pas encore eu le tems de fortifier assez bien pour la mettre hors d'insulte. Comme ce Général ennemi s'étoit proposé de le faire quoi-qu'il en pût arriver, il choisit une nuit si orageuse & si obscure, qu'il n'y avoit pas même lieu de croire que personne osât se mettre à la mer pendant une si terrible tempeste. Cependant, il aima mieux s'exposer à périr que de manquer une occasion si favorable à son dessein. L'exemple qu'il donna en se faisant le Chef de cette dangereuse expédition, répandit parmi ses gens une intrépidité pareille à la sienne, & ils se mirent à la mer. Les vaisseaux Portugais qui étoient à l'ancre dans la rade où Camalcan avoit résolu d'entrer, n'ayant tourné leur manœuvre que pour se défendre contre le vent qui les battoit jusque dans ce havre, avoient négligé de se tenir sur leurs gardes; ce fut dans cet intervalle que Camalcan les attaqua. Les Portugais ayant été surpris, & se voyant hors de défense, il ne fut pas difficile à leurs ennemis de s'emparer de leurs vaisseaux; ils y entrèrent l'épée à la main, & tuèrent tout ce qu'ils y trouverent de gens. Camalcan débarqua en même-tems la meilleure partie de son monde; il força les corps de garde; fit un massacre pareil à celui qu'il venoit de faire sur les vaisseaux; chassa les Insulaires des postes qu'ils occupoient, & se rendit maître des dehors de la ville, dans laquelle les troupes qui les gardoient se retirèrent.

Camalcan voyant que les choses avoient réüssi au gré de ses desirs, chargea quelqu'un des siens de se mesler parmi les Portugais qui se retireroient dans Goa, pour observer leur contenance & leurs mouvemens; mais la difficulté qu'il trouva pour estre informé de ce qui s'y passeroit, le détermina de se servir d'un autre expédient afin d'en venir plus sûrement à bout. Pour cet effet, il commanda à un de ses soldats de s'aller présenter à l'endroit où commandoit Cojébique, l'un des Capitaines de l'Isle, comme si c'eust été un Rendu qui désertoit l'armée des ennemis pour se ranger

du costé des Portugais, & sous ce prétexte, ce soldat avoit ordre de dire à Cojébique, que deux cens Turcs venoient de faire une irruption dans une bourgade, nommée la vieille Goa, que si l'on n'en secouroit les habitans, ils couroient risque d'estre pris & bruslez, au lieu que si l'on faisoit un détachement de Goa, & si l'on marchoit en diligence vers cet endroit, & avant que les ennemis l'eussent forcé, il assurera Cojébique qu'on les repousseroit, & qu'on les tailleroit en pièces.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Camalcan, qui n'avoit imaginé cet expédient que pour attirer les Portugais en campagne, & pour affoiblir toujours la garnison de Goa, se vit prévenu par une sortie que Rabel fit faire avant que Cojébique eust receu l'avis en question. Ferdinand de Far, Officier Portugais, commandoit ce détachement, & avoit ordre de donner sur les Barbares, pour peu qu'il en trouvast l'occasion favorable. Cependant l'espion de Camalcan joignit Cojébique, & l'informa de ce qui se brassoit du costé de la vieille Goa. Quoique Cojébique n'en fust pas trop persuadé, il crut ne devoir pas négliger de communiquer à Rabel l'aventure du transfuge, sur la déposition de qui il estimoit, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de feindre qu'elle étoit bonne, & de croire en effet qu'elle n'étoit pas véritable; mais Rabel ne fut pas de ce sentiment; il se mit en campagne sans vouloir attendre le retour de Ferdinand; il marcha à la teste de trente-cinq chevaux & de cinq cens Indiens, & engagea Cojébique à l'accompagner dans cette expédition.

L'espion qui leur servoit de guide ne quitta les Portugais, que quand il les eut amenez au pied du costeau où les ennemis devoient estre postez. Comme ce Rendu avoit été assez indiscret pendant la route, pour s'ouvrir à quelques Indiens, & pour leur déclarer le dessein que Camalcan avoit d'attirer le Gouverneur de Goa en pleine campagne, il se déroba aux yeux des Portugais. La prompte évacion du Rendu, jointe à ce qui luy étoit échapé, allarma tellement les gens que conduisoit Rabel, que la plupart d'entre-eux retournerent à Goa. Cependant ce Gouverneur continua sa marche, bien

Le Gouverneur  
ne se défie point  
assez des avis  
qu'on luy donne.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

que Cojébique l'eust averti qu'il avoit découvert un gros d'ennemis qui étoient en embuscade. Si Rabel eust été moins ardent, il auroit encore pu ménager une retraite honorable, sur tout, voyant qu'il n'étoit point assez fort pour les attaquer ni pour les attendre. On croit même qu'il se seroit rendu aux pressantes sollicitations que luy en firent Cojébique & le reste des Officiers, si l'avis d'Emanuel d'Acugna n'eust prévalu sur celui des autres Capitaines. Rabel qui le trouva plus conforme au sien & à son humeur, alla fièrement aux ennemis, & tomba avec tant d'impétuosité sur eux qu'il rompit leurs premiers rangs, & les mit en desordre. Il en demeura trois cens sur la place, & les autres furent pressés avec tant d'ardeur, qu'ils se virent obligés de se jeter à la mer.

Deux cens Indiens Malabares se joignirent aux Portugais, & poursuivirent Camalcan jusqu'au pied du costeau, où ce Général ennemi se retrancha dans des masures. Rabel qui étoit en haleine voulut l'y aller forcer. Cojébique s'y opposa, & luy représenta le risque qu'il couroit s'il pénétrait dans des lieux inconnus, & où sans doute Camalcan avoit dessein de l'attirer par sa fuite. Il le pressa même de se reposer sur luy de cette action, & promit que s'il l'en chargeoit il luy en rendroit bon compte; mais Rabel négligeant l'avis de Cojébique, & ne voulant partager avec personne la gloire qu'il se flattoit de remporter, entra hardiment dans ces ruines, renversa ceux qui défendoient les premiers retranchemens, & tua tout ce qui s'opposa à luy; mais s'étant engagé trop avant & avec trop peu de monde, il succomba sous la multitude des ennemis. Acugna & luy y périrent, & le reste des troupes se voyant sans commandant, lâcha le pied. Camalcan content d'avoir repoussé les Portugais, avec une si notable perte de leur part, ne les poursuivit pas plus avant, de crainte de donner à son tour dans quelque embuscade.

Mort de Rabel  
& d'Acugna.

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Rabel eut été répandue dans la ville, on assembla le Conseil pour élire un nouveau Gouverneur en sa place. Toutes les voix tom-

berent sur François Pantoja ; mais le mauvais état des affaires l'empêcha de consentir à ce choix. Les Goans irrités de ce refus, le regarderent comme un homme indigne de l'honneur qu'on luy avoit fait, & nommerent Jacques Mendez de Vasconcellos. Dès que ce nouveau Gouverneur fut en place, il tourna tous ses soins à bien soutenir la dignité de son employ ; il redoubla la garnison ; fit travailler à de nouvelles fortifications ; munit la ville de vivres, & tâcha de la mettre en état de défense, quoi-qu'il n'eust alors que deux cens Portugais & six cens Indiens de troupes réglées, pour soutenir le siège que l'armée ennemie qui grossissoit tous les jours, se préparoit à mettre bientôt devant cette ville.

Les mesures que Camalcan prenoit pour se retrancher dans Benastarim, qui est un bourg situé à l'entrée de l'Isle, afin d'y former son camp, ne laisserent plus douter de ses desseins. Ce Général espéroit qu'étant maître de ce poste, il empêcheroit qu'on ne jettast du secours ni des vivres dans Goa ; mais comme Vasconcellos y avoit pourveu, & que Camalcan se voyoit sans espérance de réussir de ce costé là, il venoit escarmoucher aux portes de la ville, & tâchoit d'attirer les Portugais en pleine campagne. Le Gouverneur qui vouloit ménager son monde ne faisoit aucune sortie ; il se contentoit de repousser les ennemis, quand ils s'approchoient un peu trop de la place, & leur tuoit toujours quantité de gens.

Idalcan, impatient de la longueur de ce siège, y envoya Rozalcan, Turc de nation, & son beaufrere. Il luy donna six cens hommes pour l'escorter jusqu'au camp devant Goa, & le fit Généralissime de toutes ses troupes, avec ordre à Camalcan de luy obéir. La honte que ce Général se persuada qu'il y auroit pour luy, de déférer à un ordre de cette nature, l'empêcha de l'exécuter quand l'occasion s'en présenta. Cette espèce de rebellion interessoit en mesme-tems l'autorité d'Idalcan, & le caractère de Généralissime, dont il avoit revestu Rozalcan. D'ailleurs, il y avoit lieu de craindre que l'armée ne se partageast au sujet

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Pantoja refusa  
le gouvernement  
de Goa.

Vasconcellos  
accepte ce gou-  
vernement.

Rozalcan est  
fait Généralis-  
sime de l'armée  
ennemie.

Jalousie entre  
Camalcan &  
Rozalcan.

de la division de ces deux Officiers généraux, & que les Portugais venant à sçavoir cette méfintelligence, ne profitassent de l'occasion pour se précautionner contre les assiégeans.

Rozalcan, qui étoit sage & politique, mit en œuvre tout son sçavoirfaire pour donner un autre tour aux choses. Il fit sçavoir à Vasconcellos, qu'il n'étoit pas venu pour continuer le siège de Goa; qu'au contraire, Idalcan l'avoit envoyé pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit eu, en apprenant que Camalcan faisoit de nouveaux efforts pour rentrer dans cette Isle, ce qu'il avoit pratiqué à son insçu; & comme Idalcan ne doutoit pas, qu'une telle conduite n'éloignast son alliance avec les Portugais, il avoit ordre de le prier de se joindre à luy pour réprimer l'ambition de Camalcan, & de luy offrir les troupes qu'il commandoit pour mettre ce rebelle à la raison, & enfin pour assurer le Gouverneur, qu'on luy renvoyeroit les prisonniers qu'on avoit faits au port de Dabul.

Vasconcellos qui se trouva de la disposition à croire ce que Rozalcan luy fit exposer, & qui d'ailleurs, se voyoit hors d'état de défendre avec si peu de monde, une place telle que Goa, contre une armée supérieure de beaucoup à la sienne, regarda la conduite d'Idalcan, comme une justification de sa part, de tout ce qui avoit été fait jusque là contre les intérêts d'Emanuel. Il communiqua aux Officiers Portugais les dernières propositions d'Idalcan; mais la plupart d'entre-eux les traitèrent de supercherie, & ne se persuaderent pas que ce Prince se rebutast encore de l'envie qu'il conservoit de reprendre Goa, particulièrement depuis qu'il avoit rassemblé une grande armée, & qu'il sçavoit que les Portugais n'en avoient qu'une fort médiocre. Il est vray, que les sentimens des Officiers se trouverent partagez. Si les uns traitoient de ruse les offres d'Idalcan, les autres estimoient, qu'on ne devoit pas se reprocher d'avoir négligé, mesme les moyens les plus éloignez pour se tirer du risque qu'ils couroient, ou d'estre pris par assaut, ou d'estre obligez de se rendre, & qu'ainsi, il falloit voir  
jusqu'où

jusqu'où pourroit aller la proposition de Rozalcan. Comme cette dernière opinion convenoit avec celle de Vasconcellos, on la suivit, & l'on travailla de concert avec Rozalcan, à chasser Camalcan des postes qu'il avoit gagez sur les Portugais.

Mais les choses changerent bien de face, quand Rozalcan se vit le maître. Il fit sommer Vasconcellos de luy remettre la ville de Goa; il ajouta, qu'il sçavoit bien les moyens de l'y contraindre; que si l'on abusoit de sa clémence, & que s'il y entroit comme vainqueur, il mettroit tout à feu & à sang, & ne feroit quartier à personne. Le Gouverneur surpris de ce procédé, connut alors la faute qu'il avoit faite, & pour la réparer, il se disposa à soutenir les efforts de ce nouvel ennemi, qui étoit plus redoutable que celui dont il avoit pris la place. La guerre se ralluma plus fortement que jamais; les assiégeans redoublèrent leurs efforts pour exécuter les menaces qu'ils venoient de faire à Vasconcellos, tandis que les assiégés, outrez de se voir les dupes de leurs ennemis, se resolvoient à périr plutôt qu'à se rendre à des gens en qui ils ne reconnoissoient ni feureté, ni bonne foy. Il s'agissoit donc en cette occasion d'user de prudence, de ménager les troupes, de ne faire des sorties que fort à propos, & de prolonger le siège jusqu'à ce que l'hiver, qui est fort rude en ce pais là, eust obligé les assiégeans, ou de lever le siège, ou de le convertir en blocus, parce que les passages & les chemins étoient entièrement inondez par le débordement des rivières; mais un pan des murailles de Goa étant tombé à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, les assiégeans reprirent courage, & ne désespérèrent plus du progrès qu'ils avoient projeté de faire dans cette campagne.

Les troupes de Rozalcan que l'inondation avoit arrestées jusque-là, méprisèrent cet obstacle à la veüe de la brèche des murailles de Goa, & se proposèrent de prendre cette ville d'assaut. Ce parti parut brusque aux Portugais, ne croyant pas que les Barbares osassent affronter avec tant de fermeté, leur feu, & le débordement des rivières; mais si les as-

ANS DE  
J. CHRIST.  
I 5 II.

Il trompe Vasconcellos.

Le Gouverneur veut réparer cette faute.

Il se fait une brèche aux murailles de Goa, & les assiégeans en profitent.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Les assiégeans  
s'y présentent,  
& sont repous-  
sez.

siégeans monterent à l'escalade avec intrépidité, les assiégez les soutinrent avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté dans les deux partis contribua à la durée & à la chaleur de cette attaque, plusieurs Officiers Portugais y périrent, & entre-autres Cojébique, qui fut tué sur la brèche; mais aussi les assiégez eurent la gloire de rebuter les assiégeans de cette entreprise. Quoi-qu'après cette action les Barbares se visissent sans ressource, ils continuoient néanmoins leur feu, & faisoient sonner la charge de tems en tems, comme s'ils eussent voulu venir à quelque nouvelle action, & cela, pour fatiguer les Portugais, & pour les obliger à faire des sorties. Cet expédient, loin d'être utile ou glorieux aux ennemis, les mit hors d'état de rien entreprendre, & jetta leurs troupes dans de nouvelles fatigues causées par les injures des saisons, & par les mouvemens continuels qu'on leur faisoit faire jour & nuit.

Machado con-  
tinué de donner  
des avis à Vas-  
concellos.

Cependant Jean Machado, qui depuis son exil de Portugal, avoit toujours servi parmi les ennemis, continuoît à donner des avis à Vasconcellos, & par cette secrète intelligence, renversoit tous leurs projets qu'ils luy communiquoient avec une aveugle confiance. Les Barbares qui le croyoient Turc, l'appelloient dans tous leurs conseils, comme un Capitaine d'une expérience consommée. Cette intelligence fut heureuse pour les Portugais, & particulièrement depuis la dernière lettre que Machado avoit écrite à Vasconcellos. Il luy mandoit donc, de ne se point étonner des différens bruits de guerre, qu'il entendroit faire dans le camp des ennemis; mais seulement d'être sur ses gardes, & de tenir ses troupes prestes à marcher vers un certain endroit qu'on nommoit *le Défilé des deux arbres*. Comme Machado avoit marqué à Vasconcellos de n'en point approcher, que quand il y entendroit un bruit pareil à celui que l'on auroit fait dans le camp, ce Gouverneur observa tout ce que Machado luy avoit prescrit.

Vasconcellos marcha dès qu'il entendit les trompettes des Barbares, & les trouva dans la situation que Machado luy avoit mandé. Les ennemis qui ne s'attendoient pas que

les Portugais les vinssent surprendre dans ce poste, où ils se croyoient fort en seureté, n'eurent pas mesme le tems de songer à se défendre. Vasconcellos les prit au dépourveü, les chargea vigoureusement, en tua une partie, & chassa l'autre des retranchemens qu'il combla entièrement.

Après cette expédition, le Gouverneur fit travailler diligemment aux murailles de Goa; mais les ennemis ayant converti le siège en blocus, les Goans & toute la garnison, se voyoient dans la cruelle nécessité de se rendre, ou de mourir de faim. La mer n'étoit pas praticable, à cause des fréquentes tempestes, & Rozalcan s'étoit emparé de tous les passages par où l'on pouvoit attendre du secours.

Dans cette extrémité, on usa de toute sorte de stratagèmes pour remédier à ce malheur, & pour empêcher que les troupes ne s'en apperceussent, que dans le tems qu'il ne pourroit plus leur estre caché, ne pourroit plus le leur cacher; mais la crainte plus forte en cela que la prudence & la politique, eut bientost pénétré ce mystère. Les assiégés plus allarmez alors des horreurs de la famine, que de tous les périls de la guerre en général, tombèrent dans les mouvemens les plus contraires à la discipline & à l'obéissance. Le peuple se plaignit de ce qu'on avoit enlevé les grains des magasins de la ville pour remplir ceux des troupes; les soldats changerent de Religion en changeant de parti, sans craindre les peines dont on châtioit les apostats & les déserteurs. Ferdinand Lopez, le plus distingué d'entre les premiers, fut un de ceux qui poussa le plus loin & avec le plus d'impiété, son ingratitude envers Dieu, & son infidélité à l'égard de son Souverain.

Pendant que Lopez tomba dans l'apostasie, Jean Machado quitta le Mahometisme, dont on croyoit qu'il faisoit profession. Il est vray qu'il avoit servi long-tems dans les armées des Turcs & des Maures, & que comme eux, il avoit reconnu leur Profète, & leurs Idoles; mais ce Capitaine avoit toujours conservé dans son cœur, les sentimens d'un véritable Chrétien, quoique souvent ses emplois dans l'armée des Infidelles l'eussent obligé d'agir tout autre-

ANS DE  
J. CHRIST;  
I S I I,

Vasconcellos  
surprend les en-  
nemis, les char-  
ge, & ruine  
leurs travaux.  
Blocus de Goa,

Les troupes &  
les peuples sont  
allarmez par la  
disette.

Apostasie de  
Lopez.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Machado re-  
passé du côté  
des Portugais,  
& retourne à sa  
première Reli-  
gion.

Il tue de sa main  
ses propres en-  
fans.

Il se retire dans  
Goa.

Rozalcan est  
piqué de cette  
évasion.

ment. S'il exécuta avec tant de générosité la résolution qu'il avoit faite, de retourner à sa véritable & à sa première Religion, il eut aussi trop d'inhumanité dans le parricide qu'il fit de deux enfans qu'il avoit eus d'une Sarrafine qui étoit sa femme. Plein du scrupule qu'il se forma de commettre l'éducation de ses enfans, à des peuples ennemis du Christianisme, il aima mieux leur porter le coup de la mort, que d'avoir un tel reproche à se faire. Une action si opposée à la nature, & aux principes de la Religion, dont il vouloit désormais faire une profession ouverte, sembloit diminuer le mérite de son retour. Comme il n'y avoit plus de remède, & qu'il s'agissoit de ne point laisser soupçonner aux Barbares, qu'il étoit le meurtrier de ses enfans, il feignit un désespoir éclatant, en apprenant leur mort; il en accusa des forciers qui couroient le camp, & accompagna ce soupçon de sentimens si tendres & si touchans, que les cœurs les plus indifférens, s'intéressèrent sincèrement à sa douleur. Les divers & violens mouvemens qu'il affecta de se donner, en cherchant dans le camp les auteurs de son désespoir, luy servirent de prétexte pour s'approcher de Goa. Quelques soldats Portugais, mais non connus pour tels, le suivoient feignant de le consoler, & de l'empêcher qu'il ne s'exposât au feu que l'on pouvoit faire de dessus les murailles de la ville. Quand Machado s'en vit assez proche pour s'y jeter, il y entra avec ceux qui ne l'avoient pas quitté pendant toute cette comédie. Le retour de Machado rendit quelque espérance aux soldats & aux peuples, qui regardoient cette action comme un coup du Ciel, & qui se flatoient qu'elle seroit suivie des autres secours nécessaires.

L'évasion de Machado anima plus que jamais Rozalcan à la réduction de Goa, & il la fit battre avec plus de furie qu'il n'avoit fait jusque-là. Les assiégés esluèrent les efforts & le feu des assiégeans; ils se défendirent le mieux qu'ils purent, & se réservèrent pour faire une sortie, sitôt que les ennemis auroient discontinué leurs batteries. Comme la brèche que l'artillerie des Barbares avoit faite, n'é-

toit pas assez considérable pour venir à l'assaut, & que la garnison & les habitans se trouvoient en assez grand nombre pour la défendre, en cas que l'on fust réduit à cette extrémité, les assiégeans n'osèrent rien entreprendre. Alors Vasconcellos sortit de Goa à la teste de quatre-vingt chevaux, & chargea si rudement les ennemis, déjà fatigués par la durée du siège, que n'ayant pû luy résister, ils furent taillez en pièces. Rozalcan que cette dernière défaite mettoit hors d'état de continuer le siège, forma le blocus pour tâcher de faire par la famine, ce qu'il n'avoit pû exécuter par les armes. Les assiégez, qui prévoyoiént ses desseins, & qui connoissoient leur extrémité, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire.

Comme il étoit beaucoup plus difficile de remplir de vivres les magasins qui étoient vuides, que de reparer les murailles de la ville, on trouva à propos dans le Conseil, d'envoyer un vaisseau à Batticala, ville d'Asie, malgré les risques de la navigation, & les dangers que l'on couroit de rencontrer les ennemis qui croissoient la mer. On en donna la commission à François Barcide. Ce Capitaine qui s'estimoit fort honoré du choix que l'on avoit fait de luy, pour rendre un service si important à sa Nation, méprisa les périls de la mer, & la rencontre des vaisseaux Barbares. Il partit sur la galère qu'il commandoit, alla droit à Batticala, & en revint dans le mesme mois qu'il étoit sorti du port de Goa, avec vingt brigantins chargez de munitions & de vivres, dont on ravitailla les magasins de la ville.

Le Capitaine Bégie, que le Vice-Roy avoit envoyé en Arabie, revint à Goa. Il y amena les vivres, l'artillerie, & les troupes qui étoient dans la Citadelle de Socotora, qu'il avoit fait démolir suivant les ordres d'Albuquerque, & luy apporta les tributs qui étoient deûs au Roy, & qu'il avoit levez en rangeant la coste d'Ormuz.

Deux autres Capitaines nommez Jean Serrand, & Pélage Sala, qui venoient de l'Isle de Madagascar, arrivèrent aussi à Goa dans le mesme mois. Emanuel Lacerda y débarqua

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Vasconcellos  
fait une sortie  
fort à propos.

Il a sard de d'en-  
voyer un vais-  
seau à Batticala  
sous la condui-  
te de Barcide.

Ce Capitaine  
revient à Goa  
& apporte des  
vivres.

Arrivée de plu-  
sieurs Capitai-  
nes Portugais  
à Goa.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

peu de tems après avec six navires, qu'il ramena en bon état de son voyage sur la mer des Indes, qu'il avoit croisée en rangeant les costes de Calécut, & apporta encore un grand renfort de munitions.

Garfie Norogna, neveu d'Albuquerque, qui étoit parti de Lisbonne au commencement du mois d'Avril, avec une flotte de six navires, dont le Roy luy avoit donné le commandement pour passer dans les Indes, envoya aussi deux de ses vaisseaux à Goa, & laissa les quatre autres dans le port de Mozambique, où ils hivernerent. Arias de Gama, qui montoit l'un de ces deux bâtimens, fit voile en Cananor, & Christofle Britto, qui avoit la conduite du second, vint encore mouïller dans le port de Goa, où Jaz avoit aussi envoyé deux grandes barques chargées de bled.

Les ennemis  
n'osent s'y op-  
poser.

Tous ces bâtimens prirent port devant Goa, sans que les ennemis fissent le moindre mouvement pour les empêcher. Les assiégés connurent alors par cette indolence, que les assiégeans commençoient à désespérer de leur entreprise, puis qu'ils laissoient passer indifféremment tous les secours que l'on y voulut jetter, & comme Vasconcellos n'avoit fait qu'une sortie pendant le siège, les ennemis s'étoient persuadé que ce Gouverneur, dont ils redoutoient la prudence & le courage, vouloit ménager ses troupes pour défendre la place; de manière que les assiégeans n'osèrent pas même s'opposer aux secours qui arrivoient de toutes parts aux assiégés sur des bâtimens. Il est vray, qu'ils étoient escortés par de bons vaisseaux de guerre.

Rozalcan se  
dispose à un  
combat.

Ce renfort d'hommes, d'artillerie, & de vivres ayant mis Goa à couvert de l'insulte de Rozalcan, ce Général retira ses troupes, & chercha les moyens d'attirer les Portugais, dans un combat qui pût estre décisif. Dans cette espérance, il se posta le plus avantageusement qu'il put, & fit alte dans le poste qu'il avoit choisi. Vasconcellos, qui de sa part observoit la contenance des ennemis, pénétra bientôt leurs intentions, & se détermina de les aller chasser du poste qu'ils occupoient, ou de les combattre, en cas qu'ils voulussent en venir aux mains. Britto fut commandé pour cette expédi-

tion, & eut la conduite d'un détachement considérable, que le Gouverneur fit de sa garnison pour marcher aux ennemis. Les Barbares de leur côté se disposèrent au combat, & les troupes ne furent pas plutôt en présence, que l'affaire commença avec une extrême vigueur de part & d'autre; mais lorsque la première ardeur des ennemis fut un peu passée, & qu'il fallut agir par ruse & par discipline, les Barbares se trouvant en cela inférieurs aux Portugais, s'aperceurent de leur désavantage; ils plierent & furent battus. Rozalcan qui ne se voyoit plus d'autre ressource pour hasarder un second combat, que de rassembler les débris de son armée, les ramassa, & cantonna ce qui luy restoit de troupes dans les bourgades des environs de Benastarim, pour couvrir les travaux de la Citadelle qu'Idalcan avoit commencé à faire construire. Cette place étoit l'unique qui restoit à ce Prince, & il ne pouvoit la conserver, à moins qu'il n'en fît promptement achever les fortifications & les dehors.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Les ennemis  
sont battus.

Retraite des  
ennemis.

Pendant tous ces mouvemens dans les Indes, on sceut qu'un Gentilhomme Castillan, nommé Pierre, & surnommé le Bâtard, s'étoit intrigué pour mettre le Royaume de Fez, sous la domination de Ferdinand, Roy de Castille. Comme ce projet est de quelque importance, par rapport aux intérêts d'Emanuel, il faut remonter jusqu'à la source de cette intrigue, pour l'intelligence de ce trait d'histoire.

On avoit accusé ce Castillan d'être l'auteur d'un différent survenu après la mort de la Reine Isabelle, au sujet de la succession de cette Princesse, entre Ferdinand, Roy de Castille, & Philippe d'Autriche son gendre, & fils de l'Empereur Maximilien; mais la mort de Philippe étant arrivée, on ne parla plus de ce différent. On reconnut alors le dangereux caractère de ce Castillan, & l'on sceut tout ce qu'il avoit tramé au désavantage du Roy son maître. Pierre qui de son côté se sentoit coupable, & qui apprit qu'on cherchoit les moyens de s'assurer de sa personne, fit assez de diligence pour se dérober à la colère de Ferdinand, & à la punition qu'il méritoit; il passa chez les Maures, & se retira dans le Royaume de Fez.

*Orosius, liv. 5.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Barraxa, qui étoit Gouverneur d'une place en Barbarie, & l'un des plus riches & des plus grands Capitaines d'entre les Maures, receut Pierre dans son gouvernement. Ce Castillan sceut ménager si à propos les bonnes grâces du Gouverneur, pendant son séjour en Barbarie, qu'il le disposa à écrire en sa faveur à Ferdinand, pour obtenir le pardon de ce qu'il avoit fait contre son devoir. Barraxa trouvant ce Castillan propre à remplir ses vœux ambitieuses, luy accorda sa médiation auprès de Ferdinand ; de sorte que Pierre eut la permission de revenir en Espagne. Barraxa luy donna les moïens de faire sa Cour ; il le chargea de quelques Mémoires qu'il envoyoit à Ferdinand pour porter la guerre dans le Royaume de Fez, & s'engagea d'employer le crédit qu'il avoit acquis chez ces peuples pour soutenir cette entreprise, & de faire les avances pour le payement des troupes ; mais aussi, Barraxa exigeoit de Ferdinand, que s'il faisoit la conquête de ce Royaume, il luy en laisseroit porter la couronne, à condition néanmoins qu'il la rendroit tributaire de celle d'Espagne.

Prudence de  
Soufa Gouver-  
neur d'Alca-  
cer.

Ferdinand entra dans cette proposition, & renvoya Pierre avec pouvoir de traiter cette importante négociation. Ce Castillan passa par la ville d'Alcacer, qui appartenoit alors aux Portugais. Rodrigue de Soufa qui en étoit Gouverneur, le receut avec beaucoup d'honnêteté ; mais il évita d'entrer dans le détail d'aucunes affaires avec luy. Pierre qui jugea par la reserve du Gouverneur, qu'il le soupçonnoit d'avoir quelque dessein que la politique l'engageoit à tenir secret, voulut mériter sa confiance en luy déclarant ce qui l'obligeoit de préférer à sa patrie, un séjour parmi les Barbares. Il luy exposa le mauvais office que ses ennemis luy avoient rendu auprès de Ferdinand, Roy de Castille en luy imputant des crimes d'Etat ausquels il n'avoit point eu de part.

Soufa parut entrer dans le malheur de Pierre. Il le plaignit de s'estre broüillé avec Ferdinand ; il luy offrit une retraite dans son gouvernement jusqu'à ce qu'il eust sçavoir quel tour prendroit cette affaire, dans laquelle il ne s'agissoit

gissoit pas moins que de sa liberté, pour ne pas dire de sa vie, & luy témoigna qu'il feroit ce qu'il pourroit pour adoucir les ennuis de son exil. Pierre charmé de ce langage, se flatta d'avoir persuadé le Gouverneur, il accepta l'offre qu'il luy fit de séjourner pendant quelque tems dans Alcazer, d'où il continua ses négociations en Castille, avec toute l'adresse dont il étoit capable.

Mais les ordres secrets que Soufa avoit donnez pour observer la conduite du Castillan, furent si régulièrement suivis, que l'on intercepta quelques lettres, parmi lesquelles on en trouva une, que Ferdinand écrivoit à Baraxa, touchant leur projet sur la Couronne de Fez. Le Gouverneur en tira de fidelles copies, & les envoya à Emanuel, inconscient après le départ de Pierre.

Le Roy surpris de ce que Ferdinand violoit les conditions du partage qui avoit été fait par le Pape entre leurs prédecesseurs, & par lequel le Royaume de Fez étoit censé relever du Portugal, envoya un Ambassadeur en Castille. Ferdinand, qui ne s'attendoit pas aux plaintes que luy fit l'Ambassadeur Portugais, sur sa contravention au traité dont il luy parloit, crut que Pierre luy avoit manqué de fidélité dans sa négociation avec Baraxa; de sorte que ce Prince ne voulant rien hasarder sans une pleine certitude, assura ce Ministre, qu'il n'avoit rien pratiqué qui pût donner atteinte aux clauses du traité dont il luy parloit, & que s'il avoit fait équiper une nouvelle & puissante flotte, il la destinoit contre les ennemis communs de la Chrétienté, sans vouloir rien entreprendre qui pût rompre ou alterer son union avec le Roy de Portugal.

Dans le tems que Ferdinand cherchoit à justifier sa conduite, touchant la guerre qu'il projettoit de porter en Barbarie, le Pape Jule II. luy fit sçavoir, que s'étant ligué avec les Venitiens, avec les Suisses, & avec l'Empereur Maximilien, contre Louïs XII. Roy de France, il avoit voulu luy en donner avis, afin qu'il joignist ses armes aux leurs, & que par là il mist à couvert le Royaume de Naples, dont il étoit le maître. La nécessité où Ferdinand se trouva de défendre ce

ANS DE  
J. CHRIST.  
ISIR.

Découverte  
d'une négociation, touchant le Royaume de Fez.

Duplicié du  
Roy de Castille.

Mezeray, en  
son Abregé de  
l'Hist. de Fr.  
Tom. II.

Il veut engager le Roy, dans une ligue contre la France.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Emanuel n'y  
veut pas enten-  
dre.

*Du Chesne,  
Hist. d'Ang.*

*Du Bellay,  
Hist. liv. 4.*

Ambassade du  
Roy d'Angle-  
terre en Portu-  
gal.

Utinut cher-  
che à se rendre  
maître dans  
Malaca.

qui luy appartenoit de plein droit, & dont il jouissoit en effet, luy fit négliger une conquête aussi éloignée, & autant incertaine qu'étoit le Royaume de Fez; de manière, que ses mesures du costé d'Afrique, étant entièrement avortées, il tâcha de faire entrer Emanuel dans cette ligue, pour luy confirmer encore plus fortement que par le passé, qu'il n'avoit aucun dessein sur le Royaume de Fez. Le Roy connut alors, que Ferdinand cherchoit à se faire honneur de la nécessité où il se voyoit de courir à la conservation du Royaume de Naples, & qu'il vouloit l'amuser par de fausses apparences d'amitié, en attendant l'occasion de le surprendre. Emanuel persuadé de la duplicité de Ferdinand, de laquelle il avoit en main des preuves literales, loin de répondre aux propositions qu'il luy fit faire par son Ambassadeur, & loin d'entrer dans la ligue qu'il luy propoisoit, fit délivrer des munitions & des vivres à six galères Françaises qui étoient alors dans le port de Lisbonne, & traita si favorablement les Officiers, que Ferdinand en conceut un chagrin mortel. Cette conjoncture ayant donc obligé le Castillan, de différer le départ de son armée navale pour l'Afrique, jusqu'à ce que les guerres de l'Europe fussent terminées, le ressentiment d'Emanuel, & le dessein de Ferdinand, tomberent dans un profond oubli.

Sur ces entrefaites, Henry VIII. Roy d'Angleterre, envoya un Ambassadeur à Emanuel, pour renouveler l'alliance faite entre leurs prédécesseurs, & pour luy témoigner la haute estime, & la singulière amitié qu'il avoit conceüe pour sa personne. Le Roy répondit avec une égale ardeur à des manieres si obligeantes, & en remercia Henry par des lettres, dont il chargea son Ambassadeur, jusqu'à ce qu'il luy en envoyast un pour luy marquer sa joye & sa reconnoissance.

Albuquerque de son costé ne fut pas sans affaires en Asie, & cela par l'ambition démesurée d'Utinut. Cet homme qui ne se contentoit pas de la charge de juge que le Vice-Roy luy avoit donnée, lors qu'il entra dans Malaca, avoit réveillé les mauvaises intentions de ses créatures, & fait agir son crédit pour s'emparer de cette place, ainsi qu'il

avoit déjà projeté de faire dès le règne de Mamud. L'aversion qu'il sçavoit que les Malacans avoient conceüe pour ce dernier Prince, luy laissa espérer, que s'il pouvoit ruiner les Portugais dans leurs esprits, il feroit passer la haine de ces peuples jusqu'à leurs nouveaux maîtres; qu'à la faveur des mauvaises impressions qu'il leur en donneroit, il les engageroit à se revolter, & qu'alors il se déclareroit pour leur Chef, afin de devenir leur protecteur, & ensuite leur Souverain.

Mais pour réussir dans un si grand dessein, dont il sembloit que l'obscurité de la naissance d'Utikut le devoit entièrement éloigner, il mit en œuvre tout ce que sa hardiesse, sa perfidie, & son ambition luy suggérèrent de plus vraisemblable. Il représenta aux Malacans, que les Portugais étoient trop éloignés de leur pais pour en attendre du secours, en cas qu'ils en eussent besoin; que d'ailleurs, ils n'étoient pas en assez grand nombre pour les défendre contre Alodin s'il venoit assiéger Malaca, comme il y avoit grande apparence qu'il le feroit, & même dans peu de tems, & qu'ainsi, ils se verroient plus exposez que jamais au ressentiment que ce Prince auroit de leur infidélité, s'ils ne prevenoient au plutôt les malheurs qui les menaçoient. De plus Utikut s'offrit à leur en donner les moyens, & eut la hardiesse de proposer aux Malacans, que s'ils vouloient le reconnoître pour leur Souverain, il avoit assez de crédit & de biens pour leur en faire, & pour chasser les Portugais, pourveu qu'ils le secondassent, & qu'ils luy fussent fidèles.

Utikut voyant que les Malacans commençoient à estre ébranlez par de si belles offres, osa bien se persuader qu'il parviendroit à ses fins, & que s'il pouvoit convaincre ces peuples, & de son affection pour le recouvrement de leur liberté, & de l'utilité qui leur reviendroit de s'affranchir de la domination des Portugais, en se mettant sous la sienne, il réussiroit dans ses desseins. Cette vague espérance subsista jusqu'à ce que le Vice-Roy, qui ne sçavoit pas ce qui se tramoit à Malaca, fit jeter les fondemens d'une Ci-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

*Oserius, liv. 7.  
Maffio, Hist.  
des Indes, l. 4.*

Moyens dont  
Utikut se ser-  
vit pour cet ef-  
fet.

Les Malacans  
écoutent ces  
propositions;  
mais ils ne les  
acceptent pas.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Utimut offre  
ses services à  
Alodin.

Découverte de  
l'intrigue d'U-  
timut.

Politique du  
Vice-Roy.

radelle. Ce dessein apporta du changement dans l'esprit des Malacans, & renversa les projets d'Utimut; mais ce perfide releva son espérance par un expédient tout opposé au premier. Il offrit alors sa personne, ses biens, & sa médiation à Alodin pour luy aider à rentrer dans Malaca, & s'engagea à payer les troupes qu'il remettrait sur pied pour cette expédition. Alodin accepta ce parti, & promit à Utimut le Ministère du Royaume, si par son intrigue il remontoit sur le trône, que les Portugais avoient, disoit-il, usurpé sur luy. Comme ce dessein étoit trop grand pour l'exécuter, à moins qu'on n'y interessast les principaux d'entre les Malacans; que l'on ne gagnast par de grandes espérances, ceux qui pouvoient aspirer aux emplois, & que l'on ne corrompist par argent, ceux dont la fortune étoit trop basse pour s'élever aux charges, il mit tous ces moyens en œuvre, & les regarda comme infaillibles, pourveu que ceux qui avoient part au secret luy fussent fidelles; mais il étoit confié à trop de gens pour croire qu'il pût estre inviolablement gardé. La crainte s'étant emparée de la plus part de ces factieux, ils se persuaderent, que si ce complot étoit découvert, ils en seroient les victimes, de sorte que ceux, par les mains de qui les lettres passaient de part & d'autre, affectèrent dès-lors d'estre moins exacts à les recevoir, & en firent tomber quelques-unes entre les mains d'Albuquerque, qui par là fut entièrement instruit de ce qui se pratiquoit.

Quand mesme la chose n'eust pas tourné de cette manière, il auroit presque été impossible, qu'on n'eust découvert cette intrigue, tant par l'incapacité, & par l'indolence de ceux qui la conduisoient, que par l'extrême vigilance du Vice-Roy, à qui la moindre action dans ces peuples, ne paroissoit jamais indifférente. Comme il falloit en cette occasion user de prudence & de politique, Albuquerque parut toujours fort satisfait des Malacans; il dissimula son chagrin & sa défiance, & ne s'en ouvrit qu'au seul Rodrigue avec qui il concerta les moyens de s'assurer de la personne d'Utimut, ce qui étoit assez difficile à exécuter.

Cet homme autorisé par son crédit, & par ses grandes richesses, imposoit beaucoup aux Malacans, & ces peuples le regardoient comme une ressource dans les malheurs dont ils étoient menacés : de sorte que le Vice-Roy & Rodrigue, qui s'étoient épuisés en expédients, pour arrêter seulement Utimut, n'en trouverent point de meilleur que celui de l'attirer dans la Citadelle ; il ne s'agissoit plus que de l'y faire venir. Utimut, qui se sentoit coupable, évitoit les occasions qu'on luy faisoit naître d'y aller, pour ne pas s'exposer aux risques d'estre arrêté, en cas qu'Albuquerque le soupçonnât de la moindre infidélité, ce qu'il se persuadoit que le Vice-Roy n'entreprendroit pas de faire dans la ville, de crainte d'exciter le peuple à quelque soulèvement.

Albuquerque entroit dans la politique d'Utimut, & luy rendoit tous les jours de nouveaux pièges, quoi-qu'il parût n'avoir rien rabatu de la confiance qu'il avoit en luy ; il affectoit même de ne se conduire que par ses avis dans les affaires dont il luy faisoit part. Sur ces entrefaites, le Vice-Roy fut sollicité par un Persan, de luy accorder une charge de ville, qui étoit vacante. Albuquerque parut disposé à le gratifier de cet employ, pourveu que ceux dont il devoit prendre les voix en cette occasion, consentissent aussibien que luy, à son élection. Comme Utimut devoit estre de cette délibération, il chargea le Persan de l'aller avertir de se rendre dans la Citadelle, au jour qu'il désigna pour cet effet.

Le Persan, intime ami d'Utimut, le pria d'y venir avec son fils & son gendre, ce qu'il luy accorda ; mais moins pour faire l'office d'ami que pour conserver l'autorité que sa charge de Juge luy donnoit dans la ville. D'ailleurs, Utimut croyoit qu'il étoit de sa politique d'en user ainsi ; pour ne pas donner lieu de croire qu'il apprehendoit Albuquerque.

Les choses tournerent comme le Vice-Roy se l'étoit promis. L'assemblée de ville se fit, & après avoir délibéré sur la promotion du Persan, à la charge qu'il demandoit, on la luy accorda tout d'une voix ; mais quand Utimut, son

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Il affecte de  
consulter Uti-  
mut.

L'élection d'un  
nouvel Officier  
oblige Utimut  
de venir dans  
la Citadelle.

*osorius, liv. 2.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

On arreste Uti-  
mut & ses com-  
plices.

Moyens d'ac-  
cusation contre  
Utimut.

Il tâche de se  
justifier.

Il est convain-  
cu par ses pro-  
pres lettres.

fil, son gendre, & quelques autres complices de la con-  
spiration, voulurent fortir de la Citadelle, on leur deman-  
da leurs épées, & on les arresta. Aussitôt après on leur  
donna des Avocats pour prendre conseil, en attendant qu'il  
y eust des Commissaires nommez pour les entendre sur les  
faits dont ils étoient accusez.

Utimut, qui se flattoit toujours que le Vice-Roy n'avoit  
point de preuves assez fortes pour le convaincre d'aucun  
mauvais dessein contre le service d'Emanuel, refusa de  
prendre conseil sur un fait dont son innocence & sa con-  
duite le justifieroient à la confusion de ses ennemis, & at-  
tendit tranquillement le jour qu'il devoit comparoître de-  
vant ses Juges. Son accusation rouloit, sur ce qu'il avoit  
promis de favoriser, par son crédit & par ses créatures,  
le dessein d'Alodin, & de luy faciliter les moyens de ren-  
trer dans Malaca, ce qu'il nia positivement. Il rejetta sur la  
malice de ses ennemis, les soupçons qu'ils avoient voulu  
donner de sa fidélité, en l'accusant d'avoir eu intention  
de livrer la Citadelle aux Barbares, & de leur en sacrifier  
la garnison; il soutint avec le même front qu'il n'a-  
voit jamais empêché l'Amiral Lansaman de se ranger du  
parti d'Emanuel; il jura qu'il n'avoit eu aucune part à la  
conspiration faite contre Sequeria; & dit qu'il étoit in-  
juste, de luy attribuer la mort de quelques soldats Portu-  
gais, & l'apostasie de quelques autres, qui avoient renoncé,  
à ce qu'il disoit, au Christianisme de leur propre mouve-  
ment.

Le perfide Utimut, content de l'audace avec laquelle il  
s'étoit défendu des crimes dont on le chargeoit, croyoit  
avoir suffisamment prouvé son innocence, & déjà, il se pro-  
mettoit de se venger, quand il seroit en liberté, de l'outrage  
& de l'affront qu'on luy avoit fait; mais quand dans une  
autre séance, on luy produisit ses lettres, & qu'on le con-  
vainquit de les avoir écrites de sa propre main, ce fut alors  
qu'il perdit cette assurance qu'il avoit témoignée jusque-là.  
Ebranlé par la crainte des peines qu'il méritoit, il implora  
la clémence du Vice-Roy, dans des termes timides & ram-

pans; mais un crime de la nature du sien étoit au-dessus de la grace & du pardon; aussi l'on n'écoula dans le Conseil, ni ses prières, ni ses protestations de fidélité. Son procès fut instruit, & le jugement qui intervint ayant été rendu commun entre Utimut, son fils, son gendre, & tous leurs adhérens; ils furent condamnés à perdre la vie sur un échafaut dressé dans le mesme lieu, où Utimut avoit projeté de faire assassiner Sequeria; leurs maisons furent démolies & rasées, & tous leurs effets confisqués. La femme d'Utimut qui étoit fort riche, & qui n'avoit point trempé dans ce dessein, offrit une somme considérable pour obtenir la grace de son mary, celle de son fils, & de son gendre; mais le Vice-Roy ne voulut pas l'écouter, & la condamnation eut son effet.

Après cette exécution dont les Malacans se trouverent fort intimidés, Albuquerque fit équiper trois de ses meilleurs voiliers sous la conduite d'Antoine d'Abrey. Ces trois bâtimens démarerent vers la fin de cette année, & firent route du costé de l'Orient, dans l'espérance de découvrir les Isles Moluques; mais les tempestes qu'ils essuyèrent, les obligèrent à relâcher dans un des ports de Java, nommé Agag. De-là ils furent poussés dans l'Isle d'Amboina, qui dépend des Moluques, & passèrent dans l'Isle de Banda, située dans le mesme climat. Cette Isle est la principale de toutes celles des environs auxquelles elle communique son nom, son enceinte est de très-petite étendue. Elle est féconde en plantes odoriférantes, & produit un arbre appelé Macim, qui porte des muscades, dont les feuilles entrent dans la composition de plusieurs remèdes.

Ces Insulaires vivent sous la loy de Mahomet, & n'obéissent à aucun Souverain. Si dans le négoce qu'ils font, il survient entr'eux quelque contestation, ils conviennent aussitôt d'un Arbitre qu'ils choisissent entre les plus anciens, & son sentiment leur tient lieu de décision. Bien que ces peuples soient d'un caractère farouche, toutefois ils contracterent une espèce d'amitié avec d'Abrey, & furent assés politiques pour ménager sa bienveillance, parce qu'ils n'ignoroient pas ce

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

*Massé, Hist.  
des Indes, l. 5.*

Il est condamné à la mort, & tous ses complices.

*Ptolomée.  
Ferrarius.  
Lexic. Geogr.  
Baudrand.*

Découverte de  
l'Isle de Banda.

Caractère des  
Insulaires.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Mort de d'Abrey.

Adresse & valeur de Serrand.

Quelques Rois de ce pais veulent ménager l'amitié des Portugais.

qui s'étoit passé à Malaca. Ce Capitaine qui répondit à leur honnesteré, obtint d'eux la permission de faire élever une colomne aux armes d'Emanuel, & après avoir chargé ses vaisseaux de ce que le pais produit de plus rare, il remit à la voile, & s'en retourna à Malaca. Quelque tems après, d'Abrey partit avec Andrada, pour aller rendre compte au Roy, de la découverte qu'il avoit faite des Isles Moluques; mais d'Abrey tomba malade, & mourut en chemin.

Le Capitaine Serrand, qui avoit accompagné d'Abrey dans son voyage des Moluques, partit de Banda. La tempeste qu'il essuya le poussa contre des écueils que les Insulaires nomment *Lucopines*. Ils sont habitez par des Corsaires & par des Brigands, uniquement occupez à profiter des dépouilles de ceux qui font naufrage, & à tuer ceux qui veulent se défendre, ou disputer ce qu'ils ont d'effets sur leurs vaisseaux. Serrand auroit couru ces dangers, si les Pilotes Malacans qu'il avoit sur son bord, n'eussent découvert quelques barques de ces Barbares, qui se dispoient à enveloper le navire que la tempeste avoit mis hors d'état de résister si on l'attaquoit. Comme les Portugais ne se pouvoient tirer de ce pas qu'en usant de finesse, Serrand fit un détachement de la meilleure partie de ses gens sur des bâtimens légers. Il les posta sous des calles de rochers; il s'y mit avec eux, & attendit que les ennemis attaquaissent son bâtiment pour les prendre en poupe. Ce dessein réussit selon ses intentions, les Barbares insultèrent le vaisseau Portugais. Serrand sortit alors de son embuscade, & les chargea si vivement, qu'ils demanderent quartier, & s'offrirent à servir de guide aux Portugais, dans un pais où leur valeur n'étoit pas tout-à-fait inconnue aux peuples qui l'habitent.

Les Rois de Tidor, & de Ternate, dont l'un se nommoit Almanzor, & l'autre Boleif, furent les premiers Souverains, qui chacun de leur côté, rechercherent l'alliance & l'appuy des Portugais. Ces deux Princes vivoient dans une guerre perpetuelle, touchant la contestation des limites de leurs Etats, & employoient tout leur sçavoir faire pour grossir leur parti, & pour soutenir leurs prétentions. Boleif, qui

avoit

avoit été le premier, & le plus diligent à prévenir Serrand, luy envoya aussitost après leur union, dix barques avec mille hommes d'équipage; de sorte que les Envoyez d'Almanzor furent obligés de s'en retourner à Tidor, sans avoir pu rien pratiquer pour l'avantage de leur Roy.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Comme la charge d'Utimit étoit demeurée vacante depuis qu'il avoit été exécuté, le Vice-Roy en pourveut un Malacan nommé Quitir, homme fort estimé parmi ses compatriotes. Cet homme à qui Utimit avoit autrefois refusé sa fille en mariage, s'étoit broüillé avec toute la famille du mesme Utimit. Ce choix ne pouvoit, ce semble, que devenir fort avantageux aux Portugais, du moins on en conceut l'espérance, fondée sur la probité de ce nouveau Juge, dans la fonction de sa charge, & sur son application à favoriser les Portugais dans toutes les occasions où son honneur & sa réputation n'étoient point compromis; mais Quitir changea bientost de conduite. La fille d'Utimit n'étant point encore pourvue, on reprit les propositions de son mariage, & pour en avancer la conclusion, la femme d'Utimit augmenta la dot de sa fille, des cent mille écus d'or qu'elle avoit offerts pour obtenir la grace de son mari.

Le Vice-Roy  
donne à Quitir  
la charge d'U-  
timit.

Ce fut un écueil pour Quitir, qui jusque-là avoit montré beaucoup de probité; mais il ne put résister tout à la fois, à la fortune & à l'amour. Quitir épousa en secret la fille d'Utimit, & étant entré par cette alliance dans le ressentiment de sa belle mere, il chercha avec elle les expédiens de venger la mort de son mari, celle de son fils, & de son gendre. Le caractère de Quitir, qui en qualité de Juge, étoit absolu dans Malaca, favorisa entièrement le projet que l'on avoit fait de mettre le feu dans la ville, & de fait, l'incendie commença par le quartier le plus peuplé, dont on tua les habitans pour épouvanter les autres.

Mariage de  
Quitir avec la  
fille d'Utimit.

Le Vice-Roy averti de ce désordre par les sentinelles du Fort, en sortit avec une nombreuse escorte. Il chercha Quitir, comme étant celuy qu'il avoit établi pour remédier aux accidens extraordinaires. Ce nouveau Juge voulant éviter la rencontre d'Albuquerque, se retira dans un

Perfidie de  
Quitir, & in-  
cendie de Ma-  
laca.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

Retraite de ce  
Juge.

Britto est fait  
Gouverneur de  
Malaca.

Création de  
plusieurs au-  
tres Officiers.

Navigation du  
Vice-Roy vers  
le Malabar.

lieu nommé Opi, où il avoit disposé toutes choses pour se retrancher, & pour se défendre, si on vouloit le poursuivre. Alors le Vice-Roy ne douta plus de la perfidie de Quitir, & la découvre qu'il fit de son mariage avec la fille d'Utumut, luy confirma sa trahison. Sur cela Albuquerque donna ses ordres pour l'aller forcer dans Opi; mais avant que d'attaquer cette place, il jugea à propos de rendre aux Malacans, la tranquillité qu'ils avoient perduë depuis l'incendie, & de les mettre à couvert des insultes que la garnison d'Opi venoit faire jusqu'aux portes de la ville. Dans cette veüe, il en donna le gouvernement à Rodrigue Britto, & établit Rodrigue d'Arauge pour Trésorier. Comme cet employ étoit fort étendu & laborieux, il nomma des Contrôleurs pour luy aider à faire les recettes, & à soutenir les autres fonctions; il pourvut Ferdinand Andrada de l'Amirauté, & Ninachet de la Judicature; il partagea ensuite les Sarrazins en différens endroits de Malaca, créa un Commissaire Inspecteur en chaque quartier, pour faire observer la police, & pour réprimer les mauvaises intentions de ceux qui n'étoient pas encore connus pour les adhérens de Quitir, & enjoignit à tous ces Officiers d'obéir à Britto, comme à celui à qui il adresseroit ses ordres, quand il jugeroit nécessaire d'en donner pour la conservation de la tranquillité publique.

Albuquerque, après avoir créé ces nouveaux Officiers, & mis la ville & le pais en seureté, fit voile vers le Malabar, avec quatre vaisseaux de guerre, & sept cens hommes d'équipage. Les premiers jours de sa navigation furent assez heureux; mais une tempeste qui s'éleva sur les costes de Sumatra, le poussa contre un roc. Son bâtiment échoua, & tout l'équipage fut englouti, à l'exception de quelques soldats, qui se sauverent sur les costes de Pacen. Pierre Alpoëme Président en la Justice des Indes voyant le risque que couroit Albuquerque, envoya un esquif à son secours, & le tira de ce peril.

Au reste, la perte que le Vice-Roy fit dans ce naufrage fut très-considérable, parce qu'outre les presens que les Rois

des Indes luy avoient faits, & qui étoient de grand prix, il perdit encore une grande quantité de raretez, qu'il avoit rassemblées avec beaucoup de soin & de dépense, pour les envoyer au Roy; mais la mort de la plupart de ses Officiers, & de ses meilleurs soldats, le toucha plus sensiblement que tout le reste. Les autres bâtimens furent emportez en différens endroits, & les matelots & les soldats de ceux qui échoïerent aux environs de l'Isle de Java, furent tuez par les habitans.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

La mer étant devenuë plus praticable, Albuquerque rassembla les débris de sa flotte, reprit sa route & vint mouïller au port de Cochin. Il y trouva les Portugais qui avoient donné contre la coste de Cambaja, après la mort du jeune Almeida, & qui avoient été pris & mis en esclavage. Le Pere Laures, Religieux de l'Ordre de S. François, sçachant le risque que ces Portugais couroient de demeurer long-tems dans les fers, se proposa de les en retirer. Comme il falloit aller à Goa, pour représenter au Vice-Roy le misérable état où ils étoient, & pour le porter à payer leur rançon, ou à faire un échange des prisonniers, s'il en avoit fait sur les ennemis, il fut question d'obtenir de Mamud, Roy de Cambaja, la permission d'aller négocier cette affaire. Le Pere Laures, de son costé, ne manquoit ni de zèle, ni de bonne volonté pour entreprendre ce voyage. Ainsi toute la difficulté rouloit à laisser des ostages à ce Prince pour seureté que ce Religieux reviendrait à Cambaja, en cas qu'il ne pût disposer le Vice-Roy à racheter ses compatriotes.

Arrivée du Vice-Roy devant Cochin.

Loüable zèle d'un Religieux.

Mais le Pere Laures se trouvant par sa profession sans posséder aucuns effets, & peut-estre sans amis qui fussent assez essentiels pour s'engager à le représenter, en cas qu'il ne revinst point, s'en expliqua avec Mamud. Il luy dit, que n'ayant à luy donner pour assurance de sa parole, que la ceinture qu'il portoit, & qu'il regardoit comme le symbole de son état, & comme le lien qui l'attachoit à sa Religion, il s'offroit à la luy laisser jusqu'à son retour. Il n'y avoit pas grande apparence que cette proposition dût estre

*Maffée, Hist. des Indes, liv. 5. chap. 3.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1511.

---

bien reçuë; aussi ce bon Religieux ne la fit que pour n'avoir rien à se reprocher sur le désir qu'il avoit de travailler à la liberté de ces Portugais, pour laquelle il auroit fait volontiers un plus grand sacrifice, s'il eust été en sa puissance. Mamud que ce zèle toucha, tout Barbare qu'il étoit, receut l'offre du Pere Laues. Il prit sa ceinture qu'il voulut garder luy-mesme, & luy fit expédier des passeports aussi autentiques, que s'il fust allé traiter de quelque affaire importante pour sa propre gloire, & pour l'intérêt de son Etat.

Généreuse action du Roy de Cambaja.

Le Vice-Roy ne s'étant point rencontré à Goa, lors que le Pere Laues y arriva, de si charitables intentions échoierent. Les Lieutenans de Roy, à qui ce Religieux se vit obligé de communiquer le sujet de son voyage, ne pouvant agir par eux-mêmes dans une affaire de cette nature, sur laquelle les ordres d'Albuquerque leur étoient absolument nécessaires, ce Religieux fut obligé de retourner à Cambaja, dans le tems qu'il avoit promis de s'y rendre. Mamud touché de l'exactitude de ce saint homme, loua son zèle, & à sa seule considération, accorda la liberté aux Portugais esclaves, sans exiger ni échange, ni rançon de la part d'Albuquerque; & ordonna qu'on les défrayast sur leur route, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de ses Etats. Une action si généreuse & si humaine, dans un Prince élevé parmi des Barbares, méritoit bien tous les applaudissemens qu'on luy donna. Le Vice-Roy de son costé, en conceut une estime pleine de vénération pour la personne du Roy de Cambaja.

Le Vice-Roy  
envoyé du secours à Goa.

1512.

---

On étoit encore tout occupé des circonstances de cette nouvelle, quand Albuquerque en receut de Goa touchant le siège de cette ville. Comme les affaires luy paroissoient un peu pressantes, il fit un détachement de troupes qu'il envoya sur huit brigantins, pour renforcer la garnison, en attendant qu'il y menast luy-mesme un plus grand secours. Emanuel Lacerda qui commandoit pour lors dans la ville, se voyant assez fort pour la défendre, assêura le Vice-Roy, par de nouvelles lettres, qu'il pouvoit tenir encore plus d'un

mois, qui étoit à peu près, le tems que la flotte devoit arriver, & qu'alors on seroit en état d'aller assiéger Benastarim. D'un autre costé, Pierre Mascaregnas, qui étoit parti de Lisbonne en mesme-tems que Garfie Norogna, vint mouiller devant Cochîn, où le reste de la flotte devoit bientost se rendre. Un Ambassadeur que le plus puissant Roy des Maldives envoyoit à Albuquerque, arriva vers ce tems-là pour ménager une alliance entre Emanuel & ce Prince, par laquelle il consentoit, aussitost après la conclusion du traité, de se reconnoître pour tributaire du Roy de Portugal, suivant les pouvoirs autentiques qu'il en avoit donnez à son Ambassadeur. Dès que la nouvelle en fut répandue, un Sarrazin nommé Mamelles, qui par ses brigues s'étoit emparé d'une Isle dépendante du Souverain des Maldives, contre qui les habitans s'étoient revoltez, sortit de cette Isle, & l'abandonna sur la seule appréhension, que les Portugais ne vinssent l'y forcer, ensuite de leur union avec le Roy Insulaire.

La prospérité des armes du Roy dans les Indes, fut suivie de la naissance de l'Infant Henry. La neige qui tomba en abondance à Lisbonne, quand Henry vint au monde, donna lieu aux heureuses prédictions que l'on fit sur ce sujet.

Cependant, le bruit qui couroit à Malaca, que Lansaman approchoit de la ville avec une flotte considérable, depuis qu'Albuquerque en étoit parti, allarma le peuple, & pensa causer une émotion à laquelle il auroit été difficile de remédier, si Andrada n'eust fait appareiller pour aller combattre la flotte ennemie. Quirir se servit de cette occasion pour insulter quelque vaisseau, & de fait, il attaqua celui que commandoit Alonse Chaigne, tua ce Capitaine, emmena son bâtiment, & fit tous ses soldats prisonniers. Ce fut alors qu'on reconnut la fausseté de la nouvelle que Quirir avoit imaginée & répandue, pour obliger les vaisseaux Portugais de sortir du port, afin d'y entrer avec plus de facilité, & d'exécuter son dessein.

Andrada, qui n'avoit point rencontré les vaisseaux ennemis, reprit la route de Malaca, dans la résolution de se

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Arrivée de  
Mascaregnas  
devant Co-  
chin.  
*Oforius, liv. 8.*

Naissance de  
l'Infant Hen-  
ry.

Allarme dans  
Malaca.

Quirir prend  
un vaisseau  
Portugais.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

faire raison de Quitir. Il débarqua quinze cens hommes, tant Indiens que Portugais, sous la conduite d'Alfonse Personne, afin de s'emparer de la descente la plus proche du Fort de Quitir, tandis qu'il entreroit dans le canal à la faveur de la marée, pour battre cette place par terre & par mer. George Botel fut le premier qui commença l'attaque, Andrada le soutint, & Alfonso Personne donna en mesme-tems que les deux autres Capitaines. La vigueur avec laquelle cette action se passa, étant égale par tous les endroits où les Portugais s'étoient postez, embarrassâ tellement les assiégez, qu'après une médiocre résistance, on emporta d'assaut cette place. La garnison fut passée au fil de l'épée, & l'on reprit le vaisseau que Quitir avoit insulté, sur lequel il y avoit une pièce de canon que l'on nommoit *le Chameau*, à cause de son énorme grosseur.

Pendant que tout cela se passoit, on découvrit une troupe de quatre cens Sarazins qui escortoient trois éléfans armez en guerre, que Quitir envoyoit au secours du Fort. George Botel marcha à leur rencontre; il chargea cette troupe, & fit tuer le premier éléfant que l'on avoit pris. Ceux qui conduisoient les autres se retirèrent; mais les Portugais aimant mieux entrer dans le Fort, que de les poursuivre, prirent les navires qui étoient à l'ancre dans le havre. Quitir n'ayant pas voulu demeurer dans ce Fort, s'étoit retiré dans une autre place plus éloignée, & dont la garnison étoit plus nombreuse. Andrada qui ne le perdoit point de veüe, le poursuivit; il investit ce Fort où Quitir s'étoit retranché, & força le premier corps de garde. Comme il y en avoit encore trois autres à passer, & que d'ailleurs, les Barbares avoient plus de troupes dans cette place, que dans la première que l'on avoit prise, ils se défendirent mieux & avec plus d'obstination. Andrada, & Pierre de Far, furent blessés dans cette attaque, & mesme repoussés avec une perte assez considérable. Plusieurs Officiers y périrent, & entre-autres Rodrigue d'Arauge, Cristofle Mascaregnas, George Garcez, & Antoine d'Azévedo.

Quitir se défend mieux dans ce Fort que dans l'autre.

Cette espèce de victoire reléva le courage de Quitir,

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV. 367*

& comme ce Malacan donnoit toujours de grandes espérances à Alodin de le remettre en possession de ses Etats, ce Prince envoya un ordre à Lansaman de joindre sa flotte à celle du Roy de Darguin, & d'aller former le siège de Malaca. Andrada qui sçavoit leur union, fit voile à leur rencontre. Il n'eut pas plustost trouvé les vaisseaux ennemis, qui étoient à l'embouchure d'une rivière appelée *Muar*, qu'il les attaqua avec une vigueur inconcevable, les Barbares se défendirent avec tant de valeur, que le combat dura près de deux jours, sans que l'on se fust encore apperceu quel parti seroit victorieux; mais enfin, les ennemis plus intimidés par la valeur des Portugais, qu'affoiblis par le nombre des gens qu'ils avoient perdus, se retirèrent, & ne leur disputèrent pas plus long-tems l'avantage de la victoire.

Tandis qu'Andrada étoit aux mains avec *Quitir*, trois autres vaisseaux Portugais arrivèrent encore devant Malaca. Ils y amenèrent des vivres, avec un renfort de troupes & de munitions de guerre, & quelques ouvriers pour travailler aux fortifications de la ville. Andrada qui avoit veu le desordre dans lequel les vaisseaux de *Quitir* s'étoient retirés, fit voile du côté du Golfe de Cincaput, qui est vers le Midy du Royaume de Malaca. Il prit un navire ennemi chargé de munitions de guerre & de bouche, & le mena dans le port de la ville, où il sçavoit que l'on en manquoit avant même qu'il en fust parti. George Botel, Lopez d'Azévedo, & Gomez, qui de leur côté avoient aussi gagné quatre bâtimens, y arrivèrent en même-tems qu'Antoine Miranda, qui revenoit de Siam, d'où il avoit apporté un grand nombre de raretez, & de riches marchandises.

Rodrigue Britto, à qui l'on avoit mandé la défaite de l'armée navale de *Quitir*, équipa de nouveaux bâtimens, & les envoya à Andrada, de crainte qu'après la perte qu'il avoit faite dans le dernier combat, il ne se trouvât plus en état de poursuivre les ennemis, & de les aller forcer dans les endroits qu'ils avoient choisis pour se retrancher. Aussitôt qu'Andrada eut reçu ce nouveau secours, il se remit à la mer, & pressa tellement *Quitir*, qu'il l'obligea

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Jonction des  
flottes enne-  
mis.

Combat entre  
les Portugais  
& les Barbares.

Retraite des  
ennemis.

Secours & vi-  
vres arrivés  
dans Malaca.

Alodin, *Quitir*  
& *Lansaman*,  
se retirent cha-  
cun de leur côté.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

de se sauver dans l'Isle de Java, & Alodin, de se retirer dans celle de Bantam située vers l'Orient. Il ne manquoit plus à cette déroute, que de mettre en fuite Lansfaman, qui croisoit la mer. C'est ce qu'Andrada étoit sur le point de faire, quand il apprit que cet Officier l'avoit prévenu par une retraite encore plus honteuse, que ne l'avoit été celle d'Alodin, & de Quitir, dont on n'entendit plus parler. Après cette expédition Andrada revint à Malaca, où les peuples commencèrent à goûter les douceurs de la victoire, sans avoir couru les risques du combat.

Isles d'Amboina & de Bandan, & leur situation.

Lors qu'Andrada entroit dans le port de Malaca, Anroine d'Abrey y revint avec les vaisseaux que le Vice-Roy luy avoit donnez pour aller à la découverte de quelques Isles, & pour en observer la situation; mais la tempeste qu'il efluya dans ce voyage, l'obligea de relâcher dans l'Isle d'Amboina, qui est proche des Moluques. Pendant son séjour dans cette Isle, il chargea ses navires d'une grande quantité de clous de girofle. Aussitôt que la mer fut plus praticable, il fit voile vers les Isles de Bandan, situées vers le Midy, & fécondes en noix Muscades, dont il acheva de charger ses bâtimens. François Serrand ne fut pas si heureux que l'avoit été d'Abrey, puisque le mesme coup de vent qui poussa l'un dans l'Isle d'Amboina, porta l'autre dans celle de Ternate, où il fit naufrage. Le Souverain de l'Isle l'ayant appris, luy envoya tous les rafraîchissemens, & les secours nécessaires, luy permit de prendre telle quantité d'épicerie qu'il voudroit, & luy fit mesme quelques presents.

Arrivée d'une nouvelle flotte aux Indes.

C'étoit le courant des affaires en Orient, quand une nouvelle flotte partit de Lisbonne, pour les Indes. Elle étoit composée de douze vaisseaux, & de plus de deux mille hommes d'équipage, & commandée par George Mello Pereira, & par Garfic de Sousa. Dès qu'elle fut arrivée à Mozambique, le Vice-Roy la renforça encore par la jonction de tous les bâtimens qui se trouvoient en état d'estre mis à la mer. Tous les Officiers qu'il avoit faits Gouverneurs des places nouvellement conquises, demanderent à l'accompagner

pagner dans cette glorieuse campagne, & sur la permission qu'Albuquerque leur envoya, Garfie Norogna, & Pierre Mascaregnas, qui étoient de ce nombre, partirent, l'un de Mosambique, & l'autre de Cochin. Le Lieutenant de Mascaregnas, eut le commandement de la Citadelle de Mosambique, & George Mello alla dans celle de Cananor.

Les différens qui étoient survenus dans cette ville, entre les Portugais & les Sarrazins, obligerent le Vice-Roy d'y descendre pour empêcher qu'ils n'eussent aucune suite fâcheuse. De là il envoya sommer le Gouverneur de Batticala de luy livrer un vaisseau Calécutain, qui étoit chargé d'épiceries, & qui avoit été contraint de relâcher dans son port. Ce Gouverneur n'ayant osé le refuser, le Vice-Roy fit conduire ce bâtiment à Cochin.

Cette longue suite de prospérité, fut traversée par la nouvelle qu'un Juif apporta au Vice-Roy, que la flotte d'Edouard de Lemos avoit fait naufrage en revenant d'Ormuz; que des Sarrazins s'étoient emparez des équipages, & qu'ils avoient faits prisonniers ceux qui étoient échapez à la tempeste; que le Sultan d'Egipte faisoit construire un Fort à l'embouchure de la mer d'Arabie, à dessein d'attaquer & de prendre la ville d'Aden, située dans l'Arabie heureuse; que si Albuquerque faisoit diligence pour le prévenir dans cette conquête, il en viendroit facilement à bout, parce que les peuples s'étoient déjà révoltez sur le seul bruit de la venue du Sultan, & comme ils craignoient de retomber sous la puissance de ce Tiran, il y avoit lieu de croire qu'ils favoriseroient infailliblement les Portugais, sous la domination desquels ils desiroient de vivre, espérant d'en estre mieux traités que du Sultan. Melras vint donner en mesme-tems, avis au Vice-Roy qu'Idalcan avoit rassemblé son armée; qu'il vouloit jeter dans Benastarim, place située près de Goa, les nouvelles troupes qu'il avoit levées pour y travailler aux fortifications, & qu'il falloit s'opposer au plutôt à la jonction de ce secours, si l'on vouloit se rendre maître de cette place.

Sur cet avis, le Vice-Roy prit la route de Goa, résolu

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Empressement  
des Portugais  
pour faire cette  
campagne.

Naufrage de la  
flotte de Le-  
mos,

On donne de  
différens & de  
bons avis au  
Vice-Roy.

*Osius, liv. 8.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Il retourne à  
Goa,

Rozalcan veut  
luy couper pas-  
sage,

Le Vice-Roy  
investit Bena-  
starim.

Le siège con-  
verti en blocus.

d'aller assiéger Benastarim. Aussitost qu'il fust arrivé devant cette place, il la canonna de dessus sa flotte. Les assiégés firent un grand feu sur celle des assiégeans. Quoy qu'une des plus grosses pièces de canon des Barbares, eust été démontée par l'adresse d'un Canonnier Portugais, & que le reste de leur artillerie ne fust pas assez considérable pour incommoder la flotte, toutefois Albuquerque jugea à propos de retourner à Goa, à dessein d'y prendre de nouvelles troupes, & de venir ensuite investir Benastarim, par terre & par mer.

Rozalcan, informé que le Vice-Roy étoit allé à Goa, ne douta point que ce ne fust pour en amener du renfort. Dans cette pensée, il se détermina à faire un grand détachement d'infanterie, soutenuë de deux cens cinquante chevaux, & se mit à leur teste à dessein de luy couper passage. Pierre Mascaregnas, Garfie Norogna, Emanuel Lacerda, Vasco de saint Pélage, tous Capitaines Portugais découvrirent ce mouvement, se joignirent au Vice-Roy, marcherent aux ennemis, & les pouslerent jusque dans les portes de Benastarim. Cette action se passa avec tant d'ardeur de la part des Portugais, qu'étant parvenus au pied des murailles, ils assemblerent des piques & des hallebardes, & en firent des espèces d'échelles pour monter à l'assaut; mais Albuquerque ne voulant point exposer ses gens au feu que l'on faisoit de la place, devant laquelle il avoit déjà perdu beaucoup de monde, fit battre la retraite jusqu'à ce qu'il eust fait venir de l'artillerie & des troupes de Goa, dont il renforça son armée. Il investit pour lors Benastarim, & la fit attaquer par terre & par mer; mais si elle fut bien attaquée, elle fut encore mieux défendue, puisqu'outre qu'elle étoit bien fortifiée, les Barbares y avoient encore beaucoup de monde, & qu'ils faisoient un feu si continuel sur les assiégeans, que leurs troupes diminueoient à veü d'œil. Albuquerque, qui se vit obligé de convertir le siège en blocus, prit ses mesures de bonne heure, pour se rendre maître des avenues par où les assiégés pouvoient recevoir des munitions, parce qu'il sçavoit bien qu'il n'y en avoit pas assez dans la place, pour nourrir la garnison pendant le blocus,

que le Vice-Roy étoit résolu de ne lever, que quand il y seroit contraint.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Quand Rozalcan se vit bloqué, il fit faire une grande sortie sur les assiégeans pour les engager à la retraite, & de fait, Emanuel de Soufa & Garfie Norogna, qui gardoient les postes les plus avancez en furent chassiez; & si Pierre de Mascaregnas n'eust soutenu & rallié les Portugais, qui étoient en déroute, la perte eut été beaucoup plus grande, & peut-estre mesme irreparable; mais il s'opposa si à propos à l'impetuositè des Barbares, qu'ayant fait faire volte face aux Portugais, il chargea les ennemis, en tua plusieurs, & réduisit les autres à r'entrer dans Benastarim.

Les Maures  
font une sor-  
tie.

Les affaires étant rétablies par cette dernière action, le Vice-Roy reprit les postes, d'où l'on avoit chassé les Portugais, & étendit les lignes de son camp. Les assiégez, qui des murailles de la ville, pouvoient observer aisément les mouvemens des assiégeans, se déterminèrent à battre la chamade, & demanderent à capituler. Albuquerque y consentit, pourveu qu'il dressast les conditions de la capitulation, & que les assiégez y souscrivissent.

Capitulation  
de Benastarim,  
& ses condi-  
tions.

Les ennemis qui n'étoient plus en état de se défendre, tant par la disette des vivres, que par la continuation du blocus, promirent tout ce qu'on voulut. Le Vice-Roy les engagea par les clauses du traité, à luy renvoyer les Portugais, qui avoient renoncé au Christianisme, & quitté le service du Roy, à condition qu'il ne les traiteroit point en apostats, ni en déserteurs, & qu'ils ne courroient aucun risque de la vie; que les Barbares restitueroient les deux vaisseaux Portugais qu'ils avoient pris; qu'ils sortiroient de la Citadelle sans armes & sans bagage, & qu'ils laisseroient dans le port les bâtimens qui y étoient à l'ancre. Tout autres gens que les Maures, que la crainte de mourir de faim avoit saisis, auroient préféré la plus cruelle mort, à des conditions si honteuses; mais leur délicatesse sur le point d'honneur n'alloit pas jusque-là, & pourveu qu'ils se tirassent du péril qui les menaçoit, ils étoient contens. Ils exécutèrent donc le traité, dans toutes ses circonstances, & pas-

*Maffée, Hist.  
des Indes,  
liv. 5. chap. 5.*

ANS DE ferent du costé de la terre ferme, en mesme-tems que les  
 J. CHRIST. Portugais entrerent dans Benastarim.

1512.

Punition des  
 Apostats & des  
 Rebelles.

Isle de Sainte  
 Helene, sa si-  
 tuation, & par  
 qui défrichée.

Oßrius, liv. 2.

Après la réduction de cette place, Albuquerque retour-  
 na à Goa, où il fit conduire les Portugais, qui avoient re-  
 noncé à la foy, & manqué de fidelité au Roy, pour en  
 faire un exemple public, & pour intimider ceux qui se-  
 roient assez lâches que de commettre de pareilles actions;  
 mais pour ne pas déroger à la capitulation de Benastarim,  
 par laquelle il s'étoit engagé à ne point faire mourir les  
 déserteurs, il se contenta pour n'y pas contrevenir de leur  
 faire couper le nez, les oreilles, la main droite & le poute  
 de la gauche, comme étant une marque d'infamie & de  
 lâcheté. Ferdinand Lopez, qui avoit apostasié, & qui s'é-  
 toit rangé du costé d'Idalcan, lors qu'il rentra dans Goa,  
 fut de ce nombre, & eßuya les rigueurs de cette condam-  
 nation. Noté de cette infamie, il se retira dans l'Isle de  
 Sainte Helene, située au milieu du grand Ocean d'Etiopie,  
 distante de trois cens cinquante lieuës du Cap de Bonne-  
 Espérance, & de cinq cens & dix lieuës du Brésil, qui est  
 la terre ferme la plus proche au seizième degré de latitude  
 méridionale. Cette Isle paroist de loin, comme un groupe  
 de rochers qui n'offrent que d'affreux écueils; mais il sem-  
 ble en l'abordant, que ces rochers se soient ouverts pour  
 recevoir ceux qui y sont poussés par la tempeste; c'est ce  
 qui l'a fait connoître sous le nom d'*Hofellerie de la mer*.  
 L'air qu'on y respire, est si temperé & si sain, que les  
 malades que l'on débarque, recouvrent bientoist après leur  
 santé; le havre est grand, commode, & environné de ro-  
 chers; le terrein est naturellement sec & aride; mais comme  
 il y pleut très-souvent, & que le soleil succède à la pluye;  
 la terre est féconde pour peu qu'on la cultive. D'ailleurs,  
 elle est arrosée d'un grand nombre de fontaines d'eau douce  
 qui tombent des montagnes, & font des cascades naturelles,  
 & de plusieurs petits ruisseaux dont l'eau est excellente à boi-  
 re. Outre ces ruisseaux on trouve de grands fleuves qui vont  
 se perdre dans la mer du costé du Nord. Ce pais est assez  
 couvert, les montagnes & les forests sont peuplées pour ainsi

dire, de gibier & de bestes fauves; on n'y voit point de bestes féroces, ni d'insectes rampans & vénimeux. Quelques Caffres, qui avoient mené leurs femmes dans l'Isle de Sainte Helene, & qui s'y étoient habitez, se cachotent dans des lieux inaccessibles, d'où ils assommoient ceux qui se mettoient en devoir d'en approcher. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Jean Pimentel Capitaine Portugais, n'y fît descente. Il est vray qu'il essuya mille dangers avant que d'en venir à bout; mais aussi quand il fut parvenu jusqu'au lieu où ces Caffres s'étoient retranchez, il les en chassa & les mit en fuite.

Cependant quelques Portugais, qui avoient suivi Pimentel resterent dans cette Isle, & s'établirent à l'entrée du havre. Ils défricherent les endroits les moins ingrats, & les cultivèrent avec tant de soin & tant de travail, qu'enfin la terre produisit des grains & des fruits, dont ils vivoient quand ils ne pouvoient aller ni à la chasse ni à la pèche. Lopez qui entendoit mieux l'agriculture que les Portugais qu'il trouva dans l'Isle, les fortifia encore davantage dans le désir de porter la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles. Ils y réussirent si bien, que Lopez qui s'étoit adonné à la connoissance des simples, en fit négoce avec les marchans étrangers qui y aborderent: ainsi cette Isle devenue habitable, de deserte qu'elle étoit auparavant, devint aussi féconde qu'elle l'étoit peu; de manière qu'elle est à présent une des meilleurs rades, que les Portugais ayent pour faire eau à leur retour des Indes.

Le Vice-Roy qui étoit encore à Goa, envoya Norogna à Cochîn, pour avancer autant qu'il le pourroit, le départ de la flotte qui devoit faire voile en Portugal. Il luy ordonna aussitôt après que les vaisseaux seroient partis, d'aller ranger la coste de Calécut, & de donner la chasse à tous les bâtimens qui sortiroient du Golfe Arabique, tandis que Garfie de Sousa croiserait la mer, pour engager les marchands de chevaux Persans à relâcher à Goa, & pour leur dire, qu'on leur feroit une diminution considérable sur les péages, par ce moyen, on espéroit se dédommager sur la

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Caffres, peuples Affricains vers le Cap de Bonne Espérance.

Descente de Pimentel dans cette Isle.

Quelques Capitaines Portugais vont croiser la mer.



ANS DE pluralité des chevaux que l'on y ameneroit, de la modération que l'on feroit des droits d'entrée.

J. CHRIST.  
1512.

La manière dont Albuquerque uſoit pour pratiquer des alliances avec les Rois, & pour établir le commerce avec les peuples, luy avoit déjà trop acquis de gloire & de réputation parmi la plupart des Indiens, pour ne pas faire deſirer aux Princes des Nations les plus reculées de s'allier avec Emanuel.

Ambaſſade du  
Roy de Ven-  
gapor.

Le Roy de Vengapor, de qui les Etats ſont limitrophes de ceux d'Idalcan, fut un des premiers qui en rechercha les moyens. Dans cette vue, il envoya une célèbre Ambaſſade au Vice-Roy; il l'aſſeura, que ſi ſa flotte venoit mouïller dans quelqu'un de ſes ports, on luy délivreroit des vivres & des munitions, & enfin, il luy fit offrir des troupes pour faire la guerre à Idalcan. Cette propoſition qui étoit avantageuſe par elle-mème aux Portugais, fut accompagnée de différens preſens, que le Souverain de Vengapor fit à Albuquerque, pour le diſpoſer à luy permettre d'acheter tous les ans trois cens chevaux à Goa. Le Vice-Roy, accorda très-volontiers ce que le Roy de Vengapor exigeoit de luy; il l'aſſeura qu'il contribueroit avec beaucoup d'empreſſement à la concluſion du traité qu'il deſiroit de faire avec le Roy ſon maître, & luy envoya des preſens par ſon Ambaſſadeur.

Propoſition de  
paix par Idal-  
can.

Sur ces entrefaites Gaſpard Chanoque qui étoit revenu de Narſingue, eut ordre d'y faire un ſecond voyage pour demander à Criſnara Roy de ce pais, le port de Batticala, qui étoit un havre inhabité par ſes ſujets, peu fréquenté par les étrangers, & entièrement à la bienséance des Portugais. Pendant que le Vice-Roy envoyoit demander des lieux de ſeureté aux Narſingois, Idalcan députa deux Ambaſſadeurs confécutivement à Albuquerque, pour traiter d'une ſolide & durable paix. Le Vice-Roy en reçut la propoſition, & chargea Jacques Fernand de Far, d'en aller conclurre le traité. Ce Capitaine Portugais partit avec les Ambaſſadeurs d'Idalcan, à qui Albuquerque manda auſſi, qu'il pouvoit faire acheter à Goa, les chevaux dont il auroit beſoin.

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV. 375*

Ces Ambassadeurs ne furent pas les seuls qui mirent à la voile dans le mesme-tems. L'Envoyé de Mamud Roy de Cambaja, qui avoit ramené les Portugais que l'on avoit faits prisonniers, s'en retourna comblé des presens que luy fit Albuquerque. Si les Ministres de Goa & de Cambaja, receurent de grands honneurs, Mathieu qui étoit l'Ambassadeur que l'Empereur des Abissins, vulgairement appelé *Presle Jean*, envoyoit au Roy de Portugal, eut une destinée bien différente de la leur. Ce Ministre étant tombé entre les mains du Gouverneur de Dabul, ville appartenante aux Portugais, fut mis en arrest, y demeura jusqu'à ce qu'Albuquerque eust ordonné qu'on le relâchast, & qu'on luy rendist les honneurs deus à son caractère. Cette satisfaction luy aida beaucoup à oublier l'injure qu'il avoit receüe, & la reception qu'on luy fit à Goa, en effaça jusqu'au plus leger souvenir.

La devotion des peuples se joignit aux magnificences de l'entrée de cet Ambassadeur. Albuquerque à qui l'on donna avis, que cet Empereur envoyoit à Emanuel, un morceau de la vraye Croix, disposa toutes choses pour le faire recevoir avec toute la reverence deüe à un si précieux dépôt. Le Clergé y alla en procession, & l'apporta dans une Chapelle, où il demeura jusqu'à ce que le Vice-Roy trouvast l'occasion de l'envoyer au Roy selon les intentions de ce Prince Etiopien.

Comme le tems de la navigation étoit devenu favorable pour le départ de la flotte qui devoit retourner en Portugal, Garfic Norogna qui la commandoit, dressa sa route sur la mer de Calécute, & toucha à l'un des ports de ce Royaume. Naubecadarim qui en étoit héritier, & ami des Portugais, manda à Norogna, que si Albuquerque vouloit consentir à la paix, entre Zamorin son oncle & luy, il ne doutoit pas qu'en faveur de ce traité, le Roy de Calécute ne permist à Albuquerque, de faire bâtir une Citadelle, comme il l'avoit toujours désiré. Le Vice-Roy y consentit, & cette paix tant de fois faite, & si souvent rompuë, fut enfin renouëe par un nouveau traité. On travailla bientost

ANS DE  
J. CHRIST.  
1512.

Ambassade de  
l'Empereur des  
Abissins.

*Massée, liv. 2.  
Hist. des Indes  
liv. chap. 6.*

Ce Prince en-  
voye un mor-  
ceau de la vraye  
Croix à Emā-  
nuel.

Paix faite avec  
le Roy de Ca-  
lécute.

### 376 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

après à la construction du Fort qui fut bâti au même endroit où étoit autrefois le Palais du Roy. Albuquerque ayant asseuré par là les affaires des Indes, mit à la voile, & entra dans la mer d'Arabie.

Courtes & hostilités des Maures.

Cependant, Barraxa & Almandarin se mirent en campagne à la teste d'une nombreuse troupe de gens qu'ils avoient tirez des villes situées sur la coste de Barbarie. Ils firent des courtes sur les Maures, qui étoient tributaires du Roy de Portugal, fourragerent les environs d'Arzile, & vinrent faire le dégast jusqu'aux portes de Tanger. Cette irruption obligea Edoüard de Menezés, qui en étoit Gouverneur, d'assembler son Conseil de guerre, pour délibérer sur ce qu'il y auroit à faire, & pour s'opposer à ces desordres. On résolut qu'on feroit mettre les habitans sous les armes pour la garde de la ville; qu'Edoüard en feroit à la teste d'un détachement de deux cens chevaux & de trois cens fantassins, & qu'il marcheroit aux ennemis. Les choses étoient ainsi disposées, quand Menezés apprit par ses Coureurs, que les Barbares s'étoient cantonnés derrière des costeaux où l'on ne pouvoit aborder que par des défilés; mais pour mieux juger de leur situation & de leur contenance, le Gouverneur alla sur la cime des montagnes. Les Maures s'en étant aperçus, se persuaderent que les Portugais étoient en plus grand nombre qu'ils ne paroïssent. Pleins de cette opinion mêlée de crainte, ils aimerent mieux changer de poste, que d'attendre qu'on les y forçast. D'ailleurs, ils espéroient que par cette retraite ils attireroient Menezés dans un lieu plus éloigné de Tanger, & qu'alors il ne pourroit plus estre ni secouru de la ville, en cas qu'il se passât quelque action, ni s'y retirer, en cas qu'il fust pressé.

Les Maures se retirent.

Barraxa se dispose pour en venir à un combat.

Menezés découvrit bientôt les intentions des ennemis, par le nouveau mouvement qu'il leur vit faire. Comme il n'attendoit aucun secours de Tanger, il ne balançoit pas davantage à marcher à eux. Barraxa de son côté fit faire halte à son armée, & la mit en bataille. Les Barbares qui se voyoient sur le point d'en venir aux mains commencèrent par leurs clameurs

clameurs ordinaires ; ils prétendoient par ce bruit confus, dont ils remplissoient l'air, porter l'épouvante parmi les Portugais, comme parmi les autres nations, à qui jusquelà ils avoient eu affaire ; mais leur Commandant qui savoit que les Portugais n'étoient pas sujets à de si foibles allarmes, fit comprendre à ses gens qu'il falloit de l'action & non pas du bruit. Sur cela il les exhorta au combat, & leur dit que cette victoire qu'il regardoit comme certaine, leur seroit plus glorieuse que tout ce qu'ils avoient pû faire de plus distingué, puisqu'ils auroient vaincu une nation belliqueuse & invincible.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Menezés, qui de sa part avoit disposé ses troupes à ne se pas laisser prévenir par la multitude des ennemis, tâcha de ménager le petit avantage que luy donnoit le terrain, & laissa à Pierre de Leitan Capitaine de chevaux, le commandement de son avantgarde. Alors Barraxa parut à la teste d'une troupe infiniment supérieure à celle de Leitan, & chargea les Portugais avec une grande vigueur. Menezés, qui de son poste avoit observé l'impetuosité des Barbares, & la bonne contenance de Leitan, prit les ennemis en flanc, mais si à propos, qu'il en tua un grand nombre, & mit le reste en fuite.

Menezés s'y  
prépare de son  
costé.

Almandarin, avoit prédit à Barraxa ce qui venoit de luy arriver ; mais au lieu de l'aller soutenir dans une occasion si pressante, il n'attendit pas qu'on vint le forcer dans son poste, & se sauva à la teste de cent chevaux qu'il commandoit. Leitan le poursuivit dans l'espérance de le prendre ou mort ou vif, & il l'auroit fait, si ses gens ne se fussent point attachez à charger l'infanterie des ennemis. Almandarin, qui par sa lâcheté n'avoit point eu de part à cette action, & qui fuyoit pour n'y en point avoir, déconcerta Barraxa, & luy fit prendre le parti de marcher vers une montagne, où il vouloit attirer les Portugais ; mais Menezés, loin de le poursuivre fit sonner la retraite, & se contenta d'avoir chassé les Barbares, de leur avoir tué plus de six cens hommes, & d'avoir fait près de trois cens prisonniers. Après cette déroute, Menezés revint à Tanger, le peuple le receut

Fuite d'Alman-  
darin.

Défaite des  
troupes de Bar-  
raxa.

*Oforius, liv. 2.*



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Retour de Me-  
nezés à Tan-  
ger.

Jabentafuf va  
lever les tributs  
deus au Roy.

avec de grands applaudissemens, & les Députez de la ville le conduisirent à l'Eglise principale où l'on alla porter solennellement les étendars pris sur les ennemis, & rendre grâces à Dieu de cette dernière victoire.

Cependant ceux d'entre les Maures, qui jusque-là s'étoient reconnus tributaires d'Emanuel, prirent de différens partis. Les uns ne vouloient plus luy payer de tribut. Les autres furent plus fidelles, de crainte de s'attirer quelque affaire avec les Portugais. Cette division étoit fomentée par quelques Princes Maures, qui soutenoient les Rebelles, & qui faisoient persecuter ceux qui refusoient de se révolter. Comme il n'y avoit que la seule garnison de Sasi, qui pût les défendre contre leurs propres compatriotes; Azambuja Gouverneur de cette ville, les prit sous sa protection, tandis que Lopez Barrigue Capitaine de chevaux, alla mettre à la raison les habitans de Xiatime province de Mauritanie, lesquels inquiétoient ceux de la ville de Dabide, éloignée de Sasi d'environ vingt lieues, parce qu'ils ne vouloient pas aussi se déclarer contre les Portugais. Le nombre des factieux se trouvant supérieur aux troupes que Barrigue commandoit, Jabentafuf, ami des Portugais, se joignit à Barrigue, & alla de Château en Château pour lever les tributs qu'on devoit au Roy. Les Xiatimiens, outrez de ce qui se passoit sans qu'ils osassent s'y opposer, firent entendre aux autres Maures leurs voisins, que cette violence ne les regardoit pas moins qu'eux, & sur ce fondement ils leur demanderent du secours. Ces Maures qu'une destinée pareille à celle de leurs compatriotes, allarma, leverent huit cens chevaux qu'ils leur amenèrent. Aussitôt que ce renfort fut arrivé, ils se mirent en devoir d'aller investir le Fort de Mirabelle, où Jabentafuf s'étoit retiré.

La marche des Xiatimiens ne fut pas si secrète, que ce Capitaine n'en fust averti, ce qui l'obligea d'écrire au Commandant de Dabide, qu'il luy envoyast des troupes. Cependant il se retrancha le plus avantageusement qu'il put, & il envoya ses Courcurs pour observer la contenance des ennemis, & pour les prévenir avant qu'ils se fussent mis en

état de l'investir. Aussitôt que Jabentafuf eut une nouvelle certaine de l'approche des Maures, il sortit de Mirabelle à la teste de ses meilleures troupes, pour s'emparer d'un défilé par où ils devoient passer. Dès que les Xiatimiens commencerent à paroître, il les chargea à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, & les tailla en pièces. Le nombre des morts & celui des prisonniers, fut beaucoup moins grand qu'il n'auroit été, si les Arabes de Mauritanie n'eussent mieux aimé recevoir de l'argent de leurs ennemis, que de leur ôter la liberté ou la vie. Barrigue & Jabentafuf allerent du même pas forcer le reste des mutins, qui s'étoient retranchés dans la ville de Tazarot, & dans celle d'Aréze, située au pied de la montagne de Fer, & ensuite ils revinrent à Safi, avec tout le butin qu'ils y purent conduire.

Après cet avantage, Loüis de Menezés, & Alvarés Norogna, arrivèrent à Safi, avec un secours de deux cens chevaux qu'ils amenoient à Ataïde, selon les ordres qu'ils en avoient reçeus du Roy, à leur départ de Lisbonne. Comme ces deux jeunes Gentilshommes, ne respiroient que l'occasion de se signaler, ils en trouverent bientôt une favorable dans le soulèvement qui s'étoit fait parmi les habitans de la ville d'Almedine, dont les uns tenoient pour le Roy de Portugal, & les autres se déclaroient pour le Roy de Fez. Quoique ces derniers fussent supérieurs aux premiers, & que le parti d'Emanuel s'affoiblît de jour en jour, par la seule crainte que l'on avoit du Roy de Fez, toutefois cela n'empêcha point Ataïde de marcher du côté d'Almedine. Il partit même si brusquement de Safi, qu'il ne prit que quatre cens chevaux & soixante fantassins pour l'accompagner dans cette expédition.

Les ennemis informez par leurs espions de l'approche des Portugais, firent de leur part un détachement de six cens chevaux & de mille fantassins, & les posterent dans les endroits par où il y avoit le plus d'apparence, que les Portugais viendroient investir Almedine. Pendant ces mouvemens, Ataïde partagea ses troupes en deux petits corps, il donna le commandement de l'un à Norogna, avec ordre

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Menezés &  
Norogna arri-  
vent à Safi.

Différentes  
factious dans  
Almedine.

Ataïde part de  
Safi, & marche  
vers Almedine.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

d'attaquer la place du costé de la porte de Maroc, il se mit à la teste de l'autre troupe, prit Menezés avec luy, & alla insulter l'autre porte de la ville.

Les Portugais  
sont repoulléz.

Ils reviennent  
au combat.

Le Roy de Ma-  
roc vient se-  
courir Alme-  
dine.

Les ennemis partagerent aussi leurs gens à l'exemple des Portugais, & ouvrirent en mesme-tems les portes d'Almedine, d'où ils sortirent à dessein de les repoullier. L'action se passa d'abord avec beaucoup de vigueur de part & d'autre; mais enfin les Portugais furent obligez de reculer, & si les Maures en eussent sceu profiter, ils les auroient asseurement tailléz en piéces. Le bonheur que les Portugais avoient eu d'échaper de ce péril, releva leur courage, ils retournerent au combat, mais avec tant d'ardeur, qu'ils regagnerent sur les ennemis l'avantage qu'ils avoient perdu, cela donna lieu à une seconde action, qui rendit la victoire incertaine & mesme indécidée. Les deux partis également affoiblis par le nombre de leurs blessez, & fatiguez par la durée du combat, se retirèrent, les uns dans Almedine, & les autres dans leur camp. Ataïde impatient de terminer cette affaire, rassembra quelques troupes qu'on avoit cantonnées dans les environs d'Almedine, il remonta à cheval à dessein de surprendre les ennemis, ou de recommencer le combat, s'ils étoient aussi vigilans que luy, & prit dans sa marche un Arabe, qui l'avertit que le Roy de Maroc avoit sceu ce qui s'étoit passé le jour précédent, & qu'il marchoit au secours d'Almedine. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne revinsent à la charge, ce Prince avoit mis ses meilleures troupes en embuscade, & les attendoit au passage. Ataïde défera à cet avis, & recompensa celuy qui le luy avoit donné; mais voulant s'en asseurer par des gens plus fidelles qu'un Arabe, il envoya un parti pour reconnoître les chemins que l'on trouva libres. Ataïde se persuada pour lors, que l'avis qu'on luy avoit donné, étoit une ruse dont les Barbares s'étoient servis pour l'empêcher de continuer sa route; mais bientoist après, il changea de sentiment. Il apprit que les gens du Roy de Maroc, étoient véritablement demeurez en embuscade pendant tout le jour, & que n'ayant rien veu paroître de la part des Portugais, ce

Prince les avoit fait revenir pour aller dans les Etats du Souverain de Duécala, à qui il les envoyoit en qualité de troupes auxiliaires. Ataïde retourna aussitost à Sasi, d'où Menezés & Norogna partirent, suivant les ordres du Roy, pour se rendre en Portugal.

Comme les Maures se persuadoient qu'Ataïde ne s'étoit retiré que pour éviter leur rencontre, ils s'approcherent de Sasi, & formerent leur camp à quelques lieues de cette ville. Le Gouverneur averti du mouvement des ennemis détacha une partie de sa garnison, & envoya Barigue pour les aller reconnoître. Ce Capitaine toujours heureux dans ses expéditions, surprit leurs sentinelles, les égorga, & fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Sasi, ce fut par eux qu'Ataïde apprit le dessein des Maures. Le lendemain qu'on l'eut sceu, Barigue remonta à cheval à la teste de cent cinquante maîtres, Nugno Mascaregnas, Capitaine d'infanterie, eut ordre de marcher de l'autre costé, tandis qu'Ataïde tiendrait la compagnie avec le reste de son monde, pour soutenir en cas de besoin, les détachemens qu'il avoit faits à droite & à gauche. Barigue fut le premier qui trouva les ennemis, il les insulta dans leurs premiers postes, tua quelques-uns de leurs gens, fit quatorze prisonniers, & emmena beaucoup de bétail. Ceux d'entre les Barbares qui purent se sauver, porterent l'allarme dans le camp, les Maures qui se virent surpris, firent un détachement de quatre cens hommes, chargerent Barigue, & le repousserent jusqu'au lieu où Mascaregnas s'étoit mis en embuscade. Ce Capitaine sortit alors de son poste, & soutint les Portugais qu'on avoit contraint de reculer; mais cet effort ne put pas durer long-tems, parce qu'outre que les Portugais étoient inférieurs aux Barbares, ils étoient encore tellement fatiguez de la longue & pénible marche, qu'ils avoient faite dans des chemins fort difficiles, qu'ils se virent obligez de se retirer, & d'abandonner la meilleure partie du butin qu'ils avoient fait sur les ennemis.

Les partis que les Maures envoyoient de tems en tems aux environs de Sasi, donnerent lieu à de fréquens combats,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Ce Prince rappelle ses troupes.

Retour de Menezés & de Norogna, en Portugal.

Les Maures veulent former leur camp aux environs de Sasi.

On sçait leur dessein.

Barigue insulte les ennemis.

Les Portugais sont obligez de se retirer.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

qui se passoient presque toujours à leur désavantage. Les Portugais se contentoient de les battre quand ils s'approchoient de cette ville, & négligioient de les poursuivre, de crainte de donner dans quelque embuscade, comme il seroit arrivé, sans l'avis qu'on vint donner à Ataïde, qu'il y avoit sept cens chevaux Arabes, commandez par un de leurs plus braves Officiers, qui n'attendoient que l'occasion d'envelopper les Portugais, pour peu qu'ils s'approchassent du camp de ces Barbares.

Les Maures  
viennent faire  
le dégast.

Enfin la conduite que tenoit Ataïde, ne laissant point d'espérance aux Arabes, ni de le battre, ni de le surprendre, leur Commandant s'ennuya de n'en pas venir aux mains, avant que de retourner à Almedine. Plein de cette impatience, il vint faire le dégast jusque dans les environs de Safi. Ataïde qui n'étoit point accoutumé à ces sortes d'insultes, se disposa à repousser les Barbares. Il détacha une bonne partie de sa garnison, qu'il partagea en deux petits corps; il donna à Barigue le commandement de l'un, & à Nugno Catta la conduite de l'autre corps.

On en vient  
aux mains avec  
eux.

Ces deux troupes étoient composées de gens d'élite, sur qui Ataïde faisoit fonds. Ils avoient ordre de sortir par des portes différentes, mais à tems différens. Nugno, devoit commencer l'action, & de fait il fut le premier qui en vint aux mains. Les Arabes, supérieurs en nombre, combattirent avec tant de valeur, qu'ils auroient infailliblement repoussé Nugno, si Barigue n'eust pris les ennemis en queue, & s'il ne les eust engagez à faire volte face, parce que leur arrièregarde étoit en désordre. Ce mouvement auquel les Arabes ne s'attendoient pas, laissa assez de tems aux gens de Nugno pour se rallier, & comme ils ne se virent plus tant d'ennemis en teste, ils les chargerent à leur tour. Les Arabes se trouvant attaquez de tous costez, l'épouvante se mit parmi eux, & leur multitude ne servit plus qu'à augmenter leur confusion, les Portugais en sceurent profiter, & ne donnerent pas un coup d'épée qui ne fut mortel. Ils se firent jour à travers de ces Barbares, & parvinrent jusqu'à Jahomazende qui étoit leur Général, que Barigue comba-

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV.* 383

tit. Cette action se passa à la veüe des deux armées, & chaque parti la regardoit comme un coup décisif, d'où dépendoit le destin de l'une ou de l'autre armée. Enfin Barigue tua le Général ennemi, & cette mort fut suivie bientôt après d'une défaite générale. Barigue glorieux de l'avantage qu'il avoit remporté sur Jahomazende luy fit couper la teste, & ordonna qu'on la mist au bout d'une lance que l'on porta devant luy lors qu'il entra dans Sasi, comme une marque de sa valeur, & comme un fruit de sa victoire, cette teste fut arborée au dessus de la principale porte de Sasi. Les Arabes qui ne pouvoient digérer l'outrage que les Portugais faisoient à la mémoire de leur Général, offrirent de grandes sommes pour racheter cette teste, & sous prétexte de luy rendre les derniers honneurs, ils tâcherent du moins de sauver la gloire de leur nation, en ne laissant pas plus long-tems un témoignage si authentique de leur défaite entre les mains de leurs ennemis.

Les propositions que les Arabes firent faire sur ce sujet, n'auroient pas touché Ataïde, si elles n'eussent été suivies de celles de la paix, à laquelle ils se déterminèrent. Les habitants de Xerquie, province de Mauritanie, lesquels s'intéressoient beaucoup à ce dernier malheur, choisirent Jabentafuf pour estre le médiateur de cette paix, & elle fut enfin conclue par son entremise, mais à condition qu'ils payeroient un tribut au Roy de Portugal; que les païs conquis luy demeureroient; que les peuples qui les habitoient seroient obligez de porter les armes, & de servir dans ses troupes contre les ennemis qu'il pourroit avoir, & qu'on leur rendroit la teste de Jahomazende.

Après la conclusion de cette paix, Ataïde se disposa à faire la guerre contre le Roy de Maroc, & contre le Xerif, qui étoit le Général des Coureurs Arabes d'Afrique. Dans cette veüe, il fit un fort grand détachement des troupes qu'il avoit dans Sasi, & donna à Jabentafuf le commandement de l'infanterie, & à Barigue celui de la cavalerie, qui ne consistoit qu'en cent cinquante chevaux. Pendant que l'on faisoit les préparatifs nécessaires pour se mettre en campagne, Ataï-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Belle action de  
Barigue.

Mort du Général ennemi.

Paix faite avec  
les Maures.

Conditions de  
cette paix.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

de, qui sceut le lieu où le Roy de Maroc avoit formé son camp, monta à cheval suivi de peu de gens, & enleva les sentinelles aux yeux de l'armée ennemie, sans que les Maures se missent en état de les dégager, parce qu'ils ne vouloient pas s'embarquer dans une affaire, qui selon eux pouvoit avoir des suites, & qu'ils craignoient que les Portugais ne voulussent par une action si déterminée, les attirer hors de leurs lignes. Quand néanmoins, les Maures eurent reconnu la témérité de cette entreprise, & qu'ils sceurent que ce n'étoit qu'un parti de la garnison de Safi, qui étoit venu insulter leurs sentinelles, ils monterent à cheval & le poursuivirent; mais Ataïde avoit si fort avancé chemin, qu'ils ne purent l'atteindre; de sorte qu'il eut le tems de mener dans Safi, les prisonniers qu'il avoit faits, avec les chevaux & les chameaux qu'il avoit pris.

Ataïde harcele  
les ennemis, &  
les met en fui-  
te.

Cette action obligea le Roy de Maroc de changer son camp, & de s'aller poster dans une plaine, qui est au pied de la montagne d'Idenar. Ataïde informé par ses Courcours du nouveau mouvement des Maures, prit une meilleure escorte que celle qui l'avoit suivi dans sa première expédition; il alla forcer ceux qui gardoient les postes les plus avancez, & les obligea de se retirer dans leur camp. La nouvelle allarme que ces fuyars y porterent, fut si grande, que les Barbares, au lieu de se défendre ne songerent qu'à se sauver. Le Roy mesme le fit avec tant de précipitation, qu'il ne voulut pas attendre qu'on luy amenast un de ses chevaux, il se servit du premier qu'on luy présenta pour s'enfuir à la teste de son armée, luy qui s'étoit promis de revenir vainqueur de ses ennemis; mais cet avantage étoit réservé aux Portugais, qui dans cette rencontre firent un grand butin, & emmenerent beaucoup de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. Parmi les femmes qui paroissoient les plus distinguées, on trouva une des maîtresses du Roy de Maroc. Cette femme dont la beauté étoit fort touchante, s'abandonna tellement à sa douleur, & à la crainte qu'elle avoit d'estre faite esclave, qu'elle fit compassion à ceux entre les mains de qui elle étoit tombée, ce qui fut cause

cause qu'on la traita avec moins de dureté que les autres prisonnières.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1513.

Quoique ce combat eust été glorieux & décisif, Bariguc & Jabentafuf, voulurent encore aller harceler neuf compagnies d'infanterie, cantonnées vers le Mont Atlas, à dessein de les attirer en campagne, s'ils ne pouvoient les forcer dans leurs postes. Le bonheur des Portugais eut plus de part à cette affaire, que leur courage. Les Barbares qui ne s'attendoient pas d'en venir sitost aux mains, n'étant pas en état, ni de se défendre, ni de se sauver, perdirent plus de mille hommes, qui demeurèrent sur la place, sans compter cent cinquante prisonniers, que les Portugais emmenèrent avec tout le bagage. Ils entrèrent ensuite dans la contrée de Xiatime & la fourragerent. Sur la nouvelle de cette irruption, le Xerif se mit à la teste des troupes qu'il avoit ralliées, & chercha l'occasion de combattre. Bariguc, à qui Ataïde avoit envoyé du secours, ne la cherchoit pas avec moins d'empressement, ce qui fit que les deux partis ne furent pas long-tems sans tirer l'épée. Les Maures qui ne croyoient pas trouver une si grande résistance dans leurs ennemis balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, & se repentoient de s'estre mis si inconsidérément en campagne; mais le Xerif sceut relever si à propos l'espérance qu'il avoit donnée aux siens en partant, qu'ils combattirent avec beaucoup de courage. L'affaire demeura indécise, les Barbares se retirèrent dans leur camp, & ne voulurent point hasarder un second combat, quoique dans le premier ils n'eussent perdu que vingt-cinq hommes, & le fils d'un de leurs principaux Officiers.

Combat entre  
les Portugais  
& les Maures.

Bariguc, qui avoit ménagé ses gens pour faire des courses dans les environs de Xiatime, partir, & alla lever des contributions jusqu'aux portes de Tanli, située dans le territoire de Xiatime. Comme Tanli n'étoit défendue que par ses habitans, plus accoutumés à tirer le miel des ruches, dont ils font trafic, qu'à décocher une flèche ou à tirer un coup de mousquet, ces peuples qui n'avoient pas d'autres armes que l'aiguillon des abeilles, apportèrent sur les murailles de leur



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Adresse des ha-  
bitans de Tan-  
li.

ville, les ruches qu'ils avoient dans leurs jardins, & y mirent le feu; de sorte que l'air s'étant rempli de ces petits ennemis volans, les Portugais en furent plus incommodez, que s'ils eussent eu un grand nombre de gens à combattre. Cependant ceux de Tanli prirent courage, quand ils virent que les Portugais avoient discontinué leurs attaques, ils tirent quelques coups de flèches, dont Barigue & quelques soldats furent blesséz. Cette place n'étant pas d'une assez grande importance, pour s'attacher à la réduire, sur tout dans un tems où il falloit songer à d'autres conquêtes plus essentielles, Barigue & Jabentafuf se retirèrent dans la ville d'Aguz, proche de Safi, & là ils concerterent les moyens de se défendre contre le Roy de Maroc, qui marchoit à la teste d'une formidable armée.

Aussitôt qu'Araïde en eut avis, il rassembla toutes les troupes qu'il put trouver, & en renforça l'armée de Barigue, laquelle étoit de beaucoup inférieure à celle des Barbares. Nugno d'Acugna Capitaine de cavalerie, eut ordre de l'aller joindre avec les cent chevaux qu'il avoit amenez dans Safi. A peine d'Acugna fut-il arrivé qu'il fallut en venir aux mains. Les ennemis qui observoient les mouvemens que les Portugais faisoient pour se poster avantageusement, vinrent les attaquer, cela donna lieu à une action qui fut très-vive de part & d'autre. Barigue, qui prévoyoit que les ennemis se prévaudroient de l'avantage qu'ils pourroient avoir en cette occasion s'il ne secouroit Araïde, y accourut avec ses meilleures troupes. La perte ne fut pas grande de part ni d'autre, & tout l'avantage sembla rouler sur un prisonnier que les Portugais firent. Ce prisonnier, qui étoit Maure de nation, fut conduit dans la tente de Barigue, & comme on le pressa de dire ce qu'il sçavoit du dessein que le Roy de Maroc avoit formé dans cette guerre, tout ce qu'on en put sçavoir parut si embarrassé, & mesme si peu vraisemblable, qu'on fut contraint de l'exposer aux tourmens, pour l'obliger de révéler la verité des choses qu'il ne pouvoit pas ignorer. Ce fut alors que ce Maure déclara que Jabentafuf avoit une intelligence secrète avec le Roy de Maroc; qu'il luy

mandoit tout ce qui se faisoit, ou qui se devoit faire dans l'armée, & qu'enfin, si le Général ne prévenoit les suites de cette perfidie, elle seroit seule capable de renverser tous ses projets, & de ruiner toutes ses entreprises.

Cet avis, qui auroit été d'une extrême conséquence pour les Portugais, s'il eust été véritable, méritoit bien qu'Ataïde s'en instruisit avant que de faire éclater la défiance qu'il prit de la fidélité de Jabentafuf; mais au lieu de travailler à découvrir la verité de cette accusation, qui au fonds étoit une pure calomnie, il envoya un ordre à Barigue de remener son infanterie dans Sasi, de tenir la campagne avec soixante chevaux, de se séparer entièrement de Jabentafuf, & de le laisser avec sa troupe, dans un lieu où il ne pourroit avoir aucun commerce avec les ennemis, ni avec les Portugais.

Jabentafuf, offensé de ce procédé, ne put vivre plus longtemps, ni dans le silence, ni dans l'inaction. Il se persuada d'abord, que Barigue l'avoit éloigné des occasions où il y avoit de la gloire à acquérir pour ne la partager avec personne. Cette jalousie inquiéta Jabentafuf pendant un certain tems; mais quand il eut découvert, qu'on le soupçonnoit de quelque intelligence avec les Maures, il ne garda plus de mesures, & comme on ne luy pouvoit rien reprocher sur sa conduite, il s'en plaignit hautement. Il écrivit à Ataïde, & luy fit connoître le mécontentement où il étoit de l'injustice qu'il luy avoit faite, en déferant si aveuglément aux conseils de ses ennemis, luy qui ne pouvoit pas ignorer son attachement pour les Portugais, & les services qu'il leur avoit rendus. Il ajouta, pour confondre ceux qui par de faux avis avoient voulu attaquer sa fidélité, & faire douter de son courage, qu'il étoit résolu de chercher quelque occasion où il pût, vaincre, ou mourir à la teste de la troupe qu'il commandoit.

Ataïde connoissant alors qu'il devoit seulement écouter l'avis qu'on luy avoit donné, & non pas le suivre, se repentit de sa trop grande facilité; mais la faute étoit faite, & elle ne pouvoit le réparer qu'en témoignant à Jabentafuf,

ANS DE  
J. CHAIST:  
1513.

On soupçonne  
Jabentafuf d'in  
fidélité; &  
comment.

Justes plaintes  
de Jabentafuf,

Ataïde recon-  
noît l'injustice  
qu'il avoit faite  
à Jabentafuf.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Belle action de  
Jabentafuf.

Les Capitaines  
Portugais en  
sont jaloux.

qu'il avoit toujours une extrême confiance en luy. Pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy envoya de la Cavalerie pour joindre à la troupe qu'il commandoit, & le pria de ne rien entreprendre jusqu'à ce qu'il eust reçu un autre renfort de cinq cens chevaux qui le joindroient dans peu de jours. Mais Jabentafuf toujours occupé de l'injustice qu'on luy avoit faite, n'attendit pas la réponse d'Ataide, & sur l'avis que ses espions luy avoient donné que quelques escadrons ennemis s'étoient détachés du corps de leur armée, il monta à cheval, & les chargea avec tant de vigueur qu'il les poursuivit jusque dans le camp du Roy de Maroc. Cette déroute y porta l'alarme, l'armée se débanda, & les ennemis crurent que toutes les troupes des Portugais étoient en campagne; de sorte que Jabentafuf, qui n'avoit eu que les premiers détachemens à combattre, se vit par là maître du camp des Maures, & le fit piller par ses soldats qui y firent un butin considérable.

Cependant, le secours qu'Ataide avoit promis à Jabentafuf arriva, mais trop tard pour partager la gloire qu'il avoit remportée. Ataide, ni Barigue, non plus que les autres Officiers n'osèrent témoigner ce qu'ils en pensoient, & quoyqu'ils parussent en ressentir une joye extreme, & qu'ils en congratulassent Jabentafuf, ces applaudissemens étoient mêlez d'un secret déplaisir de ne devoir le fruit d'une si grande victoire qu'à la valeur d'un Capitaine Maure & au courage de quelques soldats Arabes, qui seuls avoient combattu & qui seuls avoient vaincu un si grand nombre d'ennemis. Comme cette action avoit été fort éclatante, & qu'Ataide apprehendoit qu'elle ne luy nuisît à la Cour & dans le monde, il se détermina à faire quelque entreprise dont le mérite put faire un peu oublier ce que Jabentafuf venoit d'exécuter. Pour cet effet Ataide envoya un ordre à Barigue & à d'Acugna, qui étoient à la teste des cinq cens chevaux qu'ils avoient amenez à Jabentafuf, d'aller insulter une place forte située dans le gouvernement de Xiatime, & de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fut. Cet ordre fut exécuté avec tant d'exactitude & de vigueur de la part de ces

deux Capitaines, que cette place fut emportée nonobstant la résistance que l'on y fit, les Portugais y entrèrent l'épée à la main, & tuèrent presque toute la garnison.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Vers ce tems-là Mahomet, Roy de Fez, qui se flattoit d'estre plus heureux dans le siege qu'il projectoit d'aller faire de la ville de Tanger, que n'avoit été le Roy de Maroc dans son entreprise sur la ville de Safi, se mit en campagne sur l'avis qu'on luy donna que les Portugais avoient considerablement affoibli la garnison de Tanger, & il crut qu'il emporteroit cette place s'il l'attaquoit dans une conjoncture si favorable. Ce Prince l'alla donc insulter à la teste d'une si formidable armée, que si les Portugais, qui y étoient restez pour la défendre, eussent été des gens à s'en étonner, ils auroient préféré une capitulation honeste aux risques qu'ils couroient d'estre pris d'assaut. Mais comme ils ne sçavoient ni ceder, ni se rendre, ils se défendirent avec tant de valeur & de succès, qu'ils obligerent les ennemis de lever le siege de devant Tanger.

Le Roy de Fez  
vient insulter  
Tanger & se  
retire.

Mahomet, croyant se dédommager des dépenses qu'il avoit faites pour cette expedition, partit dans le dessein d'aller assieger Arzile. Son armée étoit nombreuse, les nouvelles troupes dont il l'avoit renforcée depuis la dernière campagne avoient une ardeur pour en venir aux mains, qui ne cedit en rien à celle de ses autres soldats, les dehors de la place étoient foibles, à ce qu'il leur disoit, & la garnison n'étoit pas considerable, enfin tout sembloit concourir à la gloire que Mahomet se promettoit de remporter. Plein de cette esperance il investit la place, & se rendit maître des dehors, qui ne furent pas bien défendus, parce que le Gouverneur n'avoit pas jugé à propos d'affoiblir sa garnison pour les disputer contre les assiégeans. Ce progrès donna tant d'esperance aux Maures, qu'ils poussèrent leurs tranchées plus avant, & qu'ils s'approcherent du corps de la place. Ce fut alors que les assiégés firent une grande sortie où ils se signalerent. Bernard Coutigno combattit contre Adel Chef des Maures, & le mit hors de combat, le Comte de Marialva son frere, après y avoir donné des marques éclatantes de son

Il paroît de-  
vant Arzile à  
mesme inten-  
tion.

Combat de  
Contigno con-  
tre le Chef des  
Maures.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Retraite de Ma-  
homet.

Le Roy envoie  
des Missionnai-  
à Congo.

Le Roy de Con-  
go envoie ses  
enfants en Por-  
tugal & un  
Ambassadeur.

Ambassadeur  
d'Emanuel  
près de ce Prin-  
ce.

courage, fut tué dans cette action. Enfin les assiégez repoussèrent les assiégeans; de sorte que Mahomet leva encore ce siège.

Au milieu des différentes guerres qu'Emanuel entreprenoit en Afrique pour la gloire de son Estat, ce grand Roy n'oublioit pas ce qu'il avoit déjà si heureusement fait en Etiopie pour l'établissement de la Religion. Comme il n'avoit pu envoyer de nouveaux Missionnaires à Congo depuis ceux qui y étoient allez en l'année 1504, qu'Alfonse I. du nom Roy de Congo étoit monté sur le trône, & qu'il avoit vaincu le Prince Panfus son frere qui le luy disputoit, le Roy nomma un de ses Gentils-hommes pour y mener un certain nombre de Prestres. Alfonso toujours zélé pour la propagation de la Foy, en remercia Emanuel, & luy envoya Henri son fils avec plusieurs autres jeunes Gentils-hommes que son Ambassadeur nommé Pierre, amena en Portugal. Le Roy en fit prendre un soin particulier, & ceux qu'il en chargea leur donnerent une éducation digne de leur naissance.

Mais comme le Gentil-homme Portugais qui avoit mené les derniers Missionnaires à Congo n'avoit point de caractère d'Ambassadeur, le Roy nomma Simon de Silvés pour y aller en cette qualité. Il luy donna tous les pouvoirs nécessaires pour soutenir les interets d'Alfonse, soit dans l'administration de la justice, ou dans l'établissement de son autorité, pour employer les Portugais qui s'étoient établis en Etiopie, & pour y faire entrer s'il étoit nécessaire les Princes allies, ou amis d'Emanuel. Les ordres que Silvés avoit reçus du Roy alloient encore plus loing qu'à l'affermissement de la police du Royaume de Congo. Cet Ambassadeur étoit chargé de communiquer à Alfonso un mémoire que le Roy avoit fait dresser à Lisbonne, par lequel il luy conseilloit d'envoyer en qualité de Prince Chrétien, un Ambassadeur à Rome, pour implorer l'assistance du saint Siège dans les occasions où il s'agiroit de la Religion, & même des affaires de son Royaume, & en cas qu'il falust ajouter quelque chose à ce que Silvés luy representa-

roit, il avoit estimé luy devoir aussi envoyer un fameux Jurisconsulte, qui en qualité d'un de ses Conseillers, luy suggereroit les moyens d'en écrire ou d'en faire parler au Pape.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Emanuel, après avoir instruit l'Ambassadeur de Congo des avis qu'il donnoit à Alfonse, manda à ce Prince que ce Ministre avoit toute la capacité nécessaire pour remplir cette Legation, & qu'il luy conseilloit de le rappeler au plutôt à Congo, & de luy donner le caractère d'Ambassadeur. Cette Ambassade ayant esté la première que les Rois de Congo eussent envoyée à Rome, le Roy, qui se faisoit un point d'honneur de la rendre celebre & éclatante, nomma des gentils-hommes Portugais pour faire cortège & pour servir d'escorte à l'Ambassadeur Pierre, & s'offrit de fournir à toutes les dépenses qu'il faudroit faire pour cet effet.

Première Ambassade du Roy de Congo à Rome.

Toutes choses ainsi disposées pour le départ de Simon de Sylvés, Emanuel à la prudence de qui rien n'échappoit, trouva à propos de nommer Alvarez Lopez pour second Ambassadeur en cas que Sylvés ne fust pas en état d'exécuter ce qu'il luy avoit ordonné, ou qu'il mourust dans un voyage aussi long, & aussi périlleux que celui qu'il alloit entreprendre. Cette prévoyance eut son effet, Silvés mourut, & Lopez remplit sa place auprès du Roy de Congo. Après que le nouvel Ambassadeur eut présenté sa lettre de créance à Alfonse, il luy expliqua les intentions du Roy sur les armoiries blasonnées dans les écussons qu'il luy envoyoit, dont Emanuel luy laissoit la destination, pour récompenser en quelque manière ceux qui s'étoient le plus signalez pour son établissement, ou pour sa gloire. Comme les trente-six Seigneurs qui avoient combattu pour Alfonse contre Panfius son frere, avoient contribué par leur valeur, à la victoire que ce Roy avoit remportée, il distribua entre-eux ces marques d'honneur, & leur donna des armoiries, qui distingueroient leurs familles, & qui passeroient à leurs descendants.

Mort de Silvés.

Armoiries envoyées au Roy de Congo.

Le Roy de Congo trouva tant d'avantage pour luy dans les avis que le Roy luy avoit donnez par ses dernières let-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Départ du nou-  
vel Ambassa-  
deur pour Ro-  
me.

Motifs de la let-  
tre du Roy de  
Congo au Pa-  
pe.

tres qu'après les avoir communiquées à son Conseil, il les fit traduire en sa langue, & ensuite afficher dans les places publiques, pour en donner connoissance à ses sujets. Il ordonna pareillement que l'on préparast toutes choses pour l'Ambassade qu'il devoit envoyer à Rome; il nomma douze Gentilshommes pour y accompagner Pierre, & choisit douze autres jeunes enfans de bonne famille, que son Ambassadeur laisseroit à Lisbonne, où il devoit retourner avant que d'aller en Italie.

Alfonse, qui ne s'étoit réglé que sur le projet qu'Emanuel luy avoit fait donner pour cette Ambassade, ordonna à Pierre, de partir de Congo, & de retourner en Portugal, pour communiquer au Roy, les lettres de créance qu'Alfonse écrivoit au Pape. Elles portoient entre-autres choses, que Jean II. Roy de Portugal, & ensuite le Roy Emanuel son successeur, avoient été les premiers Princes qui avoient hazardé d'envoyer des vaisseaux dans des païs aussi éloignez de leurs Etats, & autant inconnus en Europe qu'étoit alors le Royaume de Congo; qu'ils y avoient fait connoître le vray Dieu, & porté les lumières de l'Evangile, & du Christianisme; que le Roy Caramança son pere, que son oncle, ses enfans, plusieurs autres Seigneurs & luy, sans compter un grand nombre de ses sujets, avoient été baptisez & instruits dans la Religion Chrétienne, par les Missionnaires que les Rois de Portugal avoient envoyez à Congo; qu'ils l'avoient secouru, & de leurs conseils dans le tems de son exil de la Cour de Caramança son pere, & de leurs troupes, dans la guerre que Panfus son frere luy avoit suscitée au tems de sa proclamation; qu'Emanuel, non content de l'avoir établi sur le trône de Congo, luy avoit encore demandé son fils Henry, pour le faire élever avec les Princes ses enfans, & pour l'instruire de plus en plus dans la Religion Chrétienne, & dans les belles lettres; que le Roy de Portugal luy avoit écrit d'envoyer un Ambassadeur à Rome, puisqu'il étoit au nombre des Monarques Chrétiens; qu'il avoit suivi ce conseil avec beaucoup de soin, & qu'enfin, il espéroit qu'à la recommandation d'un Roy si puissant, le

Pape

Pape luy voudroit bien accorder sa bienveillance & sa protection dans les occasions qui interesseroient, ou la Religion, ou son Royaume.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1513.

Le Roy satisfait de voir ainsi son zèle recompensé, donna agréablement les derniers ordres pour le départ de l'Ambassadeur. Aussitost après l'arrivée de ce Ministre à Rome, le Pape & les Cardinaux le receurent avec une joye infinie, & regarderent l'établissement de la Religion Chrétienne en Etiopie, comme un coup du Ciel, & comme l'ouvrage de la piété des Rois de Portugal.

Incontinent après le départ de l'Ambassadeur de Congo, Emanuel jetta les yeux sur Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin, pour le faire Gouverneur de la ville de Ceuta, afin qu'il s'opposast aux entreprises que les Maures pourroient faire.

Menezés est  
fait Gouverneur de Ceuta;

Mais tandis que le Roy s'occupoit à prévoir les mauvais desseins des peuples d'Afrique, les Indiens, & particulièrement les habitans de Java, se mirent en état d'inquiéter les Malacans. Un Seigneur Maure nommé Pateonoux, avec qui Utimut s'étoit autrefois ligué dans la conspiration contre Mamud, Roy de Malaca, ayant une flotte composée de trois cens voiles, se crût assez fort pour insulter cette ville, pour la prendre, & pour en chasser les Portugais. Tout sembloit favoriser ce dessein, Albuquerque étoit absent, les Maures fournissoient à Pateonoux plusieurs troupes, & pour surcroît de forces, ce Maure avoit soulevé les habitans des deux Isles, appellées la Grande, & la Petite Java, situées dans l'Asie, & voisines de Ceilan, dont elles ne sont séparées que par un petit bras de mer, connu sous le nom du Détroit de la Sonde. Ce n'étoit pas sans raison que Pateonoux avoit intéressé ces Insulaires dans la guerre qu'il projettoit, parce que ces peuples passent pour intrépides & belliqueux. Le métier qu'ils font de forger des armes, & de fondre des métaux, leur donne un caractère dur & inhumain, qui joint à leur air naturel, les rend affreux & redoutables; aussi Pateonoux comptoit-il beaucoup sur leur mine & sur leur valeur.

Pateonoux Seigneur Maure, se prépare pour aller insulter Malaca.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Les choses en cet état, Pateonoux sortit du havre de Japare, ville dont il est Seigneur, & fit route vers Malaca. Tous les Insulaires voisins allarmez de l'approche d'un si puissant armement, sans sçavoir où il devoit tomber, ne se sentoient pas le courage de se défendre s'ils étoient attaquez; mais ce que ces peuples n'osoient faire, les Portugais l'entrepirent. Rodrigue Britto Gouverneur de Malaca, qui avoit appris cette nouvelle, envoya aussitost l'Amiral Andrada, avec sept bons vaisseaux de guerre, pour observer la route de la flotte ennemie. Comme elle avoit déjà passé le Détroit de Saba, l'Amiral ne douta plus qu'elle ne vînt assiéger Malaca; ce qui l'obligea d'y retourner en diligence pour en informer le Gouverneur.

Britto & Andrada, sont sur le point de se brouiller.

Britto, craignant d'estre surpris & mesme enfermé dans son port avec ce qui luy restoit de vaisseaux de guerre, délibéra de se mettre à la voile. Ce fut alors qu'Andrada se plaignit de ce qu'il usurpoit les fonctions de sa charge d'Amiral, dont Albuquerque l'avoit revêtu, il en parla d'une manière si vive & si piquante, que pour peu que leur différent eust continué, cela seul étoit plus capable de favoriser les projets des Maures, que toutes les forces que ces barbares avoient mises sur pied. Le risque que les Portugais en eussent couru, joint aux remontrances des Capitaines, & aux réflexions de Britto, firent oublier à ce Gouverneur tout ce qu'Andrada luy avoit dit de désobligeant, & comme il s'agissoit en cette occasion de s'unir au lieu de se diviser, ils ne firent plus qu'une mesme flotte composée de vingt-deux voiles, sans compter les autres barques qui rangeoient la coste sous la conduite de Ninacher, pour estre en état de s'opposer à la descente que les ennemis pourroient faire. Andrada en qualité d'Amiral, commandoit les vaisseaux que le Vice-Roy luy avoit laissez pour croiser les mers, & Britto comme Gouverneur, donnoit ses ordres sur les bâtimens qu'Albuquerque avoit destinez pour la défense de Malaca. À l'égard d'Arrias Pereira, Lieutenant de Roy dans cette ville, il eut ordre d'y demeurer pour défendre la Citadelle, en cas que les ennemis la vinsent insulter.

Sur ces entrefaites, les Maures qui se trouverent près du port de Malaca, se mirent en devoir d'y entrer. Les Portugais voulurent les en empêcher, & voguerent à leur rencontre à dessein de les combattre. Cette résolution étoit hardie; mais on reconnut dans la suite qu'elle étoit téméraire, car la flotte des Portugais ne paroïssoit rien en comparaison de celle des ennemis, qui étoit de beaucoup supérieure. Les Portugais suivirent néanmoins leur dessein, & firent mesme plus qu'ils n'avoient projeté. George Botel qui montoit un des meilleurs voiliers, & Pierre de Far qui commandoit une galère, insultèrent quelques vaisseaux ennemis. Il est vray que cette audace, ne servit qu'à leur faire connoître qu'ils devoient mieux ménager leurs forces, & qu'il ne falloit les employer qu'à la défense de Malaca, sans songer à prévenir des ennemis, qui étoient en trop grand nombre pour estre intimidés par des actions extraordinaires, quelque heureuses qu'elles pussent estre, ainsi ces deux Capitaines rejoignirent la flotte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Les Maures  
veulent insult-  
ter Malaca.

La promptre retraite de ces deux Officiers donna lieu aux Maures d'approcher de la ville. Ils espéroient que les Malacans prendroient l'allarme sur la prodigieuse quantité de vaisseaux qui étoient prests à entrer dans leur port, & que les marchands de Java, qui sous prétexte du trafic étoient venus à Malaca, porteroient les peuples à favoriser les Maures, & à chasser les Portugais. Dans cette espérance, ils vinrent mouïller vis-à-vis de Malaca. La nuit étant survenue, on la passa dans de continuelles escarmouches. Cependant Britto assembla les Officiers, & tint Conseil de guerre, pour se déterminer, ou au combat en pleine mer, ou à la défense de Malaca & de la Citadelle. On y résolut que le Gouverneur retourneroit dans la ville, pour la défendre suivant les ordres d'Albuquerque, & que l'Amiral se mettroit en état d'aller combattre les Barbares en pleine mer, afin que par là ils eussent un combat à essuyer, & un siège à faire, avant qu'ils pussent esperer d'entrer dans Malaca.

Les ennemis  
profitent de la  
retraite de ces  
deux Capitai-  
nes.

La résolution  
du Conseil de  
guerre.

Cette résolution étoit trop prudente pour ne la pas exé-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

cuter. Britto retourna dans la Citadelle, & Andrada demeura sur mer. Comme les ennemis n'avoient pas fait durant cette nuit tout ce qu'ils auroient pû entreprendre, les Portugais se persuaderent qu'il y avoit quelque changement dans leurs desseins, & de fait, il en étoit arrivé un assez considérable. Quelques Maures de Java, qui se trouverent alors à Malaca, en sortirent, & allerent dire à Pateonoux, que s'il se liguoit avec le Roy de Bantam, dont les Etats sont situez en Asie dans l'Isle de Java, & s'il en pouvoit tirer des troupes pour aller former le siège de Malaca, tandis que ce Général Maure combattroit la flotte des Portugais, ils l'asseroient que ni la ville, ni la flotte, ne luy résisteroient pas long-tems.

Les Portugais  
donnent sur  
l'arrièregarde  
de la flotte en-  
nemie.

Cet avis parût si bon à Pateonoux, que pour le suivre il sortit du port, ne doutant pas qu'il n'y pût rentrer aisément quand il le voudroit. Andrada surpris de ce mouvement impréveu, fit mettre promptement à la voile, il donna vigoureuement sur l'arrièregarde de la flotte des ennemis, & fit un si grand feu sur le reste de leurs vaisseaux, que Pateonoux ne pouvant comprendre, comment un si petit nombre de bâtimens ostoit donner la chasse à un armement aussi formidable que le sien, négligea d'abord de se défendre, & sacrifia quelques-uns de ses navires, pour attirer ceux des Portugais en pleine mer.

Ils mettent le  
feu dans quel-  
ques vaisseaux  
des Maures.

Les Capitaines de Pateonoux qui ne pénétroient point dans sa politique, crurent que cette espèce de retraite étoit une fuite & non pas une feinte, & prirent véritablement l'allarme. Les Portugais qui de leur part jugerent de la consternation des Maures par leur peu de résistance, continuèrent à les canonner, jetterent des pots à feu qui embrasèrent les bâtimens qu'ils ne purent joindre, & les coulerent à fond.

Le desordre où étoit la flotte de Pateonoux, l'obligea de rassembler ce qu'il pût de vaisseaux autour du sien, & d'y faire entrer encore des soldats & des Matelots. Il ordonna en même tems que les autres navires ne formassent plus qu'une ligne, à dessein d'enfermer les Portugais s'ils en trou-

voient l'occasion, ou de le secourir s'il étoit trop pressé. L'Amiral jugea par cette manœuvre, que les Maures cherchoient à se dédommager par un combat décisif des pertes qu'ils avoient faites; mais les ennemis avoient pris ce parti un peu trop tard. Andrada, qui n'avoit pas encore perdu un seul homme, & qui voyoit la disposition de leurs vaisseaux sur une même ligne, l'ouvrit à coups de canon, & fit faire un si prodigieux feu sur le bâtiment de Pateonoux, & sur ceux qui l'environnoient, que chaque coup emportoit un grand nombre de gens, & cela par la faute du Général Maure, qui avoit trop fait passer de soldats sur son bord, & en avoit trop dégarni les autres navires.

Au reste, il n'y eut aucun Officier Portugais, qui ne se signalast dans cette occasion. Martin Guédo, & Jean Lopez d'Albim, furent les premiers qui accrocherent deux bâtimens Maures, & qui y mirent le feu. Andrada, qui ambitionnoit de combattre l'Amiral ennemi fit tout ce qu'il pût pour le joindre; mais il ne put exécuter son dessein, parce que Pateonoux avoit l'avantage du vent; de sorte qu'il s'attacha au vaisseau de Temungan, l'un des plus considérables Capitaines de la flotte ennemie. La résistance que l'on y fit, obligea François Mello d'aller seconder Andrada, qui seul ne suffisoit point pour prendre ce vaisseau. Comme Mello le battit en proué, l'équipage se partagea, & accourut du côté de la nouvelle attaque. Cette diversion fut heureuse pour Andrada, qui sauta dans ce vaisseau en même-tems que Mello y entra du côté qu'il l'avoit attaqué. Temungan, se voyant assailli dans son bord, étoit sur le point de se rendre, quand son neveu, qui commandoit aussi un vaisseau, passa de son bord dans celui d'Andrada, où il espéroit d'user de représailles; mais comme Temungan étoit fort pressé, son neveu aimoit mieux l'aller secourir que de gagner l'Amiral Portugais, & de fait, ce jeune Capitaine repassa dans le navire de son oncle. Alors les soldats reprirent courage, & se défendirent mieux qu'ils n'avoient fait. Si ce renouvellement d'efforts retarda la prise de ce vaisseau, ce ne fut que pour un tems, puis qu'enfin Andrada s'en rendit maître.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Ils combattent  
leur flotte & la  
mettent en dé-  
sarray.

Andrada cher-  
che à combat-  
tre Pateonoux.

Belle action  
d'un jeune Ca-  
pitaine Maure.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

tre. Cependant George Botel s'empara du bâtiment de ce jeune Maure, qui s'étoit si glorieusement distingué en défendant le bâtiment de Temungan.

La nuit sépara les combattans, & le vent dispersa les vaisseaux ennemis, qui relâchèrent en différens ports. Cette tempeste survint fort heureusement pour les Barbares, puisque le vaisseau du Général Maure fut porté dans l'Isle de Java, où il n'y avoit pas d'apparence de l'aller attaquer, & ainsi Andrada s'en retourna après avoir pris ou coulé à fond cinquante-neuf gros vaisseaux ennemis, sans compter les flutes ni les brigantins, & après avoir tué ou fait prisonniers près de huit mille hommes. A l'égard des Portugais, ils n'y perdirent que trente de leurs gens, mais ils eurent un grand nombre de blessés.

Cette action, qui n'avoit point encore eu d'exemple dans les Indes, répandit de l'épouvante parmi ces peuples, & mit la ville de Malaca à couvert de l'insulte des Maures. Les Malacans, qui depuis ce tems-là regardoient Andrada comme leur libérateur, luy décernèrent les derniers honneurs. Enfin le bon état des affaires & l'affection des peuples le déterminèrent à faire voile en l'Indoustan, pais connu sous le nom de l'Empire du Grand Mogol, qui comprend la plus grande partie de la terre-ferme de l'Inde.

Infidélité d'un  
Sarrazin.

Le départ de l'Amiral pensa causer plus de desordre qu'on ne l'avoit prévu, par la perfidie d'un Sarrazin nommé Maxéliz, qui sous prétexte de quelques affaires particulières étoit venu demeurer à Malaca. Cet homme s'étoit proposé de se prévaloir de l'occasion que luy donnoit l'absence d'Andrada, pour livrer la Citadelle de Malaca à Mahomer, Roy de Bantam, avec qui il avoit entretenu des intelligences secrètes; mais comme il étoit difficile de venir à bout de cette entreprise, tant que Pierre Personne, Facteur du Roy de Portugal seroit à Malaca, Maxéliz conspira contre la vie de ce Facteur, & sous prétexte de luy communiquer quelques affaires, car ils étoient sur le pied d'intimes amis, il l'assassina. Le coup que luy porta ce traître ne fut pas mortel, Pierre eut encore assez de connoissance & de

force pour se défendre, pour fermer la porte de la chambre, de crainte que les autres complices n'y entraissent, & pour crier au secours. Les soldats qui étoient en sentinelle auprès du lieu où cette action se passa, accoururent au bruit qu'ils entendirent, ils chargerent les Sarrazins & les Bantamois, qu'ils trouverent à la porte de la chambre du Facteur; ils l'enfoncerent & tuerent Maxéliz. Cette dernière action acheva d'écarter les ennemis & les mécontents, & réduisit Mahomet à demander la paix, que l'on fit à des conditions très-avantageuses pour les Portugais, & dont ils jouirent pendant plusieurs années.

Cependant, Albuquerque qui avoit toujours séjourné à Goa depuis son départ de Malaca, fit équiper une flotte composée de vingt gros vaisseaux & de près de trois mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, pour aller conquérir Aden, l'une des plus belles villes de l'Arabie heureuse. Cette ville est située au pied d'une montagne, & sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui forme une peninsule. Elle n'est pas seulement recommandable par le nombre & par la beauté de ses édifices, mais aussi par ses fortifications, & sur tout par la commodité de son port qui y attire des marchands Indiens, Africains, & Persans. Les habitans d'Aden, avec qui tant de différentes nations sont en commerce, ont un air de politesse assez rare dans des pays aussi reculez qu'est le leur. Il y a de certains Nobles parmi eux qui ne font profession que des armes, ce sont eux que le Roy de ce pays employe quand il faut aller à quelque expédition, ou faire quelque coup de main. Comme un si grand dessein pouvoit avoir de grandes suites, Albuquerque donna le gouvernement de Goa à Pierre Mascaregnas, & nomma Rodrigue Pereira pour aller commander dans la Citadelle de Benastarim. Jean Machado qui étoit Amiral, eut la commission de ranger ces costes, & de les garder pour éviter toutes sortes de surprises.

Quand le Vice-Roy eut pourveu à ce qui luy paroissoit de plus essentiel & de plus nécessaire, il se mit à la mer. Le grand calme qu'il eut dans le commencement de sa navi-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Mort de ce Sarrazin.

Paix faite avec le Roy de Bantam.

Aden & sa situation.

Maffée, *Hist. des Indes*, l. 5.

Marmol, l. 10. chap. 18.

Samson.

Duval.

Mascaregnas est fait Gouverneur de Goa.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Arrivée du Vi-  
ce-Roy devant  
Aden.

Il propose une  
alliance au  
Gouverneur  
d'Aden, qu'il  
accepte.

gation, l'obligea de relâcher dans le port de Socotora où il fit eau, de-là il fit voile vers Aden, & vint mouïller dans le port de cette ville. Elle étoit gouvernée par un Capitaine Abissin nommé Amirijan, que les Sarrazins contraignirent dès sa jeunesse de renoncer au Christianisme pour se faire Mahometan. Ce Gouverneur voyant les Adenois, & les Capitaines des navires qui étoient dans le port, allarmez de l'arrivée de la flotte des Portugais, envoya demander au Vice-Roy, à quel dessein il y étoit entré. Albuquerque luy fit sçavoir qu'il n'y avoit abordé que pour se remettre bientôt à la voile, & pour marcher à la rencontre du Sultan, qui avoit armé dans la mer d'Arabie de dessein de déclarer la guerre aux Portugais; qu'il vouloit le prévenir, & s'emparer du Golfe, qui n'est éloigné d'Aden que d'environ soixante lieuës, & qu'il avoit formé la résolution de l'aller forcer dans le havre de Suez, où il faisoit construire des vaisseaux & travailler à son armement. A l'égard de la ville d'Aden, il assûra le Gouverneur, que bien loin d'avoir de mauvaises intentions, il vouloit luy proposer une alliance, à condition néanmoins, que les Adenois reconnoistroient le Roy de Portugal pour le leur.

Amirijan, qui préferoit la domination des Portugais à celle de son propre Prince, consentit à cette proposition, & leur envoya des vivres & des rafraîchissemens en attendant la conclusion de leur traité. Aussitôt qu'Albuquerque eust receu cette réponse, il fit sçavoir aux Capitaines des navires, qui les avoient abandonnez pour se sauver dans Aden, qu'ils pouvoient revenir sur leurs bords, & qu'il engageoit sa parole qu'on ne leur feroit aucune violence en leurs personnes, ni aucun tort en leurs effets. Ces Officiers, loin de revenir sur de telles assurances, publierent, mais fausement, que les Portugais, sous prétexte d'une alliance, avoient déjà pillé leurs vaisseaux, & que les soldats & les matelots avoient été obligez de se retirer dans la ville, pour ne se point exposer à l'inhumanité de ces nouveaux venus.

Le Gouverneur, à qui les Adenois avoient adressé leur remontrance & leurs plaintes, changea aussitôt de sentiment

&c

*Liv. VII. Emanuel I. Roy XIV. 401*

& de langage ; il écrivit à Albuquerque, luy reprocha sa dissimulation & son manque de foy, & le traita de perfide, puisque sous les apparences de la paix, il ne méditoit que les moyens de faire la guerre, & d'abuser de la crédulité des nations chez qui il abordoit.

Le Vice-Roy connut bien par là qu'Amirijan avoit été prévenu, & que les Adnois ne s'accommodoient pas des Portugais, aux conditions qui avoient été arrestées. Albuquerque n'ayant donc point d'autre parti à prendre, que celui d'assiéger & de canonner Aden, il le fit, mais avec trop de courage & trop d'ardeur. Les Portugais, qui à son exemple cherchoient à se signaler, se disputoient la gloire de monter à l'assaut, & de paroître des premiers sur la brèche ; mais les échelles s'étant rompuës sous eux, ils tombèrent les uns sur les autres. Alors les assiégés firent un si grand feu, que la plûpart de ceux qui s'étoient le plus avancés vers la brèche furent tuez ou blesez. Ce contretems obligea le Vice-Roy de retirer ses troupes, qu'il luy étoit important de conserver pour combattre le Sultan ; de manière qu'il leva le siège & l'ancre de devant Aden, & après avoir brûlé trente vaisseaux Mahometans, qui étoient dans le port, il fit voile vers l'Isle de Camara située à l'embouchure de la mer rouge. Les rochers qu'on y trouve en grand nombre, & contre lesquels la plûpart de ses vaisseaux touchèrent, luy firent courir de grands risques ; toutefois la flotte entra dans le port de Camara. Les Insulaires qui crurent devoir prévenir par la fuite, la honte d'estre chassés ou pris, passèrent dans le Continent ; mais Albuquerque avoit de plus grandes veuës que celles d'intimider des peuples peu aguerris, & d'ailleurs indifférens à estre subjugués, & loin de faire attention à leur retraite, il fit eau, remit à la voile & continua sa route. La tempeste dont il fut surpris aux environs de la ville de Jude, située sur les frontières d'Arabie, l'obligea de relâcher dans le port de Camara, où il passa le reste de l'hiver. Les Insulaires qui y étoient revenus aussitost que le Vice-Roy en étoit parti, ne se pouvant plus sauver comme ils avoient déjà fait, se croyoient

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Ce Gouverneur  
change de seu-  
tinement.

Le Vice-Roy  
fait canonner  
Aden.

Levée du siège  
d'Aden.

Arrivée de la  
flotte devant  
Camara.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

perdus ; mais la nouvelle assurance qu'il leur fit donner, qu'il n'en vouloit ni à leur liberté, ni à leurs vies, leur rendit un peu de tranquillité, & ces peuples qui s'étoient accoutumés aux Portugais, les aimèrent autant dans la suite, qu'ils les avoient craint dans les commencemens.

Quoique le séjour de l'Isle de Camara soit assez agréable, & qu'elle abonde en vivres, en pâturages, & en bonnes eaux ; cependant plusieurs Portugais y moururent, ou devinrent si languissans, qu'Albuquerque se résolut de remettre à la voile. Il passa dans l'Isle de Meli, voisine de Camara, & y jeta les fondemens d'un petit Fort, qu'il se proposoit de faire bâtir en peu de tems ; mais comme les ouvriers & les matériaux luy manquèrent, il en différa le dessein, & se contenta de faire arborer une Croix sur le lieu le plus éminent de l'Isle, que depuis on a nommée l'Isle de Sainte Croix.

L'Isle de sainte  
Croix & sa si-  
tuation.

Albuquerque, impatient de sortir de cette rade, où il ne faisoit que se morfondre sans voir aucune apparence de se dédommager de la peine & des frais de son voyage, se remit à la mer pour retourner aux Indes. La tempeste dont il fut battu dans sa route, le rejeta dans le port de la ville d'Aden, sur laquelle il fit une seconde tentative, mais qui ne fut pas plus heureuse que la première. Il la trouva si bien munie & si bien défendue, qu'il en abandonna entièrement le dessein ; de sorte qu'il reprit sa route vers l'Orient, & vint mouiller dans le havre de Diu. Jaz, qui en étoit Gouverneur luy envoya des rafraîchissemens, quoique dans le fonds il soupçonnast toujours Albuquerque, d'avoir quelque dessein de s'emparer de cette place. La flotte y demeura néanmoins l'espace de six mois, sans que Jaz ni aucun habitant eussent lieu de se plaindre des Portugais.

Le Vice-Roy  
arrive devant  
Diu.

LeGouverneur  
de cette place se  
désiste du Vice-  
Roy, & dans la  
suite il se lie a-  
vec luy.

Ce Gouverneur désabusé par cette conduite, des mauvaises impressions qu'on luy avoit données du Vice-Roy, se lia d'amitié avec luy, & consentit qu'il établist un Consul à Diu, avant qu'il partist pour Chail, où il alloit lever les tributs qui étoient dûs au Roy. De-là, Albuquerque

fit voile vers Goa, il prit dans sa route six vaisseaux Mahometans, qu'il fit conduire dans le port de cette ville. Comme de ces six bâtimens, il y en avoit deux qui appartenoient au Roy de Calécut, le Vice-Roy les luy renvoya, bien que la Citadelle que l'on devoit bâtir, suivant les clauses du dernier traité ne fust pas encore commencée, & cela par le peu d'exactitude du Calécutain, à exécuter ce qu'il promettoit. Il est vray que quelques Portugais, furent cause en partie de ce retardement, puisque l'on sceut dans la suite, qu'ils avoient parlé mal à propos des deslèins d'Albuquerque, & qu'ils l'avoient fait passer pour un entreprenant, qui ruinoit leur nation, par le grand nombre de Citadelles qu'il faisoit construire dans les lieux où la flotte faisoit descente.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Andrada, à son retour de Malaca, vint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy de ce qui s'étoit passé dans la guerre contre Patconoux. Jean de Sousa de Limice, arriva quelque-tems après dans le port de cette ville, où il n'amena que deux vaisseaux, de trois que le Roy luy avoit donnez à son départ de Lisbonne, l'un de ces bâtimens ayant fait naufrage dans sa route. Crisnara, Roy de Narfingue, qui sceut que le Vice-Roy étoit de retour à Goa, envoya un Ambassadeur pour luy demander que tous les chevaux qu'on y ameneroit pour estre vendus, luy fussent délivrez préferablement à tout autre, & sur tout à Zamorin. Comme cette clause n'étoit point comprise dans le traité faite avec le Narfingois, & que d'ailleurs, ç'auroit été violer la nouvelle alliance faite avec le Calécutain, Albuquerque témoigna à l'Ambassadeur de Crisnara, à qui il exposa ces deux raisons, qu'il ne pouvoit faire ce que ce Prince exigeoit de luy.

Ce fut dans ce tems que le Vice-Roy apprit la mort de Zamorin, & la proclamation de Naubeadarin, qui en qualité de son héritier étoit monté sur le trône de Calécut. L'amitié que ce Prince avoit toujours eüe pour les Portugais, se fortifia par la confirmation du traité de paix fait avec son prédecesseur, & aussitost après, ce nouveau Roy envoya

ANS DE  
J. CHRISTI  
1513.

Retour d'Andrada & de Sousa, à Goa;

Injuste demande du Roy de Narfingue.

Mort de Zamorin.

Naubeadarin luy succède,

ANS DE un Ambassadeur à Emanuel, pour luy faire part de son ave-  
 J. CHRIST. nement à la Couronne, & pour luy témoigner, qu'il ne pou-  
 1513. voit mieux commencer son règne, qu'en faisant reprendre  
 les travaux de la Citadelle, dont on n'avoit encore jetté  
 que les fondemens. On travailla depuis ce tems-là avec  
 tant de diligence à cet ouvrage, qu'il fust bientoſt achevé,  
 & l'on y mit une garniſon pour réprimer l'insolence & les  
 mauvaiſes intentions des Sarrazins de Calécut.

Jalousie des  
 Rois de Cochîn  
 & de Cananor,  
 bien fondée.

Mais ſi la grande intelligence de Naubeadarin avec les  
 Portugais, accommodoit ſes affaires, elle ruinoit celles  
 des Rois de Cochîn, & de Cananor. Ces deux Princes, qui  
 regardoient cette alliance avec jalousie, ſe plaignirent à  
 Albuquerque, du tort qu'elle leur feroit & à leurs ſujets,  
 ſi elle étoit ſuivie d'une ouverture générale pour le trafic  
 à Calécut. Cette remonſtrance parut trop juſte au Vice-  
 Roy pour n'y avoir pas égard; c'eſt pourquoy, à ſon paſ-  
 ſage par ces deux Royaumes, il donna les ordres néceſ-  
 ſaires pour la ſatiſfaction de ces Princes, qu'il raſſeura auſſi-  
 bien que les peuples, ſur la crainte où ils étoient de l'in-  
 terruption du commerce.

Intrigue de Pe-  
 reira, pour a-  
 bandonner Goa  
 aux Maures.

Tandis qu'Albuquerque ſe ſignaloit par des actions écla-  
 rantes de courage & d'équité, que par là il s'attiroit la  
 bienveillance, & l'admiration d'un grand nombre de na-  
 tions étrangères, Gaſpard Pereira ſon Secrétaire, agiſſoit  
 de concert avec les ennemis ſecrets du Vice-Roy, & tâ-  
 choit de ruiner ſa réputation. Ce perfide oſa meſme en écri-  
 re au Roy, & ſous prétexte de luy donner un avis utile pour  
 ſes intereſts & pour ſa gloire, il luy inſinua de ne point  
 garder la ville de Goa, pour la conſervation de laquelle il  
 falloit mettre une ſi groſſe garniſon, qu'il étoit à craindre  
 que cela n'intereſſât ſes autres conquêtes dans les Indes;  
 il ajouta, que la meilleure partie de ſes troupes étoit or-  
 dinairement employée à la déſenſe de cette place contre  
 les Barbares, & qu'il commençoit à devenir moins redou-  
 table ſur les mers, que les autres nations croiſoient déjà  
 avec avantage. Le tour que Pereira avoit donné aux cho-  
 ſes contenues dans ſes Mémoires, occupa beaucoup le

Roy, & partagea la Cour & le Conseil sur la résolution que l'on devoit prendre. Comme les fréquentes délibérations consommoient beaucoup de tems, le Roy envoya un ordre à Albuquerque d'assembler ses Officiers, d'en prendre les avis, & de luy en envoyer le résultat, afin qu'il le confirmast par ses derniers ordres.

Pereira, à qui Albuquerque avoit permis d'ouvrir les lettres qui luy venoient de la Cour, tant à cause de son caractère de Secrétaire, qu'à cause de l'aveugle confiance qu'il avoit en luy, ouvrit & lut les lettres du Roy. Le crédit que ce traître s'étoit acquis parmi les Officiers, & l'estime qu'en faisoit le Vice-Roy, luy firent espérer qu'il réussiroit dans ses desseins, & dès lors il se flatta, que quand il auroit prévenu les Capitaines sur ce qu'Albuquerque avoit à leur proposer, il n'y en auroit pas un seul qui ne déferast à son opinion, ou qui osast luy refuser son suffrage. Cependant il en arriva tout autrement, le Mémoire que Pereira avoit adressé au Roy, & que le Roy renvoyoit à Albuquerque, ayant été lû & examiné, il n'y eut personne dans le Conseil qui ne regardast l'abandon de Goa, comme injurieux aux Portugais, & qui sans vouloir parler, ni de tant de sang qu'on avoit répandu, ni des grandes dépenses que l'on avoit faites pour s'en rendre maître, ne s'opposast formellement à ce dessein; de sorte que malgré les brigues de Pereira, il fut conclu d'une commune voix, que le Roy conserveroit Goa le plus long-tems qu'il pourroit; ce qui depuis a tourné si heureusement pour les Portugais, que cette ville est devenue une des plus riches des Indes, & où il y a le plus de Chrétiens.

L'application que le Roy avoit à augmenter ses conquestes dans les Indes, ne l'empêchoit pas d'ordonner qu'on disposast toutes choses pour aller mettre à la raison Zéjam, Souverain de Méquinez en Afrique. L'infidélité que ce Prince luy avoit faite en 1508. au sujet de la conquête d'Azamor, déterminâ le Roy à envoyer en Afrique une flotte composée de quatre cens vaisseaux de différentes grandeurs, sur lesquels il y avoit deux mille sept cens chevaux, & près de vingt mille hommes d'équipage. Emanuel en

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Effets d'une  
trop aveugle  
confiance.

Le Roy envoya  
une flotte en  
Afrique.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Le Duc de Bragance est Général de cette flotte.

Emulation de plusieurs grâs Seigneurs pour cette campagne.

La flotte est battue d'une tempeste.

Le Duc relâche dans le port de Mazangan.

donna le commandement à Jacques, Duc de Bragance, personnage d'une valeur & d'une prudence reconnue, & nomma Jean de Menezés pour son Lieutenant général. Cette armée, quoique nombreuse déjà par elle-même, fut encore renforcée de trois mille fantassins & de cinq cens chevaux, que ce Duc leva à ses dépens. La plupart des grands Seigneurs de la Cour s'empreserent à faire cette campagne, le Roy leur en ayant accordé la permission, ils partirent avec des équipages magnifiques. Jean Gonsalve de Gamare, Gouverneur de l'Île de Madère, à qui Emanuel permit aussi d'aller joindre le Duc, luy mena encore vingt navires, avec deux cens chevaux & six cens fantassins.

Cette flotte, la plus grande & la plus brillante qu'on eust jamais veüe dans le port de Lisbonne, mit à la voile le dix-sept d'Aoust de cette année. Les premiers jours de la navigation furent très-heureux ; mais le tems changea si considérablement à l'approche du Cap de S. Vincent, que le Duc ne le pût doubler. Cette nécessité l'obligea de ranger la coste d'Algarve, & de relâcher dans le port de Scombraria près de Cartagene en Castille, pour y rassembler ses vaisseaux, que le vent avoit dispersez. Enfin le tems paroissant plus favorable au Duc, il se remit à la mer, & arriva vers la fin du même mois sur les costes d'Azamor ; mais il ne pût entrer dans le canal du fleuve qui traverse la ville, parce que le vent luy fut entièrement contraire. Ce nouveau contre-tems luy fit prendre le parti de relâcher dans le port de Mazangan, distant d'Azamor d'environ une lieue, il y débarqua ses troupes, & fit tous les préparatifs nécessaires pour aller bientôt assiéger Azamor.

Les ennemis, qui n'ignoroient pas les desseins des Portugais, se disposerent à bien défendre leur ville. Ils se prévalaient toujours de leur supériorité, & envoyoient continuellement des partis pour fatiguer les Portugais, & pour les rebuter s'il étoit possible, de l'entreprise qu'ils avoient formée d'assiéger Azamor. L'avantage que les Maures avoient remporté jusque-là sur les Portugais, dans ces différentes occasions, avoit déterminé ces Infidelles à donner

bataille avant que les Chrétiens eussent entièrement formé leur camp ; mais le bon ordre qu'ils reconnurent parmi eux leur fit changer de dessein. Quoique les Maures eussent détaché cinq mille chevaux & sept mille fantassins pour faire une sortie, ils se contenterent de paroître, & se retirèrent ensuite dans Azamor, d'où l'on fit sortir les bouches inutiles, & où l'on ne garda que ceux qui étoient en âge, & en état de porter les armes.

Mais avant que d'entrer dans le détail d'un siège aussi fameux que fut celui-cy, je croy devoir donner une idée de la situation & de l'importance d'Azamor. Cette ville est située sur le bord du fleuve *Omirabish* ou *Asama*, & dans une province d'Afrique, que l'on nomme Duécala. Il y avoit en ce tems-là plus de cinq mille maisons dans l'enceinte de cette ville, qui étoit partagée en quatre quartiers ; chaque quartier avoit un Gouverneur établi pour y entretenir la police, & la discipline parmi les peuples. Ces Gouverneurs rendoient compte de tems en tems de leur administration, au Souverain qui les avoit établis. L'air aisé & même magnifique, qu'on remarquoit dans le genre de vie que menaient les Azamoriens, les faisoit passer pour des gens fort riches ; mais si ceux de la ville vivoient dans l'oisiveté & dans la mollesse, les Arabes qui habitoient les campagnes des environs, étoient élevez dans une grande frugalité & dans l'exercice de la chasse & des armes. Ces Arabes portent de différens noms, quoi-qu'ils soient de même nation, & ne respirent que la guerre & les occasions de répandre le sang. Ils choisissent les plus déterminez pour en composer leurs troupes, ainsi qu'il arriva en cette occasion, puisque celles qu'on introduisit dans Azamor, avoient été levées parmi ces peuples. On les distingue encore aujourd'hui par les noms de Maures de Xerquie, de Dabide, & de Garabie, qui sont les trois cantons du Duécala.

Le Duc, que la barbarie, ni la prétendue valeur de ces Arabes n'étonnerent pas, forma le siège d'Azamor, & l'attaqua par terre & par mer. Pierre Alfonse Aquilaire, pour lors Amiral, entra dans le Canal du fleuve, avec des galé-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Les Maures au lieu de se disposer à une bataille, se tiennent sur la défensive.

Azamor & sa situation.

*Ptolomée.  
Strabon.  
Duval.  
Samson.  
Baudrand.*

Différence des Maures dans le Duécala.

Le Duc assiège Azamor par terre & par mer.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Feux d'artifice  
de l'invention  
des Maures.

Ils chargent  
l'infanterie des  
Portugais.

Mort d'un Gé-  
néral Maure.

res & d'autres bâtimens légers. Les Maures, qui de leur côté vouloient brûler les vaisseaux Portugais, avant qu'ils pussent approcher d'Azamor, avoient fait conduire de grandes pièces de bois sur le bord de la rivière. Ils les avoient frottées d'un artifice gras & subtil, qui brûloit même dans l'eau, & les avoient jetées dans le fleuve, à dessein de mettre le feu aux bâtimens Portugais, pour peu que ces machines flottantes en pussent approcher.

Les ennemis ne pouvant cacher aux Portugais leurs préparatifs pour cette exécution, le Duc les découvrit aisément, & afin d'empêcher que les Maures n'en tiraissent tout l'avantage qu'ils s'étoient promis, il ordonna à Garfie Mello, & à Aquilaire d'aller forcer ceux qui gardoient ces machines. Pendant que ces deux Capitaines facilitoient aux Portugais, les moyens de faire descente, Menezés, & François Pedrosa, qui marchoient à la teste de l'infanterie, furent chargés par les Barbares. Cette affaire auroit eu une funeste suite, si le Duc, le Comte de Borbe, & Gaspard Vasquio, ne fussent survenus avec de la Cavalerie, & s'ils n'eussent soutenu l'infanterie qui étoit sur le point de plier sous la multitude des ennemis. Les Maures qui se virent arrêtés par ce secours, redoublèrent leurs efforts pour rompre les premiers rangs des Portugais, comme ces efforts étoient extrêmes de la part des Barbares, il fallut que les Portugais en fissent presque d'incroyables pour les repousser, & pour leur tuer un aussi grand nombre de gens qu'il en resta sur le champ de bataille. Cidaco, l'un de leurs Généraux y perdit la vie. La mort de cet homme, en qui les Azamoriens avoient le plus de confiance, causa un si grand découragement parmi eux, que les Portugais s'en apperceurent bientôt. Ce fut à cette occasion qu'ils poussèrent leurs travaux jusqu'au pied des murailles d'Azamor.

Mais pour profiter de cet avantage, il falloit faire descendre de nouvelles troupes, qui soutinssent celles qui avoient frayé un si beau chemin, & c'est à quoy le Duc travailla durant la nuit. Les frégates s'approchèrent du lieu où étoit l'infanterie, on débarqua du canon, & l'on dressa une  
batterie

batterie pour ruiner les murailles de la ville, & pour monter brusquement à l'assaut. Ce dessein fut exécuté avec une vigueur inconcevable. L'artillerie n'avoit jamais été mieux servie, & les troupes qui combattoient sous les ordres de Lottis de Menezés, de George Baretto, & de Jean de Sylvès, se signalerent à l'envi, & avec un grand succès; de manière que les assiégeans chasserent les ennemis de leurs postes, & se rendirent maîtres des dehors d'Azamor.

ANS DE  
J. CHRIST.

1513.

On dresse une  
batterie.

Cide Manzor, Gouverneur de cette ville, loin de s'alarmer du péril imminent où il voyoit les choses, usa de sa prudence & de sa fermeté. Il rassembla les troupes que la crainte avoit dispersées dans Azamor, se retrancha dans les quartiers où il espéroit de se mieux défendre, anima ses gens par ses discours & par son exemple, & fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine. Comme il étoit presque impossible que Cide Manzor pût sauver cette ville, & qu'il ne succombast à la fin au milieu des dangers où il s'exposoit si indifféremment, ce Gouverneur fut tué d'un coup de mousquet. Aussitôt que les Maures s'en furent apperceus, ils jetterent leurs armes pour se sauver avec moins d'embarras, & ne témoignèrent pas moins d'empressement pour sortir de la ville, qu'ils avoient montré de courage pour en défendre l'entrée aux Portugais. Le Duc y entra triomphant, le même jour qu'il l'avoit assiégée, & trouva une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, mais beaucoup moins d'argent & de richesses, qu'il ne se l'étoit persuadé.

Vigoureuse ré-  
sistance du  
Gouverneur  
d'Azamor.

Mort de ce  
Gouverneur.

La réduction d'Azamor fut suivie de la prise de Tita & d'Almedine, deux petites villes peu éloignées d'Azamor. Le Duc donna le gouvernement d'Almedine à Jabantafus, Ferdinand Ataïde y mena des troupes en garnison, il fit publier, que les habitans qui avoient mieux aimé abandonner l'une & l'autre ville, que de s'exposer à estre assiégés ou chassés, y pouvoient revenir, & qu'on ne leur feroit aucune violence, pourveu qu'ils se soumissent au Roy de Portugal, & qu'ils luy payassent tribut, à quoy ils consentirent.

Prise de Tite &  
d'Almedine.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1313.

Réjouissances  
de la prise  
d'Azamor.

Le Roy, à qui le Duc avoit écrit, touchant la prospérité de ses armes en Afrique, en ressentit une joye si vive, qu'il ordonna qu'en actions de graces, on en fît des prières publiques dans tout son Royaume. Comme la Religion avoit beaucoup de part à cette nouvelle conquête, il la fit sçavoir au Pape Leon X. Ce Pontife en voulut rendre de particulières graces au Ciel, par une Messe solennelle qu'il célébra dans l'Eglise de S. Pierre de Rome, & par un discours éloquent qu'il fit prononcer le mesme jour à l'honneur d'Emanuel, comme étant le seul Prince, qui signaloit sa piété & son zèle contre les ennemis du nom de Dieu, & de la Religion Chrétienne, tandis que la plupart des Rois de l'Europe se faisoient une cruelle guerre.

On proposa au  
Duc la con-  
quête du Roy-  
aume de Ma-  
roc.

Quand les Azamoriens se virent réduits sous la domination d'un nouveau Maître, ils députerent les principaux d'entre-eux pour proposer au Duc la conquête du Royaume de Maroc. Ces sortes d'entreprises ne se pouvant faire sans avoir une entière connoissance des lieux où l'on doit aller, & des gens à qui l'on doit avoir affaire, les députez prévirent le Duc là-dessus, & luy représenterent, que le Roy de Maroc n'avoit point de places assez fortes pour soutenir un siège, ni de troupes assez bien disciplinées pour les défendre, ou pour les secourir. De plus, ils l'assurèrent que personne ne luy disputeroit l'entrée de cet Etat; que les Rois des environs n'étoient point assez unis pour s'entresecourir, ni assez riches pour entretenir une armée; qu'il n'y avoit ni ligue à craindre, ni ennemis à redouter; que si le Duc vouloit sacrifier quelque argent, & promettre une paye réglée aux Maures, qui ne consultent que leur intérêt & leur profit, de quelque façon qu'ils le puissent faire, il pouvoit s'assurer que ces peuples seconderoient ses intentions, & qu'ils le serviroient mesme contre leur propre Souverain. Ces Députez ajoûterent, que tout concouroit au succès de cette entreprise, que la beauté de la saison; que les fruits qui étoient sur la terre; que les fourrages, les grains, & les bestiaux qu'il trouveroit dans les habitations, & qu'enfin tout sembloit l'inviter également à faire cette

campagne. Comme si ces ouvertures n'eussent pas suffi pour y déterminer le Duc, le Pere Jean de Chiave Cordelier, qui depuis fut Evesque de Viséo, & qui en ce tems-là preschoit dans l'Eglise d'Azamor, l'en sollicita vivement. Le Duc, qui ne vouloit point excéder les ordres que le Roy luy avoit donnez à son départ de Lisbonne, d'aller assiéger la ville d'Azamor & de la prendre, se contenta de les avoir exécutez, & au lieu de marcher à de nouvelles conquestes, en compromettant peut-estre mal à propos, & la gloire du Roy & les troupes qu'il luy avoit confiées, il se déchargea du commandement de l'armée sur François de Portugal, laissa dans Azamor, Jean de Menezés & Rodrigue Bareto, l'un pour garder la ville, & l'autre pour tenir en respect les peuples des environs, & se disposa à retourner en Portugal. Ce Seigneur qui apprit à son arrivée dans la ville d'Albufeira en Algarve, que la Cour étoit à Almérida, s'y rendit en diligence, le Roy le receut comme un homme en qui le mérite personnel soutenoit bien l'éclat de sa naissance & celui de son rang.

Dès le mesme jour que le Duc fut parti d'Azamor, Ataide, après avoir mandé à Menezés, que les Maures de Xerquie s'étoient attroupez, & qu'ils battoient la campagne, sortit avec douze cens chevaux, & mille fantassins pour empêcher les dégasts que ces Barbares faisoient dans les lieux par où ils passioient. Il alla forcer les retranchemens qu'ils avoient faits aux environs d'un village appelé Bencafiz; il y entra l'épée à la main, tua une partie des habitans, en fit précipiter un grand nombre dans la rivière qui passe dans Azamor, pilla & brûla Bencafiz. Il descendit ensuite dans le bourg de Tafuf, où n'ayant trouvé personne, il suivit un chemin plus battu que les autres, par où il ne douta pas que les Maures ne fussent passez, & de fait il les atteignit, & les attaqua dans le tems qu'ils se dispoient à traverser une rivière au bord de laquelle une partie de leurs troupes faisoit halte. Les autres Maures, qui avoient déjà fait ce trajet, n'osèrent revenir pour défendre leurs compatriotes, ils se contenterent d'estre témoins de leur défaite, &

ANS DE  
J. CHRIST.  
1513.

Le Duc ne veut  
pas écouter cette  
proposition.

Retour de ce  
Duc en Portugal.

Exploits d'Ataide.

s'estimerent fort heureux de n'avoir point eu de part à ce desavantage. Quand les Portugais se virent maîtres de ces deux villages, ils en tirèrent les bestiaux & les provisions, & les menerent dans Azamor.

Ataïde, à son retour à Sasi, trouva la garnison en bon état, & se disposa à marcher vers la ville de Tednest, située dans le plus bel endroit de Héa, qui est une des provinces de Barbarie. Les belles maisons, les grands jardins, & le nombre des fontaines, sont les principaux agrémens de Tednest. C'étoit en ce lieu plein de délices, que le Xérif venoit goûter tranquillement & à loisir, les douceurs du repos & de la paix, les peuples y accouroient en foule, & venoient en pèlerinage dans une Mosquée qui étoit en grande vénération parmi eux. Ataïde que l'on avoit informé de tout ce que les Maures faisoient dans un séjour si charmant, projecta d'y surprendre le Xérif. Comme ce concours de peuples pouvoit augmenter les troupes du Xérif, en cas qu'il en eust besoin, Ataïde écrivit à Menezés de luy envoyer du secours pour une expédition importante qu'il préméditoit, & pour laquelle il ne pouvoit prendre des mesures trop justes; mais la grande distance qu'il y a d'Azamor à Sasi, ne permettant pas à Ataïde d'attendre, que le secours qu'il avoit demandé à Menezés fust arrivé, il se mit en campagne avec quatre cens chevaux seulement. Jabentafus l'accompagna, & luy mena deux mille chevaux & sept cens fantassins, dont Ataïde renforça son armée, & en cet état il continua sa marche sans que les Maures l'eussent découvert, ni qu'ils se fussent mis en devoir de s'opposer à son passage. Le Xérif, qui n'en fut informé que quand Ataïde fut arrivé proche de Tednest, sortit de cette ville à la teste de quatre mille chevaux, résolu d'en venir à un combat pour peu que l'occasion luy parust favorable; mais Jabentafus, que l'on avoit mis à l'avantgarde des Portugais, ne luy donna pas le tems de mettre ses troupes en bataille, & quoi-qu'il fust inférieur en nombre, il ne laissa pas de les charger brusquement. Ce Capitaine donna teste baissée dans leurs premiers rangs, tua tout ce qui s'opposa à luy,

Ataïde va surprendre le Xérif.

Défaite des troupes du Xérif.

pour suivit ceux qui plierent, dissipa le reste des ennemis, & les tailla en pièces. Ataïde entra pour lors dans Tednest, il y trouva plus de vingt mille bœufs ou moutons, sans compter trois mille chameaux, & une grande quantité de chevaux, les magasins étoient remplis de fourrages à proportion. Enfin les Portugais convinrent, que depuis le commencement de la guerre contre les Maures, ils n'avoient pas fait un butin si considérable.

Sur ces entrefaites, Menezés partit d'Azamor, avec un secours de douze cens chevaux & de mille hommes de pied. A son arrivée à Safi, il y apprit qu'Ataïde s'étoit rendu maître de Tednest, ce qui le déterminâ à marcher vers la ville de Chiquier, à dessein de s'en emparer, & de passer de là dans le Royaume de Maroc, qui n'en est éloigné que d'environ vingt lieues. Pour réussir dans une entreprise de cette importance, il falloit rassembler toutes les troupes des Portugais, que l'on avoit cantonnées, & mises en garnison dans la plupart des villes de la province de Héa. Dans cette vue, il en écrivit à Ataïde, & le sollicita de se joindre à luy pour cette expédition; mais Ataïde, qui ne pouvoit faire ce que Menezés luy demandoit, à cause de quelques traités d'alliance qu'il vouloit conclurre avec des Seigneurs Maures, avant que de sortir de Tednest, témoigna à Menezés par la réponse qu'il luy fit, qu'il étoit à propos de différer leur voyage de Maroc, & de se disposer plus à loisir d'en faire la conquête, pour laquelle il étoit nécessaire d'avoir sur pied de plus nombreuses forces, que celles qu'ils avoient amenées avec eux. Sur la réponse d'Ataïde, Menezés partit de Chiquier dont il s'étoit rendu maître, & s'en alla à Tednest, ou Alphonse Norogna, gendre d'Ataïde, arriva bientôt après avec une troupe de huit cens chevaux Maures. Ce petit renfort donna lieu à Menezés, de parler une seconde fois de l'entreprise de Maroc; mais Ataïde s'y opposa toujours, & luy exagéra encore plus en détail, le risque où ils exposeroient, & la gloire du Roy, & les troupes qu'il leur avoit confiées en les menant à la conquête d'un Royaume si éloigné, & pour la défense duquel les

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Menezés se  
proposé de pas-  
ser dans le Roy-  
aume de Ma-  
roc.

Il veut y enga-  
ger Ataïde, qui  
s'y oppose.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Motifs du refus  
d'Ataide.

Menezés ne  
réussit pas dans  
son dessein.

peuples n'épargneroient rien pour repousser ceux qui viendroient les insulter. Ce furent là les prétextes les plus spécieux, dont Ataïde se servit pour ne pas seconder les intentions de Menezés. On raisonna de différentes manières sur ce refus. La plupart des Officiers se persuadèrent qu'Ataïde, plus jaloux de la gloire que Menezés auroit acquise dans cet exploit, que zélé pour la conservation des troupes, ne voulut pas consentir aux propositions de Menezés.

Les partisans de Menezés, luy apprirent le partage où les Officiers étoient, touchant la guerre qu'il projectoit d'aller porter dans le Royaume de Maroc. Ce partage d'opinions luy donna une nouvelle émulation, & tout occupé de son dessein, & de la gloire qu'il en espéroit de recueillir, il partit de Tednest, & tourna ses pas du costé de Maroc. Ce fut alors que Menezés connut par luy-mesme, qu'Ataïde s'étoit opposé avec justice à l'exécution d'une entreprise aussi vague qu'étoit la sienne; mais ce que Menezés manqua du costé de Maroc, il se mit en état de le réparer, en s'opposant au dessein que Mahomet Roy de Fez, & Nazor Roy de Méquinez, avoient formé d'aller mettre le siège devant Azamor. Comme il craignoit de n'avoir pas assez de monde pour résister à ces deux Princes, il envoya demander des troupes à Ataïde & à Jabentafut. Ces précautions furent néanmoins inutiles, puisqu'il ne trouva personne qui luy disputa le passage, ni qui l'empêcha de retourner à Azamor. Pour lors il sceut plus particulièrement, que Nazor avoit seulement envoyé deux de ses Colonels, pour mettre leurs regimens en garnison dans les principales villes de la province de Duécala; que Mahomet se devoit bientôt joindre à Nazor, & qu'aussitôt que ces Princes auroient réuni leurs troupes pour n'en faire plus qu'un corps d'armée, ils viendroient assiéger Azamor.

Cet avis étant plus vraisemblable que n'étoit celui qu'on avoit donné à Menezés, ce Capitaine se détermina à prévenir les ennemis avant la jonction de leurs troupes, & manda à Ataïde le projet qu'il avoit fait d'aller insulter la ville de Balbe, où ces deux Colonels Maures avoient mené leurs

regimens. Ataide, pressé par Menezés de le venir trouver, partit de Tednest incontinent après avoir consommé les traitezs d'alliance qui l'y retenoient. Il étoit accompagné de Jabentafuf, & menoit quinze cens chevaux, qui joints à ceux que Menezés avoit sur pied, composèrent un petit corps de trois mille cinq cens hommes.

Ces trois Officiers déliberèrent sur la manière d'attaquer Balbe, & sur la disposition qu'ils feroient de leurs troupes. Ils partagerent leur cavalerie en cinq escadrons, & leur infanterie en autant de bataillons. Menezés devoit estre à la teste du premier escadron, & Jean Rodrigue à la teste du second, Jean Gonsalve de Camare, qui avoit le commandement du troisiéme, étoit accompagné d'Alvarez Carvail, & de Jean Sylvés, pour le soutenir en cas de besoin, Ataide & Alfonse Norogna, menaient le quatriéme, & Jabentafuf le dernier. Pierre Moral & Jean Rodrigue, commandoient l'infanterie suivie des bagages, & de quelques pièces de campagne. Telle étoit la disposition des Portugais, quand ils arriverent aux environs de Balbe; Menezés observa le terrain, & forma son camp dans le lieu le plus avantageux de la plaine.

Les ennemis au contraire, s'étoient postez au pied d'une montagne, & avoient mis derrière eux le torrent qui s'épare la plaine d'avec cette montagne; de crainte qu'on ne s'en emparast, parce qu'elle commandoit entièrement leur camp. L'armée des Maures étoit composée de quatre cens chevaux & d'une nombreuse infanterie, qu'ils avoient partagée en quatre corps; les arbalestiers & les arquebusiers formoient le premier corps, & comme les Maures espéroient que cette troupe suffiroit pour renverser l'escadron de Menezés, inférieur & opposé, ils y avoient mis leurs meilleurs soldats. Les armées étant en présence, & prestes à en venir aux mains, Menezés fit sonner la charge, & donna avec tant de valeur & d'impétuosité dans les premiers rangs des ennemis, que d'abord il renversa les arbalestiers; il chargea ensuite la cavalerie qui les soutenoit, & la poussa jusqu'au torrent. Ataide, qui au commencement de l'action devoit

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Jonction d'Ataide & de Menezés, pour attaquer la ville de Balbe.

Disposition des troupes Portugaises,

Et celle des Maures.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Défaite des ennemis.

Généreux,  
mais téméraire  
action des Portugais.

avoir un escadron ennemi à combattre, n'ayant plus qu'un bataillon de Maures à vaincre, parce que cet escadron avoit été envoyé au secours des arbalétriers, tomba sur cette infanterie, & en fit un horrible carnage. Les Maures battus de toutes parts prirent la fuite, & se jetterent dans le torrent, leur infanterie le traversa aisément; mais leur cavalerie ne pouvant y entrer à cause de l'élevation escarpée du rivage, fut taillée en pièces.

Cet obstacle n'en fut pas un néanmoins pour les Portugais, ils franchirent les pas les plus difficiles, & poursuivirent les fuyars avec tant d'ardeur, que Garfie de Menezés, commandé par Menezés son parent pour les faire revenir, fut contraint de rester avec eux. La même ardeur emporta un jeune Seigneur Portugais nommé Arias Tello, qui n'écoutant en cette occasion que son courage, poussa les Maures jusque dans la ville de Féz. Garfie, qui se fit un devoir de ne pas abandonner des gens qu'une valeur, quoy qu'indiscrette, faisoit aller plus loin qu'il ne falloit, détacha quelque infanterie pour les soutenir, en cas qu'ils donnassent dans quelque embuscade, ou que les Maures vinsent à se rallier. Ataïde, au lieu d'avoir les mêmes considérations, se contenta de ménager ses gens pour opposer aux Maures, & les attendit de pied ferme sur le bord du torrent où Jabentafuf le vint joindre, parce que la plus grande partie de son monde l'avoit abandonné pour aller piller le camp ennemi.

Lorsque les Maures ne se virent poursuivis que par une poignée de jeunes gens, ils firent volteface, & les chargèrent si rudement qu'Arias Tello y demeura avec la plupart de ceux qui l'avoient voulu suivre. Garfie à qui les ennemis tuèrent cinquante hommes, & en blessèrent plus de cent, fut contraint de repasser le torrent. Bien que cette dernière action eût coûté presque autant de monde aux Portugais, que le combat général, toutefois ils perdirent infiniment moins de gens que les Maures, à qui l'on tua deux mille six cents hommes, sans compter un grand nombre d'Officiers, parmi lesquels on trouva un des Lieutenans généraux

généraux de Mahomet. Le nombre de leurs bleffez monta à près de quatre mille, & celuy des prisonniers à deux cens quatre-vingts.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Mahomet, Roy de Fez, & Nazor, Roy de Méquinez, étoient en marche chacun de leur costé pour joindre leurs armées, & pour estre presens au siège d'Azamor, quand ils apprirent la défaite de leurs troupes. A cette nouvelle ils tournerent leurs pas vers Almedine, & firent de grands dégasts dans les environs de cette ville. Jabentafuf, qui en étoit Gouverneur, prévoyant qu'il n'auroit pas assez de monde pour résister aux ennemis, fit jetter dans les puits des charognes pour en corrompre l'eau, les fit combler, & se retira dans Safi, avec ceux qui voulurent le suivre. Cependant les Maures entrèrent dans Almedine, & passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens.

Les Rois de Fez  
& de Méquinez  
en veulent à Al-  
medine.

Ils y entrent &  
font des hostili-  
tez.

Nazor, chagrin d'avoir trouvé les puits ruinez, & dans un état irréparable, se mit en campagne, poursuivit Jabentafuf, & l'attira dans un combat, cette affaire fut vive & sanglante. Les Maures, plus animez par leur fureur naturelle que par leur courage, donnerent si vigoureusement sur les troupes de Jabentafuf, qu'à peine put-il soutenir leur première impetuosité. Comme ce Capitaine avoit toujours remarqué que les premiers coups ne décident pas d'une action, il esluva le premier feu des Maures; mais quand il s'aperceut, que l'ardeur des ennemis commençoit à se rallentir, il se mit en devoir de les charger à son tour. La réflexion qu'il fit sur le peu de gens qui luy restoit pour recommencer le combat, le détermina à se battre seulement en retraite, & même à abandonner les mille charneaux qu'il avoit gagnez dans son dernier butin.

Nazor, & Ja-  
bentafuf en  
viennent à une  
action.

Prudente re-  
traite de Jaben-  
tafuf.

Cependant on manquoit d'eau dans l'armée de Nazor, & l'on ne pouvoit remédier à cette disette qu'en faisant de nouveaux puits, ce qui demandoit beaucoup de tems & de dépense, ce n'étoit pas là néanmoins le plus grand embarras où se trouvoit le Roy de Méquinez. Les Maures de Xerquie s'étoient soulevez contre luy, & attribuoient à son peu de courage le peu de succès de ses armes. Ils disoient

Murmure des  
Maures, contre  
le Roy de Mé-  
quinez.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Ils font main  
basse sur les  
troupes de ce  
Prince.

hautement, puisqu'il n'y avoit aucune apparence de rentrer dans Sasi, & dans Azamor, qu'il falloit abandonner son parti, & se ranger du costé d'Emanuel. Comme ces peuples avoient déjà abusé par leur perfidie de la bonne foy des Portugais, & qu'ils craignoient dans cette conjoncture de n'en estre point écoulez, à moins qu'ils ne leur rendissent quelque service très-considérable, ils se déterminèrent à faire la guerre à Nazor, sans la luy avoir déclarée. Ils firent main basse sur une partie de ses troupes, obligerent l'autre d'abandonner le camp près de Taxarote ville d'Afrique, réduisirent ce Prince à se retirer dans les montagnes, & de là dans son Royaume, luy prirent huit cens chevaux, & emmenerent plus de mille de ses soldats qu'ils firent esclaves.

Mort de Jean  
de Menezés.

Pierre de Sousa  
est fait Gouverneur d'Azamor.

Durant cette guerre parmi les Maures de Xerquie, Jean de Menezés, Gouverneur d'Azamor, mourut dans cette ville, il fut beaucoup regretté d'Emanuel, des Officiers, des soldats & des Azamoriens. Pierre de Sousa fut pourvû de ce gouvernement, & Rodrigue Baretto retourna en Portugal.

Mais si Emanuel avoit perdu un grand Capitaine en la personne de Jean de Menezés, il en recouvra un autre du mesme nom & de la mesme valeur, en Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin. Les marques que ce Seigneur en avoit données en plusieurs rencontres, luy avoient déjà merité les bonnes graces du Roy, & ce qu'il fit contre les troupes du Roy de Fez, augmenta encore la réputation qu'il s'étoit acquise. Menezés ayant donc sceu, que ce Prince avoit mis deux armées sur pied, l'une sur terre, & l'autre sur mer; qu'il en avoit donné le commandement à ses deux freres, & qu'ils devoient venir assiéger Ceuta, se proposa de les traverser dans cette entreprise, quoi-qu'il leur fust inférieur. Comme ces Princes Maures, se défioient de leurs forces, ils mirent plusieurs de leurs gens en embuscade dans un bois, & en détacherent d'autres pour y attirer les Portugais, ce qui leur réussit, parce que Menezés envoya charger ces Coureurs. Ceux qui en eurent la commission les poussèrent si près du bois, que les Maures en étant sortis, tomberent

fur les Portugais, & les pourfuivirent jufqu'aux portes de Ceuta.

ANS DE  
J. CHRIST.

1514.

Généreuse &  
prudente ac-  
tion de Mene-  
zés.

Menezés, qui obfervoit cette action de dessus les murailles de la ville, fortit aufstoft à la teste d'une troupe plus confidérable que celle qu'il avoit détachée, & chargea fi à propos les ennemis qu'ils demeurèrent presque tous fur la place. Il falloit agir avec cette vivacité, parce que si le fecond détachement, que les Princes Maures avoient fait de dessus leurs vaisseaux, fust arrivé avant la fin du combat, ce secours auroit fans doute rendu cette affaire plus douteuse.

De si frequens defavantages rebuterent enfin les Maures de Xerquie, de la guerre contre les Portugais, & ces Barbares ne furent plus occupez que de conclure une nouvelle alliance avec Emanuel. Pleins de cette résolution, ils luy envoyerent des Députez, & le firent fuplier de féparer la province de Xerquie, d'avec celle de Garabie, & de Dabide, qui toutes trois font situées dans le Duécala. Comme Jabentafuf en avoit eu le gouvernement, ces Députez demanderent par grace à Emanuel, qu'Abdaramen l'un des élèves de Jabentafuf fust Gouverneur de Xerquie.

Les Maures  
de Xerquie re-  
cherchent l'a-  
mitié d'Ema-  
nuel.

Le Roy leur accorda ce qu'ils demandoient. Il consentit à la féparation de la Xerquie, d'avec les deux autres provinces, & à l'élection d'Abdaramen, à condition que ce Gouverneur n'entreprendroit rien fans le communiquer à Jabentafuf, & qu'il en viendroit recevoir les ordres, quand il s'agiroit d'unir les habitans de ces trois Provinces, pour soutenir leurs intereffs communs, où la gloire des Portugais.

Séparation de  
la Xerquie d'a-  
vec les autres  
provinces adja-  
centes.

Jabentafuf, loin de murmurer du démembrement que l'on faisoit de son gouvernement, en ressentit beaucoup de joye, & sur tout quand il apprit qu'Emanuel avoit envoyé des ordres à Ataïde, & à Pierre de Soufa, Gouverneur d'Azamor, de le féconder, dans les choses qui regarderoient le service de son Etat, & l'utilité de fes fujets.

Quoy qu'on eust tâché de prévoir les inconveniens qui pouvoient arriver, il en pensa furvenir un entre les Maures de Xerquie, & un parti Portugais, qu'on avoit fait

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

sortir d'Azamor; mais cette affaire n'eut aucune suite par la prudence d'un Portugais nommé Jacques Lopez, avec qui ces Barbares se joignirent pour aller faire des courses jusque dans les villages circonvoisins de Maroc, où ils leverent de grandes contributions.

Sur la nouvelle qu'on en donna à Mahomet, & qu'une poignée de gens étoient venus crier jusque dans sa capitale, *viue Emanuel, Roy de Portugal*, son ennemi le plus déclaré. Ce Prince Maure, en conceut tant de chagrin, qu'il monta à cheval avec une garde fort nombreuse. Il poursuivit ces Coureurs & les atteignit dans leur route; mais ce repentiment luy coûta une nouvelle honte, puisqu'il ne put empêcher que les Maures n'emmenassent leur butin, & que Lopez ne conduisist dans Safi, les prisonniers qu'il avoit faits dans cette dernière rencontre.





# HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE HUITIÈME.

EMANUEL I.  
ROY XIV.



VERS la fin de cette année, le Roy nomma Tristan d'Acugna, pour aller à Rome en qualité d'Ambassadeur. Jacques Pacheco, & Jean de Far, tous deux célèbres Orateurs & fameux Jurisconsultes, accompagnerent ce Ministre, dont le train étoit proportionné à sa naissance & à son caractère.

1514.

Le Roy envoie  
un Ambassa-  
deur à Rome.

GG g iij



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Magnificence  
de l'équipage  
de ce Ministre.

Peu de tems après que d'Acugna fut arrivé à Rome, il fit son entrée. Le bon ordre qu'on observa dans la marche n'en fut pas une des moindres circonstances. L'Ecuyer de cet Ambassadeur étoit à la teste d'une nombreuse & belle livrée, parmi les chevaux de main que des palefreniers conduisoient, il y avoit un cheval de Perse, qui portoit sur la croupe une Panthère dressée pour la chasse. Un Elefant paroissoit ensuite chargé d'une tour d'or, posée sur son harois relevé en broderie.

Plusieurs Gentils-hommes magnifiquement vêtus précédoient les trois fils de l'Ambassadeur, ils étoient accompagnés de jeunes Seigneurs Portugais. Le Héraut de Portugal révestu de sa cotte d'armes, marchoit devant le carrosse où étoit l'Ambassadeur, ce carosse étoit suivi de plusieurs autres, qui formoient un long & nombreux cortège.

Le Pape, qui de sa part faisoit une singulière estime des rares qualitez d'Emanuel, & particulièrement de son zèle pour la propagation de la Foy, ordonna que sa garde fust sous les armes lors que l'Ambassadeur approcheroit des portes de Rome. Les Cardinaux l'envoyerent complimenter, & le Gouverneur de Rome le harangua à son entrée dans la ville en présence d'un grand nombre de Prelats qui s'y trouverent. Le bruit du canon du Château S. Ange, le son des tambours & des trompettes, & l'applaudissement des peuples augmentèrent la magnificence de cette entrée.

D'Acugna eut son audience dès le lendemain de son arrivée, & présenta ses lettres de créance au saint Pere. Pacheco fit un discours fort éloquent, ce Pontife y répondit en langue latine. Il s'étendit sur la pitié, & sur le zèle d'Emanuel, & parla des grandes choses que ce Monarque entreprenoit pour la gloire de Dieu.

Dans la seconde audience que le Pape accorda à d'Acugna, ce Ministre luy fit les présens dont le Roy son Maître l'avoit chargé. Ils consistoient en plusieurs ornemens d'Autel travaillez en or & en foye, & relevez par des pierreries & par des perles de grand prix. Il y avoit aussi quelques ornemens Pontificaux faits tout exprés pour la personne du Pape, ainsi

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 423*

qu'on avoit pris soin de l'exprimer par des figures & par des devises symboliques aux éminentes qualitez de Léon, & à ses armoiries.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

L'Ambassadeur exposa ensuite au Pape, les motifs qui avoient obligé le Roy de l'envoyer à Rome. Comme ils regardoient la gloire de Dieu, celle du saint Siège, & le repos du Royaume, il supplia le Pape, au nom du Roy son maître, de vouloir assembler un Concile, pour réformer les abus qui s'étoient glissés parmi les Ecclésiastiques. Il représenta, que des gens qui s'étoient dévoués au culte des Autels, vivoient dans le relâchement, & qu'ils menoient une vie si scandaleuse, que la Religion en étoit deshonorée; il parla de la division où étoient les Princes Chrétiens, qui se faisoient la guerre, au lieu d'unir leurs armes contre l'ennemi commun du Christianisme; il demanda que le tiers & que le dixième des revenus assignez pour l'entretien des Ecclésiastiques & du Service divin, fussent employez pour aider à fournir aux frais de la guerre contre les Maures; il renouvela ses instances pour obtenir, que l'on fît un démembrement des revenus des Abbayes, des Communautés Ecclésiastiques, & même Religieuses, pour employer les sommes qui en proviendroient à la paye des soldats, & à la subsistance des troupes qu'on leveroit pour marcher contre ces Infidèles. Enfin il pria le Pape, qu'il luy plût d'accorder des Indulgences, à ceux qui par libéralité & par zèle, se cotiseroient pour une si importante expédition, afin qu'ils pussent estre dédommages par des biens spirituels, du sacrifice qu'ils feroient de leurs biens temporels pour seconder les pieuses intentions d'Emanuel.

Après plusieurs délibérations faites dans le Consistoire, sur les propositions de l'Ambassadeur, concernant la correction des mœurs des gens d'Eglise, & la guerre qui étoit allumée entre les Princes de l'Europe. On y résolut qu'une telle réforme ne se pouvoit faire qu'avec le tems, & que la conjoncture des affaires ne permettoit point au Pape, de s'entreprendre pour la réunion des Princes, sans avoir imploré le secours du Ciel pour toucher les cœurs, & pour disposer les

Motifs de cette  
Ambassade.

Réponse du Pape,  
aux remontrances de l'Ambassadeur.

## 424 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Concession du  
Pape en faveur  
du Roy.

esprits à une paix générale, ce qu'il tâcheroit d'obtenir par des prières publiques. Si le Pape refusa de faire agir son autorité & sa médiation, dans les deux premières propositions que luy fit l'Ambassadeur, il accorda sans peine la Bulle, pour faire lever sur les biens Ecclésiastiques, les sommes qu'il luy avoit demandées, & cela en faveur de la destination que le Roy en devoit faire pour l'honneur de l'Eglise, & pour le maintien de la Religion. D'Acugna après avoir conduit sa négociation, avec toute l'habileté qu'on en pouvoit attendre, eut son audience de congé, & revint en Portugal, où l'on avoit sceu ce qui s'étoit passé à Rome.

Exemple de  
cette conces-  
sion.

Bien que les Papes eussent fait de semblables concessions à quelques Princes, en de pareilles rencontres, celle-ci ne fut pas également approuvée en Portugal. Les exemples d'Alfonse IX. d'Alfonse XI. de Ferdinand V. & d'Isabelle, Rois de Castille, qui avoient obtenus de telles graces, trouverent plus de censeurs que de partisans, encore que personne n'ignorast, que le Pape n'avoit eu intention que d'aider ces Princes à chasser les Maures d'Espagne, & à faire la guerre à ceux de Grenade.

Loisible scrupule des Rois de Portugal, sur ce sujet.

Si les Rois de Castille ont obtenu ces concessions, je crois devoir remarquer ici, que les Rois de Portugal ont gardé de tous tems une conduite bien différente. On sçait qu'Alfonse I. du nom, s'étoit trouvé dans le mesme cas, & que néanmoins, ce Prince avoit fait scrupule de toucher aux biens de l'Eglise, quoique ce fust pour les employer à la guerre contre les Infidèles; que Sanche son fils, avoit gardé la mesme conduite dans la guerre qu'il eut avec les Maures d'Andalousie, qu'il défit sur les bords du Guadalquivir; que Jean I. qui s'étoit rendu maître de Ceuta; qu'Alfonse V. qui avoit conquis Tanger, Arzile, & Alcacerquibir; que Jean II. qui s'étoit signalé dans ses longues guerres en Afrique, & qu'enfin tous ces Rois avoient fait ces grandes conquestes, & avoient envoyé plusieurs flottes sans faire aucunes levées sur les biens de l'Eglise, ni sur ceux des Ministres des Autels.

Ce qui s'étoit passé sur ce fait dans les premiers Regnes, servir

servit de prétexte au peuple, pour former des raisonnemens divers sur les intentions du Roy, encore qu'il n'en eust eu que de fort droites, quand il fit faire cette proposition au Pape. On murmura bien davantage, lors qu'on sceut dans le monde, qu'à la sollicitation de l'Ambassadeur, on avoit glissé une clause dans la Bulle, par laquelle le Roy pouvoit de son chef, faire telle distribution qu'il luy plairoit de l'argent qui proviendrait de cette concession, & qu'au lieu de la destiner uniquement au payement de ses troupes, après la publication de la Croisade, il en avoit une si pleine disposition, qu'il dépendoit de luy d'en faire part à ceux qui avoient rendu des services à l'Etat, de quelque nature qu'ils eussent été. On en murmura hautement; on osa mesme dire, qu'il y avoit eu trop de facilité de la part du S. Perc, & de la surprise du costé de l'Ambassadeur & de ses Secretaires; on les accusa d'avoir agi en cette occasion, comme des gens interessez, & qui espéroient par là d'estre recompensez du succès de leur négociation. Quoiqu'il en soit, cela fut suivi d'une espèce de fatalité sur les affaires du Roy en Afrique. La Noblesse qui s'étoit épuisée dans le service, & qui ne pouvoit plus en soutenir la dépense, se plaignit de n'avoir point de part aux sommes qu'on avoit levées pour la mettre en état de le continuer. Parmi ceux qui avoient lieu d'attendre des gratifications, ou mesme des récompenses, on n'en trouvoit aucun qui parust content; on disoit publiquement que les favoris étoient préférez aux gens de guerre, & que la brigade arrachoit au mérite, ce qui luy étoit uniquement dû.

Ces plaintes furent si générales, & parurent si justes à Emanuel, que ce Prince, à qui les exemples des Rois ses prédécesseurs, avoient défilé les yeux, fit une pleine remise au Clergé, & aux Communautés Religieuses, du tiers & du dixième des revenus Ecclésiastiques, que le Pape avoit accordé sur la demande qu'on luy en avoit faite. Les uns & les autres, touchez de reconnoissance se cotiserent pour un don gratuit de cent cinquante mille ducats, payables en trois payemens égaux.

*Tome II.*

HHh

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Murmure public sur une des clauses de la Bulle.

Le Roy fait une remise en faveur des gens d'Eglise.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Abus odieux  
que l'on fit des  
Indulgences.

On n'en usa pas ainsi dans la suite des Indulgences qui venoient de Rome. L'abus en fut si grand, lors que la distribution en fut faite, que la plupart de ceux qui en purent obtenir en firent commerce, & les vendirent. Il est vray, que quand le Roy l'eut appris, il en fit faire des exemples publics, puisqu'on condamna ces infâmes Marchands à des peines pecuniaires & corporelles, & à la restitution de ce qu'ils avoient enlevé au zèle des véritables Fidéles.

Injuste appré-  
ciation des re-  
venus Ecclésia-  
stiques.

A l'égard des sommes qui devoient se lever sur les revenus de quelques Abbayes, & qui après l'évaluation qu'on en fit, montoient à une grosse somme, le Roy les modéra encore considérablement. Il nomma des Commissaires pour regler la taxe qui devoit estre imposée, à proportion des revenus de chaque Abbaye, dont le Roy voulut exempter quelques-unes. Si cet ordre eust été exécuté selon les intentions de ce Prince, personne ne se seroit plaint, & chacun auroit donné avec un sincère empressement, ce que l'on exigeoit; mais ceux qui eurent la commission de priser les fruits de ces Benefices, & de prendre sur les sommes qui proviendroient de la vente, l'argent que l'on devoit donner à chaque *soldat de Jesus-Christ*; c'est ainsi qu'on les appelloit. Ces appréciateurs mirent à si bas prix les denrées, qu'à peine retira-t-on assez d'argent pour fournir à la paye des soldats; de sorte que les possesseurs des Benefices se virent obligez d'en abandonner le titre, pour n'estre point tenus de fournir sur leurs autres biens, les sommes auxquelles on les avoit taxez.

Arrivée de  
l'Ambassadeur  
Abissin, à Lis-  
bonne.

Pendant que le Roy envoyoit des Ambassadeurs dans les Cours étrangères, Mathieu, qui étoit celuy de l'Empereur des Abissins, arriva à Lisbonne. Il étoit escorté par des Officiers Portugais qu'Albuquerque luy avoit donnez pour l'y conduire quand il partit de Goa, où ce Vice-Roy luy avoit fait rendre de grands honneurs, pour luy faire oublier les outrages qu'il avoit receus à Dabul. Mais soit que durant leur route, ce Ministre, qui étoit Armenien, & qui faisoit profession du Christianisme, n'eust pas soutenu son caractère, ou que les Officiers Portugais fussent sortis du leur, ils

luy avoient fait de nouvelles indignitez, & l'avoient traité avec tant de mépris, qu'ils n'en avoient pas fait plus de cas, que si c'eust été un inconnu, sans caractère & sans nom.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Cet Ambassadeur, qui dans cette occasion, n'avoit point d'autre parti à prendre, que de souffrir & de se taire, s'arma d'une grande patience, jusqu'à ce qu'il fust arrivé à Lisbonne. Mais aussi quand il eut salué le Roy, il s'en plaignit d'une telle manière, qu'il fit remonter jusqu'à l'Empereur son maître, les mauvais traitemens qu'il avoit reçus des Officiers Portugais pendant sa navigation, & supplia le Roy de luy en faire justice.

Plainte de cet  
Ambassadeur.

Emanuel entra dans le ressentiment de ce Ministre, & fit arrester ces Officiers pour en faire un exemple, & pour ne pas donner lieu aux Princes étrangers, de dire qu'on avoit violé le droit des gens, en la personne d'un de leurs Ambassadeurs. Mathieu, qui connut que cette affaire pouvoit avoir de fâcheuses suites pour ceux de qui il avoit de si grands sujets de se plaindre, tourna son juste ressentiment en générosité, & sollicita le Roy à leur rendre la liberté, & à leur faire grace, ce qu'Emanuel ne put refuser aux vives sollicitations de cet Ambassadeur.

Le Roy luy en  
fait raison.

Ce Ministre  
s'en contente,  
& sollicite le  
pardon de ces  
Officiers.

Mais avant que d'entrer dans le sujet de cette Ambassade, je ne crois pas hors de propos de parler ici de l'erreur où sont tombez les Auteurs touchant le Prestre Jean, & l'Empereur des Abissins; de la situation de cet Etat; des mœurs des peuples; du caractère de leurs Rois, & de leur Religion.

Les Historiens en ont écrit différemment. Nous lisons dans un Auteur contemporain, que le Prestre Jean régnoit chez les Tartares, & que son Empire étoit d'une vaste étendue. L'Auteur qui en parle dans ces termes, dit l'avoir appris d'un Evêque Arménien, que ceux de sa nation, députerent environ l'année 1145. au Souverain Pontife.

Otto Frisingen-  
sis Chronic. l. 7.  
cap. 33. de Pres-  
bitero Joanne.

Ce même Auteur assure, que peu d'années auparavant un certain Prince, appelé Jean, Chrétien de nom, & Nestorien de profession étoit revêtu du caractère de Prestre, &

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Paul Jove,  
lib. 14. *Hist.*

de Roy, & que ses Etats étoient situéz vers l'extrémité de l'Orient. Il ajoûte encore, qu'il entreprit la guerre contre deux des Rois de Médie & de Perse, qu'il avoit pris Tauris, alors capitale de cet Etat; que ces Princes en étoient venus aux mains avec luy; que le combat avoit duré trois jours; qu'ils avoient mieux aimé perdre la vie, que de prendre une honteuse fuite à la veüe de leur ennemi. Il est vray que cette victoire cousta bien cher au Prestre Jean, puisque les Tartares se liguerent contre-luy, & que du débris de son Empire, ils en fonderent le leur.

Damien Goëz.  
Lottis Cadamusti.  
Alvarez Genbrad.  
Sealiger, &c.

Paul, Venetus,  
in *Hist.* lib. 1.  
cap. 42. & 43.  
Antonius de Tartaris, cap. 16.

C'est de ce mesme Prestre Jean, qu'un célèbre Auteur Portugais, a confondu l'Empire avec celui des Abissins, ce que plusieurs autres Historiens ont fait à son exemple. Toutefois, Paul de Venise n'a pas donné dans cette opinion, il a parlé séparément de l'Empire des Abissins, & de celui du Prestre Jean. Il dit, que la race n'en étoit pas encore éteinte, puis qu'il rapporte, que du tems qu'il écrivoit, les Chams de Tartarie, marioient leurs filles avec les descendans des Princes qu'ils avoient déposédez.

Situation de  
l'Abissinie.

Jean Leon, &  
Marmol, descript. d'Afric.  
& Nicola Coudinho de Reb.  
Abyss.

Voyage de Vincent le Blanc,  
& de Hébert.  
Isac Vossius, de Origine Nili  
Samson.  
Duval.  
Baudrand.

Au reste, l'étendue de l'Empire d'Abissinie étoit autrefois beaucoup plus grande, qu'elle ne l'est depuis environ soixante années. Les Arabes, les Tures, & les Gales peuples d'Afrique en Etiopie, s'étant mis en possession d'une partie des Etats contenus sous le nom d'Abissinie. Ce Royaume étoit borné par l'Egipte vers le Septentrion, par les montagnes de la Lune du costé du Midy, & s'étendoit du costé de l'Orient, jusqu'au sein Persique, & de là jusqu'au port de Suez.

Les montagnes y sont fréquentes, & presque inaccesibles. La plupart des chemins sont si étroits, qu'à peine un homme peut y passer sans estre en danger de se perdre; mais en recompense, les plaines qu'on trouve sur leurs cimes sont aussi belles, que les abords ont paru difficiles & rudes. Il y a des fontaines d'eau douce, & des prairies couvertes de bétail, & particulièrement de chevaux dont on fait estime. Les valées, en quelques endroits, forment encore des campagnes plus étendues & plus fécondes, & si l'on en croit

quelques relations particulières, on y fait tous les ans une triple moisson, parce que l'on ensemence les terres, aussitôt après que les récoltes sont faites. Il est vray, qu'on ne fait point de vin des excellens raisins que le terroir produit, & cela peut-estre à cause de la grande fermentation de la chaleur de l'esté qui le corromploit trop aisément; de sorte que les Abissins ne se servent que d'hydromel, dont la boisson est saine & agréable. Si ces peuples, qui naturellement sont paresseux, cultivoient les terres, ce seroit un país aussi abondant en fruits & en grains, qu'il l'est en mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, & de soufre. On dit néanmoins, que les Abissins sont sortis de leur indolence naturelle, depuis que le commerce est établi entre eux & les Portugais, & qu'à l'exemple des peuples de l'Europe, ils sont devenus industrieux à tirer quelque profit de ce que leur climat produit. Cela est si constant, qu'ils passent à présent dans les país étrangers, & qu'ils y portent leurs effets pour les vendre, ou pour les échanger contre d'autres denrées.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Caractère de  
ses peuples.

Le trafic, qui est un fruit de la bonne intelligence ou de la paix, étant quelquefois suivi de guerres ou de querelles, les Abissins voulurent se mettre en état de se défendre, en cas qu'on les traversast dans leurs entreprises & dans leurs voyages. Comme ils n'avoient point d'armes, ils en firent de fer, qu'ils fabriquerent à leur mode, & le plus artistement qu'il leur fut possible; mais quand ils virent les armes à feu des Portugais, ils en firent de pareilles, & s'en servirent bientôt après dans leurs guerres contre les Gales. Enfin, les Abissins ne sont pas moins respectueux à l'égard de leurs Prestres, que fidelles à l'égard de leurs Rois.

Industrie des  
Abissins, pour  
se faire des ar-  
mes.

L'ancienne & longue origine qu'ils donnent à ces Monarques, est embarrassée de tant de fables, qu'on ne peut en parler sans tomber dans de pareils inconveniens. Ainsi je me contenteray seulement de dire, que l'Empereur des Abissins est appelé par quelques-uns *Bel*, ou *Belulgian*, c'est-à-dire, *Puissant Prince*. On luy donne encore le nom de *Grand Neguz*, ou d'Empereur. Une Croix d'or luy sert

Différence des  
noms de cet  
Empereur.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

de sceptre, & la Couronne est faite de même matière.

Après la mort de Nahu, l'un des derniers Empereurs Abissins, David son fils, monta sur le trône en 1507. L'éducation qu'on avoit donnée à ce jeune Prince, luy avoit formé un caractère de sagesse & de valeur, qui luy mérita l'amour de ses peuples, l'estime du souverain Pontife & celle d'Emanuel, auxquels David envoya des Ambassadeurs.

Il habite ordinairement sous des tentes.

Ces Monarques Abissins, au lieu d'avoir des Palais dans les villes, n'habitent que dessous des tentes, que l'on dresse en pleine campagne. On diroit, en voyant le grand ordre qui est observé dans leur camp, que ce sont des citez ambulantes. Les rues y sont fort larges, la police y est rigoureuse, & le culte de la Religion y est aussi exactement observé que dans les Temples des plus belles villes de l'Empire.

Ancien usage de ces premiers Empereurs ; mais aboli par David.

Ces Souverains ne se laissoient point voir à leurs sujets, & quand ils étoient obligez de se faire entendre des peuples, ou de donner leurs ordres aux Officiers, ils se servoient d'un Trucheman, qui derrière un rideau, & par forme d'Oracle, déclaroit les intentions de l'Empereur ; mais pour témoigner que ce Prince étoit présent, & qu'il n'ignoroit pas ce qui se faisoit en son nom, il monroit ou un pied, ou un bras, & cela suffisoit aux peuples. Cet usage subsista jusqu'à ce que les Portugais leur eussent appris que les Rois de l'Europe se monroient à leurs sujets, & qu'ils se communiquoient à eux. Pour lors, cet Empereur en usa de même manière, & se régla sur leurs exemples.

Religion des Abissins.

Jean de Barros.  
Marianus Vi-  
tor, Hist. d'E-  
tiopie.

Nicol. Codin-  
ho de Reb. Abiss.  
Dam. de Goez  
de morib. Etiop.  
Eudolf. Hist.  
de l'Abissinie  
cb. 2.

Quant à la Religion, les Abissins professoient autrefois la Judaïque, dans laquelle ils disoient, que leurs prédécesseurs avoient été élevez par deux de leurs Reines. *Macqueda*, qui étoit le nom de la première, & qui fut connue sous le nom de la Reine de *Saba*, les a instruits de la loy Judaïque. La seconde Reine, qui avoit nom *Candace*, leur annonça la loy de Jesus-Christ, par le ministère de l'Eunuque baptisé par saint Philipe. Enfin les Abissins tirent de si loin l'origine de leur Religion qu'ils avancent que la Reine

de Saba, étant allée voir Salomon, en avoit eu un fils, nommé *David Melich* ou *Menilehech*; qu'elle l'avoit fait instruire dans la Religion des Juifs, de laquelle ce Prince voulut qu'on suivist les loix dans l'Abissinie, quand il eut atteint l'âge de régner.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Au reste, les Prestres Abissins ont pris un si grand ascendant sur les peuples, & mesme sur leurs Rois, que la vie de ces Princes, semble ne dépendre que de leur caprice. Ces Prestres, à qui le mariage est permis, les abusent par l'austerité des règles qu'ils se sont imposées, & qu'ils observent avec beaucoup d'exaétitude, & de fidélité. Ils n'ont aucun commerce avec leurs femmes, lors qu'ils se disposent à quelque acte de Religion, & font de la pureté du corps, une des principales préparations aux fonctions de leur ministère. S'ils survivent à leurs femmes, il leur est défendu d'en prendre une seconde. Ils sont obligez de garder une grande continence pendant leur viduité, & s'ils sont convaincus d'avoir quelque intrigue avec une femme, on les en punit par une honteuse dégradation.

Autorité des  
Prestres Abif-  
sins, & leur fi-  
delité à leur é-  
tat.

Les Moines Abissins, dont le genre de vie est très-rude en toutes ses circonstances, observent l'ordre & l'institut de saint Antoine, hermite d'Egipte. Leur Général s'élit à la pluralité des voix, toutefois cette élection seroit nulle sans la confirmation du Patriarche d'Alexandrie. Voilà quels sont les engagemens de ceux qui se sont votiez au service des Autels.

Moines Abif-  
sins & leur as-  
titut.

A l'égard des cérémonies de la Religion, ces peuples en ont un grand nombre qui leur sont particulières. Ils font circoncire leurs enfans mâles, huit jours après celuy de leur naissance, & les baptisent quarante jours après leur circoncision; ils soumettent mesme le sexe féminin à une espèce de circoncision, que l'on fait soixante jours avant la cérémonie du baptême. On n'y présente les enfans que le Samedi & le Dimanche, parce que ce sont les seuls jours qu'on célèbre la Messe, & que l'on administre l'Eucharistie aux petits enfans. Ils redoublent leur culte pour honorer par des solennitez extraordinaires le jour du baptême de

Baptême &  
circoncision  
des Abissins.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Jésus-Christ; ils demandent avec une sincère ferveur le renouvellement du leur, & croient que le premier baptême opère le bonheur de l'ame, & que les baptêmes annuels, contribuent à la pureté du corps.

Leur modestie  
dans les Tem-  
ples, & la ri-  
gueur de leurs  
jeûnes.

Ils invoquent  
les Saints.

Ils imposent beaucoup par le respect, dont ils paroissent pénétrer à la vue de leurs Autels; ils n'entrent jamais dans leurs Temples que pieds nus; le silence y est général, & chacun n'est occupé que du sacrifice qu'on y célèbre, ou des mystères de la Religion. L'austerité des jeûnes ne cède en rien à leur modestie dans les Temples, ils la portent même si loin, qu'ils ne mangent point durant tout le jour, encore faut-il que ce soit après le coucher du Soleil. Enfin, ils ont une particulière & profonde vénération pour les actions & pour la mémoire des Saints, qu'ils invoquent par devotion dans leurs nécessitez.

Toutes ces dispositions paroissent trop heureuses, pour ne pas espérer, que ces peuples augmenteroient un jour le nombre des Fidèles, & des véritables Orthodoxes, ainsi qu'il est arrivé, & c'est ce que l'on doit aux soins & au zèle des Missionnaires, que les Rois de Portugal y ont envoyez depuis la fin du quinzième siècle.

Mais pour reprendre le fil de l'Histoire, & pour examiner, ce qui avoit donné lieu à l'Ambassade de l'Empereur d'Abissinie, il est nécessaire de remonter jusqu'à l'année 1486. que le Roy Jean II. envoya Jean Petrejo en Ethiopie, parce que personne jusqu'alors, n'avoit pu encore remarquer l'éloignement qu'il y a de ce pays aux Indes Occidentales. Quoy que la curiosité de ce Monarque eust beaucoup contribué à faire chercher cet Empereur dont le pouvoir, les richesses, & les forces le distinguoient parmi les Potentats de l'Ethiopie, ce ne fut pas néanmoins sur cette réputation de grandeur & de puissance, que le Roy Jean se régla pour découvrir les Etats du Prince qu'il faisoit chercher. La seule qualité de Prince Chrétien l'y détermina, comme on le verra dans la suite. Petrejo ayant donc sceu que l'Empereur des Abissins, étoit le seul Roy qui professoit le Christianisme, alla au Mont Sina; de-là il retour-

Navigations de  
Petrejo.

na à Aden, & ensuite il descendit en Abissinie. David, qui avoit succédé à Alexandre, aussibien qu'à Nahu, fils de ce dernier, ne conceut pas moins d'amitié pour Petrejo, que les Rois ses predecesseurs.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1514.

Petrejo, qui par son établissement en Abissinie, étoit comme naturalisé Eriopien, eut plusieurs conférences avec David sur la puissance d'Emanuel, & sur les conquestes que Vasco Gama, & les autres Capitaines Portugais, avoient faites dans plusieurs régions d'Orient. Il luy en laissa une si haute idée, que ce jeune Prince se sentit un grand desir de s'allier avec le Roy de Portugal; mais comme David ne pouvoit rien faire sans l'avis d'Helene son ayeule & Régente du Royaume, il luy communiqua ce dessein. Helene l'approuva, & voilà ce qui donna lieu à l'Ambassade dont il s'agissoit en la personne de Mathieu, qui en remplissoit les fonctions.

Motifs de  
l'Ambassade  
du Prince Abis-  
sin.

Trois jours après l'arrivée à Lisbonne de l'Ambassadeur Abissin. Pierre Vazcz, & le Comte de Villa-Nova, allerent le prendre dans la maison qu'on luy avoit préparée, & le conduisirent dans les appartemens du Palais où le Roy devoit luy donner audience. Dès qu'Emanuel apperceut cet Ambassadeur, il se leva de son fauteuil, alla au-devant de luy, & l'embrassa avec de grandes marques d'amitié. Ce Ministre receut cet honneur avec beaucoup de respect, & luy présenta les lettres de David & d'Helene, écrites en langue Arabe & Persanne. Ces lettres étoient cachetées de cinq sceaux d'or, où l'on avoit gravé en caractères Abissins plusieurs symboles, imaginez en faveur de l'alliance qu'ils projettoient de faire avec Emanuel. L'Ambassadeur luy donna ensuite une boîte d'or, dans laquelle il y avoit une Croix faite du propre bois de celle de Jesus-Christ, que les anciens Rois Abissins avoient envoyé chercher à Jérusalem.

Audience don-  
née à cet Am-  
bassadeur.

Bien que les lettres de David & d'Helene, fussent écrites en caractères Persans, le langage en étoit moral & fort Chrétien. Ils souhaitoient mille bénédictions à Emanuel, au nom de la sainte Trinité, dont David & Helene parloient

Ce Ministre  
présente les let-  
tres de créance  
au Roy.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

avec beaucoup de reverence. Ils luy proposoient une ligue offensive & défensive, pour faire la guerre aux Mahometans, & pour tâcher de conquerir sur eux, le saint Sepulcre qu'ils avoient enlevé aux Chrétiens. L'empressement qu'ils témoignioient d'unir leurs maisons, aussibien que leur puissance, n'étoit pas moins grand, que leur zèle pour la Religion. Ils parloient de marier leurs enfans, les uns avec les autres, & offroient de les doter si richement, que cela auroit suffi pour enrichir un Royaume. Emanuel y répondit avec tant d'estime & de reconnoissance, qu'il ordonna que l'Ambassadeur seroit défrayé avec tout son cortège, durant son séjour à Lisbonne.

Manœuvre des  
ennemis d'Al-  
buquerque.

Les ennemis secrets d'Albuquerque, voyant que cette Ambassade augmentoit sa réputation, par les soins qu'il avoit pris de réparer l'outrage qu'on avoit fait à Mathieu, & de le faire conduire en Portugal, voulurent luy en oster le mérite. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent courir le bruit que cette Ambassade étoit supposée; que l'Ambassadeur Abissin étoit une créature d'Albuquerque, & que de son autorité, il luy avoit donné ce caractère pour surprendre le Roy, & pour luy persuader par-là, qu'il n'étoit occupé que de sa gloire. Comme ce mauvais office n'eut pas tout le succès, que ceux qui l'avoient imaginé s'étoient promis, la suite n'en fut pas défavantageuse au Vice-Roy.

George Albuquerque, a le  
gouvernement  
de Malaca.

Pendant que l'on préparoit à Lisbonne, des honneurs au Ministre de David, Albuquerque donnoit des ordres à Cochin pour les Indes. Il y envoya George Albuquerque son parent, pour commander dans Malaca, au lieu de Rodrigue Britto qui avoit fait son tems. George, ayant appris, dans sa route, que le Roy de Bantam se disposoit à inquiéter Abdala Seigneur de Compar, parce qu'il s'étoit déclaré pour ami des Portugais, crut que cet aveu méritoit qu'on le secourust contre les ennemis qu'il s'étoit attirés, & de fait les Portugais délivrerent bientôt après Abdala de ce nombre d'ennemis, ausquels, il n'étoit point en état de résister. Aussitôt que George Albuquerque fut arrivé à Mala-

ca, il receut ordre du Vice-Roy de déposer Ninachet de sa charge de Juge, & d'en revestir Abdala, ce que ce Seigneur accepta volontiers pour s'attirer la protection des Portugais. Quoique la conduite de Ninachet fust très reprochable, à cause de ses malversations & de ses violences, cependant le Vice-Roy ne l'en dépossédoit qu'avec peine. Il n'avoit pas oublié les anciens services que cet homme avoit rendus aux Portugais; mais d'un autre costé, il devoit cette satisfaction au peuple, qui en beaucoup d'occasions avoit servi de victime au ressentiment ou à l'autorité de ce Juge. D'ailleurs, il avoit à reconnoître la fidélité d'Abdala. Cette maxime de politique, d'obliger les nouveaux alliez, aux dépens même des anciens amis, fut une raison presque aussi puissante que la première, & qui porta le Vice-Roy à garder cette conduite, qui dans le fonds étoit juste, mais dont les motifs n'étoient connus que dans Malaca.

Les partisans de Ninachet s'intéressèrent dans son malheur, parce que leur fortune tomboit avec la sienne. Ils cherchèrent à le justifier, & vanterent sa probité; mais ni leur zèle, ni leur intérêt qui les faisoit agir, sous prétexte du bien public, n'ébranlèrent point le Vice-Roy. Ninachet fut dépouillé honteusement du caractère de Juge, & privé de sa charge. Cet affront fit une si vive impression sur son esprit, que ne pouvant survivre plus long-tems à sa honte, ni porter son ressentiment jusque sur la personne de son Concurrent, il se précipita dans les flâmes d'un bucher, qu'il avoit fait dresser pour y terminer sa vie. Ninachet, qui vouloit disculper sa mémoire du tort que la postérité luy pourroit donner, protesta, avant que de se procurer la mort, que sa conduite étoit irréprochable. Il vanta sa droiture, exagéra sa fidélité dans les différens emplois dont il avoit été pourvû depuis qu'il avoit pris le parti des Portugais, & finit son apologie par un long détail des services importans qu'ils leur avoit rendus.

La protection des Portugais attira encore un nouvel ennemi à Abdala, en la personne du Roy de Lingta, gendre de celui de Bantam. Comme Abdala n'avoit dans Com-

ANS DE  
J. CHRIST.

1514.

Déposition de  
Ninachet pour  
revestir Abdala  
de la charge de  
Juge.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Abdala est in-  
vesti dans Com-  
par.

Le Gouverneur  
de Malaca le  
secourt.

Puissant arme-  
ment du Roy  
de Lingua.

par qu'un très petit nombre de gens pour opposer à ceux, qui l'avoient investi par terre & par mer. George Botel, qui l'alloit prendre à Compar pour le mener à Malaca, ayant appris l'état où il se trouvoit, il le fit sçavoir à George Albuquerque, & luy demanda du secours. Ce Gouverneur fit aussitost mettre à la mer quatre de ses plus grands navires, il en renforça l'équipage de cent Portugais, & de sept cens Malacans, & les envoya à Botel. Dès que ce Capitaine eut receu ce secours, il s'alla poster à l'embouchure de la rivière qui traverse tout ce pais. Quand Botel se vit maître de cette embouchure, il détacha quelques vaisseaux pour aller canonner les ennemis qui s'étoient emparez des hauteurs, afin de les attirer à un combat, ou de les contraindre à la levée du siège qu'ils avoient formé devant Compar.

Le Roy de Lingua, qui commandoit son armée en personne, se disposa à la bataille que les Portugais luy présentoiént. Comme ce Prince se reposoit sur le nombre de ses bâtimens, & sur celuy de ses soldats, il laissa quelques troupes pour garder & pour défendre les travaux qu'il avoit commencez devant Compar. Il se mit à la mer avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, que ces peuples nomment *Lanciaires*, sur lesquels il y avoit plus de six mille hommes d'équipage; il profita de l'occasion du flux & du vent, qui le pouvoient sur les Portugais, & fit voile à leur rencontre.

A l'approche d'un si puissant armement, Botel fit un petit discours à ses gens. Il leur représenta, que le grand nombre d'ennemis n'ayant jamais étonné les Portugais, quoique souvent inférieurs, & leur dit, qu'il esperoit de trouver en eux la même fermeté & le même courage. A ces mots, les soldats l'interrompirent, & le presserent de les mener aux ennemis. Ils y allerent avec tant d'ardeur, qu'ils attaquèrent un grand vaisseau qui étoit à la teste de la flotte du Roy de Lingua, & le canonnerent. La plus grande partie de l'équipage de ce bâtiment, fut emportée par les premières volées de canon, la crainte s'empara du reste, les matelots & le patron abandonnerent la manœuvre, & se retirèrent à fond de calle. Le vaisseau étant sans pilote, na-

vigea par le travers, toucha de la prouë & de la poupe les deux bords de la rivière, servit de barrière aux Portugais, & ferma le passage aux autres bâtimens de la flotte ennemie.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Les soldats, & particulièrement les gardes du Roy de Lingua, qui étoit sur ce bord, se voyant prests à estre investis par les Portugais, parurent sur les ponts, & firent une grande résistance, pendant que ce Prince passa sur une autre bâtiment. Les autres navires ennemis en usèrent de mesme; de sorte que ce grand vaisseau demeura aux vainqueurs. Les troupes qui gardoient les travaux & les lignes qu'on avoit faits devant Compar, les abandonnerent & leverent le siège. Quand Abdala se vit en liberté, il prit la route de Malaca, où Botel receut les applaudissemens dûs à sa valeur.

Détourne des  
vaisseaux enne-  
mis, & levée  
du siège de  
Compar.

Tandis que cela se passoit à Malaca, le Vice-Roy, envoya de Goa un de ses Capitaines nommé Begie, à Mamud Roy de Cambaja, pour obtenir la permission de bâtir une Citadelle dans l'Isle de Diu. Cette Isle est située dans les Etats de Mamud, & séparée du Continent par un petit détroit de mer. Mamud y consentit dans l'espérance de faire un profit considérable; mais Jaz Gouverneur de Diu, & qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce Prince, allégua tant de raisons pour luy faire comprendre de quelle importance il luy étoit de révoquer sa parole, & d'empêcher la construction de ce Fort, qu'enfin Mamud, désabusé par les soins de Jaz, ne voulut plus qu'on exécutast ce qu'il avoit promis. Comme ce changement pouvoit le brouiller avec le Vice-Roy, s'il ne le dédommageoit d'ailleurs, il fit dire à Begie, qu'Albuquerque pouvoit choisir ou de Surate, ou de Bombain, villes maritimes de son Royaume, pour y faire construire une Citadelle, au lieu de celle qu'il projettoit de bâtir à Diu. Begie, qui sur ce pied, ne pouvoit consommer les affaires dont il étoit chargé, revint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy, du changement que l'avis de Jaz avoit apporté dans les affaires.

Diu, & sa situation.

Orosius, liv. 9.  
Maffée, liv. 11.  
Ch. 15.  
Goer. tom. 2.  
Rer. Hist.

Le Roy de Cambaja revoque la permission qu'il avoit donnée de bâtir une Citadelle.

Lorsque l'armement que le Vice-Roy faisoit faire dans



ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

le port de Goa, fut prest à mettre à la voile, on fit courir le bruit qu'on devoit l'envoyer en Arabie, pour ne point découvrir les desseins qu'on avoit sur Ormus. La commission, que dans cette veuë, le Vice-Roy donna à Pierre Albuquerque son neveu, d'aller avec quatre vaisseaux vers le Cap de Guardafu, fit deux effets également avantageux. L'un servit à couvrir la destination de cet armement, & l'autre contribua à tenir les Arabes en allarme. Pierre fit voile vers ce Cap, il y demeura à l'ancre une bonne partie de l'été, & n'en sortit que pour donner la chasse à dix vaisseaux Arabes qu'il prit. Il alla ensuite à Ormus, pour lever le tribut que le Roy Tor, qui avoit succédé à Zeifadin, devoit payer à Emanuel. Tor ne se trouvant pas en état d'y satisfaire entièrement, donna dix mille écus, sur la somme à laquelle montoit son tribut. Il convint avec Pierre, du tems qu'il donneroit le reste, & ratifia l'alliance faite entre Emanuel & Zeifadin, son prédecesseur; mais il ne voulut pas consentir à la construction d'une Citadelle.

Le Roy d'Ormus paye une partie du tribut, & refuse la permission de bâtir une Citadelle.

Navigation de Pierre Albuquerque, à Baharen.

Pierre, au lieu d'insister plus long-tems sur ce dernier article, se remit à la mer, & dressa sa route vers l'Isle de Baharen, située dans la mer Persique, & distante de plus de cent lieues du sein Persique, où l'Euphrate & le Tigre vont se perdre. Ce Capitaine arriva fort heureusement dans les environs de cette Isle, quoique le Roy d'Ormuz l'eust averti du grand nombre d'écueils qu'il trouveroit dans sa route.

Ce Capitaine reclame des vaisseaux qui appartiennent au Roy d'Ormuz.

Dans le tems qu'il se disposoit à y entrer, un vent qui se leva, l'éloigna du port, & le poussa dans le havre d'une ville de Perse, appelée Raxel. Il y trouva Mirbuzaca, l'un des Capitaines d'Ismaël Sophi, qui étoit à l'ancre avec vingt vaisseaux qu'il avoit pris sur le Roy d'Ormuz. Pierre indigné de voir qu'un Prince tributaire d'Emanuel, receust un outrage de cette nature, fit dire à Mirbuzaca, qu'il luy renvoyast les bâtimens dont il s'étoit emparé, puisqu'ils appartiennent au Roy d'Ormuz, sinon qu'il iroit les reclamer par les voyes de fait. Comme Albuquerque ne doutoit pas que ce procédé ne surprist beaucoup Mirbuzaca,

l'Officier qui luy porta cette parole avoit ordre de luy dire, que les Portugais en usoient de cette manière, quand on insultoit quelques-uns de leurs alliez, en la personne de leurs Capitaines, ce qu'ils ne souffroient jamais sans se mettre en état de les vanger, & d'en tirer raison.

Le Capitaine Persan, intimidé par un tel compliment, aima mieux se faire honneur de cette nécessité, que de s'y voir contraint, & manda à Pierre, qu'à la considération d'Emanuel, il luy renvoyoit les vaisseaux Ormußiens, quoi-qu'il les eust pris de bonne guerre. Pierre glorieux d'avoir rendu ce service au Roy Tor, qui d'ailleurs n'avoit pas sujet de s'y attendre, remena ces bâtimens à Ormus. Il en repartit incontinent après pour retourner à Goa, où le Vice-Roy faisoit travailler sans discontinuation à l'armement qu'il destinoit pour faire descente à Ormus. Mais avant que de se mettre à la mer, il envoya Antoine de Sousa vers Crisnara, Roy de Narsingue, pour luy demander la ville de Batticala. Il chargea Gonsalve de Blanccastel, de passer dans les Etats d'Idalcan, afin d'en obtenir quelques places en terre-ferme, que le Vice-Roy luy désignoit, à condition qu'on luy délivreroit à prix raisonnable tous les chevaux dont il auroit besoin. Ces deux Envoyez n'ayant pas réussi dans leurs négociations, revinrent à Goa. On y vit arriver dans ce mesme tems cinq vaisseaux qui venoient de Lisbonne, & peu de jours après, un bâtiment Ormußien, qui portoit l'Ambassadeur que le Roy Tor envoyoit à Emanuel.

Aussitost que l'Ambassadeur d'Ormus eust remis à la voile pour aller à Lisbonne, le Vice-Roy fit la route de Cochin, à dessein d'accélérer le départ des vaisseaux, qui devoient retourner en Portugal. Il assura la paix dans les Indes, pourveut à tout ce qui pouvoit en entretenir la durée, & se mit sur la flotte qu'il avoit destinée pour l'expédition d'Ormus. Cette flotte consistoit en vingt-sept grands vaisseaux, sans compter les autres petits bâtimens, sur lesquels il n'y avoit que des Indiens, commandez par des Officiers Portugais. Il alla mouïller dans le port de Mascaté, où il fit aigüade, & continua sa route vers Ormus. La nouvelle

ANS DE  
J. CHRIST.  
1514.

Il les remena à  
Ormus, & part  
pour Goa.

1515.

Le Roy d'Or-  
mus envoie un  
Ambassadeur  
à Sinaud.

Le Vice-Roy  
va à Ormus,  
avec une gran-  
de flotte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Nouvelles of-  
fres du Roy  
d'Ormus.

Réponse du  
Vice-Roy.

Arrivée de  
l'Ambassadeur  
Ormussien, à  
Lisbonne.

Motifs de la re-  
montrance de  
ce Ministre.

qu'on en donna au Roy de ce país, le surprit, parce qu'il ne s'attendoit pas à estre insulté de la part des Portugais, dont il étoit allié, d'autant plus, que depuis peu de jours, Pierre Albuquerque luy avoit fait rendre, & mesme remené les vaisseaux que Mirbuzaca, Capitaine Persan, avoit pris sur luy & sur ses sujets. Comme il ne restoit aucun scrupule à ce Prince, que celui de n'avoir pas consenti à la construction de la Citadelle, il ne hésita point à prévenir le Vice-Roy, à qui il fit réitérer une offre générale de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le service d'Emanuel. Albuquerque accepta l'offre du Roy d'Ormus, & luy manda qu'il se souvint de la parole qu'on luy portoit de sa part, pour ne le point obliger d'en demander l'exécution par les voyes de fait.

Encore que cette réponse fust assez précise, le Vice-Roy, qui connoissoit le caractère & la mauvaise foy de l'Ormussien & de ses sujets en général, fit croiser la mer par des brigantins & par des vaisseaux légers, à dessein d'empêcher qu'on ne jettast aucun secours dans Ormus. Pendant que le Vice-Roy s'étoit emparé des avenues de cette ville, & qu'il la tenoit bloquée de toutes parts, sans crainte qu'elle fust secourüe, l'Ambassadeur Ormussien arriva à Lisbonne. Il n'y fut pas long-tems sans avoir son audience, car les choses étoient trop pressantes pour consommer le tems en cérémonies & en discours. Ce Ministre représenta à Emanuel, que le Roy son Maître étoit dans l'impossibilité de luy payer le tribut ordinaire, parce que la crainte que les Portugais caussent aux Marchands étrangers, avoit entièrement interrompu le commerce. Il ajoûta que ces mêmes Marchands conduisoient leurs denrées dans les Erats de ses voisins; que par là ses doüanes étoient absolument ruinées, & qu'ainsi, perdant les droits qu'il levoit sur les entrées & sur le debit des marchandises, en quoy consistoit le plus liquide de ses revenus, il se voyoit contraindre à luy demander une remise des tributs qu'on luy avoit imposez. L'Ambassadeur supplia aussi le Roy d'interposer son autorité, pour empêcher que ses Capitaines ne traversassent plus les Marchands,

chands, ce qui seul pouvoit rétablir le trafic, & d'ordonner au Vice-Roy, qu'il n'envoyast plus de vaisseaux à Ormus, & qu'il permist que les bâtimens Ormusiens, eussent la liberté d'aller aux Indes, & ceux des Indes de venir à Ormus. Tor, non content de ces propositions, en ajoutoit encore deux autres. Par l'une, il demandoit le payement des vaisseaux que les Portugais avoient pris sur luy & sur ses sujets, avec la restitution des effets qu'ils s'étoient appropriez par forme de confiscation. Par l'autre, il exigeoit qu'on renvoyast sans rançon, les soldats & les marelots qui avoient été faits prisonniers.

Le Roy, après avoir examiné les différens chefs, que contenoient les Mémoires de cet Ambassadeur, répondit au premier article, que si le Roy d'Ormus étoit aussi fidelle à sa parole qu'il l'avoit promis, & s'il consentoit à la construction de la Citadelle, dont on avoit déjà jetté les fondemens à Ormus, il luy feroit une remise de la moitié du tribut qu'il s'étoit obligé de luy payer par leur dernier traité; qu'en second lieu, il permettroit la navigation d'Ormus aux Indes, & des Indes à Ormus, & dans tels autres païs que Tor voudroit, pourvû qu'il ne receust sur ses vaisseaux que des Marchands des païs & des nations, avec qui les Portugais sont, ou seroient en guerre, & qu'il ne fût commerce d'aucunes marchandises de contrebande, & défendues par leurs Ordonnances. Quant à la proposition que le Roy d'Ormus faisoit faire, de ne plus envoyer des vaisseaux sur la route de ses Etats, elle fut entièrement rejetée, pour ne point engager Emanuel, à renoncer aux droits souverains qu'il avoit sur la ville d'Ormus, & sur le Roy du païs, qui dans le fond étoit son tributaire. On n'écouta pas plus favorablement la restitution, & le dédommagement que ce Prince prétendoit des vaisseaux & des effets, qui avoient été pris sur luy & sur ses sujets, pendant qu'il faisoit la guerre contre le Roy de Portugal. A l'égard des prisonniers, le Roy ordonna qu'on les mist en liberté, sans exiger ni échange, ni rançon.

Tandis que le Roy déliberoit dans son Conseil, sur ce



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

L'Ambassa-  
deur Ormus-  
sien se fait ba-  
ptiser.

Emanuel en-  
voye des ordres  
à Albuquerque  
pour disculper  
ce Ministre.

qu'il devoit accorder ou refuser au Roy d'Ormus, l'Ambassadeur de ce Prince se fit baptiser, durant son séjour à Lisbonne, & fut nommé Nicolas Ferreira. Ce changement de Religion s'étant fait sans la participation du Roy son maître, ce Ministre avoit lieu de craindre qu'une telle conduite ne luy attirast de grandes affaires. Emanuel, qui en vouloit prévenir tous les inconveniens, envoya des ordres précis & particuliers à Albuquerque, pour faire comprendre au Roy Tor, qu'il ne devoit pas trouver étrange, si son Ministre, qui étoit né en Sicile, & qui dès sa plus tendre jeunesse, avoit été pris par des Corsaires, & élevé dans le Mahométisme, avoit désiré de rentrer dans la Religion de ses peres. Comme cette raison ne suffisoit pas pour le disculper, le Roy chargeoit encore Albuquerque, de représenter à ce Prince, qu'en considération de ce changement de Religion, il avoit accordé à Ferreira de sa propre autorité, beaucoup de choses qu'on avoit rejettées dans le Conseil.

Les choses ainsi concertées, l'Ambassadeur mit à la voile pour retourner à Ormus. Comme le Roy n'ignoroit pas qu'Albuquerque en occupoit toutes les avenues, il luy écrivit tout ce qui s'étoit passé au sujet de cette Ambassade. Le Vice-Roy voulant de sa part contribuer à la sécurité de la vie de l'Ambassadeur, s'avisa d'envoyer demander au Roy d'Ormus, le neveu de Raix Noradin, Gouverneur de la ville, & l'un des plus grands Seigneurs du Royaume. La situation où étoient les affaires de cet Etat, & l'aveugle défiance que Tor avoit pour tout ce que le Vice-Roy exigeoit de luy, détermina ce Prince, à luy envoyer le Gentilhomme qu'il demandoit, sans examiner les motifs d'Albuquerque pour en user ainsi.

Aussitôt qu'on eust conduit le neveu du Gouverneur sur le bord du Vice-Roy, l'Ambassadeur descendit à Ormus. Ce Ministre alla du même pas chez le Roy son maître, à qui il présenta les lettres d'Emanuel. L'Ormussien, loin de contrevenir à ce que le Vice-Roy avoit exigé de luy au nom d'Emanuel, ne se plaignit, ni du peu de succès de cette négociation, ni de l'infidélité de ce Ministre envers ses Dieux,

Retour de  
l'Ambassadeur  
d'Ormus.

ni du mépris qu'il avoit fait de luy en changeant de Religion, sans en avoir eu son agrément. Mais pour l'en punir, il ne voulut plus le voir, ni avoir de communication avec luy; de sorte que ce n'étoit plus que par le canal d'un tiers, à qui le Roy d'Ormus en donnoit la commission, que Ferreira luy faisoit sçavoir ce qu'il desiroit d'apprendre.

Cependant, le Vice-Roy qui commençoit à s'impatientser d'estre si long-tems aux environs d'Ormus, sans avoir rien conclu touchant la construction de la Citadelle, fit proposer au Roy Tor, ou d'en permettre la construction, ou de se résoudre à la guerre. Ce Prince ne pouvant plus différer de répondre à cette alternative, envoya Noradin avec des pouvoirs fort authentiques pour faire un nouveau traité de paix, qui ratifiast les précédens, & qui permist aux Portugais, de continuer les travaux de la Forteresse dont il étoit question. Après que ce traité eust été signé, le Vice-Roy chargea Noradin, de donner au Roy d'Ormus, un collier d'or qu'il luy envoyoit au nom du Roy son maître, comme une marque visible de sa dépendance volontaire, & un étendard aux armes de Portugal, comme un témoignage public de son alliance avec Emanuel. Noradin à son retour à Ormus, donna l'un & l'autre au Roy. Ce Prince garda le collier, & fit arborer l'étendard sur son Palais.

Sur ces entrefaites, l'Ambassadeur d'Ismaël, Sophi de Perse, arriva à Ormus, où le Vice-Roy étoit allé incontinent après le départ de Noradin. La conjoncture de cette dernière Ambassade fut heureuse pour le succès des desseins d'Albuquerque, & le Roy Tor ne regardoit plus qu'avec une espèce de jalousie & de crainte, la recherche qu'Ismaël faisoit de l'amitié & de l'alliance du Roy de Portugal. Ce fut aussi dans cette veüe, que le Vice-Roy voulut recevoir en public l'Ambassadeur du Sophi, & qu'il choisit pour cet effet, la place qui est devant le Palais du Roy. Il y fit élever un théâtre, & sur ce théâtre un haut daïz, avec deux fauteuils, l'un pour l'Ambassadeur & l'autre pour luy. Le Vice-Roy parut environné des principaux Officiers de sa flotte, & de la Noblesse Portugaise, qui l'avoit suivie dans

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Le Roy Tor ne veut plus le voir.

Nouveau traité entre le Roy d'Ormus & le Vice-Roy.

Singularité des présents faits à ce Prince.

Arrivée de l'Ambassadeur du Sophi de Perse à Ormus.

Le Vice-Roy luy donne audience, & de quelle manière.

# 444 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

toutes ses campagnes. On augmenta sa garde ordinaire, & l'on mit les soldats en haye dans les rues par où l'Ambassadeur devoit arriver.

Présens du Sophi.

Le train de l'Ambassadeur Persan étoit magnifique, on n'en avoit jamais vu un pareil à Ormus. Deux Ecuyers à cheval portoient en croupe des panthères dressées pour la chasse. Six beaux chevaux & d'une taille extraordinaire, marchaient ensuite, ils étoient armés de toutes pièces, & menez en main par des esclaves, & précédoient un grand nombre de gens à cheval, plus distingués par leur bonne mine, que par la richesse de leurs vestes, & par l'éclat de leurs bonnets. Les plus considérables d'entre ces cavaliers, portoient dans de grands bassins d'argent, les présens que le Sophi faisoit à Emanuel. Ils consistoient en plusieurs pièces d'étoffes fort riches, & sur tout en une veste singulière par sa couleur; mais admirable par son ouvrage, sur laquelle on avoit tracé avec des perles, plusieurs hiéroglyphes Persans, qui composoient un dessein d'un goût surprenant & nouveau.

Harangue de l'Ambassadeur Persan.

L'Ambassadeur parut accompagné du reste de son train, & arriva au bruit des fanfares. Le Vice-Roy se leva pour aller au-devant de luy, & ils se mirent tous deux sur des chaises qu'on avoit préparées sous le dais. Ce Ministre prit la parole, & s'expliqua en sa langue, mais d'un air éloquent & grave. Il s'étendit sur la valeur & sur la puissance d'Emanuel, & ajouta que comme ses royales qualitez étoient connues & admirées de la plus grande partie des Potentats de l'Univers, l'Empereur Ismaël son maître, l'avoit envoyé pour ménager une alliance entre ces deux Monarques.

Le Vice-Roy y répond, & envoie Lemos en Persé.

Albuquerque, de qui l'âge, la bonne mine, & la grande réputation imposoient du respect, répondit avec beaucoup de justesse & de déférence aux empressemens du Sophi. Il assura cet Ambassadeur, que le Roy de Portugal son maître regarderoit son alliance avec l'Empereur Ismaël, comme un des plus grands avantages, que luy pouvoient attirer ses conquêtes dans les Indes. Cette cérémonie se passa à la veüe & en présence du peuple d'Ormus, elle fut sui-

vic d'un grand régal, & la ville retentit durant tout le jour, du bruit des tambours & des trompettes. Le Vice-Roy, qui avoit receu cet Ambassadeur, avec tous les égards qui sont deus à un aussi puissant Prince qu'Ismaël, envoya en Perse Ferdinand Gomez & de Lemos, avec des lettres de créance pour le Sophi. Cet Empereur, à qui apparemment son Ambassadeur avoit mandé la réception qu'Albuquerque luy avoit faite, en fit une très bonne à Lemos. Il voulut par distinction & par préférence, qu'il eut le pas sur les Ambassadeurs des autres Princes étrangers, qui étoient pour lors à sa Cour.

L'Ambassadeur du Sophi, après avoir rempli les fonctions de son employ, retourna en Perse. Pour lors le Vice-Roy s'appliqua uniquement à faire achever la Citadelle dans Ormus, & à prévenir par sa vigilance les mauvaises intentions de ses ennemis secrets. Quoique le nombre en fust grand, toutefois ils n'osoient se faire connoître pour tels, parce qu'ils n'avoient point de Chef depuis la mort de Zeifadin, & depuis celle d'Atar, Regent & Ministre du Royaume. D'ailleurs, Albuquerque se désoit beaucoup de Raix Noradin, successeur d'Atar dans le Ministère, & le regardoit comme un ennemi dangereux & secret. Il sçavoit que cet homme avoit fait tuer Zeifadin par des esclaves Abissins; que de son autorité il avoit exclus du trône d'Ormuz, les enfans de ce dernier Prince, dont ils devoient estre les successeurs, pour y faire monter le Prince Tor, frere de Zeifadin, & qu'enfin il s'étoit fait pourvoir des emplois d'Atar.

Mais le grand âge de Raix Noradin, ne luy laissant pas assez de santé pour jouir du fruit de ses crimes, il fut contraint de se choisir un successeur pour l'administration du Royaume. Raix Hamed son neveu, fut celuy sur qui il jeta les yeux pour remplir ce délicat & laborieux employ. A peine Raix Hamed, qui étoit d'un caractère ingénieux, mais entreprenant, eut-il pris connoissance des affaires qu'il s'en rendit maître. Il poussa si loin son crédit, quoique naissant, que la plupart des courtisans ramperent devant luy, & devinrent ses créatures. Le Roy mesme le redoutoit, & il n'y

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Départ de  
l'Ambassadeur  
du Sophi.

Le Vice-Roy  
se désoit de Raix  
Noradin.

Maffie, Hist.  
des Indes,  
liv. 1. chap. 7.

Ce Ministre cre-  
de son employ  
à Raix Ha-  
med.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Autorité du  
nouveau Mi-  
nistre.

Prudence du  
Vice-Roy.

Il fait des pro-  
positions au  
Roy d'Ormus.

avoit aucun de ses Officiers, parmi ceux qui approchoient sa personne, qui ne rendist compte à Hamed, des actions & des paroles de ce Prince. Comme le Roy d'Ormus n'étoit environné que de gens en qui il n'osoit se confier, il s'ouvrit à Albuquerque, de l'état violent où il étoit au milieu de son propre Royaume.

Le Vice-Roy n'ignoroit pas d'ailleurs, que Hamed pressoit le Roy d'Ormus, de violer le traité de paix fait avec Emanuel, pour avoir un légitime prétexte d'empêcher l'achèvement de la Citadelle. De plus, il sçavoit que ce nouveau Ministre regardoit la vie du Vice-Roy, comme un obstacle à son repos & à sa fortune; mais il s'agissoit en cette occasion d'user avec prudence de la confiance du Roy d'Ormus, & d'asseurer les conquêtes d'Emanuel, & la vie des Portugais. Comme il étoit difficile, dans une si délicate conjoncture, de prévenir en mesme-tems tous les malheurs qui interessoit la gloire d'Emanuel, le repos du Roy d'Ormus, & la propre vie d'Albuquerque, ce Vice-Roy se détermina à prévenir Raix Hamed, en luy faisant porter le coup de la mort, avant qu'il fust en état d'entreprendre quelque chose de semblable sur luy.

C'étoit-là le moyen le plus assuré, pour ruiner toutes les mauvaises intentions de Hamed; mais il falloit en trouver l'occasion, où la faire naître, en assemblant dans un mesme lieu le Roy d'Ormus, & son Ministre. Entre tous les prétextes qu'Albuquerque imagina pour une si hardie & si dangereuse exécution, il n'en trouva point de meilleur, que de feindre qu'il avoit reçu de nouveaux ordres de la Cour, qu'Emanuel luy commandoit de communiquer au Roy d'Ormus, & à son Conseil; que cette affaire ne se pouvant consommer dans son Palais, il supplioit ce Prince de choisir un lieu où il luy donneroit audience, afin de traiter à loisir & en secret, l'affaire dont il étoit question, & d'ordonner à Hamed, & à tels autres de son Conseil, de s'y rendre pour y conférer sur ce qu'il avoit à luy proposer.

Le Ministre Hamed, avec qui Albuquerque vivoit en apparence d'un air d'amitié & de franchise, ne croyant pas

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 447*

que le Vice-Roy sceust ses intentions, porta le Roy d'Ormus, à choisir une grande maison située près de la Citadelle que l'on bâtiſſoit, pour y examiner les Mémoires en question. Il ſupplia auſſi le Roy d'exiger d'Albuquerque, que les Officiers Portugais qui l'accompagneroient, y vinſſent ſans armes, & de l'aſſeurer, que les Gentilshommes Ormuſſiens qu'il nommeroit pour le ſuivre, n'en auroient pas non plus que les Portugais, à l'exception néanmoins de ſon Ecuyer, & de celui d'Albuquerque, qui entreroient avec leurs épées.

ANS DE  
J. CHRIST.

1515.

Ce Prince les  
accepte.

Les choſes ainſi arreſtées, Albuquerque aſſembla ſes Officiers, & leur fit part de la conſpiration que Hamed tramoit contre leurs vies. Il leur témoigna, qu'il ne voyoit point d'autre moyen pour ſe tirer de ce danger, que de prévenir le Miniſtre Ormuſſien, ce qui ne ſe pouvoit faire que par un coup de main. Il leur dit, qu'il étoit convenu avec le Roy d'Ormus, que ceux qui le ſuivroient au lieu où ſe devoit faire cette conférence, n'auroient point d'épées, mais il leur donna des poignards & des piſtolets de poche. Comme Albuquerque trouva ſes Officiers entièrement diſpoſez à le ſeconder dans ce qu'il avoit projeté, il parut le lendemain ſur le rivage de la mer, & poſta ſes gens vis-à-vis des gardes du Roy Tor, leſquels s'étoient déjà emparez des avenues de la maiſon où l'Assemblée ſe devoit faire.

Le Vice-Roy  
prend de bon-  
nes meſures  
pour ſe défaire  
de Raix Ha-  
med.

Peu de tems après le Roy d'Ormus arriva. Hamed qui le précédoit, entra le premier, ce Prince paſſa enſuite conduit par Noradin. Le Vice-Roy qui s'y étoit déjà rendu le ſalua, chacun étoit ſur le point de prendre ſa place, quand Hamed ſe tourna bruſquement vers le Roy, & luy cria de ſe ſauver, comme ſi les Portugais euſſent voulu attenter à ſa vie. Tor, qui ne leur voyoit aucunes armes, attribua à la ſeule crainte de Hamed, l'avis qu'il luy donnoit de ſe retirer, & luy témoigna combien il ſeroit honteux de redouter un péril, qui dans cette occaſion n'étoit pas aſſez évident pour en eſtre ſi fortement allarmé.

Arrivée du Roy  
d'Ormus.

La crainte  
s'empare de  
l'eſprit de Ha-  
med.

Pendant cette eſpèce de conteſtation entre le Roy d'Ormus & ſon Miniſtre, Albuquerque ſ'apperceut, que Ha-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Il veut poi-  
gnarder le Vice-  
Roy; mais on  
le jette par les  
fenestres.

Albuquerque  
se justifie de  
cette action  
auprès du Roy  
d'Ormus.

Ce Prince pa-  
roist pour ap-  
paizer le peu-  
ple.

Mudofar veut  
vanger la mort  
de son frere  
Hamed.

On s'assure de  
sa personne.

med s'étoit pourvû d'armes offensives. Il luy reprocha sa contravention aux ordres du Roy, & demanda qu'il les déposast. Hamed, qui comptoit sur ceux dont il devoit estre soutenu, loin d'asseurer qu'il n'avoit aucunes armes, tira un poignard, & se mit en devoir d'en frapper le Vice-Roy; mais Albuquerque para le coup avec le bras. Alors les Portugais qui l'avoient accompagné se saisirent de Hamed, & le jetterent par les fenestres qui donnoient sur la mer. Le Roy d'Ormus, qui s'attendoit à une pareille destinée, regardoit sa mort comme inévitable, quand Albuquerque, l'aborda d'un air respectueux, & luy fit de grandes excuses, sur ce qui venoit de se passer en sa présence. Il l'assura, qu'il n'avoit médité la mort de Raix Hamed, que pour le faire régner par luy-mesme, & pour le délivrer d'un favori insolent, qui abusoit ouvertement de son autorité & de son Ministère, & qui par ses malversations commençoit à rendre son regne odieux à ses plus fidelles sujets.

Pendant que cette scene se passoit dans cette maison, les Ormussiens l'investirent, croyant que les Portugais avoient fait un pareil traitement à leur Roy, & les menacerent d'y mettre le feu s'ils ne le représentoient. Ce murmure obligea Albuquerque, de supplier ce Prince de se montrer par une fenestre, & de leur dire, que les Portugais avoient sacrifié Raix Hamed, par son ordre, & pour la conservation du repos public, qui ne demandoit pas moins qu'une victime de cette nature.

La présence du Roy, & le discours qu'il tint aux Ormussiens, rendit le calme à toute la ville. Le seul Mudofar, frere de Hamed, voulant tirer vengeance de la mort de Raix Hamed, se retira dans le Palais de Tor, d'où il prétendoit se défendre, & se mit à la teste d'une troupe de gens, que Hamed avoit introduits dans Ormus, pour luy servir de main forte. Mais le Roy luy ayant fait ordonner, sous peine de la vie d'en ouvrir les portes, & de mettre les armes bas, Mudofar en sortit, on s'assura de sa personne, & quelque tems après, on l'exila; de sorte que le reste de sa faction, qui se vit sans chef, se dissipa. On ne parla plus dans

dans Ormus, que de la vigueur avec laquelle Albuquerque avoit conduit cette action, & de l'obligation que le Roy Tor devoit luy en avoir, & de fait, ce Prince déclara dès le mesme jour, qu'il mettoit son Royaume, & sa Personne, sous la protection d'Emanuel Roy de Portugal, & qu'il le reconnoissoit pour son libérateur & son Souverain.

Durant tous ces mouvemens dans les Indes, les Portugais faisoient des courses en Afrique. Jabentafuf, qui battoit ordinairement la campagne, découvrit quelques troupes que les Barbares avoient postées dans les environs de Maroc, il en fit donner avis à Ataïde, & luy demanda du secours. Ataïde luy envoya aussitost cent chevaux, sous la conduite de Lopez Barigue. Les ennemis décampèrent sur le bruit de la marche des Portugais, & se retirèrent dans une petite ville proche du Mont-Atlas; mais comme ils s'y étoient retranchez, & que Barigue, quoique joint à Jabentafuf, n'avoit pas assez de monde pour les aller forcer dans ce poste, il demanda encore du renfort, ce qui obligea Ataïde de détacher Alфонse Norogna, avec d'autres troupes. Quoique les ennemis fussent toujours supérieurs aux Portugais, tant en cavalerie qu'en infanterie, ils évitoient néanmoins les occasions de les rencontrer, soit qu'ils ne voulussent pas en venir aux mains avec eux, ou qu'ils espérassent de les rebuter par de longues marches, en cas qu'ils voulussent les poursuivre. De manière qu'ils abandonnerent encore la ville où ils s'étoient retranchez, & prirent leur route par des défilez presque inacessibles.

Ces différens mouvemens, dont véritablement les Portugais étoient fatiguez, ne garantirent pas les Maures, du risque de tomber entre leurs mains. Barigue, qui commandoit l'avantgarde, fit tant de diligence qu'il les atteignit, il chargea leur arrièregarde, & obligea ceux qui s'y trouverent de rejoindre le corps de leur armée. Comme les ennemis ne pouvoient plus se dispenser d'en venir aux mains, ils firent volte face, & tinrent bonne contenance. L'action commença avec beaucoup de vigueur, & les deux partis firent bien leur devoir. Cette affaire s'étant passée sans au-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Le Roy d'Or-  
mus se met sous  
la protection  
d'Emanuel.

Affaires d'Afri-  
que.

Les Portugais  
& les Maures  
en viennent  
aux mains.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Défaite de l'ar-  
mée ennemie.

cun avantage de part ni d'autre, il y eut un second combat, qui se termina par une défaite générale de l'armée ennemie, par un grand nombre de prisonniers, & par un butin de bestail, dont il n'y avoit point encore eü d'exemple. Ce butin monta, dit-on, à plus de vingt mille bœufs, moutons, ou chameaux. Barigue & Jabentafuf, y perdirent quelques cavaliers, & eurent beaucoup de blessés, particulièrement parmi les Maures conféderez, dont Jabentafuf étoit Capitaine.

Jean Coutigno, fils de Vasco, Comte de Borbe, qui commandoit dans Arzile, fit dans le même-tems une sortie sur les troupes de Baraxa, lesquelles faisoient le dégât dans les environs de cette ville. Il les poursuivit si vivement qu'il les réduisit à la fuite, & par ce moyen il chassa les Maures, qui y faisoient des exactions, & des violences inouïes & continuelles.

D'un autre costé le Xerif, Général des Arabes, avoit fait une irruption dans la province de Xiatime, & inquiétoit les Maures de cette province depuis qu'ils s'étoient rendus tributaires d'Emanuel. Il étoit de l'honneur des Portugais de ne les point abandonner, & de leur envoyer des troupes. Cette nouvelle affaire fut un surcroît d'embarras pour Ataïde. La nécessité où il étoit de se défendre en même-tems en plusieurs endroits, & de faire de différens détachemens pour soutenir les Alliez, avoit tellement affoibli son armée, qu'il ne se voyoit plus en état d'envoyer du secours à ceux qui luy en demandoient. Cependant, comme il ne pouvoit en refuser à ces Maures, il envoya Barigue, qui leur mena quelque infanterie pour joindre aux milices du pais, & dont on fit un petit corps d'armée.

Ataïde envoie  
du secours aux  
Xiatimiens.

Défaite de l'ar-  
rièregarde du  
Xerif.

Le Xerif, qui étoit en campagne avant que Barigue s'y fust mis, avoit déjà fait de grands dégâts dans le pais, quand ce Capitaine Portugais y arriva. Comme il sceut que ce Général Arabe se retiroit avec un grand butin, il fit une si prompte marche qu'il l'atteignit; il donna sur son arrièregarde & la tailla en pièces.

George Menezés, qu'Araïde fit partir incontinent après Barigue avec de la cavalerie, ne l'eut pas plutôt joint, qu'ils cherchèrent l'occasion de combattre. Pour lors les Barbares, qui se sentoient les plus forts, se mirent en bataille. Adebelduibir, cousin du Xerif, commandoit l'aile droite de leur armée, & le Général étoit à la teste de l'aile gauche. Barigue & Menezés donnerent leurs ordres pour le combat, & partagerent leurs troupes en deux petits corps; mais les ennemis supérieurs en nombre aux Portugais, étendirent les ailes de leur armée, & les enfermerent. Quand les Portugais se virent attaquez de tous costez & avec une égale vigueur, ils redoublèrent leurs efforts pour se tirer de ce mauvais pas, Barigue s'attacha à combattre Adebelduibir, & le tua d'un coup de lance. La mort de cet Officier fut cause que toute sa troupe se débanda. Bentagogin, l'un des Lieutenans généraux de l'armée ennemie, voyant cette déroute, se mit en devoir de soutenir le choc, ce qu'il fit avec beaucoup de courage, & ce que peut-estre il auroit fait avec succès, s'il n'eust été tué dans la mêlée. Le fils de Bentagogin voulut venger la mort de son pere, qui venoit d'estre tué à ses yeux, & fit des actions si déterminées & si surprenantes, que sans le coup qui l'abbatit, il auroit sans doute relevé le courage aux Maures, & contrebalancé la victoire, qui demeura enfin aux Portugais.

Quand le Xerif vit son armée en déroute, il se retira dans le Château d'Amagor bâti sur une montagne, dont le pied est arrosé par le confluent de deux petites rivières, qui en rendent l'accès très-difficile. Barigue, à qui rien ne paroissoit impossible, lors qu'il s'agissoit d'acquérir de la gloire, forma le dessein d'y aller forcer le Xerif. Pour cet effet, il demanda du secours à Araïde, qui luy envoya deux cens chevaux & cinquante hommes, sous la conduite d'un Officier nommé Cervaire. Aussitôt que Barigue eut reçu ce renfort, il marcha pendant toute la nuit, & vint se poster assez près d'Amagor. Le Xerif, qui du lieu où il étoit, pouvoit observer le peu de gens qu'il avoit à combattre, fit faire une sortie sur les Portugais. Ils essuyèrent le premier feu

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

On se dispose  
de part & d'autre à un combat.

Mort de quelques Officiers généraux ennemis, cause de la victoire des Portugais.

Retraite du Xerif.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Il se retire de  
Château en  
Château, pour  
éviter les Por-  
tugais.

des ennemis, passèrent la rivière, & les repoussèrent l'épée à la main jusque dans les défilés de la montagne, dont ils se rendirent maîtres. Comme ce Général Arabe ne doutoit pas après cette action, que les Portugais ne le vinssent assiéger dans ce Château, il en sortit durant la nuit, il y laissa un de ses oncles avec une partie de la garnison, & se retira dans une autre place nommée Algel. Barigue, que l'on avertit de l'évasion du Xerif fit assiéger le Château d'Amagor dans les formes. Les ennemis se défendirent avec une vigueur inconcevable pendant les premiers jours du siège; mais quand ils virent que les Portugais gagnoient tous les jours du terrain, & que bientôt ils seroient à couvert des flèches & du feu, que l'on feroit du Château, ils aimèrent mieux, à l'exemple du Xerif, assurer leurs vies par la fuite, que de se voir exposés à la fureur de leurs ennemis. Ils sortirent de ce Château en si grande confusion, que les uns se laissèrent rouler du haut de la montagne, pour traverser ensuite la rivière à la nage, & les autres furent passés au fil de l'épée. On fit un grand nombre de prisonniers, & le butin qu'on abandonna aux soldats fut si considérable, qu'ils employèrent trois jours à le transporter du Château dans leur camp.

Après la réduction d'Amagor, Barigue & Jabentafuf allerent attaquer le Château d'Algabal, & le prirent. De-là ils donnerent avis à Ataïde, que le Xerif étoit toujours à Algel, & que s'il se mettoit en campagne, avant que ce Général Arabe en eust rétabli les principales fortifications, il entreroit aisément dans cette place, & qu'immanquablement il feroit le Xerif prisonnier. Sur cet avis Ataïde monta à cheval avec de nouvelles troupes, & marcha vers Algel; mais ayant changé brusquement de dessein & de route, sans qu'on en ait sceu la raison, le Xerif profita de la contremarche des Portugais, & de la liberté des chemins, pour sortir d'Algel, où il ne retourna que quand Ataïde en fut fort éloigné.

Pendant qu'Ataïde faisoit ces mouvemens, il ordonna à Barigue d'aller forcer les Maures, qui s'étoient canton-

nez dans des cavernes où l'on ne pouvoit aborder qu'après avoir fait une longue & pénible marche dans un pais tout couvert de rochers. Quoique cette commission fust périlleuse, Barigue l'accepta avec le mesme empressement, que s'il eust été assuré d'en revenir couvert de gloire; mais il y perdit tant de monde, & courut tant de fois risque d'y perdre luy-mesme la vie, qu'enfin il fut contraint d'abandonner cette entreprise. Il n'en usa pas de mesme lors qu'il alla assiéger le Château d'Algél, il y trouva néanmoins de plus grandes difficultez qu'il ne l'avoit cru. Les Arabes s'étoient emparez de toutes les avenues, & l'on n'en pouvoit aborder, qu'après avoir essuyé un feu continuel qu'ils faisoient des lieux où ils étoient retranchez. Barigue en connut les hazards par luy-mesme, puis qu'il y fut blessé & fait prisonnier; mais ses gens dont il étoit fort aimé le dégagerent. Le sang qu'il avoit perdu, & la fatigue qu'il s'étoit donnée dans cette occasion, l'ayant mis hors d'état de retourner à la charge, l'obligerent de revenir dans son camp, il y demeura tranquille pendant quelques jours, & jusqu'à ce que ses blessures luy permissent de remonter à cheval. Dès qu'il eut recouvré sa santé & ses forces, il se mit en campagne; il reprit sa route vers Algél, ravagea toutes les habitations par où il passa, & alla dresser son camp à la veüe de cette place. Alors le Xerif fit faire une sortie, dans l'espérance de le forcer dans ses lignes; mais on n'en put venir à bout. Barigue repoussa les ennemis, & leur tua beaucoup de monde.

Tout autre que Barigue auroit voulu profiter de la déroutte des Arabes; mais ce Capitaine prudent & brave se contenta de les avoir mis en fuite, il négligea de les poursuivre, de crainte de donner dans quelque embuscade, & attendit l'occasion de s'approcher du Château, ou celle de combattre, en cas qu'ils voulussent s'y opposer. Quelques jours après, les armées en vinrent aux mains, l'action fut très-sanglante sans estre décisive. Barigue, qui vouloit sçavoir à quoy s'en tenir, se mit à la teste de l'armée des Maures conféderez, & avança celle de son camp

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Barigue est  
blessé, & fait  
prisonnier.

Il se remet en  
campagne, &  
bat les enne-  
mis.



ANS DE  
J. CHRIST.

1515.

Ses troupes l'a-  
bandonnent lâ-  
chement.

le plus près qu'il put du corps de la place. Ses troupes le seconderent avec leur valeur ordinaire, & il étoit sur le point d'en tirer un grand avantage, quand il se vit tout à coup abandonné par ceux qui l'avoient excité à cette guerre, & qui l'avoient suivi dans des occasions plus périlleuses. Cet abandon fut causé par la rencontre que les gens firent d'un Prince des environs, qui marchoit à la teste d'un grand renfort de troupes qu'il alloit jeter dans Algél. Quoique Barigue n'eust plus assez de monde pour s'opposer à ce dessein, il marcha néanmoins à leur rencontre, & se rendit maître du défilé, par où il falloit indispensablement que ce secours passast, à moins qu'il ne retourmast sur ses pas.

La nuit ayant obligé Barigue de demeurer dans ce poste, il fit réflexion, que son obstination luy coûteroit trop cher, s'il vouloit empêcher, avec le peu de monde qu'il avoit, que les troupes des ennemis ne passassent. Comme il en prévint tous les inconveniens, il reprit la route de Safi, & trouva sur les chemins ceux qui l'avoient si lâchement abandonné, & qui étoient morts de fatigue & de froid.

Ces différentes expéditions, quoique très-périlleuses, ne contribuant qu'à faire connoître la valeur des Portugais & le courage des Maures, sans procurer aucun avantage, ni à l'un ni à l'autre parti, Ataïde jugea à propos d'aller former le siège de la ville de Maroc, suivant le projet qu'il en avoit fait depuis long-tems. Les obstacles que les Maures y avoient apportez, tantost par des rebellions, & tantost par des entreprises, avoient obligé Ataïde d'en différer le voyage jusqu'à ce qu'il eust réduit ces Barbares. Ainsi dès qu'il n'eut plus de difficulté à surmonter, ni d'ennemi à vaincre, il rassembla ce qu'il put de troupes, & en fit un petit corps d'armée. Pierre de Soufa, Gouverneur d'Azamor luy amena deux cens chevaux; le Commandant de Dabide vint avec six cens; celui de Garabie avec mille, & celui de Xerquie avec huit cens. Ataïde joignit toute cette cavalerie à la sienne, & se vit près de trois mille chevaux sur pied, sans compter son infanterie & les troupes

*Li. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 455*

des Maures conféderez. En cet état il marcha fièrement à la conquête de Maroc.

ANS DE  
J. CHRIST.  

---

1515.

Il sembloit que le seul dessein de prendre cette ville, dût suffire aux Portugais pour en venir à bout, puis qu'ils ne s'étoient pourvus, ni de munitions, ni d'artillerie, ni de toutes les autres machines dont on se servoit alors pour attaquer & pour battre les places. Sans doute qu'ils comptoient, que leur seule arrivée devant Maroc, dont la garnison étoit néanmoins fort considérable, porteroit une assez grande épouvante dans cette ville, pour déterminer les habitans à ne pas souffrir un siège.

Ataïde va à  
Maroc, & l'in-  
vestir.

Quand ceux de Maroc se virent investis par l'armée des Portugais, qu'ils croyoient n'estre que l'avantgarde d'une plus puissante, ils se retirèrent dans la ville, & abandonnerent les dehors. Les assiégeans s'en emparèrent, & avancèrent leurs travaux jusqu'aux portes de Maroc.

Les assiégés, qui se virent pressés songerent à se défendre, & firent une sortie, où les assiégeans perdirent beaucoup de monde, sans compter la plupart de leurs principaux Officiers, qui furent dangereusement blessés. Cet avantage releva le courage aux ennemis, & obligea les Portugais d'abandonner à leur tour les postes qu'ils occupoient, & d'aller camper sur le bord de la rivière qui passe dans Maroc. Les ennemis les chargerent dans ce poste à deux différentes reprises, & voulurent les en chasser; mais les Portugais, qui s'étoient emparez d'un défilé, que forme cette rivière, se mirent à couvert des assiégés, & soutinrent leurs efforts avec leur intrépidité ordinaire. Ceux de Maroc, honteux de leur peu de fermeté, se mirent en devoir de réparer par quelque belle action, la faute qu'ils avoient faite, & passèrent la rivière pour aller forcer les Portugais, qui s'étoient retranchés dans le défilé qu'ils venoient de gagner. Mais les Portugais, loing de fuir à leur approche, les attendirent de pied ferme, ils borderent le rivage d'infanterie, & firent un grand feu sur ceux qui hazarderent de passer les premiers. Le peu de gens qui se sauverent arresterent les autres, & les déterminèrent à retourner à Maroc.

Les assiégés  
font une sor-  
tie.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Levée du siège  
de Maroc.

Courfes de  
Coutigno &  
de Menezés.

Emanuel pro-  
jetto d'entrer  
dans le Royau-  
me de Fez.

Mesures qu'il  
prend pour cet  
effet.

Quoique cet avantage dût laisser aux Portugais, une grande espérance de réussir dans ce siège, ils le leverent néanmoins, & regarderent la prise de cette ville comme impossible alors, parce que dès le commencement, on n'avoit pas pris de bonnes mesures.

Jean Coutigno, & Edoiard de Menezés Gouverneur de Tanger réussirent mieux dans les courfes qu'ils firent aux environs du Mont Farobe, éloigné de dix lieues d'Arzile. Ces deux Capitaines forcerent le village d'Aljubile, dont les habitans venoient fourrager les campagnes d'autour d'Arzile, & lever des contributions dans les hameaux qui en dependent. Ils les poursuivirent jusque dans leurs défiez, & dans leurs montagnes, & les y enfermerent sans qu'ils osassent en sortir, tandis qu'ils allerent piller leurs habitations, & qu'ils mirent le feu dans leurs bourgs & dans leurs villages.

Pendant que tout cela se passoit en Afrique, Emanuel, en qui le désir de faire connoître sa puissance, ne faisoit qu'augmenter de jour en jour, se fit informer par ceux qui avoient voyagé en Barbarie, des moyens dont il devoit user pour entrer dans le Royaume de Fez. Comme il falloit s'assurer des costes, avant que de songer sérieusement à cette conquête, ceux que le Roy consulta sur ce sujet, furent d'avis que l'on commençast par faire bâtir des Citadelles, sur le rivage de la mer. Il n'étoit donc plus question que de choisir les lieux les plus avantageux pour la construction des petits Forts que l'on projettoit de faire. On prit pour cet effet, une hauteur à l'embouchure de la rivière de Mamora, dont le canal large & profond, pouvoit servir de bonne rade aux vaisseaux de guerre, qui viendroient y jeter l'ancre.

Le Roy, à qui cette affaire paroissoit de trop grande conséquence, pour l'entreprendre sur de simples Mémoires, jugea à propos d'envoyer en Barbarie, des gens habiles pour examiner les lieux mêmes, pour sonder le lit du canal, & pour voir quels avantages on pouvoit tirer de la situation de cette montagne, sur laquelle on projettoit de bâtir la principale Forteresse.

Les

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 457*

Les choses furent trouvées telles qu'on les avoit exposées au Roy. Ceux qui étoient allez en Barbarie, assùrerent Emanuel à leur retour, que les avis qu'on luy avoit donnez étoient bons & fidelles, & sur le plan qu'ils luy présentèrent de l'état des lieux, & de la Citadelle que l'on vouloit construire, ce Prince fit mettre à la mer une flotte composée de deux cens voiles, & de huit mille hommes d'équipage, sans compter un grand nombre de volontaires, qui luy demanderent permission d'aller servir sur ses vaisseaux.

Antoine Norogna fut crée Général de cette flotte, Nugno Mascaregnas fut nommé son Lieutenant général, en cas que Norogna tombast malade, ou qu'il mourust durant cette navigation. La flotte eut le vent favorable, & arriva dans l'embouchure de la rivière de Mamora, dix jours après son départ de Lisbonne; mais au lieu de jeter les fondemens de cette Citadelle, à l'endroit où l'on avoit résolu, Norogna & Mascaregnas en choisirent un autre plus avantageux pour le transport des provisions, pour la navigation, & pour la seureté des vaisseaux qui viendroient y faire aigüade, ou jeter l'ancre.

La diligence avec laquelle les Portugais faisoient travailler aux Fortifications de ce havre, allarima les Rois de Fez, & de Mequinez. Ces Princes craignoient que les Portugais ne se rendissent maîtres de la rivière, & que dans la suite ils ne formassent quelque dessein sur la ville de Fez, qui n'en est pas éloignée. Pour les en empêcher ils joignirent ce qu'ils avoient de troupes sur pied, afin de les chasser du poste qu'ils occupoient, avant que leurs Fortifications fussent achevées. Les grands détachemens que ces deux Rois faisoient depuis leur union, interrompoient de tems en tems les travaux des Portugais, que Norogna & Mascaregnas ne laissoient pas de défendre avec une valeur inconcevable. Comme les vivres leur manquoient, & que leurs troupes diminueoient à veü d'œil, ils commencèrent à désespérer du succès de leur entreprise, & firent sçavoir au Roy la fâcheuse situation de son armée. Aussitost qu'Emanuel eut receu cette nouvelle, il envoya un ordre à Noro-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Equipement  
d'une nom-  
breuse flotte.

Les Rois de Fez  
& de Mequinez  
prennent l'alarme.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Retraite des  
Portugais.

gna d'abandonner la Citadelle commencée, & de sauver sa flotte avec le plus d'honneur qu'il pourroit pour la nation. Il ne s'agissoit plus que de trouver les moyens de se retirer assez secrètement, pour empêcher que les ennemis ne le découvriissent, & c'est ce qui étoit tres-difficile. Enfin, les Barbares découvrirent le dessein du Général, ils se mirent en campagne, & s'opposèrent à son passage.

Les différens combats qu'il fallut rendre pour passer, luy coûtèrent beaucoup de gens, & pour comble de disgrâce, le désespoir se mit parmi les soldats, & mesme il fut si grand que la plupart aimerent mieux se précipiter du haut des rochers dans les plaines ou dans la rivière, que de tomber entre les mains des Maures. La consternation ne fut pas moindre sur les vaisseaux, que parmi les troupes, les matelots ne sçavoient plus où ils en étoient, & ne faisoient la manœuvre qu'avec une confusion, qui fut cause que plusieurs bâtimens se perdirent faute d'avoir été bien gouvernez. Cet échec causa un véritable chagrin à Emanuel, il y parut d'autant plus sensible, que de son regne il n'avoit remporté que des victoires, & n'avoit reçu que les applaudissemens deus à un vainqueur, sans avoir jamais éprouvé les désagrémens d'estre vaincu.

Tel fut le désavantage que les troupes d'Emanuel eurent dans cette occasion. Cependant les ennemis qu'Albuquerque avoit à la Cour, & que son mérite luy attiroit, commencerent à agir pour le ruiner dans l'esprit de ce Prince, & pour établir leur fortune sur les débris de la sienne. Les premiers soupçons qu'ils voulurent donner de la conduite de ce Vice-Roy, rouloient sur les biens immenses qu'il avoit amassés dans les Indes, & sur le trop grand crédit qu'il s'étoit acquis dans ce pais. Ils le faisoient passer pour un entreprenant, & pour un téméraire; ils publioient, que sous prétexte de travailler pour la gloire du Roy, il brusquoit les Princes jusque sur leur trône, & qu'il tirannisoit leurs sujets. Enfin, ils prévirent si fortement Emanuel, que ce Prince, tout éclairé qu'il étoit, crut que le seul Albuquerque recevoit l'honneur & le profit de tant de victoires, &

Les ennemis  
d'Albuquerque  
râchent de le  
détruire.

que s'il n'y mettoit promptement ordre, ce Vice-Roy s'érigeroit bientôt en Souverain.

Ans 68  
J. CHRIEZ.  
1515.

L'air de sincérité & de vraisemblance, qui paroissoit dans toutes les circonstances de ces avis, persuada au Roy, que la calomnie n'y avoit point de part, & que la seule fidélité animoit ceux qui luy tenoient ce langage. Il blâma en général la conduite d'Albuquerque, & loin de se souvenir des risques qu'il avoit courus en traversant les mers pour passer en des pais inconnus, & chez des peuples Barbares, il oublia que ce grand homme avoit affronté tous ces dangers pour établir la puissance des Portugais dans toute la coste de la mer des Indes, c'est-à-dire, depuis le fleuve Indus, jusqu'au Promontoire de Cori; qu'il avoit conquis les Royaumes de Malaca & d'Ormuz; qu'il en avoit rendu les Rois tributaires, sans compter plusieurs autres Princes Indiens, & enfin il ne se souvint plus qu'il avoit été obligé jusqu'alors, de luy donner les mêmes applaudissemens que ses peuples, & de le regarder comme un des plus grands Capitaines, que le Portugal eust produit.

Depuis que les ennemis d'Albuquerque eurent été écoutés, les amis qu'il pouvoit avoir à la Cour, ne prirent point d'autre parti que celui du silence. Personne ne se mit en peine de défendre l'absent, ni de justifier sa conduite, parce que le Roy paroissoit trop fortement prévenu à son désavantage. On craignoit qu'il ne voulust point déferer à ce qu'on auroit pu luy dire en faveur du Vice-Roy. Enfin, soit que personne n'osât, ou ne crût le devoir entreprendre, le Roy regarda cette indifférence & ce silence, comme une espèce de confirmation des avis qu'il avoit recus. Il se détermina donc à y mettre ordre; il rappella Albuquerque en Portugal, & donna à Lopo Sôarez la Vice-Royauté des Indes.

Labriguel'em-  
porte sur les a-  
mis du Vice-  
Roy.

Rappel d'Al-  
buquerque en  
Portugal.

Aussitôt que ce nouveau Vice-Roy fut nommé, on travailla à l'équipement de treize bâtimens neufs, que Sôarez devoit mener aux Indes. L'Ambassadeur Mathieu, & Edoüard Galvan s'embarquerent avec luy. Mathieu s'en retournoit en Etiopie, & Galvan y alloit par ordre du Roy,

Nomination  
d'un nouveau  
Vice-Roy des  
Indes.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

avec caractère d'Ambassadeur, pour ratifier les traités d'alliance & de paix, qui avoient été faits entre Emanuel, & David.

Cette flotte fut près de cinq mois à faire ce voyage, sans qu'il luy arrivast rien de contraire. Elle alla mouiller dans le havre de Goa, d'où Sôarez partit. Il fit la route de Cochinchine, afin de disposer les vaisseaux, qui n'attendoient que ses ordres pour reprendre le chemin de Portugal.

Si la disgrâce d'Albuquerque, & l'injustice qu'on luy avoit faite, portèrent les Goans au murmure, l'injuste soupçon que l'on conceut de la fidélité d'Abdala, qui avoit été revêtu de la charge de Ninachet, ne causa pas moins de pitié aux Malacans. Mahomet, Roy de Bantam, résolu de perdre Abdala son gendre, luy imputa le dessein d'avoir voulu livrer Malaca à Alodin, & pour donner quelque vraisemblance à cette calomnie avant que de la publier, il ordonna à quelques Capitaines Bantamois, qui croisoient la mer, de donner la chasse aux vaisseaux qu'ils rencontreroient, de les prendre, & de les amener dans le port de sa ville. Comme les bâtimens qu'on avoit pris appartenoient aux Malacans, ce Prince blâma ses Capitaines, d'en avoir usé ainsi à leur égard. Il ordonna qu'on rendist la liberté aux prisonniers, & qu'on les renvoyast avec tous leurs effets à Malaca, ne voulant pas, dit-il, que ses sujets, bien qu'infidèles, fussent traités en ennemis, puis qu'ils étoient sur le point de rentrer sous son obéissance par la médiation d'Abdala, qui s'étoit engagé d'en donner les moyens à Alodin.

Lors que les Malacans sceurent la prise de ces vaisseaux par les Capitaines Bantamois, ils ne doutèrent pas que Mahomet ne fît mourir cruellement les Officiers & les soldats Malacans, qu'il traitoit de rebelles. Chacun les plaignit, parce qu'il y avoit peu de gens dans la ville qui n'y prissent intérêt, soit à cause de leurs parens, soit à cause de leurs amis.

Ils sont mis en liberté, & pourquoy.

On en étoit dans ces termes, quand on vit revenir ces prisonniers avec toutes leurs marchandises, & comblez des

Perfidie du Roy  
de Bantam.

Ses Capitaines  
font quelques  
prisonniers.

liberalitez que le Roy de Bantam leur avoit faites. La reconnaissance qu'ils marquoient en avoir, & la nouvelle qu'ils répandirent du complot qui avoit été formé entre Abdala & Alodin, parvint bientoſt juſqu'à George Albuquerque, qui commandoit dans Malaca. Ce Gouverneur voulant empêcher que le peuple ne ſe prévinſt en faveur d'Alodin, qui avoit ſceu conſerver des créatures dans cette ville, en redoubla la garde, afin de mieux obſerver tout ce qui ſ'y paſſeroit.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Comme il ne ſuffiſoit pas de rémedier au mal qui pouvoit arriver, ſi l'on n'en coupoit la ſource, Albuquerque réſolut de ſ'aſſurer de la perſonne d'Abdala. D'ailleurs, la confirmation que Barthelemy Perestrel, Tréſorier des guerres, luy donna de ce prétendu projet, dont il imagina les conditions & les circonſtances, y détermina encore davantage ce Gouverneur; de ſorte que ſans faire réflexion que Perestrel étoit intime des enfans de Ninacher, de qui Abdala rempliſſoit la place, & que ce Tréſorier agiſſoit peut-eſtre de concert avec eux & le Bantamois, pour ruiner Abdala, dont ils étoient les plus grands ennemis, Albuquerque le fit arreſter. Il luy donna des Commiſſaires pour inſtruire le procès de ce Souverain, que l'on jugea comme criminel de haute trahiſon, quoique ſon caractère demandât une plus exacte recherche des crimes qu'on luy impoſoit.

Albuquerque  
fait arreſter Ab-  
dala.

On le condam-  
ne à la mort.

En vain Abdala, auſſi malheureux qu'il avoit toujours été fidelle, fit-il repréſenter ſon innocence au Gouverneur; en vain ſ'offrit-il à la juſtifier & à confondre ſes propres accuſateurs; en vain alléguait-il les ſervices qu'il avoit rendus aux Portugais, pour qui il avoit expoſé ſa vie, & ſacrifié tout ce qu'il poſſédoit. Toutes ces remontrances, bien que très juſtes, furent inutiles, & n'ébranlerent point Albuquerque, ni les Juges. Abdala fut condamné à eſtre décapité ſur un échaffaut, que l'on dreſſa dans la grande place de la ville.

Mort d'Abdala.

Depuis cette exécution, les Marchands étrangers ſortirent de Malaca. Ils attribuerent au manque de parole des



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Suites fâcheu-  
ses de la mort  
d'Abdala.

Portugais, le désespoir de Ninacher, qui pour ne pas survivre à l'affront de se voir déposé de sa charge, s'étoit procuré la mort, & rejetterent sur leur inconstance, le sacrifice qu'ils venoient de faire d'Abdala. Ces deux aventures également tragiques irritèrent si fort les peuples d'Orient, que non contents de blâmer l'autorité avec laquelle les Portugais élevoient les uns, & abaissoient les autres, ils détournèrent les Marchands de continuer leur commerce à Malaca. Changement, qui pensa ruiner la ville, & qui diminua considérablement les droits du Roy.

Albuquerque  
râche d'y re-  
médier.

Le Gouverneur reconnut sa faute, & ne trouva point d'autre expédient pour la réparer, que d'envoyer Botel dans toutes les Cours des Princes, où son mérite personnel étoit connu. Cet Officier avoit ordre d'en ménager l'amitié, & de porter les peuples à ne se pas séparer des Portugais, dont il tâcha de justifier la conduite, sur ce qui venoit de se passer à Malaca. La manière insinuante & populaire avec laquelle Botel leur exposa les raisons, que les Portugais avoient eues d'en user ainsi, les ramena à leur première affection pour eux, & le commerce fut rétabli sur le même pied qu'auparavant.

On conspire  
contre Botel.

Le Roy de Bantam, qui par le sçavoirfaire de Botel, voyoit échoïer toute son intrigue, écrivit à Syacan tributaire d'Alodin, de s'assurer de Botel, & luy promit, s'il luy envoyoit sa teste, qu'en reconnaissance, il luy donneroit sa fille en mariage. Cette offre toucha Syacan, qui déjà avoit conçu de l'amour pour cette Princesse. Le désir de la posséder le déterminâ à sacrifier Botel à son amour; mais comme il étoit très difficile de se saisir de Botel, à moins que Syacan ne se mist en état de faire ce coup avec avantage, il prit toutes sortes de mesures pour réussir dans ce dessein. Botel découvrit ce complot, il en écrivit à Albuquerque, & luy demanda du secours. Le Bantamois ne voulant pas se reposer uniquement sur ce que pourroit faire Syacan, fit équiper douze grands vaisseaux de guerre, pour aller croiser la mer sur la route de Malaca, & pour prendre Botel, en cas qu'il échapast aux pièges de Syacan. Albuquerque; qui de sa

Il le découvre  
& demande du  
secours à Albu-  
querque.

part n'oublioit rien pour secourir Botel, envoya neuf de ses meilleurs bâtimens, sous la conduite de François Mello, afin de luy faciliter le passage. Le Bantamois le sceut, il renforça sa première flotte de trente-six autres navires, & ordonna aux Officiers qui les commandoient, d'attaquer les Portugais, en quelque situation qu'ils les trouvaissent. Albuquerque ayant donné un ordre pareil à Mello, les flottes ne furent pas long-tems sans se rencontrer, & sans en venir aux mains. Le combat fut plus sanglant qu'opiniâtré, de la part des ennemis, & si leur supériorité n'eust réparé en eux le manque de courage, ils n'auroient pas tenu si long-tems contre les Portugais. Enfin, l'épouvante s'étant mise parmi ces Barbares, Botel revint victorieux à Malaca, où quelques jours après George Britto, qui venoit de Lisbonne, arriva pour commander en la place de George Albuquerque.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Combat des  
deux flottes.

Les ennemis  
sont battus.

Sur ces entrefaites, il courut un bruit que le Sultan armoit pour venir attaquer Ormus. Cette nouvelle fut un heureux prétexte dont Albuquerque se servit, pour prier le Roy Tor d'ordonner qu'on portast dans la Citadelle toutes les armes qui se trouveroient dans la ville, en cas que le Sultan y eust pratiqué quelque intelligence.

Albuquerque  
fait porter les  
armes des Or-  
musiens dans  
la Citadelle.

Après s'estre assuré contre la mutinerie des Ormusiens, qui souvent étoient agitez par des guerres civiles, que la pluralité des Princes y causoit, Albuquerque demanda au Roy d'Ormuz, qu'on envoyast aux Indes trente Princes du sang Royal, auxquels les Ministres & les Gouverneurs avoient fait crêver les yeux, pour leur ôster la connoissance de la mauvaise administration, que ces Ministres faisoient des deniers de l'épargne, & des affaires de l'Etat. Quoique ces Princes ne fussent plus en état, ni d'avancer leurs créatures, ni de récompenser leurs partisans, cependant chaque Prince avoit les siens, & c'est ce qui très souvent donnoit lieu aux guerres civiles dans le Royaume d'Ormuz.

Durété des Mi-  
nistres d'Or-  
mus envers les  
Princes du  
sang.

Emanuel, prévenu contre la vexation, & contre l'injustice des Gouverneurs envers les légitimes héritiers du trône, fut ravi de trouver tant d'équité dans cette proposi-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

On mène ces  
Princes à Goa.

Grands des-  
seins d'Albu-  
querque.

Sa maladie.

tion, & consentit que ces Princes fussent menez à Goa, avec leurs familles & leurs gens. Ils furent défrayez aux dépens du Roy, qui voulut qu'on les traitast d'une manière convenable à leur qualité & à leur rang.

Cet avis étoit digne de la générosité d'Albuquerque, qui en avoit fait l'ouverture; mais ce grand homme s'étoit proposé deux autres desseins, dont la seule idée pouvoit immortaliser sa mémoire & son nom. Il avoit projeté de couper un certain espace de terrain, pour faire couler les eaux du Nil dans un nouveau canal, & de faire une jonction de ce fleuve à la mer Arabique, & par ce moyen, il espéroit de rendre toute l'Egipte stérile, & de priver les Turcs de tous les avantages qu'ils en retirent.

Dans cette veüe ce Vice-Roy avoit imaginé une manière de barques d'une invention ingénieuse & nouvelle, pour transporter jusque sur le bord intérieur de la mer d'Arabie, trois cens chevaux & des troupes avec lesquelles il comptoit que l'on pourroit faire descente; surprendre les peuples; forcer la Mecque; enlever le corps de Mahomet conservé avec tant de soins, & révééré avec tant de superstition; en faire un sacrifice au vrai Dieu, & le brûler à la porte des Eglises des Chrétiens.

De si grands projets ne pouvoient estre imaginez & exécutez que par un grand homme. Cela est si vray, que les hommes du commun regarderent cette entreprise comme impossible, & qu'ils la traitèrent de chimere & de vision, parce qu'elle étoit au dessus de leur connoissance & de leur portée. Cette contrariété de sentimens, n'auroit point apporté de changement dans les desseins du Vice-Roy, si la maladie dont il fut attaqué ne l'eust obligé d'aller à Goa, où il espéroit de rétablir sa santé, plus ruinée par les travaux de la guerre, & par les fatigues des voyages, que par le nombre de ses années, puis qu'il n'avoit alors que soixante ans. Comme il sentoit que son mal augmentoit tous les jours, & que les remedes qu'on luy faisoit, devenoient inutiles, il crut avant que de sortir d'Ormuz, devoir demander une audience au Roy, à qui il avoit résolu de com-  
muniquer

muniquer ses dernières intentions. L'état où se trouvoit Albuquerque, ne luy permettant presque plus de se faire porter dans le Palais de Tor, ce Prince vint le voir sur son vaisseau. Ce fut dans cette dernière entrevue, que le Vice-Roy luy persuada par de vives raisons, le grand interet qu'il avoit de conserver l'amitié du Roy de Portugal, d'entretenir son alliance, & d'estre fidelle à l'exécution de leurs traittez; & qu'il l'assëura qu'Emanuel y répondroit avec les sentimens d'un frere & d'un allié. Enfin il le supplia d'accorder toujours sa protection Royale à Pierre Albuquerque, Capitaine de la Citadelle, puisque comme luy, il avoit les mesmes intentions, & qu'il portoit le mesme nom.

Le Roy d'Ormuz, qui avoit une estime singulière pour Albuquerque, en agréa tous les conseils, & luy promit d'accomplir ce qu'il exigeoit de luy; après quoy ce Vice-Roy partit pour Goa. Pendant qu'il étoit en chemin, il receut quelques lettres qu'on luy écrivoit de Diu, par lesquelles on luy donnoit avis, qu'Emanuel avoit nommé Lopez Soarez à la Vice-Royauté des Indes, & qu'aussitost après sa promotion, ce nouveau Vice-Roy étoit parti de Portugal pour en venir remplir les fonctions.

Une nouvelle de cette nature auroit étonné un autre homme qu'Albuquerque; mais ce héros, aussi grand dans les malheurs que dans les prospérités, soutint ce dernier contretems avec sa constance ordinaire. Il en écrivit au Roy en des termes dignes de luy, & loin de se plaindre d'une révocation, qui bien plus que sa maladie, étoit capable d'avancer le moment de sa mort; il aima mieux attribuer ce choix à la prévoyance & à la sagesse du Roy, qu'à la prévention, qui ne pouvoit procéder que des pernicieuses intentions de ses ennemis, il se contenta de luy demander sa protection en faveur de Blaise Albuquerque son fils naturel, & le supplia d'estre persuadé, qu'il mourroit aussi fidelle sujet, qu'il avoit toujours vécu.

Albuquerque, ayant réglé toutes ses affaires publiques & particulieres, ne s'occupa plus que de celles de son salut. Plein de la résolution d'y travailler avec plus de tranquil-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Le Roy d'Ormuz, le vient voir, & en reçoit de différens conseils.

Lopez Soarez, est nommé Vice-Roy des Indes.

Constance d'Albuquerque, en apprenant cette nouvelle.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1515.

Il part d'Or-  
mus.

Le Roy de Per-  
se, offre retraite  
à Albuquer-  
que.

Mort de ce Vi-  
ce-Roy.

Le Roy le re-  
grette, & prend  
soin d'Alfonse,  
fils naturel  
d'Albuquer-  
que.

lité, il alla à Goa. Son départ d'Ormus, & le peu d'espérance qu'on avoit de l'y revoir, répandit une tristesse générale dans cette ville. Le Roy de ce pays ne s'y trouva pas moins sensible que ses peuples.

Aussitôt que le Roy de Perse, & Cide Hali, Général Mahométan, eurent appris la nomination du nouveau Vice-Roy, ils envoyèrent offrir à Albuquerque tous les secours qui dépendoient d'eux pour le maintenir dans un employ qu'il avoit toujours soutenu avec tant d'honneur & tant d'applaudissement, & le sollicitèrent de passer dans leurs pays. Bien qu'Albuquerque n'eust aucune disposition à accepter de semblables offres, il ne laissa pas d'en témoigner sa reconnaissance, cependant il continua sa route vers Goa, & mourut en rangeant la coste. La nouvelle de sa mort fut bientôt répandue dans tout le pays, & particulièrement dans Goa. Les Portugais le pleurent, les Sarazins en furent touchés. Enfin, on peut dire que ce grand homme, cet Albuquerque le Grand, aussi heureux & redoutable pendant la guerre, que craint & révérend pendant la paix, fut regretté de plusieurs Princes, qui avoient connu sa valeur, & de toutes les nations qui avoient éprouvé sa clemence.

La cérémonie de ses obsèques, fut des plus solennelles & des plus magnifiques, qu'on eust encore vues dans les Indes. Les soldats y parurent armes trainantes, les tambours étoient couverts d'un crespé, & les trompettes sonnoient en sourdine. Les Officiers en deuil, & les larmes du peuple qui y étoit accouru en foule, firent mieux l'éloge d'Albuquerque, que les plus beaux discours des Orateurs. Il fut enterré dans une Chapelle qu'il avoit fait bâtir à Goa, & dédier à la sainte Vierge.

Le Roy d'Ormus fut si sensible à cette perte, qu'il en prit le deuil. Emanuel en fut si vivement touché, que la douleur qu'il en témoigna fit encore bien des jaloux, & pour commencer à reconnoître les services de ce grand Capitaine, il prit sous sa protection Blaise Albuquerque, son fils naturel, luy fit prendre le nom d'Alfonse, comme il étoit porté par son testament, le combla de grâces & de

biens, & enfin, le maria avec une des plus riches Dames du Royaume.

Le commencement de cette année, fut fatal aussi à la Castille, à cause de la perte qu'on y fit du Roy Ferdinand V. l'un des plus grands Princes qu'elle eust jamais eu. Quand Emanuel en eut appris la nouvelle, il ordonna à Menezés, son Ambassadeur en cette Cour, d'en faire ses complimens de condoléance à la Reine; il chargea en mesme-tems Rodrigue Ferdinand Almada, son Résident à Anvers, de l'informer très exactement de tout ce qui se passeroit en Allemagne, & dans les Pais Bas, de crainte que les mouvemens qu'on y feroit, ou les changemens qui pourroient y arriver n'interessassent les affaires de Portugal. Enfin, il envoya Pierre Corrêa, homme d'une expérience consommée pour les négociations, à l'Empereur Maximilien I, ayeul de l'Archiduc Charles, fils aîné de Philippe I, Archiduc d'Autriche, & héritier du Royaume de Castille. Le sujet de cette Ambassade rouloit sur la proposition de deux mariages; l'un de l'Archiduc Charles, avec l'Infante Isabelle, fille d'Emanuel, & l'autre de Leonore, sœur de l'Archiduc, avec Jean, Prince de Portugal. L'Empereur écouta agréablement ces deux propositions; mais la conjoncture des tems ne luy paroissant pas favorable pour la conclusion de ces deux mariages, il jugea à propos de les différer; de sorte que Corrêa prit congé de l'Empereur, & revint en Portugal.

Cependant le nouveau Vice-Roy des Indes prit possession de sa charge, & envoya un de ses Officiers à la Reine de Coulan, qui étoit toujours Régente, pour luy demander qu'elle fît réparer l'Eglise de S. Thomas, que les Sarazins avoient ruinée lors qu'ils tuèrent Antoine de Sala, Facteur de Portugal, en 1506; qu'elle restituât les revenus de cette Eglise, & que pour faire une compensation des effets qui avoient été pris aux Portugais, elle ordonnât qu'on luy délivrât quatre-vingt milliers de poivre. Ensuite Soarez fit partir la flotte qui devoit retourner en Portugal, il ratifia le traité de paix qu'Albuquerque avoit fait avec le Roy de Calécut; il calma les troubles survenus en Cananor, & s'em-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Mort de Ferdinand V. Roy de Castille.

Ambassade à la Cour de l'Empereur.

Demande du nouveau Vice-Roy, à la Reine de Coulan.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Il part pour  
Goa.

On délibere  
tout de nou-  
veau sur la con-  
servation de  
Goa.

On résout de  
garder cette  
place.

Voyage du Vi-  
ce-Roy à Co-  
chin.

barqua pour aller à Goa. Le vent contraire, l'ayant obligé de relâcher dans le havre d'Anchedive, il détacha Alexis de Menezés, à qui il donna le commandement de huit vaisseaux, pour ranger la coste d'Arabie, & pour passer dans le Royaume d'Ormuz.

Lors que la mer fut plus praticable, Soarez continua sa route pour Goa, où peu de jours après son arrivée, on délibéra une seconde fois sur la conservation de cette ville, suivant les derniers ordres que le Vice-Roy en avoit receus de la Cour. Comme Emanuel étoit partagé dans son Conseil, entre un grand nombre d'avis entièrement opposés les uns aux autres, il crut ne devoir rien déterminer sur ce fait, sans en avoir les sentimens de ceux qui étoient sur les lieux, & qui pouvoient en juger plus sainement, que ceux qui ne connoissoient le pais & les peuples, que par rélation.

Cette affaire, quoique déjà décidée du tems d'Albuquerque, fut encore agitée avec beaucoup d'application & d'exactitude, par les Officiers qui composoient le Conseil de Soarez. Sur l'exposé que ce Vice-Roy fit des ordres d'Emanuel, pour sçavoir s'il luy étoit plus avantageux de ruiner Goa & de l'abandonner aux ennemis, que de la garder, en continuant les grandes dépenses qu'il falloit faire pour en entretenir les fortifications & la garnison, il n'y eut personne dans le Conseil, qui ne s'opposât formellement au lâche dessein, c'est ainsi qu'on en parla, de remettre les Barbares en possession de cette place, toute démantelée qu'elle pût estre. Le Vice-Roy donna dans cette opinion; on en dressa un procès verbal qu'on envoya au Roy, & que ce Prince renvoya à Soarez avec ordre de faire réparer les fortifications, & même de renforcer la garnison, ce que le Vice-Roy fit exécuter avant que de retourner à Cochîn.

Soarez, qui avoit beaucoup d'action & de vivacité, ne se donna pas de moindres mouvemens à Cochîn, qu'il avoit fait à Goa. Il prit connoissance des affaires; il renouvela l'alliance faite par Albuquerque, avec tous les Rois des envi-

rons; il fit mettre plusieurs bâtimens à la voile pour entrer dans la mer d'Arabic, & envoya Ferdinand Andrada avec trois vaisseaux dans la Chine. Ce Capitaine prit la route de Ceilan, & alla mouïller dans le port de Pacem. Aussitost que Geinal, qui y régnoit, eut appris l'arrivée des vaisseaux Portugais, il envoya des rafraîchissemens à Andrada, & par le traité d'alliance qu'ils conclurent quelques jours après, ce Prince luy permit de faire construire une Citadelle à Pacem.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Andrada n'y séjourna pas plus long-tems, & se remit à la mer; mais la tempeste qu'il esluva le lendemain de son embarquement l'obligea de relâcher à Malaca, où il trouva Raphaël Pereftrel qui revenoit de la Chine. Ils eurent ensemble des conférences particulières, touchant les coutumes & les mœurs des Chinois. Enfin, la mer étant devenue plus favorable à la navigation, Andrada continua sa route, & George Britto, Gouverneur de Malaca, où l'on commençoit à manquer de vivres, envoya Henry de Lemos dans un Royaume d'Asie, nommé Pégu, situé par de là le Gange en tirant vers l'Occident, pour en apporter des munitions de bouche. Cet Officier aborda dans un havre appelé *Martaban*, où il chargea son vaisseau de tout ce qu'il put rassembler pour la subsistance des Malacans, & pour celle de la garnison. Dans le tems qu'il étoit prest à mettre à la voile pour revenir à Malaca, les Sarazins de ce pais, auxquels un Capitaine étranger & inconnu avoit pris un bâtiment, en accusèrent Lemos, le traitèrent de Corsaire, & le voulurent obliger de rendre l'équipage de ce vaisseau qu'il avoit pillé, disoient-ils, après l'avoir fait échoïer.

Il passe dans le Royaume de Pacem, & fait un traité de paix, avec le Roy de ce pais.

Voyage de Lemos dans le Royaume de Pégu.

Les Sarazins luy suscitent une affaire.

Lemos, piqué de ce soupçon, & du procédé violent de ces Sarazins, songea sérieusement à se défendre, puis qu'il ne pouvoit se justifier; mais le nombre de ses ennemis, auxquels le Roy de Pégu s'étoit joint, l'ayant investi & accablé, il succomba, après s'estre défendu durant trois jours. Il perdit son vaisseau avec une partie de l'équipage, & se sauva sur un esquif dans le Royaume de Pédir, situé vers le Détroit de Malaca.

Il succombe & se retire à Pédir.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Tandis que Lemos étoit aux prises avec les Sarazins, Alexis de Menezés, que Soarez avoit envoyé vers les côtes d'Arabie pour les ranger, fut aussi battu de la tempeste, & courut de grands dangers. Ce changement de tems le déterminâ à descendre dans les Etats du Roy d'Ormuz, jusqu'à ce qu'il pût remettre à la voile.

On sollicite le  
le Roy d'entrer  
dans une ligue.

Vers la fin de cette année, François I, Roy de France, envoya un Ambassadeur en Portugal pour solliciter Emanuel d'entrer dans une ligue qui se brasloit pour lors en Europe. Comme cette guerre ne s'allumoit qu'entre les Princes Chrétiens, & que chacun d'eux tâchoit de fortifier son parti par le secours de ses amis ou de ses alliez, Emanuel, quoiqu'ami de François, refusa d'entrer dans cette ligue, & ne voulut prendre aucun parti; de sorte que l'Ambassadeur du Roy très-Chrétien revint en France, sans avoir rien pu ménager du côté de Portugal.

Il reçoit des  
nouvelles de  
Congo, y en-  
voye des Mis-  
sionnaires, &  
des troupes.

Sur ces entrefaites, le Roy apprit par les lettres qu'il reçut de Congo, qu'on y professoit ouvertement le Christianisme, & qu'Alfonse, Roy de ce pais, s'appliquoit beaucoup à la lecture des saintes Ecritures. De si belles dispositions déterminèrent Emanuel, à y envoyer encore des Missionnaires avec des ornemens & des livres de piété. D'ailleurs, l'intérêt qu'il prenoit à la défense de ce Prince, joint aux autres guerres qu'il avoit entreprises dans les Indes, soit pour l'honneur de la Religion, ou pour sa propre gloire, le portèrent à y faire passer de nouvelles troupes.

Arrivée de  
quelques Sei-  
gneurs Polo-  
nois en Portu-  
gal.

Un zèle si déclaré pour l'abolition du Paganisme, & pour la propagation de la Foy, donnoit tous les jours un nouveau relief à la réputation d'Emanuel dans les Cours étrangères. Comme Sigismond I, Roy de Pologne, avoit les mêmes intentions que luy, il faisoit élever la jeune Noblesse de son Royaume dans l'exercice des armes, pour la faire marcher un jour à de si glorieuses expéditions. Trois de ces jeunes Polonois, qui désiroient avec passion de voir le Roy, & de faire, pour cela le voyage de Portugal, y vinrent, & connurent par eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient appris que par la voix publique. Emanuel les

honora de l'ordre de Chevalerie, qu'il leur conféra de sa propre main, & les combla de présens proportionnez à leur âge.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Cependant, Mahomet Roy de Fez, en vouloit toujours à Arzile, & envoyoit de tems en tems faire le dégast dans les environs de cette ville. Les peuples qui se voyoient exposés aux courses de ces Barbares, implorèrent le secours de Jean Coutigno, & l'avertirent du lieu où ils s'étoient retranchez. Dès que ce Capitaine fut informé de la situation des ennemis, il partit accompagné de deux cens cinquante chevaux, & les ayant surpris à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux avec rant de vigueur, qu'il en tua quelques-uns, & fit près de cinq cens prisonniers. Le plus grand nombre prit la fuite, & ils abandonnerent aux vainqueurs plus de mille bœufs, & une quantité considérable de jeunes chevaux.

Coutigno va  
insulter les ennemis.

Comme cette action se passa sous le canon d'Alcacer, le Gouverneur de cette place sortit avec trois cens chevaux, à dessein d'atteindre Coutigno, & de le combattre. Ce Capitaine n'auroit pû s'exempter d'en venir aux mains, sans une grande pluye qui inonda les routes, & qui donna assez de tems aux Portugais pour se retirer dans Arzile, avec le butin qu'ils avoient fait.

Mahomet, qui pour cette fois avoit manqué son coup sur Arzile, se déterminâ enfin à marcher à la conquête de cette place, avec une armée de sept mille hommes, & de trois mille chevaux. Quand Coutigno sceut que les ennemis en approchoient, il envoya demander des munitions de guerre & de bouche, à Nugno Ribeiro, Résident de Portugal, qui étoit à Malaga, ville d'Espagne, située dans le Royaume de Grenade. Il écrivit en mesme-tems au Roy; il luy exposa sa situation dans Arzile, & en attendant qu'il eust receu des vivres & du secours, il fit travailler aux réparations de cette place. Il passa ses troupes en revue, les distribua en différens quartiers, & les exhorta à ne se point étonner ni du nombre des ennemis, ni de leurs premiers efforts.

Le Roy de Fez  
vient assiéger  
Arzile.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Pendant que Coutigno remplissoit avec tant d'activité ses devoirs, il reçut une partie des secours qu'il attendoit. Jean Mascaregnas, Colonel de cavalerie, arriva avec deux navires dont l'équipage consistoit en quatre cens hommes & six vingts chevaux. Ribeiro envoya deux cens hommes sur un autre bâtiment. Toutes ces troupes entrèrent dans Arzile, avant que les ennemis eussent pu l'investir.

Il ouvre la  
tranchée.

Le Roy de Fez, arriva peu de jours après, dressa ses batteries, & fit ouvrir la tranchée. Le canon des assiégeans fut si bien servi, & leur feu si continu, qu'à peine les assiégés oserent-ils paroître sur les murailles. On étoit dans cette situation à Arzile, lorsque Rodrigue Baretto amena sur douze caravelles, un renfort considérable de troupes choisies, dont Garçie Mello, commandoit la meilleure partie.

Evafion d'un  
Maure, heureux  
pour les Por-  
tugais.

Ce fut dans cet intervalle de tems qu'un Maure que l'on détenoit prisonnier dans Arzile, trouva l'occasion de se sauver, & de se couler dans le camp de Mahomet. Il apprit à ce Prince que les assiégés ne songeoient point à se rendre, quoique les murailles de leur ville fussent endommagées; qu'ils avoient fait de nouveaux retranchemens; qu'ils avoient beaucoup d'artillerie; que la garnison étoit fort nombreuse, & qu'enfin, la résolution où ils paroissoient estre, de se bien défendre jusqu'au dernier soupir, étoit encore plus à craindre que leur nombre.

Cet avis, qu'on ne pouvoit soupçonner de fausseté, puis qu'il venoit d'un Maure qui avoit été fait prisonnier dans la dernière action, fit tant d'impression sur l'esprit de Mahomet, que dès ce moment il auroit levé le siège, si le Roy de Mequinez, son frere, ne s'y fust opposé. Et de fait, ce Prince sceut relever si à propos le courage des assiégeans, qu'ils redoublerent leur vigueur & leurs efforts pour avancer de plus en plus leurs travaux, & pour ébranler la fermeté des assiégés par de continuelles attaques. Comme les Maures trouvoient toujours une égale résistance dans les Portugais, & que d'ailleurs on donna avis à Mahomet, que Jacques de Sequeria amenoit de Portugal une nouvelle  
flotte,

flotte, composée de trente vaisseaux de guerre, & qu'il approchoit d'Arzile, où il entreroit sans qu'il pût l'en empêcher. Alors ce Prince voulut lever le siège à l'insceu des assiégez ; mais quelques justes mesures qu'il eut prises pour en venir à bout, Coutigno le découvrit assez à tems, & chargea l'arrièregarde des ennemis qu'il défit en partie.

Dans le tems que les Maures se retiroient de devant Arzile, Jean Gonsalve de Camara, Gouverneur de l'Isle de Madere, projettoit d'abandonner cette Isle, où il étoit pour lors, & de passer dans les pais étrangers. Ce Gouverneur se plaignoit depuis long-tems, de la grande diminution qu'on luy avoit faite des revenus & des droits qu'il avoit dans cette Isle, dont la propriété, disoit-il, avoit toujours appartenu à ses prédécesseurs. Sur ce fondement il demandoit à rentrer dans les droits de ses peres ; mais comme la Cour ne luy paroissoit pas favorable, il s'étoit embarqué, & s'en alloit dans un climat étranger. Quelques jours après qu'il eut mis à la voile, une tempeste le surprit, & le porta en Algarve ; ce fut là qu'il apprit le siège d'Arzile. A cette nouvelle, il forma un autre dessein, & au lieu de continuer sa navigation, il fit une levée de sept cens hommes, pour aller secourir les Portugais, & prit le chemin d'Arzile ; mais il n'y put arriver qu'après la retraite des Maures, & dans le tems que les Arziliens achevoient de combler les travaux de ces Barbares.

L'état où ce siège avoit réduit Arzile & les troupes qui l'avoient défenduë, fit craindre à ceux qui y commandoient que les Maures ne revinsent à la charge. La Noblesse qui s'y étoit habituée, se dispoisoit à en sortir, pour retourner en Portugal ; les autres Portugais, qui n'étoient pas engagez dans le service, en vouloient user de mesme. Cette crainte dans les uns, & ces précautions dans les autres, embarrasserent tellement Coutigno, qu'il se vit obligé d'accorder des passeports à ceux qui demandoient à sortir la ville.

Mais les affaires changerent de face, depuis que Gonsalve eust rassuré les Arziliens, par l'offre qu'il fit à Couti-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Mahomet leve  
le siège, & Couti-  
gno défait  
l'arrièregarde  
de ce Prince,

La Noblesse de-  
mande à sortir  
d'Arzile.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

gno, & de sa troupe & de son service, jusqu'à ce que les murailles d'Arzile fussent entièrement rétablies, & que les ennemis se fussent retirez. Ce nouveau secours releva le courage de ceux qui sembloient en manquer. Personne ne voulut plus sortir de la ville, & chacun songea à se défendre. Coutigno fit valoir ce service auprès du Roy, & attira de la Cour, une lettre si obligeante à Gonsalve, que ce Gouverneur prit le parti de retourner à Madere, sur l'espérance qu'on le remettroit en possession des droits dont on l'avoit dépouillé.

Mort d'Ataïde.

La mort d'Ataïde, laquelle arriva dans cette même année, fut un contretems bien fâcheux pour les intérêts du Roy en Affrique, puis qu'elle donna lieu à un soulèvement en Xerquie. Plusieurs Gentilshommes Maures de cette province, non contents de s'être affranchis du tribut qu'ils payoient à Emanuel, venoient encore inquiéter les Maures qu'il avoit pris sous sa protection. On ne pouvoit remédier à ces desordres, quoique très pressans, à moins qu'on ne donnast promptement à quelque Capitaine de distinction, le commandement qu'avoit Ataïde. Le Roy, à qui on le fit sçavoir, nomma Alvarès Ataïde, parent du Général, & fort estimé parmi les Portugais.

Alvarès Ataïde a le commandement des troupes.

Aussitôt que cette nouvelle fut arrivée, Ataïde envoya des espions afin de découvrir le lieu où se retiroient les Xerquiens; mais en attendant qu'on luy en donnast des nouvelles certaines, il partit de Safi avec quatre cens trente chevaux, & quelques fantassins. Les Maures de Dabide & de Garabic, alliez des Portugais, se mirent en campagne, se joignirent à Ataïde, & par cette jonction ce nouveau Commandant se vit en état de marcher contre Rah Benxamut, Chef des autres Arabes, qui avoient refusé de s'allier avec les Portugais. Ataïde ayant appris que les ennemis étoient campez au pied d'une montagne nommée *Montes Claros*, marcha de ce costé là; il les surprit dans leur camp, & les chargea avec beaucoup de vigueur. Les Arabes, qui ne s'attendoient pas à cette irruption, furent mis en déroute, & presque tous défaits.

Exploits de ce nouveau Commandant.

Comme Ataïde, après une si heureuse & si prompte expédition, avoit lieu de craindre le ralliement des ennemis dans un pais si éloigné du sien, il se mit en devoir de retourner à Safi, pour mettre en seureté le butin & les prisonniers qu'il avoit faits dans cette déroute, parmi lesquels on trouva une très belle personne nommée *Hoté*, l'une des femmes des plus aimées de Benxamut.

Ce Général Arabe, qui avoit rassemblé ses troupes fugitives & dispersées, & qui se flattoit, par la grande disproportion de l'armée des Portugais à la sienne, de rentrer dans les villes de Safi & d'Azamor, marcha à cette guerre, comme à une conquête que les Portugais ne luy pouvoient plus disputer. L'ardeur que cette espérance fit naître parmi ses soldats, augmenta encore en Benxamut, le desir de délivrer *Hoté* d'entre les mains des Portugais, & luy inspira la résolution de vaincre ou de mourir, pour ne pas survivre à sa défaite, ni à la douleur de perdre pour toujours, ce qu'il aimoit si fortement. Ainsi Benxamut, poussé par la gloire & par l'amour, se mit à la teste de son armée, & combattit avec tant de valeur, que Lopez Barigue, qui commandoit l'avantgarde de l'armée des Portugais, auroit plié, si Alфонse Norogna, qui étoit à l'arrière-garde, n'eust quitté son poste pour le secourir.

Cependant Ataïde, que son activité portoit presque en mesme-tems en tous lieux, animoit ses soldats par l'action & par la voix, & terrassoit tout ce qu'il trouvoit d'ennemis; mais la boucle qui attachoit son casque à sa cuirasse, s'étant rompuë par les grands mouvemens qu'il se donna, il fut blessé d'un coup de flèche à la gorge, dont il mourut sur le champ. Il fut impossible de cacher sa mort; la nouvelle s'en répandit par toute l'armée, & y causa une consternation générale. Les ennemis s'apperceurent de ce desordre & en profiterent, ils enfoncerent les premiers rangs des Portugais, & les renverserent les uns sur les autres. Les Maures allies des Portugais témoins de ce désavantage, se rangerent aussitost du parti de leurs compatriotes, parce qu'ils étoient les plus forts, & par cette infidélité ils avancèrent

ANS DE  
J. CHRIST  
1516.

Les ennemis se  
rallient, & re-  
viennent au  
combat.

La mort d'Al-  
varés Ataïde,  
cause la dérou-  
te de l'armée.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Jalousie entre  
les Officiers  
Portugais,  
pour le com-  
mandement.

Les Maures,  
tributaires d'E-  
manuel, quit-  
tent son parti.

Le Roy se dé-  
goûte de la  
guerre en Afri-  
que.

Une remon-  
trance de Ja-  
bentafuf, fait  
changer de ré-  
solution à ce  
Prince.

beaucoup la déroute de l'armée. La division qui se mit parmi les Officiers Portugais, sur l'honneur du commandement qu'ils se disputoient les uns aux autres, n'y contribua pas moins que la perfidie des Maures. Lorsque les soldats se virent sans Chef, & qu'ils ne sceurent plus à qui obéir, la confusion se mit parmi eux, & la plupart périrent. Ceux qui échaperent aux coups, ne purent éviter la prison ou l'esclavage. Alfonse Norogna, & presque tous les Officiers furent tuez. Enfin les autres Maures tributaires d'Emanuel, abandonnerent ses intérêts, & par cette victoire, Benxamut rétablit entièrement les affaires des Barbares.

Jabentafuf étoit à Lisbonne, quand le Roy apprit la défaite de son armée en Afrique. Le chagrin que cette perte causa à ce Prince, fut si vif, qu'on crut à la Cour, qu'il se rebuterait de cette guerre, qui avoit coûté & qui coûtoit encore tant d'argent & tant de sang au Portugal. Il est vray, que de tems en tems on y faisoit quelques conquêtes; mais on perdoit en une seule occasion, ce qu'on avoit eu beaucoup de peine à conquérir en plusieurs campagnes. Comme ces désavantages n'arrivoient ordinairement que par la perfidie des Maures, avec qui on étoit néanmoins obligé de s'allier, Emanuel vouloit s'en tenir à sa propre expérience, & ne plus s'exposer à la continuation d'une guerre qui ruinoit son épargne, diminueoit ses troupes, & ne luy procuroit, pour le dédommager de ces pertes, qu'une gloire, qui dépendoit plus du caprice de ses alliez, que du bonheur de ses armes, & de la valeur de ses Capitaines.

Ces motifs étoient si justes & si forts, que chacun y applaudissoit. Le seul Jabentafuf fit de vives remontrances au Roy, sur la manière dont les choses s'étoient passées dans le dernier combat en Afrique, & après en avoir attribué la principale faute à la division des Officiers Portugais touchant le commandement de l'armée, il justifia les Maures dans l'esprit d'Emanuel, & luy persuada d'y envoyer de nouvelles troupes. Nugno Mascaregnas fut celui que le Roy choisit pour en estre le Général, Jabentafuf eut la com-

mission de ramener les Maures au service d'Emanuel, & ce Prince leur ayant accordé une amnistie, les reprit sous sa protection. Cet expédient étoit le plus assuré pour les gagner, parce que ces rebelles étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit en entreprendre la punition, sans exciter une nouvelle revolte.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Un changement si subit, & si opposé à la résolution que le Roy sembloit avoir formée, surprit tout le Royaume; mais on ne fut pas long-tems occupé de cette affaire. Le danger que la Reine courut, en mettant au monde un Infant, que l'on nomma Antoine, pensa causer une affliction générale. Cet accident n'eut toutefois aucune suite fâcheuse pour cette Princesse, on ne regretta que l'Infant, qui mourut peu de jours après sa naissance.

Naissance, &  
mort de l'In-  
fant Antoine.

Tandis que toutes ces choses se passaient aux Indes, en Afrique, & en Portugal, Ferdinand Gomeze de Lemos, qui vers le commencement de cette année, étoit allé en Perse, avec caractère d'Envoyé, fit sçavoir à Emanuel les magnifiques receptions qu'on luy avoit faites dans les villes dépendantes du Sophi; que les Gouverneurs des Provinces l'avoient reçu avec beaucoup d'appareil, & qu'ils l'avoient conduit jusque sur les limites de leurs gouvernemens; qu'ils luy avoient fait voir les Mosquées & les Fortereses qui se trouvoient sur la route, & qu'à mesure qu'il approchoit des grandes villes, les Officiers de la Couronne étoient chargés d'en faire les honneurs.

Lemos rend  
compte au Roy  
des honneurs  
qu'il avoit re-  
çeus en Perse.

Lemos ajoutoit que Mirbuzaca, Connétable de l'Empire, qui avoit vû autrefois Albuquerque à Goa, étoit venu au-devant de luy, & l'avoit conduit dans la ville de Caixam l'une des plus considérables de Perse, & de là dans le camp du Sophi, car ce Prince séjournoit le moins qu'il pouvoit dans les villes; que ce camp étoit d'une si prodigieuse étendue, qu'on y comptoit plus de cent mille hommes, & près de trente-cinq mille pavillons; que le Grand Maître de la Maison du Sophi, qui se devoit charger de la personne de l'Ambassadeur, avoit fait dresser des tentes pour luy dans le quartier du Sophi; qu'il luy avoit don-

Il est conduit  
dans le camp  
du Sophi.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

né à son arrivée dans le camp, un grand & magnifique repas; qu'il y avoit convié les Ministres étrangers & les Seigneurs Persans, qui n'avoient pas suivi l'Empereur à la chaise, où ce Prince étoit allé ce jour-là; que la bonne chère avoit été accompagnée d'une symphonie; que cette feste s'étoit terminée par des présens de vestes tissées d'or & de soye, dont le Grand Maître avoit regalé toute l'assemblée; que le bruit des trompettes ayant annoncé le retour d'Ismaël, tout le monde étoit sorti des tentes pour le saluer, & pour le voir passer, & qu'il en avoit usé de mesme, mais *incognito*, parce qu'il n'avoit pas encore eu son audience, ce qui se fit dès le lendemain.

Le Sophi donne audience à Lemos,

Le jour de cette audience ayant été assigné, le Grand Maître introduisit l'Envoyé Portugais dans les pavillons du Sophi, où ce Prince parut sur son trône. Il étoit vestu d'une robe à fleurs d'or; nouée avec des agraffes de diamans. Les Princes ses alliez, & les Grands de l'Empire étoient au tour de sa personne, auprès de laquelle on avoit préparé une chaise pour ce Ministre, qui s'y assit après avoir salué le Sophi, & présenté ses lettres de créance.

Cette conférence se passa en différentes demandes qu'Ismaël fit à Lemos sur la santé du Pape, sur la haute réputation du Roy, sur l'estime particulière qu'il faisoit de son amitié & de sa personne, sur le nombre des enfans d'Emanuel, sur les mœurs & sur les loix du Portugal, & enfin sur la prudence & sur la valeur d'Albuquerque, de qui il avoit entendu parler, comme de l'un des plus sages & des plus grands Capitaines du siècle.

Présens de cet Envoyé.

Ce Ministre satisfait à toutes ses demandes, avec beaucoup de respect & de justesse, & fit à Ismaël les présens dont il étoit chargé. Ces présens consistoient en deux paires d'armes, dont les casques & les corcelets étoient à l'épreuve; quatre brassilets d'or, & plusieurs fruits des Indes, différens dans leur goût & dans leurs espèces. Quoique ces armes & ces fruits fussent beaucoup au Sophi, cependant il fut plus occupé de quelques arbalestes à la Portugaise, & de plusieurs petites pièces de canon, que de tout le reste. Com-

me ce Prince n'avoit aucune connoissance de l'usage qu'il en falloit faire, Albuquerque avoit eu la prévoyance de luy envoyer les ouvriers qui les avoient fondus, pour en apprendre le secret aux Persans, & pour leur montrer à s'en servir contre leurs ennemis.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Lemos exposa ensuite les motifs de son Ambassade, lesquels consistoient en trois chefs différens. Il proposoit par le premier, une ligue offensive & défensive entre les deux couronnes de Perse, & de Portugal, & le Roy s'offroit en faveur de cette ligue, à fournir du secours au Sophi dans les guerres qu'il auroit contre le Turc, & contre le Sultan d'Egipte. Emanuel demandoit par le second chef, qu'Ismaël envoyast un Ambassadeur en Portugal, pour marquer l'alliance faite entre-eux, & pour empêcher par ce moyen, que les peuples d'Asie ne continuassent d'inquiéter les Portugais, comme ils le faisoient en toutes les occasions qui se présentoient. Et enfin par le dernier chef, le Roy sollicitoit cet Empereur, d'ordonner que les Perses qui servoient dans l'armée d'Idalcan, & qui portoient les armes contre les Portugais, les quitassent, & qu'ils revinssent dans ses Etats.

Motifs pour  
lesquels on a-  
voit envoyé  
Lemos en Per-  
se.

Avant qu'Ismaël répondist aux propositions que Lemos venoit de luy faire, il se plaignit de la conduite qu'Emanuel avoit tenue à son égard en s'emparant de la ville d'Ormus, dont il ne pouvoit ignorer qu'il ne fust Souverain, & de ce que par cette usurpation, il l'avoit privé du tribut que les Ormussiens luy payoient tous les ans. Plein de ce ressentiment, il parut peu disposé à entrer dans aucune ligue avec le Roy. Quant à l'Ambassadeur qu'Emanuel luy proposoit d'envoyer en Portugal, le Sophi, loin d'en agréer la proposition, alléqua pour raison, la grande distance de leurs Etats, & les périls de la navigation. A l'égard de la guerre qu'il étoit sur le point d'avoir avec le Turc, & le Sultan d'Egipte, il dit qu'il espéroit que la campagne prochaine décideroit du démêlé qu'il avoit avec le Turc, & qu'après avoir vaincu Sélim, il entreroit à main armée en Arabie, sans que pour cela il eust besoin, ni de se donner de nouveaux amis,

Réponses du  
Sophi.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

*Osius, liv. 10.  
Maffée, Hist.  
des Indes,  
liv. 5. chap. 7.*

Le Sophi veut  
donner à Lé-  
mos, le plaisir  
de la chasse.

Ambassade du  
Sophi vers Al-  
buquerque.

ni de se servir des troupes de ses anciens alliez ; mais il ne refusa pas le secours des Portugais, quand il iroit assiéger les villes d'El-Catif & de Baharen, situées dans le Golfe Persique, lesquelles s'étoient soustraites de son obéissance. Enfin, Ismaël fit connoître à Lémos, qu'il ne pouvoit pas disposer des Perses, qui servoient dans les pais étrangers, puis qu'aussitôt qu'ils étoient sortis de ses Etats, ils ne luy devoient plus la mesme obéissance qu'ils seroient obligez de luy rendre s'ils y demeuroient encore ; & que son interest particulier l'engageoit à ne pas rompre avec Idalcan, à qui toutefois il promettoit d'écrire fortement en faveur des Portugais.

Cette audience s'étant terminée d'une manière bien différente de ce qu'en attendoit Lémos, ce Ministre se disposa à s'en retourner ; mais Ismaël qui voulut luy donner le régale de la chasse & de la pèche, avant son départ, changea de camp pour cela, & choisit une plaine où les bestes fauves & les bestes féroces étoient en plus grand nombre que par tout ailleurs. Au reste, la manière obligeante & familière, avec laquelle le Sophi agissoit dans ces sortes de plaisirs, luy concilioit aisément les cœurs de ceux qui les partageoient avec luy, aussi passoit-il pour le Prince le plus humain qui eust régné en Perse, & qui se fust le plus communiqué à ses courtisans. Comme cette familiarité ne charmoit pas le chagrin que Lémos avoit conçu du foible succès de sa négociation, & qu'il croyoit ne devoir pas demeurer plus long-tems dans un pais où il étoit inutile qu'il résidast davantage pour les interests du Roy son maître, il demanda son audience de congé. Ismaël, le voyant prest à partir, luy proposa de l'aller attendre dans la ville de Tauris, d'où il partiroit avec Soleiman, l'un de ses Ministres, qu'il avoit résolu d'envoyer en ambassade à Albuquerque, ce que Lémos ne put refuser ; mais cet Ambassadeur étant tombé malade, Lémos prit les devants. Comme il ne marchoit qu'à petites journées, & que les honneurs qu'on luy rendoit dans les lieux où il arrivoit, l'obligeoient quelquefois d'y séjourner, Soleiman de qui la santé étoit rétablie, atteignit Lémos dans la ville de Ziraz. Ils partirent ensemble pour aller à

Lara,

Lara, & là ils s'embarquerent pour Ormus. Ismaël, qui ne vint point à Tauris, comme il l'avoit fait espérer à Lemos, se contenta seulement d'écrire à Emanuel, à qui il fit présent de plusieurs vases d'or & d'argent, & de cinq chevaux Persans richement enharnachez, que Soleiman remit entre les mains de Soarez, successeur d'Albuquerque à la Vice-Royauté, pour les envoyer au Roy son maître.

ANS DE  
J. CHRIST;  
1516.

Présens du Sophi au Roy.

Cependant, le Sultan d'Egipte mit à la mer une flotte composée de vingt-sept grands vaisseaux, les uns à voile, & les autres à rames. L'équipage de ces bâtimens consistoit en trois mille hommes, tant Mamelus, qu'Arabes & Renégats, sans compter un grand nombre d'ouvriers Italiens pour la fonte des pièces d'artillerie. Soliman de Mytilène, célèbre Pirate, eut le commandement de cette flotte, & Hoccen fut son Lieutenant général.

Le Sultan d'Egipte met une flotte à la mer.

Lorsque Soliman fut arrivé près des embouchures de la mer d'Arabie, il tâcha de s'en emparer. Ce dessein étoit d'une extrême importance pour la gloire & pour l'intérêt de ceux qui en viendroient les premiers à bout, puis que par là on se rendoit maître de la mer, du commerce, & ensuite de la ville d'Aden. Comme il ne suffisoit pas d'avoir beaucoup de troupes pour y réussir, & qu'il falloit aussi employer l'artifice, avant que d'en venir aux voyes de fait, Soliman n'oublia rien de tout ce que son adresse ou sa valeur pouvoient luy inspirer; mais le succès ne répondit ni à son adresse, ni à son courage.

Il veut se rendre maître d'Aden.

Les Adenois, qui étoient dans une bonne ville bien munie, très-bien fortifiée, & défendue par une nombreuse garnison, receurent avec une si grande indifférence les offres d'une alliance que Soliman leur fit faire, qu'il se détermina à canonner cette ville. Ce dessein fut exécuté avec beaucoup de vigueur, de sorte que les brèches se trouverent assez grandes pour hazarder de faire descente, & pour monter à l'assaut. Amirijan, Gouverneur d'Aden, repoussa si vivement Soliman, que ce Général jugea par l'événement de cet assaut, qu'il falloit une armée plus considérable que la sienne pour mettre les Adenois à la raison. Ainsi il abandonna.

Il offre de faire alliance avec le Roy.

Sur le refus de cette alliance, il fait canonner Aden.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Les Chevaliers  
de Rhodes, a-  
vertissent Ema-  
nuel, de l'ar-  
mement du Sul-  
tan.

donna ce dessein, & alla à Camaran, où il laissa un de ses Officiers nommé Hocen, pour y faire achever la Citadell, dont il venoit de jeter les fondemens.

Le bruit du grand armement du Sultan d'Egipte s'étant répandu à Rhodes, les Chevaliers en avertirent les Officiers généraux d'Emanuel, afin qu'ils donnassent promptement ordre aux entreprises que cette redoutable flotte pourroit faire. Aussitôt qu'ils eurent reçu cet avis, ils en firent part à Soarez qui partit de devant Goa avec une flotte composée de quarante-trois vaisseaux de guerre, & de trois mille hommes d'équipage, pour empêcher la jonction des Indiens & des Egiptiens, & pour aller combattre le Sultan jusque dans le port d'Aden, où il espéroit de le trouver encore.

1517.

Le Vice-Roy  
fait battre A-  
den.

La diligence que fit Soarez, ayant été inutile, puis que le Sultan s'étoit retiré incontinent après la levée du siège de cette ville, ce Vice-Roy profita de cette occasion pour en former l'attaque, & la fit canonner. Comme Amirijan n'étoit pas en état de résister aux Portugais, & que d'ailleurs, il se persuada qu'ils étoient venus pour l'assiéger une troisième fois, ce Gouverneur tint Conseil de guerre sur le parti qu'il avoit à prendre. Celui de se rendre, paroissant le meilleur à suivre, il envoya au Vice-Roy les clefs d'Aden, par trois des principaux Officiers de la ville, pour luy offrir de se soumettre à l'obéissance d'Emanuel.

Reddition de  
cette ville.

Si le Vice-Roy eust su profiter de cette députation & de la crainte de ces peuples, il seroit entré en possession d'Aden, & il y auroit mis une bonne garnison, jusqu'à ce qu'il eust exécuté les ordres du Roy, qui à la vérité, l'avoit chargé, sur toutes choses, de combattre le Sultan. Il étoit donc de la prudence du Vice-Roy, de s'assurer de cette ville, dont jusque-là on avoit tenté si inutilement la réduction, & non pas de courir à une gloire qui dépendoit uniquement des hazards d'une navigation, ou de ceux d'un combat.

Mais le Vice-Roy, loin de faire ces réflexions, se persuada que les Adenois étoient trop heureux de ce qu'il leur promettoit la protection du Roy, pourvu qu'ils fussent si-

delles. Dans cette pensée il se contenta de prendre de nouvelles munitions, & de leur demander des Pilotes qui con-  
 nusient la mer d'Arabie, pour aller chercher & combattre la flotte du Sultan.

Les Adenois, contens d'en estre quittes pour des rafraî-  
 chissemens & pour des Pilotes, accorderent à Soarez tout ce qu'il leur avoit demandé. Quand ce Vice-Roy se fut pour-  
 veü de tout ce qui luy étoit le plus nécessaire, il détacha Alvarez de Castro, & Jacques Pereira, pour aller décou-  
 vrir le lieu où la flotte ennemie étoit allée mouïller. Ces Officiers Portugais ne furent pas long-tems sans le sçavoir. Ils prirent d'abord trois barques, dont les matelots leur di-  
 rent que Soliman étoit à l'ancre dans le havre de Géoda; que ce Général Egiptien n'avoit pas entièrement perdu l'es-  
 pérance de prendre Aden; qu'il faisoit travailler au radoub de ses vaisseaux, & qu'enfin, il se promettoit incontinent après la réduction de cette ville, d'aller à Camaran pour faire achever la Citadelle, de retourner ensuite aux Indes, & de décider par une bataille générale, du sort des Portu-  
 gais ou du sien.

Le Vice-Roy informé des desseins de son ennemi, ré-  
 solut de les traverser, & de l'aller surprendre dans son poste, & partir à cette intention; mais Soarez à son entrée dans le Golfe d'Arabie, fut battu d'un si terrible coup de mer, que sa flotte pensa périr. Le vaisseau d'Alvarez, sur qui on avoit mis le butin & les prisonniers des trois barques qu'on avoit prises, fit naufrage & coula à fond.

Sur ces entrefaites, quelques Rendus de Géoda passè-  
 rent sur la flotte du Vice-Roy. Ils l'assurerent que l'armée de Soliman n'étoit pas si forte qu'on se le persuadoit; que Géoda étoit mal muni; que la garnison étoit composée de gens sans expérience, & que si Soarez pouvoit entrer dans le port, & forcer les ennemis dans les retranchemens qu'ils avoient fait sur le rivage, il viendrait facilement à bout de la ville.

A peine le Vice-Roy eut-il receu cet avis, qu'il mit à la voile & tourna vers Géoda; mais un vent contraire l'em-

ANS DE  
 J. CHRIST.  
 1517.

Faute irrépara-  
 ble du Vice-  
 Roy.

Il se propose  
 de prévenir les  
 ennemis.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Il s'avance vers  
Géoda.

Importance de  
cette ville.

Le Vice-Roy  
fait attaquer  
plusieurs petits  
Fortis, & n'en  
prend aucun.

Il va à Cama-  
ran pour ravi-  
tailler ses vais-  
seaux.

Il envoie deux  
de ses Capitai-  
nes en Ethiopie.

pêcha d'en approcher, & le repoussa avec perte d'un de ses meilleurs bâtimens. Il ne se rebuta pas néanmoins de son entreprise, il parvint jusqu'à l'embouchure du havre, & détacha Alphonse de Menezés & Ferdinand Mello, pour en sonder la profondeur. Le peu d'eau qu'ils y trouverent après que la mer s'en fut retirée, empêcha le Vice-Roy d'y entrer pour ne point exposer ses plus grands navires au canon de la ville, & à celui des retranchemens des ennemis.

Au reste, Géoda étoit d'une trop grande conséquence, pour négliger plus long-tems d'en faire la conquête. Sa proximité de la Mecque, où est le tombeau de Mahomet, la rendoit recommandable à ses sectateurs, mais la grande quantité d'épiceries qu'on apportoit des Indes, & qui abordoient dans cette ville, pour estre transférées de là en Egipte, faisoit desirer aux Portugais de s'en rendre maîtres.

Dans cette veuë, le Vice-Roy attaqua les Fortins bâtis sur le rivage; mais n'en ayant pu prendre aucun, il eut recours au stratagème. Il fit remplir de poudre & d'artifice, deux bâtimens qui appartennoient à Hocén, & ordonna qu'on y mist le feu. Il espéroit que par cet incendie, il engageroit les ennemis à quitter leurs Fortins & leurs navires pour venir l'éteindre, de crainte que la flâme ne se communiquast aux autres vaisseaux qui étoient à l'ancre, & qu'alors il pourroit faire descente, & s'emparer des bâtimens, & des retranchemens que les Géodans auroient abandonnez. Cet expédient ne répondit pas à l'espérance que Soarez en avoit conceuë, & comme sa flotte étoit continuellement exposée au feu des batteries dressées sur le rivage, il prit la route de l'Isle de Camaran, dans l'espérance d'y ravitailler ses vaisseaux. Aussitôt que la flotte des Portugais commença à paroître, les Insulaires abandonnerent leurs habitations, emmenerent leur bétail, & emporterent la meilleure partie de leurs effets; de sorte que Soarez n'y ayant plus trouvé de munitions de bouche, dont il manquoit sur ses vaisseaux, fut obligé d'envoyer François Gaz & Laurent Cosmio en Ethiopie, pour en apporter des rafraichisse-

mens & des vivres. Ce voyage fut encore plus défavantageux aux Portugais, que n'avoit été leur descente dans l'Isle de Camaran, puis que ces deux Capitaines revinrent avec moins de gens, & qu'ils n'apportèrent aucunes provisions.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Cependant, la disette s'augmentoit de jour à autre sur les vaisseaux Portugais. Une si grande extrémité déterminabrusquement le Vice-Roy, à aller insulter la ville de Zeila, située vers le Golfe de la mer Arabique en la Coste d'Ethiopie. A l'approche de la flotte, les principaux habitans, qui étoient presque tous Marchands, & de différentes nations, en fortirent, & n'emportèrent que leurs plus précieux effets; de manière que la seule garnison resta avec quelques Zeilanois, qui n'avoient point de biens à perdre. Comme cette ville n'avoit ni fortifications, ni murailles qui pussent la mettre en état de se défendre, le peu de troupes & d'habitans qui y étoient demeurez, firent une sortie pour empêcher les Portugais d'en approcher.

Il passe du cos-  
té de Zeila.

Le Vice-Roy, qui de son costé avoit fait débarquer une partie de ses troupes, les envoya sous les ordres de Garfie Coutigno, & de Jean de Silveira, pour combattre les Zeilanois, & pour s'emparer de leur ville. Ces peuples s'y opposerent d'abord avec assez de courage; mais les Portugais les chargerent si vigoureusement, qu'ils les mirent en déroute. La plupart ne sçachant où se sauver, rentrerent dans la ville pour s'y cacher dans les endroits les plus dérobés & les plus obscurs, les Portugais les y poursuivirent, & s'en rendirent maîtres. Simon Andrada y entra des premiers, & en envoya donner la nouvelle au Vice-Roy, qui étoit resté sur les vaisseaux.

Les Portugais  
entrent dans  
Zeila.

Quoique Soarez parust apprendre la réduction de Zeila avec une sensible joye, il se persuada qu'Andrada vouloit luy reprocher qu'il ne s'y étoit point trouvé en personne; toutefois cette délicatesse n'eût aucune suite; on s'occupa à piller les maisons, & à charger les vaisseaux d'une partie des vivres qu'on trouva dans cette ville, que les Portugais réduisirent en cendres.

Ils en prennent  
les provisions,  
la pillent, & la  
brûlent.

Après cette expédition le Vice-Roy reprit la route d'A-



ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Le Vice-Roy  
retourne à A-  
den, & y est  
mal reçu.

Il revient à Or-  
mus, & trouve  
les peuples fort  
mécontents.

den, où il se flattoit qu'on le recevroit avec de nouveaux égards; mais il trouva un grand changement dans les offres qu'Amirijan luy avoit faites de luy rendre cette ville, lors qu'il en partit pour aller combattre le Sultan.

Le peu de précaution que le Vice-Roy avoit eüe en se remettant à la mer, pour s'assurer d'Aden, qui s'étoit renduë sans se défendre, luy attira avec justice, tous les reproches qu'on luy fit, puis qu'à son retour il la trouva bien munie, & la garnison renforcée. D'ailleurs, la honteuse levée du siège de Géoda, la diminution de sa flotte, & enfin son manque de prévoyance à ne se pas entièrement pourvoir de toutes les munitions qui étoient dans Zeila, & qu'il avoit laissé consumer avec cette ville; toutes ces raisons jointes au changement des Adenois, persuaderent le Vice-Roy de la faute qu'il avoit faite. Ainli, après avoir fait eau dans le havre d'Aden, ce qu'on ne luy accorda qu'après de grandes instances, il remit à la voile, aborda devant Bar-bora, ville d'Etio pie, & de-là fit la route d'Ormus.

Les Ormußiens, qui n'ignoroient pas ce qui s'étoit passé dans cette dernière navigation, revirent Soarez avec beaucoup d'indifférence, & luy attribuerent le peu de succès de ce voyage, & la perte de plusieurs vaisseaux, dont les uns avoient été poussés dans le havre de Melinde, & les autres s'étoient sauvés à Mozambique. Ces contretiens porterent ces peuples au murmure, touchant la notable diminution des troupes, & le pitoyable état où ils voyoient ceux qui étoient échapez à la disette, & aux dangers de la mer, sans que le Vice-Roy eust combattu l'armée du Sultan, ni mesme, sans qu'il eust mis en lieu de seureté, l'Ambassadeur d'E-gipte. Telle fut la destinée des grands desseins de ce Vice-Roy, qui bien loin de remplir les grandes espérances qu'on avoit conceuës de luy, n'attira aux Portugais que de la honte, & de nouveaux malheurs.

La situation où Soarez voyoit que les cœurs & les esprits pouvoient estre, ne luy paroissant pas avantageuse, il crut devoir prévenir le Roy sur la levée du siège de Géoda, & sur l'infidélité des Adenois qui luy avoient manqué de pa-

role. Le tour qu'il donna à ces mauvais succès, par le journal qu'il envoya à Emanuel, le pouvoit disculper pleinement des fautes qu'il avoit faites, à moins que quelqu'un n'informast ce Prince par des Mémoires plus sincères.

Après que Soarez eut travaillé par un Manifeste, à réparer sa réputation, & qu'il eut fait équiper les vaisseaux qui devoient retourner en Portugal, il fit voile en Indoustan, où il trouva Antoine Saldagne, qui y étoit venu mouïller avec cinq navires qu'il avoit amenez de Lisbonne, pour ranger la coste, & pour croiser la mer d'Arabie.

Comme le Vice-Roy ne pouvoit rétablir sa réputation, que par quelque action, ou utile, ou glorieuse aux Portugais, il envoya un de ses Officiers, nommé Hector Rodriguez, vers la Reine de Coulan, & le chargea de commencer à faire bâtir un magasin à Coulan, sur la permission que cette Princesse luy en avoit donnée, dans lequel on pût mettre les Portugais à l'abri d'une insulte, pareille à celle qu'on avoit faite à Antoine de Sala Facteur de Portugal.

Le lieu qu'on choisit étoit avantageux par son assiéte; il commandoit toute la ville, ce qui déplut au peuple; mais quand les Sarazins de Coulan s'apperceurent qu'au lieu de faire un magasin, on vouloit construire une Citadelle, ils en firent des remontrances à la Reine. Ils luy représentèrent, que les Portugais en useroient de la mesme manière à son égard, qu'à celuy des autres Princes, qui leur avoient accordé la mesme permission; ils ajoutèrent, que si elle n'en prévenoit les suites en révoquant cette concession, ou si elle n'empêchoit que cette Forteresse ne s'achevast, & que les Portugais n'y établissent une garnison, elle courroit risque de compromettre son autorité dans sa ville, & sur ses propres sujets. Cette Princesse, partagée entre les remontrances de ses peuples, & les exemples qu'elle avoit encore présens, de ce qui étoit arrivé aux Rois de Calécut, & de Cochîn, écouta tout ce qu'on luy représenta, & n'y répondit qu'en termes généraux. La réflexion qu'elle fit, que l'un de ces Rois avoit ruiné son Etat, pour avoir manqué de parole aux Portugais, & que l'autre au contraire,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Il tâche de se disculper auprès du Roy.

Il fait la route d'Indoustan.

Les Portugais font bâtir une Citadelle à Coulan.

Les Sarazins font des remontrances à la Reine, sur ce sujet.

Prudente conduite de cette Princesse.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

avoit augmenté les siens, & triomphé de ses ennemis, pour leur avoir été fidelle, la détermina à ne point contrevenir aux conditions du traité fait avec les Portugais, & elle crût par-là éviter tous les malheurs dont elle étoit menacée.

Elle évite les importunités des Sarazins.

Les Sarazins, peu contents du silence de la Reine, parce qu'il leur paroissoit toujours trop douteux, n'épargnerent rien pour la faire revenir de cette religieuse observation de sa parole, qui à la fin, disoient-ils, luy coûteroit, & son autorité, & son repos. Il étoit difficile que la Princesse pût se délivrer de leurs importunités, qu'en faisant un voyage avec le Roy son fils, vers les frontieres de ses Etats, pour donner des ordres touchant la guerre que les Coulanois étoient sur le point de déclarer au Roy de Travanzor, voisin de celui de Coulan.

Ces peuples traversent les Portugais.

Pendant l'absence de la Cour, les Sarazins n'oublierent rien pour inquiéter les Portugais, & pour animer le peuple contre-eux, & particulièrement pour dégoûter les ouvriers qui travailloient à la Citadelle. Hector Rodrigue souffrit ces outrages avec tant de patience, que les Ministres & le Gouverneur de Coulan admirerent sa sagesse, devinrent ses amis, & commanderent que l'on continuât à luy délivrer tous les matériaux dont il auroit besoin. Sur ces entrefaites, la Cour revint à Coulan, & la Reine, qui avoit terminé heureusement les différens qui l'avoient engagée à son voyage, arrêta par sa présence les mauvaises intentions des Sarazins contre les Portugais.

Le retour de la Reine calme les Sarazins.

Monroy Gouverneur de Goa envoie deux de ses freres aux Isles Maldives.

Telle étoit la situation des affaires en Arabie, quand Gautier de Monroy, Gouverneur de Goa, envoya Ferdinand son frere, & le Capitaine de Blanc-Castel, dans les Isles Maldives, pour donner la chasse aux vaisseaux qui reviendroient d'Arabie. Tandis que Jean de Montroy, troisième frere de ce Gouverneur, devoit ranger la coste de Chaül, située vers le Golfe de Cambaja, avec cinq bons vaisseaux de guerre, pour s'emparer de l'embouchure de la rivière du *Maim*, qui n'en est pas beaucoup éloignée.

Ferdinand, & Jean de Monroy réussirent dans leur navigation; l'un prit deux grands vaisseaux, & l'autre un petit

tit navire, qui tous trois étoient richement chargez. Quand le Gouverneur d'une Citadelle bâtie à l'entrée de cette rivière, sceut la prise de ces bâtimens, il se mit à la mer avec dix frégates pour les reclamer les armes à la main, ou pour combattre les Portugais, s'ils refusoient de les luy rendre.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

ils prennent  
quelques navires.

Comme ces Capitaines Portugais se retiroient avec leurs prises, & qu'ils n'étoient occupez qu'à mettre en seureté ce qu'ils venoient de gagner, les ennemis se persuadant qu'ils avoient peur, puisque contre leur coûtume, ils ne les attendoient pas de pied ferme, les poursuivirent & les chargerent. Pour lors, Ferdinand & Jean obligez de se défendre, leur lâcherent plusieurs bordées, mais avec tant de promptitude & de vigueur, que les ennemis se retirèrent pour ne point exposer le reste de leurs gens au feu des Portugais, dont le canon avoit emporté une partie, & coulé à fond quelques-unes de leurs meilleures frégates. La retraite de ces bâtimens, faite avec tant de desordre, donna lieu à Jean Monroy, de faire voile du costé de Chaül, d'où il projectoit d'aller chercher les lieux où il pourroit mouïller plus commodément.

Les Barbares  
lespoursuivent,  
& sont repoul-  
sez.

Il étoit encore aux environs de Chaül, lorsqu'un Portugais, nommé Alфонse Madureira demanda à luy parler. Celui à qui cet homme s'adressa, luy ayant procuré une audience, Madureira exposa à Monroy que le malheur qu'il avoit eu de se battre à Goa, & de tuer son ennemi l'avoit obligé de se sauver chez les Sarazins pour se dérober à la poursuite des parens du mort.

Humanité de  
Monroy envers  
un Portugais,  
nommé Madu-  
reira.

Monroy, touché de l'état où il vit Madureira, luy accorda sa protection auprès du Roy, & luy fit une liberalité de deux cens ducats, pour dédommager les parens du mort & pour s'accommoder avec eux. Cependant, les vaisseaux Portugais leverent l'ancre, & allerent mouïller à l'embouchure de la rivière de Chaül. La rencontre que Monroy fit de quinze fregates de Jaz, Gouverneur de Diu, luy parut trop favorable pour ne les pas attaquer. On s'y défendit avec tant de valeur & d'obstination, que Monroy

Monroy attaque  
quelques  
bâtimens du  
Gouverneur de  
Diu.



ANS DE n'en put gagner qu'une, mais il réduisit les autres à la fuite.  
 J. CHRIST. Tandis que les Portugais étoient aux mains avec leurs  
 1517. anciens ennemis, le perfide Madureira travailloit à leur en

Perfidie de Ma-  
 dureira.

fusiler de nouveaux. Il donna avis à Mirhal, l'un des Capitaines d'Idalcan, autrefois Prince de Goa, du peu de vaisseaux & de troupes que les Portugais avoient sur pied, & l'assura, que s'il se mettoit à la mer avec de bonnes frégates, ils ne seroient point en état de luy résister. Sur cet avis, Mirhal partit avec sept frégates, & vint pour insulter Monroy; mais la difficulté que ce Capitaine ennemi trouvoit à le surprendre, l'ayant arrêté, il aima mieux se retirer, que de s'exposer à un combat dont il appréhendoit les suites.

Troubles à  
 Goa.

La tranquillité dont on jouissoit à Goa, depuis que Monroy en avoit le Gouvernement, fut traversée dans ce tems-là par un événement qui en pensa causer la perte. Un Portugais, nommé Caldeira, qui avoit épousé une femme de Goa, fut injustement soupçonné d'infester les mers, & dénoncé au Roy pour un Pirate. Sur les informations qu'on envoya à la Cour, le Roy ordonna qu'on l'arrestast, & qu'on le transférast à Lisbonne.

On accuse Cal-  
 deira d'infester  
 les mers.

Caldeira, qui avoit toujours passé pour homme de probité & de courage, & qui n'étoit point coupable du crime qu'on luy imposoit, se laissa conduire en Portugal sans murmurer de l'injustice qu'on luy faisoit, ni sans se plaindre du tort qu'un tel affront causoit à son honneur & à sa réputation. Sur ce silence profond qu'on regardoit comme une conviction, on le condamnoit d'une commune voix; mais lors qu'il fut arrivé à Lisbonne, & qu'il demanda à parler au Roy, il se justifia si bien dans l'esprit d'Emanuel, que ce Prince le renvoya aux Indes avec de solides marques de sa libéralité, & de l'estime qu'il faisoit de sa personne.

Maffée, *Hist.*  
*des Indes*, l. 7.  
 chap. 3.

Quoy qu'un traitement si avantageux dût faire oublier à Caldeira l'injustice qu'on luy avoit faite; toutefois il projeta de se vanger de Monroy, qu'il regardoit comme l'auteur du mauvais office qu'on avoit tâché de luy rendre à la Cour. Plein de ce ressentiment, il chercha l'occasion de

s'en expliquer avec ce Gouverneur, & il le fit d'une manière si peu respectueuse, que Monroy résolut de le perdre. Il ne suivit pas néanmoins ce premier mouvement. L'amour qu'il avoit conçu pour la femme de Caldeira, l'emporta sur la haine que ce Gouverneur avoit pour luy, & la crainte de perdre ce qu'il aimoit, en éloignant Caldeira, qui étoit en droit d'emmener sa femme luy fit changer de résolution.

ANS DE  
J. CHRIST,  
1517.

Monroy devint amoureux de la femme de Caldeira.

Si cette intrigue eust toujours été secrète, les choses auroient pris un autre tour; mais depuis que Caldeira eut soupçonné sa femme d'infidélité, il l'observa de si près qu'il surprit quelques lettres, que le Gouverneur luy faisoit tenir par la médiation d'un confident appelé *Taur*. Comme ce nouveau chagrin n'étoit pas moins sensible à Caldeira, que celui qu'on luy avoit voulu donner du costé de la Cour, & qu'il ne pouvoit faire remonter sa vengeance jusqu'au Gouverneur, il l'exerça sur la personne de son confident à qui il fit couper une jambe, & balafier le visage. Bien que ce procédé ne fust pas tout-à-fait condamnable, quelque violent qu'il fust en effet, Caldeira ne voulut pas s'exposer au ressentiment de Monroy, il sortit de Goa, & passa dans une Bourgade nommée *Ponda*, distante de Goa d'environ quatre lieux, où Idalcan entretenoit une garnison commandée par Ancostan l'un de ses Capitaines.

Caldeira découvre cette intrigue, & se vange.

Il se retire à Ponda.

Monroy en écrivit à Ancostan, & le pria de luy renvoyer Caldeira qu'il donnoit pour un scélérat & pour un insolent, puis qu'il avoit perdu le respect dû à son caractère de Gouverneur. Ces motifs, qui auroient persuadé Ancostan dans une autre occasion, ne le touchèrent pas, & loin de livrer Caldeira à Monroy, puis qu'il n'étoit pas accusé d'un crime d'Etat au premier chef, & qu'il s'étoit réfugié dans Ponda comme dans un lieu de seureté pour luy, il le considéra comme un homme de mérite, de qui le courage & la droiture ne luy étoient pas inconnus. Ainsi, Ancostan refusa au Gouverneur le service qu'il exigeoit de luy, ce qu'il estimoit ne pouvoir faire sans compromettre sa réputation.

Monroy le fait demander à Ancostan.

Monroy, piqué de cette réponse, ne s'occupa que des

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Le refus d'Anco-  
stan, source  
de la mort de  
Caldeira.

Voyage de Go-  
meze, à Pon-  
da.

Massassin Cal-  
deira.

moyens de se vanger, & de n'estre plus traversé dans ses amours avec la femme de Caldeira, laquelle étoit restée à Goa, & tous deux concerterent sa mort. Le Gouverneur, plein de cette résolution, proposa à Jean Gomeze, qu'il avoit employé dans la Recette des droits de la Doüanne, d'aller à Ponda, & d'assassiner Caldeira qui s'y étoit réfugié ; mais pour l'y résoudre, il luy fit espérer un meilleur poste que le sien. Gomeze ébranlé par les agrémens d'un nouvel employ accepta cette commission, & sous prétexte d'estre mécontent du Gouverneur de Goa, il se présenta aux portes de Ponda, demanda à parler à Ancostan, & le pria de le recevoir au nombre de ses habitans. Ancostan, qui accor-  
doit facilement l'hospitalité à ceux qui la luy demandoient, receut Gomeze & le logea dans le voisinage de Caldeira.

Les sujets que ces deux hommes paroissoient avoir de haïr Monroy, fortifierent leur amitié par la conformité apparente de leurs malheurs, quoi-qu'ils eussent des caractères bien différens, & des intentions fort opposées. Caldeira étoit homme droit & plein de probité, Gomeze au contraire, étoit un scélerat & ne cherchoit que l'occasion d'exécuter son dessein, mais dans un lieu d'où il pût se sauver après avoir tué Caldeira. Quelques jours après son arrivée, il en trouva l'occasion dans une partie de promenade que fit Ancostan, & dont il mit Caldeira & Gomeze, comme deux amis qu'il croyoit inséparables. Le jour que le Gouverneur avoit pris pour ce voyage de plaisir, étant venu, ils monterent à cheval & après un grand repas que leur donna Ancostan, ils allerent à la chasse. Gomeze, qui ne s'éloignoit pas de Caldeira, se trouvant seul avec luy dans un endroit fort écarté, luy porta le coup de la mort, & le renversa à ses pieds. Cette action se passa sans exciter aucun bruit, & si l'on n'eust apperceu Gomeze qui se fau-  
voit par un chemin détourné, il auroit eu assez de tems pour sortir de dessus les terres de Ponda.

Ancostan, qui ne sçavoit à quoy attribuer cette fuite, envoya une partie de ceux qui l'accompagnoient pour en apprendre le sujet. Comme ils ne pouvoient passer que par

l'endroit où cette action s'étoit commise, ils trouverent Caldeira qui expiroit du coup qu'on luy avoit donné. Les circonstances de ce crime, & l'amitié que l'on avoit conceüe pour Caldeira, toucherent si sensiblement ceux qu'Ancoftan avoit envoyez, qu'ils pourfuivrent Gomeze, & l'emmenerent à Ancoftan, qui le tua de fa propre main.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Ancoftan tué  
Gomeze.

La mort de Gomeze fut un furcroit de chagrin pour Monroy, & quoique celle de Caldeira dult luy faire oublier le sacrifice qu'Ancoftan avoit fait de Gomeze, il se sentoit piqué de l'empotement d'Ancoftan, & croyoit devoir en tirer vangeance. Pour cet effet, il infinua aux Officiers de fa flotte, que Ponda n'étant éloigné que de quatre ou cinq lieues de Goa, cette place étoit un obstacle à l'autorité du Roy & aux conquestes que l'on pourroit faire de ce costé-là, lesquelles il n'y avoit pas d'apparence d'entreprendre, à moins qu'on ne s'emparast de ce poste, & qu'on n'en chassast Ancoftan avec toute sa garnison.

Monroy pro-  
jettoit de vanger  
la mort de Go-  
meze.

Ce prétexte passa parmi les Officiers pour une solide raison, & les détermina à exécuter ce que Monroy leur voudroit ordonner. Dès ce moment il fut résolu qu'on marcheroit vers Ponda; que Ferdinand, frere de Monroy commanderoit un détachement de cent soixante chevaux, & que Jean Machado auroit la conduite de quatre cens fantassins. Ces troupes, qui avoient ordre de se tenir pres-tes au premier coup de tambour, passerent le Détroit dans de petites nacelles; les cavaliers conduisoient leurs chevaux par les resnes, & leur firent traverser le Détroit à la nage.

Il envoya des  
troupes vers  
Ponda.

Aussitost que les Portugais furent arrivez dans les environs de Ponda, on les cantonna en différens lieux, pour ne point faire connoistre aux ennemis le dessein qu'on avoit formé sur cette place. Comme il s'agissoit de les surprendre, sans quoy on ne pouvoit réussir avec si peu de monde, Monroy s'avisa de faire faire une espèce de tournoy dans une plaine proche de Ponda, afin que les peuples ne cherchassent pas la raison pour laquelle on avoit assemblé tant de gens de guerre, & qu'ils crussent qu'on les destinoit



## 494 *Histoire générale de Portugal.*

**ANS DE** pour la garde du camp où se devoit passer cette feste qui  
**J. CHRIST.** devoit durer jusqu'à la nuit.

**1517.**

Défaite des  
troupes Por-  
tugaises.

Tout ce qui avoit été projeté jusque-là, s'exécuta avec la dernière exactitude ; mais le différent qui survint entre Ferdinand & Machado, qui se disputoient l'honneur d'assassiner Ancoftan, excita du bruit, & ce bruit joint au harnissement des chevaux, éveilla les sentinelles de Ponda. On courut aux armes, la garnison sortit, & chargea si vigoureusement les troupes des Portugais, qu'elle les tailla en pièces, ou les réduisit à la fuite. Machado donna dans cette occasion de nouvelles preuves de sa valeur.

Idalcan arme  
pour venir à  
Goa.

La perte que les Portugais firent dans ce combat, pensa causer celle de Goa. Ancoftan ayant fait sçavoir à Idalcan l'atteinte que Monroy avoit donnée au traité d'alliance, & la défaite des Portugais, ce Prince qui croyoit estre en droit de faire sur Goa, une entreprise pareille à celle que Monroy avoit commandé qu'on fît sur Ponda, rassembla tout ce qu'il put de troupes, en composa un corps d'armée de vingt-six mille hommes & de quatre mille chevaux, en donna la conduite à Zufolar, & le commandement général à Ancoftan.

Monroy se dis-  
pose à se défen-  
dre.

Monroy, qui ne pouvoit parer ce coup que par un bonheur extraordinaire, ou par un dernier effort, fit prendre les armes à ceux qui étoient en âge de les porter, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour défendre sa place. Il les posta dans des corps de garde, où il suffisoit de sçavoir tirer un coup de mousquet pour faire le plus essentiel du devoir militaire ; il fortifia Benastarin, & y jeta de nouvelles troupes. Comme le nœud de cette affaire consistoit à empêcher que l'on ne fît descente, Monroy posa plusieurs corps de garde sur le bord de la mer, fit dresser des batteries, ordonna que tous les paisans des environs se rendissent à Goa, pour travailler au rétablissement de quelques fortifications, & sous ce prétexte, il se mit à couvert du même risque qu'on y avoit autrefois couru, lorsque les ennemis engagerent les habitans à leur faciliter les passages pour approcher de la ville. Enfin, ce Gouverneur fit

mettre à la mer tout ce qu'il avoit de grands & de petits bâtimens, & les disposa de manière, qu'on pouvoit empêcher de tous costez que les ennemis ne pussent entrer dans l'Isle.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Pendant qu'on préparoit ainsi toutes choses pour la retraite de Goa, Zufolar arriva, & vint mouïller sur la coste. Il tâcha d'abord d'approcher de cette Isle; mais n'en ayant pû venir à bout, il se contenta de la bloquer, pour empêcher qu'on n'y jettast ni munitions ni vivres. C'étoit-là le moyen de réussir, puisque le Gouverneur, loin d'avoir assez de vivres pour la subsistance des nouvelles troupes qu'il avoit introduites dans cette Isle, en auroit manqué pour sa garnison, sans l'arrivée de plusieurs bâtimens qui y entrèrent nonobstant les obstacles que les ennemis voulerent y former.

Blocus de Goa.

Arrivée de plusieurs vaisseaux devant cette ville.

Comme cet assemblage de bâtimens composoit aux yeux des ennemis une espèce de flotte, Zufolar ne jugea pas à propos de demeurer en présence, il leva le blocus, & ainsi Goa fut délivré pour la troisième fois, du danger de retomber entre les mains des ennemis. Idalcán, qui ne voyoit plus aucune espérance de rentrer dans cette Isle, fit un nouveau traité de paix avec les Portugais, que le Gouverneur ratifia dans la suite. Entre les principaux articles de ce traité, on convint que l'on rendroit de part & d'autre les prisonniers qui avoient été faits depuis le commencement de la campagne, jusqu'au jour de la conclusion de cette dernière paix.

Levée du blocus.

Nouveau traité de paix.

On auroit mieux goûté à la Cour la nouvelle de la levée du blocus de Goa, & la retraite des ennemis, si dans le tems qu'on l'apprit, on n'eust pas perdu la Reine Marie. Cette Princesse mourut au commencement de cette année, & fut généralement regrettée en Portugal. Les peuples perdirent en elle, une Souveraine & une mere. Le Roy en ressentit une si vive douleur, que pendant quelque tems il fut hors d'état de s'appliquer aux affaires du Royaume; mais, comme celles qui concernoient l'honneur de la Religion, paroïssent pressantes à cause d'une grande

Mort de la Reine.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

viçtoire que Sélim, Empereur des Turcs, avoit remportée sur Campson Gauri, Sultan d'Egipte, le Roy envoya ses ordres à Michel de Silvès, son Ambassadeur à Rome, pour exciter la Pape à se rendre le Médiateur des différens qui divisoient les Princes Chrétiens, afin qu'ils pussent s'unir contre l'ennemi commun du Christianisme.

Cependant, Tonumbay, que les Mamelucs avoient choisi pour le successeur de Campson, se mit à la teste de l'armée pour sauver la Syrie & l'Egipte; mais les troupes de Sélim, étant supérieures à celles de Tonumbay, ce nouveau Sultan ne put en soutenir les efforts. Sélim entra dans ses Etats, il emporta le Caire, & poursuivit si vivement Tonumbay, qu'on le fit prisonnier, & mourir ignominieusement.

Sélim, tout enflé du bonheur de ses armes & de la terreur qu'on avoit de sa puissance, eut l'audace de se vanter, qu'en qualité de successeur de Constantin, il feroit la conquête de toute l'Europe. A cette menace le Pape Leon X. résolut la tenuë du Concile de Latran, & envoya des Légats dans toutes les Cours des Princes Chrétiens, pour s'opposer aux progrès des Infidèles, & pour prescher la Croisade. Le Roy qui se sentoît un zèle particulier pour aller se signaler dans ces sortes de guerres, vouloit y marcher en personne, & à la teste de son armée; mais la plupart des autres testes couronnées préférèrent leurs interets particuliers à cette querelle générale, & ne montrerent que de la tiédeur pour cette guerre; de sorte que les mesures que le Pape avoit prises, loin d'estre utiles à la Religion, luy furent très-dommageables, puisq'ue ce fut à l'occasion des Indulgences que ce Pontife avoit accordées à ceux qui contribueroient à cette Croisade, que l'hérésarque Martin Luther infecta toute l'Allemagne de sa doctrine.

Bulle pour la  
Croisade.

Commence-  
ment de l'hé-  
sise de Luther.

Quand Emanuel vit, que les grands projets qu'on avoit faits contre Sélim, étoient avortez, il fit mettre à la mer une flotte composée de soixante voiles, & l'envoya en Mauritanie sous la conduite de Jacques Lopez de Sequeria, pour assiéger la ville de Targa distante de celle de Ceuta d'environ vingt lieues. La conquête de Targa étoit impor-  
tante

tante au Roy, & meſme néceſſaire pour y faire des magazins, & pour y mettre des troupes qu'on tiroit delà, lors qu'il ſ'agiroit de marcher contre le Roy de Fez. Comme Sequeria n'avoit pas aſſez de monde pour former un ſiége, le Roy envoya ordre à Menezés, Gouverneur de Tanger, de ſe joindre à Sequeria, & de luy mener le plus de gens qu'il pourroit pour renforcer ſon armée. Quoique Menezés ne fuſt pas trop content, d'avoir un ſupérieur dans le commandement, qui recueilleroit toute la gloire d'une action, ſ'il falloit en venir aux mains, touteſois, il obéit aux ordres qu'il avoit receus, il monta à cheval, & joignit Sequeria. Soit que ces deux Capitaines n'euffent pas jugé à propos d'entreprendre le ſiége de Targa, ou qu'ils ne ſe fuſſent point accordez ſur le fait du commandement, il eſt certain que les troupes revinrent à Ceuta, d'où elles étoient parties, ſans avoir rien entrepris, & Menezés reprit le chemin de Tanger avec le détachement qu'il avoit amené.

Sequeria, qui ne vouloit pas retourner en Portugal ſans avoir fait quelque choſe, demanda de la cavalerie à Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, & luy propoſa de monter ſur ſes vaiſſeaux pour faire deſcente dans le païs ennemi, ce qui fut exécuté ſans courir aucun danger; car dès que les Maures virent quelques-uns de leurs villages en feu, au lieu de ſonger à défendre ce qui leur reſtoit d'habitations & de bétail, ils ſ'enfuirent, & aimerent mieux tout abandonner, que de ſ'oppoſer à l'irruption que l'on faiſoit ſur leurs terres. Sequeria ne trouvant pas d'autres occaſions de ſe ſignaler remit à la voile, & revint à Liſbonne.

Depuis le départ de Sequeria, les Gouverneurs de Tanger & d'Arzile firent des courſes ſur les Maures, ſ'emparèrent de quelques-unes de leurs places, prirent leur bétail, & emmenerent beaucoup de priſonniers. Ces ſortes d'exécutions étoient néceſſaires pour imprimer de la crainte aux peuples, & pour les entretenir dans l'obéiſſance.

Menezés & Coutigno paſſèrent enſuite dans les environs d'Alcacer. Les dégâts qu'ils y firent, obligerent le Gouverneur de cette place d'en ſortir avec la plus grande par-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Inutile projet  
du ſiége de  
Targa.

Différens ex-  
ploits des Por-  
tugais.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

tie de sa garnison, à dessein de charger les Portugais; mais quand il vit qu'ils se retiroient avec le butin & les prisonniers qu'ils avoient faits, il ne se mit pas en devoir de les reclamer.

Sur ces entrefaites Nugno Mascaregnas, Gouverneur de Safi, ayant appris que quelques Communes du país s'étoient revoltées, & que les Maures de Dabide commençoient à se soulever, envoya Pierre Mascaregnas son frere, avec trois cens chevaux & autant de fantassins, pour ranger ces Communes à leur devoir, tandis qu'il marcheroit contre ces Maures pour les punir de leur rebellion. Ces deux entreprises qui avoient été résolues en mesme-tems, & pour le mesme sujet, s'étant exécutées avec tout le succès qu'on en pouvoit esperer, Mascaregnas revint à Safi.

Le Roy de Fez  
en vint à Safi.

Mais ce que les Maures n'avoient osé faire, Mahomet, Roy de Fez, le voulut tenter, & fit un puissant armement pour venir assiéger Safi. Les avis qu'on en donna de tous costez au Gouverneur, l'obligerent d'en écrire au Roy & de luy demander du secours. Emanuel ordonna aussitost à Gonfálve Mendez de Zacota, de partir avec un renfort de troupes, & d'aller à Safi. Il y a grande apparence, que l'arrivée de ce secours dans cette ville, renversa tous les projets de Mahomet, puis qu'il ne fit aucun mouvement.

Troubles à Ma-  
laca, & à quel  
sujet.

Tandis que ces choses se passioient en Barbarie & en Portugal, la ville de Malaca se trouva partagée entre les amis de Nugno Pereira, & ceux d'Antoine Pachéco, qui tous deux étoient sur le point de se disputer les armes à la main, le Gouvernement de cette ville. Pereira disoit qu'il en étoit pourvu du vivant & par le choix de Britto qui s'étoit démis du Gouvernement en sa faveur. Pachéco alléguoit qu'Alfonse Albuquerque avoit rendu une Ordonnance, qui portoit en termes formels, que l'Amiral succéderoit au Gouverneur de la ville, quand ce dernier Officier viendrait à mourir. Il est vray que Ferdinand Andrada étoit Amiral, lors que l'Ordonnance fut publiée, & comme elle n'expliquoit point si le Gouvernement de la ville étoit indépendant de l'Amirauté, ou si l'Amiral de-

voit estre Gouverneur, Pachéco prétendoit, qu'ayant succedé à Andrada dans l'Amirauté, & la possédant quand Britto mourut, il devoit entrer dans les droits d'Andrada, & qu'ainsi Britto n'en avoit pu disposer à son préjudice.

La vivacité avec laquelle ces deux Concurrens dispu-  
toient ce poste, déterminâ Andrada, qui étoit pour lors à  
Malaca, de s'intriguer pour accommoder ce différent; mais  
n'y ayant pu réussir, il mit à la voile & reprit sa route vers  
la Chine. Ce Capitaine partit de Malaca, vers la fin du  
mois de Juin avec neuf bons vaisseaux, & alla mouiller deux  
mois après dans l'Isle de Tamalambua, séparée de la Terre  
Ferme, par un bras de mer, large de six lieues. Le Roy de  
la Chine, qui vouloit assûrer la navigation de ses sujets,  
avoit mis en ce tems-là une flotte en mer pour combattre  
certains Corsaires qui la croisoient. Andrada que l'on prit  
pour tel, esluva le canon des vaisseaux Chinois, sans vouloir  
se défendre, de crainte d'irriter ces peuples par une trop  
grande résistance, & relâcha dans l'Isle de Tama, où il jetta  
l'ancre.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Andrada va  
à la Chine.

Le Général Chinois, surpris de ce que les vaisseaux Por-  
tugais, qui paroïssent bien équipés, avoient souffert si  
tranquillement l'insulte que l'on venoit de leur faire, s'en  
approcha pour les reconnoître. Il jugea par la figure & par  
la manœuvre de ces bâtimens, que c'étoient des peuples  
éloignés & inconnus, que la tempeste avoit apparemment  
poussés sur les costes, & envoya demander par un Tru-  
cheman, au Commandant de la flotte, qui il étoit, & pour-  
quoy il navigeoit dans cette mer.

Andrada luy fit dire par le mesme homme que le Gé-  
neral Chinois luy avoit envoyé, qu'il étoit sujet & soldat  
d'Emanuel Roy de Portugal, qui régnoit seul dans un païs  
situé à l'extrémité de l'Occident. Il ajoûta, qu'encore que  
le Roy son maître fust un Prince très-puissant par l'éten-  
duë de ses Etats, & par les alliances qu'il avoit contractées  
avec tous les Potentats de l'Europe, & avec la plus grande  
partie des autres Princes de la terre, il avoit néanmoins  
désiré d'y joindre l'alliance du Roy de la Chine, dont il

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

avoit entendu parler comme d'un Monarque de haute réputation; mais Andrada ne voulant pas s'exposer à la mer sans une escorte, ni sans des Pilotes qui le conduisissent jusque dans le havre de Quangtung, il fit prier le Général Chinois de luy en envoyer, & ajouta, qu'il attendroit sa réponse pour faire partir l'Ambassadeur du Roy son maître, & pour présenter au Roy de la Chine, les lettres de croyance dont il étoit chargé.

Andrada va à  
Nanhiung.

*Trigaut, & Se-  
mado, dans la  
Relation de la  
Chine.*

*Jarrie.  
Mendoça.*

Il passe à Ta-  
ma.

Le long-tems qui se passa sans qu'Andrada entendist parler de ce Général, luy fit hazarder d'aller dans le port de la ville de Nanhiung, éloignée d'environ trente lieues de Quangtung. Tutam, Gouverneur de cette place, le receut avec de grandes démonstrations d'honneur, & le convia à un régal qui se faisoit dans l'Isle. Andrada s'en excusa sous prétexte de quelque indisposition; mais il pria Tutam de loger Thomas Pereira, Ambassadeur du Roy de Portugal, jusqu'à ce que le Général luy eust fait sçavoir le tems & le lieu, où le Roy de la Chine devoit luy donner audience. Andrada, à qui Tutam accorda de fort bonne grace ce qu'il luy demandoit, remit à la voile, & s'en retourna dans l'Isle de Tama, où il avoit laissé le reste de sa flotte.

Mascaregnas  
part pour dé-  
couvrir les cos-  
tes de la Chine.

Pendant son séjour dans ce havre, où abordoit un grand nombre de Marchands de différentes nations, pour y faire commerce de marchandises rares & précieuses, Andrada, à qui le Roy avoit ordonné de connoître le génie & les mœurs des Chinois & des autres peuples du pais, envoya George Mascaregnas, pour découvrir les costes de ce vaste Empire, tandis que de son côté, il s'appliqueroit à se faire instruire dans les conférences qu'il auroit avec ces différens peuples, des maximes de leur Religion, de leur politique, & de leurs loix.

Après que Mascaregnas eut exécuté sa commission, il vint rejoindre la flotte dans le port de Tama. Comme le tems de la navigation approchoit, Andrada rassembla tous ses vaisseaux, & fit publier à son de trompe dans cette Isle, que devant bientôt remettre à la voile, il avoit voulu en

avertir le public, afin que ceux qui avoient presté de l'argent ou des marchandises aux Portugais, ou qui avoient lieu de se plaindre d'eux, s'adressassent à luy pour leur en faire raison avant qu'il sortist du port de Tama. Les Chinois charmez de ce procédé publioient par tout la probité des Portugais, de laquelle ils disoient n'avoir point encore trouvé d'exemple. Si ceux d'entre les Portugais, qui depuis ce tems-là sont passés à la Chine, en eussent usé avec la mesme politique, la domination d'Emanuel se seroit plus considérablement étendue du costé de l'Orient.

Mais avant que de reprendre le fil de l'Histoire, il me paroist nécessaire de parler ici de la situation de la Chine, de la Religion, & des maximes des peuples, pour en donner une idée qui convienne à mon sujet.

*Chingque*, qui selon la langue du país signifie le Royaume du Milieu, a été le premier nom que les peuples ont donné à la Chine. Ils prétendent qu'il est situé au milieu du globe de la terre, contraires en cela à tous les Géographes, qui la placent à l'extrémité de nostre Continent. Les Chinois ne sont pas les seuls qui ont vécu dans cette opinion. Les Juifs ont dit la mesme chose de la situation de Jérusalem. Les Grecs ont été dans le mesme sentiment touchant celle de Delphes, ainsi que les Maures au sujet de Grenade.

A l'égard de la situation de cet Empire & du doute où il semble qu'on soit aujourd'huy, de sçavoir si la province de Leautung qui en dépend, est effectivement située au-deça, ou au-delà de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, & si cet Empire est plus ou moins éloigné de l'Europe, ce sont des systèmes étrangers à mon sujet. Ainsi je me contenteray de dire, que tout ce vaste país est couronné de montagnes du costé de la Tartarie; que leur contiguité fait une espèce de closture; que les Chinois ont suppléé aux endroits qui étoient ouverts dans les vallées, par cette fameuse muraille qu'ils firent bâtir pour se mettre à l'abri des irruptions des Tartares; que cette muraille est fortifiée de distance en distance par de petites Tours; qu'

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Prudente conduite d'Andrada.

Opinion des Chinois, touchant la situation de leur país.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1516.

Grande mu-  
raille, quand  
commencée,  
& par qui bâ-  
tie.

elle est ouverte par plusieurs arcades pour le cours des ri-  
vières, & par un grand nombre de portes pour le passage  
des troupes, & pour la facilité du commerce, & qu'enfin,  
on s'étonne encore aujourd'hui, comment cet ouvrage sub-  
siste presque tout entier dans son étendue, puisque selon  
les Annales des Chinois, il fut commencé deux cens quinze  
ans avant la naissance de Jesus-Christ, & achevé dans l'es-  
pace de cinq années, sous l'Empire de l'un de leurs Rois,  
nommé *Ching*.

Différence des  
noms de la Chi-  
ne.

Les Auteurs qui ont écrit des volumes entiers, sur les  
noms divers qu'on a donnez à l'Empire de la Chine, sont  
tous de différentes opinions. Les uns disent, que Ptolomée  
en a parlé sous le nom de *Sinarum Regio*; que les Japonois  
le nomment *Tan*, & les Tartares *Han*. Les autres attribuent  
ce nom de la Chine au mot *Sin*, qui est un terme de la lan-  
gue du pais, & enfin les autres estiment, que la Couronne  
passant d'une famille à l'autre, le Prince régnant donne un  
nouveau nom à ses Etats. Quoi-qu'il en soit, les Portugais,  
depuis leur établissement dans les Indes, ne l'ont fait con-  
noître en Europe, que sous le nom de la Chine.

Le P. le Comte  
en ses Mémoi-  
res sur l'Etat  
présent de la  
Chine, Tom. I.  
Lettre 2.

Division de cet  
Empire.

Cet Empire est divisé en quinze grands Gouvernemens,  
dont il y en a six qui s'étendent le long de la mer Orien-  
tale, depuis le Midy jusques au Nord. Les neuf autres sont  
renfermez dans le Continent. Pequin, est le nom de la ville  
capitale de la Chine & le séjour ordinaire de l'Empereur.  
Ce nom luy fut donné pour marquer que c'étoit la Cour  
du Septentrion, & pour la distinguer de Nanquin, qui est  
la Cour du Midy, ainsi nommée autrefois, à cause de la  
résidence que l'Empereur y faisoit.

Pequin & sa si-  
tuation.

Pequin est située dans une plaine abondante, & distante  
seulement de trente lieues de la grande muraille. La pro-  
ximité des Tartares, qui faisoient de fréquentes irruptions  
dans ce pais, obligea l'Empereur d'aller demeurer dans les  
Provinces du Nord. Cette ville est environnée de bonnes  
murailles, & gardée par une garnison composée de cent  
soixante mille hommes. Le Palais Impérial en fait la prin-  
cipale beauté. Il est grand & magnifique; l'or, le marbre, la

porcelaine & la peinture y brillent de toutes parts. Ce Palais est d'une si grande étendue, qu'outre le bâtiment & les Jardins, on y voit une petite ville environnée de murailles & destinée uniquement à loger les Officiers & les Ouvriers suivans la Cour. En un mot, il est par tout également somptueux, l'architecture en est belle, mais peu régulière, & les appartemens sont mal tournez.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

De toutes les femmes qu'à l'Empereur de la Chine, il n'y en a que trois qui ayent le caractère de Reines, & qui soient traitées comme telles, soit par la somptuosité de leurs meubles, soit par le nombre des Dames qui les servent, ou qui les environnent. Les femmes les plus favorisées de cet Empereur ne l'occupent jamais assez pour les introduire dans son Conseil. Elles en sont absolument exclues, & les Chinois en général estiment qu'elles n'ont de sçavoir-faire que pour l'éducation des enfans, & pour les autres vertus ménagères. Ils plaisantent même les Européens sur ce que quelques-uns de leurs Etats tombent en quenouille, & ils disent que l'Europe est le Royaume des femmes.

Nombre des  
Princesses,  
actuellement  
Reines de cet  
Empire.

Nanquin est dans une situation plus heureuse & plus belle, soit par la fertilité de son terroir ou par le nombre des canaux dont elle est arrosée. Cette ville passe non-seulement pour la plus grande de la Chine & de l'Asie, mais aussi de tout l'Univers. Le commerce y attire un nombre infini d'Etrangers, lequel, joint à celui de ses habitans, la rendent une des villes des plus peuplées qui soient au monde. Cependant il y a beaucoup moins de gens, que quand les Empereurs y faisoient leur résidence; mais depuis que ces Princes ont esté obligez de préférer le séjour de Péquin à celui de Nanquin, & que la défense de leur Etat les a contraint d'aller arrêter, par leur présence, les entreprises de leurs voisins & de leurs ennemis, Nanquin est devenu la retraite des Gens de Lettres, des Docteurs, & des Mandarins qui ne sont plus dans les fonctions des charges. On y trouve un grand nombre de Bibliothèques fournies de livres choisis, & les habitans s'expriment mieux & plus noblement, que ceux des autres villes. Enfin, il y a

Nanquin & sa  
situation.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Tour de Por-  
celaine.

un Golfe, auquel la ville communique son nom, c'est celui que les Portugais appellent, *Enseada de Nanquin.*

On voit près de cette ville la fameuse Tour de porcelaine, qui passe pour une des plus grandes merveilles de cet Empire. On dit que les Tartares l'ont bastie il y a plus de sept cens ans, qu'elle est haute de quatre-vingt-dix coudées, qu'il y a neuf étages voûtez, & qu'on y monte par cent quatre-vingt-quatre degrés. La température du climat n'est pas égale dans cet Empire. Ceux qui habitent la partie la plus Septentrionale y esliuent un rude & rigoureux froid, causé par les neiges, dont les montagnes sont couvertes. Cependant l'air y est tres-bon & fort sérain, on en juge par la longue vie de ces peuples; mais les tremblemens de terre y sont frequens, & mesme si terribles qu'ils renversent quelquefois des villes entières. La terre produit deux ou trois fois l'année une grande abondance de fruits, on n'y recueille pas néanmoins d'olives n'y d'amandes, ce qui oblige les Chinois de tirer leur huile du *Sésame*, que les Portugais nomment *Gerselin*. On y trouve des mines d'or, de sucre, & de sel; & la quantité d'épiceries qui viennent de la Chine ne contribué pas moins à la richesse de ses habitans, que les pâturages & les rivières à la beauté de ce país.

Religion des  
Chinois.

Quant à la Religion des Chinois, j'avouë de bonne foy que je n'en suis pas assez instruit pour toucher cette matière. La plupart des Auteurs Modernes écrivent si différemment des Anciens, & mesme ces premiers s'accordent si peu entr'eux sur ce fait, que ce qu'on lit aujourd'huy, est entièrement opposé à ce qu'on a leu autrefois. Comme il ne m'appartient pas de déterminer le Lecteur sur le parti qu'il doit prendre, je diray seulement que Massée, en parlant du trajet de S. Thomas dans la Chine, raconte qu'il y a apparence que cet Apôstre y a porté la Religion Chrétienne & les lumières de l'Evangile. Que n'auroit-on point dû attendre du zèle & de la ferveur de S. François Xavier, s'il ne fust mort dans le tems qu'il étoit sur le point d'entrer dans ce país, pour instruire les peuples par ses Missions Evangeliques.

*Histoire des  
Indes. Livre 8.  
chapitre 5.*

Saint François  
Xavier, devoit  
passer dans la  
Chine quand  
il mourut.

geliques. Les successeurs & les disciples de ce nouvel Apôtre, ont si heureusement secondé ses intentions par leurs prédications, & par leurs travaux, que suivant les dernières relations, on compte à présent plus de cent mille Chrétiens dans la Chine. Elles nous apprennent qu'on a rétabli la Religion Chrétienne dans ce grand Empire, où la superstition l'avoit renversée, & que l'Empereur de la Chine a approuvé par son nouvel Edit du 20. de Mars 1692. la loy du Christianisme.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

*Mémoires de la  
Chine, tom. 2.  
lettre 13.  
Histoire de  
l'Edit de l'Em-  
pereur de la  
Chine.*

A l'égard du Gouvernement, il est Monarchique, & l'on ne reconnoît qu'un Roy, que les Chinois surnomment Fils du Ciel, & Seigneur de l'Univers. Parmi les Princes qui régnerent dans le monde, il n'y en a point à qui l'on rende de si grands honneurs qu'à ce Monarque. Ce Prince dispose des charges de l'Empire, & en gratifie ceux en qui il reconnoît plus de probité & plus de mérite. S'il arrive que son choix ne réponde pas à l'estime qu'il en aura faite, il les dépose avec autant de honte, que leur promotion aux charges, auroit dû leur faire d'honneur & de plaisir.

Au reste, on a connu à la Chine, l'art & le secret de l'imprimerie, avant qu'il fût passé en Europe; mais si les Chinois en ont eu l'usage avant nous, il est constant qu'on a tellement perfectionné cet Art en Europe, soit par l'invention & par la beauté des caractères détachez les uns des autres, soit par la facilité d'imprimer, que les Européens l'emportent sur ces Asiaticques.

Les Sciences n'y sont pas moins bien professées que les Arts. Les Chinois sont assez habiles Médecins; on dit même, qu'un de leurs Empereurs nommé *Hoamti*, composa il y a plus de quatre mille ans, un traité de la connoissance du poulx. Ils ne sont pas si bons Géometres qu'ils pensent, & ils s'en piquent mal à propos, mais en recompense, ils peuvent passer pour grands Astronomes. Enfin, la morale de Confucius, qu'ils regardent comme leur Socrate, est en grande estime parmi eux; ses maximes sont comme une espèce de degrez nécessaires à ceux qui peuvent aspirer au Gouvernement.

*Mémoires de la  
Chine, tom. 1.  
lettre 8.*

Confucius estimé pour sa morale.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Prudente con-  
duite de Ferdi-  
nand Andra-  
da, en ce pais.

Il vient rendre  
compte de son  
voyage à Ema-  
nuel.

Mauvaise con-  
duite de Simon  
Andrada.

Il court risque  
de la vie.

Le Roy de la  
Chine éloigne  
l'Ambassadeur  
d'Emanuel.

Bien que les Chinois soient pleins de politesse & d'humanité, sur tout envers ceux avec lesquels ils prévoient qu'il y a quelque commerce à faire, néanmoins, ils exercèrent en plusieurs occasions la patience d'Andrada; mais ce Capitaine plus entendu qu'eux dans les manières du monde, les gagna par sa complaisance & par ses honnestetez, & les mit entièrement dans les interets de sa Nation.

Lors qu'Andrada se fut pleinement instruit des maximes de la Religion, & de la politique des Chinois, il retourna en Portugal, pour en informer le Roy, suivant les ordres qu'il en avoit receus à son départ de Lisbonne. Simon Andrada, qui alla dans ce pais après le retour de Ferdinand son frere, loin de le seconder dans toutes les avances d'amitié qu'il avoit faites à ces peuples, demanda quelques places au Roy de la Chine, pour servir d'azile aux Portugais. Il voulut les faire fortifier; il se donna un air de Souverain, au lieu d'en prendre un d'ami & d'allié; il entreprit de faire par force, ce qu'il ne pouvoit exécuter que par amitié; il leur parla d'un ton absolu & fier, croyant leur inspirer de la crainte; il insulta les femmes & les filles, qui luy plaisoient davantage; il ajoûta le brigandage à la débaucherie; il prit & s'appropriâ ce qui luy convenoit le mieux.

Les Chinois ne purent s'accommoder long-tems de ces manières outrageantes & hautaines, ils s'attrouperent & tomberent en si grand nombre sur les Portugais, qu'ils en tuèrent la plus grande partie. Ils prirent les autres & les mirent aux fers, & si Andrada ne se fust sauvé, il n'auroit pas eu une destinée plus heureuse que la plupart de ses soldats.

Le Roy de la Chine, que l'on avertit de tous ces desordres, ordonna aussitôt, que Thomas Pereira, qui étoit à la Cour, avec caractère d'Ambassadeur d'Emanuel, se retirast dans la ville de Quangung. Les habitans de cette ville, informez du nouveau procédé des Portugais à l'égard de leurs compatriotes, se vangerent sur la personne de cet Ambassadeur, des violences que le Général Portugais avoit au-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 507*

torifcées. Ils regarderent Pereira comme un espion, & le jetterent dans une basse-fosse, où il finit misérablement ses jours. Enfin, il est certain, que l'imprudence d'Andrada coûta beaucoup aux Portugais, tant par le nombre des gens qu'ils perdirent, que par la dépense de cette navigation, & que cette conduite ruina entièrement l'espérance qu'on avoit eüe de s'unir avec les Chinois, par un traité, & de faire commerce dans leur país.

ANS DE  
J. CHRISTI  
1517.

Ce Ministre  
meurt en pri-  
son.

Les affaires du Roy dans les Indes n'autoient pas tourné plus heureusement que celles d'Asie, si le Vice-Roy n'eust promptement envoyé Jean Silveira, vers le Roy des Isles Maldives situées dans la mer des Indes en Asie, & vers celui de Bengala, pour négocier un nouvel accommodement avec ces Princes, que depuis la mort d'Albuquerque, les mauvaises manieres de quelques Capitaines avoient entièrement détachés des interets d'Emanuel. Silveira ayant réussi dans cette négociation avec le Maldivan retourna à Cochin, d'où apres s'estre radoubé & rafraîchi, il passa dans le Royaume de Bengala, que le Gange arrose, & traverse avant que de se perdre dans la mer des Indes, par deux embouchures distantes l'une de l'autre d'environ cent cinquante lieues.

Le Vice-Roy  
envoie Silveira  
en différens  
Royaumes des  
Indes.

Le succès de la négociation de Silveira à Bengala, ne fut pas si agréable que celui des Maldives, puis que ce Capitaine fut obligé, après avoir été exposé à la colère de ce Prince, & aux trahisons de ses Officiers, de se retirer dans l'Isle de Ceilan, avec le peu de gens qui luy restoient, & qui étoient échapez au ressentiment des Bengalans. Pour comble de disgraces, un de ses Officiers déserta, & luy débauchâ plusieurs soldats.

Désertion d'un  
Officier de  
Silveira.

Vers le mesme tems, Antoine Saldagna, qui croisoit la mer d'Arabie, revint aux Indes sans avoir fait d'autres exploits mémorables, que d'amener quelque butin qui n'étoit pas assez considérable pour le dédommager des frais de sa navigation. Emanuel Lacerda réussit mieux dans son voyage à Diu, par le renouvellement de l'alliance qu'il fit avec Jaz, Gouverneur de cette ville.

Retour de Sal-  
dagna.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Alexis de Menezés, qui étoit toujours à Malaca, receut dans ce tems-là des ordres de la Cour, de disposer du gouvernement de la Citadelle en faveur de Lopez de Costa, de donner l'Amirauté à Edoüard Mello, & de rendre la liberté à Antoine Pachéco, qui avoit été mis en arrest par les brigues de Pereira.

Haine secrète  
du Roy de Ban-  
tam envers les  
Portugais.

Cependant, Mahomet, Roy de Bantam, qui nourrissoit toujours dans son cœur une haine implacable contre les Portugais, renforça la garnison d'un Fort bâti sur le bord de la rivière de Muar. Il y envoya de l'artillerie pour les incommoder lors qu'ils voudroient faire défilér des troupes par terre, ou que leurs vaisseaux feroient quelque trajet de mer. Menezés pour le prévenir, détacha six cens hommes tant Portugais que Malacans, & un grand nombre de Volontaires commandez par le Capitaine Alphonse pour aller attaquer ce Fort & pour le détruire. Comme cette expédition ne se pouvoit faire qu'à la faveur de la marée, sans laquelle il étoit impossible de naviger dans le canal de la rivière, Alphonse canonna toujours les ennemis en attendant le reflux. Mahomet, jugeant du dessein des Portugais par la conduite qu'il leur vit garder, ne voulut pas s'exposer à estre attaqué dans son Fort, & fit proposer un accommodement à Menezés. Ce Capitaine, à qui les munitions de bouche commençoient à manquer, écouta la proposition que Mahomet luy avoit envoyé faire, & consentit à la paix.

Perfidie du  
Bantamois.

Cette paix, qui ne fut qu'une paix plâtrée, servit d'occasion à Mahomet pour conduire avec plus de facilité le dessein qu'il avoit toujours eu d'insulter la Citadelle de Malaca, mais pour le couvrir davantage, ce Prince faisoit presens sur presens à Menezés. Il se montroit pour le plus fidelle allié des Portugais, & par ces fausses démonstrations d'amitié, il ne cherchoit qu'à les amuser jusqu'à ce que sa flotte & ses troupes, qui défiloit du costé de la terre, fussent arrivées dans une Ile peu éloignée de Malaca. Les ennemis y étant entrez pendant la nuit, se rendirent maîtres de quelques vaisseaux Portugais qui étoient à la rade. Ils en tuèrent tout l'équipage, & mirent le feu aux navires,

dans lesquels ils ne purent entrer. Menezés éveillé par le bruit des armes, & par les cris des soldats, courut au lieu où le feu paroissoit le plus grand, & après un combat fort opiniâtre de part & d'autre, il dispersa les ennemis & les contraignit à se retirer.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Tandis que Menezés étoit aux prises sur mer, les troupes de Mahomet, grossies par quelques Malacans qu'il avoit engagez dans la trahison, attaquèrent Malaca du côté de la terre. Ce fut un combat plus chaud que le précédent, parce qu'il étoit plus important de sauver cette ville, que de garantir la Citadelle. Quoy que Mahomet eust envoyé du renfort & des éléfans, ceux qu'il vouloit soutenir, étant affoiblis & fatiguez par la durée de cette action, ne se trouverent plus en état de combattre, & se retirèrent.

Les troupes attaquent Malaca.

Toutefois, ce Prince ne se rebuta point du dessein qu'il avoit formé, d'emporter Malaca. Le grand nombre de gens qui luy restoit encore, & les intelligences secretes qu'il se flattoit d'avoir dans la Ville & dans la Citadelle, contribuoient beaucoup à l'entretenir dans cette espérance. D'ailleurs, il sçavoit qu'il n'y avoit pas assez de vivres pour fournir à la subsistance de la garnison, & des troupes qu'on y avoit jettées, il renouvela ses attaques, & les continua pendant sept jours. Il est vray que ce défaut de munitions de bouche embarrassoit davantage Menezés, que les ennemis qu'il avoit en teste; mais il n'y pouvoit remédier qu'en obligeant les assiégeans à faire une diversion, à la faveur de laquelle, les assiégés pussent faire entrer quelque convoi dans la ville.

On y manque de munitions.

Ce que Menezés projettoit de faire par la voye des armes, le hazard en fit naître l'occasion en la personne d'un Gentilhomme de l'Isle de Java, qui alloit à Malaca avec sa femme pour y faire leur résidence. Les Bantamois, qui avoient pris la barque où étoit ce Javan, le menerent à Mahomet. Ce Prince le trouva fort à son gré, & luy promit de le mettre en liberté s'il vouloit rester dans ses Etats; mais pour l'y engager encore plus fortement, il luy donna



ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

un employ dans son armée navale. Ce Gentilhomme trouva ce parti si avantageux qu'il l'accepta, & après avoir établi sa femme dans la ville de Bantam, il prit possession du commandement que Mahomet luy donna sur ses vaisseaux.

Les Portugais, qui connoissoient le courage & le mérite de ce nouvel Officier, furent bien fâchez de le sçavoir au nombre de leurs ennemis ; mais ce chagrin ne fut pas de longue durée. Ce Gentilhomme Javan, s'étant apperceu que Mahomet étoit devenu amoureux de sa femme, ne soutint cette infidélité qu'avec une grande inquiétude. Plein de son ressentiment, qu'il n'osoit porter jusqu'à une teste couronnée, il quitta le service du Bantamois, abandonna sa femme, se rangea du costé des Portugais, & passa à Malaca. Menezés le receut avec une joye extrême dans la Citadelle de cette ville, & comme ce Javan sçavoit le fort & le foible des postes de l'armée de Mahomet, & que d'ailleurs, on y ignoroit qu'il fust passé dans celle des Portugais, Menezés luy proposa de faire une sortie, & de le mettre à la teste d'un détachement considérable de Portugais & de Malacans, pour aller surprendre les Bantamois.

Aveugle confiance de Menezés à un Inconnu.

Les Officiers Portugais, étonnez de la confiance aveugle que Menezés avoit en ce nouveau venu, luy représentèrent le risque où il exposoit les troupes qui composoient ce détachement, s'il les abandonnoit à la conduite d'un Inconnu, qui pouvoit sous pretexte d'estre mécontent de Mahomet, les sacrifier à leurs ennemis. Menezés goûta cette judicieuse & prudente remontrance, & réduisit le détachement en question à six vingts hommes, dont les uns allèrent par terre & les autres par mer, jusqu'à leur rendez-vous. Il est vray que Menezés fit filer d'autres troupes à l'insceu de ce Javan, pour observer sa conduite sur ce qu'il feroit entreprendre aux gens dont on luy avoit confié le commandement, & pour le seconder, en cas qu'il ne pût réussir dans une si téméraire entreprise ; mais cette prévoyance fut inutile. Le Javan qui sçavoit le mor de tous les corps de garde des ennemis, & de qui la personne & la voix leur étoient connues, fit ce qu'il avoit promis. Il se

Cet Inconnu tient sa parole, & chasse les Bantamois.

rendit maître des postes les plus avancez ; il fit égorger les sentinelles, & entra dans leurs retranchemens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Les Assiégeans surpris & trompez coururent aux armes, se mirent en défense, & le firent avec une extrême vigueur; mais trop tard pour espérer que ce fust avec succès. Les Portugais s'étoient déjà emparez de tous leurs postes, & la résistance que faisoient les ennemis ne pouvoit contribuer tout au plus qu'à faciliter la retraite de leurs troupes. Quand les assiégez se virent maîtres du camp des assiégeans, ils emmenerent dans leur ville beaucoup de prisonniers & de bagage, & y conduisirent soixante & dix pièces de canon. Cet avantage ne pouvoit guere estre plus considérable ; mais la joye qu'on en eut, fut traversée par la mort de ce Gentilhomme Javan, qui fut tué d'un coup de canon.

Mort de cet  
Incoanu.

Après la retraite des ennemis, il y eut une espèce de cessation d'armes, pendant laquelle le Gouverneur de Malaca se disposa à faire voile en l'Indoustan. Il ordonna en mesme-tems à Tristan de Menezés son cousin d'aller reconnoître les Isles Moluques. A peine les ennemis eurent-ils appris le départ de ce Gouverneur, qu'ils se rallierent, & qu'ils vinrent assiéger la Citadelle de Malaca. Ils la battirent sans discontinuation l'espace de dix-sept jours, & mirent le feu à quelques vaisseaux qui étoient à l'ancre, pour engager les assiégez, à le venir éteindre, & par-là affoiblir la garnison qui défendoit cette place.

Voyage du  
Gouverneur  
de Malaca,  
en Indoustan.

Il est vray que la chose succéda en partie, comme les assiégeans se l'étoient promis. Les assiégez furent obligez de faire un détachement pour remédier à cet incendie ; mais quelque diligence qu'ils y apportassent, ils ne purent empêcher que deux galères ne coulassent à fond, ni que le vaisseau de Gabriel Gagua, ne se perdît entièrement avec tout son équipage. Enfin, le feu ayant été éteint par le prompt secours qu'on y apporta, une partie de la garnison de la Citadelle, & la plûpart des soldats Malacans, commandez par leur Xabandare, ou Grand Prevost, firent une sortie sur les assiégeans ; ils les chargerent & les for-

Les ennemis  
mettent le feu  
aux vaisseaux  
Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1517.

Ils levent le siège de la Citadelle de Malacca.

1518.

Lopez de Sequeria, succéda à Soarez, dans la Vice-Royauté des Indes.

Un vaisseau de la flotte, court risque de périr.

Le Vice-Roy aborde à Ceilan.

Le Roy de Ceilan devient tributaire d'Emmanuel.

cerent d'abandonner leurs travaux, & de lever le siège. Le nombre des morts & celuy des prisonniers fut grand de la part des Bantamois. On trouva parmi les derniers, le fils d'un Seigneur Siamois, qui pour sa rançon envoya un vaisseau chargé de rafraîchissemens & de vivres.

Comme la Vice-Royauté des Indes est triennale, le Roy nomma au commencement de cette année, Jacques Lopez de Sequeria, pour succéder à Soarez dans cet employ. Ce nouveau Vice-Roy partit de Lisbonne avec neuf bons vaisseaux de guerre pour renforcer la flotte de Soarez, laquelle avoit besoin de ce secours, car elle avoit essuyé de grandes tempestes & livré plusieurs combats.

Le bâtiment que commandoit Jean Lima, l'un des Capitaines de Sequeria, courut risque de périr par une aventure fort singulière, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Un monstrueux poisson, que les Africains nomment *Acus*, dont le muse est dur & pointu, donna contre le flanc de ce navire, l'ouvrit & pensa le faire couler à fond. Le Pilote crut d'abord avoir trouvé le roc; mais quand il sentit les secousses que ce poisson donnoit à son bâtiment pour se dégager, & qu'il faisoit eau, il relâcha d'abord à Cochin, pour y visiter & pour radoubier son vaisseau, dans le flanc duquel on trouva le museau de ce poisson, qui y étoit demeuré. Sequeria l'envoya en Portugal, comme une chose extraordinaire, & fort rare.

Lors que Sequeria arriva dans le port de Goa, Soarez faisoit construire une Citadelle dans l'Isle de Ceilan, sur la permission qu'Arvan, Roy de ce pais, luy en avoit d'abord accordée; mais les Sarazins de Ceilan, ennemis capitaux des Portugais, avoient prévenu ce Prince & l'avoient porté à leur déclarer la guerre. La suite en fut néanmoins plus heureuse pour les Portugais, que pour leurs ennemis, puis qu'ils les battirent dans toutes les occasions qui se présentèrent, & qu'ils réduisirent ce Roy Insulaire à leur demander la paix, & à se reconnoître pour tributaire d'Emmanuel. La paix étant conclue à cette condition, & que le Roy le prendroit sous sa protection, on continua de bâtir la

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 513*

la Citadelle. Quand elle fut achevée, le Vice-Roy en donna le Gouvernement à Jean Silveira, & gratifia en mesme-tems Antoine Miranda, du commandement des vaisseaux.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Soarez, après avoir terminé ces nouveaux différens par un renouvellement de paix, alla à Cochin. Il y trouva Sequeria, entre les mains de qui il déposa l'autorité que luy donnoit le caractère de Vice-Roy; il l'instruisit des affaires les plus pressantes pour la gloire & pour les interets d'Emanuel, & s'en retourna en Portugal.

Retour de Soarez en Portugal.

Lors que Sequeria eut pris possession de sa Charge, il envoya Cristofle de Souza, à Dabul, pour dissiper les restes d'une revolte qui s'y étoit faite contre le service du Roy, & pour punir les séditieux. Alphonse de Menezés eut ordre de passer dans le Royaume de Batticala, pour mettre à la raison le Roy de ce pais, qui refusoit de satisfaire à ses obligations, & de payer à Emanuel, le tribut auquel il s'étoit soumis, & enfin, Jean Gomeze, qui alloit dans les Isles Maldives pour faire bâtir une Citadelle, fut tué par les Sarrazins de Cambaja.

Le nouveau Vice-Roy donne ses ordres à de différens Capitaines.

Le Vice-Roy, en retournant à Goa, visita les Citadelles de Calécut & de Cananor, pour s'assurer par luy-mesme de l'état des garnisons, & des places. Incontinent après son arrivée à Goa, il ordonna à Antoine Saldagna, qui avoit des vaisseaux de reserve, d'aller ranger les costes d'Arabie & d'Etiopie, & de donner la chasse à tous les bâtimens Sarrazins ou Mahometans, qui feroient sa route. Antoine Corréa partit vers le mesme tems, avec caractère d'Ambassadeur auprès du Roy de Pégu, pour négotier un traité d'alliance & de paix avec ce Prince. Garlie de Sala, eut ordre d'aller relever Alphonse Lopez de Costa, qui commandoit dans la Citadelle de Malaca, & qui depuis long-tems souhaitoit de venir à Goa, où il espéroit de rétablir sa santé; mais la fatigue du voyage augmenta son mal, & il n'eut pas assez de forces pour arriver à Goa. Ainsi il fut contraint de séjourner à Cochin, où il mourut.

Il va à Goa.

Corréa est nommé Ambassadeur vers le Roy de Pégu.

Mort de Costa.

Si les affaires du Roy eurent un heureux succès dans les Indes, elles souffrirent de grandes traverses en Barbarie, à

Affaires d'Afrique.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

cause des prétendus mauvais traitemens qu'on assuroit, que les Portugais faisoient aux habitans de Farobe, & de Benamare, & aux autres peuples des environs d'Arzile. Abrahem, fils d'un Capitaine Maure, nommé Barraxa, qui par générosité voulut entreprendre de les vanger, fit soudainement quelques levées de gens de guerre, & les cantonna dans les villages circonvoisins de Tanger, & d'Arzile.

Aroaz, fameux  
partisan enne-  
mi.

Aroaz, l'un des principaux Officiers d'Abrahem, eut ordre de battre la campagne, & d'observer la contenance des Portugais. Jean Courtigno, qui connoissoit Aroaz pour un habile Partisan, n'envoyoit jamais ses gens sans une bonne escorte, & pour ne les point exposer mal à propos, il avoit ordonné qu'on les mist en embuscade. La grande facilité qu'Aroaz trouva dans les passages, luy fit soupçonner que les ennemis s'étoient postez dans quelques défilés, ce qui l'obligea d'en donner avis, & de faire faire alte à ses troupes.

Comme les Portugais voyoient de leur poste, ce qui se passoit dans le parti ennemi, ils se persuaderent que les Maures déliberoient s'ils avanceroient, ou non, & détachèrent Ferdinand de Callaix pour les aller charger. Les Maures essuyèrent ce premier feu, & reculèrent, mais sans rompre leurs rangs, pour attirer insensiblement les Portugais dans l'endroit où le gros de leurs troupes étoit posté. Pour lors les Portugais s'abandonnerent à leur courage, & au désir de se signaler, ils ne garderent plus aucunes mesures & avancerent sur les ennemis, à mesure qu'ils les faisoient reculer. Quand les Maures furent près du lieu où ils avoient dressé l'embuscade, leurs gens en sortirent brusquement, & l'on peut dire, que sans un effort que firent les Portugais, les ennemis les auroient enveloppez, & que la victoire des Maures auroit été beaucoup plus complète.

Alvarez No-  
rogna, a le  
Gouvernement  
d'Azamor.

Vers le même tems que cette affaire arriva, Pierre de Souza, Gouverneur d'Azamor, reçut ordre de se disposer à retourner en Portugal, & de céder ce poste à Alvarez Norogna, que le Roy avoit nommé à ce Gouvernement. A peine ce nouveau Commandant en eut-il pris possession,

qu'il confirma les traitez de paix & d'alliance que l'on avoit faits avec plusieurs Seigneurs des environs ; il fit punir exemplairement ceux qui s'étoient revoltez ; il alla fourrager le pais de Benemez, passa au fil de l'épée ceux qui refuserent d'obéir, fit deux cens cinquante prisonniers, & emmena beaucoup de butin.

Comme Emanuel étoit persuadé qu'il ne pouvoit rien ajouter aux conquestes qu'il avoit faites, & à la gloire qu'il s'étoit acquise depuis vint-trois années qu'il étoit sur le trône, il projecta de ceder sa Couronne au Prince Jean son fils, & de se retirer en Algarve. Dans cette veüe, le Roy ne se reservoit seulement que de certains revenus, pour fournir aux frais de la guerre, qu'il avoit dessein de continuer en Afrique, pour l'intérêt & pour l'honneur de la Religion.

Quoy que le Roy n'eust point dit son secret à personne, toutefois, ceux qui l'approchoient le plus familièrement avoient souvent remarqué en luy, que la peine de commander, & la nécessité d'obliger ses sujets à obéir, luy donnoient du dégoust pour la Royauté. Comme on le connoissoit pour un Prince capable de la résolution de secouer le poids de sa Couronne, avant que la mort l'eust fait tomber de dessus sa teste, les principaux de la Cour s'attendoient de jour à autre, à quelque événement extraordinaire sur ce fait. Ils en étoient dans ces termes, quand ce Monarque s'en ouvrit à ceux en qui il se confioit le plus, & sur la sagesse desquels il sembloit compter davantage. Quelques-uns de ses Confidens, allarmez par la seule veüe de l'éloignement du Roy, luy firent des remontrances, qui touloient en partie, sur la jeunesse du Prince son successeur, & sur l'affliction dans laquelle il jetteroit tout le Royaume, en prévenant par une abdication volontaire, le malheur de ne l'avoir plus pour Maître.

Emanuel, que ce peu de mots commença à rassurer, leur répondit, qu'il réfléchiroit sur ce qu'ils luy représentoient, & leur recommanda qu'ils en fissent de mesme sur le dessein qu'il leur avoit communiqué. Cependant on sceut à la Cour, ce qui ne s'étoit passé que dans le cabinet, sans

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Emanuel médite une abdication.

On en soupçonne ce Prince.

Remontrance de ceux à qui il en parle.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

---

qu'on pût soupçonner aucun des Conseillers, d'avoir révélé ce secret, à moins que leur trop grande circonspection n'eût donné lieu de le deviner. Il est vrai, que les Portugais qui sont sujets à raisonner, & même à raisonner juste sur les évènements extraordinaires & nouveaux, cherchent la cause de celui qui partageoit les esprits. Comme ils s'aperceurent que la Cour de D. Jean se grossissoit tous les jours, ils conclurent que ce ne pouvoit estre qu'en veüe de plaire à l'héritier présomptif de la Couronne. D'ailleurs, ce que le Roy avoit laissé échapper quelquefois sur les chagrins du Gouvernement, avoit été remarqué par quelques-uns de ses Courtisans, & dès-lors il courut un bruit sourd, mais général, que le jeune Prince pourroit bien monter sur le trône du vivant, & du consentement d'Emanuel.

Quelques Courtisans donnent des conseils au jeune Prince.

Sur ces conjectures, ou qu'Emanuel ne vivroit plus guère, ou qu'il ne régneroit pas long-tems, chacun tourna insensiblement ses soins du côté de D. Jean. Ceux qui en étoient les mieux receus & les plus écoutés, commencèrent à luy insinuer des maximes toutes différentes de celles du Roy son pere. La plupart des grands Seigneurs, qui de tout tems avoient été jaloux de la familiarité avec laquelle Emanuel vivoit avec les peuples, le blâmoient de se communiquer trop aisément. Ils disoient que pour entretenir les sujets dans une aveugle & respectueuse dépendance, il falloit qu'un Roy fust plus réservé avec eux ; qu'il ne se laissât voir que rarement, & qu'il ne leur parlât que dans des occasions importantes. Ils condamnoient encore les libéralitez du Roy ; ils traitoient de profusion les récompenses qu'il avoit faites à ceux dont il étoit content ; ils ajoutoient, que la manière de donner étoit plus loüable dans un Prince, que le prix même de la chose qu'il donnoit. Enfin, il sembloit que les Courtisans se rendoient ingénieux à se faire un Roy à leur mode, par les différens avis qu'ils tâchoient de couler insensiblement dans l'esprit, & dans le cœur de D. Jean.

La jeunesse de ce Prince le rendoit plus susceptible des bonnes ou des mauvaises impressions qu'on pouvoit luy don-

ner, que s'il eust eu une plus longue expérience, ou qu'il eust été dans un âge plus avancé. Il paroissoit si pénétré & si plein des avis qu'il avoit receus, qu'il refusoit ses applaudissemens à ce que le Roy faisoit dans les occasions les plus indifférentes, & mesme il condamnoit sa conduite dans les affaires de conséquence. Il se proposoit déjà d'en avoir une toute différente quand il seroit sur le trône; il ne vouloit point, disoit-il, estre l'esclave de sa dignité; il projettoit de régner avec cet air de magnificence si inséparable du caractère de Souverain, & avec tous les agrémens que la Royauté offre, & qu'elle procure à tous momens à un jeune Prince.

Emanuel, qui de son costé s'apperceut que les grands Seigneurs cherchoient à plaire à D. Jean, connu bientoit que la flatterie & les mauvais conseils avoient altéré ses bonnes inclinations. Un si grand changement dans la conduite du Prince, en apporta un considérable dans la résolution que le Roy avoit prise. Loin d'abdiquer la Couronne, il s'occupa plus que jamais du desir de régner, & des moyens de régner long-tems. Il songea à prendre une nouvelle alliance avec Charles V. Roy de Castille, & fit demander la Princesse Léonore sa sœur, pour luy, quoi-qu'il eust envoyé en Allemagne, Pierre de Govea avec caractère d'Ambassadeur Extraordinaire auprès de l'Empereur Maximilien, pour négocier l'alliance de la mesme Princesse, avec le Prince D. Jean, son fils.

Charles, surpris de cette nouvelle proposition, & du changement qu'il vit dans la conduite d'Emanuel, auroit mieux aimé donner sa sœur au Prince D. Jean, qui étoit l'héritier de la Couronne, & d'un âge plus sortable à celui de Léonore, que de la marier avec le Roy de Portugal, qui étoit beaucoup plus vieux qu'elle, & de qui elle ne pouvoit avoir que des cadets, au lieu que si elle épousoit D. Jean, les enfans qu'elle en auroit, seroient les héritiers présomptifs de la Couronne.

Mais Charles, toujours occupé de sa politique, & d'ailleurs, prévoyant que le Roy de Portugal luy seroit d'un

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Projet de D.  
Jean.

Le Roy change de résolution.

Il prend pour luy, la femme qu'il avoit destinée à son fils.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

L'Empereur y  
consent, mais  
par politique.

Le Roy luy  
prette de l'ar-  
gent.

grand secours dans le dessein qu'il avoit formé de briguer l'Empire, passa par dessus les bienfaisances ordinaires, & obligea sa sœur de consentir à ce mariage. Aussitôt que cette affaire fut conclüe, Charles emprunta d'Emanuel, une somme de deux cens mille écus, qu'il répandit entre les Electeurs, & par ce moyen, il les mit entièrement dans ses interets, & s'assëura de leurs suffrages.

Cependant, on parla à la Cour de cent différentes manières, du mariage du Roy avec Léonore. Ceux qui entroient dans le chagrin qu'en devoit avoir D. Jean, à qui leur fortune, & peut-estre leur inclination, commençoit à les attacher, blâmerent ouvertement la conduite d'Emanuel, & regarderent ce procedé, comme indigne d'un pere à l'égard d'un fils, & comme une véritable violence à l'égard de cette Princessë. Les uns plus zëlez pour le bien général de l'Etat, le plaignoient, tant par l'extrême dépense où ce mariage alloit engager le Roy, que par le nombre des enfans malles qu'il avoit, & par ceux qu'il pouvoit encore avoir. Les autres enfin, ne doutoient pas, que l'amour qu'Emanuel avoit conçu pour Léonore, qui étoit trop accomplie pour n'en pas donner, ne luy fist négliger ses conquêtes des Indes, & le soin de sa réputation.

Si ceux qui s'épuisoient en raisonnemens sur cette alliance, eussent pénétré les sujers qui portoient le Roy à la pratiquer, ils en auroient parlé en des termes plus convenables à la situation des affaires. Loin d'estre occupez de leurs propres interets, ou de vouloir prévenir des malheurs incertains & éloignez; ils auroient réfléchi plus scrupuleusement sur ceux dont le Royaume étoit menacé. Enfin ils auroient approuvé la conduite du Roy, qui dans le fonds ne s'étoit déterminé à ce nouveau mariage que pour maintenir son autorité presque chancelante, pour couper cours aux brigues de la plupart de ses Courtisans qui s'étoient déjà rendus maîtres de l'esprit du jeune Prince, & que pour le mettre hors d'état de suivre des conseils pernicieux, qui tost ou tard causeroient la ruine du Royaume. Ainsi Emanuel fit si peu d'attention à tous ces dis-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 519*

cours, qu'il envoya Alvarés de Costa, son grand Chambellan, en qualité d'Ambassadeur auprès de Charles, pour le complimenter à son retour de Flandres en Espagne, & pour passer le traité de mariage avec la Princesse, selon les pouvoirs que le Roy lui en avoit donnez.

La Cour d'Espagne étoit alors à Saragosse, quand l'Ambassadeur du Roy arriva. Dès que ce Ministre eut communiqué ses pouvoirs, on dépêcha un courier en Cour de Rome, pour avoir dispense du Pape, à cause de l'alliance entre Emanuel & Léonore.

En attendant cette dispense, le Roy jugea à propos d'assembler son Conseil, & d'y faire venir le Prince son fils, & tous les Grands du Royaume. Il leur communiqua les justes raisons qui l'avoient déterminé à un troisième mariage, & à donner une Reine au Portugal, & répondre aux Manifestes qu'on avoit faits à ce sujet. Chacun parut content, du moins en apparence, des motifs que le Roy avoit pour se remarier, & dès-lors, on se disposa à recevoir la nouvelle Reine, & à lui rendre des hommages.

La dispense étant arrivée, on fit la cérémonie des fiançailles dans la ville de Saragosse. Comme la Princesse en devoit partir bientôt après, pour se rendre en Portugal, Charles nomma les Seigneurs qui devoient l'accompagner. Le Duc d'Albe, le Prince de Ville-Franche, le grand Commandeur de Castille, le Comte de Montaigne, l'Evesque de Cordoue, & le Gouverneur de Tréjo, place située dans la vieille Castille, sans compter plusieurs autres Seigneurs, conduisirent la Reine jusque sur les terres de Portugal.

Emanuel nomma de sa part l'Archevesque de Lisbonne, l'Evesque de Porto, le Comte de Villeneuve de Portimane en Algarve, & le Comte de Tentugal, pour aller au devant de cette Princesse. Le Roy, que la plus brillante noblesse du Royaume suivit dans ce voyage, se rendit dans la ville de Crato, qui appartenoit alors aux Chevaliers de Rhodes, & y attendit la Reine.

Tandis qu'on dispoit toutes choses pour la célébration de ce mariage, la ville de Lisbonne fut frappée de la peste,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Il assembla son  
Conseil, & dé-  
clare son des-  
sein.

Charles nom-  
me les Sei-  
gneurs qui doi-  
vent accompa-  
gner la Reine.

Emanuel en  
nomme aussi  
pour aller au  
devant de cette  
Princesse.

Ovrius, liv. xx.  
Le Roy va à  
Crato.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

La contagion  
est à Lisbon-  
ne.

& devint déserte par le grand nombre d'habitans qui en sortirent, ou qui y moururent. La Cour, qui étoit allée à Almerin, en partit aussitôt qu'on sceut que la Reine approchoit des frontieres du Royaume, & s'avança jusque sur les bords d'une petite rivière que l'on nomme Sever, dont le canal sépare le Portugal d'avec la Castille. Ceux que le Roy avoit choisis pour aller au devant de la Reine, passèrent cette rivière. Ils furent les premiers qui luy baisèrent la main, & qui luy rendirent leurs hommages sur les terres de Castille.

Le Duc de Bragançe complimente la Reine.

Le Duc d'Albe demande à ce luy de Bragançe, les pouvoirs que le Roy luy a donnez.

Le Duc de Bragançe est chargé de la personne de la Reine.

Après ces premières formalitez, la Reine traversa cette mesme rivière, sur les bords de laquelle le Duc de Bragançe l'attendoit à la teste de deux mille Gentilshommes, tous à cheval, & magnifiquement équippez. A l'approche de la barque où étoit la Reine, ce Duc mit pied à terre, & l'alla complimenter au nom du Roy, à quoy cette Princesse répondit avec beaucoup d'agrément. Pour lors le Duc d'Albe prit la parole, & demanda au Duc de Bragançe, s'il avoit un ordre & un pouvoir en bonne forme du Roy de Portugal, de se charger de l'auguste personne de la Reine. Il le pria de le lire à haute voix, & de le remettre entre ses mains, afin qu'en le présentant au Roy son maître, il pust luy témoigner qu'il avoit exécuté ses ordres, & qu'il s'étoit fidèlement acquité de la commission dont il l'avoit honoré. Le Duc de Bragançe montra & lut son pouvoir, & le donna ensuite au Duc d'Albe. Ce Duc fit une profonde révérence à la Reine, & la supplia de luy permettre qu'il prist le bout d'une chaîne d'or qu'elle portoit au bras droit. Il le donna au Duc de Bragançe, qui le prit sans en demander la permission à la Reine, parce qu'il le faisoit au nom du Roy son époux, & dès ce moment, il fut chargé de conduire la Reine jusqu'au lieu où le Roy se devoit trouver.

Ces cérémonies étant achevées, le Duc d'Albe, dont le pouvoir étoit consommé, repassa la rivière, & s'en retourna en Castille, avec tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné, à l'exception néanmoins de l'Evesque de Cordouë,

Cordouë, & du Gouverneur de Trégen, qui à cause de leur caractère d'Ambassadeurs, devoient suivre la Reine, jusqu'au lieu destiné pour la consommation du mariage.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Le Duc de Bragance, & tous les autres Seigneurs Portugais, suivis d'une grande quantité de jeune Noblesse, conduisirent la Reine dans la ville de Crato. Le Roy qui l'y attendoit, la receut avec les empressements d'un homme qui aime, mais soutenus du caractère de Héros & de Roy, qu'il ne quitta point, que quand il dût se laisser voir pour amant & pour époux.

Première entreveuë du Roy & de la Reine.

Après cette première entreveuë, le Roy présenta D. Jean à la Reine. Ce Prince luy fit la reverence, & se mit en devoir de luy baiser la main; mais la Reine ne le voulut pas souffrir, par la distinction qu'elle faisoit de l'héritier présomptif du Royaume, d'avec les autres Princes & Seigneurs à qui elle accorda cette grace, ainsi qu'à D. George fils naturel du Roy Jean.

Le Roy présente le Prince D. Jean, à la Reine.

L'heure étant venue d'aller à la Chapelle, l'Archevesque de Lisbonne fit la bénédiction nuptiale. Le jour du mariage du Roy fut célébré par une joye publique & par mille divertissemens particuliers dans toutes les villes du Royaume. La Cour partit de Crato dès le lendemain du mariage, & prit la route d'Almerin. Les autres enfans du Roy, qu'on nomme Infans, monterent à cheval & vinrent au devant de la Reine. Ils mirent pied à terre en l'abordant, & voulurent aussi luy baiser la main, à quoy la Reine s'opposa encore, en leur donnant de plus familières & de plus tendres marques de son amitié.

L'Archevesque de Lisbonne, fait la bénédiction nuptiale.

Les Infans vont au devant de la Reine.

Les Infantes Isabelle, & Béatrix filles du Roy, lesquelles s'étoient renduës à Almerin avant que la Reine y arrivast, sortirent de leurs appartemens dans le tems qu'elle entroit dans le Palais. Elles descendirent le degré à mesure que la Reine le montoit, & voulurent se jeter à ses genoux; mais la Reine s'y opposa, & les embrassa avec beaucoup de tendresse. Cette Princessë receût très-agréablement les respects des Dames qui accompagnoient les Infantes, & leur donna sa main à baiser. Ce jour se passa encore en festes

Les Infantes la saluent.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1518.

Le Roy prend  
le Collier de  
la Toison, que  
Charles luy en-  
voye.

Il envoie une  
nouvelle flotte  
aux Indes.

1519.

Infidélité d'un  
Officier Por-  
tugais.

La flotte d'Al-  
buquerque est  
réduite à qua-  
tre vaisseaux.

& en divertissemens, que le Roy donna à toute la Cour. Le lendemain, les Ambassadeurs de Charles luy présentèrent au nom du Roy leur maître, le collier de l'Ordre de la Toison d'or, institué en 1429. par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, lors qu'il épousa Isabelle de Portugal, fille du Roy Jean I. & le prièrent de la part de Charles, de le porter comme une marque de leur alliance, & de leur éternelle amitié. Le Roy le receut avec une sincère reconnoissance, & le prit avec tout l'appareil dû à une si auguste cérémonie. La Cour passa le reste de l'hiver dans les jeux, & dans les plaisirs qui suivent ordinairement les premiers jours d'un mariage. Elle partit d'Almerin vers le commencement du printems, & vint à Evora.

Les préparatifs d'une flotte de seize vaisseaux, que le Roy envoyoit aux Indes, sous les ordres de George Albuquerque, succéderent aux divertissemens qui avoient occupé la Cour pendant tout l'hiver. Ces bâtimens ne firent pas long-tems la mesme route, à cause d'une rude tempeste qui les sépara, & les porta en différens lieux. Jacques Lima relâcha à Lisbonne. Louïs de Guzman se servit de ce prétexte pour faire une infidélité au Roy & quitta son service; action indigne d'un homme qui portoit un si beau nom; sa maniere d'agir ne fut pas moins odieuse dans la suite, puisq'ue cet Officier infesta les mers, & fit des choses que l'Histoire fait scrupule de révéler. Emanuel de Sousa rangea la coste d'Ethiopie, & alla mouïller dans un port qu'on nomme *Multan*, près du fleuve de l'Inde en Asie, à dessein de s'y rafraichir, & de ravitailler son vaisseau. La nécessité où il se vit de faire une descente, avec quarante Portugais seulement, luy fut très fatale, puis qu'il y perdit la vie, aussi-bien que ceux qui l'avoient accompagné. Tandis que cela se passoit à l'entrée du port de *Multan*, un tourbillon emporta le vaisseau de Sousa & le poussa dans l'Isle de *Quitra*, qui n'en est pas beaucoup éloignée; il y échoïa. Ainsi, de seize vaisseaux que George Albuquerque devoit mener aux Indes, il n'y en eut que quatre qui se trouverent en état d'y passer.

Cependant, le nouveau Vice-Roy se préparoit à porter la guerre dans l'Arabie ; mais comme il n'avoit pas assez de troupes & de vaisseaux pour l'entreprendre, il envoya Gonfâlve de Loulce, à Albuquerque, pour luy dire de mettre à la voile, & de prendre la route du Golfe Arabique, où ils se joindroient pour aller former le siège de la ville de Géoda. Cristofle de Sala rangea la coste de Cambaja, pour tenir en respect Jaz, Gouverneur de Diu, & enfin, Antoine Saldagna fit voile vers le Cap de Guardafu, d'où il revint pour se joindre aussi à l'escadre du Vice-Roy.

Mais si Emanuel faisoit avec tant d'éclat & de dépense, des conquestes par de-là les mers, & s'il mettoit de tems en tems des flottes & des armées sur pied, pour y faire redouter sa puissance, on peut dire ici, que ce grand Roy, si grand en tout, ménageoit trop son épargne, quand il falloit recompenser les gens de guerre. Ferdinand Magellan fut un des mécontents, parce qu'on luy refusa dans le Conseil d'augmenter ses appointemens. Cette politique de ne pas accorder à quelques-uns, ce qu'on vouloit refuser à tous, ne fut pas du goût de ceux qui croyoient devoir estre préférez. Magellan étoit de ce nombre, & plein de son sçavoir faire, il présenta un placet au Roy ; mais ce placet fut rejeté. Cet Officier piqué de ce refus, qu'il appelloit injustice, après avoir reproché les services qu'il avoit rendus au Roy dans les Indes durant la Vice-royauté d'Albuquerque, passa en Castille, & alla s'offrir à Charles V. qui en étoit Roy depuis quelques années. Ruy Falléro, ami de Magellan, & fort habile Mathématicien, l'accompagna dans ce voyage. Le Cardinal Ximenés, de qui le nom & le génie sont si connus dans l'Histoire, étoit alors Ministre en Castille. Comme ce Cardinal ne laissoit rien échapper de tout ce qui se présentoit à luy, pour l'intérêt de sa patrie & pour la gloire de son Roy, il fit beaucoup d'accueil à Magellan & à Falléro, sur tout quand il sceut, que l'un entendoit bien la marine, & que l'autre étoit un des plus célèbres Astronomes du tems, & il les aboucha avec des Géographes Castillans.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Magellan se dé-  
gouta, & passa  
en Castille.

Oforius, liv. 11.

Maffé, liv. 1.  
chap. 1.

Le Cardinal  
Ximenés, re-  
çoit Magellan  
& Falléro, &  
les ménage.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Renouvellement  
des prétentions  
de Charles V.  
sur les Indes.

Magellan &  
Falléro présen-  
tent leurs Mé-  
moires.

Ils sont appel-  
lez dans le Con-  
seil.

Joannes Baro-  
sius dec. 3. liv.  
1. cap. 8. 9. &  
10.  
Vincent Blase.  
tom. 2. liv. 2.  
c. 10.

Ils parlent con-  
tre les intérêts  
d'Emanuel.

Dès leurs premières conférences, ces deux Portugais ré-  
veillèrent les anciennes prétentions des Castillans, sur les  
Indes Orientales & Occidentales. Quoique cette affaire eust  
été terminée en 1492. par la médiation du Pape Alexan-  
dre VI. Charles ne s'en tint pas là, & n'en voulut plus  
croire qu'à Magellan & à Falléro, qui tous deux luy per-  
suaderent que les Isles Moluques luy appartenoient, & qu'E-  
manuel les avoit usurpées sur luy, sans avoir d'autre titre  
pour en jouir, que son injuste possession. Ils fortifierent en-  
core ces avis par quelques démonstrations géographiques,  
dressées en forme de Mémoires; ils firent voir que ces Isles  
étoient peu éloignées de la Chersonèse d'or, & que si l'on  
vouloit leur fournir les choses nécessaires, ils entrepren-  
droient cette navigation, nonobstant les périls qu'il falloit  
essuyer pour réussir dans ce trajet.

Le Cardinal, à qui l'on rendit compte de ce qui s'étoit  
passé dans les conférences qu'on avoit eues avec Magellan  
& Falléro, en parla à Jean Rodriguez de Fonseca, Président  
au Conseil des Indes. On assembla ce Conseil, où ces deux  
hommes furent appelez. Ce fut là qu'ils commencèrent à  
approfondir les choses qu'ils n'avoient que simplement ex-  
posées, & qu'ils dirent qu'ils avoient trouvé une nouvelle  
route pour aller aux Isles Moluques, plus courte & plus as-  
seurée que celle de Calécut & de la Chine; qu'à cet effet,  
il falloit ranger la coste du Brésil, & passer par le fleuve de  
la Plata, ou d'Argent, au lieu de doubler le Cap de Bonne-  
Espérance, ce qui se pouvoit faire sans donner atteinte au  
traité fait entre les Rois de Castille & de Portugal.

Ce furent là les premières espérances que Magellan &  
Falléro laissèrent au Conseil de Castille; mais comme il  
ne paroissoit jusque-là qu'une grande dépense à faire, des  
troupes à lever, & des vaisseaux à risquer, ils parlèrent en-  
suite des profits qu'Emanuel, Roy de Portugal, tiroit de  
ces Isles par le moyen du commerce des épiceries. Ils exa-  
gererent, ainsi que font la plupart des voyageurs de par de-  
là les mers, les richesses des contrées de Panama, & du  
Golfe de S. Michel, également fécondes en or & en pier-

res précieuses. Enfin ils ajoûterent, que s'il y avoit lieu de descendre dans les terres, jusque-là inconnues, & qui sont sous la Ligne, on en reviendrait avec une grande quantité de marchandises de fort grand prix.

Tout ce bel exposé fut ruiné dans la suite, par la solide démonstration qu'en fit Pierre Nugno, l'un des plus célèbres Mathématiciens de ce tems-là. Il fit voir qu'il y avoit quatre-vingts-dix degrés, depuis l'embouchure du fleuve Indus jusqu'à Lisbonne, & que depuis le même fleuve jusqu'aux derniers contins des Moluques vers l'Orient, il se trouvoit quarante-deux degrés, lesquels joints aux trente-six degrés d'étenduë depuis Lisbonne jusqu'à l'Occident, faisoient en tout cent soixante-huit degrés. Comme le globe de la terre & de la mer a trois cens soixante degrés de tour, & que pour parvenir au Méridien posé pour limite aux Rois de Portugal & de Castille, il y a encore douze degrés à découvrir pour composer la valeur de cent quatre-vingt degrés, qui sont justement la moitié des trois cens soixante degrés en question, Nugno conclut sur ce calcul, que les Portugais étoient en droit de découvrir sous ces douze degrés, les terres qui étoient habitables, & que sans faire tort à Charles, ni à aucun autre Prince Chrétien, ils pouvoient à juste titre se dire les possesseurs & les maîtres des pays qu'ils auroient découverts. Quoique cette supputation dût suffire pour justifier le droit d'Emanuel, Alvarez de Costa, Ambassadeur de Portugal, ayant sceu les propositions que Magellan avoit faites au Conseil de Castille, ne laissa pas d'en avertir le Roy son maître, & cependant, il tâcha de désabuser Charles, des vagues espérances que ce perfide Portugais avoit voulu luy donner, ce qu'il n'avoit fait, continua l'Ambassadeur, que pour porter atteinte à la bonne intelligence, établie entre les Couronnes de Castille & de Portugal. Enfin, il le supplia de ne point déferer aux avis d'un traître, qui ne cherchoit qu'à rendre de mauvais offices à sa patrie, parce qu'il n'avoit jamais été capable de luy en rendre de bons.

Charles, persuadé de l'équité de cette remontrance,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Nugno, célèbre Mathématicien détruit leurs raisonnemens.

De Costa Ambassadeur, donne avis au Roy de ce qui se passe au sujet des Indes.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

L'Empereur  
désire d'abord  
aux remontrances  
de ce Ministre.

On donne cinq  
vaisseaux à Magellan & à Falléro.

L'un se marie  
& part, l'autre  
devient fou, &  
demeure en Castille.

Magellan touche à une contrée nommée  
*Terre des Géans.*

Il arrive au Cap  
des onze mille  
Vierges.

Détroit de Magellan.

*Fernandez de Oviedo del Estrecho de Magell.*

commençoit à négliger les avis de Magellan, quand les principaux de son Conseil luy en parlerent comme d'une chose qu'il falloit hazarder. Ce Prince ne put résister à ce qu'on luy représenta sur ce fait, & il donna quelques navires à Magellan, pour faire cette tentative, puis qu'il y avoit lieu d'en tirer de grands profits, & d'en attendre de nouveaux honneurs.

La chose ainsi arrestée, on travailla à l'armement de cinq navires, sur lesquels il devoit y avoir deux cens cinquante hommes, sans compter les matelots & les plus expérimentez Pilotes d'entre ceux qui avoient servi dans les voyages de long cours. Pendant qu'on préparoit l'équipage de ces vaisseaux, Ruy Falléro perdit l'esprit, & Magellan se maria à Seville. Ce dernier, qui avoit fait l'ouverture de ce trajet, ne laissa pas d'entreprendre le voyage, bien qu'il fust seul. Il dressa sa route vers les Isles Canaries; il doubla le Cap Verd; il vogua entre le Midy & le Ponant, jusqu'à ce qu'il eust touché à une terre, située plus de vingt degrés par-de-là la Ligne équinoxiale, & nomma ce pais *Terre des Géans*, à cause de l'énorme grandeur de ses habitans.

Après une année de navigation, Magellan toucha à un nouveau Cap, qu'il nomma le Cap des onze mille Vierges, parce qu'il l'avoit doublé le jour de la feste de sainte Ursule, & vers le mois de Septembre de l'année suivante, il découvrit ce célèbre Détroit jusqu'alors inconnu, & qui depuis a été nommé le Détroit Magellanique. Ce Détroit n'a que deux lieues de large, quoi-qu'il soit long de plus de six vingts. Les soldats & les matelots y esluèrent un froid si pénétrant & si rude, que la plupart y périrent. Une si grande mortalité obligea Magellan de reprendre sa route vers l'Equateur, pour respirer un air plus doux & plus temperé, & pour réparer par de bonnes nourritures, les desordres que les mauvais alimens avoient causez en partie parmi ses troupes.

Ces grandes & longues fatigues rebuterent ceux qui l'avoient suivi, & comme ils craignoient que Magellan ne les

expofait à de nouveaux dangers, la plupart des Officiers, de concert avec les foldats, confpirerent contre luy. Magellan averti de cet attentat, fit mourir les chefs de la conjuration, il punit févérement ceux qui n'en étoient que les complices, & par ce moyen, il rétablit le bon ordre & la difcipline parmi fes gens. Ce rétabliffement ne fut pas de longue durée, parce que les foldats s'apperceurent bientôt après, que les vivres leur manquoient; & comme il n'y avoit aucune efpérance de fe pouvoir ravitailler, le rifque où ils fe virent de périr par la faim, les porta aux dernières extrémités, & peu s'en fallut qu'ils ne tombaffent dans une féconde rébellion.

Magellan, qui ne pouvoit ignorer ce qui fe difoit fur fes vaiffeaux, loin de faire agir fon autorité, s'occupa à calmer les efprits, & détacha un de fes navires pour aller reconnoître le païs, & pour chercher les moyens d'en tirer des vivres. Le Capitaine qui commandoit ce bâtiment, receut cet ordre avec une joye inexplicable; mais cet Officier, au lieu de faire defcente pour le bien commun de la flotte, ne fongea qu'à fe faver. Il prit la route de Caftille, & y arriva huit mois après qu'il eut quitté la flotte. Magellan l'ayant attendu fort long-tems fans en avoir aucune nouvelle, crut qu'il avoit fait naufrage, & dans cette penfée, il fe remit à la mer pour aller vers les Ifles Moluques, qu'il fçavoit eftre fituées fous l'Equateur. Il fit plus de quinze cens lieues en haute mer fans trouver terre; il donna contre quelques Ifles; il vogua vers le Nord, & aborda dans l'Ifle de Subut, fituée dans la mer des Indes. La fécondité de cette Ifle, qui eft fort peuplée, rendit le courage aux foldats, & laiffa une grande efpérance à Magellan de voir bientôt la fin de fes peines.

Auffitôt que les vaiffeaux eurent mouillé dans le havre de Subut, Hannabar qui y régnoit, envoya fçavoir de quelle nation étoient ceux qui avoient pris port, de crainte que ce ne fuffent les troupes de Calpulapo, Roy de l'Ifle de Matan, l'une des Philipines, contre lequel il faifoit la guerre. Magellan, à qui cette occafion sembloit trop favorable pour

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Ses gens con-  
fpirerent contre  
luy.

Il fait mourir  
les auteurs de  
ce complot, &  
châtie les com-  
plices.

Il envoie un  
de fes Officiers  
chercher des  
vivres.

Défertion de  
cet Officier.

Magellan vient  
mouiller dans  
l'Ifle de Subut.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Il offre ses services au Roy de cette Isle.

Ce Prince fait donner des provisions à Magellan.

Il confère avec luy sur différens sujets.

Il se fait instruire & baptiser à la sollicitation de Magellan.

La Reine sa femme, & ses enfans se font Chrétiens.

n'en pas profiter, luy fit dire qu'il étoit Portugais, & que le hazard & son bonheur, l'ayant poussé dans son port, il luy offroit ses vaisseaux & ses troupes pour luy aider à soutenir la guerre qu'on luy avoit déclarée.

Hannabar, touché de cette générosité, voulut voir Magellan, & sçavoir le dessein de son voyage. Le Capitaine Portugais, qui n'avoit aucune teinture de la langue du païs, ne put s'expliquer que par des signes. Hannabar parut si content des manières de Magellan, qu'il ordonna qu'on luy fournît autant de provisions qu'il voudroit pour le ravitailement de ses vaisseaux.

Cependant, Magellan qui commençoit à entendre la langue de Subut, eut plusieurs conférences avec Hannabar; mais comme il falloit user d'adresse pour exciter la curiosité de ce Prince, il le mit insensiblement sur le fait de la guerre, sur la manière de la faire, & sur l'usage des armes à feu qui étoient sur ses vaisseaux, & que ses soldats portoient quand ils marchoient contre leurs ennemis. Hannabar, charmé de tout ce qu'il avoit entendu, se persuada qu'avec de pareilles armes, il ne trouveroit plus d'ennemis qui osassent luy résister, & qu'il seroit le seul redoutable parmi ses voisins.

Magellan, qui ne se contentoit pas d'avoir inspiré un air guerrier à ce Roy Insulaire, ajouta, que la prospérité de ses armes dépendoit moins de sa valeur & du nombre de ses troupes, que de la bénédiction qu'il devoit attendre du Ciel, & luy dit qu'il ne la pouvoit mériter, s'il n'embrassoit le Christianisme. Ce Prince pénétré, du moins en apparence, de cette vérité, demanda à estre instruit de la Religion Chrétienne, ce que fit l'Aumosnier de Magellan. Peu de tems après il reçut le baptême, & pour marque de l'estime qu'il avoit pour Magellan, il voulut qu'on luy donnast le nom de Ferdinand. La Reine de l'Isle, & tout ce qu'elle avoit d'enfans, suivirent l'exemple du Roy, & près de huit cens habitans quitterent l'Idolâtrie.

Le Roy de Subut, qui croyoit que le seul nom de Chrétien suffisoit pour le faire triompher de ceux qui ne l'étoient pas,

pas, se mit en campagne, & marcha à ses ennemis avec une assurance qu'il devoit plus à sa nouvelle Religion qu'à son courage. Magellan l'accompagna & rélevoit de tems en tems l'espérance de ce Prince par la confiance qu'il luy inspiroit d'avoir en la protection du Ciel. Enfin, l'occasion étant venue d'en éprouver les effets dans deux combats différens contre les troupes de Calpulapo, Roy de Matan, le parti de ce dernier demeura vainqueur, quoique Magellan s'y fust distingué d'une manière bien glorieuse pour luy & pour sa nation.

Si Magellan eust bien fait, il en seroit demeuré là ; mais voulant pousser encore plus loin sa réputation, il tomba dans une embuscade. Ce fut dans cette occasion que ce Capitaine & ceux qui le suivoient, donnerent de nouvelles marques de leur intrepidité & de leur courage ; mais le nombre d'ennemis qu'ils avoient en teste , étoit trop grand pour esperer d'en venir à bout. Ainsi, ces généreux Européens ne disputèrent leur vie que pour la faire acheter le plus cher qu'ils pourroient à ces Barbares. Magellan y périt, avec une partie de ceux qui l'avoient accompagné dans sa navigation. Ce Portugais autoit mérité les mêmes loüanges qui sont deuës aux plus grands hommes, & aux plus distinguez par leur valeur, & par leurs propres lumières, s'il eust moins écouté son interest particulier, & s'il n'eust pas trop facilement sacrifié les interets de son Roy, à ceux d'un Prince étranger.

La mort de Magellan, & la défaite de ses troupes apportèrent un grand changement dans les affaires de Hannabar. Ce Prince quitta la nouvelle Religion qu'il venoit d'embrasser, & s'engagea à livrer au Roy de Matan, une partie des Espagnols, qui étoient échapez du dernier combat. Pour en venir plus facilement à bout, Hannabar donna un régal, où il invita les principaux Officiers Castillans, qu'il sacrifia à la vengeance que le Roy de Matan avoit projeté d'en tirer. Comme le reste des Castillans n'étoient pas en état de se venger, ni du Roy de Subur, ni de celui de Matan, ils mirent aussitôt à la voile pour n'estre pas ex-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Ce Prince se met en campagne, & mene Magellan avec luy.

*Herrera.  
Texera.  
Samson.*

Mort de Magellan.

Hannabar retourne à sa première Religion.

Il livre quelques Castillans au Roy de Matan.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Le reste se sau-  
ve dans les Mo-  
luques.

poséz plus long-tems à la cruauté de ces Barbares ; ils vinrent prendre port devant l'Isle de Tidore, & passerent ensuite dans le havre de l'Isle de Ternate, qui est la principale des Moluques.

Les Castillans, ayant appris à leur arrivée dans cette dernière Isle, qu'il y avoit un Commandant Portugais, nommé Antoine Britto, envoyèrent un esquif pour luy demander quelques rafraichissemens, puis qu'ils étoient de même croyance, & à peu près de même nation. Britto ne se contenta pas de leur accorder ce qu'ils demandèrent, mais il donna ordre à Garcie Henriquez, son Lieutenant, de leur mener de petites bâtimens chargez de vivres. Les Castillans firent passer leurs principaux équipages sur ces bâtimens, prirent la route des Indes, & ensuite celle d'Espagne. Tel fut le succès de la flotte du célèbre Magellan, & la destinée de cet intrépide voyageur, & fameux Capitaine.

Le Gouverneur  
d'Azamor  
charge les Mau-  
res d'Enxovic.

Tandis que des troupes Espagnoles conduites en Asie par des Portugais infidèles à leur Roy, tâchoient d'enlever à Emanuel, ce qui n'étoit que du courage & à la hardiesse de ses Capitaines, Alvarez Norogna, Gouverneur d'Azamor en Afrique, sortit de cette ville à la teste de deux cens trente chevaux & de cent fantassins, & marcha contre les Maures d'Enxovic qu'il tailla en pièces, ensuite il passa sur les terres de Nacerbendume, l'un des plus grands Seigneurs de cette Province, dans l'espérance de s'en rendre maître, & d'en tirer des contributions ; mais Nacerbendume s'étant sauvé, Norogna ne put emmener que les deux fils de ce Maure, avec plusieurs Dames qui passoient pour les plus belles du pays.

Indigne &  
cruelle action  
d'un Officier  
Portugais.

Antoine Leitan, Officier Portugais, à qui Norogna avoit donné la conduite de ces prisonniers, afin de les escorter jusque dans Azamor, abusa si indignement de la confiance que ce Gouverneur avoit en luy, qu'il taillada les bras & les jambes de la femme du fils de Nacerbendume, pour luy ôter des brassilets & des cercles d'argent qu'elle y portoit, pour marque de sa dignité. Cette action parut si basse & si cruelle à Norogna, qu'après avoir fait rendre honteux

sement à Leitan, ce qu'il avoit si lâchement pris, il le fit emprisonner, en attendant l'occasion de le punir plus sévèrement; mais le tems & le changement de lieu adoucirent le chagrin que Norogna avoit conçu contre Leitan. Il se contenta de le dégrader des armes, & de le renvoyer en Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Norogna le dégrade & le renvoie en Portugal.

Norogna, qui continuoit ses courses par des chemins pierreux, pour empêcher que les Maures d'Enxovie ne connussent par la trace des chevaux la route qu'il avoit tenue, arriva dans une plaine où il fit halte, & où il partagea ses troupes en trois escadrons. Antoine Lopez de Sequeria commanda le premier, Jacques Mello le second, & Norogna se mit à la teste du troisième escadron. Sa marche fut si secrète, que les Maures surpris lâcherent le pied, & abandonnerent leurs bagages.

Il monte à cheval, & va surprendre les Maures.

Les ennemis, que l'épouvante avoit dispersés en différents lieux, allarmèrent si fort par leur fuite toute la province d'Enxovie, que les peuples résolus de défendre leur liberté & leur vie, prirent les armes, s'attrouperent, se joignirent aux Maures d'Afrique, & firent par ce ralliement un corps d'armée très-considérable. Les Portugais, qui leur étoient de beaucoup inférieurs en nombre, prirent le parti de se retirer, & ils le firent en si bon ordre, qu'ils rendirent inutiles toutes les mesures que les ennemis prénoient pour charger leur arrièregarde. Ils arrivèrent sur le bord d'une petite rivière, & la passèrent à gué pour se mettre en bataille, en cas que les Maures, qui occupoient l'autre bord, voulussent la traverser pour en venir à quelque action. Les armées restèrent quelques jours en présence sans rien entreprendre de part ni d'autre, & enfin défilèrent. Cependant, Norogna, avec une petite troupe faisoit des courses, attaquoit les partis qu'il rencontroit, pilloît & ravageoit le pays. Enfin, après avoir distribué à ses soldats le butin qu'il avoit fait, il retourna à Azamor, où il mena les prisonniers qu'il avoit pris dans ses différentes courses.

Les Maures se rallient, & les Portugais se retirent.

Norogna retourne à Azamor.

Quand les ennemis sceurent que Norogna étoit rentré dans Azamor, ils cantonnerent leurs gens dans les villages

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Il détacha un  
de ses Officiers,  
& quelque ca-  
valerie.

Les Maures  
prennent la  
fuite.

des environs, & envoyèrent des Coureurs en campagne pour les avertir des mouvemens que feroient les Portugais. Par cette prévoyance, les Barbares couperent les chemins par où Norogna espéroit de passer, pour aller assiéger la ville de Siner, située en Armenie près de l'Euphrate.

Aussitôt que Norogna en eut avis, il détacha Lanfarote Freitas, l'un de ses Officiers, avec soixante chevaux seulement, pour aller reconnoître la situation des lieux & la contenance des ennemis, & pour engager le combat. Comme Lanfarote fit sçavoir à Norogna, qu'il n'avoit pas assez de monde pour se tirer honorablement de cette affaire, ce Gouverneur partit aussitôt d'Azamor, avec de plus nombreuses troupes, & alla le soutenir. Les ennemis, qui s'aperceurent de ce renfort, plièrent peu de tems après que l'action fut commencée, & prirent la fuite. Le nombre des morts n'égalait point celui des prisonniers que l'on fit, parmi lesquels on trouva un de leurs Capitaines âgé de plus de cent ans, & qui en avoit près de quatre-vingt de service. L'air vénérable de ce vieux Officier, & son mérite personnel, car il s'étoit distingué dans ce dernier combat, luy attirèrent la considération de Norogna; il le mena au siège qu'il alla former devant la ville de Siner. Cet ancien Capitaine, surpris de la manière que l'on battoit cette place, eust souhaité d'être au nombre des assiégés; mais si son honneur & son devoir l'empêchèrent de se joindre aux Portugais, il ne put refuser les applaudissemens deus à leur valeur, sur tout quand il vit que malgré la vigoureuse résistance des assiégés, les assiégés prirent cette ville d'assaut après quelques jours de tranchée ouverte.

Vasco Ferdinand Cesar, Colonel de cavalerie, que Norogna avoit envoyé aux environs de Siner, alla insulter les ennemis jusque dans leurs retranchemens, les attira en campagne, les défit, & fourragea tout ce canton. Il pénétra ensuite dans le pays, & rencontra les Maures qui s'étoient assemblés à dessein d'enfermer Ferdinand. Aussitôt que les ennemis eurent découvert que les Portugais venoient à eux, ils se débanderent, & la cavalerie prit la fuite. Comme

l'infanterie n'avoit pu faire une pareille diligence, ce Colonel la fit charger si rudement, qu'elle fut contrainte de se retirer dans une Mosquée, où elle se retrancha le plus avantageusement qu'il luy fut possible, & s'y défendit avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté. Enfin, les Portugais forcerent la Mosquée, y entrèrent & se confondirent avec les Maures; mais comme ils ne purent se servir les uns & les autres que de leurs poignards, à cause du peu d'étendue qu'il y avoit pour se reconnoître & pour combattre, ils ne se portèrent que des coups mortels. Cette affaire se passa avec tant de furie, qu'encore que les Barbares se visissent affoiblis, par le nombre de leurs gens qui avoient été tuez, ou qui étoient hors de combat, ils aimèrent mieux périr les armes à la main que de tomber sous la puissance des Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Combat sanglant des Portugais, contre les Maures.

Après cette expédition, Ferdinand, à qui le Roy avoit donné le commandement des vaisseaux destinez pour la garde du Détroit de Gibraltar, eut ordre de s'y rendre. L'absence de ce Commandant n'empêcha pas le progrès des armes du Roy en Afrique. Norogna se remit en campagne, recommença ses courses sur les Maures, assiégea une de leurs villes, éloignée d'Azamor d'environ quatorze lieues, & l'emporta d'assaut. Comme il ne s'étoit attaché à la réduction de cette ville, que pour allarmer les Maures, qui s'étoient retranchés dans leurs plus fortes places, il la fit réduire en cendres.

Norogna assiége une ville des Maures, & la brûle.

Pendant que Norogna faisoit ce dernier siège, Allimaimon, un des principaux Officiers des Maures, se retira pour éviter la rencontre des Portugais, à qui il ne vouloit point avoir affaire. Si les uns échapoient à la vigilance des Capitaines, & à la valeur des soldats, les autres qui étoient obligés d'en venir aux mains, se défendoient si mal en toutes rencontres qu'ils étoient presque toujours battus, ou défaits. Ils ne trouvoient pas même d'endroits dans leur propre pais où ils pussent estre à l'abri. La distance des lieux, la difficulté d'y aborder, & l'inégalité des for- ces, n'étoient pas d'assez puissans obstacles pour arrester les

Il les poursuit, & ruine leur pais.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Blessure de No-  
rogna.

Portugais, ni pour les empêcher d'aller relancer ces Barbares. La promptre retraite d'Allimaimon empêcha Norogna de le poursuivre, pour ne point exposer ses gens à un ralliement que les Barbares pouvoient faire. Cette prévoyance ne fut pas inutile, puis qu'en effet, les Maures n'avoient pris la fuite qu'à dessein de se rallier, & de couper chemin aux Portugais, dont la plus grande partie étoit déjà défilée, ce que les ennemis firent nonobstant les soins de Norogna. Comme la situation où il se trouvoit, ne lui laissoit point d'autre parti à prendre que de ménager insensiblement une retraite, & de faire volteface à mesure qu'il se sentiroit pressé, ce Capitaine s'y détermina brusquement. Dans cette veüe, il donna à Jean Freitas le commandement de l'avantgarde, & il demeura à l'arrièregarde pour faire teste aux Maures, qui l'accabloient de flèches & de pierres. Norogna ayant été blessé, le Capitaine Martin commanda en sa place, & donna dans cette occasion des marques de son courage. Quand Norogna fut revenu de l'étourdissement que le coup de pierre qu'il venoit de recevoir lui avoit causé, il remonta à cheval, & retourna à son poste.

Sur ces entrefaites, Vasco arriva avec les troupes qu'il avoit sur les vaisseaux, & arresta les Maures. Cependant, les Portugais avancerent vers Azamor, ils y conduisirent leur butin, & ne perdirent que peu de gens en comparaison des Barbares, qui y laissèrent plus de deux cens des leurs. Bien que ce combat n'eust été qu'une rencontre de partis, on conceut une si haute idée de la valeur des Portugais, qui avec si peu de monde avoient soutenu les efforts des ennemis, que plusieurs Seigneurs Maures demanderent la paix, & se mirent sous la protection d'Emanuel.

Pendant ces mouvemens, Mahomer, Roy de Fez, parut aux environs d'Arzile, avec un corps de trois mille chevaux. Ce Prince cherchoit l'occasion de surprendre quelque parti Portugais, ou d'enlever des Maures leurs allies, par qui il pût apprendre ce qui se disoit parmi ses ennemis; mais il ne se passa rien de considérable dans cette course, que la mort d'Aroaz, l'un des premiers Capitaines d'entre les

Maures, & qui plus que tout autre, avoit occupé les Portugais en plusieurs rencontres. Mahomet retira ses troupes, & retourna dans ses Etats.

A l'égard des Maures de Garabie, avec lesquels on avoit fait la paix depuis peu de tems, Nugno de Mascaregnas, Gouverneur de Sasi, fut sur le point de la rompre au sujet d'une perfidie qu'ils avoient faite aux Portugais ; mais ces peuples députerent deux de leurs principaux Officiers, pour disculper leur nation du violement fait au traité de paix, & de la rebellion qui l'avoit suivie ; ils en rejetterent la faute sur un vieux Capitaine du Roy de Fez, qui en avoit été le chef, & poussèrent si loin leur prétendue justification, qu'ils tuèrent cet Officier pour en mieux persuader les Portugais.

Cette satisfaction suspendit le ressentiment de Mascaregnas ; de sorte que ce Gouverneur, toujours politique, aima mieux imprimer de la crainte dans les cœurs, que d'irriter les esprits par la punition ou par la vengeance. Les Maures, qui n'entroient pas dans cette considération, se persuaderent, que la facilité des Portugais à pardonner des choses qui étoient au dessus du pardon, procédoit de l'appréhension qu'ils avoient de leur puissance. Pleins de cette pensée, ils eurent la hardiesse de demander à Mascaregnas, la recompense du meurtre qu'ils venoient de faire du Chef de ses principaux ennemis, & prétendirent par là luy faire acheter le renouvellement d'une paix, qu'ils disoient luy estre plus avantageuse qu'à eux. Mascaregnas jugeant par cette remontrance, de l'abus que les Maures faisoient de sa trop grande clémence, leur répondit, qu'ils devoient se contenter de la liberté qu'il leur laissoit de cultiver leur terres, & de vivre tranquilles, à moins qu'ils ne voulussent renouveler la guerre, & cela, sans espérance pour eux de la voir jamais finir par aucun traité de paix.

Ces peuples piqués de cette réponse, se mirent sous la protection d'un Seigneur Maure, appelé Oleimdembran. Ils se liguerent avec luy, & s'allèrent poster dans les environs d'un lieu nommé *les Salines*, d'où ils inquiétoient sans cesse les Maures de Dabide, allies des Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

On est sur le point de se brouiller avec les Maures de Garabie.

Les Maures abusent de la bonté des Portugais.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Ce nouveau procédé impatienta Mascaregnas, & le fit résoudre à faire un détachement de soixante & dix chevaux, pour aller soutenir quelque infanterie, cantonnée dans les villages de la province de Dabide. Il ordonna en mesme-tems que ces troupes fussent renforcées par la milice du pais, en cas qu'il fallust en venir à quelque action. Les ennemis, qui n'ignoroient pas les mesures que Mascaregnas avoit prises, se persuaderent qu'il commandoit ces troupes, & se retirèrent sur le seul bruit de cette marche.

Mascaregnas  
les poursuit &  
les met en dé-  
route.

Quand les Maures de Dabide virent la retraite de leurs ennemis, ils donnerent sur leur arrièregarde. Ces escarmouches durèrent jusqu'à ce que Mascaregnas parut, car il n'avoit pas encore joint le gros de l'armée. Aussitôt que les Maures de Garabie s'en furent apperceus, ils lâchèrent entièrement le pied, & on les poursuivit jusque dans les lignes du camp d'Oleimdembram, où ils se retirèrent. Le nombre des gens qu'on leur tua, & les prisonniers qu'on fit, obligèrent une partie de ceux qui étoient échapez à ces dangers de demander la paix, & de rentrer dans leur devoir, en payant le tribut accoutumé. Le reste des Rebelles s'alla ranger sous la protection du Xerif, qui demouroit dans un lieu nommé *Mixquelle*, distant de vingt-deux lieues de Sasi. Mascaregnas, qui avoit dessein de finir cette guerre, se résolut de les attaquer, pour ne point laisser fomentier des sujets de revolte entre les Maures, qui par eux-mêmes, ne respiroient que le trouble & la confusion; mais pour cacher son dessein aux autres Maures, quoy qu'alliez des Portugais, il leur donna un grand régale, & sous pretexte d'une affaire qui luy étoit survenue, il sortit avant que ce régale fust fini, fit fermer la maison où l'on s'étoit assemblé, se mit à la teste de deux cens chevaux, & de quelque infanterie, & marcha pendant toute la nuit, quoique dans un pais fort rude pour se rendre dans une Mosquée, ou Mascaregnas avoit donné à ses gens, le rendez-vous général.

Peu de tems après que Mascaregnas fut arrivé dans cette Mosquée, il aprit par ses Courcurs, que le camp des Barbares

bare étoit environ à dix lieues de là. A cete nouvelle il se remit en marche, & fit partir Blaise de Silvés, à la teste d'une compagnie de cavalerie, chaque cavalier portant un fantassin en croupe. Mascaregnas le suivit avec le reste de son monde, & comme il n'avoit pu faire une aussi grande diligence que Silvés, ce Capitaine luy manda par un exprés, qu'il étoit aux mains avec les Maures, & qu'il les avoit trouvez dans les défilez de la montagne.

Cette dernière nouvelle fit hâter la marche de Mascaregnas; mais les Maures avoient fait occuper les chemins par où l'on pouvoit secourir Silvés, & empêchoient Mascaregnas de parvenir jusqu'à luy. Comme il n'y avoit point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que de s'ouvrir par un combat, le passage qu'on luy disputoit, il le proposa à ses gens. Les Portugais, qui en voyoient la conséquence, s'y comporterent avec tant de courage, que malgré la résistance qu'ils rencontrèrent dans leurs ennemis, ils les enfoncerent, & les obligerent de se retirer dans d'autres défilez, où il étoit impossible de les aller forcer. Le feu continu qu'ils faisoient de dedans ces nouveaux postes, auroit arrêté d'autres gens que les Portugais; mais ils l'escuyèrent avec leur intrépidité ordinaire, & trouverent Silvés, qui tout blessé qu'il étoit, de trois coups qu'il avoit receus au commencement de cette action, combattoit toujours avec la mesme valeur. Garcias Decio, quoique blessé du mesme coup qui avoit tué son cheval, se joignit à quelques autres Officiers Portugais, & paya beaucoup de sa personne. Jean de Magellan fils de Ferdinand, & François Nungo receurent des coups mortels, & furent contrainsts de se retirer du champ de bataille.

Ce spectacle de blessés, de mourans, & de morts, anima tellement Mascaregnas qu'il fit des choses incroyables. Ses gens à son exemple se signalerent, & entre-autres son Ecuyer, qui s'étoit attaché à combattre un Capitaine Maure. Enfin, les deux armées affoiblies par la perte des soldats & par la durée du combat, se retirèrent pour faire enlever les blessés & les morts. Dès le lendemain de cette action on

ANS DE  
J. CHRIST.  
1519.

Il se remet en campagne, & va chercher les Maures.

Il trouve les chemins occupés par ces Barbares.

Il les forcedans leurs retranchemens, & s'ouvre le passage.

Plusieurs Officiers Portugais sont blessés dans cette action.



ANS DE  
J. CHRIST.

1519.

Paix conclue  
entre les Portu-  
gais & les Mau-  
res.

1520.

Le Vice-Roy  
envoie une flot-  
te dans la mer  
des Indes.

Arrivée du Vi-  
ce-Roy à Guar-  
dafu.

Ilen part, & va  
ranger la coste.

Naufrage du  
vaisseau Ami-  
ral.

*Fist. des Indes*  
liv. 7. chap. 8.

Roc de S. An-  
toine, & pour-  
quoi ainfi nom-  
mé.

entra en pourparler de paix, & peu de jours après elle fut conclue, sans que les Portugais fussent obligez de rendre le butin qu'ils avoient mené à Sasi.

Telle étoit la situation des affaires en Afrique, quand au commencement de cette année, Lopez de Sequeria, Vice-Roy des Indes, fit équiper une flotte composée de vingt-six vaisseaux de guerre pour entrer dans la mer d'Arabie, sur lesquels on comptoit plus de dix-huit cens Portugais, & près de douze mille soldats Malabarois. Peu de jours avant que la flotte eust mis à la voile, Sequeria envoya Antoine Saldagna, pour découvrir s'il n'y avoit point de vaisseaux étrangers qui croisassent la mer, & en cas qu'il en trouvast, il luy ordonna de l'aller attendre à Guardafu, Promontoire d'Afrique pour luy en donner avis. Quant à Alexis de Menezés, Gouverneur de l'Inde basse, il demeura à Goa, d'où le Vice-Roy étant parti avec sa flotte, il vint mouiller à Guardafu; Saldagna, qui l'y attendoit, luy apprit qu'il y avoit six galères Turques dans le havre de Geoda; qu'il y venoit tous les jours de nouvelles troupes, & qu'on les destinoit pour s'aller emparer des avenues d'Aden. Comme l'armement que les Barbares vouloient mettre sur pied à cet effet, n'étoit point encore en état d'estre mis à la mer, le Vice-Roy profita de cette conjoncture, & fit appareiller pour aller ranger la coste d'Etiopie, à dessein de se rendre maître des avenues d'Aden, & d'attaquer les vaisseaux qu'il trouveroit dans le havre de Geoda.

Sequeria étant passé en Arabie, s'approcha d'Aden; mais dans le tems qu'on vouloit jeter l'ancre dans le port d'Aran, qui n'en est pas fort éloigné, le vaisseau Amiral donna contre le roc, se brisa & fit naufrage; on en sauva néanmoins l'équipage & une partie du canon. Comme ce bâtiment portoit le nom de Saint Antoine; ce même nom est demeuré à ce roc, sous lequel il est présentement connu.

Ce malheur obligea le Vice-Roy de s'approcher de Geoda, où il espéroit d'estre plus heureux; mais son attente ne fut pas remplie, puis qu'après avoir eslué les écueils

de la mer, il se vit encore exposé aux vents & aux tempestes, qui durerent si long-tems, qu'il fust contraint d'aller mouïller dans l'Isle de *Mazuan*, ou de *Macaria*, située en Afrique, dans le sein Arabique. Cette Isle dépendoit autrefois de l'Empereur des Abissins; mais depuis plus de quarante ans, elle appartient au Turc. Ainsi, la saison s'étant passée d'exécuter son entreprise, il convertit le dessein qu'il avoit formé d'aller faire la guerre contre les Turcs, en celuy de conclure une alliance avec David, Roy des Abissins, qui avoit envoyé un Ambassadeur en Portugal.

Cependant, les Mazuans s'étant retirez dans la ville d'Arquico, située sur le bord de la mer, & separée de l'Abissinie par un petit détroit, firent donner avis au Gouverneur, que les Portugais avoient débarqué dans leur port. Aussitost que ce Commandant eut appris leur arrivée, il écrivit au Vice-Roy, luy envoya deux Officiers avec des presens & des rafraichissemens, & luy témoigna par sa lettre la joye qu'il ressentoit de son arrivée, prédite, à ce qu'il disoit, depuis plusieurs années par certains personnages que l'austerité de leur vie, & leur dénuëment volontaire, faisoit passer pour des Prophetes parmi ces peuples.

Sequeria receut avec de grandes marques de reconnoissance, celles que le Gouverneur d'Arquico luy donna de son amitié, & luy envoya un étendart de damas rouge, au milieu duquel il y avoit une croix brodée en argent. Les Mazuans, qui attendoient le retour de leurs Officiers avec une véritable impatience, furent très-satisfaits quand ils les revirent; mais lors qu'on déploya à leurs yeux ce symbole de nostre Religion, ces peuples fléchirent les genoux, se prosternerent, & firent retentir le rivage du nom de Christ.

Le Vice-Roy qui partit quelque tems après, pour remener l'Ambassadeur Mathieu en Abissinie, pour y conduire Rodrigue Lima, & pour s'aboucher avec le Gouverneur d'Arquico, fut receu dans cette place avec un applaudissement général. Tout concouroit en cette occasion à la joye commune. Le retour de l'Ambassadeur Abissin, après une

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Le Vice-Roy  
va mouïller  
dans l'Isle de  
Mazuan.

Grande Reli-  
gion des Ma-  
zuans.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

absence de dix années, & l'arrivée des Portugais, de qui la réputation & la valeur étoient connues dans ce pais, augmentèrent encore beaucoup la haute opinion qu'on en avoit conçue.

Genre de vie  
fort édifiant de  
quelques Ana-  
coretes.

Tandis qu'on étoit occupé de part & d'autre du plaisir de se voir, Pierre Gomeze de Texeira, Président au Conseil des Indes, qui avoit été de ce voyage, s'avança en terre ferme, & découvrit une espèce de Monastère, dans lequel on luy dit, que certains Religieux s'étoient assemblez pour y vivre en communauté, d'une manière très-austere. Texeira eut la curiosité de les voir; il s'adressa au chef de ces Solitaires, & s'informa de leur état de vie, de leur Religion, & des motifs de leur retraite; il luy demanda, pourquoy ils ne se soumettoient pas à l'Eglise Romaine, dont la doctrine étant plus pure, convenoit mieux à leur renoncement, & à toutes les mortifications qu'ils s'imposoient eux-mêmes. Cet Anacorete se voyant prévenu par les demandes de Texeira, luy déclara que tous ses Freres & luy n'avoient qu'une legere teinture des Mysteres de la croyance Romaine; mais qu'ils désiroient ardemment d'augmenter par leurs soumissions le nombre des Fidèles. Il luy exposa ensuite, avec des sentimens pleins de respect pour la personne du Pape, leur empressement pour voir ce Chef visible de l'Eglise Chrétienne, duquel ils ne connoissoient que fort imparfaitement l'autorité & les fonctions; il ajouta, que les Turcs & les Sarrazins, sous la puissance desquels ils se voyoient contrains de vivre, ne leur avoient jamais voulu donner la permission d'aller à Rome, quoi qu'ils l'eussent souvent demandée avec beaucoup d'instance, & qu'enfin, ils s'étoient veus obligés de s'en tenir à leurs Régles & à leurs bonnes intentions.

Texeira, touché de ce qu'il venoit d'entendre de cet Anacorete, sans y pouvoir apporter d'autre remède, que celui de le flatter de quelque espérance de voir un jour ses desirs remplis, le quitta, & rejoignit le Vice-Roy avant qu'il fust retourné dans l'Isle de Mazua.

Sequeria, ayant donc été si favorablement receu dans

Arquico forma le dessein de s'établir dans l'Isle de Mazua, qui étoit inculte & abandonnée, & projecta d'y faire construire un Fort & des Citernes pour y conserver de l'eau douce; mais la sterilité de ce climat étoit si grande, qu'il perdit l'espérance de rendre cette terre susceptible de la moindre fécondité, quelque soin qu'on prist de la cultiver, ce qui l'obligea de sortir de ce port, dont la rade luy avoit paru une des plus avantageuses & des plus assurées qu'il eust trouvées dans le país.

Aussitôt que Sequeria fut parti de Mazua, le Gouverneur d'Arquico, avec qui il avoit eu une longue conference, en donna avis à un Prince nommé Bernagaz, qui commande en ce país en qualité de Lieutenant du Roy d'Etiopie. Sur cette nouvelle, Bernagaz envoya ordre au Gouverneur, de faire sçavoir au Vice-Roy, qu'il souhaitoit de le voir, & qu'à cet effet, il partoit pour Arquico. Sequeria l'attendit; mais comme il sceut que ce Prince venoit accompagné de deux cens chevaux, & de deux mille fantassins, il se débarrassa ses troupes, & les posta sur le rivage en attendant l'arrivée de Bernagaz.

Cette première entrevue se fit en présence des deux armées. Sequeria & Bernagaz se retirèrent ensuite pour conférer sur les moyens d'établir une solide & longue alliance entre les Rois de Portugal & d'Etiopie. Ce projet qui étoit du goût du Vice-Roy & du Prince, ne dépendoit plus que du tems & du lieu où cette affaire se devoit consommer. Bernagaz demandoit que ce fust dans Arquico, comme étant un lieu plus propre à cette cérémonie, & où l'on seroit entièrement à couvert des insultes des Sarrazins. Le Vice-Roy, au contraire, souhaitoit que cela se passât en pleine campagne; quoique ce différent ne fust pas assés considérable pour empêcher la conclusion de cette alliance, néanmoins il la pouvoit différer. Comme le retardement en ces sortes d'occasions est presque toujours suivi de quelques nouveaux inconveniens, Antoine Saldagna eut ordre d'en aller parler à Bernagaz, & de luy proposer pour lever toutes sortes de difficultés, que chacun de sa part s'enga-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Le Vice-Roy  
part de devant  
Mazua.

Entrevue du  
Vice-Roy &  
du Lieutenant  
du Roy d'Etiopie.

Ils ne convien-  
nent pas du lieu  
où se devoit  
contracter leur  
alliance.



ANS DE  
J. CHRIST. geroit par un serment solennel fait sur la Croix, à l'exécution des clauses de leur traité.

1520.

Conclusion de  
cette alliance.

*Hist. des Indes,  
liv. 7. ch. 8.*

A cette proposition, Bernagaz s'écria sur le trop facile abus que les Portugais luy sembloient faire du plus vénérable Symbole de la Religion, & dit qu'il aimoit mieux compromettre son droit, que de consentir à cette profanation. La difficulté étant levée par un scrupule aussi délicat que celui de Bernagaz, le Vice-Roy & luy se rendirent dans une plaine, entre la ville d'Arquico & la mer. Bernagaz y vint avec sa troupe, & Sequeria ne prit que six cents hommes pour le suivre. Alors un Prestre Portugais parut en surplis & en étolle, tenant d'une main les lettres de croyance d'Emanuel, & de l'autre le pouvoir de David. Il les lut à haute voix, & reçut les sermens que Sequeria & Bernagaz firent au nom des Rois leurs maîtres.

Les réjouissances publiques, qui suivent ordinairement ces sortes d'actions solennelles, continuerent durant trois jours. Elles furent terminées par des présens que le Vice-Roy & Bernagaz s'envoyèrent. Le Gouverneur de la ville d'Arquico, où Rodrigue Lima, Ambassadeur de Portugal en Esiopie, avoit séjourné pendant la négociation de cette alliance, reçut ordre de Bernagaz d'accompagner ce Ministre jusqu'à la Cour du grand Neguz. L'Ambassadeur Mathieu fut de ce voyage; mais étant tombé malade en chemin, il mourut dans une retraite d'Anacorettes appelée *Bissam*, ainsi que nous l'apprenons par l'Histoire de ce pays, que François Alvarés, Prestre Portugais, a écrite en sa langue naturelle.

Mort de l'Ambassadeur Mathieu.

*Alvarés en son Hist. de la Chine.*

Le Roy fait sçavoir au Pape, son alliance avec l'Empereur Abissin.

Le Pape Leon X. à qui le Roy fit sçavoir la nouvelle de son alliance avec l'Empereur Abissin, ordonna qu'on en rendist des graces solennelles à Rome. Ce fut une des dernières cérémonies qui s'y passa sous le Pontificat de Leon.

Après la séparation de Bernagaz & de Sequeria, ce Vice-Roy fit voile vers Ormus, où George Albuquerque l'alla joindre. Au reste, les grands préparatifs qu'on avoit faits pour équiper cette dernière flotte, ne produisirent point d'autre gloire, ni d'autre profit aux Portugais, que d'avoir

remené l'Ambassadeur Abissin en Etiopie, & d'y avoir conduit celuy de Portugal, Sequeria n'ayant ni conquis la ville de Diu, ni assiégé Geoda, quoi-qu'il l'eust pu faire aisément s'il l'eust entrepris dès le tems qu'il arriva. Il y a lieu de croire qu'il n'estimoit pas que la réduction de cette dernière place fust assez importante pour occuper ses troupes, pendant le reste de la campagne, ce qui persuada les Officiers & les soldats, qu'il en vouloit uniquement à Diu, puis qu'il prenoit la route des Indes. La prise qu'il fit en chemin de deux bâtimens Arabes, sembloit encore plus favoriser ce dessein; mais de si grandes esperances s'évanouirent en approchant du port de cette ville. Le Vice-Roy qui sceut que les Barbares avoient renforcé la garnison de Diu, & qu'on y avoit conduit une nombreuse artillerie, se contenta d'écrire & d'envoyer des presens à Saca, qui y commandoit en l'absence de Jaz son pere, & d'en recevoir de ce Commandant, après quoy il remit à la voile, & fit la route de Cochîn, où George Britto étoit venu motuiller avec les neuf vaisseaux qu'il avoit amenez de Lisbonne.

Sequeria ne fut pas si heureux à son retour d'Etiopie, que l'avoit été Britto en venant de Portugal. Ce Vice-Roy perdit deux de ses principaux bâtimens, avec tout leur équipage, à l'exception néanmoins de Jérôme de Soufa, & de onze soldats qui se sauverent à la nage, & qui firent vingt lieues à pied pour gagner une petite ville, dont le Gouverneur leur donna de l'argent pour aller à Calajate, l'une des principales villes du Royaume d'Ormus, située à l'embouchure du Golfe. Mais si une flotte puissante & bien équipée, n'avoit rien fait d'assez considérable pour en faire mention, je ne dois point passer sous silence l'action d'André, & de Michel Vasconcellos, enfans de Gomeze de Vasconcellos, Gouverneur de Ceuta. Ce Commandant, à qui l'on vint dire, que des Corsaires qui demeuroient à Tetuam, ville d'Afrique, au Royaume de Fez, infestoient la mer du costé du Détroit de Gibraltar, & tout le long de la coste vers le Midy, envoya ses deux enfans sur des brigantins, avec ordre d'aller insulter ces Pirates. Michel,

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Etrange conduite du Vice-Roy.

Il va à Cochîn, & trouve Britto.

Il perd deux de ses bâtimens dans ce voyage.

Le Gouverneur de Ceuta envoie insulter des Corsaires.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

qui avoit trouvé l'occasion de commencer le combat, les avoit attaquez avec une extrême valeur. La grande inégalité qu'il y avoit entre-eux & luy, auroit été fatale à Michel, si son frere ne fust survenu dans le tems qu'il étoit sur le point de se rendre, & s'il ne l'eust tiré du risque qu'il couroit d'estre pris ou accroché par les ennemis. Comme ces Corsaires se persuaderent alors qu'on n'avoit envoyé ces deux brigantins que pour les attirer en pleine mer, ils ne voulurent point hasarder un second combat, & se retirèrent.

Cette retraite donna lieu au Gouverneur de faire sçavoir au Roy, la facilité qu'il y avoit de faire bâtir une Citadelle à l'embouchure du Fleuve qui passe dans la ville de Tetuam, & l'utilité qu'on en tireroit, puis que par ce moyen on assûreroit la navigation sur l'Océan & sur la Méditerranée. Emanuel goulta cet avis, & en fit part à Charles-Quint Roy d'Espagne.

Quelque tems après, Pierre de Mascaregnas eut ordre d'aller sonder la profondeur du havre, & d'examiner l'avantage de ce poste. Les vaisseaux & les troupes qu'on luy donna pour reconnoître ce pais, acheverent d'allarmer les Corsaires, & les autres écumeurs de mer qui s'en étoient rendus maîtres; mais craignant qu'on ne les vînt bientôt attaquer dans la ville de Tetuam, ils aimerent mieux l'abandonner que de la défendre. Les Corsaires qui fuyoient avec plus de diligence que les Portugais ne les poursuivoient, laisserent une partie de leur bagage & de leurs effets, que les Portugais conduisirent à Ceuta.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, le Roy de Bantam, qui ne pouvoit empêcher qu'Antoine Corrêa ne jetast dans Malaca, un renfort de nouvelles troupes qu'il avoit amenées par ordre de Sequeria, leva le siège qu'il avoit mis devant cette ville, & se retira. Quoique par cette retraite les Malacans n'eussent plus d'ennemis à redouter ni à combattre, Corrêa trouva à propos, avant que de faire voile vers Pégu, de renforcer la garnison de Malaca, de faire travailler aux fortifications, & de pourvoir  
aux

Les Corsaires  
abandonnent  
Tetuam.

Le Bantamois  
leve le siège  
de devant Ma-  
laca.

aux munitions de guerre & de bouche, en cas qu'il y arrivast quelque chose durant son absence.

Ces ordres étant donnez, Corréa se mit à la mer & partit pour le Pégu. Il eut le vent si favorable, & sa navigation fut si heureuse, qu'il vint mouïller dans le havre de Martaban, situé dans la presque Isle de l'Inde, au-de-là du Gange. Le Pégu étoit autrefois tres-considérable par son étendue, & contenoit deux Empires, & vingt-six Royaumes; mais les grandes guerres qui s'y sont faites sous les régnes d'Aracan, de Brame, de Tangu, & de Siam, ont tellement contribué à la ruine de ce vaste pais, que de tous ces Etats, il n'en reste plus qu'un seul. Les Tartares ont achevé de les désoler par les nombreuses conquêtes qu'ils ont faites dans la Chine, & qu'ils ont poussées, dit-on, jusque dans le Pégu, qui dépend aujourd'huy du Roy d'Ava.

Comme si cette irruption n'eust pas suffi pour abîmer le Royaume de Pégu, la guerre civile succéda à l'étranger par la perfidie d'un des principaux Officiers du pais. Cet homme, qui avoit du crédit & de l'argent, leva des troupes, s'empara des Etats de Broa, de Melitam, de Calam, de Bacham, de Miranda, & d'Ava. Il chassa les Brachmanes qui en étoient les maîtres, & usurpa le Royaume. Au reste le Pégu & sa ville capitale doivent leurs noms à celui de la rivière qui y passé. Cosmin est la ville la plus marchande.

Avant que le Pégu eust été déchiré par les guerres & usurpé par l'un de ses Gouverneurs, le Roy de ce pais passoit pour le plus redoutable, & pour le plus puissant Prince qui fust dans les Indes, à cause du prodigieux nombre de gens qu'il pouvoit mettre sur pied, & qu'on a vu quelquefois monter jusqu'à près d'un million d'hommes. Cela n'est pas surprenant, si l'on considère, que les Pégutiens peuvent avoir plusieurs femmes en mesme-tems. Cette multitude infinie d'habitans contribué beaucoup à entretenir la fécondité du pais, & comme ils s'attachent presque tous à la culture de la terre, ils recueillent du froment, du ris, de l'huile, du musc, & du benjoin, & en font commerce

ANS DE  
J. CHRIST.

1520.

Navigation de  
Corréa dans le  
Pégu.

*Barboza.*  
*Linshot.*  
*Davitt.*  
*Maffée, liv. 7.*  
*chap. 6.*

Prodigieux nombre d'hommes que le Roy de Pégu peut mettre sur pied.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Caractère des  
Pégutiens.

Corréa envoya  
complimenter  
le Roy de Pégu.

Ce Prince luy  
envoya deux de  
ses Officiers.

Cérémonies de  
l'alliance con-  
tractée avec le  
Roy de Pégu.

avec les autres nations. Les marchands Européens, qui trafiquent en pierreries, y abordent de tous costez. Ceux d'entre les Pégutiens, qui par paresse ou par libertinage vivent dans l'oïfiveté, s'abandonnent à la débauche, & sont incapables de recevoir aucune impression ni de politesse, ni de société civile.

Peu de jours après que Corréa fut entré dans le port de Martaban, il ordonna à Antoine Pesagna, d'aller complimenter le Roy de Pégu, qui séjournoit alors à Pégu, ville capitale de ses Etats. Ce Prince receut fort agréablement l'Envoyé & les présens de Corréa, & chargea deux de ses principaux Officiers d'en aller remercier Corréa. Le plus considérable de ces Envoyez se nommoit *Raulin*; il étoit Pontife ou grand Prestre de la Loy. L'autre s'appelloit *Samibelgan*; il étoit Satrape ou Gouverneur de Province. Ces deux Ministres avoient ordre du Roy leur maître, de communiquer à Corréa, les pouvoirs qu'ils en avoient pour faire un traité d'alliance avec les Portugais, sous des conditions également avantageuses & honorables à l'une & à l'autre nation. Ils convinrent du jour qu'ils s'assembleroient dans le plus beau Temple de la ville. Corréa, accompagné de ses Officiers, s'y rendit en mesme-tems que les Envoyez de Pégu y arriverent, ils y vinrent suivis des plus grands Seigneurs du Royaume, & d'un grand concours de peuple. Quand chacun eut pris sa place, on lut à haute voix les lettres de croyance d'Emanuel, les pouvoirs du Roy de Pégu, & ensuite les articles du traité, qu'on avoit écrits sur une lame d'or, & composez en langue Portugaise & Pégutienne, pour les rendre intelligibles aux deux nations. *Raulin*, qui devoit recevoir le serment, prit les mains de *Samibelgan*, & les mit sur les cendres de plusieurs herbes odoriférantes, qu'on avoit fait brûler sur un bucher. Il prononça quelques paroles qu'il lut dans leur Cérémonial, & luy dit de jurer au nom du Roy de Pégu, qu'il observeroit tout ce qui étoit contenu dans ce traité.

Corréa, qui avoit amené l'Aumônier de son vaisseau, s'engagea devant ce Prestre comme Ministre des Autels

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 547*

du vray Dieu, à garder inviolablement & au nom du Roy son maître, les clauses du mesme traité. Dès que cette cérémonie fut achevée, on publia le commerce entre les deux Couronnes, & aussitost après, les Portugais firent charger sur leurs vaisseaux une grande quantité de marchandises, & particulièrement des provisions de bouche que l'on conduisit à Malaca.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Corréa fait  
charger ses  
vaisseaux de  
différentes mu-  
nitions.

Quoique l'alliance des Portugais avec le Roy de Pégu, leur fust très-avantageuse, toutefois, les Maures des environs de Malaca, conservoient toujours l'esperance que les Portugais seroient à la fin obligez de changer de séjour, & de renoncer à leurs conquêtes. Il est vray que la mort du Roy de Pacem, que l'usurpateur Geinal avoit fait assassiner pour se frayer le chemin au trône, & le massacre qu'il avoit fait faire de vingt-cinq marchands Portugais pour piller leurs effets, furent deux actions qui ébranlerent les Pacemois les plus fidelles, & qui leur firent redouter le nouveau Gouvernement. Mais si ces peuples furent si fortement prévenus par la crainte que leur inspira cet usurpateur, les Portugais ne s'en étonnerent pas, & loin de se rendre à une violence aussi ouverte qu'étoit celle de Geinal, quoi-qu'il tinst tout le país en allarme, Garfie de Sala, Gouverneur de Malaca, qui avoit interest, qu'on ne jettast aucuns vivres dans Pacem, mit à la mer un de ses meilleurs vaisseaux. Il en laissa la conduite à Emanuel Pacheco, & luy ordonna d'empêcher, autant qu'il le pourroit, que les Pacemois, qui n'avoient point d'autre subsistance que celle du poisson, ne fissent aucune pesche, ce qui réduisit cette ville à la famine.

L'assassinat du  
Roy de Pacem,  
allarme les peu-  
ples.

Les Portugais  
ne s'en étonnèrent  
point, & blo-  
quèrent Pacem.

Tandis que les Portugais avoient comme bloqué Pacem, ils se trouverent eux-mêmes dans une grande disette d'eau douce, & furent contrains de mettre un esquif à la mer pour aller faire aiguade. Les Barbares, qui étoient toujours en grand nombre sur le bord, s'apperceurent du départ de l'esquif, & l'accablèrent de tant de flèches & de pierres, que ceux qui étoient dedans ne purent éviter le péril, qu'en se sauvant à force de rames.

Ils courent de  
grands risques  
en allant faire  
eau.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

A peine ces Portugais furent-ils sortis de ce danger, qu'ils en coururent un autre bien plus considérable, puis qu'ils furent poursuivis par trois fustes que les ennemis détacherent. L'inégalité qui se trouvoit entre-eux & les Maures, étoit si grande, qu'il ne leur restoit aucune espérance que de vendre bien cher leur vie, en se défendant jusqu'au dernier soupir.

Dans cette extrémité, ils ne hésiterent pas à prendre leur parti, & quoi-qu'ils ne fussent que cinq, ils tinrent si bonne contenance, & témoignèrent tant d'intrépidité que les ennemis en furent étonnez. Ils combattirent ensuite avec autant de bonheur que de courage, & non seulement ils échaperent des mains des Barbares, mais encore ils les mirent en fuite. Cette action qui étoit des plus extraordinaires & des plus déterminées, réduisit Geinal à proposer la paix aux Portugais, avec qui il ne voulut plus avoir rien à démêler.

Corréa fait la  
guerre au Roy  
de Bantam.

La guerre ayant été ainsi terminée avec Geinal, Corréa la déclara à Mahomet, Roy de Bantam, à dessein de se rendre maître de la ville de Pade dépendante de ce Prince, & d'un Fort bâti sur le bord du fleuve de Mûar, où il entretenoit une bonne garnison; mais comme Corréa ne vouloit rien entreprendre, que de concert avec Garfie de Sala, ils joignirent leurs vaisseaux & leurs troupes, & en firent une petite flotte, sur laquelle il y avoit cent cinquante Portugais, & quatre cens Malacans. Ils navigerent heureusement & sans estre découverts, jusqu'à l'embouchure du fleuve du costé de la mer, & approcherent le plus près qu'ils purent, d'un autre Fort que le Roy de Bantam avoit fait construire pour couvrir la ville de Pade, & pour y demeurer. Toutes les précautions que ce Prince avoit prises afin d'empêcher que les Portugais n'insultassent ni Pade, ni le Fort, n'apportèrent aucun changement dans la résolution que Corréa avoit formée de tenter toutes sortes de moyens pour emporter l'une & l'autre place, & pour mettre le Bantamois à la raison. Dans cette pensée, il détacha George Mesurado, l'un de ses Officiers, pour aller reconnoître

Il joint ses vais-  
seaux à ceux de  
Sala.

la Ville & la Citadelle, & pour observer la contenance des ennemis. Cet Officier remarqua qu'ils avoient posé plusieurs corps de garde, & qu'on y avoit conduit quelques petites pièces de campagne.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Si les Maures eussent été aussi fermes, que circonspects dans les mesures qu'ils avoient prises pour se défendre, il eust été très-difficile de les forcer dans leurs retranchemens; mais s'ils faisoient voir quelque résolution, elle finissoit avec le premier feu du combat, au lieu que les Portugais, toujours animez par une égale valeur, sembloient en prendre une nouvelle, quand ils trouvoient de la résistance dans leurs ennemis. Ils ne s'étonnerent ni du nombre de gens qu'ils avoient en teste, ni de leurs retranchemens, ils attaquèrent indifféremment tout ce qui leur disputoit le passage. En vain les troupes de Mahomet voulurent-elles s'y opposer, le feu continuel que les Maures firent de derrière leurs murailles sur les Portugais, ne les arresta pas, & si quel qu'un d'eux tomba sous les coups dont ils furent accablés, ceux qui échaperent à ces dangers, vengerent leurs compatriotes, forcerent les premiers corps de garde des ennemis, & passèrent au fil de l'épée, ce qu'ils y trouverent de soldats.

Vigoureuse résistance des Maures; mais de peu de durée.

Cette action répandit une telle épouvante parmi les Maures, qu'ils abandonnerent leurs redoutes, avant que les Portugais fussent parvenus jusqu'à eux. Corrêa, qui s'en apperceut, s'avança aussitôt vers le Fort & y entra l'épée à la main. Les ennemis se voyant pressés se défendirent; mais enfin, Corrêa les chassa de ce poste, il chargea Edoïard Mello, de demeurer à l'embouchure du fleuve avec quelques bâtimens, en cas que les Maures vinsent à se rallier, & il alla se présenter devant Pade.

Les Portugais les chassent de leurs postes.

Quoique Corrêa eust prévu les suites que pouvoit avoir le ralliement des ennemis, & qu'il eust pris toute sorte de mesures pour le prévenir, toutefois, il ne trouvoit pas d'expédient plus assuré pour les réduire, que de faire descente. Pour cet effet, il falloit attaquer les retranchemens qui couvroient la ville de Pade, esluier un nouveau feu, &



ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Ils se rendent  
maîtres de Pa-  
de.

La Reine de  
Coulan, viole  
le traité de paix  
fait avec les  
Portugais.

Elle se dispose  
à la guerre.

combattre les Bantamois, qui en étoit sorti à la teste d'un grand détachement, pour s'opposer à la descente qu'il voyoit bien que les Portugais avoient dessein de faire. Cette prévoyance dans les Maures, donna lieu à une action, où les deux partis montrèrent beaucoup de chaleur & de courage. Une si longue résistance surprit les Portugais, & comme ils ne pouvoient l'attribuer qu'à la présence de Mahomet, ils redoublèrent leurs attaques, mirent pied à terre, & chargerent les ennemis avec tant de vigueur qu'ils les mirent en fuite. Cette défaite jetta le dernier trouble dans la ville, & bien loin que les troupes qui y étoient restées, songeassent à faire quelque sortie, pour empêcher que les Portugais n'y entraissent, elles l'abandonnerent, & ne s'occupèrent que des moyens de se sauver. Corréa y entra le fer dans une main & le feu dans l'autre, il la fit piller & réduire en cendres, aussi bien que tous les bâtimens qu'il trouva dans le port, & revint à Malaca où il fit amener beaucoup d'artillerie qu'il avoit prise, & un grand nombre de prisonniers qu'il avoit faits dans cette conquête, après laquelle il fit voile dans l'Inde basse.

Les Portugais ne vivoient pas dans une plus grande assurance à Coulan, par la contravention que la Reine de ce païs avoit faite au traité de paix, auquel elle avoit consenti comme Régente, lors qu'Antoine de Sala fut tué. Cette Princessë, que les Sarrazins de Coulan avoient prévenue, refusa d'abord de faire délivrer aux Portugais une certaine quantité de poivre, suivant les clauses du traité, & comme elle ne doutoit pas qu'ils ne se chagrinaient de ce refus, elle donna des ordres secrets de s'emparer de la Citadelle, & de faire main basse sur eux. Ce dessein qu'on avoit eu soin de ne communiquer qu'à des gens d'exécution, & d'une fidélité reconnuë, n'eut pas néanmoins tout le succès que la Reine & ses Ministres s'étoient promis; mais ce que cette Princessë manqua du côté de la perfidie & de la ruse, elle se résolut de l'entreprendre par la force ouverte. Pleine de ces mauvaises intentions, elle se liguait avec une autre Reine, de qui les Etats ne sont séparés

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 551*

des fiens, que par le Promontoire de Cori vers le Sud.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Le Commandement des troupes, que ces deux Princes-  
ses avoient levées, fut partagé entre trois Seigneurs Cou-  
lanois, qui étoient freres, & fort estimez parmi les Naires.  
La guerre fut déclarée dans le mois de Juin, bien que ce  
tems en ce pais-là, soit le plus froid & le plus rigoureux  
de toute l'année. Les ennemis commencerent d'abord cette  
guerre par l'empoisonnement des puits & des citernes,  
par le massacre des Chrétiens qui étoient à Coulan, & des  
Indiens nouvellement baptisez, & enfin, par la mort de  
tout ce qu'il y avoit de gens qu'on soupçonnoit de la moi-  
ndre intelligence avec les Portugais. Ils investirent ensuite  
la Citadelle, & la firent attaquer de tous costez. Hector Ro-  
drigue, qui en étoit Gouverneur, la défendit avec une vi-  
gueur incroyable; mais comme il n'avoit pas assez de mon-  
de pour tenir long-tems, & que sa place étoit investie de  
tous costez, il tenta toute sorte de moyens pour donner  
avis de son extrémité à Alexis de Menezés, qui étoit à  
Cochin. Ne pouvant le faire à moins qu'il ne trouvât quel-  
qu'un assez intrépide pour affronter un péril, tel que celui  
de sortir de la Citadelle, & de traverser l'armée des en-  
nemis, un soldat Portugais vint s'offrir de son propre mou-  
vement, & en demanda la commission au Gouverneur. Ro-  
drigue la luy ayant donnée, ce Portugais, de qui le bon-  
heur égala la hardiesse, passa au milieu du camp des Bar-  
bares sans estre remarqué, & alla à Cochin.

Cruels com-  
mencemens de  
guerre.

Les ennemis  
investirent la  
Citadelle de  
Coulan.

Courageuse ré-  
solution d'un  
Portugais.

Aussitôt que Menezés eut appris de ce soldat, le dessein  
des ennemis sur la Citadelle, & l'état où se trouvoit le  
Gouverneur de cette place, il fit un grand détachement  
de sa garnison pour escorter un convoi de munitions de  
guerre & de bouche; il en donna la conduite à Alphonse de  
Menezés son neveu, & le chargea de forcer les ennemis  
dans leurs lignes, & de parvenir jusqu'à la Citadelle. Alphonse  
exécuta cet ordre avec tant d'exactitude, que nonobstant  
les efforts que firent les Barbares, pour s'opposer à son pas-  
sage, il entra dans la place avec le convoi & le renfort de  
troupes, dont il avoit le commandement.

Menezés intro-  
duit du secours  
& des vivres  
dans cette pla-  
ce.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Ces Reines se  
retirent, & celle  
de Coulan exé-  
cute le traité de  
paix.

Retour de Qua-  
dros à Lisbon-  
ne.

Il rend compte  
au Roy de son  
voyage.

Les Reines confédérées, dont l'armée jusque-là, n'avoit pu avancer ses travaux, jugeant par cette action de ce que les Portugais seroient capables de faire, & sur tout depuis qu'ils avoient été secourus, ne balancerent point à lever le siège. Elles se soumirent à exécuter l'ancien traité de paix que la Reine de Coulan ratifia, comme y ayant un plus grand interest.

Le Roy receut la nouvelle de la levée de ce siège, & de la ratification de la paix dans le mesme tems que George Quadros arriva dans le port de Lisbonne. Comme ce Capitaine étoit de la flotte d'Edouard de Lemos, que la tempeste avoit surpris en doublant le Cap de Guardafu, & qu'il avoit été un de ceux que le vent avoit poussez en de plus différens pais, où il avoit relâché, quand il en avoit trouvé l'occasion favorable, Emanuel, porté d'une curiosité naturelle pour ces sortes d'avantures, ordonna à Quadros de luy rendre compte de tout ce qu'il avoit remarqué dans les lieux où il étoit débarqué. Ce Capitaine, ravi de trouver l'occasion de faire sa cour, entra dans un grand détail de tout ce qui luy étoit arrivé. Pour cet effet, il dit au Roy, que le vent l'ayant poussé dans les Etats du Roy d'Aden, il y fut fait esclave; il ajouta, qu'ayant appris pendant sa détention la langue Arabesque, & que la parlant aussi bien que les gens du pais, il avoit passé pour un Sarrazin, & qu'il avoit affecté depuis ce tems-là, un grand zèle pour la secte de Mahomet; qu'il avoit mené un genre de vie fort austère; que sa conduite dans son nouvel état, luy avoit mérité l'admiration des peuples & les bonnes grâces du Roy d'Aden; que ce Prince l'avoit voulu retenir auprès de sa personne; qu'il l'avoit nommé pour l'accompagner dans son pèlerinage à la Mecque, où il devoit aller visiter le corps de Mahomet.

Quadros luy dit encore que ce fut durant le séjour que la Cour fit en ce pais, qu'il avoit témoigné à l'Adenois, un grand désir d'aller en Perse, pour visiter les tombeaux des neveux de Mahomet; que ce Roy luy en avoit accordé la permission, & fait délivrer une somme pour les frais de son

son voyage; mais qu'étant arrivé dans un pais inhabité, & inconnu, il avoit abordé quelques Arabes qui passaient; qu'à la veuë de son extérieur monachal, ils l'avoient emmené avec eux, & qu'ils luy avoient donné tout ce qui leur restoit de meilleur pour leur subsistance; que les ayant quittez pour se mettre avec des marchands de leur mesme nation, lesquels devoient bientost faire voile en Ormus, ils l'avoient receu sur leur bord, & qu'il y étoit arrivé revestu toujours de son habit de Moine; que Garfie Coutigno, à qui il s'étoit fait connoistre, l'avoit bien voulu recevoir, & que pour lors, il avoit quitté son habit d'Anacorete, plein de la résolution de faire une sincere pénitence, d'avoir dégénéré de la profession de Chrétien, & d'avoir suivi, du moins en apparence, une Religion entièrement opposée à l'Evangile, & à la croyance de ses peres.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Mais comme le Roy desiroit sçavoir quelque chose de plus important, que les aventures personnelles de Quadros, il voulut qu'il luy fist une description des pais qu'il avoit parcourus, & qu'il l'informast des coëstumes des peuples qui les habitoient; du genre de vie qu'ils menoient durant la guerre, ou pendant la paix; de leurs maximes concernant la politique & la Religion, & de la manière que l'on traitoit les Chrétiens qui y étoient tolerez.

Le Roy, qui depuis long-tems avoit formé le dessein d'envoyer des flottes en Arabie & en Etiopie, n'avoit pas voulu le déclarer jusqu'à ce qu'il eust trouvé quelqu'un qui luy en parlât aussi positivement qu'avoit fait le Capitaine Quadros. Pour lors ce Prince, content de ce qu'il en venoit d'apprendre, luy ordonna de réduire en Mémoire, & par forme de Rélation, ce qu'il luy avoit exposé dans son discours, à quoy il travailla avec d'autant plus d'application & de soin, qu'il sçavoit que son ouvrage devoit servir de règle à ceux que le Roy chargeroit de cette commission.

Quadros écrit  
la Relation de  
sa navigation,  
& la donne au  
Roy.

Les choses tournerent encore plus heureusement pour Quadros, qu'il n'avoit osé se le promettre, puis qu'Emanuel luy donna la conduite de la flotte qu'il fit équiper, & qu'il le chargea de lettres pour Alphonse, Roy de Congo,

Le Roy luy  
donne la con-  
duite de la flot-  
te qu'il envoie  
en Etiopie.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Il arrive devant  
Congo, où les  
Portugais tâ-  
chent de luy  
nuire.

Il est obligé  
de retourner en  
Portugal.

Mort de l'Em-  
pereur Maxi-  
milien I.

Les Rois de  
France & de  
Castille, bri-  
guent l'Empire.

& cela, dans l'espérance que ce Capitaine donna au Roy, en partant de Lisbonne, qu'il trouveroit une route pour parvenir jusqu'aux lacs de Zaïre & de Zaffan, & qu'il passeroit ensuite dans les Etats du grand Négus.

Cette navigation se fit avec tout le succès que l'on pouvoit desirer. Quadros vint mouïller dans le havre de Congo, sans avoir eslué les risques de la mer, ni rendu de combat contre les nations qui la croisoient. Il ne trouva d'ennemis que dans ses propres compatriotes, qui s'étoient établis à Congo, puis qu'ils employèrent le crédit & les amis qu'ils avoient à la Cour d'Alfonse, pour le détourner d'accorder des passeports à Quadros, sans lesquels il ne pouvoit pousser plus loin son voyage. Ils insinuerent à ce Prince, que les lettres que ce Capitaine Portugais luy présentoit au nom d'Emanuel, étoient supposées ou surprises; que pour en sçavoir la vérité, il falloit en écrire à ce Prince, & que sur sa réponse, on délivreroit à Quadros les passeports qu'il sollicitoit avec tant d'empressement. Le Roy de Congo défera à cet avis, pour ne rien faire qu'avec certitude. Enfin, ces Portugais, qui n'agissoient que par un esprit de jalousie contre Quadros, sans qu'il leur en eust donné d'autre sujet, que de vouloir entreprendre ce qu'ils se promettoient de faire eux-mêmes, le traversèrent en tant de rencontres, qu'ils l'obligèrent de retourner en Portugal.

Ce que le Roy avoit projeté de faire en Etiopie, fut oublié dans les mouvemens que la mort de l'Empereur Maximilien, premier du nom, causa en France & en Castille. Comme Emanuel se vit obligé d'entrer dans les suites de cette célèbre contestation entre le Roy Très-Chrétien, & le Roy Catholique, il est nécessaire de remonter jusqu'à la source de ce différent, qui fit armer les deux plus grands Princes de l'Europe, au sujet de l'élection d'un nouvel Empereur.

François I. Roy de France, & Charles V. Roy de Castille, furent les deux fameux Concurrents à l'Empire, vacant par la mort de Maximilien. François n'oublia rien pour se

rendre les Electeurs favorables ; mais comme ils avoient été prévenus au tems de la Diète d'Ausbourg, pour revestir Charles du titre de Roy des Romains, avant que la mort de Maximilien fust arrivée, les mesures que Charles avoit prises pour cette élection, nuisirent aux prétentions de François. L'Empereur étant mort immédiatement après, les choses changerent entièrement de face. Charles songea uniquement à l'Empire, & François de son costé ne s'occupa que des moyens dont il se serviroit pour y parvenir. Il brigua à cet effet, l'appuy & le secours des Princes étrangers, qu'il croyoit estre le plus dans ses interets. Le Pape Leon X. paroissant estre un de ceux qui s'y portoiert avec le plus d'affection & de vivacité, fit donner avis au Roy Très-Christien, de gagner l'Electeur de Brandebourg, pour rompre les mesures du Roy Catholique, en faveur de qui les autres Electeurs sembloient promettre leurs suffrages. Sur cet avis, François envoya Bonnivet à Francfort, avec ordre d'offrir quatre cens mille écus, à ceux d'entre les Electeurs, qu'il trouveroit les plus disposez à le servir en cette rencontre, & à seconder ses prétentions.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Mais à parler sincerement, l'avis & le zèle affecté du Pape étoient plutôt l'effet d'une fine politique, que des marques d'une véritable amitié. Ce Pontife n'étoit dans les interets du Roy qu'en apparence, & tous les mouvemens qu'il se donnoit, n'aboutissoient qu'à en retarder les desseins, & qu'à traverser aussi ceux du Roy Catholique. Il vouloit par ce moyen, donner le tems à quelque Prince Alleman de profiter de l'occasion, pour briguer les voix des Electeurs en sa faveur, & d'exclurre ainsi ces deux Concurrrens, dont la trop grande puissance paroissoit déjà assez redoutable à ce Pape, sans la fortifier encore par l'union de l'Empire à leurs Couronnes.

Le Pape amuse  
ces Princes.

Les Suisses, que François avoit voulu ménager, en usent avec plus de bonfey que le Pape, puis qu'aussitôt que ce Prince leur eut fait l'ouverture de ses prétentions, ils luy refuserent sans façon leur secours & leur médiation, de sorte que le seul argent comptant devint le meilleur

Les Suisses en  
usent plus  
franchement.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Les Electeurs  
se partagent.

*Mezeray, en  
son Abrégé de  
l'Hist. de Fr.  
tom. 2.*

Charles fait fi-  
ler des troupes  
en Allemagne.

Différence des  
caractères de  
François & de  
Charles.

moyen pour bien faire réussir cette affaire; & de fait, le Palatin, Trèves, & Brandebourg, en furent ébranlez.

Le dernier de ces Electeurs, qui de son chef paroissoit très-bien intentionné pour François, donna encore de grandes espérances d'engager son frere l'Archevesque de Mayence à entrer dans les mêmes sentimens; mais quand il fut question de donner sa voix, Mayence ne voulut plus se souvenir de ce qu'il avoit promis, ni de ce qu'il avoit receu, & il opina en faveur de Charles. Brandebourg suivit son exemple; de maniere que le seul Electeur de Trèves fut fidelle à sa parole.

Comme le Roy Catholique ne ménageoit rien pour soutenir ses desseins, il fit marcher des troupes vers Francfort, sous prétexte d'empêcher que ses Compétiteurs à l'Empire, ne voulussent appuyer leurs prétentions par la force, ou surprendre les Electeurs pour se les rendre favorables.

Cette conduite jointe aux négociations secretes, & à l'argent qui avoit été répandu, rassura les Electeurs, qui naturellement étoient portez pour le Roy Catholique, & ramena insensiblement à son parti, ceux qui penchoient pour le Roy Très-Chrétien, dont le secours & l'alliance étoient néanmoins plus à ménager, que celle de Charles. Les grandes victoires que François avoit remportées en Italie, son caractère d'esprit, son bonheur dans ses projets, & particulièrement sa valeur dans l'exécution de ses entreprises; toutes ces grandes qualitez sembloient mieux convenir aux Allemans, dans la conjoncture de la guerre dont le Turc menaçoit leur país. Mais si d'un costé les faits héroïques de François couvroient le mérite naissant de Charles, qui n'avoit encore rien fait, & qui en ce tems-là ne promettoit pas beaucoup, d'un autre costé, les Allemans alléguoient, que le Roy Très-Chrétien, n'étant pas de leur nation, ils avoient lieu de craindre qu'il ne traitast un jour les Princes d'Allemagne, avec trop de hauteur. Comme ils n'appréhendoient pas un pareil traitement de la part du Roy Catholique, qui avoit été élevé parmi eux, & qu'ils connoissoient dès sa plus tendre enfance, ils suivirent leur incli-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 557*

nation, & se déclarerent pour ce Prince, parce qu'il étoit plus jeune, & moins entreprenant que François.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Toutes ces considérations déterminèrent les Electeurs à préférer Charles à François, & à le proclamer Empereur à Francfort, le 20. de Juin 1519. La nouvelle luy en fut aussitost portée en Castille, où il étoit passé depuis près de deux ans. Il fut couronné à Aix la Chapelle, le 22. d'Octobre de la mesme année, & enfin, le Pape Clement VII. luy donna la Couronne Impériale, le 24. de Février 1530. jour mémorable en Castille, par la naissance de cet Empereur, par la prise du Roy François à Pavie, & par cette auguste cérémonie du Couronnement de Charles, qui se fit dans l'Eglise de Bologne, avec la mesme solennité, & le mesme appareil, que si elle se fust faite dans l'Eglise de S. Pierre à Rome.

Proclamation  
de Charles, à  
l'Empire.

L'Empereur, qui devoit partir dans peu de Castille, pour aller en Allemagne, convoqua les Etats du Royaume sur l'avis que luy en donna Chièvres son Gouverneur. Parmi les choses qui y furent agitées, on proposa une nouvelle levée d'argent; mais cette levée ayant paru excessive aux Castillans, dont les meilleures bourses étoient épuisées par les dernières sommes qu'on en avoit tirées, elle porta ces peuples au murmure, & ce fut un prétexte pour faire éclater le mécontentement où ils étoient, de voir que les Flamans devenoient les maîtres; qu'ils remplissoient les plus grandes charges, & qu'ils faisoient conférer les meilleurs Bénéfices à leurs parens & à leurs créatures. Les Grands du pais seconderent les mouvemens des peuples, & pendant l'absence de Charles, qu'ils donnoient pour un Prince d'un médiocre mérite; ils firent une Ligue, dans laquelle Tolède, & les autres villes les plus considérables de Castille entrèrent, & mirent leurs troupes sous la conduite de Jean de Padilla, & de l'Evesque de Zamora.

Il convoque les  
Etats généraux.

Mouvemens  
séditieux en  
Castille.

Il ne fut pas si facile qu'on se l'étoit persuadé dans le Conseil de Castille, de réduire les peuples à cette obéissance aveugle qu'on en attendoit. Les nouvelles impositions qu'on vouloit faire, & le départ de l'Empereur, pour



ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

---

qui ils ne se sentoient pas beaucoup de penchant, ne les firent pas balancer plus long-tems sur le parti qu'ils avoient à prendre; & de fait, ils en prirent un entièrement opposé à leur devoir, à l'égard de leur légitime Souverain.

Les mécontents appuyez par la revolte des meilleures villes, inspirerent aux peuples de secouer le joug Monarchique, & de se cantonner comme les Suisses; mais pour abattre les Grands, qui par interest ou par jalousie s'y pouvoient opposer, ils exciterent une émotion générale, & pillerent les maisons de ceux qui passoient pour riches & pour accommodés. Les plus fidelles Sujets, & les partisans les plus déclarez de l'Empereur, n'osèrent paroître pour tels durant ce désordre; de crainte de s'exposer inconsidérément à la brutale fureur d'une populace soulevée. Ils avoient la douleur de voir, que la Castille étoit sur le point d'estre déchirée par une guerre civile, & que cette guerre avoit déjà causé de fréquens pillages, un grand nombre de meurtres & d'embrazemens.

On y résout de  
punir les sédi-  
tieux.

Le nouvel Empereur, averti de tout ce qui se passoit en Castille, assembla son Conseil, où l'on délibéra sur les remèdes qu'il falloit apporter pour calmer les esprits irrités, & pour appaiser tous ces troubles intestins. On y résolut d'employer la force, afin de réprimer la rebellion des villes, de punir les Chefs des rebelles avec la dernière rigueur, & de ramener les complices à leur devoir.

Plusieurs villes  
de Castille se  
soulevèrent.

L'Alcaïde Ronquillo, que l'on chargea de cette commission, marcha du costé de Ségovie, où il voulut entrer; mais sur le refus qu'on fit de luy en ouvrir les portes, il exerça toutes sortes d'hostilitez dans les environs de cette ville. Ceux de Tolède, de Burgos, de Vaïlladolid, & de plusieurs autres villes, qui appréhendoient une pareille destinée, se liguerent, formerent un petit corps d'armée, attirerent Ronquillo en campagne, & taillerent ses troupes en pièces.

Les rebelles se  
mettent sous la  
protection de la  
Reine Jeanne.

Dans cette délicate conjoncture, les rebelles voulant avoir un Chef, jeterent les yeux sur la Reine Jeanne, surnommée la Folle, mere de l'Empereur. Ils la tirerent de

Tordéfillas, où elle avoit été conduite, ils la reconnurent pour Souveraine, & publièrent qu'il falloit la marier avec Ferdinand, fils de Frédéric, Roy de Naples, afin qu'à la faveur de ce mariage, Ferdinand rentrât en possession du Royaume d'Arragon.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Cette Reine, à qui la proposition d'un second mariage ne déplût pas, fut plus entestée que jamais des honneurs qu'on luy rendoit en qualité de Souveraine, & sembloit, sur le simple bruit de cette nouvelle, avoir recouvré le bon sens. Mais comme ce mariage ne rouloit que sur une proposition faite par un peuple tumultueux, il n'eut aucune suite, & dès ce moment, le nouveau Gouvernement commença à s'affaiblir. Les troupes qui s'ennuyoient de n'estre point payées, se seroient portées infailliblement à quelque fâcheuse extrémité, si les Chefs de la Ligue n'eussent trouvé le moyen de faire de l'argent, en s'emparant des Châsses des Saints, que l'on fondit, & dont ils firent battre de la monnoye. L'Evesque de Zamora, qu'on donna à la Reine pour son Ministre, entretint ces désordres par ses pernicieux conseils. On n'aura pas lieu d'en douter, quand on sçaura que ce Prélat étoit d'un esprit & d'un temperament peu convenable au caractère Episcopal, & qu'il passoit pour l'homme le plus violent, & le plus débauché de son tems.

On prend les  
Châsses des  
Saints pour en  
faire de la mon-  
noye.

L'Empereur, qui voyoit la Castille sur le penchant de sa ruine, s'il n'y apportoit un prompt remède, prit le parti de la douceur, puisque celui de la vive force avoit été inutile. Il s'accommoda à la nécessité présente; il accorda aux peuples une partie des choses qu'ils luy avoient demandées, & s'engagea à ne donner aucunes charges aux étrangers, quand elles viendroient à vacquer, à condition qu'on ne troubleroit point ceux qui en étoient déjà pourvus.

Politique de  
l'Empereur.

Cette nouvelle proposition, loin d'appaîser les peuples, les irrita tellement qu'ils demanderent avec insolence, qu'on chassât les étrangers du Royaume, sinon qu'ils iroient forcer Medina de Rio Seco, ville d'Espagne Taragonoise, où étoit actuellement l'armée, dont Charles avoit laissé le

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Les Gouver-  
neurs de Castil-  
le demandent  
du secours à  
Emanuel.

Les Rebelles  
s'offrent de le  
reconnoître  
pour leur Roy.

Belle réponse  
de ce Prince.

commandement aux Gouverneurs qu'il avoit établis en partant de Castille. Ces factieux en seroient venus là : ou auroient fait quelque chose de pire, si l'on ne se fust emparé de Tordéssillas, où la Reine étoit retournée. Quoique la détention de cette Princesse, fust un coup de partie, toutefois ce coup n'étoit pas décisif, il s'agissoit d'avoir des troupes fraîches & en bon nombre, pour ruiner l'armée de la Ligue. Cette nécessité déterminâ les Gouverneurs, à députer vers Emanuel, pour luy demander du secours, sans quoy il étoit impossible de réduire les Rebelles.

Tandis que les véritables serviteurs de Charles travailloient à mettre le Roy de Portugal dans les intérêts de cet Empereur, les séditieux offroient à Emanuel, de luy livrer les places les plus fortes, & les meilleures villes de Castille, & disoient qu'ils le reconnoistroient pour leur Roy, s'il vouloit les défendre & les protéger. Emanuel écouta toutes leurs propositions sans en accepter aucune, il leur représenta avec douceur le tort qu'ils avoient de se déclarer contre leur Roy, & bien loin de les irriter par de sévères remontrances, ou de les intimider par le refus du secours qu'ils luy demandoient, il leur promit sa médiation auprès de l'Empereur pourvu qu'ils se rendissent dignes de sa clémence. Enfin il montra un si grand éloignement pour les recevoir au nombre de ses sujets, qu'ils conceurent aisément, que ce Prince étoit peu touché des conquêtes trop faciles.

Les factieux, qui pouvoient pousser plus loin leur rébellion, n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la paix dont Emanuel les amusoit, & ils s'en tenoient à cette espérance, quand le départ des Députés des Gouverneurs, & des villes fidèles, les y confirma. Ainsi les choses demeurèrent dans une espèce de suspension jusqu'à l'arrivée des troupes de Portugal, & de celles qui gardoient la Navarre, dont on fit un corps d'armée fort considérable, pour marcher contre les mécontents.

Jean de Padilla, Général de leur armée, voulut gagner la

la ville de Toro; mais les Imperiaux luy couperent chemin, & l'engagerent à donner bataille. Le parti de Charles demeura vainqueur, l'armée des Rebelles fut taillée en pièces. Padilla, Pierre Pimentel, François Maldonat, & plusieurs autres Officiers généraux, que la Ligue avoit choisis pour leurs Chefs, furent faits prisonniers, & condamnés à expier par leur mort, les desordres qu'ils avoient fomentez dans le Royaume.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

L'armée des  
Rebelles est  
battue.

Comme l'Evesque de Zamora ne s'étoit pas trouvé dans le combat, il se déguisa & se retira dans les montagnes de Castille, en attendant l'occasion de passer en Portugal; mais on l'arresta dans une cabane où il s'étoit caché, & on le conduisit dans le Château de Simancas, jusqu'à ce que le Bref du Pape fust arrivé pour instruire son procès. Quant au reste des mécontents, on les comprit dans l'amnistie générale, que l'Empereur voulut bien leur accorder.

On s'assure de  
l'Evesque de  
Zamora.

Ce n'étoit pas seulement en Castille, que la rebellion & la Ligue partagerent les esprits, la haine que Nugno de Mascaregnas avoit conceüe contre Jabentafuf, pensa causer un grand trouble en Afrique. Les Maures de Dabide & de Garabie, qui s'étoient soulevés contre luy, à la sollicitation de ses ennemis secrets, porterent Mascaregnas à écrire à la Cour, au désavantage de Jabentafuf, & à faire sçavoir au Roy, que sous prétexte de quelques services que cet homme avoit autrefois rendus aux Portugais, il ne respiroit plus à présent que les occasions de les trahir, & de les sacrifier.

Division de  
Mascaregnas,  
& de Jabenta-  
fuf.

Jabentafuf, averti de ce qui se tramoit contre luy en Portugal, écrivit au Roy, & luy rendit compte de sa conduite. Emanuel demeura si fortement persuadé de l'innocence de ce Capitaine, bien que ce ne fust que sur la simple lecture d'une lettre, que Mascaregnas reçut ordre de la Cour, de garder des mesures plus honnestes avec Jabentafuf, & de ne plus écouter, comme il sembloit qu'il eust fait, ni sa passion, ni les dangereux conseils qu'on luy avoit donnez. Le Roy alla encore plus loin, il luy enjoignit de prester main forte à Jabentafuf, pour luy aider à

Le Roy en est  
informé, &  
rend justice à  
Jabentafuf.



ANS DE repousser l'outrage de ses ennemis, & mesme d'entrer dans  
J. CHRIST. sa querelle.

1520.

Vasco Ferdi-  
nand va se po-  
ster vers le Dé-  
troit de Gibral-  
tar.

Il en vient aux  
mains avec les  
Maures.

Le Gouverneur  
d'Alcacer leur  
coupe chemin,  
& les fait pri-  
sonniers.

Il les bat & les  
met en fuite.

Pendant que cela se passoit contre les Maures de Da-  
bide & de Garabie, Vasco Ferdinand s'alla poster avec un  
bon vaisseau, dans les environs du Déroit de Gibraltar,  
à dessein d'insulter tous les bâtimens qui tenteroient ce pas-  
sage. Ces Maures en prirent de l'inquiétude, & détache-  
rent deux de leurs meilleures frégates, pour obliger Vasco  
d'abandonner ce poste, ou pour l'attirer à un combat, &  
de fait on en vint bientôt après aux mains. L'action se passa  
d'abord avec beaucoup de vivacité, mais l'une des frégates  
des Maures ayant été mise hors de combat, le Capitaine  
qui la commandoit ménagea une retraite & se sauva. L'au-  
tre frégate ne se trouvant point assez forte pour tenir contre  
le vaisseau Portugais, voulut en faire autant; mais Vasco  
la poursuivit & la canonna si vivement, que le Capitaine  
ne pouvant éviter d'estre pris, ou de se rendre, débarqua  
les troupes qui étoient dessus. Les uns gagnèrent les bois,  
& les autres prirent le chemin des montagnes.

Alvarcz Capral, Gouverneur d'Alcacer, sortit de sa ville  
au bruit du canon qu'il avoit entendu, coupa chemin aux  
fuyars, & les fit presque tous prisonniers. Cependant, les  
Maures occupez de la prise d'une de leurs frégates, équi-  
perent six de leurs meilleures fustes pour venir forcer Vas-  
co dans son poste, & pour reprendre sur luy ce qu'il avoit  
gagné sur eux.

Ce dernier effort ne succéda pas mieux que le premier.  
Vasco tint une bonne contenance à leur première attaque,  
& essuya tout leur feu; mais comme la manœuvre du vais-  
seau Portugais étoit plus prompte que celle des Maures,  
& leur canon mieux servi, les ennemis prirent l'alarme &  
se sauverent. La crainte en dissipa beaucoup plus qu'il n'en  
tomba sous le feu des Portugais, & si sur la fin du combat  
la chute & le défaut du vent n'eust pas empêché le vaisseau  
Portugais de poursuivre les fustes des Maures, elles ne se  
seroient pas tirées de ce danger. Ce fut ce changement de  
vent qui obligea Vasco d'aller mouiller dans le port de Ma-

laca, pour se radoubier, & pour y renouveler son équipage.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Si les Portugais n'eussent eu que des ennemis déclarez à combattre, ils auroient moins couru de risque dans leurs conquestes & dans leurs victoires; mais comme ils trouvoient souvent dans leurs propres alliez des ennemis secrets & des traitres, ils se voyoient exposez aux plus grands dangers, dans le tems qu'ils sembloient devoir jouir du plus profond repos, ainsi qu'ils l'éprouverent en la personne d'un Seigneur Maure, nommé Benaduxera, riche & fort accredité, avec lequel ils avoient fait alliance. Ce Maure dont la valeur n'imposoit pas moins que la puissance, avoit toujours des troupes sur pied, qu'il cantonnoit dans les terres de son obéissance, & qu'il entretenoit pour faire la guerre contre Mahomet, Roy de Fez, dont il ne vouloit point se reconnoistre vassal. Mahomet, qui de sa part ne souffroit qu'avec inquiétude, qu'un Seigneur particulier luy résistât si long-tems, se détermina à perdre Benaduxera, & à entrer sur ses terres, s'il ne pouvoit l'attirer dans un combat, lors qu'il paroistroit à la teste de sa petite armée. Enfin, les deux partis en vinrent aux mains, & le Maure succomba. L'état où il se vit, après la défaite de la plus grande partie de ses troupes, luy fit prendre le parti d'écrire à Norogna, & de luy demander s'il vouloit le recevoir dans Azamor, où il s'offroit de mener le reste de ses gens.

Un Seigneur  
Maure se retire  
dans Azamor.

Norogna, qui suivoit en cela la politique des Gouverneurs ses prédecesseurs, receut Benaduxera dans Azamor, & au nombre des alliez des Portugais. Comme ce Maure passoit pour grand Capitaine, Norogna proposa aux Officiers de sa garnison, de luy donner le commandement des Maures de Xerquie, dans l'espérance de l'attacher aux interets d'Emanuel.

Benaduxera, touché de cette distinction, envoya en Portugal, son frere, appelé Ferez, pour ratifier son serment de fidelité entre les mains du Roy, & pour le remercier de la justice que Norogna luy avoit renduë, malgré la prevention de ses ennemis. Emanuel receut Ferez, le combla de presens, & ordonna à Jacques Mello, Capitaine Por-

Il envoya son  
frere en Portu-  
gal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

tugais, de secourir ces deux freres, dans les occasions où l'on voudroit les inquiéter. Si-tost que cet ordre fut arrivé en Afrique, & dénoncé à Mello, ce Capitaine fut sollicité par Benaduxera & par Ferez, qui étoit revenu, de se joindre à eux pour aller insulter trente-deux compagnies ennemies, cantonnées dans les environs de la source d'une rivière nommée *Diuex*, éloignée de soixante lieues d'Azamor. Cette affaire se passa si avantageusement pour les Portugais, & pour les Maures alliez, qu'ils revinrent à Azamor avec près de cinq cens prisonniers, & un butin fort considérable. Un si heureux succès devoit serrer encore plus fortement, le nœud de la nouvelle alliance de Benaduxera avec les Portugais; mais ce Maure tenté de rentrer dans les bonnes grâces de Mahomet, luy fit offrir par ses amis de luy livrer tous les Chrétiens qu'il commandoit depuis qu'il s'étoit rangé du costé des Portugais.

Il tâche de surprendre le Gouverneur d'Azamor.

Bien que ce dessein fust fort secret, & que Benaduxera ne l'eust encore communiqué à personne, Norogna, néanmoins, ne se confioit plus si aveuglément à ce nouvel allié, sur tout depuis les fréquentes & pressantes instances qu'il faisoit, de luy donner des troupes pour les mener en parti. Benaduxera, surpris des différens pretextes, dont Norogna se servoit, pour luy refuser ce qu'il demandoit avec tant d'empressement, attribuoit ces refus à une espèce de jalousie, & ne pouvoit se persuader qu'il pût le soupçonner d'aucun mauvais dessein, de sorte qu'il n'insista pas davantage. Mais ce que Benaduxera manqua du costé de ce Gouverneur, il l'obtint aisément d'Antoine de Leité, Gouverneur de Mazagan, ville & Forteresse située en Afrique sur les costes du Royaume de Maroc. Elle appartenoit à Emanuel, & il y alla à l'insceu de Norogna. Leité luy accorda d'autant plus volontiers quelques troupes, qu'il avoit receu de mesme que les autres Gouverneurs, des ordres de la Cour, de seconder ce Maure dans les entreprises qu'il voudroit faire. Ainsi, il fit un petit détachement de cavalerie & d'infanterie, dont il luy donna la conduire.

Il va à Mazagan, & obtient des troupes du Commandant.

Benaduxera, desirant faire réussir son projet, crût s'en

devoir ouvrir à Ferez son frere. Il luy exagéra l'interest qu'ils avoient l'un & l'autre, à ne pas estre plus long-tems au nombre des ennemis de Mahomet, puis que tous leurs biens étoient situez dans ses Etats, & comme il leur convenoit mieux de dépendre d'un Prince de mesme Religion, que d'obéir à un Roy, qui en professoit une toute opposée à celle de leurs peres, il le pressa de ne pas différer l'exécution de son dessein.

Ferez, à qui les suites d'une mauvaise action qui étoit faite, paroissoient moins redoutables, que la honte d'en commettre une seconde, représenta à Benaduxera, son ingratitude à l'égard d'Emanuel, qui avoit bien voulu qu'on luy confiait des troupes. Il luy remontra en mesme tems, que si Mahomet sembloit oublier son infidelité, ce n'étoit qu'en considération du sacrifice qu'il luy feroit des Portugais, & qu'encore que ce service dust luy valoir le pardon de son crime, il avoit sujet d'appréhender, que ce mesme service ne détruisit pas assez fortement les soupçons que Mahomet conserveroit toujours contre luy, & qu'enfin, il ne crust que l'ayant une fois trahi, il seroit capable de le trahir une seconde, pour peu qu'il eust lieu de se plaindre de la Cour.

Comme ces réflexions, quoique judicieuses & prudentes, ne convenoient point au dessein que Benaduxera avoit formé, Ferez se vit obligé d'entrer dans les sentimens de son frere, & ne résista plus à la résolution qu'il avoit prise de se raccommoder avec Mahomet, pourveu qu'il ne luy en coutast pas des crimes. Dans cette veuë, il luy conseilla de renvoyer à Emanuel, l'étendant qu'il luy avoit donné, comme une marque de son alliance, & de rendre la liberté aux Portugais, contre la vie desquels il vouloit conspirer, pour ne point laisser à la posterité des marques si odieuses de sa cruauté, & de sa perfidie.

Benaduxera, irrité de cette remontrance, s'emporta d'abord contre son frere. Il usa de l'autorité que luy donnoit le droit d'ainesse, & le traita d'une manière fort indigne. Ferez essuya tranquillement la désobligeante fureur de Be-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1520.

Il projecté de  
retourner à  
Ferez.

Ferez tâche de  
l'en désabuser.

Benaduxera  
résout son frere  
à le suivre.

Génereuse re-  
montrance de  
Ferez.



ANS DE naduxera; mais ces sortes de mouvemens dans les gens les plus vifs, n'étant pas ordinairement de longue durée, Benaduxera revenu de son emportement, goûta les raisons de Ferez, prit le parti de suivre ses conseils, & renvoya à Mazingan les troupes que Leité luy avoit confiées.

Benaduxera se rend aux conseils de Ferez.

Ils vont à Fez, où Mahomet les fait mourir.

Ces deux Maures, résolus de s'aller jeter aux pieds de Mahomet, & d'implorer sa clémence, reprirent la route de Fez. Ce Prince, loin d'estre touché de leur repentir, ne voulut ni les entendre, ni leur pardonner. Il ordonna, sous prétexte que Benaduxera avoit licencié les Portugais qu'il auroit pu luy livrer, & parce que Ferez luy en avoit donné le conseil, qu'on s'assieust de leurs personnes, & qu'on leur coupast la teste.

Voyage de Sequeria à Diu.

Tandis que ces choses se passoient en Afrique, Sequeria partit d'Ormus avec une flotte composée de quatre-vingt voiles, & de près de quatre cens hommes d'équipage. Il rangea la coste de Cambaja, & tourna vers Diu, à dessein de s'en rendre maître. Comme Jaz, qui y commandoit pour Mamud, Roy de Cambaja, ne pouvoit résister à un si puissant armement, s'il n'étoit secouru, & qu'il ne le pouvoit estre que de Mamud, ce Gouverneur trouva le secret d'amuser le Vice-Roy, à qui de tems en tems il envoyoit des rafraichissemens, pendant qu'il donnoit avis à ce Prince, de l'état de la place, & de celuy de l'armée de ses ennemis.

1521.

Le Gouverneur de cette ville va demander luy mesme du secours à Mamud.

La flotte Portugaise arriva dans le havre de Diu, vers le commencement du mois de Février de cette année. La garnison & les habitans saisis d'effroy à la veüe de cette armée navale, furent prests de se soulever. Jaz, de qui la présence ne suffisoit pas pour les rassurer, partit pour Cambaja, & laissa son fils nommé Saca, dans la ville, pour y commander en attendant son retour de Cambaja, où il étoit allé pour rendre compte luy mesme à Mamud, de l'extrémité où il se trouvoit dans Diu.

Mamud, à qui Jaz exposa le risque qu'il couroit de perdre cette ville, s'il ne la secourroit promptement, luy accorda le secours qu'il luy étoit venu demander, & luy or-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 567*

donna de retourner en diligence à Diu, de crainte que les Portugais ne découvriſſent ſon voyage à Cambaja, & qu'ils ne fiſſent quelque entrepriſe pendant ſon abſence. Ce fut un coup de prudence qui eut tout le ſuccès que Jaz pouvoit deſirer. Le Vice-Roy ne fit aucun mouvement, & dès que ce Gouverneur fut de retour, il changea de conduite à l'égard des Portugais, & fit mettre en arreſt Martin Evangelo, & ſes aſſociéz, tous Portugais qui trafiquoient à Diu.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Jaz retourne à  
Diu, & fait ar-  
reſter quelques  
Portugais.

Le Vice-Roy outré de ce procédé, qui répondoit ſi peu à tout ce qui avoit été fait juſque-là, feignit de l'ignorer. Il écrivit à Jaz, de faire expédier des paſſeports à Evangelo & à ſes aſſociéz, afin qu'ils euſſent la liberté de le venir joindre avant qu'il allaſt à Ormus, où ces Portugais, diſoit-il, étoient néceſſaires pour le ſervice d'Emanuel. Jaz jugeant par les termes de cette lettre honneſte, quoique preſſante, que le Vice-Roy ne ſçavoit pas la détention d'Evangelo, luy fit réponſe, qu'il ne devoit point eſtre en peine des Portugais qu'il vouloit rappeler, & qu'on ne pouvoit ſans leur faire un très-grand tort, & à ceux avec qui ils étoient en commerce, interrompre le cours de leur trafic, dans lequel ils avançoient beaucoup leurs affaires.

Le Vice-Roy  
le ſçait, mais il  
le veut ignorer.

Comme le tems ſe paſſoit en lettres & en paroles inutiles, Sequeria, impatient de voir une fin à cette négociation, fit ſçavoir à ce Gouverneur de choiſir un lieu où ils puſſent ſ'aboucher touchant leurs intereſts communs, ce qui ſeroit plus déciſif pour l'un & pour l'autre parti. Jaz y conſentit, mais au lieu de venir luy-meſme à l'endroit qu'il avoit choiſi pour faire leur entrevuë, il y envoya Saca ſon fils, avec trois des principaux habitans de Diu, & luy donna pouvoir d'entrer en conférence avec le Vice-Roy.

Il écrit à Jaz,  
& luy demande  
une entrevuë.

Jaz n'y vient  
point, & en-  
voye ſon fils.

Quoique Sequeria connuſt par cette conduite, que la commiſſion que Jaz avoit donnée à Saca, ne tendoit qu'à prolonger le tems, il en uſa néanmoins avec le fils, comme il auroit fait avec le pere. Il luy dit qu'Emanuel luy avoit ordonné de viſiter les villes confederées, avant que de reprendre la route d'Ormuz; que dans cette veuë, il

Le Vice-Roy  
ne laiſſe pas de  
luy déclarer les  
intentions d'E-  
manuel.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Réponse plâ-  
trée de Saca.

Le Vice-Roy  
revient à la  
flotte & tient  
conseil.

étoit venu mouïller sur la coste de Diu, pour demander permission à Mamud, Roy de Cambaja, de faire bâtir un petit Fort, où les Portugais pussent se retirer & déposer leurs effets.

Saca se servit alors de l'occasion que luy fournissoit l'absence de Jaz son pere, & répondit au Vice-Roy, qu'il ne pouvoit rien décider sur ce chef, & que mesme il s'étonnoit, depuis le tems que sa flotte étoit à l'ancre, qu'il n'en eust pas fait faire la proposition à Mamud. Cette raison auroit été plus recevable, si le Vice-Roy n'eust pas été convaincu, que le seul Jaz s'étoit opposé aux bonnes intentions de Mamud; mais il étoit inutile dans cette conjoncture, d'obliger Saca de se souvenir d'une chose qu'il ne pouvoit pas avoir oubliée. Comme Sequeria vit, par la réponse de Saca, que la permission de bâtir une Citadelle, excédoit le pouvoir que Jaz luy avoit donné, il demanda la liberté & le retour des Portugais qu'on détenoit à Diu, contre toute sorte de raisons. Saca, préparé à répondre à toutes les demandes du Vice-Roy, luy dit, que cette proposition étoit entièrement opposée aux loix du Royaume; qu'on y tenoit pour maxime de ne renvoyer jamais les étrangers, lors que par la confiance qu'on avoit prise en eux, on les avoit intéressés dans le trafic; que cette action étoit regardée parmi eux, comme une espèce de lâcheté & de manque de bonne foy, & quainfi, il n'y avoit pas d'apparence d'en parler au Roy, sans s'exposer au risque de s'attirer une affaire, ni de la communiquer à son pere, sans se broüiller avec luy & avec toute la nation.

Le Vice-Roy revint si mécontent de cette conférence, qu'il jugea à propos de tenir Conseil de guerre sur le parti qu'il avoit à prendre, les Officiers furent de différens sentimens. Les uns dirent, qu'il ne falloit pas différer plus long-tems à tirer vengeance du mauvais procédé de Mamud, & particulièrement de la conduite de Jaz, sur qui rouloit le destin des affaires du Royaume, & qu'enfin, on devoit battre & canonner la ville, jusqu'à ce que la brèche fust assez grande pour venir à l'assaut. Les autres au contraire, soutinrent  
que

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 569*

que ce seroit violer le droit des gens, d'en venir aux voyes de fait avec un Prince, & avec des peuples, qui paroissent amis des Portugais; que si cette intelligence n'étoit pas aussi sincère qu'elle sembloit l'estre, il falloit du moins s'en éclaircir, avant que de rien entreprendre, & qu'en ce cas on seroit bien fondé à punir des gens, qui sous couleur d'alliance & de bonne foy, cachotent des sentimens de duplicité & de perfidie. Enfin, les autres qui dirent leurs avis, ne raisonnant que sur ce qu'ils voyoient, exagérèrent le danger qu'il y avoit de s'attacher à la réduction de la ville de Diu, sur tout, depuis qu'on en avoit réparé les murailles & les dehors, & qu'on y avoit jetté des munitions & des troupes. Sur ce fondement, ils estimèrent qu'il étoit plus honneste & plus feur de prendre la voye des négociations, que d'effaroucher des peuples par un grand appareil de guerre, que l'on opposeroit en vain, aux forces redoutables de Mamud.

Cet avis paroist le meilleur à suivre, & de fait on l'auroit préféré aux autres, s'il eust été du goust des troupes; mais elles s'y opposèrent si formellement, soit par leur ardeur pour le combat, ou par leur avidité pour le pillage, qu'elles traitèrent hautement de lâches, tous ceux qui étoient entrez dans ce Conseil. Ainsi, les Officiers obligez de se justifier envers leurs inférieurs, rejetterent tout le blâme sur le Vice-Roy. Il sembloit même, que tout concourust à confirmer les soldats, dans le soupçon désavantageux qu'ils avoient pris de la conduite de Sequeria, & sur tout depuis que Jaz avoit permis à Evangelo, & à ses associés, de venir voir les Portugais sur leur bord; mais quand les soldats s'aperceurent, que ces Marchands apportotent furtivement leurs plus précieux effets dans le bâtiment du Vice-Roy, ils ne douterent point que ce ne fussent des presens que Jaz & la ville de Diu luy envoient, pour l'engager à ne rien exécuter de ce que les troupes desiroient qu'on fît, ni même de ce qui avoit été arrêté dans le Conseil; ils crurent que ce Vice-Roy, occupé de son interest particulier, sacrifioit la gloire du Roy & celle des Portugais. Enfin, ils eurent

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Les opinions  
sont partagées.

Les troupes  
refusent de  
déférer aux  
délibérations  
du Conseil.

Injuste  
soupçon  
d'une partie  
de l'armée.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

On délibère  
une seconde  
fois dans le  
Conseil, sur  
ce qui se disoit  
dans l'armée.

Le Vice-Roy  
retourne à Or-  
mus.

Il envoie des  
Officiers en dif-  
férens endroits.

Idalcan vient  
insulter Goa.

rent la hardiesse de dire, que les Orientaux ne redouteroient plus leur valeur, puis que les Généraux se laissoient corrompre par des présents.

Le Vice-Roy, sur qui cet outrage tomboit, comme Général de la flotte, & Chef du Conseil de guerre, rassembla les Officiers, pour délibérer tout de nouveau, sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans cette occasion, & pour se justifier en mesme-tems des bruits qui attaquoient sa réputation, & qui couroient dans toute l'armée. Ainsi on ne fit attention dans le Conseil, qu'à l'honneur & à l'intérêt de la Nation, & sans s'arrêter aux différens murmures qui regardoient la conduite du Vice-Roy, & celle des autres Officiers en particulier, il fut arrêté par un Acte, signé de tous ceux qui entrèrent dans ce Conseil, que l'on confirmeroit les traités de paix, faits par les premiers Gouverneurs des Indes, à condition qu'on laisseroit à Diu, Rodrigue Fernand, Didac Pacés, & Béjan, Officiers Portugais; que Fernand iroit faire ratifier ce nouveau traité par Mamud, & que Pacés & Béjan, à qui on donneroit des ouvriers & des vaisseaux, auroient la commission de faire travailler à un Fort, qui pût estre utile à l'un & à l'autre parti.

Les choses s'étant ainsi passées, Sequeria reprit la route d'Ormuz, & envoya quelques-uns de ses Officiers dans les endroits où les intérêts du Roy demandoient du Conseil, & du secours. Alexis de Menezés eut ordre d'aller à Cochinchin, Albuquerque à Malaca, George Britto aux Moluques, & Raphaël Perestrele partit pour la Chine.

Le départ de la flotte de devant Diu, pensa estre suivi d'un plus grand malheur que celui de cette retraite. Comme Sequeria avoit tiré des troupes de plusieurs villes, & particulièrement de Goa, à dessein de renforcer l'équipage des vaisseaux, il avoit si considérablement affoibli la garnison de cette place, qu'Idalcan s'étoit servi de cette occasion pour la venir insulter à la teste d'une nombreuse armée. Ce dessein, qui jusque-là avoit été assez bien mené, fut traversé par Crisnara, Roy de Narsingue, qui avoit

un grand intérêt d'empêcher qu'Idalcan ne rentrât dans cette Isle. D'ailleurs, il étoit trop attaché à tout ce qui regardoit Emanuel, pour ne pas s'opposer aux entreprises de ses ennemis, & ainsi, il ne balançoit pas à se mettre en campagne pour couper chemin aux troupes d'Idalcan.

Ces deux Princes, qui commandoient leurs armées en personne, & qui de tout tems avoient été ennemis, ne furent pas long-tems sans en venir aux mains. Le combat fut également opiniâtre; l'inimitié qui animoit les deux partis, suffisoit pour rendre cette action fort sanglante. En un mot, Crisnara demeura vainqueur, il soumit à son obéissance la province de Balagate, dont Idalcan tiroit un tribut considérable, & par cette victoire, il assura le commerce des chevaux de Perse & d'Arabie qu'on amenoit de Goa à Narsingue, dont il retiroit des droits considérables.

Ce n'étoit pas là néanmoins ce qui avoit le plus animé les Narsingois à entreprendre cette guerre. Ce Prince, d'ailleurs riche & puissant, étoit moins occupé de l'ambition d'étendre ses Etats, & du desir d'augmenter ses revenus, que de la liberté d'avoir autant de chevaux qu'il voudroit, parce qu'il n'y en avoit point dans son Royaume. La conduite qu'il tint dans cette occasion, fut une assez forte preuve de son désintéressement, puis qu'il ceda à Rodrigue Mello, Gouverneur de Goa, la province de Balagate qu'il venoit de conquérir sur Idalcan. Mello reçut avec une double joye cette nouvelle marque de son amitié, car, outre que les revenus du Roy augmentoient par cette cession, ce Gouverneur fut délivré d'une armée ennemie, dont l'approche, dans la situation où il étoit pour lors à Goa, luy avoit paru très-embarrassante.

Si-tôt que Mello se vit en droit de prendre possession de cette Province, il fit sçavoir au Roy ce que Crisnara venoit de faire à son avantage, & partit avec deux cens chevaux & sept cens fantassins, pour installer Jusarte Mello, son neveu, dans le Gouvernement de cette Province, pour mettre des garnisons dans les ports, & dans les principales places, pour y établir des Bureaux où l'on feroit la recette

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Ils en viennent  
à une action où  
Idalcan est bat-  
tu.

Le Narsingois  
cède sa nouvel-  
le conquête  
aux Portugais,

Mello le fait  
sçavoir à Ema-  
nuel.

Il part pour é-  
tablir Jusarte  
dans le Gou-  
vernement de  
Balagate.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

des péages au nom d'Emanuel, & pour arborer les armes du Roy sur les maisons des Commandans, & au milieu des places publiques.

Idalcan tâche  
de faire soule-  
ver le peuple de  
Balagate.

Mello les met  
à la raison.

Pendant que Mello donnoit toute son attention à affermer ce Gouvernement, Idalcan avoit rallié son armée, renforcée par de nouvelles recrues, & en avoit donné la conduite à deux de ses Officiers généraux, afin de porter les peuples de Balagate à quelque soulèvement. A peine les troupes d'Idalcan eurent-elles paru dans les environs des places où Jusarte commandoit, qu'il manda à Mello de se joindre à luy. Ces deux Capitaines rassemblèrent tout ce qu'ils purent de leurs gens, & marchèrent aux ennemis, ils les combattirent & les taillèrent en pièces. Quand Mello se vit en état de s'affermir de ceux, qui par leur intelligence avec ses ennemis, avoient voulu favoriser leur dernière entreprise, il fit prendre cent trente des principaux habitans, il les amena à Goa, & les y retint comme des otages de la fidélité à laquelle il vouloit engager ces peuples.

Les Portugais  
inquiètent mal  
à propos les  
Ceilanois.

Ces peuples  
bloquent la Ci-  
tadelle.

Si les Portugais s'étoient justement opposez aux troubles qu'on avoit suscitez à Goa, ils inquiéterent à contretems ceux de Ceilan, & sur tout depuis que Lopez Britto avoit rétabli la Citadelle, que Soarez avoit fait construire sur le port de Colombo. Il sembloit que les Portugais devoient se contenter de s'estre assuré une retraite, sans vouloir traiter les Ceilanois comme des Rebelles, en joignant l'injustice au pillage. La dureté de ces traitemens réveilla le ressentiment de ces peuples, qui résolurent de se défaire des Portugais qui étoient dans leur Isle. Pour cet effet, ils bloquerent la Citadelle, & firent mainbasse sur tout ce qu'ils trouverent de gens de cette nation dans l'Isle.

Les Portugais, peu accoutumés à de pareilles insultes, sollicitoient Britto à faire des forties. Le murmure avec lequel les troupes accompagnoient l'ardeur qu'elles faisoient voir pour en venir aux mains, déterminâ en fin Britto, à faire ce qu'elles exigeoient de luy. Une si grande complaisance luy attira, à la vérité, l'affection des soldats; mais ceux

qui jugeoient plus sainement des suites, estimèrent que ce qu'il alloit entreprendre convenoit mieux à un simple Officier, qui cherchoit à se distinguer par quelque action d'éclat, qu'à un Gouverneur, qui devoit estre moins occupé de son interest particulier, que de l'honneur de sa nation. Plein de cette résolution, Britto choisit cent cinquante Portugais, se mit à leur teste, & entra à main armée dans un bourg appellé Colomban, dont il trouva les habitans endormis & accablez du travail du jour, & de l'ardeur du Soleil. L'avantage qui suivit cette irruption, ne fut accompagné d'aucune autre gloire que d'avoir tué des gens endormis & fatiguez.

Ans de  
J. CHRIST.  
1521.

Britto se com-  
promet trop  
dans cette ac-  
tion.

Lors que les soldats se virent maîtres de ce Bourg, ils y exercèrent plusieurs actes d'hostilité. Il est vray que Britto y étant survenu contint les troupes, & que la plus grande partie de ce desordre se termina à faire attacher les femmes & les enfans aux portes des principales maisons, & à mettre le feu dans celles qui étoient les plus proches de la Citadelle, à dessein d'arrester les ennemis, en cas qu'ils vinssent à se rallier, & qu'ils voulussent l'insulter de ce costé-là. Cet expédient n'eut pas tout le succès que les Portugais s'étoient promis, puisque les ennemis se rallierent, & revinrent en plus grand nombre qu'auparavant. Ils se mirent en devoir de forcer les Portugais dans leur Citadelle, & leur tuerent quelques soldats.

Les Portugais  
font des hosti-  
litez dans Co-  
lomban.

Les ennemis se  
rallient, & veu-  
lent forcer la  
Citadelle.

Le carnage eust été plus grand, si les ennemis ne se fussent point amusez à éteindre l'embrasement de leurs maisons, & à délier leurs femmes, qui par leurs cris remplissoient l'air de plaintes & d'imprecations. A ce spectacle, plus ignominieux que cruel, ces peuples redoublèrent leur fureur, & sans réfléchir sur les égards que Britto avoit eus pour empêcher le pillage de leurs maisons, & l'insulte qu'on pouvoit faire à leurs femmes, ils vinrent au nombre de vingt mille hommes, & investirent la Citadelle.

Ils investissent  
cette place.

Comme les fréquentes sorties des assiégés diminuoient tous les jours le nombre des assiégeans, les plus déterminez d'entre-eux en furent ébranlez, & rien ne les pouvoit



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

rasseurer, que l'esperance de réduire les assiégés à la famine. Dans cette veuë, ils élevoient des cavaliers, dressoient des batteries d'arbalèstes, montées sur leurs fourchettes, & par des traits enflammés ils mettoient le feu par tout, tandis que leur canon, qu'ils avoient couvert de peaux de sanglier, préparées pour résister au feu des assiégés, augmentoit la désolation dans la place.

Les assiégés  
manquent  
d'eau.

Quoique ces vigoureuses attaques, & les suites du blocus dussent allarmer les Portugais, ils en étoient toutefois moins occupez, que du risque où ils se voyoient de manquer d'eau, la provision qu'ils en avoient faite n'étant pas assez considérable pour durer encore long-tems. L'impossibilité où l'on étoit de la pouvoir renouveler, déterminâ Britto à faire un détachement pour aller aux puits qui étoient hors de l'enceinte du Fort, parce que les ennemis s'étoient emparez des avenuës, & avoient posé des corps de garde, qu'il falloit forcer avant que de passer outre. D'ailleurs, le terrain étoit si dur & si mauvais depuis la Citadelle jusqu'aux puits, qu'on n'avoit pu pratiquer un chemin à la fappe, comme on avoit fait à Cananor. Enfin, la mer étoit impraticable, à cause de l'approche de l'hiver, & ne laissoit qu'une foible espérance aux Portugais, de recevoir quelque secours d'Alexis de Menezés, Gouverneur de Cochin, à qui Britto en avoit encore demandé, & cela, en attendant le retour du Vice-Roy, qui avoit mis sur la flotte les détachemens qu'on avoit tirez de toutes les garnisons.

Britto fait une  
sortie.

Les assiégeans, qui de leur part augmentoient tous les jours leurs travaux, avoient élevé deux nouveaux cavaliers, afin que les assiégés ne parussent point sur leurs murailles, & qu'ils n'inquiétassent pas ceux qui devoient porter des fascines pour remplir le fossé. La place étant plus pressée que jamais, Britto ne pouvoit tenir long-tems sans quelque bonheur, ou sans quelque effort extraordinaire. Dans cette extrémité, il se résolut à faire une sortie, sur le succès de laquelle rouloit le destin de cette place. Lemos, Capitaine Portugais, devoit commencer l'attaque du côté de la mer, en mesme-tems que l'on canonneroit les deux tours que

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 575*

les assiégés avoient élevées en forme de cavaliers, & Britto devoit faire descente pour aller forcer les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. Ces deux actions se passerent avec tant de courage de la part des assiégés, que les assiégeans, bien que supérieurs en nombre en furent d'abord ébranlés, ils se défendirent fort mal, & les Portugais les ayant chassés de leurs postes, s'emparèrent des deux cavaliers qui commandoient la Citadelle.

Les assiégeans honteux de voir que les assiégés pussent faire de si grandes choses avec si peu de monde, se rallièrent encore une fois. Ils formèrent un petit corps d'armée, & mirent à la teste tout ce qui leur restoit de cavalerie; ils y joignirent vingt-cinq éléfans armez de faux attachées à leurs trompes.

Les Portugais, à qui ce genre d'ennemis n'étoit ni nouveau, ni inconnu, attaquèrent d'abord ces éléfans, dont ils tuèrent une partie, & blessèrent l'autre. Quand ces animaux se sentirent blessés ils entrèrent en fureur, & reculèrent si précipitamment sur les rangs qui les soutenoient, qu'ils causèrent un grand désordre dans toute l'armée, à la teste de laquelle on les avoit mis. Les Portugais profitèrent de cette confusion, chargèrent les ennemis, & les obligèrent de se retirer dans un bois qui étoit proche.

Britto voyant l'ardeur de ses gens à poursuivre les Barbares, craignit qu'ils ne s'engageassent trop avant dans le bois, dont ils ne connoissoient les défilés ni les routes; il fit sonner la retraite, & revint dans la Citadelle. A peine y fut-il arrivé, que les Barbares envoyèrent des Députés pour luy faire des propositions de paix, il les reçut favorablement, & le traité fut conclu bientôt après. Lors que les Portugais se virent en paisible possession de l'Isle, ils en usèrent plus sagement qu'ils n'avoient fait auparavant avec ces peuples.

Pendant les troubles de Ceilan, Sequeria alla à Ormus pour y lever les tributs dont le Roy de ce pays étoit redevable à Emanuel, & entra en conférence avec l'Ormussien, sur les difficultés qu'on luy fit de sa part, de satisfaire cette année à ses engagemens.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Ils chassent les  
assiégeans de  
leurs postes.

Les ennemis se  
rallient.

Cette guerre se  
termine par la  
paix avec les  
Maures.

Sequeria va à  
Ormus pour  
lever les tributs.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Ce refus étoit fondé, sur ce que depuis le tems que le Royaume d'Ormus étoit sous la protection du Roy de Portugal, on avoit changé les Receveurs du Domaine & des autres deniers Royaux, à cause de leurs malversations dans ces emplois; que ces anciens Officiers, chagrins de voir qu'on leur avoit préféré des Portugais dans la recette des revenus & des droits du Roy d'Ormus, s'étoient persuadé qu'on les traiteroit bientôt en péculataires, & qu'enfin, ils ne pourroient recouvrer leurs emplois, ou se voir à l'abri des recherches, à moins qu'ils ne détruisissent les Portugais dans l'esprit de ce Prince.

*Ile de Baharen  
& sa situation.*

*Orosius, liv. 12.  
Ptolomé.  
Plin.*

Cette discussion entre le Roy Tor & les Portugais, au sujet du tribut, donna lieu à un Arabe nommé Mochrin, gendre du Prestre de la Mecque, de se revolter contre ce Prince, & de se retrancher dans l'Isle de Baharen, située dans le sein Persique, & séparée de l'Arabie par un petit bras de mer. C'est la mesme Isle dont les anciens ont parlé sous le nom d'*Ichara*. Au reste, la fertilité de Baharen est telle, qu'elle est une des plus peuplées de l'Asie, & des plus fréquentées par le concours des Marchands étrangers, que le trafic des perles qu'on y pèche, y attire de toutes parts.

Mochrin, à qui l'Ormussien avoit donné la jouissance de Baharen pendant sa vie seulement, à condition qu'il luy payeroit un certain tribut, avoit imposé des droits considérables sur cette précieuse marchandise, & profitoit tout seul des grandes sommes qu'il en retiroit. Comme les Portugais étoient d'un caractère plus pénétrant que le Roy d'Ormus & ses Ministres, & que d'ailleurs, ils étoient redoutables par leur valeur, Mochrin s'occupa moins de s'affranchir du tribut qu'il payoit à ce Prince, que des moyens d'éloigner les Portugais, qui avoient sceu captiver ses bonnes grâces. Dans cette pensée, il se servit de toute l'autorité qu'il avoit sur ces Insulaires, & attira dans son parti le Prestre de la Mecque, dont il avoit épousé la fille. Ainsi, résolu de prévenir la révocation qu'il craignoit que le Roy Tor ne fît de la jouissance qu'il luy avoit accordée de Baharen,

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 577*

haren, il refusa d'abord de luy payer le tribut accoustumé, leva des troupes, publia un Manifeste, par lequel il traitoit de lâche le Roy d'Ormus & tous ses sujets, de s'estre si fortement entestez de la protection d'Emanuel, & si facilement soumis aux Portugais. Enfin il montra, que ces Européens n'étoient pas en assez grand nombre pour paroistre redoutables aux Ormussiens, à qui la Religion des Portugais ne devoit pas estre moins en horreur que leur domination & leurs personnes.

Comme Mochrin étoit maître de la campagne, il passa des paroles aux effets; il interrompit toute sorte de trafic, qui se faisoit à Ormus; il ruina les environs de cette ville, & mit le Roy Tor, dans un état à ne pouvoir fournir aux frais de la guerre, non pas mesme à ceux de sa subsistance. Ce Prince accablé de toutes parts, implora le secours des Portugais pour se délivrer d'un sujet ingrat & rebelle, qui par son crédit étoit sur le point de désoler son pais, si Emanuel, sous la puissance de qui il avoit mis son Etat, ne le défendoit comme le sien propre.

Sequeria, touché de la situation où se trouvoit ce malheureux Prince qu'Emanuel étoit obligé de protéger pour la gloire de son nom & pour son propre interest, luy envoya sept vaisseaux de sa flotte, & plus de quatre cens hommes d'équipage, en qui le desir de se signaler redoubloit l'ardeur de le défendre. Ce secours partit sous la conduite du Capitaine Antoine Corrêa, qui s'étoit acquis une si grande réputation dans la défaite du Roy de Bantam, auprès de Malaca. L'Ormussien, qui de sa part avoit rassemblé ce qu'il avoit pû d'hommes & de bâtimens, renforça la flotte des Portugais de deux cens brigantins, sur lesquels il y avoit trois mille soldats Arabes & Persans, commandez par Xaraf son favori, & l'un de ses meilleurs Officiers de mer.

Quoique cet armement fust de beaucoup inférieur à celui de Mochrin, il ne laissa pas de répandre quelque sorte de crainte parmi ses troupes, ce qui l'obligea de lever encore de l'infanterie & de la cavalerie, qu'il vouloit réserver

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Revolte d'Mochrin dans l'Isle de Baharen.

Il occupe la campagne, & ruine les environs d'Ormus.

Le Roy d'Ormus demande du secours au Vice-Roy.

Il luy envoie sept de ses meilleurs bâtimens.

Mochrin fait de nouvelles levées, & dispose ses troupes.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

pour les occasions les plus importantes. A l'égard de son armée composée d'une espèce de milice peu disciplinée, il la posta dans des corps de garde, posez sur le bord de la mer, entre lesquels on avoit dressé des batteries pour s'opposer aux descentes que les Portugais entreprendroient de faire. Enfin, il avoit pris soin d'augmenter les fortifications de Baharen, d'un nouveau retranchement muni d'artillerie, & défendu par des troupes choisies, en qui il avoit une grande confiance.

Un vent contraire retarde l'arrivée du secours que le Vice-Roy avoit envoyé.

Tant de préparatifs faits de part & d'autre, faisoient craindre une guerre opiniâtée & fort cruelle. Les Portugais, que Sequeria avoit envoyez au secours du Roy d'Ormus, avoient mis à la voile, & ne respiroient qu'après le moment de leur arrivée, & celuy de se signaler; mais un vent contraire en retarda les desseins. Aussitost que Corrêa fut venu mouiller devant Baharen, il se mit hors de la portée du canon de cette Isle, & se détermina à faire une descente, & à attaquer la ville par deux endroits différens. Les Portugais le devoient faire d'un costé, & les Ormussiens de l'autre.

Les Arabes & les Persans, secondent mal les Portugais.

Les premiers furent repoussez dans leur attaque, parce que ceux qui étoient chargez de faire l'autre n'avoient pas fait leur devoir, n'ayant eu à combattre que des amis & des alliez, qu'ils n'avoient pas voulu traiter en ennemis.

Ce désavantage ne rebuta pas néanmoins Corrêa ni ses soldats; ils chercherent dans leur propre valeur, ce qu'ils avoient vainement attendu de ces Persans, & de ces Arabes. Ainsi, au lieu d'attaquer Baharen dans les formes, ils prirent le parti de marcher teste baissée aux ennemis, espérant que par cet air déterminé, ils leur inspireroient autant de crainte pour le péril, que les Portugais en témoignoiient peu pour les plus grands dangers.

Déroute des ennemis.

Le succès répondit à l'espérance des derniers, puis que les Barbares, quoy que supérieurs, n'eurent pas le courage de se défendre, & que leur multitude ne servit qu'à les embarrasser dans la fuite qu'ils prirent. Ari, frere de Corrêa, suivi de toute la jeune Noblesse Portugaise, qui avoit fait

cette campagne, les chargea, & en tua un grand nombre. Quelques-uns d'entre-eux se voyant pressés, & sur le point de périr, firent volteface, & tirèrent quelques coups perdus. Ari fut blessé dans cette occasion, & mourut sur le champ. Cette perte ne causa pas seulement de la douleur à ceux auprès de qui Ari fut tué, mais elle les anima à s'en venger sur la personne même de Mochrin, s'il pouvoit tomber entre leurs mains.

Mochrin, qui vit le desordre où étoit la plus grande partie de son armée, crut le réparer en s'opposant aux Portugais, avec les troupes qu'il avoit réservées, & qui n'avoient point encore combattu; mais la présence de ce Général ennemi, loin d'étonner les Portugais, renouvella en eux leur ressentiment & leur ardeur, & quoi-qu'ils dussent estre abbatus par la durée du combat, & par l'extrême ardeur du Soleil, ils marcherent droit à Mochrin, qui s'étoit mis à la teste de sa troupe. Ce Général eut deux chevaux tuez sous luy, & dans le tems qu'il en vouloit monter un troisième pour retourner au combat, il fut dangereusement blessé & tomba. Ses soldats le croyant mort, prirent l'épouvante, refuserent de combattre, & lâcherent le pied. Dans cette déroute générale, en laquelle les principaux Officiers ne voyoient plus de parti à prendre que celui de se sauver, ils emporterent Mochrin dans une de leurs places, où il mourut peu de tems après qu'il y fut arrivé.

Xaraf accourut au bruit de la victoire de Corrêa, & parut chagrin de n'estre pas venu assez à tems pour avoir part à cette action. Corrêa, qui avoit connu la lâcheté, ou plutôt la perfidie de Xaraf dans la première attaque de la ville, fut sur le point de luy reprocher son peu de courage & sa duplicité; mais comme ce reproche n'auroit été d'aucune utilité aux Portugais, Corrêa se contenta de luy dire, que s'il vouloit suivre la route que les ennemis avoient prise, il trouveroit peut-estre encore l'occasion de se signaler, soit qu'ils vinssent à se rallier, ou que ne se voyant plus poursuivis, ils prissent haleine, & par ce moyen, il se délivra de Xaraf, dont il n'estimoit point assez la va-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Mort d'Ari,  
frere de Cor-  
réa.

*Massé, Hist.  
des Indes,  
liv. 8. chap. 8.  
Osonius, liv. 12.*

Mort de Mo-  
chrin.

Xaraf Capitai-  
ne Oemussien  
survient, mais  
après le com-  
bat.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Corréa brûle  
les vaisseaux de  
Mochrin, &  
entre dans Ba-  
haren.

Il en donne le  
Gouvernement  
à Xaraf.

On y apporte  
le corps de Mo-  
chrin.

On expose dans  
Ormus, la teste  
de ce Général  
ennemi.

Le Gouverneur  
d'El-Catif, se  
range du costé  
des Portugais.

leur pour compter sur luy dans une autre occasion.

Cependant, Corréa alla brûler les vaisseaux de Mochrin, lesquels étoient au nombre de cent quarante; il s'empara de sa maison, l'abandonna au pillage, & prit possession de Baharen, au nom d'Emanuel. Sur ces entrefaites Xaraf revint de sa course, qui s'étoit terminée à poursuivre des gens qu'il craignoit de trouver, & encore plus de combattre. Quoique cet Officier n'eust contribué en rien à la conquête de Baharen, néanmoins Corréa, par une générosité apparente, ou plutôt par pure politique, luy donna le Gouvernement de cette Ile en considération de l'estime que le Roy d'Ormus faisoit de Xaraf, qui étoit son favori. Peu de tems après qu'il en eut pris possession, Sadradin, parent de ce Gouverneur, & Capitaine Ormussien, qui avoit battu la campagne avec sa troupe, y arriva, & apporta le corps de Mochrin qu'il avoit enlevé à ses parens & à ses domestiques, dans le tems qu'ils le portoient au tombeau de ses ancestres en Arabie.

Ce Gouverneur, plus brave contre Mochrin, depuis qu'il étoit mort, qu'il ne l'avoit paru lors qu'il l'avoit vu les armes à la main, luy coupa la teste & l'envoya au Roy Tor, comme une grande preuve de sa valeur. Ce Prince qui ignoroit ce qui s'étoit passé, la fit exposer sur un poteau dans la place publique d'Ormus, avec une inscription composée en langue Arabique & Portugaise, contenant les particularitez du combat, celles de la défaite, & de la mort de ce sujet rebelle.

Quand Hamet, neveu de Mochrin, & Gouverneur de la ville d'El-Catif ou Catifa, sceut la mort de son oncle, & la victoire des Portugais, il n'attendit pas qu'on le vînt forcer de se ranger sous la puissance d'Emanuel, il offrit de rendre à Corréa les clefs de cette ville, pourveu qu'il luy accordast des passeports pour les soldats & pour les Marchands qui voudroient passer en terre-ferme, & qu'il comprist dans l'amnistie, ceux qui avoient quelque part dans cette dernière rebellion.

Corréa accorda tout ce qu'on luy demanda. Les Cati-

fans revinrent dans leurs habitations, & rentrerent dans la pleine poffeffion de leurs biens. On facilita à ceux qui voulurent paffér en d'autres païs, les moyens de le faire en fèureté. Corréa donna la Judicature de Catifa à un Arabe nommé Bucatez, homme d'une probité connuë, & d'ailleurs fort agréable au peuple. Enfin le bon ordre, & la police ayant été entièrement rétablis dans cette ville, les Portugais la remirent fous l'obéiffance du Roy d'Ormus, & bientoft après, ce Prince la donna en propriété à Bardad, parent de Xaraf, à condition, que pour marque de fa dépendance, il luy payeroit un tribut annuel.

ANS DE  
J. CHRIST.  
I 521.

Les Portugais  
remettent la  
ville de Catifa  
fous l'obéiffance  
du Roy  
d'Ormus.

La nouvelle victoire que les Portugais venoient de remporter, étoit trop grande pour eftre indifférente à Emanuel. Ce Prince en auroit mieux goûté les circonftances & la gloire qui luy en revenoit, s'il n'eust appris en mefme-tems le malheureux événement de la guerre que Jabentafuf avoit projeté de déclarer au Xerif, Général des Coureurs Arabes, & le mauvais fuccès du deffein qu'il avoit formé d'aller affiéger la ville de Maroc.

Les deffeins de  
Jabentafuf ne  
réuffiffent pas.

Sur le bruit de cette guerre, à laquelle la plûpart des Officiers Portugais s'étoient empressés de marcher, Nugno Mascaregnas avoit envoyé des troupes à Jabentafuf, fous la conduite de Rodrigue Norogna. Les Capitaines François Mello, Alfonse Gomeze, Jean Prete, & Ignace Nugno, tous gens d'une valeur & d'une expérience reconnûë, avoient levé de la cavalerie chacun dans son canton, & par la réunion de leurs Regimens, ils en avoient formé un efcadron confidérable, dont ils avoient renforcé l'armée de Jabentafuf.

Les Officiers qui étoient demeurez à Safi, piquez d'une fi loüable émulation, fe préparoient déjà à faire cette campagne, lors que Mascaregnas rendit une Ordonnance par laquelle il défendit à tous les gens de guerre en général, foit Officiers ou foldats, de fortir de la ville fans fon agrément, & enjoignit aux Capitaines des portes de Safi, de luy en apporter les clefs tous les foirs, & de redoubler la garde.

Noble émulation  
des Portugais  
à cette  
guerre.

Les Maures de Dabide & de Garabie, à qui Jabentafuf



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

avoit mandé de le venir joindre, se mirent en campagne aussitôt après l'ordre reçu. Ceux de la Province de Ledehambre ne sentirent pas d'abord la même ardeur; mais appréhendant de se broüiller avec Jabentafuf, qui n'auroit pas manqué de les faire repentir, de leur lâcheté ou de leur indifférence, ils tâcherent de surmonter la crainte du péril qui les avoit saisis lors qu'on avoit publié cette guerre.

Jabentafuf se  
confie trop aux  
Maures.

Si Jabentafuf eust réfléchi sur le caractère de ces Maures, il n'auroit pas compté sur eux pour l'exécution de son dessein, luy qui ne pouvoit pas ignorer, que leur penchant naturel les entraînoit plus volontiers à commettre une mauvaise action, qu'à faire une entreprise héroïque; mais dans la situation où se trouvoit Jabentafuf, il étoit moins question de raisonner que d'agir, & comme il ne doutoit pas que les autres troupes auxiliaires ne luy gardassent une grande fidélité dans le service, il se persuadoit aussi que les Maures de Ledehambre, qui se verroient confondus avec ces troupes, n'entreprendroient rien contre sa personne ni contre son service. Cependant, ils en formèrent la résolution, & attendirent avec impatience l'occasion de l'exécuter. Ils la trouverent enfin dans la cérémonie de la pompe funebre d'un Capitaine Maure nommé Abraham, qui avoit servi dans l'armée de Jabentafuf. Le repas que ces Arabes ont accoutumé de donner aux amis & aux alliez qu'on invite à ces sortes de cérémonies, servit de prétexte pour se défaire de Jabentafuf. Comme il étoit un de ceux qui devoient y remplir les premières places, il y alla, mais avec tant de confiance, qu'il ne voulut estre accompagné que de trois de ses Capitaines. Azume, frere d'Abraham, le receut, & luy rendit tous les honneurs deus à son mérite & à son rang; mais ces honneurs furent bientôt après suivis de la plus noire des perfidies, puis qu'à l'heure qu'il y pensoit le moins, trois des principaux conjurez le poignerent, & le renverserent mort à leurs pieds.

On conspire  
contre sa vie.

Mort de Jabentafuf & de trois  
de ses Capitaines.

Les Officiers que Jabentafuf avoit mené avec luy, mirent l'épée à la main, & voulurent venger dans le sang de

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 583*

ces assassins celui de leur Général. Les autres complices, qui jusque-là ne s'étoient pas montrez pour tels, se joignirent aux meurtriers de Jabentafuf, & tuèrent les trois Capitaines qui avoient pris son parti.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Aussitôt qu'Oledeihabram, Seigneur Maure de cette Province, eut appris la mort de ce Général, il entra dans son camp pour n'y faire qu'un seul sacrifice de tous les Chrétiens qu'il y trouveroit; mais on y avoit déjà porté cette fatale nouvelle, & comme tout ce qu'il y avoit d'Officiers ne doutoit pas qu'on n'attentât à leur vie, ils s'étoient retirés avec leurs troupes, & avoient pris le chemin de Sasi.

Les autres Officiers se retirent à Sasi.

Les Maures de Garabie, sur la fidélité de qui les Chrétiens comptoient davantage, que sur celle des autres Maures, imitèrent en cela leurs perfides compatriotes, & concertèrent la perte des Portugais, à qui ils vouloient ôter la vie pour profiter de leurs équipages; mais les Officiers Portugais rompirent toutes les mesures de ces ennemis secrets, & les mirent hors d'état d'oser rien entreprendre contre-eux.

Perfidie des Maures de Garabie.

Ce danger apparent fut suivi d'un malheur effectif dans la proposition d'une conférence qu'Allebembeques, allié d'Oledeihabram, & ennemi de Jabentafuf, fit faire à Norogna, & dans laquelle on devoit, disoit-il, décider plusieurs chefs importants pour l'intérêt & pour la gloire du Roy, & traiter d'une paix ou d'une trêve entre les deux nations.

Encore que cette proposition fust vague & sans aucune apparence de réussir, Norogna ne voulut pas se reprocher d'avoir négligé aucun moyen de faire alliance avec des gens, qu'il étoit dangereux d'avoir pour ennemis, & sur ce principe, il consentit à cette entreveuë. Comme Allebembeques avoit de mauvais desseins qu'il vouloit exécuter avec avantage, il posta des troupes dans les maisons près du lieu où Norogna & luy se devoient assembler, & leur ordonna de ne paroître que quand on leur en donneroit le signal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Ils en font une plus réelle à Norogna, & le prennent prisonnier.

Mascaregnas les pourfuit, & vange la mort de Jäbentafuf, & la prison de Norogna.

Edouïard de Menezés est crée nouveau Vice-Roy des Indes.

Il arrive devant Batticala.

George Albuquerque mene à Malaca le fils du Roy de Pacem.

Norogna, à la prudence de qui rien n'échappoit, prit aussi ses mesures, il se fit accompagner de gens dont il connoissoit la fermeté, & se rendit à l'endroit qu'Allebembeques luy avoit désigné. A peine se furent-ils abouchez qu'on fit main basse sur les Portugais, les troupes sortirent des maisons où elles étoient postées, tuerent la plus grande partie des gens de Norogna, traiterent les autres en esclaves, & le firent prisonnier.

Parmi ceux qui échaperent à la fureur des Barbares, il n'y eut qu'un Maure nommé Bogime, qui revint à Sasi, & qui y apporta cette triste nouvelle. Mascaregnas se mit aussitôt en campagne à la teste de cent cinquante hommes, joignit les ennemis à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, les chargea vigoureusement, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, dégagea une partie des Portugais qu'on avoit déjà mis à la chaîne, & revint à Sasi, où François Mello arriva le même jour avec quelques fantassins qui s'étoient sauvés d'entre les mains des Maures.

Tous ces mouvemens différens, soit en Afrique ou dans les Indes, se passerent pendant les trois années que Sequeria en fut Vice-Roy. Edouïard de Menezés, qu'Emanuel nomma pour luy succéder dans cet employ, partit de Lisbonne au commencement de cette année, avec cinq bons vaisseaux de guerre. Il vint mouïller dans le port de Batticala, où tandis qu'il prit possession de la Vice-Royauté, dont Sequeria se démit entre les mains de Menezés suivant les ordres qu'il en avoit recçus de la Cour, & suivant les notifications que le nouveau Vice-Roy luy fit de ses provisions, George Albuquerque mit à la voile pour aller à Malaca. Ce Capitaine mena sur son bord le fils du Roy de Pacem, que Geinal, Seigneur Maure avoit fait tuer pour usurper la Couronne sur ce jeune Prince, à qui légitimement elle devoit appartenir.

Quand les Pacemois apprirent le retour de leur véritable Souverain, ils se persuaderent que les Portugais avoient formé le dessein de le mettre en possession du trône occupé par un usurpateur, qui jusque-là n'avoit point voulu recon-

reconnoître la puissance d'Emanuel, ni s'avouer pour son tributaire.

ANS DE  
J. CHRIST.

1521.

Geinal résolu de mourir sur le trône, plutôt que d'en descendre, se mit en état de repousser les entreprises que les Portugais pourroient faire pour l'inquiéter. Il se retrancha dans Pacem; il y fit entrer des troupes & mener du canon, & en munit un nouveau bastion & quelques autres fortifications qu'il avoit fait faire depuis qu'il régnoit.

L'Usurpateur de la Couronne de Pacem, se dispose à se défendre.

Albuquerque, qui de son costé ne vouloit rien entreprendre qu'avec prudence, jugea à propos de faire sommer Geinal, de restituer la Couronne au légitime successeur du dernier Roy. Il luy fit porter parole, que s'il déferoit de bonne grace à la demande qu'il luy faisoit, il jouiroit dans la suite d'une meilleure fortune, que de celle d'un simple Seigneur, & tel qu'il étoit avant que d'avoir usurpé la Royauté. Enfin, il l'assura qu'en faisant une action si pleine de justice, il se rendroit digne de l'amitié & de la protection d'Emanuel.

Albuquerque le fait sommer de restituer la Couronne au Prince de Pacem.

Geinal, piqué de cette proposition, fit sçavoir à Albuquerque qu'il acheteroit au prix de son sang l'amitié du Roy de Portugal; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à le faire aux dépens de son intérêt & de son honneur; qu'il le prioit de ne le point traiter d'usurpateur, puis qu'il s'étoit mis en possession d'un Etat qui luy appartenoit uniquement, & que le dernier Roy avoit véritablement usurpé sur sa maison & sur luy; qu'au reste, il étoit prêt à reconnoître le Roy de Portugal pour son Souverain, à luy faire hommage comme son vassal, & à luy payer les sommes qu'il luy devoit, comme son tributaire.

Geinal répond, à la sommation d'Albuquerque.

Albuquerque, estimant ne devoir plus s'expliquer avec Geinal que par la bouche du canon, tint Conseil de guerre, on y résolut d'une commune voix d'assiéger Pacem. Comme Albuquerque n'avoit pas assez de troupes pour former ce siège, il envoya demander du secours au Roy de Daru, parent du jeune Prince, en faveur de qui il entreprenoit la guerre contre Geinal. Ce Roy bien intentionné pour le rétablissement de celui de Pacem, partit de ses Etats

Le Roy de Daru secourt le Prince de Pacem.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

On attaque  
Pacem par  
trois endroits  
différens.

Précaution  
d'Albuquerque  
pour reconnoi-  
tre ses troupes  
dans le com-  
bat.

Vigoureuse dé-  
fense des Pa-  
cemois.

à la teste de trois mille hommes, & vint offrir son épée & tout ce qui dépendoit de luy pour le succès de ce siège, que l'on forma peu de jours après. Emanuel Gama, à son retour de Malaca, y vint avec un vaisseau de guerre, & ne voulut point quitter la flotte d'Albuquerque tant que dura ce siège. La ville de Pacem fut attaquée par trois endroits différens, à chacun desquels il y avoit un certain corps de troupes qui se devoit attacher. Sanche Henriquez, Capitaine de distinction, commandoit le premier corps, Alphonse de Menezés étoit à la teste du second, & Albuquerque se reserva la conduite du troisième, où étoient Gama, Antoine Miranda d'Azévedo, Garfie de Carvalho, Hector Valladarés, François Bocarro, & plusieurs autres Officiers, dont il connoissoit la fidélité & la valeur.

Comme Albuquerque se préparoit à cette action, qui devoit avoir de grandes suites, il eut la prévoyance, en cas que les assiégés fissent des sorties, d'ordonner à ses gens de mettre sur leur chapeau une petite branche de verdure, afin que dans le combat on pût les distinguer d'avec les troupes ennemies, au nombre desquelles il y en avoit quelques-unes vestuës & armées à la mode des Européens. Sanche n'eut pas plutôt commencé l'attaque du côté qu'étoit le Fort qu'il devoit insulter, que Menezés & Albuquerque en usèrent de mesme. Les assiégés n'épargnerent ni le fer, ni le feu pour la défense de leur place. La multitude infinie de flèches & de dards qu'ils tirerent pendant plus de deux heures, les pots à feu qu'ils jetterent au milieu des troupes des assigeans, loin de les intimider, sembloient augmenter leur opiniâtreté & leur courage. Bien que les Portugais eussent perdu beaucoup de leurs gens, & qu'on ne pût approcher du corps de la place, sans s'exposer à des périls évidens, néanmoins Denis Mello, Gama, Valladarés & Bocarro, marcherent du côté de la principale porte de Pacem, où de part & d'autre on avoit fait le plus grand feu, & après des actions d'une valeur extraordinaire ils s'en rendirent maîtres, aussibien que du Fort qui défendoit l'entrée de cette ville.

Les assiégés chassés de ce premier poste, redoublèrent leurs efforts pour défendre le second. Sans doute que la présence de Geinal, qui y commandoit en personne, & le grand nombre de gens qu'il y avoit mis, furent cause en partie d'une si longue résistance. Mais enfin, ils succomberent & perdirent deux mille hommes de leurs meilleures troupes, & quatre cens domestiques de Geinal qui fut tué; ses femmes & ses enfans furent faits prisonniers.

Albuquerque perdit peu de monde, & eut un grand nombre de blessés. Il entra ce même jour triomphant dans Pacem, s'empara des portes de la ville, & à la vue des vainqueurs & des vaincus, il rétablit le jeune Prince sur le trône de ses Peres.

Aussitôt que ce nouveau Roy eut été proclamé, il se déclara tributaire du Roy de Portugal, & le reconnut pour son Protecteur & pour son Souverain, & dès-lors on choisit le lieu le plus avantageux de la ville pour jeter les fondemens d'une Citadelle. Sanche Henriquez eut la conduite de cet ouvrage, & ensuite le Gouvernement de cette place. Ces ordres étant donnez, Albuquerque reprit le chemin de Malaca.

George Britto, qui en étoit parti pour aller aux Isles Moluques, en même-tems qu'Albuquerque avoit mis à la voile pour retourner à Malaca, vint mouiller avec six vaisseaux dans le port de la ville de Dacem, située dans l'Isle de Ceilan. Le Prince qui y régnoit se nommoit Abraham, & étoit le seul Souverain des environs, qui traversait les Portugais en toutes sortes de rencontres. Britto luy en fit faire des plaintes, & pour empêcher qu'elles n'eussent aucunes suites, il luy proposa une alliance, afin que par là les Portugais & les Dacemois, fussent unis, & que leurs intérêts fussent communs. Abraham parut y consentir, & accepta ce parti; mais Britto, qui ne se reposoit point assez sur la parole de ce nouvel allié pour ne le point faire observer, découvrit qu'il le vouloit amuser par de vaines promesses, afin d'avoir le tems de se fortifier, & de se mettre à l'abri des courses des Portugais, qui dans son esprit pas-

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Mort de Geinal, son armée est défaite, & le Prince de Pacem rétabli.

Le Roy de Pacem se reconnoît tributaire d'Emanuel, & consent à la construction d'une Citadelle.

Navigation de Britto, aux Moluques, & retour d'Albuquerque à Malaca.

Britto propose une alliance au Prince de Dacem.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Britto se rend  
maître du Fort.

soient pour fort entreprenans. Britto, convaincu de la mauvaise foy d'Abraham, fit descente, & investit le Fort que ce Prince regardoit comme le rempart le plus assuré de son Etat. A peine les Portugais eurent-ils ouvert la tranchée, & dressé quelques batteries, que la garnison du Fort, étonnée du premier feu, abandonna ce poste, & se retira dans l'armée du Prince. Britto s'empara de cette place, & voulut attendre de pied ferme, que les ennemis fissent quelques mouvemens. Abraham, honteux de la lâcheté de ses gens, voulut la réparer, & se mit à la teste de mille hommes d'élite, & de six éléfans. Britto observoit tranquillement la contenance des ennemis, & attendoit qu'ils prissent un poste, avant que de sortir du sien. Sur ces entre-faites, Jean Serrand, un des principaux Officiers de l'armée des Portugais, emporté par l'ardeur de combattre, & par l'envie de se signaler, se détacha sans estre commandé, pour aller couper chemin aux Barbares, les chargea, & les tailla en pièces.

Mort de Britto  
& de Serrand.

Britto, qui vit cet action de dedans le Fort, en sortit de crainte que Serrand ne poussât trop loin son avantage, & qu'il ne poursuivist les ennemis jusque dans la ville. Comme Britto ne le put retenir, & qu'il ne voulut pas le quitter, il s'engagea imprudemment dans cette affaire, de manière qu'ils payerent tous deux de leur propre vie, leur trop grande témérité; l'un pour n'avoir pas sceu commander, & l'autre pour n'avoir pas voulu obéir.

Les Portugais  
abandonnent  
ce Fort & vont  
à Pédir.

Les autres Capitaines que Britto avoit laissés dans le Fort, ayant appris sa mort, & celle de Serrand, rallierent leurs troupes fugitives, les joignirent à celles du Fort, & marcherent aux ennemis. Cette action ne fut pas plus heureuse que la précédente; la plupart de ceux qui y eurent part, périrent, ou en revinrent blessés.

Les Portugais, à qui ce poste avoit été si fatal, l'abandonnerent, firent voile vers Pédir, & y trouverent Antoine Britto, le nouveau Lieutenant de Roy des Isles Moluques. Incontinent après qu'il en eut pris possession, il remplaça les Officiers qui avoient été tuez dans ce dernier com-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 589*

bat, & mit à la voile pour aller à Pacem, où étoit George Albuquerque avec qui il revint à Malaca.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le voyage de Ferdinand Bégie aux Indes, ne fut guère plus heureux que celui de Britto aux Moluques. C'est ce même Bégie qui avoit mis à la voile en même-tems que Corréa étoit parti pour Baharen, & qui avoit attaqué trois vaisseaux chargez de vivres. Comme cette action s'étoit passée sous le canon de Diu, Jaz fit mettre à la mer dix-huit frégates sous la conduite d'un Capitaine Maure nommé Aga, à dessein de seconrir ces trois navires; mais Aga ne put arriver qu'après le combat, parce que Bégie se posta entre-eux & Aga, & qu'il eut le tems de s'en emparer; de maniere que le combat recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant. Ce Capitaine Maure, qui étoit venu avec des troupes fraîches, se mit en devoir de regagner sur Bégie, les trois vaisseaux qu'il avoit pris. Dans cette espérance, il attaqua d'abord les bâtimens de Silvés, & de Gaspard Doutel, & les coula à fond avec leur équipage; il insulta ensuite les vaisseaux de Bégie, & de Nugno Macéda; mais un vent qui survint sépara les combattans. Bégie relâcha à Chaül, pour se radouber & pour faire eau. Sequeria y arriva incontinent après, ayant perdu l'espérance de faire bâtir une Citadelle à Diu, tant par les continuel obstacles que Jaz y avoit apportez, que par l'incendie d'un des vaisseaux Portugais, qu'on avoit lesté des matériaux destinez pour la construction de cette Forteresse. Enfin, pour comble de disgrâce, Aga trouva le bâtiment de Pierre de Silvés, que Sequeria avoit laissé à Ormus, & le coula à fond. La plus grande partie de l'équipage périt, & ce qui s'en sauva fut pris par les ennemis, & mené à Diu.

Quelques Capitaines sont battus par un Officier Maure.

La naissance de l'Infante Marie, fille du Roy, & de Leonore d'Autriche, fit oublier tous ces sinistres evenemens, arrivez aux Indes; mais si elle répandit tant de joye en Portugal, la demande que l'Ambassadeur Extraordinaire de Charles Emanuel, Duc de Savoye, vint faire au Roy, de l'Infante Béatrix, sa fille du second lit fut un surcroist de plaisir dans le Royaume. Bien que cette alliance fust très-

Naissance de l'Infante Marie.

Le Duc de Savoye envoie demander au Roy l'Infante Béatrix en mariage.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le Roy temporel  
fut ce mariage.

Conclusion de  
ce mariage.

Magnificence  
de la flotte que  
le Roy fit équiper à ce sujet.

agréable au Roy, néanmoins ce Prince, qui ne connoissoit ni le caractère de ce Duc, ni l'étendue de ses Etats, différa d'entrer dans aucun engagement avec luy, & sous prétexte de la grande jeunesse de l'Infante, il prit tout le tems qu'il falloit pour estre instruit de ce qu'il desiroit sçavoir. Quoique cet ordre eust été exécuté avec toute sorte de circonspection, Charles étoit trop aimé de ses alliez & de ses peuples, pour n'estre pas averti de tout ce qui se passa à ce sujet. Comme il y avoit déjà long-tems, du moins pour un amant, que ce Prince avoit envoyé un Ambassadeur en Portugal, il en dépescha un autre & marqua par les lettres qu'il écrivit au Roy, son empressement pour entrer dans son alliance.

Emanuel content de tout ce qu'on luy avoit dit de la personne de Charles, des agrémens de sa Cour, de la beauté de son pais, & de la vénération qu'il s'attiroit de ses sujets, goûta cette proposition, & sur les pouvoirs authentiques qu'en avoit l'Ambassadeur du Duc, les articles furent dressés & signés. Cette affaire interessoit trop le cœur de Charles & le repos de ses peuples, pour ne pas faire toute sorte de diligence, afin de luy apprendre une si charmante nouvelle.

Cependant, le Roy fit équiper dix-huit vaisseaux, dont la grandeur & la magnificence surpassoient tous ceux qu'on eust jamais veu en Portugal. Les galères, les galéasses, & les frégates, qui composoient le reste de cette flotte, étoient peintes & dorées, & la propreté des équipages répondoit à celle des bâtimens. Martin de Castel-Branco, Comte de Villanova, fut choisi par le Roy pour en estre Général; Martin de Costa Archevesque de Lisbonne, eut ordre d'accompagner l'Infante jusqu'à Nice, & équipa un navire à ses dépens. Plusieurs Seigneurs furent nommez pour faire ce voyage, & ils firent tous une grande & noble dépense en superbes habits, & en nombreuses livrées. La fête du mariage de cette Infante, fut célébrée par des carroufels & par des joutes, la jeune noblesse s'y distingua par son adresse, & par l'éclat des quadrilles. Les réjouissances pu-

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 591*

bliques seconderent celles de la Cour, & durèrent jusqu'au départ de Béatrix. Elle partit de Lisbonne, au commencement du mois d'Aoust, & arriva à Nice vers la fin de Septembre.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Départ de l'Infante.

Le Duc, qui de sa part n'avoit rien oublié pour joindre la magnificence à la galanterie, se rendit à Nice quelques jours avant que l'Infante y fust arrivée. L'attente de ce Prince fut agréablement remplie en abordant cette Infante, & ce qu'il avoit senti pour elle à la veüe des portraits qu'on luy avoit envoyez, se tourna en véritable passion dès qu'il l'eut entretenüe. La Cour ne séjourna pas long-tems à Nice, & alla à Turin où toutes choses étoient disposées pour faire une superbe entrée à la nouvelle Duchesse. Les plaisirs s'y renouvelèrent avec beaucoup d'appareil & d'éclat.

Première entrevue du Duc & de l'Infante.

Tandis qu'on ne parloit que de jeux & de festes à Lisbonne, les Portugais qui étoient aux Indes, se trouvoient tous les jours dans de nouveaux embarras, & comme la Citadelle qu'on bâtissoit à Chaul, n'étoit pas encore achevée, ils se voyoient continuellement exposez aux traverses d'Aga. Ce Capitaine ennemi poursuivoit sans relâche les galères de François Mendoga, & de George de Menezés, leur tuoit beaucoup de gens, & faisoit toujours quelques prises.

Aga, Capitaine Maure, inquiete les Portugais aux Indes.

Sequeria ne pouvant rémedier aux insultes qu'on faisoit aux Portugais, crut ne devoir pas demeurer plus long-tems dans ce pais, où il ne faisoit rien pour la gloire du Roy, ni pour la sienne propre. Avant que d'en partir, il chargea Henry de Menezés, d'avancer le plus promptement qu'il pourroit la construction de la Citadelle de Chaul; il donna l'Amirauté de la mer des Indes, à Jacques Ferdinand de Bégie; il luy laissa deux bons vaisseaux, trois galères, une frégate, & une fuste, & mit à la voile pour s'en retourner à Cochin, & de-là passer en Portugal. Un grand calme l'ayant surpris dans sa route, il n'eut du vent que pour rejoindre la flotte de Bégie. Aga, qui croisoit cette mer avec trenté frégates, fit la même route que Sequeria

Départ de Sequeria pour le Portugal.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Aga le pourfuit  
& le canonne.

Sequeria deta-  
che Soufa pour  
aller couvrir  
les travailleurs  
à Chaül.

Aga le traverse  
& le bat.

Bégie va secou-  
rir Soufa.

dans l'espérance de le trouver & de le combattre ; mais quand il eut appris la jonction des vaisseaux Portugais, il se contenta de canonner leur flotte de tems en tems, & de se sauver à force de rames après avoir lâché ses bordées. Ce manège embarrassoit beaucoup Sequeria, qui se voyoit continuellement exposé au feu des ennemis sans pouvoir les incommoder par le sien, ni les poursuivre faute de vent.

D'un autre costé, Bégie qui craignoit qu'Aga ne profitast de ce calme pour aller canonner la Forteresse de Chaül, & ruiner les travaux qui étoient déjà fort avancez, détacha André de Soufa, Capitaine de galère, pour s'aller poster à l'embouchure de la rivière qui passé dans Chaül, & pour empêcher que les ennemis n'y entraissent avec leurs frégates. Cette prévoyance ne pouvoit estre que très-utile, si elle eust eu le succès que Bégie s'étoit promis ; mais Aga qui en fut averti, quoique Soufa fust parti pendant la nuit, envoya tant de frégates à la poursuite de la galère Portugaise, que les ennemis la trouverent & la combattirent. Soufa se défendit le mieux, & le plus long-tems qu'il luy fut possible ; mais comme une partie de ses gens avoient esté blesez ou tuéz, qu'Alexis son frere étoit du nombre de ces derniers, & que d'ailleurs sa galère faisoit eau de tous costez, il étoit prest à se rendre, quand George de Menezés vint à son secours.

Enfin, le vent s'étant renforcé, Bégie partit dans son plus grand vaisseau avec François Mendoca, & fit mettre quatre fustes à la mer pour le suivre. Il dégagea en arrivant la galère de Soufa, qu'Aga étoit sur le point d'acrocher, & s'opposa avec le peu de bâtimens qu'il avoit, aux entreprises d'Aga. Comme les fustes ne pouvoient résister au feu des ennemis, elles se coulerent derrière la galère de Menezés, & de-là elles barboient en poupe les galères d'Aga. Cette manœuvre ne laissoit pas d'avoir son effet dans cette action. Bégie, que son activité & sa valeur portoient en tous lieux, croyant que les Commandans de ces fustes, s'étoient postez dans cet endroit pour se mettre seulement à l'abri du canon, parut sur la poupe de sa galère,

léré, & les traita de lâches. A peine eut-il proferé cette parole, qu'il fut tué d'un coup de fauconneau ; mais de crainte que la perte de ce Capitaine ne décourageast le reste de l'équipage, Menezés le fit emporter, & commanda en sa place. Enfin, les simples soldats se distinguèrent d'une manière si surprenante dans ce combat, que voyant leur canon mal servi, parce que les canonniers avoient presque tous été tuez, ils en firent les fonctions chacun à leur tour. Quand Aga vit que le feu des Portugais redoubloit, & que ses frégates & ses troupes diminueoient considérablement, il ne trouva pas à propos de risquer ce qui luy en restoit, & se retira.

Aussitôt après la retraite des ennemis, Sequeria envoya un exprès à Edoüard de Menezés son successeur à la Vice-Royauté, pour luy faire sçavoir l'événement de ce combat. Il laissa le commandement de la flotte à Antoine Corrêa, jusqu'à ce que Louïs de Menezés, frere d'Edoüard, fust arrivé, & partit pour Cochin ; il y trouva le nouveau Vice-Roy, entre les mains de qui il se démit de son pouvoir & de son autorité, & prit la route de Portugal.

Lors qu'Aga eut appris le départ de Sequeria, il rassembla trente-six frégates, dont il renouvella les équipages ; il revint dans le havre de Chaül, & se posta si avantageusement, que la flotte des Portugais ne pouvoit l'inquiéter en aucune manière. Comme il vit que Corrêa, qui en avoit la conduite, ne faisoit aucun mouvement & qu'il étoit presque à portée de son canon, il l'alla attaquer. Corrêa esluva tranquillement le feu des ennemis, sans se mettre en état d'y répondre par le sien, parce qu'il n'avoit pas un assez grande provision de poudre pour hazarder de tirer à coups perdus. D'ailleurs, il attendoit que les ennemis s'approchassent un peu davantage de deux tours bâties, l'une sur le bord de la mer, & l'autre auprès de la ville.

Le Général qui étoit d'un caractère entreprenant, crut alors qu'il étoit tems de faire descente du costé de la Tour bâtie sur le rivage, & dans laquelle il n'y avoit que trente Portugais. Dans cette pensée, il y envoya quinze de ses

ANS DE  
J. CHRISTI  
1521.

Mort de Bégie.

Menezés commande en la place, & se distingue en ce combat.

Retraite d'Aga.

Sequeria se décharge du soin de la Vice-Royauté entre les mains d'Edoüard de Menezés.

Aga revient à la charge, & insulte Corrêa.

Corrêa esluve le feu des ennemis sans se défendre.



## 594 *Histoire générale de Portugal.*

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Aga fait descente, & bat la Tour, bâtie sur le bord de la mer.

Corréa chasse les ennemis, & rentre dans la Tour.

Jaz songe à faire la paix, Menezés y consent.

Albuquerque vient assiéger Bantam.

Il manque son coup faute de précaution, & leve le siège.

vaisseaux, sous le commandement d'un de ses Capitaines appellé Chyle, & prit ses mesures pour battre cette Tour, en mesme-tems par terre & par mer.

Comme ce poste étoit de très-grande importance, Corréa détacha Rodrigue Pereira avec soixante & dix hommes qu'il envoya sur deux brigantins pour engager les ennemis à la diversion; mais ils s'étoient déjà emparez des environs de la Tour, & avoient ordre d'y demeurer jusqu'à ce que le feu des frégates eust fait une assez grande brèche pour monter à l'assaut. Les Portugais, qui à leur arrivée, les trouverent dans ce poste, les en chassèrent, tuèrent une partie des gens d'Aga, qui se retira, & poursuivirent l'autre jusqu' sur le bord de la mer. Cette nouvelle déroute renversa tous les desseins des ennemis. Ainsi, Corréa délivré d'un ennemi qui l'inquiétoit, entra dans cette Tour, la fit rétablir, en donna le commandement à Alvarez Britto, remit la conduite de l'armée navale à Louïs de Menezés, qui venoit d'arriver, & retourna à Cochîn.

Jaz, qui avoit vu avorter tous ses desseins, & qui n'ignoroit pas le mauvais succès de la course d'Aga sur les vaisseaux de Bégie, se servit de l'occasion que l'arrivée du nouveau Vice-Roy luy donnoit pour parler de paix, & rejeta sur Sequeria la cause de tous les différens qui avoient aigri les Portugais contre les Maures. Menezés accepta ce parti, mais il voulut disculper Sequeria du tort qu'on luy donnoit dans les guerres que ce Vice-Roy avoit entreprises.

Pendant tous ces mouvemens, George Albuquerque résolut d'aller assiéger l'Isle de Bantam, située vers le Détroit de Cincaput, & distante de Malaca d'environ soixante lieux. La facilité avec laquelle on luy avoit persuadé qu'il se rendroit maître de cette Isle, luy ayant fait négliger de se pourvoir de tous les instrumens nécessaires pour venir à l'assaut, & particulièrement d'apporter des échelles, il fut obligé de se retirer après avoir battu la place & perdu quelques-uns de ses gens, au nombre desquels se trouva George Mello, qui devoit aller aux Moluques avec Antoine Britto.

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 595*

Les Bantamois s'étant apperceus de la levée du siège, firent une sortie & poursuivirent les Portugais jusque sur le bord de la mer. Le Gouverneur de Bantam, qui avoit mis à la voile, fit leur même route & prit un de leurs brigantins commandé par Gilles Simon, il tua cet Officier, & fit faire mainbasse sur tout son équipage. Pendant que les Bantamois s'occupoient à piller ce brigantin, le reste des vaisseaux Portugais eut le tems de se sauver, & Antoine Britto appareilla pour aller aux Moluques; mais le vent l'ayant poussé dans la grande Java, il alla motiiller dans le port d'Agacime, une des villes confederées des Portugais, laquelle n'en est pas éloignée; il y demeura durant tout l'hiver, & jusqu'à ce que le tems fust plus propre pour la navigation.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Départ de  
Britto pour les  
Moluques.

Le désavantage que les Portugais avoient eu devant Bantam, fut suivi d'une perfidie que Xaraf, Gouverneur de Baharen, fit aux Portugais qui étoient dans Ormus. Cette perfidie leur auroit été plus funeste, si le Roy de ce païs, qui les aimoit véritablement, ne se fust opposé pendant un certain tems aux chagrins que Xaraf s'attachoit à leur donner. Comme ce Maure étoit accrédité chez le peuple & qu'il avoit un grand ascendant sur l'esprit de l'Ormussien, il le détacha insensiblement des Portugais. Quand Xaraf eut entièrement débauché ce Prince, il se servit de cette conjoncture pour concerter leur ruine; il fit investir leur Factorie durant la nuit, y entra à main armée, passa au fil de l'épée une partie de ceux qui en avoient le soin, & mit le feu aux maisons qui en dépendoient.

Xaraf indisposé le Roy d'Ormus à l'égard des Portugais, & force leur Factorie.

Si Garfie Coutigno, Gouverneur de la Ciradelle, eust secouru ceux qui étoient dans la Factorie, dans le tems qu'on l'avoit averti du dessein de Xaraf, la perte auroit été moins considérable; mais la nonchalance de ce Gouverneur fut si grande dans cette occasion, que si les Ormussiens eussent insulté la Citadelle, ils s'en seroient facilement rendus maîtres, & cela, faute de vivres dont Coutigno n'avoit pas même eu le soin de la pourvoir. Cependant la confusion qui augmentoit dans la ville le fit penser plus sérieusement

Négligence du  
Gouverneur à  
les secourir.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Contrigno fort  
de la Citadelle.

Son Lieutenant  
fait de nou-  
veaux retran-  
chemens.

Combat san-  
glant des Por-  
tugais, contre  
les Sarrazins  
d'Ormus.

La perte que  
les Portugais y  
firent, oblige le  
Gouverneur à  
demander du  
secours.

à remédier à un mal qui fust venu bientoist jusqu'à luy, s'il eust négligé plus long-tems de s'y opposer. L'incendie de la Factorie, la mort de plusieurs Portugais, & la fuite des autres, qui tâchoient de parvenir jusqu'à la Citadelle pour s'y retirer, comme dans le seul abri qui leur restoit, persuaderent enfin Coutigno, que cette affaire interessoit beaucoup les Portugais dans Ormus, & qu'il ne falloit pas balancer davantage à leur prester main forte. La grande apparence qu'il y avoit, que les Sarrazins d'Ormus étoient les auteurs de ce désordre & que les rebelles étoient en grand nombre, l'obligea de sortir de la Citadelle à la teste d'un grand détachement, & de marcher du costé de la Factorie pour secourir & pour dégager les Portugais, que ces Sarrazins tenoient de fort près.

Tandis que Coutigno étoit aux mains dans la ville, le Lieutenant de la Citadelle en avoit fait barricader les principales avenues, & avoit posté des troupes pour les défendre. Ces travaux n'ayant pu estre achevez en mesme-tems dans les différentes ruës qui aboutissoient à ce Fort, les Rebelles s'emparerent de quelques-unes, & arresterent les Portugais qui se retiroient dans cette place.

Ce fut un second combat qu'il fallut rendre pour s'ouvrir le passage. Les Sarrazins, qui de leur costé voyoient la perte des Portugais inévitable, s'y opposerent le plus opiniâtrement qu'il leur fut possible; cette ardeur dans l'un & dans l'autre parti, rendit l'action fort sanglante. Enfin, les Portugais forcerent les ennemis & passerent. Il est vray qu'il leur en coûta bien cher, puisque plusieurs de leurs gens y demeurèrent & que leurs soldats furent presque tous blesez. Cette perte avoit tellement affoibli la Citadelle, que le Gouverneur, qui craignoit de voir bientoist recommencer le trouble, se vit obligé de demander du secours au Vice-Roy. Cependant il fit faire de nouveaux retranchemens; mais comme le bois luy manquoit pour les faire achever, & qu'il ne pouvoit en envoyer prendre dans les forests des environs, il ordonna qu'on depeçast un vaisseau qui étoit à l'ancre, & qu'on portast dans la Citadelle,

tout le bois & le fer qu'on en tireroit pour les employer à cet ouvrage.

ANS DE  
J. CHRIST.

1521.

La surprise où l'on fut de la conduite du Roy d'Ormuz à l'égard des Portugais, ne fit pas moins de bruit que la guerre qui succéda à l'infidélité que ce Prince leur avoit faite. Emanuel de Soufa, & Tristan de Véga, que la tourmente avoit poussez dans Mascaté, en apprirent la nouvelle par le Gouverneur de cette Isle. Cet Officier, qui comme les autres Commandans des places dépendantes de Tor, avoit receu ordre de s'asseurer des Portugais qui s'y rencontreroient, & de faire main basse sur ceux qui feroient quelque résistance, loin d'exécuter cet ordre qu'il regardoit comme l'effet de la révolte, demeura toujours dans les mesmes sentimens d'estime qu'il avoit conceüe pour les Portugais. Il est vray que la probité de ce Gouverneur ne servit point d'exemple au Commandant de Calajate, puis qu'il fit massacrer tous les Portugais qui se trouverent dans cette place.

Le Roy d'Ormuz avoit ordonné aux Commandans des places de faire main basse sur les Portugais.

Celuy de Mascaté ne l'exécute pas.

Sur ces entrefaites, de Soufa & Véga se brouillerent, & ehangerent la résolution qu'ils avoient formée de se joindre pour entrer dans la Citadelle d'Ormuz, ce qui d'ailleurs, étoit difficile à faire sans un extrême bonheur, ou sans s'exposer à de très-grands dangers. Véga plus entreprenant que Soufa, loin de réfléchir sur les risques auxquels il s'alloit exposer, remonta dans son brigantin avec un nouveau renfort de soldats, affronta les dangers de la mer, passa au milieu de la flotte ennemie malgré leur feu, & pénétra jusqu'à la Citadelle. Ce Capitaine fut blessé, mais légèrement, d'un coup de flèche, & ne perdit que fort peu de ses gens.

Belle action d'un Capitaine Portugais.

Cette action, qui avoit déjà attiré à Véga l'applaudissement des Portugais, & mesme celuy des ennemis, fut suivie d'une autre, qui ne luy fut pas moins glorieuse que la première. Soufa, à qui la valeur de Véga avoit donné de l'émulation, voulut passer comme luy, mais n'ayant pu parvenir que jusqu'à l'Isle de Queixume, située vis-à-vis la Citadelle d'Ormuz, le Gouverneur proposa à Véga d'aller rejoindre Soufa, quoi-qu'il n'ignorast pas leur différent,



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le Roy d'Or-  
mus en est ja-  
loux & cha-  
grin, & se met  
à la mer.

Deux Officiers  
Portugais ré-  
sistirent au Roy  
d'Ormus.

Les Ormu-  
siens refusent  
de marcher  
contre les Por-  
tugais.

& pour l'y déterminer, il luy offrit le meilleur de ses na-  
vires avec tel équipage qu'il voudroit y mettre, afin de luy  
faciliter les moyens de passer de la Citadelle à Queixu-  
me, & de revenir de Queixume à la Citadelle. Véga n'ac-  
cepta aucune des offres de Coutigno, & fit ce qu'il luy  
venoit de proposer. Il ne voulut pas même attendre, que  
sa blessure luy permist de se remettre à la mer, il partit  
quoique Coutigno pût faire, il essuya les mêmes dan-  
gers qu'il avoit déjà couru, entra dans l'Isle de Queixu-  
me, & après avoir instruit Soufa de l'état où l'on étoit  
dans la Citadelle d'Ormus, ils se mirent à la mer. Le Roy  
Tor, outré qu'un bâtiment tel qu'un brigantin osât insul-  
ter une flotte si puissante que la sienne, monta l'un de  
ses meilleurs vaisseaux, & se fit accompagner par quatre-  
vingts barques dans l'espérance d'enlever le brigantin, Véga  
& Soufa soutinrent ce choc, & se défendirent avec leur  
valeur ordinaire. Le Commandant des barques d'Ormus,  
fut tué, & plusieurs de ses soldats furent blessés; les bar-  
ques dont l'équipage étoit affoibli, se sauverent chacune  
de leur côté. Le Capitaine du vaisseau que montoit le Roy  
d'Ormus, ne trouvant pas à propos d'exposer la personne  
de ce Prince, contre des gens si déterminez, se retira de  
la mêlée, & alors les deux Officiers Portugais, qui n'a-  
voient plus à se défendre que contre les coups de mer, ar-  
riverent heureusement dans le port, & entrèrent dans la Ci-  
tadelle.

Ce nouvel événement redoubla le chagrin du Roy Tor,  
qui voulut retourner à Ormus, pour reprocher à ses gens  
leur lâcheté, & pour les exciter à reprendre les armes sur  
l'espérance d'une bonne récompense qu'il promit à ceux qui  
entreprendroient de le venger. Quoique cet appas fut le  
meilleur moyen dont il se pouvoit servir, toutefois, il s'en  
trouva si peu qui voulussent retourner au combat, que ce  
Prince, piqué d'une si grande nonchalance, se vit obligé  
d'en venir aux menaces & aux coups, pour y contraindre  
ceux qui résistoient à ses ordres & à ses libéralitez.

Xaraf, Général Persan, eut le commandement de ces

troupes, en qui l'intérêt & la crainte des peines avoient ce semble recueilli ce qui leur restoit de valeur ; mais comme la seule proposition de remonter sur les vaisseaux pouvoit les rebuter sur ce qu'on vouloit leur faire entreprendre, on prit la résolution d'attaquer la Citadelle du côté de la terre. Le Roy d'Ormuz fut de cet avis, & fut tout depuis qu'un Turc, nommé Mirabdelic, fort versé dans la défense des places, luy avoit conseillé de faire élever deux cavaliers, l'un dans la cour de son Palais, & l'autre dans l'hôpital des Portugais, d'où les assiégés seroient également incommodez, à cause du peu de distance qu'il y avoit de là à la Citadelle. Il étoit impossible aux Portugais de se tirer de ce danger à moins qu'ils ne fissent un coup de main, & qu'ils n'allassent ruiner le cavalier de l'hôpital. La nécessité de prendre ce parti eut moins de part à cette action, que la gloire de faire quelque chose de mémorable. Coutigno détacha deux des principaux Officiers de sa garnison, nommez Manuel Velho, & Rodrigue Varella, il leur donna le choix des soldats qui devoient les suivre, & leur permit d'en prendre autant qu'ils voudroient pour cette expédition ; mais avant que de les faire sortir de la Citadelle, il fit redoubler les batteries du côté de l'hôpital. Aussitôt que les Portugais virent que la brèche étoit assez grande pour monter à l'assaut, ils le firent avec beaucoup d'ardeur & de courage ; ils entrèrent dans l'hôpital, ruinèrent le cavalier, & tous les retranchemens des ennemis, enclouèrent leur canon, & passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de leurs gens.

Xaraf, qui s'étoit posté dans le Palais de Tor, voyant la réduction de l'hôpital & le carnage affreux que les Portugais avoient fait, redoubla ses efforts & le feu de son artillerie, pour se rendre maître de la Citadelle & pour user de représailles à leur égard. Il eut lieu de l'espérer, quand il s'apperceut que la porte de la Citadelle avoit été enfoncée ; mais Coutigno apporta tant de diligence pour la faire reboucher de tout ce que l'on put rassembler de bois & de pierres, que les ennemis n'en purent venir à bout.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le Roy d'Ormuz fait élever deux cavaliers.

Les Portugais vont les détruire.

Le Général ennemi, tâche de s'emparer de la Citadelle.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Quelques Portugais passent dans l'armée ennemie, & découvrent la situation des assiégez.

Coutigno apprend le dessein des ennemis par un deserteur.

Il y remédie fort à propos.

Les ennemis en sont déconcertez.

Cependant, les assiégeans de qui le canon avoit presque été tout démonté, étoient sur le point de se retirer après cette tentative, quand plusieurs Rendus qui étoient sortis de la Citadelle pour se ranger parmi eux, les avertirent que les Portugais manqueroient bientôt d'eau & de pain; que leur résistance ne devoit pas les rebuter, & qu'il falloit la regarder comme les derniers efforts d'une garnison, composée à la vérité de braves gens, mais qui ne pouvoit plus soutenir ni la disette, ni le siège.

Sur cet avis, Xaraf donna des ordres nouveaux pour en venir à l'assaut. Toutes choses étoient disposées à cet effet, & les ennemis témoignoiient une extrême ardeur pour cette expédition, dont le succès leur paroissoit infailible; mais un Sarrazin qui avoit déserté, s'étant coulé dans la Citadelle, apprit à Coutigno le dessein des Ormussiens, & l'endroit par où ils devoient faire leur principale attaque.

La disposition où le Gouverneur vit les assiégeans de dessus les murailles, luy ayant confirmé ce que le Sarrazin luy avoit dit, il redoubla les sentinelles vers le lieu que les ennemis vouloient insulter, & y fit porter des pierres, de grosses pièces de bois, & des pots à feu pour jeter sur les assiégeans, lors qu'ils se présenteroient à l'escalade. Cependant, les assiégeans vinrent planter leurs échelles au pied des murailles, & leur ardeur fut telle en cette occasion, qu'ils sembloient se disputer la gloire d'y monter les premiers; mais quand ils se virent accablés de feux que l'on jettoit & de grosses pièces de bois que l'on pouvoit de dessus les remparts, lesquelles en tombant rompoient les échelles & estropioient tout ce qui s'y rencontroit de gens, ils se rebuterent de cette escalade.

Xaraf, qui ne s'attendoit pas à cette manœuvre, & qui s'étoit flatté de surprendre les Portugais, fit sonner la retraite. Il entra avec ses troupes dans le Palais du Roy, en employa une partie à faire dresser une nouvelle machine sur le cavalier qu'on avoit élevé dans la cour de ce Palais, d'où il espéroit de battre & de ruiner la Citadelle; mais les ennemis ne pouvant exécuter ce qu'ils s'étoient proposé, eurent

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 601*

eurent recours au stratagème, & arborerent plusieurs casques & morions sur une muraille qu'ils firent faire, comme s'ils eussent eu plus de monde qu'il ne leur en falloit pour réduire les assiégés.

Tandis que de la Citadelle, on faisoit un feu continuel sur ces casques qui paroissoient dans les créneaux de la muraille, Coutigno envoya Manuel Velho, & Rodrigue Varella pour y attacher le mineur. Ce dessein eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre, la mine fit son effet, les assiégés y perdirent beaucoup de monde, le Roy d'Ormus abandonna ses travaux, & se retira dans l'Isle de Queixume. De-là il écrivit à Coutigno & luy proposa de faire un nouveau traité de paix; il rejetta sur Xaraf toute la faute de cette dernière guerre, & allégua pour sa justification, qu'il s'étoit veü obligé d'y entrer à cause de son alliance avec luy.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le Roy d'Ormus en vient à un traité de paix.

On en étoit dans ces termes, quand Gonsalve, que le Vice-Roy envoyoit à Coutigno son frere avec un renfort de troupes, arriva à Ormus. Ce nouveau secours rassura encore davantage les Portugais, quoique depuis ce nouveau traité, ils y vaquassent à leurs affaires avec la même tranquillité que s'il n'y eust point eu de guerre. Xaraf ne voyant plus d'apparence de la pouvoir continuer depuis l'arrivée de ce secours & la négociation de la paix, conspira contre la vie de Tor & le fit étrangler. Sans doute que ce perfide voulut prévenir par la mort de ce Prince, la révélation qu'il appréhendoit qu'il ne fît de la cause secrète des derniers troubles.

Xaraf fait mourir ce Prince.

Les grands biens que possédoit Xaraf, & l'autorité qu'il avoit prise depuis la mort du Roy d'Ormus, luy firent tout oser dans le Royaume. Il corrompit les esprits par la quantité d'argent qu'il répandit parmi les principaux de la Cour, & de la ville; il leur donna de belles espérances d'une plus grande fortune; il étonna par la crainte de la mort ou de la prison, ceux qui avoient assez de probité pour ne point vendre leurs suffrages, ou pour les luy promettre, à l'élection d'un nouveau Roy; il conduisit cette

Il se rend maître des Ormusiens.



ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Et fait monter  
Mamud sur  
le trône.

intrigue avec tant d'adresse & tant d'autorité, qu'il fit monter sur le trône, Mamud, fils de Xeifadin, quoi-qu'il n'eût que treize ans. Enfin, il se persuada, que pendant la jeunesse de ce Prince, il se rendroit maître du Ministère & du Gouvernement.

Les Portugais, prévoyant leur ruine dans Ormus, s'ils ne traversoient Xaraf dans ses desseins, & ne pouvant souffrir que la mort du Roy Tor demeurât impunie, balancerent long-tems s'ils iroient enlever toutes les provisions de l'Isle de Queixume, où cette dernière action s'étoit passée. On croit même qu'ils furent sur le point de la bloquer, en intention de réduire Xaraf à se rendre; mais la réflexion qu'ils firent que ce Ministre pourroit passer en Perse quand il se verroit pressé, & la crainte qu'ils eurent qu'il n'y emportât les plus riches effets de la Couronne, lesquels étoient en sa possession, les déterminâ à proposer au jeune Mamud, la confirmation de la paix renouvelée avec le Roy Tor son prédécesseur. Cet expédient passa dans le Conseil du nouveau Roy malgré les brigues secrètes de Xaraf, & il leur fut plus avantageux, que n'auroit été le plus heureux succès de la guerre. Ainsi, Xaraf eut le déplaisir de voir Mamud dans la même obligation où les Rois ses prédécesseurs avoient été, de continuer à payer tribut à Emanuel.

La paix faite  
avec le Roy  
Tor, est ratifiée  
par Mamud.

Le Gouver-  
neur d'Arzile  
inquiète les  
Mâures.

Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, n'avançoit pas moins les affaires du Roy en Afrique. Ce Commandant ne laissoit échaper aucune occasion de combattre les Maures, ou de faire quelques conquêtes. Sa dernière course dans les environs d'Alcacer, fut une suite de ses autres entreprises sur les ennemis. Il alla les forcer dans un bourg appelé Tintan; il tua la plupart des habitans, fit les autres prisonniers, emmena un butin de deux mille bœufs, & les conduisit dans Arzile, sans que les Barbares, qui s'étoient ralliés pour les réclamer, osassent paroître.

Hamet Laros, à qui appartenait la ville d'Alcacer, ne pouvant digérer l'insulte qu'un si petit nombre de gens étoit venu faire dans un bourg de sa dépendance, forma la résolu-

tion de s'en venger, car cet homme étoit plus outré du bétail que les Portugais avoient enlevé, à cause de la disette qui menaçoit la Barbarie & la Castille, que de la défaite de ses troupes. Comme il n'osoit se promettre d'en pouvoir tirer une pleine vengeance, qu'en surprenant les Portugais, il prit l'occasion d'un tems orageux, qui ne permettoit plus aux Coureurs de Coutigno de tenir la campagne; il se mit à la teste de quatre cens chevaux, & de quelques gens de pied, & s'approcha d'Arzile. Coutigno, que des païsans avertirent de la marche des ennemis, sortit de cette ville à la teste d'un grand détachement de sa garnison, & ordonna à Ferdinand de Mascaregnas, Capitaine de chevaux légers, & à Alvarez Nugno, fils du Grand Maître de la Garderobe d'Emanuel, d'aller observer la contenance des Barbares.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Le Comman-  
dant d'Alcacer  
projeté de s'en  
venger.

Coutigno en  
est averti.

Nugno, à l'approche des Maures, proposa à Mascaregnas de les charger, mais ce Capitaine, qui ne vouloit point excéder les ordres qu'il avoit, & qui d'ailleurs, n'avoit pas assez de gens pour aller insulter les ennemis, s'opposa à ce dessein. Nugno animé du désir de se signaler, se détacha de son propre mouvement, entraîna avec luy vingt-cinq hommes de mesme caractère & de mesme âge que luy, & tomba si impétueusement sur les ennemis, qu'il les obligea de reculer.

Ses gens char-  
gent les enne-  
mis.

Laros s'appercut du desordre de ses gens & envoya du renfort vers l'endroit où l'on étoit aux mains. Quand les Maures se virent secourus, ils reprirent courage; ils enveloperent Nugno, le tuèrent avec la plus grande partie de sa troupe, & réduisirent l'autre à prendre la fuite. Si-tôt que Coutigno & Mascaregnas, eurent appris la défaite de Nugno, par ceux qui s'étoient sauvez, ils se mirent en campagne, chargerent l'arrière-garde des ennemis, en tuèrent quelques-uns, & firent beaucoup de prisonniers. Ce furent eux qui dirent au Gouverneur, que Laros ne respiroit qu'après l'occasion d'un combat avec Coutigno, & que si celle d'une bataille ne se présentoit pas avant que les troupes se retirassent, il se proposoit de joindre Coutigno, & de décider par un combat particulier, de la destinée des deux

Laros veut se  
battre person-  
nellement con-  
tre Coutigno.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

armées. Le Gouverneur, qui n'étoit pas d'un caractère à refuser un tel parti, publia si hautement le désir qu'il avoit de se mesurer avec Laros, & rechercha si ardemment l'occasion que cet Officier Barbare avoit paru souhaiter avec tant de fierté, qu'enfin, ce vaillant Maure ne se sentant plus la mesme disposition, reprit le chemin d'Alcacer.

Quelques Capitaines Anglois prennent un vaisseau Portugais.

Cependant, Vasco Ferdinand César, qui s'étoit posté vers le Détroit de Gibraltar, eut avis par le Capitaine d'une frégate, que quatre vaisseaux Anglois avoient enlevé un bâtiment Portugais; qu'ils l'avoient attaché à la poupe de leur Amiral, & qu'ils l'emmenoit dans un de leurs ports. A cette nouvelle, César mit à la voile, fit la mesme route que les navires Anglois, les atteignit vers le Mont Calpé, & attaqua l'Amiral, que la mer avoit séparé de trois autres vaisseaux qui luy servoient d'escorte. Les bordées qu'on se lâcha de part & d'autre avec assez de violence, donnerent lieu aux soldats du navire Portugais de couper le cable qui l'attachoit au vaisseau Anglois, sans qu'on s'en apperceust, à cause de la fumée, & de la chaleur du combat. Par ce moyen, ils se dégagerent d'entre les mains des ennemis & se joignirent au bâtiment de César. Comme la délivrance de ce vaisseau terminoit leur différent, l'Amiral que les autres vaisseaux n'avoient pû secourir, parce que le vent étoit contraire, relâcha au port de Cadiz, & César alla mouiller dans celui de Ceuta.

Les soldats de ce vaisseau le dégagent pendant le combat.

Le Roy envoie une flotte vers le Détroit.

La prise de ce vaisseau, & le grand nombre de Corsaires qui infestoient la mer du côté du Détroit, déterminèrent le Roy d'y envoyer une flotte sous la conduite de Simon d'Acugna, fils de Tristan. Ce Capitaine avoit ordre de donner la chasse à tous les vaisseaux qu'il trouveroit, à moins qu'ils n'appartinssent aux nouveaux alliés d'Emanuel, ou à ses anciens amis. Ce n'étoit pas seulement les Pirates, qui désoloient la mer de Barbarie, & les Provinces situées sur les costes, la disette des grains, causée par une sécheresse universelle, avoit réduit les meilleures villes à l'extrémité, & la famine y étoit si grande, que les Maures ne pouvoient tirer du bled de nulle part, quelques sommes qu'ils

en offriſſent, ni en faire entrer dans leur païs, parce que les Portugais en occupoient les principales avenues. Ces Barbares allarmez par le riſque où ils ſe voyoient d'une famine, ſe réſolurent d'embraſſer le Chriſtianisme, & de ſe rendre eſclaves des Portugais, ſous pretexte de ſe faire inſtruire & de profeſſer leur meſme Religion.

L'avis qu'on donna au Roy d'un changement ſi ſubit parmi les Maures, luy cauſa une fort grande joye. Quoi-que ce Prince fuſt perſuadé, que la crainte de périr faute de pain, avoit plus de part à cet événement, que le zèle de recevoir le baptême, toutefois, il étoit entièrement diſpoſé à accorder à ces peuples, ce qu'ils luy demandoient avec tant d'instance. L'affaire ayant été examinée dans le Conſeil, on réſolut contre le ſentiment du Roy, que bien loin de recevoir les Maures en Portugal, ſous quelque pretexte que ce puſt eſtre, il étoit plus à propos de leur envoyer des bleds, que de ſouffrir qu'ils vinſſent ſe confondre avec des peuples civilifez & Chrétiens, & prendre connoiſſance des affaires du Royaume, où ils ne demeureroient que durant le tems de la diſette. Cet expédient, demeura néanmoins ſans exécution, parce que les magazins de Portugal n'étoient pas aſſez abondamment remplis pour faire paſſer chez les ennemis, des grains qui à peine pouvoient ſuffire pour les néceſſitez publiques; de ſorte que la famine & les maladies firent périr la plus grande partie de ceux qui habitoient cette région d'Afrique.

Dans le tems qu'on déliberoit ſur cette affaire à Liſbonne, Antoine de Piſe, Ambaſſadeur Venitien, vint mouïller dans le port de cette ville avec cinq galères qui l'avoient eſcorté pendant ſon voyage. Cet Ambaſſadeur avoit ordre d'enlever une certaine quantité des nouvelles épiceries venues des Indes. La choſe ayant été propoſée au Conſeil d'Outre-mer, on n'y jugea pas à propos d'accorder à ce Miniſtre ce qu'il demandoit, de crainte d'en manquer en Portugal, à cauſe des difficultez qui ſe rencontroient dans le paſſage & dans le retour des flottés. Ainſi, cet Ambaſſadeur partit de Portugal, après avoir été comblé de riches

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

La diſette oblige les Maures de ſur les côtes, à ſe faire Chrétiens.

On délibere dans le Conſeil, ſi l'on doit recevoir les Maures en Portugal.

Arrivée d'un Ambaſſadeur de Veniſe.

On luy reſuſe ce qu'il étoit venu demander.



ANS DE  
J. CHRIST.  
. 1521.

La maladie du  
Roy allarme  
tout le Royau-  
me.

*Orosius, liv. 12.  
Maffée, liv. 8.  
chap. 11.  
Vasconcellos.*

Mort du Roy.

présens, que le Roy luy fit, & de grands honneurs, que ce Prince ordonna qu'on luy rendit à Lisbonne.

Sur ces entrefaites le Roy tomba malade & l'on ne fut plus occupé en Portugal, que du malheur qui menaçoit l'Etat. Comme chaque jour donnoit de nouvelles alarmes au peuple par le danger où se trouvoit Emanuel, les vœux & les prières emportoient tous les soins de ceux sur qui rouloit le Ministère. Ce Prince, qui de son costé envisageoit les approches de la mort avec cette fermeté héroïque & Chrétienne qu'il avoit toujours montrée jusque dans ses moindres actions; loin de s'étonner à la nouvelle qu'on luy porta du risque qu'il couroit, se sentoit une augmentation de forces d'esprit, à mesure que celles du corps diminuoient. Ses sentimens sur ce terrible passage, & plus terrible encore pour les Rois, que pour les autres hommes; sa constance dans ses maux, & sa piété lors qu'on luy administra les Sacremens, furent autant de preuves de sa soumission aux ordres de Dieu. Enfin, ce grand Roy dont la vie avoit été si exemplaire, & dont la mort fut si édifiante, mourut le 13. de Decembre 1521. à la cinquante-deuxième année de sa vie, & à la vingt-sixième de son règne. Il fut enterré dans l'Eglise de Bélem, qu'il avoit fondée, & depuis ce tems-là, on en a fait le lieu de la sépulture des Rois, & des Princes ses successeurs.

Jean III. fils d'Emanuel, étant monté sur le trône, ordonna, si-tôt qu'il eut pris possession des Etats du Roy son pere, qu'on fît sa pompe funèbre avec tout l'éclat & tout l'appareil deu à la mémoire d'un si grand Monarque. On le regretta également dans toutes les quatre parties du monde, où il avoit contracté des alliances, & fait connoître sa valeur.

Le zèle que ce Prince avoit toujours eu pour la Religion, dont il avoit fait porter la connoissance dans les Royaumes les plus reculez; la découverte qu'on avoit faite sous son règne, de plusieurs païs inconnus, & enfin, ses conquêtes, sont autant de témoignages de sa piété & de la grandeur de son ame. Il fut mesme sur le point d'y en aller

*Liv. VIII. Emanuel I. Roy XIV. 607*

donner des marques en propre personne, & si à l'exemple de beaucoup de Princes, il n'eust consulté que ses mouvemens, il seroit passé en Asie & en Afrique, au lieu d'y envoyer des Généraux & des Vice-Rois; mais sa bonté à ne vouloir rien entreprendre sans le communiquer à son Conseil, l'emporta sur l'autorité qu'il avoit de tout faire sans l'avis de ses sujets, & sur le droit qu'il avoit de les forcer à consentir à ses volontez. Il ne suivit en cela que leurs sentimens, & se tint à ce qu'ils résolurent, au lieu d'exécuter ce qu'il avoit projeté.

Ce seul caractère suffiroit pour faire l'éloge de ce grand Roy, si l'on ne trouvoit en chacune de ses actions, autant de sujets d'admiration & de louanges. Il fit faire des Ponts à Olivença & à Coimbre; il établit des Arsenaux dans la pluspart des Villes, & ordonna qu'on reparaît les fortifications dans quelques-unes, & qu'on les augmentât dans quelques autres. Sa pitié envers les Eglises & les Pauvres, ne ceda point à sa prévoyance & à son amour envers ses Peuples; il fit bâtir le Temple de Belem qui passe pour un des plus superbes qui soit en Europe; il fonda la Maison de la Misericorde & plusieurs Hôpitaux; il donna quelques autres Maisons Religieuses, que le malheur des tems, ou que la conjoncture des guerres avoient ruinées; il assigna sur un fond de cent mille livres, la pension de cent Chevaliers; il destina une somme de soixante mille livres pour la subsistance des Pauvres & des Orfelins, & enfin il combla de biens ceux qui se les étoient attirés par leur mérite & par leurs services.

C'est en la personne de ce Monarque, que les Rois de Portugal ont commencé à porter une Sphère pour cimier, au-dessus de l'Ecusson de leurs armes. L'Histoire nous apprend, que le Roy Jean II. luy donna cette devise, & comme Emanuel se tint fort honoré de l'avoir receüe d'un si grand Monarque, à qui il avoit succédé, il mit une Sphère au-dessus de tous les ornemens de son Ecusson royal. Il sembloit même que ce fust un heureux présage des grandes découvertes qu'on devoit faire sous son règne. Nous lisons

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Augustes & rares qualitez de ce Monarque.

Emanuel fut le premier Roy qui porta une Sphère pour cimier.

ANS DE  
J. CHRIST.  
1521.

Devise d'Ema-  
nuel.

que l'Eveque de Guarda, qui passoit pour célèbre Mathématicien, avoit tiré la figure de ce Prince, dans le moment de sa naissance, & qu'il avoit prédit une partie des choses qui sont arrivées pendant son règne. Ce n'est donc pas sans raison, qu'on a ajoûté ces mots pour ame à ce Globe terrestre environné de la mer, PRIMUS CIRCUMDEDISTIME, puis que par ces paroles, on comprend aisément, que le Roy Emanuel a été le premier qui ait entrepris de faire faire à ses flottes, le tour du monde habitable.



# T A B L E

## DES PRINCIPALES MATIERES

contenües dans ce Volume.

**A** BISSINIE, sa situation, 428. ses Peuples, leur indolence, & leur industrie, 429. leur Religion, 430. & *suiv.*  
*Abraham*, Roy de Quiloa fait alliance avec Cabral & la rompt, 61. s'engage à payer tribut, 92. le refuse, 145. est dépossédé, 146.

*Acugna*, [ Tristan d' ] ses expéditions militaires, 190. & *suiv.* nommé à l'ambassade de Rome, 421. son retour, 424.

*Acugna*, [ Nugno d' ] Capitaine Portugais, 386

*Aden*, sa situation, 399. assiégé par les Portugais, 401. levée de ce siege, *ibid.*

*Albuquerque* [ Alphonse ] va aux Indes, 109. revient en Portugal, 113. perd son frere, *ibid.* retourne aux Indes, 186. ses exploits, 215. & *suiv.* prend Mascaté, 220. entre dans Ormus, 227. bloque cette Ville, 236. leve le blocus, 238. prend Calajate, 240. va devant Ormus. Almeida luy rend de mauvais offices, 241. est Viceroy des Indes, 242. est arrêté par Almeida, 254. est reçu

Tome I.F.

dans Goa, 271. fait mourir un Officier & pardonne aux traitres, 273. perd Antoine Norogna son neveu, 287. sa severité, 284. & 285. protège Naubéador, 292. reçoit un Ambassadeur de Mamud, 294. reprend Goa, 297. & 300. comparé avec Almeida, 304. & 305. punit Vasconcellos & ses complices, 319. manque un vaisseau ennemy, & reclame inutilement un traître, 321. il le poursuit & le fait perir, 322. prend Malaca, 333. & *suiv.* punit Utimur, 359. conserve Malaca, 362. va à Malabar, *ibid.* à Cochint, 363. secourt Goa, 364. reçoit un Ambassadeur des Rois de Vengapor & des Abissins, 374. & 375. leve le siege d'Aden, 401. est trahi par son Secrétaire, 404. mene sa Flotte à Otrius, 439. reçoit l'Ambassadeur du Sophi, 443. & 444. luy en envoye un, *ibid.* est rappelé, 459. fait arrêter Abdala, & le fait mourir, 461. ses grands desseins, sa maladie, 464. sa mort, 466.

*Albuquerque* [ Georges ] Gouverneur de Malaca, 434. entre

H H h



# T A B L E

- prend de rétablir le Roy de Pacem à Malaca, 584.
- Albuquerque* [ Pierre ] Commandant de Malaca, 434. ses exploits, 438. & 439.
- Alliances* des Portugais avec différents Princes, 151. 261. & 542.
- Almeida* [ Ferdinand ] va aux Indes, 109.
- Almeida* [ François ] General de la Flotte, & Viceroy des Indes, 137. ses exploits, 145. & suiv. fait brûler la Flotte du Roy d'Onor, 153. punit un Capitaine Portugais, 173. ses autres expéditions, 194. 195. & suiv. est blessé, 197. une seconde fois, 201. mort de son fils, 203. est rappelé en Portugal, 242. prend Dabul, 245. tourne vers Diu, *ibid.* défait la Flotte ennemie, 249. retourne en Portugal, 254. perit malheureusement, 259. comparé avec Albuquerque, 304.
- Almeida* [ Jacques ] présente au Roy, D. Georges fils naturel du Roy Jean II. 7.
- Alodin*, fils de Mamud, veut reprendre Malaca, 338. les desfeins avec Utimur, 356.
- Amaral*, Chevalier Portugais, défait la Flotte du Sultan, 198.
- Ambassadeur* envoyé à l'Empereur Maximilien I. 467.
- Ambassadeur* envoyé en Perse, 477.
- Amerique*, sa découverte, 73.
- Americ* Vespucce Florentin, sert Ferdinand, Roy de Castille, en est mécontent, se retire en Portugal, & va aux Indes, 73. & 74.
- Anachorètes* de Mazua, 540.
- Anchéide*, Forteresse, & sa destruction, 170.
- Andrada* [ Ferdinand ] son voyage à la Chine, 499. sa prudence, 501. & 506.
- Andrada* [ Simon ] son imprudence, 506. & 507.
- Arguin* [ Roy d' ] ennemy des Portugais, 367.
- Armoiries* envoyées au Roy de Congo, 391.
- Armorial* du Royaume dressé par ordre du Roy Emanuel, 6. & 7.
- Arran*, Roy de Ceilan, tributaire d'Emanuel, 512.
- Arzile* assiégé par le Roy de Fez, 206. le Château défendu par Courtigno, 207. est secouru, 210. cette Ville est brûlée, 211.
- Araide* [ Alvarez ] succede à son parent, 474. & est tué, 475.
- Araide* [ Pierre ] Capitaine Portugais, 109. & 113.
- Araide*, Gouverneur de Sasi, 305. force un Château, 306. défend Sasi, & défait les Maures, 308. ses autres expéditions, 310. 311. 378. 379. & suiv. les autres exploits, 411. 412. & suiv. secourt Jabentafuf, 449. & les Maures de Xiarime, 450. & suiv. investit Maroc, 455. leve le siege, 456. la mort, 474.
- Atar*, voyez Zeifadin.
- Azamor*, ville d'Afrique, tentée inutilement, 206.
- Azévedo* [ Louïs ] Gouverneur de Tanger, secourt Arzile, 10

B  
B A H A R E N [ Isle de ] & sa situation, 576

## DES MATIERES.

*Bantam* [ Roy de Bantam ] en guerre avec les Portugais , 548.  
*Baptême* de plusieurs Juifs , 8.  
*Baptême* des Ethiopiens , 431. de l'Ambassadeur d'Ormuz , 442.  
*Barigue* défait le Xerif , est blessé & fait prisonnier , 453.  
*Beatrix*, Infante de Portugal, mariée au Duc de Savoye , 590. & 591.  
*Belugian* , voyez Abissins.  
*Benastarim* investi , 370. capitulé , 371.  
*Botel* , sa negociation , 462. défait la Flotte ennemie , 463.  
*Bragance*, les Seigneurs de ce nom retournent en Portugal , clemence du Roy à leur égard , blâmée de quelques-uns , 11.  
*Bragance* [ Jacques de ] commandé la Flotte , 406. prend Azamor , Tita , Almedine , 409. retourne en Portugal , 411.  
*Brava* , sa prise , & son incendie , 191.  
*Bresil* , sa découverte , mœurs des ses Habitans , 69. & suiv.  
*Britto* [ Rodrigue ] quitte Malacca , 434.  
*Bulles* pour une Croisade , envoyées par le Pape Leon X. aux Princes Chrétiens , 496.

### C

**C**ABRAL [ Pierre Alvarez ] General de la Flotte , 59. battu de la tempeste , 67. découvre le Bresil , 67. 68. & suiv. essuie une seconde tempeste , 75. arrive à Mozambique , à Quiloa , 76. en Ethiopie , fait alliance avec Zamorin , 78. les combats & les ex-

peditions , 79. & suiv. revient en Portugal , 85.  
*Calécut* [ Roy de ] fait la paix avec Albuquerque , 375. voyez Zamorin.  
*Calloca* découvre l'Isle de la Conception , 86. arrive devant Cochin , &c. 87. revient en Portugal , 88.  
*Calpulapo* , Roy de Matan , fait la guerre à Hannabar , Roy de Subut , 527.  
*Campson* , Sultan d'Egypte protège les Rois de Calécut , 137. & d'Aden , 138. envoie un Ambassadeur au Pape Jules II. *ibid*.  
*Cananor* Royaume , la Citadelle de la Capitale assiégée , levée du siege , 175. demeure bloquée , 176. levée du blocus , 177.  
*Castille* , different des Rois de Portugal & de Castille touchant le Royaume de Fez , 351. & suiv.  
*Cellan* , [ Isle de ] sa situation , le jeune Almeida y fait descente , s'allie avec le Prince , 166. est contraint de l'abandonner , 167.  
*Charles V* , son adresse , 556. 559.  
*Chine* , sa situation , 501. sa division , 502. Religion de ses Peuples , 504. son gouvernement , 505.  
*Combat* des Flottes de Portugal & de Calécut , 97.  
*Conception* [ Isle de la ] 86.  
*Confucius* , Philosophe Chinois , 505.  
*Congo* , Royaume converti à la Foy , 108. le Roy y envoie des Missionnaires , 214. le Roy de ce país envoie ses enfans en

# T A B L E

- Portugal, 390. & un Ambassadeur à Rome, 391.  
*Contagion* à Lisbonne, 143.  
*Corps* de S. Thomas, où trouvé, 303.  
*Corréa* [ Pierre ] sa harangue peu agréable au Pape, 12. envoyé en ambassade auprès de l'Empereur, 467.  
*Corréa* fait la guerre au Roy de Bantam, 548. va dans le Pégu, fait alliance avec le Roy de ce païs, *ibid.*  
*Cortreal* [ Gaspard ] Michel, [ Vasco, Jean, 90. & 91.  
*Costa*, Cardinal, son caractère, 12. & 13.  
*Coulan*, [ Reine de ] au préjudice d'un traité declare la guerre aux Portugais, 550. ratifie le traité, 552.  
*Contigno* [ Ferdinand de ] reconcilie Almeida & Albuquerque, 254. est tué, 259.  
*Contigno* [ Jean de ] fils de Vasco, commandant dans Arzile, bat les troupes de Baraxa, 150. cherche à se battre personnellement contre Laros, Officier Maure, 604.  
*Contigno* [ Vasco ] de Borbes, vient à la Cour pour se justifier, 9. Baraxa & Almandarin insultent en son absence la Ville d'Arzile, *ibid.* Rodrigue Contigno la défend & est tué, *ibid.* Vasco la défend ensuite, 209. taille les Maures en pieces, 288.  
*Contigno* [ Garfie de ] Gouverneur de la Citadelle d'Ormuz, neglige de se défendre, 595. repare sa faute, 596. & 600.  
 fait ruiner le Palais du Roy d'Ormuz, réduit ce Prince à la retraite, & fait un traité de paix, 601.  
*Cranganor*, pris par les Portugais, 136.  
*Crisnara*, Roy de Narsingue, 155. s'allie avec les Portugais, 157. fait assassiner Timoja, 339. son injuste prétention, 403. s'oppose au dessein d'Idalcán sur Goa, 571. gagne une de ses Provinces, & cede cette conquête à Emanuel, *ibid.*  
*Croix*, [ Isle de sainte ] se nommoit Meli avant sa découverte, 402.  
*Crucifix* trouvé à Goa, 302.  
 D  
 D A V U I, Ville des Indes, prise par Almeida, 245. l'Ambassadeur d'Ethiopie y est arrêté, & relâché par ordre d'Albuquerque, 375.  
*David*, Roy d'Ethiopie ou d'Abissinie, 239. envoie des Ambassadeurs au Pape & à Emanuel, 430.  
*Décán*, Royaume, 244.  
*Déconverte* de Monhaça, 39.  
*Déconverte* de plusieurs Isles en Affrique, 58.  
*Déconverte* du Bresíl, 69.  
*Déconverte* de l'Amérique, 72.  
*Déconverte* de l'Isle de la Conception, 86.  
*Déconverte* d'une negociation touchant le Royaume de Fez, 353.  
*Déconverte* de l'intrigue d'Utimur, 356.  
*Déconverte* de l'Isle de Banda, 359.

# DES MATIÈRES.

*Découverte* de l'Isle de sainte Helene, 372  
*Détroit* de Magellan, 326  
*Diu*, pris par Almeida, 246  
*Ducala*, Province d'Afrique. Elle comprend les Maures de Xerquie, de Dabide, & de Garabie, 407

## E

**E**DOUARD de Menezes Gouverneur des Indes, 384. *Voyez* Menezes.  
*Edouard*, *Voyez* Lemos, Mello, Pachéco,  
*Emanuel* pourquoy ainsi nommé, 1. sa généalogie, 2. ses enfans 2. 3. 4. & s. ses alliances, 2. 5. envoie une Ambassade à Alexandre VI, à Ferdinand, Roy de Castile, 5. convoque les *Estats*, 6. fait faire une recherche de la Noblesse, 6. & 7. repare ses plaies, 8. sa clémence blâmée de quelques-uns, 11. recompense les gens de Lettres, 12. incertain s'il chassera les Juifs, 14. 15. on limite le tems de leur départ, 15. on enleve leurs enfans, desespoir des peres & des meres, 16. Emanuel refuse du secours à Ferdinand contre Charles VIII, 25. & 16. songe à se marier, 18. délibere sur le voyage des Indes, 18. & *suiv.* y envoie quatre Vaisseaux, sous la conduite de Vasco Gama, 21. se marie avec Isabelle, Infante de Castille, 22. tristesse de cette Reine, *ibid.* sa grossesse, 23. va en en Castille, *ibid.* y reçoit des honneurs, le serment, & les hommages, à l'exception de

ceux de Saragosse, 26. & *suiv.* la Reine accouche du Prince Michel, 28. & meurt, 29. Emanuel honore la mémoire de son prédécesseur, 59. se remarie, 61. veut passer en Afrique, *ibid.* change de résolution, 62. secourt les Vénitiens, 63. fait partir la flotte qu'il leur envoie, 65. médite un second voyage en Afrique, sans l'exécuteur, 89. naissance du Prince Jean son Fils, 85. assemble les Estats, 90. faits des Edits, 141. naissance d'un second Fils, 143. envoie un Ambassadeur à Rome, 170. & un au Roy des Romains, 171. médite encore le voyage d'Afrique, 212. rupture de ce voyage, 213. naissance d'un troisième Fils, 255. ne veut point faire la guerre à Louis XII, & rejette la proposition du Pape Jule II, 353. envoie une flotte considerable en Afrique, 405. son chagrin de la défaite de ses troupes, 458. envoie des Missionnaires à Congo, 470. veut abandonner la guerre d'Afrique, 476. refuse du secours aux Castillans rebelles, & la Couronne de Castille, 560. veut abdiquer son Royaume, 515. change de résolution, 517. épouse la sœur de Charles V, destinée au Prince D. Jean, Fils d'Emanuel, 517. preste de l'argent à Charles, 518. reçoit le collier de la Toison d'or, 522. envoie une nouvelle flotte aux Indes, *ibid.* tombe malade & meurt, 606. son éloge, 607. sa devise, 608.



# T A B L E

*Etiopie, Voyez Abissinie.*

*Evesque de Zamora chef de rebelles, 557. 559. est pris 561.*

## F

**F A L L E' R O** passe en Castille avec Magellan, 523. & sont bien receus, *Voyez* Magellan.

*Famine en Portugal, 89. parmi les Portugais aux Indes, 280.*

*Ferdinand V, Roy de Castille, sa mort, 474.*

*Ferreira, Ambassadeur d'Ormuz, baptisé à Lisbonne, & nommé Nicolas, 442.*

*Fez, Voyez Mahomet.*

*Fez, Roys de Fez & de Méquinez allarmez par les Portugais, 457. se retirèrent après avoir esté battus, 458.*

*Flotte pour les Indes sous la conduite de Vasco Gama, 21.*

*Flotte pour les Indes, Pierre Alvarez Cabral en est General, 59.*

*Flotte envoyée aux Veniciens sous les ordres de Jean de Menezés, 65.*

*Flotte pour les Indes, Americ Vespuce la commande, 73.*

*Flotte pour les Indes, sous les ordres du mesme General, 74.*

*Flotte pour les Indes, Vasco Gama, y retourne & en à la conduite, 85.*

*Flotte pour les Indes, Lopez Soares de Menezes la commande, 109.*

*Flotte pour les Indes, sous les ordres de François Almeida Vice-Roy, 137.*

*Flotte pour les Indes, Jacques de Sequeria en est General, 185.*

*Flotte pour l'Afrique, Menezes*

*en est le Chef,*

204.

*Flotte pour l'Afrique, sous les ordres de Ferdinand Ataide, 289.*

*Flotte pour les Indes, elle est distribuée entre plusieurs Commandans, 289.*

*Flotte pour les Indes, George Mello Pereira, & Garcie de Sousa en sont les Généraux, 368.*

*Flotte pour les Indes sous la conduite d'Antoine de Norogna, 457.*

*Flotte pour les Indes, sous les ordres de Lopo Soares Vice-Roy, 459.*

*Flotte pour les Indes Lopez de Sequeria Vice-Roy la commande, 512.*

*Flotte pour les Indes, sous les ordres de George Albuquerque, 522.*

*Flotte pour les Indes, Edouard de Menezés Vice-Roy, en est Général, 584.*

*Flotte pour conduire l'Infante Beatrix en Savoye, sous les ordres de Martin de Castel Branco, 590.*

*Fort de Castel Réal où bâti, 137.*

*François I. Roy de France, son caractère, 556.*

## G

**G A M A** [ Vasco ] va aux Indes, à la conduite de quatre Vaisseaux, 21. commence heureusement son voyage, 31. est blessé, 32. l'équipage conspire contre luy, 32. & 33. aborde la terre de S. Raphael, 34. Mozambique, 35. vient à Momba-

## DES MATIERES

53, 39. évite un grand peril, 40. arrive à Calécut, 42. receu par le Roy, 44. & *suiv.* va à Pannan, 53. à l'Isle d'Anchédiv, 56. à Magadoxo, 57. à Zanzibar, 58. perd Paul Gama son frere, *ibid.* revient en Portugal & est recompensé, 59. retourne aux Indes, 85. arrive à Mozambique, 91. ses differens exploits, 96. revient à Lisbonne, 98. *Garabie* [ Maures de ] leur perfidie, 583.

*Gaurier* de Monroy, gouverneur de Goa, 488. & *suiv.* ses intrigues, 491. & *suiv.* deffend la place dont le blocus est levé 495.

*Geinal*, usurpateur de Malaca, 584. est tué 587.

*Gnaja* [ Pierre ] rend le Roy de Sofala tributaire du Roy, & meurt, 165.

*Goa*, pris par Albuquerque, 271. repris par Idalcari, 279. regagné par Albuquerque, 297. 300. érigé en Archevêche, 303. ses Conciles, *ibid.* sa situation, 302. le siège converti en blocus, 447. Malcatregnas en est fait gouverneur, 399.

### H

**H**AMEDRAIX Ministre du Roy d'Ormus, 445. attente à la vie d'Albuquerque qui le prévient, 448.

*Hannabar*, Roy de Subut reçoit Magellan, 528. se fait Chrétien, & retourne à sa premiere religion, 529.

*Helene* [ Isle de S. ] sa situation, 372.

*Henry*, Infant de Portugal, sa naissance, 365.

*Henry VII*, Roy d'Angleterre envoie un Ambassadeur en Portugal, 354.

*Hereſie* de Luther, & son commencement, 496.

*Hocen*, Capitaine Persan, 199. 200.

*Hoy*, ville prise par les Portugais, 190.

### I

**J**ABENTAFUF fidele aux Portugais, 312. les fait payer de leurs tributs, 378. est loupéonné injustement, 387. & *suiv.* perlève dans sa fidelité, 419. 561. deffait les Maures, 450. se broüille avec Mascaregnas, 561. n'est pas heureux, 581. est tué 582. *Voyez* Sasi.

*Jaz*, Polonois Gouverneur de Diu, 199. sa generosité, 203. 252. fait la paix avec Almeida, 253. est contraire aux Portugais, 437. 567. & *suiv.*

*Idalcari*, Roy de Goa, 151. perd cette ville, 271. la reprend, 279. souhaite la paix, 283. perd Goa une seconde fois, 297. veut y rentrer, 338. demande la paix 374. arrive devant Goa, 494. fait la paix, 495. vient pour insulte Goa, 570. le Roy de Narisingue s'y oppose, 571. est battu par le Narisingois, perd une de ses Provinces, *ibid.* se soulève, 572. *Voyez* Goa.

*Jean*, Prince de Portugal sa naissance, 85.

*Indulgences* publiées, & l'abus que l'on en fait, 426.

# T A B L E

*Ismaël*, Sophi de Perse, 229. & suiv. envoie un Ambassadeur à Albuquerque, 443.  
*Juifs* sortent du Royaume, 7. après avoir offert inutilement de l'argent pour y demeurer, 8. plusieurs se font Chrétiens, *ibid.* & suiv.

## L

**L**AURES, Religieux de S. François, son zèle, 363. 364.  
*Lémos* [ Edouard de ] arrive aux Indes, 312. a de la jalousie contre Albuquerque, 314. est raplé, 315. est Ambassadeur en Perse, histoire & sujet de son Ambassade, 477. & suiv.  
*Ligue* des Rois de Calécut & de Cananor, contre les Portugais, 174.  
*Lingua* [ Roy de ] arme contre les Portugais, 436.  
*Lopez* [ Ferdinand ] Apostat, 347. se repent, 348. est puni, 372.  
*Lopez de Sequeria* [ Jacques ] succède à Lopo Soarez, 512. va à Goa, 513. perd son Vaisseau Amiral, 538. arrive à Mazuan, 539. conclut une alliance avec les Abissins, 542. perd deux Batimens, 543.  
*Lopo Soarez*, Voyez Soarez.  
*Luther* trouble l'Eglise, 496.

## M

**M**A C H A D O, Apostat, 347.  
*Madagascar* [ Isle de ]. sa situation, 160. caractère de ses peuples, 187.  
*Magadoxo* ville, cruauté de ses habitants, 191.

*Magellan* passe en Castille, 522 & est bien reccu, *ibid.* on luy donne cinq vaisseaux, il découvre le Détroit de son nom, 526. on conspire contre luy, il punit les auteurs, 527. est tué 529. son fils blessé, 537.  
*Mahomet Anconii*, Roy de Quiloa, 147.  
*Mahomet*, Roy de Bantam sa perfidie, 460. 508. & suiv. fait la paix, 399.  
*Mahomet*, Roy de Fez insulte Tanger, 389. se retire & va devant Arzile, 389. sa honte, 420. assiége Arzile, 471. leve le siège, 473.  
*Malabares*, peuples d'Asie, leur Religion, & leurs mœurs, 48. & suiv.  
*Mamelus*, milice d'Egypte, 197. 198.  
*Mamud*, Roy de Cambaia envoie un Ambassadeur à Albuquerque, 294. revoke sa permission de bâtir une Citadelle, 437.  
*Mamud*, Roy de Malaca, 252.  
*Mamud*, Roy d'Ormus, 602. sa perfidie, 264. 266. & 267. est blessé & defait, 330. la Ville prise & son Palais, 333. meurt de chagrin, 336.  
*Mariage* de D. George fils naturel du Roy Jean II. 60.  
*Mascaregnas* va à Ténan que les Corsaires abandonnent, 544. vange la mort de Jabantafus, 584.  
*Mascaté* Ville prise, & brûlée, 220.  
*Mathieu*, Ambassadeur d'Etiopie, reccu & traité magnifiquement à Lisbonne,

# DES MATIERES

- Lisbonne , 434. sa mort , 542.  
*Maures* traitez plus doucement  
 que les Juifs, & pourquoy, 17.  
 font la Paix avec les Portugais,  
 383.  
*Maximilien*, Empereur, sa mort,  
 554. son successeur, 557.  
*Menezés* [ Edouard de ] Vice-  
 Roy des Indes, 584.  
*Menezés* [ Jean de ] Gouverneur  
 d'Arzile, 9. retourne en Afri-  
 que & repousse les Maurés, 63.  
 avertit Castro Gouverneur de  
 Tanger qu'ils en veulent à cette  
 place, 64. defend Arzile & est  
 blessé, 65. ses avantages sur les  
 Maurés, 100. croisse la mer,  
 116. sa prudence & son bon-  
 heur, 117. 118. assiege inutile-  
 ment Azamor, 106. & suiv. va  
 à Tanger, 378. est fait Gou-  
 verneur d'Azamor, 411. meurt,  
 418. Soula luy succede, *ibid.*  
*Menezés* [ Jean de ] fils d'Edouard  
 commande la flotte pour se-  
 courir les Venitiens; insulte  
 Mazalquibir, 65. prend trois  
 Vaisseaux & arrive à Corfou,  
 66.  
*Menezés* [ Lopés Soarés de ]  
 109. mene une flotte aux In-  
 des, *ibid.*  
*Menezés* [ Pierre de ] Gouverneur  
 de Ceuta, 393.  
*Merlaé*, Roy d'Onor, sa perfidie,  
 152. sa flotte brulée, 153.  
*Michel* [ le Prince ] reconnu he-  
 ritier des Couronnes de Portu-  
 gal, de Castille, & d'Aragon,  
 29.  
*Mochrin* rebelle, 377. est tué,  
 779.

Tome II.

- Monbaga* [ Ville de ] découver-  
 te par Gama, 39. abandonnée  
 au pillage & brulée, 149.  
*Mort* de Rodrigue Coutigno, 9.  
*Mort* de Jean Prince de Castille,  
 22.  
*Mort* de la Reine Isabelle, 29.  
*Mort* de Paul Gama, 58.  
*Mort* de Corréa, 82.  
*Mort* de Naramuhin, 106.  
*Mort* de Vincent Sodrez, 107.  
*Mort* d'Alfonse Connétable,  
 116.  
*Mort* d'Isabelle, Reine de Castil-  
 le, 116.  
*Mort* d'Isuf, 164.  
*Mort* de Gnaja, 165.  
*Mort* du Roy de Cananor, 173.  
*Mort* de Rhaman, 179.  
*Mort* de Gomez d'Abrey, 188.  
*Mort* de Laurent Almeida, 203.  
*Mort* de Jacques Mello, 242.  
*Mort* de Henry Machado & de  
 Pereira, 248.  
*Mort* de Canus, 249.  
*Mort* du Maréchal de Coutigno,  
 259.  
*Mort* d'Almeida, *ibid.*  
*Mort* de Garfie de Soufa, 277.  
*Mort* de Norogna, 287.  
*Mort* de Trimumpara, Roy de  
 Cochín, 290.  
*Mort* de Mamud, Roy de Mala-  
 ca, 335.  
*Mort* de Timoja, 339.  
*Mort* de Rabel & d'Acugna,  
 342.  
*Mort* d'Utimit, 359.  
*Mort* d'Abrey, 360.  
*Mort* de Silvés, 391.  
*Mort* de Zamorin, 403.  
*Mort* de Jean de Menezés, 418.  
*Mort* d'Abdala, 467.

IIII



# TABLE

<i>Mort</i> d'Alfonse Albuquerque , 466.	envoie un Ambassadeur à Emanuel , 404.
<i>Mort</i> de Ferdinand V, Roy de Castille , 467.	<i>Ninacher</i> , dépossédé de son employ , se procure la mort , 435.
<i>Mort</i> d'Ataide , 474.	Abdala mis à sa place , 468.
<i>Mort</i> de l'Infant Antoine , 477.	condamné à mort , 461.
<i>Mort</i> de la Reine Marie , 495.	<i>Noradin</i> [ Raix ] succede à Atar , & au ministère auprès du Roy d'Ormus , 445.
<i>Mort</i> de Lopez de Costa , 513.	<i>Norogna</i> [ Alfonso de ] secourt Jabentafuf , 449.
<i>Mort</i> de Magellan , 529.	<i>Norogna</i> [ Antoine de ] General de la flotte , 457.
<i>Mort</i> de Mathieu , 542.	<i>Norogna</i> [ Alvarès de ] Gouverneur d'Azamor , 514. bar les Maures , 530. 531. & suiv. est blessé , 534.
<i>Mort</i> du Roy de Pacem , 547.	<i>Nugno</i> [ Ferdinand Ataide ] 287.
<i>Mort</i> de l'Empereur Maximilien I. 554.	<i>Voyez</i> Ataide.
<i>Mort</i> d'Ari , 579.	<i>Nugno Mascaregnas</i> , Lieutenant Général de la flotte , 457. obtient satisfaction des Maures de Garabie , 535. la mesintelligence avec Jabentafuf , 562.
<i>Mort</i> de Jabentafuf , 582.	
<i>Mort</i> de Britto , 588.	
<i>Mort</i> de Serrand , <i>ibid.</i>	
<i>Mort</i> de Begie , 593.	
<i>Mort</i> du Roy Emanuel , 606.	
<i>Mozambique</i> , sa situation & caractère de ses peuples , 36.	

## N

**N**AHODABEGUE, *Voyez* Albuquerque , 321. 322.  
*Narsingue* , Royaume , Religion de ses Peuples , leurs mœurs & leurs coutumes , 156. 157.  
*Navarre* [ Pierre ] , secourt Arzile , 210. refuse les présents du Roy , 214.  
*Naubéador* , Roy de Cochîn , 159. son couronnement , 160.  
*Naubéadarin* , neveu de Zamorin , son éducation , 103. se plaint des Portugais , 112. succede à son Oncle , 135. cherche de l'appuy , 137. sa flotte est défaite , 169. arme une seconde fois 172. se joint avec le Roy de Cananor , 174. & 175. est secouru par les Mamelus , 197. est encore attaqué , 256.

## O

**O**ISEAUX, nommez *Sorili-cares* , 33.  
*Oleidembran* , Capitaine Maure , 535.  
*Onor* [ Roy d' ] sa perfidie , 152. on brule sa flotte , 153.  
*Ormus* , sa situation , 215. Zeisadin Roy d'Ormus , envoie un Ambassadeur en Portugal , 440. ce Ministre se fait Chrétien , 442. Ministres de ce Prince , 445.

## P

**P**ACEM, Royaume , *Voyez* Zainal , 323.  
*Pacem* [ Roy de ] assassiné par

## DES MATIERES

Geinal, 547.  
*Pacheco* [ Edouard ] va aux Indes, 109. ses exploits, 118. & suiv. continuation de ses proffperitez, 135. revient en Portugal, 141. est accusé, se justifie, 142.  
*Pacheco* [ François ] Ambassadeur à Rome, 137. Paix faite entre les Portugais, & les Maures, 383.  
*Panan*, Ville, est brulée, 196.  
*Parallele* d'Almeida & d'Albuquerque, 304. 305.  
*Pateonoux*, Maure en veut à Malaca, mais inutilement, 393. & suiv.  
*Pataches*, espèce de bâtimens, 105.  
*Paul-Jove*, & son caractère, 251.  
*Pégu* Royaume, 545. alliance du Roy de ce país avec celui de Portugal, par l'entremise de Cortéa, 546.  
*Pereira* [ Mello ] mene une flotte aux Indes, 368.  
*Petréjo* [ Jean ] va en Etiopie, 432. & 433.  
*Pierre* Ataide, 109. 113.  
*Pierre*, Voyez *Navarre*.  
*Pierre* Gnaja, Voyez *Gnaja*.  
*Pori* leur pourquoy ainsi nommé, 67.  
*Presire Jean*, Voyez *Abissinie*, *David*, *Mathieu*, &c.

### Q

**Q**UADROS [ George ] son retour en Portugal, fait une relation de son voyage, la présente au Roy, 553. va à Congo, 554. revient en Portugal, *ibid.*

Question donnée à un traitre ; 57.  
*Quiloa* sa situation, 76.  
*Quiloa*, Voyez *Abraham*.  
*Quitir*, son employ, son mariage, & sa perfidie, 161. 162. prend un Vaisseau Portugais, 365.

### R

**R**AIX NORADIN Ministre du Roy d'Ormuz, 445.  
*Raphael* [ terre de S. ] Voyez *Gama*.  
*Ravaſque* (Rodrigue) 114. & suiv.  
*Rozalcan*, Voyez *Goa*, *Vasconcellos*.

### S

**S**ABAJA, Souverain de Goa, 169.  
*Safi*, place d'Afrique, division de ses habitans, 178. 179. les Portugais en profitent & se rendent maîtres de Safi, 184. cette Place est assiegée par les Maures, 307. levée de ce siege, 308.  
*Saldagne* [ Antoine ] arrive à l'Isle de S. Thomas, 113. & suiv.  
*Sarazins* veulent nuire à Gama auprès du Roy de Calécut, 50. leurs artifices tendus inutiles, 51. & suiv.  
*Sédition* à Lisbonne, 143. & suiv. autre sedition, 188. & suiv.  
*Selim*, sa vanité, 496.  
*Sequeria* [ Jacques Lopez de ] découvre l'Isle de Sumatra, fait alliance avec les Roys d'Abchem & de Pédir, 261. avec celui de Malaca, 264. revient

# TABLE

- en Portugal, 268. est fait Vice-Roy des Indes, 512. aborde à Ceilan, *ibid.* va à Goa, 513. protège Tor, Roy, d'Ormuz contre le rebelle Mochrin, 577. n'est plus Vice-Roy des Indes, 593.
- Serpa* [ *Edouard Mello de* ] est fait Amiral, 320.
- Siam* [ Roy de ] allié des Portugais, 338.
- Soares* [ *Lopo* ]. Vice-Roy des Indes à la place d'Albuquerque, 459. va à Cochim, 468. manque l'occasion de prendre Aden, 482. ses autres expéditions suivantes, revient à Aden dont on luy refuse l'entrée, 486. va à Ormuz, y est mal reçu, *ibid.* a un successeur, 512. revient en Portugal, 513.
- Socotora* [ *Isle de* ] reduite sous la domination des Portugais, 194. on détruit la Citadelle, 316.
- Sotilicares* espece d'Oiseaux, 33.
- Souza* [ *Pierre de* ] Gouverneur d'Azamor, 418. 419.
- Souza* [ *Rodrigue de* ] Gouverneur d'Alcacer, son adresse, 352. & *suiv.*
- Sumatra* [ *Isle de* ] sa description, 261.
- T
- T**ERRE DE CORTERÉAL, pourquoy ainsi nommée, 91.
- Thomas* [ *Chrestiens de S.* ] 48. & *suiv.*
- Thomas* [ *Isle de S.* ] 113. & 114.
- Thomas* [ on trouve le corps de Saint ] 393.
- Tiquoja*, fameux Pirate infidèle Gama, 568.
- Torre*, de Comte en Portugal, de grande distinction, 59.
- Tor*, Roy d'Ormuz, succede à Zeifadin, 438. envoie un Ambassadeur en Portugal, 440. qui se fait baptiser, 442. Tor le disgracie, 443. ce Ministre se met sous la protection du Roy Emanuel, 449. est étranglé, 691.
- Tremblement*, de terre en Portugal, 116.
- Trimampara*, Roy de Cochim, fidèle aux Portugais, 96. & 105. ses disgraces, 102. & *suiv.* est rétabli dans sa Capitale, 109. ses inquietudes, 118. abdique son Royaume, 159. meurt, 290.
- Turcol*, ce que c'est, 116.
- V
- V**ASCO, Voyez Gama.
- Vasconcellos* [ *Jacques Mendez de* ] 287. arrive à Goa, 289. irrité contre Albuquerque, 317. sa fuite & sa punition, 318. 319. Gouverneur de Goa, 345. est averti des desseins de ses ennemis par Jean Machado, 346. qui quitte le Mahometisme, 347. defend Goa, *ibid.* & *suiv.* le siege est levé, 352.
- Vespuce Americ*, Voyez *Americ Vespuce*.
- Voyage* d'Almeida & d'Albuquerque aux Indes, 109.
- Utimut*, Voyez *Alodin*, veut prendre Malaca & est condamné à mort, 359.

## DES MATIERES

### X

**X**A R A F, Gouverneur de Bâ-  
naren, 580. rend de mau-  
vais offices aux Portugais, 595.  
fait étrangler Tor, Roy d'Or-  
mus, 601. & fait monter Ma-  
mud sur le Trône, 602.  
*Xavier* [ S. François ] & sa mort,  
504.  
*Xerif*, Général des Coureurs Ata-  
bes, 383. surpris & deffait,  
412. une seconde fois par Ba-  
rigue, 450. s'enfuit, 452.  
*Xéques*, Mahometan, Gouver-  
neur de Mozambique, 37.  
*Xerquie*, Province de Maurita-  
nie, 378.  
*Xiatime*, autre province de Mau-  
ritanie, 382. 407.  
*Ximenés*, Cardinal reçoit Magel-  
lan & Falléro, 523.

### Z

**Z**A B A J O, Pirate, Esclave,  
Juif, & traître mis à la ques-  
tion, 57.

*Zainal*, Roy de Pacem, 323. son  
caractere, 325. se joint à Mamud,  
328. le nouveau Roy de Pacem  
tributaire d'Emanuel, 587.  
*Zamora* [ Evêque de ] chef des  
rebelles, 557. 559. est pris, 561.  
*Zamorin*, Roy de Calcut, 43.  
reçoit Gama, 44. & suiv. le  
fait pour suivre inutilement, 56.  
sa perfidie, 94. & suiv. prend  
la Ville de Cochin, qu'il ne  
garde pas, 109. fait la paix, 111.  
ses disgraces 122. & suiv. son  
abdication, 134. sa mort, 403.  
*Zanzibar*, [Isle de] 114. son Prin-  
ce tributaire d'Emanuel, 115.  
*Zéjam* Prince Maure, vient en  
Portugal, 204. sa perfidie, 205.  
*Zeisadin*, Roy d'Ormus, 219.  
se rend tributaire d'Emanuel,  
226. s'en repent, 231. ses irrê-  
solutions, 312. & 313. est assa-  
ssiné par ordre de Raix No-  
radin, 445. Tor luy succede,  
438.  
*Zèle* du Pere Laures, Religieux  
de l'Ordre de S. François, 363.





# Fautes à corriger.

<i>Pages</i>	<i>Lignes</i>	<i>Fautes</i>	<i>Corrections</i>
2.	1.	xième	sixième
19.	1.	tres exact	tres exact
39.	16.	beaucoup	beaucoup
75.	8.	le feu d'une Comète	d'un météore
194.	27.	instruisit	il instruisit
210.	5.	à faire/jetter	offez à faire
226.	16.	en	ne
238.	36.	à la Cour du Preste Jean	ajoutez ces mots, Prince appelé vulgairement
291.	32.	exodsa	expofa
347.	16.	pourroit plus leur estre caché	effacez ces mots
496.	7.	Tonumbay	Tomunbey
605.	27.	de Piſc	Piſani



